U d'/ of Ottawa
39003014689490

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 vol.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
AU COIN DU FEU	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD (La Dernière Étape)	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LES ANGES DU FOYER	1 —
L'ECHELLE DE FEMMES	1 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1 —
RICHE ET PAUVRE	1 —
EN FAMILLE	1 —
PIERRE ET JEAN	1 —
DEUX MISÈRES	1 —
LES DRAMES PARISIENS	1 —
AU BORD DU LAC	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
SOUS LES OMBRAGES	1 —
LE MAT DE COCAGNE	1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2 —
L'HOMME ET L'ARGENT	1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1 —
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1 —
TROIS FEMMES	1 —
RÉCITS ET SOUVENIRS	1 —
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3 —

LES

DERNIERS PAYSANS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS.
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

PQ
2429
.S7
D39
1860

FROM
L. LEFORT
COR. ST. JAMES
& CANNING STS.

A MON AMI

ÉDOUARD CHARTON

CONSEILLER D'ÉTAT

La vie isolée des paysans et leur éducation toute traditionnelle ont longtemps conservé dans nos campagnes les croyances, les usages et jusqu'aux costumes du passé; mais là, comme partout, le vent du siècle commence à souffler; les institutions et les découvertes modernes ont rompu la barrière qui séparait les champs de la ville. Enlevé par la conscription à sa charrue, le jeune laboureur est devenu, pour un temps, marin ou soldat; la vapeur qui attache les ailes de la foudre aux merveilles de la civilisation, les a lancées jusqu'aux plus lointaines provinces; les retentissements de la presse arrivent de proche en proche au haut des montagnes ou au fond des vallées, et la vie politique, subitement éveillée, court comme une étincelle électrique du village à la ferme solitaire. Les paysans d'autrefois vont disparaître pour faire place à une population nouvelle!

L'auteur de ce livre, élevé parmi eux, et longtemps témoin de leurs mœurs exceptionnelles, a cru qu'il n'était point sans intérêt d'en recueillir les dernières expressions. Il a choisi dans ses souvenirs les scènes, les lieux, les personnages qui lui paraissaient refléter plus vivement les naïves fantaisies du passé. Les huit Pastorales, dans lesquelles il a groupé ces derniers aspects de la vie agreste, sont comme huit paysages étudiés au soleil couchant de la poésie populaire; on y trouvera tout le monde fantastique créé par cette muse des champs et des forêts, qui, après tout, n'a fait que traduire, dans une mythologie enfantine, les

éternelles aspirations de l'humanité elle-même. Que demandent, en effet, tous nos rêves?

A sortir des bornes du réel;

A conquérir le bonheur terrestre;

A vivre par delà le cercueil;

A comprendre la merveilleuse création au milieu de laquelle Dieu nous a placés.

Or, le premier de ces instincts a créé les sorciers, les fées, les lutins, tous les êtres surnaturels qui ont renversé les barrières entre le fait et la pensée;

Le second a fait naître les croyances aux trésors cachés, aux talismans, aux dons merveilleux;

Le troisième a brisé les portes de la mort et rendu l'immortalité palpable, en donnant une apparence aux âmes disparues;

Le dernier a établi une solidarité mystérieuse entre nous et la nature; il a cherché une signification au cri de l'oiseau, un langage au bruit du vent, une explication à tous les murmures du ciel, de la terre et des eaux.

L'imagination populaire a ainsi placé l'homme au centre d'un monde invisible qui le secourt ou le menace tour à tour. C'est dans ce monde, dont le paysan seul a conservé la conscience, que nous avons voulu le montrer. L'admirable peintre auquel on doit *Jeanne, la Mare au Diable, la Petite Fadette*, a révélé, dans des tableaux incomparables, le côté de poésie sentimentale des campagnes; nous essayons quelques esquisses qui en indiquent le côté fantastique. Au-dessous et bien loin des pages de Raphaël, il reste encore une modeste place pour la gravure au trait de l'artiste obscur qui, à défaut de plus haut mérite, a celui d'avoir vu et senti.

LES

DERNIERS PAYSANS

PREMIER RÉCIT

LE SORCIER DU PETIT-HAULE

Le charme que prennent les faits et les idées dans les lointaines prespectives du passé est un phénomène connu de tout le monde, mais qui, pour quelques hommes, va jusqu'à la fascination. Attirés, non vers un résultat particulier de la société antique, mais vers l'antiquité elle-même, ils aiment ce qui a été, comme d'autres ce qui sera. Pour les uns et pour les autres, en effet, c'est la même aspiration passionnée vers l'idéal : regretter le passé ou appeler l'avenir, n'est-ce point toujours protester contre le présent?

Toutefois l'ardeur de ceux pour qui la rouille des âges est un aimant a quelque chose de plus patient et de plus tenace. Semblables à ce vieux garde-chasse qui, en promenant les voyageurs à travers les débris du château de Woodstock, leur explique les salles détruites, leur vante les tapisseries absentes et se découvre au nom des illustres maîtres depuis longtemps réduits en poussière, ils se font les pieux gardiens des siècles écoulés et mettent toute leur joie à en retrouver les traces. Ne leur demandez ni ce qui se passe aujourd'hui ni ce qui se prépare pour de-

main; mais interrogez-les sur les croyances, les proverbes ou les contes des ancêtres : chaque pierre moussue dressée au bord des chemins sera pour eux l'occasion d'une histoire, chaque vieux refrain chanté dans les pâtures réveillera un souvenir; archivistes de la tradition vivante, ils vous feront parcourir le recueil de cette poésie populaire dont ils ont su recomposer, feuille à feuille, un curieux exemplaire.

Traversant, il y a peu d'années, la Normandie, j'avais pu, grâce à une heureuse recommandation, lier connaissance avec un de ces hommes précieux. C'était un ancien soldat de l'Empire, établi comme percepteur dans une bourgade du Cotentin. Bien qu'il n'eût jamais dépassé le grade de maréchal-des-logis, la flatterie communale lui avait décerné le grade de *capitaine*, qu'il avait d'abord accepté par distraction, puis subi par bonhomie.

— Ils ont trouvé que cela faisait honneur à la paroisse, me disait-il naïvement. — En réalité, le titre imaginaire avait insensiblement absorbé le nom propre, et le percepteur avait fini par ne plus s'appeler que *capitaine*. Du reste, l'homme justifiait le grade, et la fiction semblait plus vraisemblable que la vérité.

La carrière militaire de notre percepteur avait commencé dans les rangs de ces héroïques soldats de la République, dont Napoléon sut faire, plus tard, de si hardis ouvriers en royauté. Il avait joué avec eux toutes les grandes scènes du drame de l'Empire; mais c'était un homme de la même famille que notre Corret de La Tour-d'Auvergne et que Paul-Louis Courier : là où les autres gagnaient un bâton de maréchal, il avait, lui, grande peine à obtenir une paire de souliers. Aussi vit-il tous ses anciens camarades devenir grands et célèbres, tandis qu'il continuait à manger son pain de munition à la fu-

mée de leur gloire. Il avait été sergent avec Bernadotte et compagnon de chambrée de Murat; mais, ainsi qu'il le disait souvent, la guerre est un placement à fonds perdu que chacun grossit de ses efforts, de ses fatigues, de son sang, et dont les plus heureux touchent seuls le revenu.

Notre maréchal-des-logis se résigna sans peine à n'y rien prétendre; sa vie avait un autre but. Pour lui, la guerre n'était qu'un pèlerinage à travers les antiquités de l'Europe. Si l'on s'égorgeait un peu en chemin, cela pouvait passer pour un simple accident de voyage, comme l'ondée de pluie ou le coup de soleil; cela n'empêchait pas de voir, d'entendre, de comparer surtout; car le souvenir de son coin de Normandie poursuivait le capitaine. Il y rattachait chacune de ses découvertes par l'opposition ou par la ressemblance : son canton était pour lui ce qu'est le petit peuple juif dans l'*Histoire universelle* de Bossuet, le centre même du monde. Il avait conquis l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, au seul point de vue du Cotentin. Partout il avait fouillé les bibliothèques, visité les monuments historiques, recueilli les traditions. Il en était résulté une érudition très-étendue ramenée à un cercle très-restreint, et puisant son originalité dans cette opposition même. De plus, ballotté entre sa passion rétrospective et son bon sens contemporain, le capitaine s'efforçait de défendre les crédulités du passé sans pouvoir les partager; il appelait toute son érudition au secours de l'ignorance, et insurgeait perpétuellement la fantaisie contre sa propre raison. De là des contradictions d'autant plus plaisantes, que, comme tous les gens inconséquents, il prétendait au monopole de la logique : la logique, à ses yeux, était ce qu'il voulait démontrer.

Nous avions parcouru ensemble une partie de la péninsule qui va de Carentan au cap La Hogue. Après avoir suivi quelque temps les méandres de la Dive et traversé ses riches herbages encadrés de haies vives, nous avions gagné Montebourg, nous dirigeant, au nord, vers Quinéville, où je voulais voir la ruine connue sous le nom de *Grande-Cheminée*. Lorsque nous atteignîmes la hauteur que couronne le village, mon guide me montra une petite butte de gazon d'où le regard s'étendait jusqu'à La Hogue et Falihou. C'était là que le roi Jacques II avait vu, en 1692, quarante-quatre navires français, commandés par Tourville, combattre un jour entier quatre-vingt-huit vaisseaux ennemis, et, vaincus enfin, non par le nombre mais par l'inconstance du vent, couvrir la plage de leurs épaves enflammées. Le *capitaine*, animé par ce souvenir glorieux, commençait déjà l'histoire maritime des Normands, et me prouvait que l'Amérique avait été découverte, avant Christophe Colomb, par des matelots du Cotentin, embarqués sur un navire dieppois, lorsqu'un jeune paysan l'accosta en le saluant.

— Eh ! c'est Etienne Ferret ! s'écria-t-il. Bonjour, Ferret, que viens-tu faire à Quinéville?

— Pardon, excuse, répliqua le jeune gars, c'est pas que j'y vienne, mais j'y demeure.

— Au fait, je me souviens maintenant, reprit mon conducteur, le curé m'a parlé de toi; tu es garçon de charrue au *Chêne-Vert*, et il paraît que tu épouses la petite *pastoure* de la ferme.

— Oui, ils disent ça dans le pays, répliqua Ferret avec un demi sourire.

— Je ne t'avais pas revu depuis notre rencontre à Caumont, fit observer le *capitaine*; pourquoi donc as-tu quitté ton ancien maître?

— C'est pas moi, dit Etienne, c'est bien plutôt lui qui m'a quitté.

— Il est mort?

— Pas tout à fait, mais autant vaut. C'était, comme on dit dans notre paroisse, un pauvre homme de la noblesse à Martin Firou : *Va te coucher, tu souperas demain.* Quand il avait pris la ferme des *Motteux*, il n'avait la bourse pleine que de bonne volonté : c'est pas assez pour graisser la terre et payer les gages. Aussi, un beau jour, les gens de justice sont arrivés avec du timbré, ils vous ont mis la main sur tout, et il a fallu passer le *haisset*. J'ai été dans la banqueroute pour trois écus.

— Tu supposeras que tu les a bus en *maître cidre*. Mais que sont devenus les pauvres gens des *Motteux?*

— Le *capitaine* devine bien qu'ils n'avaient pas à choisir. Ils devaient beaucoup dans le pays, sans compter mes trois écus; aussi le ci-devant fermier et ses fils ont coupé dans le taillis des branches de *fesse-larron* en guise de monture, et ils sont tous partis pour *Milsipipi*.

Ce dernier mot me fit redresser la tête.

— Vous ne comprenez pas, dit le percepteur en riant; dans le patois du Bessin, *partir pour le Milsipipi*, c'est aller chercher fortune au loin. Encore une réminiscence de nos expéditions maritimes. Ce sont les Normands qui, après avoir peuplé le Canada, ont établi les premières colonies à l'embouchure du *père des eaux*. La tradition orale a conservé le souvenir du fait en estropiant le mot. Il y aurait tout un travail à entreprendre sur les expressions usuelles; le langage du peuple contient une partie de ses archives historiques.

— Malheureusement nous ne savons plus y lire, répliquai-je ; on a retenu le son, on a oublié l'origine.

— C'est à nous de la retrouver, en suivant à la piste

toutes les traces que les siècles ont laissées dans la tradition populaire, dit le *capitaine;* mais les savants méprisent la tradition à cause des erreurs dont elle est enveloppée : c'est toujours la fable de la jeune guenon rejetant la noix verte qu'elle n'a point su éplucher :

Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.

Au lieu d'interroger les réminiscences confiées à la mémoire, qui, si elles ne rendent pas exactement les faits, en transmettent au moins le mouvement, on cherche l'histoire dans les procès-verbaux, comme on chercherait une prairie dans la botte de foin. On trouve la vie trop complexe, trop mouvante, et, pour plus de commodité, on étudie la mort. Tous les historiens du duché de Normandie, par exemple, ont voulu examiner les actes et les chartes qui faisaient connaître les circonstances de la conquête anglaise ; aucun n'a cherché le caractère intime du conquérant dans ce que le peuple raconte du *vieux Guillemot.*

Le paysan, qui marchait à quelques pas devant nous, se retourna brusquement à ce mot.

— Voyez-vous comme ils reconnaissent le nom de leur gros duc? continua le percepteur en souriant; *Guillemot* est chez nous ce qu'est le roi René chez nos voisins d'Anjou : l'*omnis homo* de la chronique populaire.

Et il se mit à chantonner :

Quand est arrivé sur la place,
Le gros roi Guill'mot attendoit,
Tout près d' s'en aller à la chasse,
Son noir genet qu'on habilloit.

— Tu sais ce que c'est que cette chanson-là, hein, Ferret?

— C'est la complainte de *la Croix pleureuse*....

— Où l'on raconte la fureur de *Guillemot* contre la duchesse Mathilde, qui avait eu l'imprudence de lui demander l'établissement d'un impôt sur les bâtards.

Au g'net par trois nœuds il l'attache,
Et ses mains par trois nœuds aussi;
Partout où avec elle il passe,
Les mouch's vont pour boire après lui.

— Sir'! que Dieu jamais ne vous l'rende!
Un jour grand dépit vous aurez
D'avoir traîné par la grand' brande
L' joli corps qui tant vous aimoit.

Sir'! c'est pitié qu'à la malheure
Ai rougi l' gazon du chemin
Avec mon pauvre sang qui pleure
D' couler sans vous servir à ren.

— J'ai chanté ça bien des fois dans les friches, quand je gardais le bétail, dit Ferret; mais que le capitaine m'excuse, j'ai mal compris tout à l'heure. Quand il a nommé le *vieux Guillemot*, j'ai cru qu'il parlait du sorcier du *Petit-Haule*.

— Parbleu! tu as raison, s'écria-t-il; nous devons être dans son voisinage.

— Sa maison est sur notre route.

— C'est un drôle que je connais de vieille date, continua le *capitaine* en se tournant vers moi. Il a autrefois habité près de Formigny, et je sais sur son compte certaines histoires... Mais ici on a une confiance aveugle dans sa science; on prétend qu'il réunit en lui tous les pouvoirs du *grand carrefour* : c'est le nom que l'on donne à la magie noire.

— Sans compter, dit Ferret, qu'il possède, soi-disant, le cordeau merveilleux avec quoi on fait passer le blé

d'un champ dans un autre champ, et le lait d'une vache à la vache voisine.

— N'a-t-il pas également le mauvais œil qui donne la fièvre ? demandai-je.

— Et les bonnes paroles qui la guérissent, répliqua le paysan. L'an passé, il a si bien charmé un homme de Trevières, qui sentait déjà le dernier froid dans ses cheveux, qu'il a renvoyé sa maladie à un buisson, et que le buisson en est mort.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Oui, oui, cela paraît ridicule, dit le *capitaine* en hochant la tête, et cependant, chez tous les peuples et à toutes les époques, on a reconnu l'existence des sorciers. Les Grecs et les Romains y croyaient. Tibulle parle d'une magicienne qui, par ses chants, attirait les moissons d'un autre domaine : *Cantus vicinis fruges traducit ab agris.* L'Évangile de Nicodème nous apprend que Jésus-Christ se livrait, dans son enfance, à des opérations magiques en modelant avec de la terre de potier des *oiseaux qu'il animait.* Innocent VIII dit textuellement dans un de ses édits pontificaux : « Nous avons appris qu'un grand nombre de personnes des deux sexes ont l'audace d'entrer en commerce intime avec le diable, et, par leurs sorcelleries, frappent également les hommes, les bêtes, les moissons des champs, les raisins des vignobles, les fruits des arbres et les herbes des pâturages. » A Port-Royal, on avait les mêmes opinions. Marguerite Périer, nièce de Pascal, raconte, dans ses mémoires, qu'une sorcière jeta un sort sur son oncle lorsqu'il était enfant, et faillit le faire périr. Aujourd'hui, tout cela nous paraît ridicule; mais nous avons ri également de la seconde vue des prophètes, récemment expliquée par le magnétisme, et des alchimistes qui faisaient de l'or, quand nos sa-

vants sont sur le point de faire du diamant. Les croyances des vieux âges finissent toujours par se justifier. Les prétendues erreurs du passé ne sont, le plus souvent, que les ignorances du présent; nos progrès témoignent seulement de nos oublis; quand nous croyons découvrir une Amérique, il se trouve toujours que nos ancêtres l'avaient peuplée mille ans auparavant.

Ainsi retombé dans sa thèse favorite, le percepteur continua à entasser les citations et les arguments pour me prouver que les anciens avaient tout connu, tout approfondi, et que rire de leur crédulité, c'était, presque toujours, jouer le rôle de cet aveugle qui raillait les clairvoyants de croire au soleil. Je connaissais déjà assez bien l'innocente manie du vieux soldat pour savoir qu'une adhésion complaisante l'arrêtait court : un peu de contradiction lui était nécessaire en guise d'éperon. Je me mis donc à le combattre, mais sans trop de chaleur, comme un homme qui veut bien qu'on le persuade, et je finis par proposer une visite au sorcier du *Petit-Haule*. Comme sa cabane était sur notre route, le *capitaine* accepta sur-le-champ et pria Ferret de nous conduire.

Ce dernier accueillit le demande avec une répugnance visible. Soit que les raisonnements de mon compagnon eussent confirmé ses terreurs superstitieuses, soit qu'il eût quelque motif particulier d'éviter Guillemot, il ne céda à notre insistance qu'après avoir épuisé tous les moyens de nous retenir.

Nous tournâmes à gauche par un chemin creux qui nous éloignait de la mer. Des touffes de houx, au feuillage sombre, bordaient les deux fossés. A chaque percée, nous apercevions les derniers rayons du soleil couchant qui semblaient barrer l'horizon comme une muraille rou-

geâtre; le reste du ciel était d'un gris d'acier, et l'on commençait à sentir l'âpreté de la bise. Le chemin, creusé en lit de torrent, semblait parfois sortir de ses berges pour traverser des plateaux découverts où l'on apercevait à peine quelques hameaux épars et de faibles traces de culture. Plus nous avancions, plus le paysage devenait aride et désert. Nous arrivâmes enfin à un carrefour au milieu duquel gisaient les débris d'une croix de pierre. Notre guide nous dit qu'elle portait dans le pays le nom de *Croix des Garoux*. C'était là que les malheureux, condamnés à porter la *haire*, ou peau de loup, qui les oblige à *courir le varou*, venaient recevoir, chaque nuit, la correction d'une main invisible; car, en Normandie, les *garoux* ne sont point, comme ailleurs, des sorciers qui se transfigurent pour porter chez leurs voisins la terreur ou le ravage, mais des damnés *qui sont restés éveillés dans leur fosse*, comme les vampires de la Valachie, et qui, après avoir dévoré le mouchoir arrosé de cire vierge qui couvre le visage des morts, sortent malgré eux de la tombe, et reçoivent du démon la *haire* magique. Ferret nous apprit que le seul moyen de les arracher à ce terrible supplice était d'aller droit à eux, lorsque le hasard les mettait sur votre chemin, et de les frapper au front de trois coups de couteau en mémoire de la Trinité.

Le capitaine ne manqua pas de me prouver, à cette occasion, que l'existence des hommes-loups avait été confirmée par le témoignage de tous les siècles. Après m'avoir cité le mythologique Lycaon, il me parla de Déménitus qui, au dire de Varron, fut changé en loup pour avoir mangé la chair d'un sacrifice, et de la famille Autacus, qui n'avait qu'à passer un certain fleuve pour subir la même transformation. Il nomma ensuite les

juges, les théologiens, les inquisiteurs, qui, pendant cinq siècles, pendirent ou brûlèrent des lycanthropes, lesquels se déclarèrent eux-mêmes justement brûlés ou pendus. Cependant, comme je n'opposais rien à ces preuves, il finit par douter un peu. En ne cherchant pas à démontrer qu'il avait tort, je le désintéressais en quelque sorte d'avoir raison.

— Après tout, dit-il, je ne donne pas la chose comme positivement certaine. Il serait possible qu'il y eût seulement une leçon dans l'histoire de ces hommes coupables changés en bêtes féroces. Le *garouage* peut être le symbole des remords. Il représenterait, dans certains scélérats, l'incarnation des instincts, l'âme devenue visible. Les vieilles lois normandes disaient dans leurs imprécations contre les criminels : *Wargus habeatur* (*qu'il soit regardé comme un loup*). Le peuple prend aisément l'image pour la réalité; du loup symbolique, il aura fait un loup véritable.

— Ajoutez, repris-je, qu'il regarde les analogies comme des filiations. A une certaine époque, les campagnes, dépeuplées par les ravages des aventuriers, se couvrirent de bandes de loups, et les paysans, trouvant dans leurs nouveaux ennemis la férocité des anciens, pensèrent que ce devaient être ces aventuriers transformés.

Toutes ces fables prouvent l'activité intellectuelle du peuple. Entouré d'un monde de mystères, qu'il veut sonder à tout prix, il invente l'explication qu'il ignore, il ramène à lui la création entière. Là est l'origine de toutes les mythologies : on y trouverait également celle des sorciers. Le peuple a attribué à leur puissance secrète les effets dont il n'apercevait point les causes; il a trouvé du soulagement à se supposer un ennemi invi-

sible ; c'était du moins quelqu'un à accuser et haïr. Aussi les sorciers ne me semblent-ils point seulement les auxiliaires de nos aspirations vers l'impossible, ce sont encore plus les victimes expiatoires de notre orgueil. Sans eux, nous aurions l'air de ne pas comprendre ; ils justifient l'inconnu.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reprit le capitaine, bien que vous fassiez bon marché de la magie en elle-même. Une science constatée par le témoignage de tant de générations ne peut être jugée légèrement. Du reste, vous avez raison en regardant les sorciers comme les *parias* de nos campagnes. Pauvres, vieux et sans famille, ils effraient tout le monde, parce que personne ne les aime. Le peuple sent instinctivement que l'homme isolé est hors des voies humaines, qu'il faut qu'il soit un saint ou un damné ; de là l'horreur pour ces *ermites du diable*, comme je les ai entendu appeler en Provence. Chacun leur fait tout le mal qu'il peut, leur souhaite tout celui qu'il n'ose leur faire ; ils le savent bien et ne laissent échapper aucune occasion de se venger.

— Non, non, dit Ferret qui, un peu dérouté par notre discussion psychologique, venait pourtant d'en comprendre la conclusion ; il ne fait pas bon les avoir contre soi, à preuve Ferou, qui, pour s'être permis de battre le chien de Guillemot, a vu sa plus belle génisse mangée et ses seigles grêlés.

— Il paraît que l'homme du *Petit-Haule* a reçu plusieurs *dons*, me fit observer le *capitaine*. En France, nos paysans, suivant qu'ils sont cultivateurs ou bergers, se gardent plus spécialement des *meneurs de loups* ou des *conducteurs de nuées*. Ils redoutent les premiers, parce qu'ils font la chasse aux troupeaux, aidés des bêtes fauves qui leur obéissent ; les seconds, parce qu'ils com-

mandent aux trombes d'emporter les moissons de leurs ennemis dans une région invisible, nommée *Magonie*, où ils ont leurs greniers d'abondance. Ces derniers sont ce que les capitulaires de Charlemagne appellent des *tempestaires*. Les Romains reconnaissaient leur puissance, comme le prouvent les vers de Tibulle :

Quum lubet hæc tristi depellit nubila cœlo ;
Quum libet æstivo convocat orbe nives.

Heureusement l'on a, pour les combattre, l'épine blanche, préservatif certain contre les malignes influences, depuis que ses branches ont servi de couronne au Christ.

— Vous oubliez les cloches, repris-je, les cloches qui sont les *voix baptisées*, comme disent les Vendéens. La paroisse de Notre-Dame-en-Beauce en avait une, appelée Marie, qui bravait les conjurations de tous les meneurs de nuées. Un jour, trois des plus puissants se réunirent pour ravager le canton. Ils appelèrent, des quatre aires du ciel, la foudre, la pluie, la grêle et les vents, et en formèrent un nuage de la grosseur d'une montagne, sur lequel ils montèrent, afin de le mieux conduire. En voyant arriver cette masse noire, brodée d'éclairs, les plus hardis se cachaient d'épouvante ; mais ils la virent tout à coup s'arrêter, et ils entendirent les voix des sorciers qui lui criaient de marcher. — Je ne puis pas, maîtres ! répondit la nuée. — Pourquoi cela ? — Parce que Marie *parle !* La cloche venait, en effet, d'élever sa voix sonore, qui avait ôté toute leur force aux conjurations. Après de vains efforts pour franchir l'espace gardé par le son bénit, il fallut que la nuée fît un détour jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre la cloche ; mais alors elle était au-dessus d'une lande aride, et elle put crever sans nuire à personne.

— La Beauce est, en effet, le pays des *tempestaires*,

dit le *capitaine*, et de ce que les hommes du Midi appellent des *armaciés*, c'est-à-dire sorciers à double vue; je me rappelle qu'autrefois on m'en montra un, entre Chartres et Alençon, qui répandait la terreur dans plus de dix paroisses : il pouvait quitter, selon sa fantaisie, son enveloppe charnelle, voyager par l'espace *en condition d'âme invisible* et nul n'échappait à ses maléfices. Il se rendait maître de la volonté d'une fille rien qu'en touchant un de ses rubans.

Ferret tressaillit à ces derniers mots, et demanda au capitaine avec embarras, s'il croyait vraiment que les sorciers pussent obtenir de leur maître un tel *privilége*.

— N'est-ce pas la tradition du Cotentin, comme celle de la Beauce? demanda le capitaine.

— Peut-être, dit Étienne, qui, fidèle à l'habitude normande, hasardait rarement une affirmative; mais il doit y avoir des préservatifs?

— Pardieu! tu les connais aussi bien que moi, répliqua le percepteur; les filles prudentes qui veulent échapper à l'influence du sorcier n'ont qu'à mettre leurs bas à l'envers.

— Mais quand ce n'est pas le dimanche, objecta Ferret, elles n'ont que leurs sabots.

— Alors il faut qu'elles jettent bien vite le ruban touché.

Le paysan secoua la tête.

— Une jeune fille tient à ses rubans, murmura-t-il. C'est une grande croix pour des chrétiens d'avoir des jeteurs de sort dans le pays. Avec un autre homme, on a des chances, on combat chair contre chair; mais, avec les sorciers, il n'y a rien à faire; *s'ils n'entrent point par le haisset, ils entrent par le viquet.*

— Reconnaissez-vous le vieux proverbe normand, me

dit le percepteur. Le *haisset* et le *viquet* sont la petite barrière qui tient lieu de porte et le guichet qui sert de fenêtre; le dernier mot est resté dans le vocabulaire anglais, *wicket*. Les Normands ont porté leur langue, leur philosophie et leurs coutumes depuis la Tamise jusqu'au Saint-Laurent; on est sûr de les trouver, dans l'histoire, en tout endroit où il y a chance de *conquêter et de gaigner*. Henri IV disait, en parlant d'une terre stérile, qu'il fallait y semer des Gascons, parce qu'ils poussaient partout; on pourrait dire, avec autant de justice, des terres fécondes que, quoi qu'on y sème, il y poussera infailliblement des Normands.

Le soleil baissait rapidement, et des brumes chassées par le vent du soir commençaient à envahir l'horizon. On voyait les oiseaux de mer tourbillonner par troupes au-dessus du promontoire en poussant les cris brefs et perçants que nos pêcheurs ponentais appellent le *chant de la pluie*. Nous étions arrivés près d'une hauteur que la route contournait et au sommet de laquelle Ferret nous montra une maison isolée : c'était celle de Guillemot. La silhouette sombre de cette maison, dominant la colline dépouillée, se détachait vigoureusement sur un ciel pâle, et je commençais à en distinguer les détails, lorsque Étienne, qui regardait depuis quelques instants, étendit une main au-dessus de ses yeux afin de mieux voir.

— Qu'y a-t-il? demanda le *capitaine*.

— Dieu me sauve! c'est elle! dit Ferret troublé, c'est Françoise!

— La pastoure du *Chêne-Vert!* où cela?

— A la porte de Guillemot; la voilà qui se lève... Je reconnais sa jupe noire et son tablier rouge... elle court au haut du sentier.... elle fait signe... Ah! Jésus Dieu! voyez là-bas, là-bas, le sorcier!

Je tournai les yeux vers le point indiqué et je demeurai frappé d'un singulier spectacle. Au milieu des brumes qui rampaient sur les pentes, un rayon de soleil couchant formait une sorte de traînée brillante dans laquelle s'avançait l'homme du *Petit-Haule*. Enveloppé d'un de ces cabans fauves en usage parmi les marins de la côte, il marchait courbé en avant, les mains sous les aisselles. A mesure qu'il montait, la brume se repliait derrière lui et effaçait la voie lumineuse, comme s'il eût traîné à sa suite les pluvieuses nuées. Il atteignit bientôt la cime du coteau où Françoise était accourue à sa rencontre. Tous deux restèrent alors isolés dans une sorte de nimbe, tandis que le reste de la hauteur était noyé sous le brouillard. La jeune *pastoure* parlait avec véhémence, joignant par instants les mains comme pour une prière, puis les portant à son front avec une expression de désespoir. Guillemot écoutait sans faire un mouvement. Deux ou trois fois il nous sembla cependant, à l'immobilité de la jeune fille, qu'il parlait à son tour; mais ces paroles étaient sans doute douloureuses, car nous la vîmes étendre les bras avec l'angoisse suppliante d'une condamnée, puis cacher sa tête dans son tablier. Le sorcier continua sa route vers la cabane, où il disparut. Ferret, qui était resté jusqu'alors à la même place, les regards fixes, les lèvres tremblantes et tout le corps penché en avant comme prêt à s'élancer, jeta une espèce de cri et prit sa course vers le *Petit-Haule*.

— Ne le perdons point de vue, me dit vivement le *capitaine*, il y a ici quelque chose qui va mal.

Nous pressâmes le pas pour le rejoindre, mais il avait déjà tourné le sentier. Après avoir franchi rapidement la montée, nous courûmes à la maison de Guillemot. Celui-ci était tranquillement assis près du foyer éteint, en face

de Françoise, dont le visage était marbré par les larmes, la poitrine haletante et les yeux baissés. Ferret se tenait entre eux, promenant de l'un à l'autre ses regards incertains et ardents.

— On ne pleure pas si fort pour une chèvre perdue, s'écriait Étienne au moment où nous parûmes sur le seuil, et ce n'est pas ici qu'on viendra la chercher.

— Le jeune gars sait alors où elle est ! dit sèchement Guillemot.

— Je sais que la chèvre n'a pu venir du *Chêne-Vert* au *Petit-Haule*.

— Qu'importe, si c'est au *Petit-Haule* qu'on donne le moyen de la retrouver?

— Ainsi c'est pour avoir *la parole qui guide* que Françoise est venue? demanda Ferret en regardant fixement la jeune fille.

Celle-ci, dont notre arrivée avait encore augmenté la confusion, ne répondit point sur-le-champ; mais, faisant enfin un effort :

— Je voulais parler pour cela... et pour autre chose... balbutia-t-elle.

— Pour quelle chose? répéta Étienne, dont le regard semblait rivé sur la jeune fille.

Elle essaya de répondre, mais sa voix resta étouffée dans les larmes qu'elle retenait.

Le capitaine s'entremit.

— Prétendrais-tu par hasard forcer une jeune fille à te répéter tout ce qu'elle peut demander aux *liseurs de sort!* dit-il gaiement à Ferret; ne sais-tu pas que les sorciers sont comme les prêtres? Pour eux, elles ouvrent leur cœur à deux vantaux, tandis que les amoureux ont tout au plus droit d'y regarder par le trou de la serrure.

— Quand on n'a rien à craindre, on n'a rien à cacher,

dit le jeune homme avec une persistance mêlée de dureté ; une honnête fille ne doit point avoir de secrets.

— Ce n'est pas alors comme les honnêtes gars ! fit observer Guillemot ironiquement.

— Que Françoise répète ce qu'elle disait tout à l'heure à l'homme du *Petit-Haule*, reprit Ferret, qui feignit de ne pas entendre.

— Répète donc alors toi-même ce que tu disais, il y a un an, à la fille du *clos Gallois*, répliqua le sorcier avec intention.

Ferret tressaillit et se retourna vers Guillemot ; mais ne pouvant supporter son regard, il baissa la tête en rougissant. Le souvenir qu'on venait de lui rappeler avait, sans doute, pour lui une signification particulière, car il demeura un instant comme partagé entre l'embarras et la surprise ; une expression de colère, puis d'inquiétude, traversa ses traits ; on eût dit que la peur de cette science mystérieuse, dont la révélation du sorcier semblait une confirmation nouvelle, contrebalançait chez lui la rancune : celle-ci parut pourtant l'emporter.

— Quand je parle à Françoise, dit-il, ce n'est point à l'homme du *Petit-Haule* de répondre.

— Chacun a droit de prendre la parole sous le toit qui lui appartient, répliqua froidement Guillemot.

— Alors nous causerons ailleurs, reprit vivement Étienne ; venez, Françoise, le toit du ciel n'appartient à personne.

Il avait fait un mouvement vers la porte ; la jeune fille parut près de le suivre, mais un coup d'œil du sorcier la retint. Évidemment sa volonté luttait entre deux influences contraires : elle demeura en proie à une indécision qui se traduisit d'abord par une alternative de rougeur et de pâleur subites, puis par un tremblement nerveux

qui l'obligea de s'asseoir sur la pierre du foyer ; mais elle n'y resta qu'un instant. Sa main alla presque aussitôt chercher la muraille ; elle se redressa avec effort, jeta au sorcier un regard de douleur suprême, courut vers une petite porte de derrière et se précipita hors de la cabane. Ferret qui était d'abord resté immobile d'étonnement, s'élança à sa poursuite.

Tout cela s'était passé si rapidement, que nous n'avions eu le temps de rien dire, ni de rien prévenir. Je courus à la porte, Étienne et la jeune fille avaient disparu. J'allais franchir le seuil pour me mettre à leur poursuite, quand le *capitaine* m'arrêta.

— Il y a des ravines de ce côté-là, dit-il, et, dans l'obscurité, vous risqueriez de vous y rompre le cou.

— Mais que signifient cette douleur et cette fuite? m'écriai-je.

Il secoua la tête.

— J'ai peur de m'en douter, reprit-il ; avez-vous remarqué cette petite quand elle est tombée là assise? Il m'a semblé que sa taille était autrefois plus svelte et plus fine... Au reste, Guillemot, qui paraît être dans sa confidence, pourrait nous éclairer à ce sujet.

— Le *capitaine* a dit lui-même que les sorciers étaient comme les prêtres, répliqua l'homme du *Petit-Haule*, et les prêtres n'ont pas le droit de répéter les péchés qu'on leur a confiés.

— Mais ils ont le droit d'avouer les leurs, fit observer mon compagnon en le regardant fixement ; savez-vous, maître *mire*, que moi aussi j'ai étudié le *Dragon rouge*, et que je peux lire, au besoin, aussi bien que vous dans le passé !

— Que le *capitaine* dise ce qu'il a vu, répondit Guillemot d'un air soupconneux.

— J'y ai vu l'histoire d'un sorcier de Vauduit, reprit le percepteur, lequel, au dire des bonnes gens, jetait un sort sur toutes les pastoures du canton de Formigny, et les avait à sa discrétion; mais d'autres, moins crédules, l'accusaient de les endormir avec des drogues pour les surprendre ensuite sans défense. On commença même une instruction contre lui, et il trouva prudent de quitter le pays. Comme Françoise garde seule le troupeau sur les friches, il a pu lui arriver ici ce qui est arrivé là-bas à d'autres : elle n'a d'abord rien dit par honte; maintenant que tout va être connu, elle vient crier miséricorde à celui qui a fait le mal. Qu'en pense le sorcier du *Petit-Haule?* N'ai-je pas bien deviné, et n'est-ce point ainsi qu'il faut expliquer la chèvre perdue?

J'observais Guillemot pendant que le percepteur parlait; son œil avait exprimé une attention croissante, mais sans qu'aucun tressaillement trahit son trouble. A l'explication de la visite de Françoise au *Petit-Haule*, sa main droite, qui secouait les cendres de sa pipe éteinte, s'était seulement arrêtée; du reste, il ne changea point de posture, ne releva point les yeux et se contenta de répondre brièvement :

— Le *capitaine* est donc plus savant que tous les maîtres du *grand carrefour!*

— C'est que les maîtres du *grand carrefour* ne regardent pas assez du côté de Valognes, où sont les juges et le procureur du roi, reprit mon compagnon; quand le diable se brouille avec la justice, il est rare qu'il ait l'avantage. Maître Guillemot sait mieux que personne que ceux qui sont obligés de passer entre les articles du code trouvent la route difficile.

— C'est alors comme ceux de Sainte-Mère-Église, dit

le sorcier d'un ton brusque, et le *capitaine* fera bien de ne pas s'attarder afin d'éviter les ornières.

Il s'était levé à ces mots, et fit un pas vers la porte comme pour nous reconduire. Bien que le congé fût donné d'une manière un peu brutale, l'avis était prudent; rien ne nous retenait d'ailleurs au *Petit-Haule;* nous dîmes rapidement adieu à notre singulier hôte, et, sortant à notre tour par la porte de derrière, nous suivîmes un sentier étroit qui nous conduisit en ligne droite au bas de la colline.

L'étrange scène dont je venais d'être témoin avait excité au plus haut point ma curiosité. Je me faisais donner de nouvelles explications par mon conducteur, lorsqu'un homme se dressa tout à coup dans l'ombre de la ravine que nous suivions ; je reconnus Etienne Ferret. Il nous aperçut à son tour, et vint nous rejoindre.

— Eh bien ! l'as-tu trouvée? demanda le *capitaine.*

— Non, dit le paysan ; j'ai couru jusqu'au bas sans rien voir. Cependant elle n'a pu fuir si vite ! Le coteau n'a pas une *brousse* pour la cacher. Faut qu'elle soit partie sur un coup de vent ou rentrée sous terre. Mais l'homme du *Petit-Haule* en rendra compte.

Je remarquai qu'en parlant ainsi, Ferret avait la voix haletante et les yeux hagards ; il était très-pâle. Le *capitaine* et moi nous nous efforçâmes de le calmer ; mais il y avait dans son exaltation un mélange de soupçon, d'épouvante et de colère qui lui donnait une expression si bizarre, que nous nous laissâmes aller, malgré nous, à l'observer au lieu de la combattre. Étienne avait complétement oublié cette réserve qui fait du paysan normand une sorte de problème perpétuel à résoudre. Il marchait entre nous en racontant avec une volubilité passionnée pourquoi il s'était attaché à Françoise en la voyant à la

ferme maltraitée par tout le monde, quelles propositions de mariage il lui avait faites, et avec quels pleurs de joie elle les avait reçues. Il nous détaillait ses projets d'établissement dans la métairie qui lui avait été promise vers Bricbec, et où il devait entrer au retour des nouvelles feuilles; puis, revenant à la jeune pastoure, il nous disait comment elle avait commencé à changer il y avait trois mois, comment elle était devenue toujours plus triste sans qu'il pût en deviner la cause, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée plusieurs fois sur la route du *Petit-Haule*, où l'attirait la maligne puissance de Guillemot. Enfin, s'exaltant encore plus à cette dernière pensée, il se mit à murmurer des menaces de vengeance qui s'éteignirent tout à coup dans les larmes.

Je fus sincèrement touché de cette douleur naïve, et je m'efforçai de consoler le jeune paysan; mais le *capitaine*, qui avait pour principe que les consolateurs sont comme les médecins qui, au lieu de guérir la maladie, la constatent, m'interrompit pour nous faire remarquer que la nuit était venue, et qu'il importait de presser le pas. Il adressa en même temps plusieurs questions à Ferret sur la direction qu'il fallait prendre, afin de couper au plus court, espérant ainsi le distraire de sa préoccupation; mais tel était le trouble de ce dernier, qu'il ne put donner aucune indication satisfaisante.

Cependant les dernières lueurs du soir avaient complétement disparu; l'absence des étoiles, qui ne se montraient pas encore, laissait dans le ciel une profonde obscurité. Nous apercevions à peine, de loin en loin, quelques touffes d'arbres dessinant leurs masses plus sombres dans la nuit, ou quelques flaques d'eau, formées par le dernier orage, qui semaient la campagne de taches plus pâles. La route dominait des terrains à demi-

noyés, où nous entendions le vent frissonner dans les glaïeuls. Étienne était retombé dans un silence qu'interrompaient, de loin en loin, des soupirs ou quelques paroles entrecoupées. Nous côtoyions depuis un instant un de ces marécages connus en Normandie sous le nom de *rosières*, quand une petite forme blanchâtre et mouvante se montra tout à coup à notre droite, et parut traverser vivement la route.

— Avez-vous vu? s'écria Ferret, en s'arrêtant tout court; c'est une *létiche*.

Je savais que ce nom était donné, par les paysans du Calvados et de la Manche, à l'hermine de France que ses rares apparitions ont transformée en animal merveilleux, et dans laquelle l'imagination populaire a voulu voir une gracieuse métamorphose des enfants morts sans baptême; mais, avant que j'eusse pu répondre, le *capitaine* nous montra une vingtaine de petites formes pareilles qui, après s'être élevées sur le marais, grandirent subitement en prenant l'apparence d'une flamme bleuâtre et se mirent à danser sur la cime des roseaux.

— Tu vois que tes *létiches* sont des follets, dit-il à Étienne, nous sommes ici dans leur royaume, et si les follets sont, comme on le prétend, des prêtres qui ont violé le sixième commandement, il faut reconnaître que le clergé du pays compte peu de Joseph. Les anciens voyaient dans un follet isolé l'ombre d'Hélène, toujours de mauvais présage, et dans deux follets les ombres de Castor et de Pollux, symbole de prospérité; mais je voudrais savoir ce qu'ils auraient vu dans ce quadrille d'*ardents* qui semblent nous inviter à leur bal.

Le marais qui s'étendait à nos pieds était encore enveloppé d'ombre, mais les premières étoiles qui commençaient à s'épanouir dans le ciel versaient sur la route une

pâle clarté, et l'on pouvait lire sur les traits d'Étienne, qui s'était arrêté comme nous, l'émotion âpre et enfiévrée que lui causait ce singulier spectacle. Nous regardions depuis quelques instants, lorsqu'une flamme, plus brillante et plus élevée, jaillit au milieu des joncs. Ferret fit involontairement un mouvement en arrière.

— Pardieu ! s'écria le capitaine, voici la reïne de la fête; ce doit être au moins *la fourolle.*

— N'est-ce point le nom des sorcières-follets? demandai-je.

— Oui, balbutia Ferret; il y en a qui se donnent au démon pour avoir une place parmi les *ardents*, d'autres se damnent avec les prêtres ou les *jeteurs de sort*, et alors, pendant sept ans, leur âme est condamnée à courir ainsi toutes les nuits ! Il y a déjà dans le pays *la fourolle Renée, la fourolle Catherine...* Oh ! voyez, voyez, comme celle-ci marche, comme elle a l'air de nous appeler.

En parlant ainsi, Etienne, fasciné, avait descendu la berge et suivait la *fourolle* le long des roseaux ; tout à coup, il s'arrêta, nous le vîmes se baisser et disparaître; nous allions courir à lui, quand il se releva avec un cri : il tenait à la main le tablier rouge de Françoise !

Nous cherchâmes en vain la jeune pastoure aux bords du marécage, sur la route et dans une saulaie qui s'étendait un peu plus loin, tout était désert. Le paysan inquiet nous quitta pour retourner à la ferme. Comme rien ne me retenait à Sainte-Mère-Église, je repartis le lendemain sans avoir connu le résultat de sa recherche ; mais le hasard m'ayant fait rencontrer, deux ans plus tard, le *capitaine*, j'appris de lui que Françoise avait été retrouvée noyée sous les glaïeuls de l'étang.

Quant à Guillemot, il avait quitté le Cotentin et gagné

les bords de la Sarthe, où il vit peut-être encore, craint, comme tous ses pareils, de crédules paysans, qui le haïssent et le consultent. Quiconque a parcouru nos campagnes connait, en effet, l'autorité qu'exercent partout ces vagabonds solitaires, auxquels la superstition suppose une mission surnaturelle. Quelle qu'ait été, dans cette première moitié du siècle, l'énergie de la réaction contre les traditions du passé, la croyance des sorciers s'est à peine affaiblie. Les rois et les prêtres s'en vont, mais les sorciers survivent. C'est que la foi en ceux qui peuvent nous affranchir du possible est encore moins le témoignage de notre ignorance que de nos rêves. Depuis l'alchimiste du moyen âge, qui promettait la pierre philosophale, jusqu'au spéculateur Law, retrouvant l'Éden aux bords du Mississipi, c'est toujours la même facilité à supposer ce qui flatte, et à prendre ses désirs pour des preuves. Aujourd'hui même, au foyer du scepticisme n'avons-nous pas encore nos sorciers qui, plus puissants que les autres, ne promettent point le bonheur et la richesse à quelques hommes, mais la réforme de toutes les misères humaines et la félicité éternelle du genre humain ?

DEUXIÈME RÉCIT

—

LA FILEUSE

Notre diligence venait de s'arrêter devant la maison du relais, et le postillon frappait avec le manche de son fouet à la porte de l'écurie, où tout semblait dormir.

— Eh bien ! c'est comme ça que le Normand nous attend? criait-il. Hé! grand *saint lâche*, comptes-tu nous laisser geler ici?

La demande était d'autant plus permise qu'à notre départ de Paris le thermomètre marquait sept degrés au-dessous de zéro, et qu'il avait dû baisser encore depuis. La terre était couverte de neige; un vent mêlé de verglas fouettait la voiture, où le froid se faisait sentir d'autant plus cruellement, que nous n'étions que deux voyageurs. Arraché à ma somnolence par les cris du postillon, j'abaissai avec précaution une des glaces rendue opaque par les cristallisations de la neige, et je hasardai ma tête hors de la portière.

— Où sommes-nous, postillon? demandai-je.

— A Troissereux, monsieur, répondit-il.

— Combien de lieues encore jusqu'à Boulogne?

Une espèce de grognement, qui partit du fond de la

diligence, m'empêcha d'entendre la réponse. C'était mon compagnon de route, que l'air piquant du dehors venait de réveiller en sursaut.

— Eh bien ! s'écria-t-il tout à coup avec un accent provençal des mieux timbrés, qui donc ouvre là? Dieu me damne! monsieur, avez-vous l'intention de vous chauffer au clair de lune.

Je relevai la vitre en m'excusant; le Provençal frissonna de tout son corps.

— Quel temps ! reprit-il, autant vaudrait une campagne de Russie ! et penser que dans mon pays ils se promènent maintenant en veste de nankin avec une rose à la boutonnière ! Vous croyez avoir ici un soleil, vous autres, ce n'est pas même une lanterne. Pour connaître la vie, il faut habiter le Midi; il faut voir ses vignes, sa chasse aux ortolans, ses fabriques de savon, ses femmes. Ah! quelle contrée des dieux, monsieur! Aussi nous avons à Marseille un antiquaire qui a prouvé que le pommier du paradis terrestre devait être planté entre la Camargue et Tarascon.

Je fis observer que l'on pouvait s'étonner, dans ce cas, qu'il n'y eût laissé aucune repousse.

— Eh! que voulez-vous? dit plaisamment mon compagnon, Adam n'aura point su qu'il fallait garder les pépins.

Je ne pus m'empêcher de sourire. La prétention de l'antiquaire marseillais n'avait rien, du reste, qui dût surprendre. Un ami de La Tour-d'Auvergne, Le Brigand, n'avait-il pas réclamé le même honneur pour sa province, en concluant, des noms mêmes de nos premiers parents, que dans le paradis terrestre on parlait bas-breton [1]! Plaisantes imaginations que nous pouvons railler,

[1] D'après sa version, le premier homme s'était écrié, en sen-

mais qui semblent l'expression naïve de nos plus intimes instincts. Qui de nous, en effet, ne trouve aux lieux où il est né un charme mystérieux qui les distingue de tous les autres? En y respirant ces restes de parfums qui ne s'exhalent point ailleurs, comment ne pas croire que là était autrefois le séjour particulier de la paix, de l'innocence et de la joie? Chacun, hélas! a derrière lui un paradis terrestre d'où il a été chassé, comme notre premier père, par ce triste archange auquel les hommes ont donné le nom d'expérience.

Ces réflexions, qui traversaient lentement mon cerveau engourdi, m'avaient fait oublier mon compagnon de route, qui continuait son dithyrambe provençal. Il y mettait naturellement *ce beau désordre* que Boileau signale comme *un effet de l'art*, car l'improvisation méridionale a de continuels changements de niveau; ce n'est pas un fleuve, ce sont des cascades. Ajoutez que les idées semblent avoir de l'accent comme la voix : elles vous rappellent toujours l'histoire du perruquier de Sterne, qui, pour affirmer qu'une boucle de cheveux ne se défriserait point, s'écriait *qu'on pouvait la tremper dans le grand Océan*; sous cette enflure bruyante, il y a quelquefois l'original et le grandiose, presque toujours la couleur et le mouvement.

J'appris bientôt (sans avoir eu l'embarras de faire une seule question) que mon compagnon de voyage était un de ces missionnaires du commerce qui ont réalisé le symbole de Mercure volant, et courent, une trousse d'échantillons à la main, à la conquête du monde. Pour le moment, le Provençal se bornait à la conquête de la France sep-

tant qu'une partie du fruit défendu lui restait à la gorge : *A tam* (le morceau), et la première femme lui avait répondu : *Eve* (bois), d'où étaient venus pour tous deux les noms d'Adam et d'Ève.

tentrionale, où il s'occupait, selon son expression, d'*écouler des vins et des huiles*. Je sus, par sa conversation, qu'il avait parcouru, pendant dix ans, les moindres villages de la Provence, du Languedoc, du Dauphiné et des pays basques. Mon voyageur était un de ces esprits ouverts et actifs, jamais à court d'expédients, et qui, sachant le fond de la vie comme Figaro savait le fond de la langue anglaise, se tirent toujours d'embarras à force de bonne volonté. Ses incessantes pérégrinations l'avaient parfois rapproché d'hommes de savoir ou d'expérience, et il en avait retenu quelque chose; on sentait par instant que le *morceau d'argile avait habité avec des roses*.

Après m'avoir parlé de son commerce, des troubadours et de la Cannebière, il fit un de ces soubresauts, qu'il prenait pour des transitions, et se mit à me raconter ce qui lui était arrivé la veille à Beaumont. Il y avait rencontré une douzaine de ces comédiens ambulants, qui exploitent nos bourgades, sans cesse arrêtés par la faim et chassés par les dettes : derniers bohémiens de la civilisation, qui continuent au dix-neuvième siècle le *Roman comique* de Scarron, traitant la vie comme Scapin traitait son maître, avec force lazzis et coups de bâton. La troupe foraine avait annoncé *Robert le Diable*. Le public était réuni, les cinq musiciens amateurs attendaient à leurs pupitres, et la duègne, préposée au bureau de location, venait de rejoindre ses camarades pour se transformer en nonne de Sainte-Rosalie, lorsque deux huissiers étaient arrivés d'Allonnes avec un jugement de saisie et de prise de corps. Le directeur, subitement averti, avait quitté le trou du souffleur en s'écriant, comme un héros trop célèbre : *Sauvons la caisse!* Il avait vivement attelé le fourgon, et s'était enfui avec toute la troupe en costume moyen âge, oubliant derrière lui le mémoire de

l'aubergiste, mais emportant la recette. Ce départ précipité avait empêché mon compagnon de se lier plus intimement avec la jeune Dugazon, qu'il avait reconnue pour une de ses compatriotes. Le récit du voyageur, émaillé de loin en loin de quelques-unes de ces exagérations provençales qui sont à la gasconnade ce que le poëme épique est au fabliau, m'avait d'abord amusé; mais insensiblement la fatigue et le froid reprirent le dessus, et je cessai d'écouter. Bientôt le méridional, vaincu lui-même, s'enveloppa la tête dans son manteau, cacha ses pieds sous les coussins de la banquette, et s'assoupit en grelottant.

L'heure ordinaire du repos était également venue pour moi, et les habitudes sont des créanciers qu'on ne peut ajourner impunément. Endormi par la fatigue et réveillé par le froid, je restais flottant entre des influences contraires. La diligence avançait lentement avec des intermittences de haltes et d'efforts qui exaspéraient ma gêne jusqu'à la souffrance. J'apercevais vaguement, à travers le vitrage glacé, des buissons chargés de neige bordant la route comme des fantômes accroupis, des arbres qui dressaient à chaque carrefour leurs rameaux noirs, semblables à des bras de gibets, de grandes friches auxquelles la neige, entrecoupée de bruyères encore vertes, donnait l'aspect d'un cimetière à l'heure où les morts viennent étendre leurs linceuls sur les tombes. Le tintement des clochettes de l'attelage, le bourdonnement de la voiture vide et ébranlée par les cahots, le grincement des essieux fatigués, formaient je ne sais quelle harmonie pénible et monotone qui ajoutait à l'effet de ces lugubres images. Tout à coup la voix du postillon s'éleva dans la nuit. Le chant de cet homme, que je ne voyais pas et qui semblait venir *d'en haut*, complétait, pour ainsi dire, mon

hallucination. Il psalmodiait d'un accent plaintif et prolongé une de nos traditions villageoises, espèces de *sagas* inédites dont chaque jour emporte un lambeau avec les vieilles mœurs et les vieilles crédulités. C'était l'histoire d'une fille-fée condamnée à subir, pendant certaines heures, une métamorphose qui la laissait sans défense et sans pouvoir. La fable et l'air avaient bercé ma première enfance; tous deux m'arrivaient à travers mon demi-sommeil sans l'interrompre : c'était comme un lointain écho du passé, et ma mémoire achevait d'elle-même les mots et les modulations commencés.

Celles qui vont au bois, c'est la fille et la mère :
L'une s'en va chantant, l'autre se désespère :
— Qu'avez-vous à pleurer, Marguerite, ma chère?

— J'ai un grand ire au cœur qui me fait pâle et triste;
Je suis fille sur jour et la nuit blanche biche :
La chasse est après moi par haziers et par friches.

Et de tous les chasseurs le pir', ma mèr', ma mie,
C'est mon frère Lyon; vite, allez, qu'on lui die
Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain *ressie*.

Arrête-les, Lyon, arrête, je t'en prie!
Trois fois les a cornés sans que pas un l'ait *ouïe*;
La quatrième fois, la blanche biche est *prie*.

Mandons le dépouilleur, qu'il dépouille la bête.
Le dépouilleur a dit : — Y a chose méfaite!
Elle a sein d'une fille et blonds cheveux sur tête.

Quand ce fut pour souper — Que tout le mond' vienn' vite
Et surtout, dit Lyon, faut ma sœur Marguerite;
Quand je la vois venir, ma vue est *réjouite*.

— Vous n'avez qu'à manger, tueur de pauvres filles,
Ma tête est dans le plat et mon cœur aux chevilles.
Le reste de mon corps devant les landiers *grille*.

— Le bras du dépouilleur est rouge jusqu'à l'*aisène;*
Dans le sang que ma mère avait mis dans nos veines,
J'ai laissé boire mes chiens comme à l'eau des fontaines.

Pour un malheur si fier, je ferai *pénitence,*
Serai pendant sept ans sans mettr' chemise blanche,
Et j'aurai sous l'épin', pour toit, rien qu'une branche[1].

Cette étrange poésie, en me reportant à mes souvenirs d'enfance, m'en rendait peu à peu toutes les sensations. A mesure que le malaise et le sommeil obscurcissaient mes perceptions, le monde fantastique au milieu duquel mes premières années s'étaient écoulées, et que l'expérience avait plus tard effacé, reparaissait comme des milliers d'étoiles qui émergent dans l'espace à mesure que la nuit s'épaissit.

Chaque fois que je rouvrais les yeux, je rencontrais quelque pont jeté sur un ruisseau, et dont la silhouette me rappelait quelque conte populaire. Il y a, en effet, dans ces routes lancées sur les eaux, je ne sais quoi de hardi qui saisit ceux qui ignorent ; c'est comme une victoire sur la création. En reliant l'un à l'autre des bords opposés, l'homme a l'air de défier le vide et l'espace, ces éternels ennemis de sa puissance bornée; il accomplit une première conquête qui semble en faire espérer une autre plus importante, et promettre ce grand pont dont, au dire de la tradition, l'*arc-en-ciel n'est que l'ombre !* car les cieux et la terre sont aussi deux rives entre lesquelles coule le fleuve de nos misères, et que tous les efforts de notre imagination tendent à réunir. Puis, quels lieux plus favorables aux vertiges que ces arches dressées au fond des vallées, parmi les saules que la lune revêt chaque nuit de suaires, et auxquels la brise donne le mou-

[1] Ce chant a été publié, mais défiguré, dans un ouvrage de M. Vaugeois : *Antiquités de la ville de l'Aigle et de ses environs.*

vement! Comment passer sans émotion sur ces chemins suspendus et sonores sous lesquels glapissent les remous, tandis que les algues enroulent aux éperons de pierre leurs replis, semblables à des dragons aquatiques, et que l'on voit briller, au loin, les larges fleurs du nénuphar, qui s'ouvrent sur les eaux comme des yeux de fantôme?

La route devenait de plus en plus difficile : bien que ferré à glace, notre attelage glissait sur le verglas, et le voile blanc qui enveloppait tout ne permettait point de distinguer la route. Deux ou trois fois déjà nos roues avaient rencontré les dépôts de cailloux amoncelés sur les accotements du chemin. La neige qui commençait à tomber, en aveuglant nos chevaux, rendit notre marche encore plus incertaine. Le postillon s'arrêta plusieurs fois, cherchant à reconnaître, dans la nuit, le pont jeté sur le Thérain ; mais la neige, toujours plus épaisse, ne laissait voir ni les poteaux par lesquels il était annoncé, ni les arbres qui dessinaient le cours de la petite rivière. Les eaux, enchaînées par la glace, ne pouvaient non plus nous guider par leur rumeur. Nous avancions lentement et avec une sorte d'incertitude craintive. Enfin, notre conducteur aperçut, à travers la nuée de neige, la double balustrade du pont. Il cessa de retenir les rênes, fouetta ses chevaux avec un sifflement d'encouragement, et la lourde diligence s'élança plus rapide; mais, presqu'au même instant un choc terrible nous enleva des banquettes; le postillon poussa un cri, et la voiture, fléchissant à gauche, versa sur le parapet. Une des grandes roues venait de se briser contre la seconde borne.

Les premiers moments furent employés, comme d'habitude, en malédictions et en reproches : les voyageurs criaient après le conducteur, le conducteur jurait contre le postillon, et le postillon battait ses chevaux; mais, la

première colère passée, chacun prit son parti. On nous retira de notre prison roulante, désormais condamnée à l'immobilité. Examen fait, il se trouva que la roue était assez gravement endommagée pour exiger la présence d'un charron. Nous étions à environ une lieue de Saint-Omer-en-Chaussée et de Troissereux, nous ne pouvions attendre sur la route que l'ouvrier fût venu, et on décida que le conducteur irait chercher le charron sur l'un des chevaux, tandis que le postillon gagnerait l'abri le plus voisin, avec les voyageurs et le reste de l'attelage. Nous vîmes en effet le premier enfourcher le *porteur* et disparaître au galop dans la nuit, tandis que le second tournait à droite, précédé des trois chevaux qui lui restaient, et nous faisait prendre un chemin de traverse au milieu des friches.

Mon compagnon et moi, nous le suivions en frissonnant sous un vent glacé. Tout avait autour de nous un aspect funèbre. Nous marchions sans entendre le bruit de nos pas, enveloppés dans un linceul de neige qui se déroulait silencieusement à nos pieds. Par instants, nous traversions des taillis dont les repousses, blanchies par le givre, se dressaient comme de gigantesques ossements et s'entre-choquaient avec un cliquetis lugubre. Nous arrivâmes à une clairière où le gazon, dépouillé de neige, formait une sorte de cercle dont le vert jaune se dessinait sur la blancheur des frimas. Notre guide nous montra ce cercle avec un sourire qui tenait le milieu entre la bravado et la peur.

— C'est le rond des *fades*, nous dit-il en évitant de le traverser ; ceux des environs assurent qu'elles viennent danser, à la nouvelle lune, avec les farfadets et le *Goubelino*. Il y en a qui les ont vues de loin ; mais il ne faut pas les déranger, vu que ce sont des mauvaises qui vous tordent un homme comme une hart de fagot. On dit aussi

qu'elles enlèvent des enfants à la manière de celles de mon pays, où nous avons la *bête Havette*, qui se cache au creux des fontaines, et la *mère Nique*, armée d'un bâton pour corriger les marmots.

— Sans parler des fées qui habitent les environs de Dieppe, repris-je.

— Au haut de la grande côte, près du village de Puys, interrompit le postillon. C'est là que se tient la foire de la *cité de Limes*, où les *dames blanches* mettent en vente des herbes magiques, des rayons de soleil montés en bague et des lueurs de lune roulées comme de la toile de Laval. Elles vous invitent à acheter avec autant de mignonneries que les dentellières de Caen, et, si vous approchez, elles vous lancent dans la mer. J'ai eu un cousin qu'on a trouvé mort ainsi au bas de la falaise.

Je fis remarquer à mon compagnon de voyage comment les mythologies norses, païennes et celtiques se trouvaient mêlées dans nos traditions populaires. Qu'étaient, en effet, toutes ces fées ravissant les nouveau-nés à leurs mères, et attirant les imprudents dans leurs piéges, sinon les sœurs des nymphes que Théocrite appelle *déesses redoutables aux habitants des campagnes*, parce qu'elles enlèvent les enfants près des sources et qu'elles entraînent les jeunes bergers au fond de leurs grottes humides? Comment ne pas reconnaître, dans ces rondes de nuit, auxquelles préside un génie, les danses des Alfes scandinaves conduites par le *stram-man* ou homme du fleuve? Enfin, ces dangereuses marchandes de talismans et de trésors ne rappelaient-elles point les *Barrigènes* gauloises vendant aux matelots la richesse, la jeunesse, la santé et les beaux jours?

— Vous pouvez ajouter, me dit le Provençal, que nos contrées, cette triple origine est encore plus

Chez nous les *Blanquettes* changent de forme à volonté et apaisent ou excitent les tempêtes, ainsi que le faisaient les prêtresses celtiques; elles dansent au clair de lune comme les vierges de l'Edda, en faisant croître à chaque pas une touffe de fenouille, présidant au sort de chaque homme à la manière des parques antiques. Toutes les maisons reçoivent leur visite dans la nuit qui précède le nouvel an. Avant de se coucher, chaque ménagère dresse une table dans une pièce écartée, elle la couvre de sa nappe la plus fine et la plus blanche, elle y dépose un pain de trois livres, un couteau à manche blanc, un peu de vin, un verre et une bougie bénie qu'elle allume avec une branche de lavande empruntée au brandon de la Saint-Jean, puis elle ferme la porte et se retire, comme on dit, *à pas de renard*. Le dernier coup de minuit sonné, les *Blanquettes* arrivent brillantes et légères comme des rayons de soleil; chacune d'elles porte deux enfants; l'un, qu'elle tient sur le bras droit, est couronné de roses et chante comme l'orgue: c'est le bonheur; l'autre, assis sur le bras gauche, est couronné de joubarbe arrachée des toits avant la floraison [1] et pleure des larmes plus grosses que des perles : c'est le malheur. Selon que les *Blanquettes* sont contentes ou chagrines des préparatifs faits pour les recevoir, elles déposent un instant sur la table l'un ou l'autre enfant, et décident ainsi du sort de la maison pendant toute l'année; le lendemain la famille vient vérifier *le couvert des Blanquettes*. Si tout est en ordre, on en conclut qu'elles sont parties satisfaites; le plus vieux prend le pain, le rompt, et, après l'avoir trempé dans le vin, le distribue aux assistants pour *partager*

[1] La joubarbe (*sempervivum tectorum*) est regardée, dans le Midi, comme une plante protectrice. L'arracher de dessus les toits porte malheur.

entre eux le bonheur ! c'est alors seulement que l'on se souhaite bon an et joyeux paradis.

Tout en causant, nous avions continué à marcher; nous ne tardâmes pas à apercevoir une maison précédée d'une cour, et qui donnait sur une route qu'il fallut traverser. Je reconnus, au premier coup d'œil, une de ces hôtelleries campagnardes où s'arrêtent les maquignons et les roulièrs. Le postillon qui, depuis le moment où nous l'avions aperçue, faisait claquer son fouet pour annoncer notre arrivée, parut surpris de ne voir personne sortir à sa rencontre. La porte d'entrée était ouverte à deux battants, la cour déserte. Une grande carriole, trop haute pour s'abriter sous le hangar, avait été appuyée le long du mur de clôture. Notre guide regarda autour de lui.

— Eh bien ! pas de maîtres et pas de chiens? dit-il, on entre donc ici comme au champ de foire?

Je fis observer que tout le monde était sans doute endormi.

— Non, non, reprit-il, *les gens* ne se couchent qu'à la mi-nuit; faut que Guiraud soit absent avec son gendre. La belle-fille est accouchée d'avant-hier, et la mère-grand est sourde comme un pavé; mais que fait donc la petite Toinette?

— Voici quelqu'un, dit mon compagnon.

Une lumière venait, en effet, de paraître sur le seuil de l'auberge, et nous la vîmes s'avancer en sautillant au milieu de l'obscurité. Une voix se fit entendre avant que l'on pût distinguer la personne.

— Est-ce vous, *nos gens!* cria-t-elle de loin.

— Allons donc, *moisson d'Arbanie* [1], dit le postillon, j'ai cru qu'il n'y avait personne dans votre *logane* [2].

[1] *Moisson d'Arbanie*, le moineau friquet, en patois normand. — [2] *Logane*, case.

— Tiens, Jean-Marie! reprit la voix, il m'avait semblé que c'étaient ceux de la maison qui sont allés à Beauvais. Comment donc que vous êtes par ici avec vos chevaux?

— *Per jou*[1]! tu n'as qu'à le demander au petit pont qui a voulu manger un morceau de ma roue, répliqua Jean-Marie; un peu plus nous allions choir au beau *mitan* du Thérain.

— Ah! Jésus! ainsi vous avez versé!

— Et ça te fait rire, pas vrai, *grecque*[2] que tu es, vu que ça t'amène des voyageurs.

— Ah bien! comme si on en manquait au Lion-Rouge, dit Toinette d'un ton de fierté un peu dédaigneuse; il y en a déjà dix dans les deux chambres; leur carriole est là près du hangar.

En relevant la lanterne de corne qu'elle avait posée sur la neige, elle nous montra le chemin.

La lumière qu'elle tenait à la hauteur de son épaule l'enveloppait d'un rayonnement qui me la fit remarquer. C'était une fillette à la poitrine étroite et aux mouvements saccadés, dont le visage avait l'expression de hardiesse naïve qui marque, pour ainsi dire, la transition entre l'enfant et la jeune fille. Elle nous fit entrer dans une grande pièce éclairée par une de ces chandelles rugueuses et fluettes que l'auteur des *Contes d'Espagne* appelle poétiquement de *maigres suifs*. Une vieille femme filait assise dans l'étroite auréole de lumière. Dès l'entrée son aspect me frappa. L'âge avait fait disparaître de son visage toute la mobilité de la vie, le regard était fixe, les lèvres fermées, le front sillonné de plis rigides et encadré d'une toile rousse qui semblait jaunie par les siècles. On eût dit quelque momie égyptienne à demi-

[1] *Per jou!* jurement en usage en Normandie et dans le Bocage. C'est évidemment le *per Jovem* des Latins. — [2] *Grecque*, avare.

sortie de ses bandelettes funèbres. Le corps raidi, elle tournait d'une main le rouet, tandis que l'autre tirait le lin de la quenouille. Ce double mouvement toujours pareil avait quelque chose de plus saisissant que l'immobilité même ; il semblait voir la mort forcée de se mouvoir pour imiter la vie.

La fileuse ne parut point s'apercevoir de notre arrivée, et nous effleurâmes son rouet sans qu'elle y prît garde. Toinette nous avertit qu'elle avait cessé d'entendre et de voir. Pour lui rendre le passage suprême moins difficile, Dieu la faisait mourir à plusieurs fois; il l'habituait au sépulcre en l'enveloppant d'une nuit et d'un silence éternels.

Je contemplais avec curiosité les restes de cette enveloppe charnelle, maison démeublée dont la céleste habitante allait partir ; je cherchais quelque trace de ce qui avait été jeune, vivant et beau, sur cette tombe d'un passé qui n'avait même point laissé d'épitaphe. Tout à coup les lèvres qui semblaient scellées s'ouvrirent ; une voix confuse et inégale appela notre conductrice.

— Tona !

Tona courut à la vieille femme, appuya la bouche contre sa joue et répondit :

— Me voici, mère-grand.

— Les *autres* ne viennent-ils pas d'entrer ? demanda la fileuse.

— Non, grand'mère, ce sont des voyageurs.

— J'ai senti leur air passer sur moi ; dis-leur que Dieu les protége, Tona !

— Ils sont là et ils vous écoutent, mère-grand.

— Ah ! tu as raison : il n'y a que moi qui ai les oreilles fermées ! murmura la fileuse en soupirant.

Je regardai Toinette avec surprise.

— Mais elle entend ! m'écriai-je.

— Quand je lui parle, répondit l'enfant, aucune autre voix ne peut lui arriver, c'est un don que Dieu m'a fait comme à sa filleule !

Je souris de cette croyance naïve. Le *don*, ainsi que l'appelait Toinette, avait en effet une origine immortelle, car il lui venait de sa pieuse tendresse. Cette tendresse seule avait pu lui apprendre à approcher ses lèvres de la joue de l'aïeule, en ralentissant les modulations de la voix, afin que le souffle pût, en quelque sorte, y écrire les paroles prononcées [1] ; le miracle lui venait du cœur.

Dans ce moment, le postillon rentra. Il venait de conduire ses cheveux à l'écurie et se plaignit de n'y avoir trouvé personne.

— Rougeot n'y est-il pas? demanda Toinette étonnée.

— Ah ! bien oui, répliqua Jean-Marie, le *galapian* est encore de ripaille ! En voilà un chrétien qui ne mourra pas de mal labeur ! les jours de grande fatigue, il a neuf doigts qui se reposent.

— Et pourtant sa besogne est faite, dit la jeune fille.

— Si c'est possible ! reprit le postillon émerveillé ; il a donc toujours à son service le farfadet ?

— Ce n'est point pour Rougeot que vient le farfadet, dit Toinette avec une sorte de vivacité ; demandez plutôt à la mère-grand.

Et s'approchant de la fileuse : — Pas vrai, grand'mère, que dans la famille il y a toujours eu le lutin ?

— *Guillaumet*, répéta la vieille femme, sur les traits de laquelle passa comme un souffle de vie ; oui, oui, c'est un vieux serviteur : il faut avoir soin de lui, Tona.

[1] J'ai été témoin d'un phénomène du même genre aux Quinze-Vingts, où j'ai vu converser avec un aveugle en traçant du doigt, *entre ses deux épaules*, les mots qu'on voulait lui communiquer.

— Soyez tranquille, mère-grand, toutes les nuits je laisse la petite porte ouverte et la clef au garde-manger.

— Vous l'avez aperçu ? demanda mon compagnon.

— Oh ! non, dit la fillette, grand'mère nous a avertis que, si on cherchait à le regarder, il s'enfuyait, et que sa vue pouvait faire mourir ; mais on l'entend balayer, cirer les tables ou tirer l'eau du puits.

— Faut pas mettre *Guillaumet* en colère ! reprit la fileuse qui n'avait rien entendu de ce qu'on venait de dire et qui continuait sa pensée ; les lutins ne sont pas chrétiens, vois-tu, *fioule,* et ils n'ont pas appris à pardonner.

— La grand'mère en aurait-elle fait l'épreuve ? demandai-je, curieux de provoquer les confidences de la vieille femme. Toinette transmit la question.

— Pas moi, pas moi, répondit-elle ; quand *Guillaumet* était de méchante humeur, qu'il semait les cendres sur les planchers ou jetait des pailles dans le lait, je ne disais mot, et il reprenait son bon caractère. Ah ! ah ! ah ! avec les farfadets c'est comme avec les maris, il faut laisser passer le nuage ; l'ondée finie, ils sont pris de honte, et pour racheter chaque goutte de pluie, ils vous envoient trois rayons de soleil.

Ces derniers mots me prouvaient que l'âge n'avait point effacé du souvenir de la grand'mère les traditions du pays, et qu'en l'interrogeant, je pourrais beaucoup apprendre. Déjà, plusieurs fois, j'avais fouillé avec fruit dans ces mémoires à demi-éteintes, comme dans de vieilles éditions lacérées par le temps ; mais je ne pouvais lui adresser de questions que par l'entremise de sa petite-fille, et celle-ci venait de nous quitter, attirée par les cris du nouveau-né, qui occupait avec sa mère une chambre dont nous n'étions séparés que par une petite

cour. Je la vis bientôt revenir avec des langes qu'elle suspendit au foyer. La fileuse lui demanda des nouvelles de l'accouchée.

— La mère va bien, dit Toinette; mais elle donnerait une année de sa vie pour une heure de dormir, et le petit frère crie comme un aigle.

— Apporte-le, dit la vieille femme, je l'accâlinerai dans mon giron.

— C'est inutile pour l'heure, mère-grand, dit la fillette; *il a pris le somme.*

Et se tournant vers nous :

— Je ne dis pas que j'ai porté le berceau dans la chambre jaune, ajouta-t-elle en souriant; grand'mère aurait peur des *fades* qui viennent tourmenter les nouveau-nés.

Ceci me servit naturellement de transition pour prier Toinette d'interroger la fileuse sur les superstitions populaires du canton. La jeune fille transmit fidèlement mes questions; mais les réponses de la vieille impatientée furent courtes. Mon compagnon, qui vit mon désappointement, haussa les épaules.

— Que Dieu vous bénisse! dit-il ironiquement; vous voulez tirer de l'huile d'un olivier mort.

— Ah! croyez-vous cela? dit Toinette; eh bien! vous allez voir si la mère-grand ne se rappelle pas quand elle veut!

Et, s'approchant de la fileuse comme elle l'avait déjà fait :

— Pas vrai que le monde n'est plus comme quand vous étiez jeune, mère-grand? dit-elle d'une voix caressante.

La vieille hocha la tête, et répondit par une exclamation plaintive.

Le Provençal se retourna.

— Sur mon honneur, la momie a soupiré ! s'écria-t-il.

— Ah ! c'était alors la bonne époque, reprit la jeune fille du même ton insinuant ; vos amoureux plantaient des *mais* garnis de rubans devant vos portes ; on faisait danser des rondes d'épreuve aux nouveaux venus pour savoir s'ils étaient braves ; vous aviez de belles veillées où les anciens apprenaient le moyen d'échapper aux sorciers et de se faire bien venir des *bonnes filandières*.

Le rouet de la vieille s'était arrêté ; elle écoutait la voix de l'enfant comme si elle eût entendu la voix même de sa jeunesse. Les rides de son visage s'agitaient et semblaient sourire, ses paupières s'entr'ouvraient ; l'œil éteint cherchait la lumière. Nous regardions avec une curiosité étonnée cette espèce de résurrection que venait d'accomplir la parole de Toinette. La vieille femme porta la main à son front pour se rappeler, et ses doigts se mirent à jouer avec une mèche de cheveux blancs que ses coiffes laissaient échapper. Il y avait dans ce geste rêveur je ne sais quelle réminiscence de jeune fille dont je fus ému.

— Oui, oui, murmura la fileuse, qui semblait parler tout haut, à la manière des enfants ou des vieillards ; comme le pays était beau alors ! et quelles gens affables ! Toujours un sourire quand on passait, et : — Bonjour, la grande Cyrille ! bonjour, la jolie fille ! Ah ! ah ! ils savaient vivre dans ce temps-là ! Et pourtant Gertrude et moi nous étions les plus recherchées. Pauvre Gertrude, qui devait finir si tristement ! Mais aussi son frère avait déniché sous le toit la *poule de Dieu* (l'hirondelle), et elle avait écrasé le *cri-cri* (grillon) de la cheminée. Quand on fait du mal aux petites créatures qui vivent sous notre protection, les bons anges pleurent et quittent le logis.

Ici la voix de la grand'mère devint plus basse, elle continua quelque temps, en mots inintelligibles, sa divagation rétrospective; puis nous l'entendîmes qui parlait du *rêve Saint-Benoît*.

— N'est-ce pas lui, grand'mère, qui fait voir en songe l'homme qu'on épousera? demanda Toinette.

— Je l'ai vu, moi, reprit la vieille en souriant d'un air de triomphe; mais j'avais suivi toutes les prescriptions. La chandelle éteinte, j'avais mis mon pied nu sur le bord du lit en prononçant les quatre vers d'appel, et je m'étais couchée sans penser à rien autre chose qu'à celui qui devait dormir sur mon oreiller. Aussi, vers le milieu de la nuit, j'ai vu clairement, en songe, Jérôme, le postillon d'Achy.

— Et quand faut-il faire l'épreuve, grand'mère? demanda Toinette avec un intérêt attentif qui trahissait déjà de vagues souhaits.

— La veille de Noël, répliqua la fileuse; mais, pour réussir, il faut n'avoir contre soi ni fée, ni esprit, sans quoi ils rompent l'appel. Voilà ce qu'ils oublient tous maintenant, vois-tu, *floule*; ils ne savent pas que les esprits sont autour de nous, sous toutes les figures, pour éprouver notre bon cœur ou notre méchanceté, et les *bonnes filandières* surtout ne quittent guère les chrétiens et les récompensent selon leur mérite. De mon temps elles ont enrichi plus d'une famille; aussi les pauvres gens les attendaient toujours, et ça rendait leur pain noir moins dur.

— Hélas! pourquoi donc, grand'mère, ne les voit-on plus? dit Toinette d'un accent plaintif.

— Les *fades* ont l'âme fière, répondit la fileuse; elles ne se montrent qu'à ceux qui les appellent avec confiance de cœur. Et comme on ne croyait plus en elles, la plu-

part ont quitté le pays avec leurs maris, les farfadets.

— Et cependant il nous en reste un, fit observer Toinette.

La vieille étendit la main avec une sorte de solennité.

— Tant que la mère-grand habitera le *Lion-Rouge*, dit-elle, les esprits viendront la voir; mais quand ils auront entendu le marteau clouer son dernier lit, tous partiront avec leur vieille amie.

A ces mots, elle redressa sa quenouille, et le rouet recommença à faire entendre son ronflement monotone. Je regardai mon compagnon.

— Elle ne dit que trop vrai, repris-je ; les vieilles générations emportent, en disparaissant, toutes les naïves croyances du passé, sans qu'il nous soit permis d'y substituer les rêves de l'avenir. Je viens de traverser les campagnes, et partout on m'a montré des grottes qu'habitaient autrefois les lutins ou les fées, en m'affirmant que *leurs entrées se rétrécissaient chaque année, et que bientôt elles seraient closes pour jamais*. N'est-ce point une symbolique prophétie, et la tradition populaire elle-même ne semble-t-elle pas annoncer que la porte des illusions, ouverte jusqu'ici sur le monde, se referme lentement? Hélas! que vont devenir nos générations d'essai entre cet antique soleil qui se couche et ce jeune soleil qui n'est pas encore levé?

— Elles feront comme nous, reprit le Provençal, elles attendront qu'on ait remis une roue neuve à leur diligence ; seulement elles ne feront pas la sottise d'attendre à jeun, et je propose de les imiter en soupant.

Jean-Marie déclara que nous n'en aurions point le temps, et il commençait à prouver son assertion par un syllogisme invincible, quand mon compagnon cria de mettre pour lui un troisième couvert, ce qui dérouta su-

bitement la logique du postillon et amena une conclusion contraire aux prémisses. Toinette se hâta de dresser la table devant le foyer, où flambait une de ces bourrées de *traînes* ramassées à la lisière des taillis. Elle déploya une nappe de grosse toile à franges et apporta des assiettes ornées de figures et de légendes rimées. Celle qui m'échut en partage reproduisait l'histoire d'*Henriette et Damon*, cette odyssée de *l'amour parfait*, c'est-à-dire malheureux et fidèle. Le Berquin populaire qui avait rimé l'amoureuse légende y racontait, avec une simplicité enfantine, le premier aveu des deux amants et la visite de Damon au père d'Henriette.

Damon, plein de tendresse,
Un dimanche matin,
Ayant ouï la messe
D'un père capucin,
S'en fut chez le baron,
D'un air civil et tendre :
— Je m'appelle Damon,
Que je sois votre gendre.

Le père refuse, en déclarant que sa fille doit entrer au couvent, afin de laisser tout l'héritage à son frère, et Damon part désespéré. Il est absent depuis plusieurs mois, lorsque le baron reçoit une lettre qui lui annonce la mort de son fils. Il court aussitôt en faire part à Henriette, qu'il veut retirer de son monastère; mais celle-ci a appris que Damon avait péri *près de Castella*, en Italie, et elle s'écrie à son tour qu'elle veut prendre le voile :

— Coupez mes blonds cheveux,
Dont j'ai un soin extrême;
Arrachez-en les nœuds,
J'ai perdu ce que j'aime!

Elle va prononcer ses vœux, lorqu'on annonce

Qu'un captif racheté,
Revenant de Turquie,

Jeune et de qualité,
En tous lieux se publie.

Les nonnes veulent le voir, et Henriette reconnaît Damon, qui lui raconte ses aventures chez les infidèles, et sa délivrance par les *religieux mathurins*. Le père, qui est enfin touché, consent à unir les deux amants ; mais, au bout de sept mois de bonheur, Damon meurt de mort subite, et la complainte finit par cette naïve réflexion qui pourrait servir d'épigraphe à la vie humaine elle-même :

Hélas ! comme on regrette
Le court contentement.

Je relisais avec un demi-sourire cette ballade, où la puérilité de la forme n'avait pu détruire complétement la grâce touchante du fond, et, songeant à tant de générations dont les voix l'avaient chantée, je me demandais quelle inspiration de génie pouvait se vanter d'avoir éveillé autant de rêves et troublé autant de cœurs que ce *romancero* de village transmis de la mère à la fille comme un *évangile d'amour*.

Les cris du nouveau-né m'arrachèrent à ma rêverie. Depuis longtemps déjà, ils se faisaient entendre ; mais Toinette, tout en se hâtant, voulait achever de mettre le couvert avant d'aller à l'enfant.

— Un instant, *cri-cri*, un instant, murmurait-elle ; quand on est destiné à recevoir les gens, faut s'habituer à être servi le dernier.

— En voilà un *huard* qui n'aime pas qu'on *landore!* fit observer le postillon en riant ; prends-y garde, Tona, car, comme dit le proverbe :

Ce qui s'apprend au ber
Ne s'oublie qu'au ver.

— Soyez tranquille, reprit-elle, les pauvres gens n'ont qu'à vivre pour prendre des leçons de patience.

Mais l'enfant n'avait pas encore eu le temps de faire cet apprentissage ; aussi ses cris devinrent-ils plus perçants. La grand-mère sembla prêter l'oreille. Soit que la voix frêle et claire du nouveau-né pénétrât plus facilement la sourde muraille qui l'enveloppait, soit qu'il y ait dans les femmes qui ont été mères un sens caché, que l'âge ni l'infirmité ne peuvent émousser, elle se redressa en s'écriant : L'enfant appelle!

— J'y vais, grand'mère, dit Toinette en achevant précipitamment les derniers apprêts.

— L'enfant est seul! répéta la fileuse d'un accent inquiet ; sur votre salut, Tona, prenez garde qu'il ne soit *mal doué* par votre faute!

La jeune fille, effrayée du ton de la grand'mère, saisit une lumière, ouvrit la porte et traversa rapidement la petite cour. Je la suivis du regard au milieu de l'obscurité, et je la vis entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'éclairèrent; mais, presqu'au même instant, un grand cri se fit entendre, et elle reparut sur le seuil, les traits bouleversés, les bras étendus et semblant reculer devant une vision.

Nous nous levâmes tous trois d'un même mouvement, et nous courûmes à la porte en demandant ce qu'il y avait.

— Elle est là, dans la chambre jaune! bégaya Toinette.

— L'accouchée? demandai-je.

— Non, non, la *fade!*

Et, comme nous faisions un pas pour y courir, Toinette nous arrêta d'un geste et fit signe de se taire. Un chant de berceuse venait de s'élever au milieu de la nuit. Ce n'était pas une mélodie précise, mais plutôt quelques-unes de ces modulations caressantes que les femmes im-

provisent pour leurs divagations maternelles. Il me sembla distinguer des mots d'une langue étrangère :

Te la bejas bera hillo,
Te la bejas bera nobio[1].

Mon compagnon tressaillit comme s'il eût reconnu ces paroles; mais Toinette lui saisit le bras :

— Regardez! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Sa main nous désignait la fenêtre éclairée; derrière le vitrage, une femme venait d'apparaître tenant dans ses bras le nouveau-né qu'elle berçait en chantant. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules; elle avait les bras nus, et portait une espèce de basquine brillante de paillettes et de broderies. D'abord noyée dans la pénombre, la vision s'approcha bientôt de la croisée, où sa silhouette se détacha nettement encadrée dans la baie lumineuse. Le Provençal poussa une exclamation :

— Eh! Dieu me damne, c'est elle! s'écria-t-il.

— Qui cela? demandai-je.

— Ma Dugazon languedocienne de Beaumont.

— Que dites-vous? Sous ce costume?

— Ne vous ai-je pas raconté qu'ils étaient tous partis hier soir sans avoir le temps de changer d'habits? La petite est encore une princesse de Sicile.

— Alors toute la troupe est donc ici? m'écriai-je.

— Ce sont les voyageurs arrivés avant nous, fit observer Jean-Marie.

— Et qui étaient tous empaquetés dans des châles et des manteaux, ajouta Toinette frappée d'un trait de lumière ; justement leurs chambres sont là derrière.

— Pardieu! voilà le mystère, reprit le Provençal en riant, la princesse aura entendu les cris du marmot, et,

[1] Puisses-tu la voir belle enfant, puisses-tu la voir belle épousée!

en créature compatissante, sera venue pour les apaiser. Attendez-moi là, je vais vous amener la *fée*.

Il courut à la chambre jaune, et nous le vîmes reparaître un instant après avec la jeune femme, qui riait aux éclat de la méprise. Le reste de la troupe, attiré par le bruit, vint bientôt nous rejoindre. Mon compagnon, ravi du hasard qui lui ramenait inopinément la jolie Languedocienne, déclara que nous souperions tous ensemble, et ordonna à Toinette de mettre l'auberge au pillage. La vue d'un menu des plus modestes, mais sur lequel ils n'avaient point sans doute compté, mit nos invités de belle humeur, et l'entretien prit un ton de gaieté bohémienne tout à fait divertissant.

C'était la première fois que je me trouvais en contact avec une de ces bandes errantes, pauvres hirondelles de l'art qui, moins heureuses que leurs sœurs du ciel, volent sans cesse après un printemps qui leur échappe et cherchent vainement un toit pour suspendre leurs nids. En voyant ces derniers vestiges de mœurs oubliées, je me figurais les *comédiens de campagne* avec lesquels Molière avait autrefois parcouru nos provinces, dressant, comme Thespis, des théâtres improvisés et ressuscitant un art perdu. Animés par le souper et par la vue d'un punch auquel le Provençal venait de mettre le feu, nos convives parlèrent de leurs excursions vagabondes, de leurs courtes prospérités, de leurs misères renaissantes. La Languedocienne surtout, que les soins galants de mon compagnon disposaient à la confiance, se laissa aller à raconter une partie de son histoire. C'était un de ces romans mille fois refaits et toujours à refaire, qu'écrivent tour à tour l'insouciance, la jeunesse et la pauvreté. Elle nous le confiait avec des bouffées de folie et d'attendrissement dont les reflets passaient sur son visage comme

passent sur un ciel changeant les rayons de soleil et les nuées. Elle avait autrefois habité chez un oncle, près de Céret, et parlait avec de naïfs ravissements de ses plaisirs de jeune fille : courses dans la montagne, *contrapas* dansées sur la place des villages, promenades de noces conduites par les *jonglas*, au son du galoubet et du tambourin.

Mon compagnon, qui avait passé plusieurs années dans le Roussillon, lui donnait la réplique et s'associait à tous ses enthousiasmes. Elle arriva à parler de la reine des danses méridionales, le *ball*, et il s'écria qu'il l'avait autrefois dansé en veste et en bonnet catalans; elle en marqua la mesure sur son verre, et il se leva en indiquant les poses; enfin, cédant tous deux à cet entraînement qui fait de la danse, dans les pays du soleil, une irrésistible contagion, ils se saisirent par la main et commencèrent les passes gracieuses de la *baillas* des Pyrénées. Ces passes consistent principalement en voltes, en retraites et en poursuites cadencées, qu'entrecoupent les fameux pas de *la camada rodona* et de *l'espardanyeta* [1]. La danseuse place ensuite sa main gauche dans la main droite du danseur, la balance trois fois, s'élance d'un bond et va s'asseoir sur l'autre main.

Cette danse hardie était entremêlée de cliquetis de doigts, de frappements de talons, de cris élancés, qui lui donnaient quelque chose d'élégant et de rustique tout à la fois; on se sentait emporté malgré soi par ses mouvements d'une spontanéité agreste; on s'associait d'instinct à cette joie en action. En contemplant, au centre de l'aube lumineuse que répandaient les chandelles et le foyer, ce couple dansant de vieilles *baillas*, presque ou-

[1] *La camada rodona* consiste à passer le pied droit par-dessus la tête de sa danseuse; *l'espardanyeta*, à battre rapidement le talon contre le cou-de-pied.

bliées, et, au fond, plongée dans l'ombre, la grand'mère qui continuait de filer, étrangère à tout ce qui se passait, il me semblait voir les images de la tradition riante du Midi et de la tradition mélancolique du Nord s'éteignant toutes deux, l'une dans la lumière et le bruit, l'autre dans les ténèbres et le silence.

Le bruit d'un cheval qui arrivait au galop interrompit le *ball*. C'était le conducteur de la diligence qui arrivait. Il nous avertit que la voiture était remise sur ses roues, et il fallut songer à repartir.

Cette séparation parut coûter beaucoup à mon compagnon ; un instant, il sembla hésiter ; mais il était appelé à Abbeville par des recouvrements à échéance. Il épuisa, pour se dédommager, tout son vocabulaire de malédictions marseillaises, aux grands éclats de rire de la Languedocienne, qui, soit discrétion, soit indifférence, ne fit rien pour le retenir. Cependant, lorsqu'il la prit à part et qu'il se mit à lui parler vivement à demi-voix, elle devint tout à coup sérieuse. Quelques mots, qui arrivèrent jusqu'à moi, me firent supposer que le Provençal, ne pouvant adopter l'itinéraire de la jeune fille, lui proposait de suivre le sien ; mais elle secoua la tête, et, lui montrant avec une subite mélancolie le fourgon que ses camarades se préparaient à atteler, elle lui répondit par les paroles solennelles que prononcent ses compatriotes lorsqu'ils viennent recevoir, sur le seuil, la jeune épouse de leur fils : — *Ad pé d'aquet, ma hillo, quet, caou biouré et mouri !* (c'est à ce foyer, mon enfant, que tu dois vivre et mourir !)

Le Provençal lui serra la main sans hésiter, et nous rentrâmes à l'auberge pour prendre nos manteaux. La mère-grand, à qui j'adressai un adieu transmis par Toinette, nous accompagna jusqu'à la porte de souhaits

d'heureux voyage, dans lesquels se mêlaient naïvement les superstitions antiques et les superstitions chrétiennes.

— Que Dieu leur fasse rencontrer une croix de bon présage ou une pie qui vole à droite! dit-elle en ayant l'air de se parler à elle-même; dans ma jeunesse, un voyageur ne quittait pas le *Lion-Rouge* sans prendre au vaisselier une feuille de laurier bénit. Aussi le père en avait planté toute une haie dans le verger; mais nos gens l'ont arrachée pour agrandir le champ de luzerne, car maintenant on fait tous les jours la part plus petite au bon Dieu.

Je cherchai à détourner la vieille femme de cette pente chagrine, en la remerciant de ses récits des anciens temps et en exprimant l'espérance de pouvoir les entendre plus longuement au retour. Elle fit de la main un geste mélancolique.

— Tous les jours que je vis encore sont des délais accordés par la Trinité, me dit-elle gravement; l'aubépine qu'on avait plantée le jour de ma naissance à la porte est morte l'automne dernier; il n'y a plus ici de fleurs de mon temps; *les gens* et moi nous ne regardons plus du même côté! Tout ce que je demande, c'est que l'on ait le temps de tisser le fil de mes dernières quenouillées pour m'en faire un drap mortuaire.

— Elle a raison, dis-je en sortant au Provençal, sa présence semble un anachronisme vivant. Au foyer villageois, de même qu'au foyer des villes, tout est changé; c'est un théâtre dont le temps a fait tomber les décorations et a fermé toutes les fausses trappes. Le drame domestique s'y joue désormais, comme les proverbes, entre deux paravents. La muse de la famille, à laquelle nous devons les contes de nos veillées, est devenue sourde et aveugle comme la grand'mère, et, comme elle, on la voit filer son linceul.

Nous avions repris le sentier qui conduisait à la grande route. Le vent avait cessé de souffler, le froid était devenu moins vif. Les pâles lueurs d'une aurore d'hiver s'épanouissaient lentement à l'horizon. On commençait à revoir les ondulations de la campagne, les bouquets d'arbres et les hameaux épars, dessinant dans le crépuscule leurs formes confuses. Quelques chants de coqs perçaient la brume matinale, et, de loin en loin, des gémissements d'oiseaux engourdis se faisaient entendre au creux des fossés presque enfouis sous la neige. Avant de tourner le chemin qui conduisait à la grande route, nous jetâmes un regard derrière nous, et, à travers la demi-obscurité, nous aperçûmes les comédiens groupés dans la cour du *Lion-Rouge*, ils achevaient leurs préparatifs de départ; mon compagnon soupira.

— Ne saviez-vous pas que cela devait finir ainsi? lui dis-je en souriant; nous avions commencé par les illusions, il fallait finir par les regrets. Regardez là-bas la grand'mère debout sur le seuil près de la *princesse de Sicile*. Ce sont là deux poésies que nous laissons derrière nous; notre nuit s'est écoulée, pour moi au milieu des féeries du vieil âge, pour vous au milieu de celles de la jeunesse; nous avons le même sort; après le rêve vient la réalité.

C'est un juste retour des choses d'ici-bas.

Et si vous vous en plaigniez à votre Languedocienne, elle vous répondrait par la phrase proverbiale de son pays : *Cos coumte Ramoun* [1].

[1] *Cos coumte Ramoun, cela est comte Raymond,* c'est-à-dire *cela est juste.* Ce proverbe s'est établi par suite des souvenirs de droiture et d'équité qu'a laissés dans le Languedoc Raymond V, comte de Toulouse, qui vécut au douzième siècle.

TROISIÈME RÉCIT

—

LES BRYÉRONS ET LES SAULNIERS

On appelle *Sillon* une longue colline qui sépare du reste de la Bretagne tout le territoire compris entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine. La route de Nantes à Vannes suit la crête de ce rempart naturel. Vous avez alors, à droite, la Bretagne française, médaille effacée où l'œil le plus attentif chercherait en vain à distinguer une empreinte, tandis qu'à gauche s'étend jusqu'à la mer une contrée dont le paysage et la population ne ressemblent à nuls autres. Avant d'y entrer, vous n'aviez rencontré que des paysans de petite taille, aux membres noueux, à la figure pâle et d'un calme sombre, maintenant, vous trouvez des hommes grands, souples, colorés et riants. Là-bas, la vie semblait se concentrer sous une forme solide, mais fruste; ici, elle s'épanouit dans toute sa splendeur : à la race celtique a succédé la race scandinave.

Ceci est en effet une colonie des hommes du Nord. Débarqués là au cinquième siècle, les Saxons y sont demeurés depuis sans se confondre avec les tribus voisines. Leurs familles agrandies sont devenues des paroisses dont

presque tous les habitants portent les mêmes noms et ne se distinguent que par des sobriquets.

C'est surtout dans la *Bryère* et au pays des salines que la physionomie de la race étrangère est restée visible. Là les anciens coureurs de mer ont conservé un peu de leur humeur aventureuse. L'été fini, vous les voyez partir sur leurs *futreaux*[1] ou à la suite de leurs mules; ceux-là se dirigent vers Nantes, La Rochelle, Bordeaux, pour vendre la tourbe des marais ; ceux-ci vont dans l'Ouest essayer la troque du sel. Le plus souvent, la femme accompagne son mari. Assise sur la maîtresse mule, qui marche en avant ornée de houppes bariolées et de la grosse *sonaille* qui dirige la caravane, elle file ou tricote la laine rapportée des fermes de la Bretagne et de la Vendée, tandis que le saulnier suit, en chantant quelque vieux cantique. Parfois, un semestrier qui retourne au pays ou un piéton éclopé prend place sur un des *doublons* et s'associe, pendant quelques heures ou quelques jours, au voyage du négociant nomade.

C'est à la suite d'une de ces caravanes que j'avais commencé une excursion depuis longtemps projetée vers les côtes guérandaises, et je chevauchais le long du *Sillon* avec une douzaine de mules qui s'en retournaient au bourg de Saillé. Sauf quelques charges de grains et d'épiceries, toutes revenaient à vide sous la conduite du saulnier Pierre-Louis, surnommé le *Grenadier*. C'était un vaillant gars, au visage ouvert et de haute mine, qui prenait la vie en bonne part, récoltait de chaque jour tout ce qu'il en pouvait tirer, et s'endormait le soir sans s'inquiéter comment le soleil se relèverait le lendemain.

Pierre-Louis n'avait que deux mules dans le convoi avec lequel il était parti six semaines auparavant : les

[1] Barque d'une forme particulière.

autres appartenaient, ainsi que leurs *sommes* de sel, à des voisins auxquels il devait en rendre compte; mais le voyage, malheureux pour tous, l'avait été particulièrement pour lui. Une de ses bêtes s'était perdue près de Chemillé; la seconde, estropiée en chemin, avait dû être vendue, comme il le disait, *au prix des fers et de la peau*. Il revenait ruiné, mais sans en paraître plus triste. Vêtu de sa souquenille et de ses grandes guêtres de toile blanche, le fouet noué en bandoulière, son chapeau à larges bords relevé du côté où ne brillait point de soleil, il suivait l'accotement de la route, les deux mains dans la poche ménagée sur le devant de sa blouse en manière de manchon, ou ciselant avec son couteau des baguettes de coudrier qu'il distribuait aux enfants du village.

Oisif ou occupé, Pierre-Louis sifflait toujours; tantôt c'était un air champêtre embelli de mille cadences, tantôt un fragment d'hymne d'église aux notes pleines et monotones, plus souvent des modulations improvisées dont le rhythme et le ton semblaient s'harmoniser avec toutes les rumeurs de la route. Ici elles imitaient le gazouillement des oiseaux, là elles devenaient susurrantes avec le bruit des sources, plus loin confuses et prolongées comme le murmure du vent dans les brandes; partout enfin, quel que fût son caractère, le mélodieux sifflement du saulnier, en traduisant à son insu sa propre sensation, servait à compléter les aspects du site; il était devenu pour moi, avec le tintement de la *sonaille*, un accompagnement obligé du voyage. S'il se taisait, je sentais comme un vide subit dans ce qui m'entourait; mon oreille cherchait quelque chose, j'éprouvais enfin la même impression que le promeneur habitué au bruit d'une cascade quand la vanne du moulin se baisse tout à coup et étouffe la voix berceuse des eaux.

Dans ce cas, pour compensation, je renouais ordinairement l'entretien avec la saulnière, jeune et belle paysanne qui venait de faire son premier voyage de troque. Obligée de suivre son mari, elle avait dû laisser à Saillé un enfant en sevrage. A chaque village dépassé, elle supputait la distance amoindrie, et son grand œil noir fouillait l'horizon avec une ardeur avide. Pourtant, chez elle, l'impatience même était souriante comme tout le reste; la tristesse ne semblait point avoir de prise sur cette puissante et sereine beauté. En la voyant, on se rappelait involontairement les ciels du Midi, d'un bleu si riche, que les nuages, au lieu de les voiler, semblent s'y fondre. Ses traits reflétaient, aussi bien que ceux de Pierre-Louis, ce contentement qui est la grâce du bonheur, mais avec un calme plus noble. Évidemment l'homme était gai par insouciance, la femme par soumission.

Nous avions côtoyé l'ombreuse vallée de la Chésine, et nous venions d'atteindre une longue chaîne de crêtes dépouillées, quand la saulnière me fit remarquer les moulins du *Sillon*, dont les ailes tournaient rapidement, bien que partout ailleurs nous les eussions vues immobiles. Je voulus expliquer ce contraste par la hauteur même des sommets; mais Pierre-Louis m'affirma que c'était un *don de la Vierge,* qui ne pouvait être annulé que par l'influence du *Kourigan noir*. De nouvelles explications me firent comprendre que ce dernier, également connu sous le nom de *petit Charbonnier*, était un génie à part, dans lequel l'imagination saxonne semblait avoir personnifié le malheur. Elle en avait fait le *frère aîné de la mort!* Jeanne me le représenta comme une sorte d'huissier funèbre que l'on rencontrait à chaque détour de la vie, moins pour avertir d'un désastre que pour le signifier. Elle-même l'avait rencontré plusieurs fois, ainsi que

Pierre-Louis, et toujours quelque chagrin avait suivi son apparition. A ce voyage encore, dans la soirée de leur départ, tous deux l'avaient aperçu à travers les haies qui bordaient la route; il les avait accompagnés quelque temps, puis, traversant le chemin comme pour y laisser une *trace de mauvais sort*, il avait disparu en poussant un cri qui ressemblait en même temps à un éclat de rire et à une plainte.

Après avoir traversé Savenay, nous nous dirigeâmes vers Saint-Joachim. Quelque affaire du saulnier avec le parrain chez lequel Jeanne avait été élevée nécessitait ce détour par la *grande Bryère*. Le pays que nous traversions avait évidemment formé autrefois une immense embouchure par laquelle la Loire précipitait ses eaux vers l'Océan. Entrecoupant alors de ses canaux tout l'espace compris entre Paimbeuf et le *Sillon*, le fleuve avait peu à peu grossi les atterrissements de sa rive droite. Là étaient venus s'entasser les sables et les limons changés aujourd'hui en prairies; le remous y avait conduit les arbres arrachés par l'inondation, et que l'on trouvait encore enfouis sous le sol qui leur avait donné la couleur de l'ébène; c'était la Loire enfin qui avait fait naître, puis détruit les forêts marécageuses dont la décomposition formait maintenant cette gigantesque tourbière de plus de vingt lieues de contour, connue sous le nom de *grande Bryère*.

Les traces de ce long effort des eaux étaient partout visibles autour de nous. La plaine entière avait l'aspect d'un lac récemment desséché. Sur l'aride fond de la tourbière s'élevaient, de loin en loin, comme des corbeilles, des groupes d'îles verdoyantes que des chaussées reliaient l'un à l'autre. L'aspect de ces îles avait quelque chose de paisible, de sauvage qui reposait le regard. Au

milieu de touffes d'ormeaux se dressaient des toits de chaume tellement déformés par les gramens, les liserons et les saxifrages, qu'on les eût pris, à distance, pour des rocs creusés; les allouettes de mer et les *cobrégeaux* (courlis gris) tournoyaient autour de ces oasis rustiques avec des cris joyeusement aigus, et sur le penchant des îlots, paissaient des brebis d'un noir rougeâtre dont les bêlements se répondaient. Les lueurs du soir commençaient à teindre l'horizon; nous tournions le plateau parsemé de hameaux et de bocages. Tout à coup, au versant des îles verdoyantes que nous venions de côtoyer, se déploya la *grande Bryère.*

Qu'on se figure un désert, non de sable, mais d'éponge calcinée, au-dessus duquel flotte perpétuellement une brume lourde et fétide. Le terrain cahoteux forme des monticules et des vallées; mais vous montez en vain, les hauteurs n'ont pas de brises plus fraîches; vous avez beau descendre, les vallées n'ont pas d'ombrages plus verts. Toujours vous retrouvez la même teinte, la même atmosphère, la même stérilité. Partout s'étend un linceul roux tacheté de *carex* rigides; c'est l'uniformité dans son plus implacable ennui. Le sol pulvérulent fuit sous les pieds et en garde l'empreinte; les flaques d'eau, sans chatoiements, ressemblent à des mares d'encre; on dirait les lacs infernaux décrits par Virgile. Évidemment, les flots de l'Averne ont passé là, et l'entrée du Tartare doit être proche. Nous apercevions, de temps en temps, quelques paysans occupés à couper la tourbe. Vêtus de *berlinge* brun, leurs longs cheveux pendant jusque sur leurs épaules, le visage imprégné de poussière et de fumée, ils semblaient eux-mêmes faire partie de la tourbière; on eût dit qu'ils sortaient de ce sol noirâtre comme la nation de Cadmus des champs thébains.

Cependant notre caravane continuait sa route. Derrière notre belle saulnière, portant son élégant costume à couleurs éclatantes, venaient les mules, la tête ornée de branches vertes cueillies sur le chemin, puis Pierre-Louis, vêtu de toile fine et blanche. Il marchait en sifflant une mélodie champêtre qu'accompagnaient les tintements des grelots et les claquements cadencés de son fouet. Tout cet ensemble avait quelque chose de frais et de galant qui contrastait singulièrement avec notre entourage; c'était comme un rayon de lumière, de grâce et de gaieté traversant les ténèbres de l'ennui. Je ne pus m'empêcher de le dire à Jeanne; elle répondit par un hochement de tête méditatif.

— Oui, reprit-elle à demi-voix, *la Bryère* ne rit pas à ceux qui la voient pour la première fois; mais elle ressemble aux femmes vieillies dans le ménage, qui ont plus de mérite que de beauté. Cette vilaine campagne, voyez-vous, fait vivre quasiment onze paroisses.

— Vous l'avez habitée longtemps? demandai-je.

— Quatorze années, dit la jeune femme en promenant sur l'aride désert un regard brillant, et ce ne sont pas les plus mauvais jours de ma vie. J'avais une coiffe de toile rousse et une jupe de *berlinge*, mais pas de soucis! On a beau dire, allez, le bon Dieu n'a encore rien inventé de mieux que la jeunesse.

— Ainsi vous regrettez le passé?

— Je ne regrette rien, monsieur, je me rappelle, voilà tout. Ah! fallait voir les belles corvées que nous faisions dans *la Bryère*, quand je venais pour y enlever *la pélette* [1] avec Gratien.

[1] On appelle *la pélette* la première couche de tourbe. Les *Bryérons* l'enlèvent au hoyau, au commencement de l'été, et la

— C'était le fils de votre tuteur?

— Faites excuse; Gratien est un pauvre abandonné de l'hospice de Savenay que *la parraine* (la femme du parrain) avait pris en nourriture et qui est resté depuis au logis. Je l'ai quasiment vu grandir comme un *frérot* (jeune frère); il n'y avait pas de plus laid gars dans toute la paroisse, mais aussi c'était la meilleure créature du bon Dieu. Depuis, par malheur, quelque mauvais esprit lui a jeté un sort et l'a fait *foleyer*. Il n'est pour ainsi dire jamais au logis, et depuis mon mariage je ne l'ai point revu.

Elle me fit ensuite l'histoire de ces premières années passées dans la *Bryère*. C'était là qu'elle avait grandi, essayé ses forces, là qu'elle s'était comprise et qu'elle avait entrevu les mille horizons ouverts par l'espérance. Elle m'expliqua tout cela sans le savoir elle-même, en me racontant naïvement son passé. Pour me dire ce qu'elle avait senti, elle me dit ce qu'elle avait fait.

Son parrain, Michel Marou, coupait tous les ans dans la *Bryère* plusieurs milliers de mottes qu'il embarquait à l'étier de Méans, et qu'il conduisait lui-même en Loire. Le *futreau* dérapait chargé de sa montagne de tourbe; l'unique voile était hissée au mât, et l'on disait adieu au foyer pour plusieurs mois. Michel, Jeanne et Gratien composaient tout l'équipage. Tous trois remontaient lentement le fleuve, dont les vagues rasaient le bord de la barque surchargée et leur rejaillissaient au visage. A chaque bourg, le *futreau* était amarré à un saule, et l'on essayait de vendre ou d'échanger la tourbe, mais sans quitter le bateau. Son arrière-pont était devenu leur foyer

réservent pour leur usage personnel. La couche du dessous fournit la tourbe marchande.

flottant ; l'habitude avait rendu suffisante l'étroite cabane où vivaient ces bohémiens des eaux.

Cependant leur navigation était parfois difficile et périlleuse. Quand la Loire couvrait ses rives, que les forêts de peupliers enfouies sous le débordement n'apparaissaient plus au loin que comme des champs de roseaux, que les eaux troubles et bouillonnantes se précipitaient en vingt courants furieux, roulant les arbres déracinés, les chaumes épars, les *barqes* submergées, alors souvent la barque du *Bryéron* luttait en vain contre la vague, et flottait emportée à la grâce de Dieu. D'autres fois les glaces de l'hiver emprisonnaient le *futreau* pendant un mois entier près du bord ; mais, si l'air venait à s'attiédir brusquement, un long craquement retentissait au haut du fleuve ; on voyait un cavalier passer bride abattue sur la rive en jetant le cri terrible : *la débâcle !* et les glaçons détachés arrivaient de toutes parts comme des roches flottantes, broyant tout sur leur passage, avalanches d'autant plus redoutables qu'elles cachaient ce qu'elles avaient détruit, et emportaient mystérieusement vers la mer les cadavres et les ruines. La jeune femme avait vu tous ces désastres et couru tous ces dangers ; mais, l'épreuve subie, tout était oublié. Au premier rayon de soleil brillant sur le *futreau*, à demi noyé, au premier oiseau gazouillant sur les branches du bouleau encore couvert de givre, la confiance renaissait à bord ; les vêtements mouillés étaient suspendus aux cordages, la fumée du foyer remontait vers le ciel ; Michel hissait la voile, Gratien jetait son filet dans le fleuve, et Jeanne reprenait sa quenouille avec sa chanson accoutumée.

La saulnière avait vécu ainsi quatre années, libre de désirs et de soucis. Un hasard lui fit rencontrer, à l'étier de Méans, Pierre-Louis, qui la prit à gré, et, contre l'u-

sage de ceux de Saillé, ne craignit point d'épouser une femme née hors de sa paroisse. Bien qu'elle ne se plaignît point du saulnier, je crus comprendre que sa légèreté joviale avait eu pour résultat de dissiper la dot de la jeune femme et son propre patrimoine.

Nous en étions là, quand la rencontre de Michel Marou lui-même rompit l'entretien. Le parrain de Jeanne était dans la *Bryère* avec sa sœur, occupé à enlever la *pélette*. La saulnière les reconnut de loin, et mit sa monture au trot pour les rejoindre. Toutes les mules suivirent à la file, si bien que j'arrivai au moment où elle embrassait Michel et la vieille *Bryéronne*.

L'accueil de ceux-ci fut plutôt embarrassé que tendre. Comme tous les paysans, ils semblaient arrêtés dans leur expansion par une sorte de honte qui ôtait sa grâce au contentement. Tous deux restaient debout devant les nouveaux venus, ne sachant que rire et s'étonner de les voir. Enfin pourtant ils se décidèrent à prendre avec eux le chemin du logis. Jeanne avait laissé là sa mule et pris à pied, avec la vieille sœur, un sentier de traverse; moi-même je forçai ma monture à rompre les rangs et à ralentir le pas, afin de voir plus à loisir l'étrange paysage qu'éclairait alors le soleil couchant. Michel et le saulnier me précédaient de quelques pas, engagés dans une conversation dont plusieurs phrases m'arrivaient par intervalles, mais que j'entendais sans y prendre garde. Cependant le nom de Gratien éveilla, pour ainsi dire, mon oreille et attira mon attention. — Est-il reparti ? demandait Pierre-Louis, dont l'inquiétude perçait même sous l'accent moqueur de sa voix.

— Depuis deux jours, répliqua le *Bryéron*; il va et vient, comme ça, sans pouvoir dire pourquoi : on croirait un *cobrégeau* que la brise de mer amène et remporte.

— Mais la brise de mer, c'est toujours Jeanne? — Toujours ; il est aussi affolé d'elle que quand tu l'as épousée, et, si on prononce son nom devant lui, eût-il le morceau de pain près des lèvres, il se sauve comme le *guillemot* qui a entendu un coup du fusil.

Pierre-Louis éclata de rire. — En voilà une rage! reprit-il ironiquement ; la plus vilaine chouette du pays s'enamourer d'une jolie fille comme Jeanne! Si elle se doutait de la chose, il y aurait de quoi la faire rire jusqu'au jugement dernier. — Ne crois pas ça, dit Michel plus vivement, et surtout souviens-toi de ne lui en rien dire; tu m'en as juré ta promesse... — Je l'ai tenue, foi d'homme! répliqua le saulnier; mais avez-vous peur qu'une pareille nouvelle tourne la tête de ma femme? Voilà-t-il pas de quoi la rendre glorieuse? — Pas glorieuse, mais triste ; tu ne connais pas la fille comme moi, Pierre-Louis. Au reste, en voilà assez; causons de tes affaires. Ici les deux interlocuteurs parlèrent plus bas et marchèrent plus vite. Pour continuer à les entendre, il eût fallu presser le pas; mais je m'intéressais médiocrement à la suite de cet entretien. L'espèce de secret que je venais de surprendre excitait bien autrement ma curiosité, et je résolus de me servir de ce que j'avais appris pour découvrir ce qui me restait à savoir. Je cherchai pour cela des yeux la saulnière. Elle avait coupé au plus court à travers la *Bryère*, et je la distinguai gravissant un des monticules qui se dressent çà et là dans la plaine aride. Je forçai ma monture à prendre le trot, afin de la rejoindre; malheureusement la chose était moins facile que je ne l'avais supposé. Je rencontrais à chaque instant des flaques d'eau croupissantes qu'il fallait contourner, ou des coupes de tourbière interrompant brusquement le chemin. La nuit descendait d'ailleurs rapidement, et, par

un contraste singulier, semblait plus profonde dans la *Bryère* qu'à quelques centaines de pas. Tandis que plusieurs îles se détachaient devant moi, si vivement éclairées par le soleil couchant qu'on pouvait y distinguer les moindres détails, l'espèce de vallée que je suivais était plongée dans une épaisse obscurité. Il me sembla même qu'un nuage de fumée se mêlait à l'ombre de la nuit; une odeur âcre me prenait à la gorge, ma respiration devint plus difficile, l'air me semblait brûlant. Bientôt ma monture elle-même fut en proie à un visible malaise : elle dansait sur ses jarrets, et reniflait avec angoisse; enfin elle tourna brusquement, voulut revenir en arrière, mais, retrouvant sans doute le même obstacle invisible, elle se jeta à droite tout effarée, rebroussa encore chemin, puis, comme emportée par une douleur furieuse, se mit à galoper en tous sens et à pousser des hennissements.

J'avais fait de vains efforts pour m'en rendre maître; rétive à la bride et à l'éperon, elle s'arrêtait par instants, se dressait sur ses pieds de derrière, puis retombait pour partir plus égarée. Forcément penché sur la selle, je m'aperçus enfin qu'une cendre blanchâtre recouvrait partout le sol, et qu'une fumée légère s'en échappait. Les sabots de la mule enfonçaient à chaque instant dans cette arène livide et en ressortaient vivement, en faisant jaillir des étincelles. A l'instant même, un souvenir me traversa la mémoire. On m'avait dit que la flammèche envolée du brasier d'un pâtre ou de la pipe d'un fumeur suffisait parfois pour mettre le feu à la tourbière, et que la sourde intensité de l'incendie déjouait tous les efforts de *Bryérons;* l'hiver seul pouvait l'éteindre. Je n'en pouvais plus douter, j'étais pris dans un de ces *brûlis* latents sans que la nuit me permît de distinguer ma route pour y échapper.

Sérieusement effrayé, j'allais jeter un cri de détresse, quand je fus prévenu par les voix de Michel et du saulnier, qui, ramenés près de moi par les détours du sentier, venaient de m'apercevoir. Tous deux comprirent à l'instant le danger, car ils coururent à ma rencontre et s'arrêtèrent à une petite distance en m'appelant. Je fis un effort désespéré pour contraidre la mule à se diriger de l'autre côté ; mais, arrivé devant une mare étroite et sombre qui nous séparait, l'animal refusa de la franchir. Je n'étais qu'à une vingtaine de pas des deux paysans, qui continuaient à me crier : « Par ici ! » et je ne pouvais décider ma rétive monture à avancer. Je la sentis même bientôt qui se dérobait sous moi et se préparait à reprendre sa course vers la tourbière en feu; Pierre-Louis, après l'avoir inutilement appelée par son nom et encouragée, saisit la perche que le *Bryéron* tenait à la main comme un bâton de route, il en enfonça le bout le plus mince dans la mare, prit son élan en s'appuyant à l'autre extrémité, et tomba sur la croupe même de la mule. Passant alors ses deux bras sous les miens, il s'empara de la bride, appuya les talons aux flancs de ma monture avec des cris familiers, et la précipita, pour ainsi dire, dans la ravine. A peine l'animal eut-il senti la fraîcheur de l'eau qu'il s'arrêta avec une sorte de soupir de soulagement. Son cou était blanc de sueur, et tout son corps tremblait. Pierre-Louis se pencha vers lui. — Là, là, *Belotte*, dit-il en la flattant de la main et de la voix ; ce n'est rien, ma fille, un bain de pied va te guérir.

Je me retournai vers le saulnier avec un véritable élan de reconnaissance. — Ma foi ! vous êtes arrivé à temps, m'écriai-je en lui serrant la main, et vous venez de me rendre un service que je n'oublierai pas.

— N'oubliez pas surtout que, quand on ne sait pas

conduire sa bête, il faut qu'elle vous conduise, dit le saulnier brusquement; c'était bien la peine de quitter le train de mules pour venir se jeter dans le *brûlis!* Voilà *Belotte* qui arrivera boiteuse au pays et qui me vaudra quelque affront. Je le rassurai en déclarant que je prenais sur moi toute la responsabilité de l'accident.

— N'importe! dit Pierre-Louis, qui ne pouvait garder longtemps son humeur; monsieur devrait savoir qu'on ne se promène pas dans la *Bryère* comme sur les places de Nantes. Dans ce pays-ci, voyez-vous, il faut avoir un œil au maître doigt de chaque pied, vu qu'il y a sur le chemin plus de mauvais pas que de couettes de plumes; mais tout de même, nous voilà dehors pour le quart d'heure, et maintenant *ça ira!*

J'avais déjà remarqué en chemin que c'était le mot favori du saulnier. Fallait-il remplacer une sangle brisée, se mettre à l'abri de la pluie ou du soleil, se détourner d'une route devenue impraticable, Pierre-Louis trouvait une corde, un sac ou un sentier de traverse, et répétait son mot philosophique: *Ça ira!* Cette fois, du reste, il l'avait justement appliqué, car la mule venait de sortir de la mare sans trop de peine. Je mis pied à terre, et abandonnant la bride au saulnier, je me retournai vers la tourbière en feu.

A la petite distance où nous nous trouvions, rien n'annonçait l'incendie qu'une fumée tamisée et pâle, rendue plus visible par l'obscurité. Michel me dit que ces accidents étaient heureusement assez rares, et que les pluies fréquentes apportées par les vents du sud-ouest arrêtaient presque toujours le fléau à sa naissance. Cependant on avait souvenir d'un embrasement terrible, qui s'était insensiblement étendu à plusieurs centaines d'arpents, et avait menacé d'envahir la plaine tout entière. Il avait

fallu sonner les cloches dans les onze paroisses riveraines; tous ceux qui pouvaient manier la bêche ou la pioche étaient venus, et l'on avait cerné l'incendie par une fosse d'une lieue de circuit. La mare que je venais de traverser en avait fait partie. Tout en me donnant ces détails, le *Bryéron* tâchait de retirer la perche que Pierre-Louis avait laissée enfoncée dans le lit tourbeux de la ravine; mais elle résistait à ses efforts. Je dus lui prêter la main.

— Monsieur voit que la *Bryère* aime ce qu'elle tient, me dit Michel en souriant; qui laisserait là ma *ningle* seulement quelques jours la verrait disparaître jusqu'au bout. Rien n'est ici comme ailleurs. Il se passe quelque chose sous notre terre, savez-vous! On a beau manger la tourbe avec la bêche, elle reste toujours au même niveau, et la *Bryère* monte à mesure.

Je demandai si l'on donnait dans le pays quelque explication de ce phénomène. Pardieu! c'est la faute aux fils de Japhet, interrompit le saulnier en riant; monsieur ne sait donc pas l'histoire? Il paraîtrait qu'au temps d'autrefois la *Bryère* avait comme qui dirait un rez-de-chaussée et une cave. Le tout appartenait aux *kourigans* et à la famille de Japhet, et chacun occupait à son tour le dessus ou le dessous; mais les hommes, qui étaient déjà des *maugrebins*, profitèrent du moment où ils demeuraient au meilleur étage pour murer dans la cave leurs voisins, si bien que tous sont restés là depuis, sauf le *petit charbonnier*, qui s'est enfui par la cheminée, et qui est devenu notre génie de malheur. Si la *Bryère* monte, c'est que les *kourigans* la soulèvent pour venir réclamer leur étage, et si les perches descendent, c'est qu'ils attirent à eux tout ce qui s'enfonce dans la terre.

Je couchai chez le Briéron, dans un de ces lits de plumes dressés sur un double rang de fagots auxquels il faut

monter comme à l'assaut, et qui, selon l'expression du pays, *ne laissent que la passée sous le baldaquin.* Le lendemain nous nous remîmes en route dès la pointe du jour, et nous traversâmes *la Bryère* sans nouvelle aventure. Jeanne me parut seulement plus soucieuse que la veille. J'essayai en vain de lui parler ; l'entretien tombait toujours, comme un volant qu'on ne vous renvoie pas. En désespoir de cause, je me retournai vers Pierre-Louis, dont la jovialité n'avait subi aucune atteinte, et j'allai le rejoindre avec ma mule à la queue du convoi.

— Eh bien ! voilà un *temps impérial*, me dit le saulnier en me montrant le soleil qui montait à l'horizon dans toute sa magnificence ; le bon Dieu illumine pour notre retour. — Cela ne rend pas Jeanne plus gaie, répliquai-je à demi-voix.

Pierre-Louis jeta un regard vers la saulnière. — Ah ! monsieur a vu ça ? dit-il ; c'est vrai qu'elle a ce matin du noir dans le cœur ! Ça vient de ce qu'elle a eu un signe... Le *petit charbonnier* lui est encore apparu.

— Quand cela ?

— Hier, après souper ; monsieur était déjà couché : elle a voulu sortir dans le courtil pour faire sa visite aux *avettes*, mais, comme elle arrivait près des ruches, elle a vu le *kourigan noir*, qui se tenait tout contre.

— Et comment l'a-t-elle reconnu ?

— Pardieu ! à sa courte taille, à son costume noiraud et à son grand feutre qui lui tombe sur le nez, sans compter que ça se sent. Il n'y a pas dans tout le pays un enfant sorti du chariot à roulette [1] qui, sans avoir jamais vu le méchant garçon, ne puisse dire : le voilà ?

— Lui a-t-il parlé ?

[1] Chariot dans lequel on place les enfants pour leur apprendre amarcher.

— Non! en l'apercevant, elle a jeté un cri et elle est restée en place, tremblante comme une feuille au vent; alors le *kourigan* a grommelé tout bas quelque chose qu'elle n'a pu entendre, puis il a disparu, et Jeanne est rentrée au logis plus pâle qu'un linceul. J'ai voulu lui relever le cœur; mais, pas moins, il y a de quoi faire penser, et ceci est une mauvaise annonce.

Nous étions sortis de la *Bryère*. Le pays dans lequel nous venions d'entrer prenait insensiblement un caractère non moins étrange, bien que complétement différent. Nous avions d'abord traversé d'immenses prairies encadrées de rideaux de saules, derrière lesquels on voyait glisser les hautes voiles des chalands de la Loire, puis l'étier de Méans, l'ancien *Brivates portus* de Ptolémée, couvert de chaloupes, de *futreaux* et de *barges*, qui attendaient les récoltes du pays; enfin, les campagnes de Saint-Nazaire, sur lesquelles ondoyait un océan de blonds épis. Là déjà les champs de sable avaient commencé; bientôt ils nous entourèrent; nous arrivions au terrain d'Escoublac.

Ici, comme dans la *Bryère*, vous trouvez un sol cahoteux et tourmenté. Des collines de sable balayées par le vent descendent, tantôt en talus abrupts et unis comme une pierre sciée, tantôt en cascades rugueuses comme un rocher. Des vallées, creusées en tous sens, sont parsemées de bancs de coquillages et de réservoirs d'eau saumâtre dans lesquels se reflète le ciel, et où semblent naviguer les nuages. Une ondée de sable fin tourbillonne perpétuellement sur ces champs déserts où se dressent, çà et là, quelques chardons et quelques joncs marins. Du reste, ni habitations, ni cultures! On n'entend que le cri des alouettes de mer qui s'abattent par troupes sur ce sol aride, où leur plumage grisâtre empêche même de

les distinguer. A la cime de la colline la plus haute, un arbre élève son maigre feuillage, le seul de ce Sahara maritime : c'est l'arbre du cimetière de l'ancien bourg d'Escoublac. Ses racines poussent dans les tombes enfouies, mais les restes qu'elles renfermaient en ont été arrachés par la tempête. La même rafale qui avait promené si longtemps ces marins sur les mers continue à les rouler sur le sable qui recouvre leur tombeau. Vous apercevez partout leurs ossements dispersés sur les pentes, et vous les sentez craquer sous vos pieds.

Mon conducteur avait consenti à se détourner un moment de sa route, pour visiter l'emplacement du village enseveli. Nous parcourions une plaine où le sol ondulé avait pris l'apparence des vagues; on eût dit une mer subitement pétrifiée par quelque enchantement. Pierre-Louis me montra, sur la hauteur, la place où lui-même avait vu, dans son enfance, la flèche de l'église dont la pointe alors perçait encore le linceul de sable; depuis, out avait disparu.

Cependant notre caravane avait atteint un pli de terrain abrité, où quelques herbes marines brodaient l'arène de leur pâle verdure. Au pied du tertre qui protégeait ce coin privilégié, un enfoncement avait été creusé de main d'homme, et une pierre roulée en guise de siége. Sur le devant s'étendait une petite grève de sable durci par l'humidité. Jeanne, qui avait mis pied à terre, lâcha la bride de sa mule, et s'avança vers la grotte pour mieux voir le paysage; elle tenait à la main une branche d'osier encore garnie de ses feuilles qui lui servait de houssine, et elle en frappait le sol d'un air distrait. Tout à coup je la vis tressaillir et s'arrêter avec une exclamation de surprise épouvantée.

— Qu'y a-t-il? demandai-je en m'approchant. — Voyez!

dit-elle. Et sa baguette, qui tremblait dans la main, me montrait le sol sur lequel étaient tracés quelques caractères mal formés imitant l'écriture moulée. Pierre-Louis s'approcha.

— Dieu me sauve! c'est ton nom! s'écria-t-il troublé.

— En effet, repris-je en regardant à mon tour, il y a bien JEANNE; mais que voyez-vous là qui puisse vous effrayer?

— Non, ce n'est rien, dit le saulnier, qui cherchait évidemment à surmonter une première impression; rien que des contes de vieilles femmes! A les entendre, quand on trouve, comme ça, son nom écrit dans les endroits où il ne vient personne, c'est un ajournement du mauvais esprit... du *petit charbonnier*, quoi!... Mais on ne croit pas à ces choses-là... Le nom de Jeanne peut avoir été mis à cette place par n'importe qui... peut-être bien par monsieur lui-même... En hasardant cette supposition, le saulnier me jeta un regard moitié interrogateur, moitié suppliant, qui semblait une invitation à l'appuyer : il cherchait un prétexte d'explication qui pût tromper la jeune femme et lui-même; mais Jeanne répondit de manière à prévenir tout mensonge. Elle nous avait suivis jusqu'alors, et savait que nous ne nous étions point approchés du *placis* où son nom se trouvait tracé. La marque de nos pas avait d'ailleurs écrit tous nos mouvements. Comme elle me les montrait, mes yeux remarquèrent sur le sable une empreinte singulière qui ne semblait laissée ni par le pied d'un homme ni par celui d'un animal connu. De forme triangulaire, cette empreinte était, pour ainsi dire, frangée par une rangée de griffes ou de doigts vaguement indiqués. Mes deux compagnons l'aperçurent aussi bien que moi, et se la montrèrent en silence. Je compris, au trouble de la saulnière et à l'em-

pressement avec lequel Pierre-Louis rassemblait ses mules, que cette dernière indication levait tous les doutes. Le saulnier me pria assez brusquement de reprendre ma monture, et nous sortîmes des dunes.

J'aurais voulu m'expliquer ces pistes bizarres autour du nom de Jeanne; mais, quand je voulus interroger cette dernière, elle me répondit avec une réserve pleine de répugnance. Le saulnier lui-même avait momentanément perdu son insouciante gaieté : il marchait derrière nous, la tête basse et les mains sous les aisselles, sans prendre garde à ses mules, qui, par instants, rompaient la file pour arracher aux buissons quelques jeunes repousses de ronces ou d'églantiers.

Ceci me frappa sans me surprendre. J'avais déjà pu remarquer plus d'une fois combien facilement l'imagination de ces coureurs de routes inclinait au merveilleux. Livrés à toutes les illusions que peuvent créer l'ignorance et le désir, ils suivent les chemins déserts en interrogeant les lueurs et les ombres, les silences et les rumeurs. Peu à peu la fascination de la solitude les trouble; ils sentent leur raison vaciller et mille images confuses se former dans les ténèbres. Bercés par le pas lent des mules et à demi endormis au son de leurs grelots monotones, ils voient les arbres courir à leurs côtés comme des fantômes; le vent qui siffle dans les rochers devient une voix qui les appelle; le bruissement de l'eau, une plainte de trépassés. Tous les incidents de l'obscurité se transforment en mystères saisissants. Un monde imaginaire se subsitue, de plus en plus, au monde réel; ils aperçoivent ce qu'ils ont imaginé, ils entendent ce qu'on leur a raconté. En vain demandent-ils à leur gourde de voyage l'assurance et la lucidité qui leur échappe, chaque gorgée d'eau-de-feu évoque un nouvel essaim de visions,

jusqu'à ce qu'étourdis d'ivresse, ils glissent de leur monture et s'endorment sur le gazon de quelque carrefour. Là, continuant leur voyage dans le sommeil, ils passent de plain-pied de la réalité au rêve. C'est alors que les muletiers qui traversent les *mielles* [1] de la Normandie rencontrent, dans leurs songes, le *moine trompeur*, assis sur la pierre du chemin avec ses piles d'or attirantes, ses cartes qui gagnent toujours, et proposant au passant de lui jouer son âme; c'est alors qu'ils voient *la mule d'égarement* qui se laisse monter par le premier venu, puis disparaît pour toujours avec lui, ou qu'ils entendent le *grelot maudit* tintant au-dessus des vagues et attirant les voyageurs aux abîmes. Les saulniers de la Loire n'échappent pas plus que ceux de la Manche à ces hallucinations décevantes. Eux aussi, l'inconnu les enveloppe et les épouvante. Vous leur opposerez en vain tous les raisonnements: l'imagination populaire a bâti son poëme au-dessus de la région que ceux-ci peuvent atteindre; tout au plus les amènerez-vous à un doute de complaisance qui est encore l'expression de la foi.

Cependant nous avions atteint une campagne soigneusement cultivée, et dont on commençait à enlever les moissons. On entendait de tous côtés des chants dont je ne remarquai d'abord que la mélodie traînante; en approchant, je m'aperçus que les paroles en étaient improvisées et adressées à l'attelage, qui semblait les comprendre. Si la voix fatiguée cessait de se faire entendre ou seulement fléchissait, on voyait le joug s'abaisser, les pas s'allanguir; mais que le chant reprît, les bœufs relevaient la tête en faisant un nouvel effort. Je ralentis la marche de ma monture pour écouter un jeune paysan dont le cha-

[1] On appelle *mielles* les grèves sablonneuses du département de la Manche.

riot, chargé de gerbes, côtoyait, au delà du fossé, la route que nous suivions. Il répétait, dans un mode plaintif et sur le ton élevé ordinaire aux chanteurs de la campagne, un de ces *ranz* champêtres dont les paroles, immédiatement recueillies, me sont souvent revenues à la mémoire. L'improvisateur les adressait à son attelage.

Hé!...
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme à l'*housteau* (le logis),
Vous aurez du *r'nouveau* (regain).

L' bon Dieu aim' les chrétiens!
L' blé a grainé ben,
Mes mignons! c'est vot' gain!
Les gens auront du pain,
Nos femm' vont ben chanter,
Et les enfants s'ront gais!

Hé!...
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme à l'*housteau*,
Vous aurez du *r'nouveau*.

Certes, on peut dire ici comme pour la chanson d'Alceste :

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.

Mais ce cantique joyeux du pauvre laboureur sentant qu'il ramenait à la ferme, avec ses gerbes, les chants des femmes et la gaieté des enfants, cette espèce de confidence faite à ses humbles compagnons de peine, dont il avouait ingénument que sa prospérité *était le gain*, tout cela embelli par un beau soleil d'août, un paysage paisible, et surtout par la grâce de l'imprévu, me causa alors une émotion que je ne puis me rappeler sans qu'il m'en revienne quelque chose. Il y avait tant d'harmonie entre les sourires du ciel, l'abondance de la terre et la naïve

allégresse du poëte campagnard, que le tout se confondait, pour ainsi dire, et que la rusticité du dernier disparaissait noyée dans la grande poésie de l'ensemble.

Pierre-Louis, qui s'était aperçu que j'écoutais, se rapprocha. — En voilà un vrai *bœutier*, me dit-il, et qui sait bien *arauder* sa *couplée!* Cette chanson-là, voyez-vous, ça vaut tous les aiguillons quand on veut faire marcher les *dormeurs*. Il n'y a rien comme la voix d'un chrétien pour les bêtes que Dieu nous a données à service; ça leur soutient le cœur. Si je ne sifflais pas mes mules, leurs *sommes* de sel auraient doublé de poids.

Pendant tout ce temps, Jeanne était restée étrangère à l'entretien, et comme indifférente à ce qui l'entourait. Son regard, toujours tourné vers l'horizon, dévorait l'espace. Elle s'agitait sur sa monture; elle la frappait à chaque instant de sa baguette de saule pour presser son allure; ses traits avaient pris une animation presque fiévreuse. Nous commencions à croiser des gens que Pierre-Louis connaissait et avec lesquels il échangeait, en passant, quelques paroles amicales; mais Jeanne n'écoutait pas et allait toujours. Enfin le saulnier, qui était venu la rejoindre en tête de la caravane, mit tout à coup la main sur la bride de sa monture.

— Qu'y a-t-il? demanda la saulnière en tressaillant.

— Tu ne vois donc point, là-bas? dit Pierre-Louis, qui lui montrait l'horizon.

— Un clocher?

— Celui du pays!

Elle poussa un cri, laissa tomber sa baguette et joignit les mains. — Mon enfant! mon pauvre petit enfant! balbutia-t-elle. Un flot de larmes lui montait aux paupières et inonda bientôt ses joues. Pierre-Louis fut ému de son émotion.

— Un peu de patience! un peu de patience! ma pauvre créature, dit-il en la regardant avec amitié, voilà que nous allons arriver... Voyons, *Noirette*, ferme, ma fille! Allongeons le pas pour contenter la saulnière.

Soit que la mule comprît la prière de Pierre-Louis, soit que l'approche du pays eût réveillé sa vigueur, elle prit une allure plus vive. Jeanne ne disait rien et continuait à essuyer ses yeux. Dans ce moment nous fûmes croisés par un train de mules dont le conducteur reconnut mes deux compagnons. Il les salua, mais avec je ne sais quel air embarrassé qui me frappa. — Il n'y a rien de nouveau au bourg? demanda le saulnier. — Rien que le mariage de Jean *Coup-de-Trique*, répliqua son interlocuteur.

— Et... mon petit Pierre? demanda Jeanne avec angoisse. — Vous le verrez, répliqua le muletier, qui, sans attendre de nouvelles questions, prit congé et rejoignit en courant son convoi.

La saulnière parut encore plus agitée, et elle força sa mule à prendre le trot. Je la suivis avec une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte; en entendant les cloches sonner, je demandai malgré moi si c'était un glas. — Non, me répondit Jeanne, c'est l'*Angelus*.

Nous venions d'atteindre les premières maisons du bourg; une femme, qui filait sur une porte, reconnut Jeanne et courut à elle. — Ah! pauvre mignonne! vous arrivez à temps, s'écria-t-elle.

— A temps, pourquoi? demanda la saulnière

— Vous ne savez donc pas? reprit la vieille femme déconcertée.

— Quoi? quoi? répéta Jeanne haletante

— Eh bien!... votre *fiot!*...

— Mon petit Pierre?

— Il a la fièvre rouge !

. . . . . .

Nous trouvâmes l'enfant au plus fort d'une maladie éruptive qui me parut avoir un très-mauvais caractère. On avait fait venir un médecin qui avait laissé une ordonnance sans donner grand espoir. La fièvre rouge décimait alors tout le pays de Guérande, et il était peu de maisons où elle n'eût laissé quelque berceau vide.

Jeanne en fut aussitôt instruite par les voisines accourues autour de l'enfant malade. Etrangères à ces tendres précautions qui tâchent de nous épargner l'inquiétude en nous cachant le danger, elles lui firent boire d'un seul trait la coupe d'amertume. Il fallut écouter les noms de toutes les mères dont les fils avaient été conduits au cimetière, entendre pleurer d'avance celui qui vivait encore, et supporter de vulgaires encouragements qui ôtaient l'espoir sans consoler. J'admirai la manière dont Jeanne endura ce coup. Après le premier étourdissement de la douleur, elle sembla retrouver son calme dans la grandeur même de l'épreuve. Elle essuya ses yeux, étouffa ses sanglots ; une sorte d'énergie sereine éclaira son visage. Ecartant les parents qui entouraient le berceau du malade, elle se mit à lui donner les soins nécessaires et à reprendre, pour ainsi dire, possession de sa maternité. Il était facile de voir qu'elle comprenait son malheur, mais qu'au lieu de le déplorer, elle voulait le combattre, et qu'elle ajournait les larmes. Au milieu des irritantes lamentations des femmes qui l'entouraient, elle s'informait avec une patiente douceur de la durée de la maladie, de toutes ses circonstances, des prescriptions du médecin ; elle accomplissait sans rien dire celles qui avaient été négligées, revenait vers l'enfant au moindre gémissement, employait pour l'apaiser ces mille câlineries que

savent inventer les mères, et s'efforçait de le réaccoutumer à ses caresses et à sa voix..

La conduite de Pierre-Louis avait été toute différente. Après s'être associé aux plaintes bruyantes des voisines, il avait fini par s'asseoir à quelques pas, accusant son voyage, poussant des soupirs ou des malédictions, et épuisant toutes les expressions banales d'une douleur qui veut en finir avec elle-même. Ce tumulte de désespoir ne tarda pas, en effet, à s'apaiser. Il s'approcha du berceau, et trompé, moitié de bonne foi, moitié parce qu'il le voulait, à la vue de l'enfant, dont les traits étaient allumés par la fièvre, il déclara qu'il paraissait mieux.

— Que le bon Dieu le veuille! dit Jeanne avec une douceur qui m'attendrit.

— C'est sûr qu'il le veut, reprit Pierre-Louis, qui tenait à se rassurer; vois plutôt comme il dort! Pauvre *fiot!* ça ne sera presque rien. Faut jamais se tourmenter avec les petits; le mal les abat tout de suite, mais ça repousse comme l'herbe foulée.

Jeanne se pencha sur le berceau pour chercher une espérance. Les voisines étaient parties; on n'entendait que la respiration oppressée de l'enfant. Le saulnier resta un instant debout, roulant son feutre et tâchant de reprendre de l'assurance. — Allons, je n'ai plus peur! dit-il enfin; ce sont ces causeries de femmes qui m'avaient brouillé le cœur. Regarde donc s'il est seulement pâle, notre chérubin... et comme il respire fort... Sois calme, va, pauvre fille, le bon Dieu ne nous fera pas encore de chagrin cette fois.

La saulnière joignit silencieusement les mains sur les bords du berceau; elle priait sans doute en elle-même.

Pierre-Louis ajouta encore beaucoup de remarques par lesquelles il prétendait la rassurer, et qui réussirent au

moins pour son propre compte. Habitué à traverser les sensations sans s'y arrêter, il avait bientôt oublié ses craintes et se retrouvait peu à peu revenu à sa joyeuse confiance. Il se rappela alors que les mules attendaient à la porte, et il sortit pour les ramener à leurs maîtres. Je pris également congé de la jeune mère, en promettant de revenir m'informer de son enfant.

Le saulnier me montra, chemin faisant, la maison de l'hôte chez lequel j'étais attendu. M. *Content* (c'était le surnom donné, dans le pays, à cet excellent homme) m'accueillit à bras ouverts, et se chargea de me promener partout. Notre première excursion fut vers les salines, où nous trouvâmes les saulniers à l'ouvrage. Les chaussées de ceinture, connues sous le nom de *bossis*, étaient couvertes de *mulons* de sel déjà surmontés du toit d'argile qui devait les défendre contre les pluies de l'hiver. Régulièrement rangés autour du marais, les *mulons* rappelaient, par la forme et la couleur, ces tentes de poils de chameau que dressent les tribus arabes dans les plaines de l'Algérie. De grandes et belles jeunes filles, portant sur leurs têtes les jattes de bois ou *gèdes* chargées de sel, couraient pieds nus le long des cloisons glissantes du marais. L'efflorescence d'un blanc d'albâtre qui couronnait le sommet de la *ladure* devait payer leur fatigue. Une odeur de violette s'exhalait autour de nous sous la *lace* (râteau) des saulniers; partout retentissaient des rires, des chants, des cris d'appel; on sentait circuler dans l'air la joie qui naît de l'abondance et de l'activité.

Une partie de la récolte de sel était déposée par tas inégaux autour d'étroits *placis*. N'ayant point payé l'impôt, elle était là sous la garde de douaniers qui veillaient jour et nuit pour en prévenir l'enlèvement par les fraudeurs. Mon conducteur s'arrêta à quelques pas d'une de

ces *panthières* que surveillait un des agents substitués aux commis de l'ancienne gabelle, et qui ont conservé dans le pays le nom de *gabelous*. C'était un petit homme à la figure chafouine, à l'œil effronté, et dont les mouvements avaient une certaine nonchalance éreintée parodiant l'allure des anciens marquis. Bien que son apparence fût chétive, on sentait en lui une vitalité nerveuse qui n'est point la force, mais qui y supplée. M. *Content* me le présenta sous le nom du *Parisien*, en l'avertissant que j'arrivais de son pays. Le douanier m'adressa un de ces saluts insolemment polis, particuliers aux faubouriens de la grande ville. — Ah ! monsieur vient de chez nous ? dit-il en me regardant, comme s'il eût voulu s'assurer de la provenance : pourrait-il me dire ce que fait pour l'instant le cavalier du Pont-Neuf?

— Mais sa faction, comme vous, répliquai-je en souriant et sans prendre garde à son air ironique.

— Monsieur fait erreur, reprit-il plus poliment ; je ne prends la *panthière* qu'à la mi-nuit, et je suis ici maintenant en amateur, à cette seule fin d'admirer les grâces de nos paludières. Ça ne vaut pas les débardeuses de l'*île d'Amour*, mais à la campagne on prend ce qu'on a. Monsieur doit apporter des nouvelles de là-bas.

Je lui rapportai ce que je savais de plus récent ; mais le *Parisien* ne s'intéressait qu'aux affaires des théâtres de boulevard, dont il avait autrefois fréquenté les parterres. Pour lui, l'histoire de France se trouvait comprise entre la porte Saint-Martin et la rue de Ménilmontant. Il m'interrogea sur les pièces, sur les décorations, sur les acteurs, en entrecoupant ses questions de tirades et d'anecdotes. Il avait assisté pendant quinze années, en qualité de chevalier du lustre, à toutes les premières représentations, et en parlait comme un vétéran parle des

grandes batailles de l'Empire. Je voulus savoir ce qui avait pu faire consentir l'ancien Romain à cette émigration dans les marais de la presqu'île guérandaise; mais il évita de répondre en feignant de croire que je lui demandais des détails sur sa nouvelle position. Convaincu, comme tous les Parisiens de naissance, que la civilisation française n'a pu dépasser la banlieue, il me déclara, avec une sorte de philosophique indulgence, que le pays était habité par des sauvages.

— C'est honnête et pas méchant, ajouta-t-il en haussant les épaules; mais pour ce qui est des moyens, *néant*, comme on écrit au rapport. Ça obéit toujours au maire, ça respecte le clergé; hommes et femmes sont abrutis par la religion. Faudrait, voyez-vous, que la troupe de l'Ambigu vînt un peu leur jouer le *Presbytère et l'Archevêché*; mais, bah! les trois quarts ne savent pas seulement ce que c'est qu'un théâtre : ils vont à l'église, et ça leur suffit. Un vrai bétail, monsieur! A peine s'il y a dans toute la commune une demi-douzaine de malins qui essaient de la fausse saulnerie; encore finissent-ils toujours par se faire pincer. M. *Content* fit observer que la faute en était surtout au *Parisien*, qui déjouait toutes leurs ruses.

— Oui, oui, répliqua le douanier avec une certaine fatuité; quand je suis arrivé, ils croyaient me faire poser. Un *Parisien*, pensaient les malins, ça n'a jamais vu fabriquer le sucre des gueux, ça n'entend rien au métier, et nous pourrons faire un trou à la poche du gouvernement! Mais moi, qui devinais la chose, je m'étais dit : — C'est bon! vous verrez si on connaît les ficelles! Voilà donc qu'à la première caravane de mulets, les plus vieux *gare-devant* fouillent et mesurent les *sommes* de sel. Rien de prohibé : — mes gredins de faux-saulniers riaient en

dedans et allaient repartir, quand je me rappelle le *Sonneur de Saint-Paul* et les papiers cachés sous le bât. Pour lors, je fais dessangler, et qu'est-ce que je trouve? partout du sel au lieu de bourre!

— Je vois que vous êtes trop fort pour ces pauvres gens! dis-je en souriant. Le *Parisien* haussa les épaules. — Mon Dieu! non, répliqua-t-il avec une modestie triomphante; mais *on connaît son répertoire.*

Parmi les marais couverts de travailleurs occupés à la récolte, un seul restait désert, et, comme nous approchions, j'aperçus Pierre-Louis debout sur le *bossis*. A ma vue, il fit un geste désespéré en me montrant la *ladure*, où blanchissait à peine une écume salée. — Quand on disait à monsieur que nous allions tomber sous le mauvais sort! s'écria-t-il; Jeanne a trouvé là-bas le petit Pierre malade, et moi je trouve ici ma saline qui *échaude*.

Je savais que les paludiers désignaient ainsi les marais dont la production s'arrêtait subitement, et j'avais été témoin ailleurs du phénomène. Je voulus faire comprendre à Pierre-Louis que le sel marin enlevé à plusieurs reprises, sans que l'eau eût été renouvelée, se trouvait maintenant assez peu abondant pour que les autres sels en dissolution l'empêchassent de se cristalliser. M. *Content* ajouta que la faute en était à ceux que Pierre avait chargés de ses *saulnaisons*, et qu'en faisant une nouvelle prise d'eau, son marais serait simplement retardé; mais Pierre-Louis paraissait frappé: il secoua la tête sans répondre et se mit à faire le tour des chaussées pour examiner les *cobiers*. Je ne pus retenir une réflexion d'étonnement sur les constantes disgrâces qu'avait eu à subir le jeune saulnier; mon conducteur me répondit en souriant:

— Il fait son apprentissage; le tour des heureuses chances arrivera; mais il faut pour cela que Pierre-Louis

devienne moins prompt à entreprendre et plus lent à oublier. Jusqu'à présent les leçons ne lui ont guère profité qu'un jour ; le chagrin glisse sur lui comme la pluie sur nos toits, le moindre soleil suffit pour tout sécher. Avec l'âge viendra la prudence. C'est à force de prendre garde et d'être patient que nos gens peuvent nouer les deux bouts de la vie, car entre le baptême et l'enterrement la route a bien des descentes et bien des montées. Ailleurs, monsieur, on coupe le blé par gerbes, ici il faut le ramasser grain à grain. Une famille de paludiers ne peut soigner que cinquante œillets, qui lui rapportent un peu plus de deux cents francs pour cinq personnes. Comment vit-elle avec une pareille somme? Je ne saurais vous le dire. C'est un de ces miracles d'industrie et de sobriété qu'on ne peut expliquer, mais qui ont cessé de surprendre, parce qu'ils se renouvellent tous les jours.

Dans ce moment, le *Parisien*, qui avait suivi Pierre-Louis, revint vers nous avec de grands éclats de rire.

— En voilà un Cosaque! s'écria-t-il en nous montrant le saulnier qui avait repris le chemin du bourg, savez-vous qui il accuse de ses désagréments?

— Le *petit charbonnier?*

— Juste! Quand j'avertissais monsieur qu'ici ils étaient tous abêtis par les préjugés! Ils ne comprennent seulement pas que chacun a une bonne ou une mauvaise destinée, ce que Napoléon appelait son étoile! Moi qui vous parle, j'en ai une et du bon cru, faut croire, car deux somnambules, élèves de mademoiselle Lenormand, m'ont prédit un riche mariage avec une demoiselle titrée.

Je souris malgré moi. L'incrédulité du douanier ressemblait à celle de la plupart des esprits forts; ce n'était qu'un déplacement dans les superstitions; les erreurs de son prochain lui faisaient pitié, parce qu'il en avait

d'autres. En rentrant dans le bourg, nous rencontrâmes une foule endimanchée, réunie devant une maison : c'était la noce de Jean *Coup-de-Trique*, le cousin de Pierre-Louis. Ce dernier, arrêté au passage, s'était laissé entraîner, et nous l'aperçûmes attablé devant la porte avec d'autres saulniers. A la vue du douanier, ils semblèrent se consulter, puis l'appelèrent en l'engageant à leur tenir compagnie. — Viens trinquer, *gabelou*, c'est du *condor*, lui cria l'un des buveurs.

— Connu ! répliqua le *Parisien*, c'est comme qui dirait le Château-Margot du pays. Et, se tournant vers moi avec une grimace narquoise : — Ça ne vaut pas tout à fait le piqueton d'Argenteuil, ajouta-t-il tout bas ; mais il ne faut jamais humilier ceux qui régalent. A ces mots, il nous salua d'un air léger et alla rejoindre les saulniers.

La nuit commençait à tomber. Comme nous traversions la rue, j'aperçus une fenêtre où brillait une lumière, et je reconnus la maison de Jeanne. Avant de retourner chez mon hôte, je lui demandai la permission de visiter la saulnière et de m'informer de son fils. Rien n'était changé dans son état ; mais, soit que les forces de la mère eussent cédé, soit que l'isolement eût exalté son inquiétude, elle me parut moins maîtresse d'elle-même. Ses yeux étaient rouges, sa voix brève, ses mains tremblantes. — Le petit Pierre mourra ! me dit-elle, en regardant le berceau avec un accablement égaré.

Je voulus la rassurer ; elle m'écouta sans prononcer un mot, sans faire un mouvement, puis alla s'asseoir sur la pierre du foyer où elle se mit à sangloter. Lorsque ses plaintes s'arrêtaient, on entendait la respiration rauque de l'enfant, et, par intervalles, les rires de la noce ou les chants des buveurs ! L'obscurité était plutôt rendue visible qu'elle n'était dissipée par la chandelle de résine

posée à terre. Ce berceau d'un enfant à l'agonie, et cette femme qui pleurait accroupie dans la pénombre formaient un tableau trop naïvement douloureux pour ne pas remuer le cœur. Je fus touché de tant de tristesse et d'abandon. J'essayai de persuader à la saulnière que ses craintes tenaient surtout à sa disposition d'esprit et aux avertissements mystérieux qu'elle se figurait avoir reçus pendant la route. Elle releva vers moi son visage baigné de larmes. — Pendant la route et depuis ! me dit-elle. — Depuis? répétai-je surpris ; que s'est-il donc passé?

Elle promena autour d'elle un regard effrayé.

— Eh bien ! reprit-elle plus bas, avant l'arrivée de monsieur, je me tenais là, près de l'enfant ; le soir était venu, et je n'avais pas encore allumé de *clarté*, car, à force de pleurer, je ne faisais plus de différence entre le jour et la nuit, quand j'ai entendu près de moi des pas, puis un soupir. J'ai relevé la tête, il n'y avait personne. J'ai cru que je m'étais trompée ; mais, presque au même instant, les soupirs ont recommencé. J'ai entendu mon nom aussi clairement que je vous entends me parler, et, comme j'étais encore toute seule, je me suis dit : C'est un signe ! Quelqu'un de ceux qui m'ont voulu du bien pendant leur vie s'est relevé de dessous terre, afin de m'avertir que la mort préparait une place près de lui; pour sûr, un chrétien va mourir dans la maison !

A ces mots, les larmes de Jeanne redoublèrent. J'éprouvais un véritable embarras. Les raisonnements ne pouvaient avoir aucune prise sur cette âme crédule et ébranlée. A la première expression de doute, elle répéta tous les détails de son récit avec une précision qui témoignait de la vivacité du souvenir. Les pas et les soupirs avaient semblé retentir près de la fenêtre placée au-dessus du berceau, tandis que son nom avait été prononcé

à l'autre extrémité du logis. Son regard et sa main venaient même de désigner une porte ouverte, conduisant au courtil, quand, tout à coup, elle tressaillit, la parole s'arrêta sur ses lèvres, son œil resta fixe, et elle continuait à me montrer la porte avec un geste épouvanté. J'avançai la tête : à quelques pas du seuil et dans la demi-lueur de la nuit, une forme singulière se tenait immobile : on eût dit la silhouette confuse d'un être humain de très-petite taille, appuyé sur un long bâton, le visage caché par un chapeau à larges bords.

— C'est lui ! bégaya Jeanne, c'est le *kourigan !*

Je ne pris point le temps de lui répondre. Je m'étais glissé avec précaution le long de la muraille, et gagnant la porte, je m'élançai brusquement dans le courtil ; mais quelque prompt qu'eût été mon mouvement, l'ombre avait déjà gagné l'autre bout de l'enclos, et je la vis s'échapper par une ouverture de la haie.

Je cherchais à m'expliquer cette singulière vision, quand je fus interrompu par Pierre-Louis, qui rentrait chez lui en chantant. Le saulnier paraissait avoir singulièrement fêté le *condor*, et les avertissements de Jeanne ne purent le décider à baisser la voix. Il était dans cette première extase de l'ivresse qui commence, alors que tout se teint aux yeux du buveur de la riche et joyeuse couleur du vin. Il ne vit ni les traits altérés de l'enfant, ni les pleurs de la mère : celle-ci voulut en vain lui communiquer ses inquiétudes, il lui frappa dans la main en riant et essayant de l'embrasser. — Allons, *Bellotte*, n'aie donc pas de chagrin ! s'écria-t-il gaiement, le petit Pierre guérira... ne crains rien... *ça ira !*... Je voudrais seulement des sacs... Où sont les sacs, dis?

Jeanne montra silencieusement un coffre, le saulnier y prit ce qu'il cherchait. — Voilà la chose, continua-t-il

en se parlant à lui-même selon l'habitude des gens ivres; ça sera autant de profits pour réparer les pertes... Sois tranquille, va, nous achèterons des remèdes à l'enfant, et il faudra bien qu'il guérisse.

Il roulait les sacs et se riait à lui-même, tout en parlant; Jeanne, penchée vers le petit Pierre, ne semblait point l'entendre; il se rapprocha du berceau.

— A tout à l'heure, *fiot*, reprit-il, ne t'impatiente pas; je vais avec les autres.

— Où cela? demandai-je.

— Nulle part... répliqua-t-il d'un air narquois; histoire de rire, voyez-vous. Les gars ont eu une idée... Ils ont noyé le *gabelou!*

— Noyé! m'écriai-je.

— Dans son verre, s'entend! reprit Pierre-Louis en riant; pour le quart d'heure, il ne peut reconnaître sa main droite de sa main gauche... Une bonne malice, oui... et qui pourra rapporter...

— Quoi donc?

— Rien, c'est une manière de dire... Mais pardon... Monsieur veut-il sortir ou rester?

Il avait ouvert la porte; je pris congé de Jeanne, et je sortis avec le saulnier. Il continua sa conversation incohérente jusqu'au détour de la rue, où nous rencontrâmes les autres buveurs en compagnie du *Parisien*. A la vue de ce dernier, je dus reconnaître que Pierre-Louis n'avait rien exagéré. Bien que soutenu des deux côtés, le douanier décrivait, dans la rue, les plus capricieux méandres, et chantait d'une voix chevrotante des romances populaires dont il mêlait les paroles et les airs. Il me parut, au reste, que ses compagnons, tout en excitant sa gaieté bachique, en riaient sournoisement. Dès que Pierre-Louis les eut rejoints, ils échangèrent un signe et

cessèrent de retenir le *Parisien*, qui faisait de visibles efforts pour les quitter.

— Eh bien! c'est dit, laissez le *gabelou* aller à sa *panthière*, s'écrièrent en même temps plusieurs saulniers.

— C'est ça, reprit le douanier, qui, abandonné par ses conducteurs, tourna trois fois sur lui-même avant de retrouver son équilibre; le service avant tout! Au revoir, et, quand vous voudrez encore lutter de soif, cherchez-moi des gosiers plus salés que les vôtres. Hop! en route les sentinelles perdues! Si monsieur me passait son bras, sans le commander...

Et, avant que j'eusse répondu, il m'avait pris pour point d'appui et m'entraînait vers l'extrémité du bourg. Comme c'était mon chemin, je le laissai faire, heureux, grâce à l'obscurité, de n'être pas vu en pareille compagnie. Le *Parisien* marcha pendant quelques minutes en trébuchant et en continuant à chanter d'une voix avinée; mais, dès que nous eûmes tourné la rue, il se redressa, s'affermit sur ses pieds et quitta mon bras.

— Que monsieur m'excuse, dit-il de sa voix ordinaire, les malins ne sont plus là, on peut reprendre son aplomb. Et il se mit à marcher près de moi d'un pas délibéré. Je le regardai stupéfait. — Ce n'est rien, dit-il en riant; il fallait bien prouver ce qu'on sait à ce tas de paysans. Ils ont voulu me faire voir trouble parce qu'on leur a dit que j'étais de *panthière* cette nuit; *à farceur farceur ennemi*, comme dit le proverbe. Ils croient m'avoir endormi, mais j'aurai l'œil ouvert, et gare aux fraudeurs!

— Soupçonnez-vous donc quelque projet? demandai-je. Il regarda autour de lui, et clignant de l'œil: — M'est avis que le *condor* avait goût de faux-sel, dit-il plus bas; les drôles ont espéré se régaler en me faisant payer la consommation; mais le *Parisien* n'aime pas qu'on le

mystifie, c'est antipathique à son tempérament. Aussi tant pis pour ceux qui voudront rire ; si on entre en danse, je me charge de la musique.

A ces mots, le gabelou éclata de rire, battit un entrechat des plus hasardés ; et, après avoir salué, avec une recherche grotesque, prit en courant le chemin qui conduisait aux salines.

Je demeurai un instant à la même place, incertain sur ce que je devais faire. Les mots échappés à Pierre-Louis confirmaient pour moi les soupçons du *Parisien;* il y avait véritablement lieu de craindre que la feinte ivresse de celui-ci n'enhardît le saulnier et ses compagnons à quelque tentative dont ils pouvaient avoir à se repentir. Je redoutais l'imprudence ordinaire du mari de Jeanne et j'aurais voulu l'arrêter par un avertissement, mais où se trouvait-il à cette heure, et comment lui parler ? Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à rebrousser chemin jusque chez lui, espérant qu'un hasard aurait pu le ramener à sa demeure, ou que Jeanne du moins saurait le rencontrer ; mais la nuit devenait plus sombre, je me trompai de route, et j'arrivai à la maison du saulnier par la ruelle champêtre sur laquelle s'ouvrait le courtil. Ne voulant point revenir en arrière, je poussai la petite barrière à claire-voie qui lui servait de porte, et j'entrai.

Au moment où j'allais prendre la courte allée conduisant au logis, une ombre se détacha de l'obscurité que projetait l'édifice, et traversa lentement l'espace lumineux qui m'en séparait. Sa petite taille, son large chapeau, sa démarche inégale, ne pouvaient me laisser aucun doute ; c'était bien celle qui m'avait échappé quelques instants auparavant et dans laquelle Jeanne avait cru reconnaître le *kourigan!* L'occasion était trop favorable pour n'en point profiter. Je tournai l'allée, j'enjam-

bai une plate-bande, et nous nous trouvâmes face à face. A mon aspect, le prétendu lutin poussa un cri et voulut fuir ; mais je le saisis par les épaules : son chapeau tomba dans l'effort qu'il fit pour m'échapper, et la faible clarté des étoiles montra le visage effrayé d'un jeune paysan chétif et contrefait. Je le secouai assez rudement en lui demandant à haute voix ce qu'il faisait là. Il m'imposa silence du geste et m'attira à l'écart. Je ne comprenais pas plus ces précautions que sa présence dans le courtil à une pareille heure, et je le sommai une seconde fois de s'expliquer. Au lieu de répondre, il s'appuya au talus qui servait de clôture, tourna les yeux vers la maison où brillait une lumière, et se mit à soupirer.

— Vous êtes là depuis le coucher du soleil ? repris-je étonné de ce silence ; c'est vous qui avez prononcé le nom de Jeanne ?

— M'a-t-elle entendu ? demanda-t-il avec une émotion naïve.

— Oui, vous l'avez effrayée ; que cherchez-vous ici ?

— Rien.

— Pourquoi venir alors, et qui êtes-vous ?

Il jeta sur sur moi un regard distrait.

— On m'appelle Gratien, dit-il lentement.

— L'enfant de l'hospice de Savenay ! m'écriai-je, le compagnon de Jeanne, celui dont parlait hier le vieux Michel. Il fit de la tête un signe affirmatif.

— Alors c'est vous que la saulnière a vu l'autre soir chez son parrain, repris-je ; c'est vous qui, à d'Escoublac, avez écrit son nom sur le sable, où votre pied nu et contrefait avait laissé son empreinte : ce n'est pas la première fois que vous la suivez ainsi en vous cachant. Pourquoi cela ? répondez ; que lui voulez-vous ? Il resta muet. — Je vous le dirai bien, moi, continuai-je en le

regardant fixement; vous cherchez la belle saulnière, parce que vous êtes amoureux d'elle!

Il se redressa tout effaré et essaya de fuir. Je le retins à grand'peine. Il fallut lui répéter que je ne l'avais dit à personne, que Jeanne ne soupçonnait rien, et qu'elle l'avait pris pour le *kourigan*. Je lui tenais les mains en m'efforçant de le rassurer ; il céda enfin, baissa la tête, et je l'entendis qui pleurait. Mais presque aussitôt ses larmes s'arrêtèrent, il voulut m'échapper de nouveau. Je tâchai en vain de lui donner confiance par des paroles de sympathie et d'encouragement; il me répondit des discours sans suite, entremêlant ses divagations de malédictions, d'éclats de rire, de sanglots. Son égarement avait quelque chose qui attirait et repoussait tour à tour. Parfois c'étaient d'inintelligibles explications, dans lesquelles la folie essayait le mensonge, parfois de rapides confidences où le cœur se racontait sans le savoir. La ruse du paysan et l'ingénuité de l'enfant luttaient dans ce cerveau malade, et se trahissaient successivement par des traits ridicules ou charmants. Il parlait d'affaires de sel qui l'avaient conduit à Saillé; il nommait les gens auxquels il avait acheté, les barges qu'il devait charger; puis, il joignait les mains au-dessus de sa tête et criait qu'il allait partir pour La Meilleraie, où il voulait se faire trappiste et mourir.

Je contemplais ce misérable abandonné, à qui Dieu avait d'abord refusé la grâce, et que les hommes avaient ensuite déshérité de l'amour. Fallait-il plaindre ou bénir son égarement? Quelque pénible que fût le rêve agité dont il était poursuivi, avait-il mieux à attendre de la réalité? La vie ne lui était-elle pas fermée dans tout ce qu'elle avait d'espaces éclairés et fleuris? Son mal, du moins, lui créait un monde où passaient parfois quelques

mirages. La folie seule pouvait lui permettre de prendre patience.

Voyant que l'interrogation directe ne réussissait qu'à l'effaroucher, je feignis de me laisser aller au courant de ses digressions; je répondis à tout avec un air de confiance qui le rassura. Ce qu'il y avait de volontaire dans sa divagation disparut insensiblement et le laissa à la sincérité de son égarement. Il me raconta alors, en phrases sans suite, ses absences des *Bryères* et ses retours, sa vie errante dans les cantons autrefois parcourus avec Jeanne, ses visites secrètes aux lieux qu'elle habitait, ses mille ruses pour la voir et la suivre sans être aperçu. Tout cela était dit avec une loquacité vagabonde qui donnait plutôt l'idée d'une infirmité de l'esprit que d'une souffrance du cœur. La passion était ici dépouillée de son poétique cortége de réserve et d'exaltation; la mélancolie sans grâce ne paraissait plus qu'une maladive tristesse. A peine si, de loin en loin, un frisson de fièvre, un cri douloureux traversait les triviales confidences du boiteux. Comme les plantes délicates qu'un germe égaré a fait croître sur le chaume d'une étable, l'amour, dépaysé dans cette âme, ne pouvait ni trouver sa place, ni exhaler son parfum; la fleur rare s'était épanouie hors du vase précieux qui la réclamait.

J'écoutais ces récits entrecoupés avec un intérêt combattu, quand un coup de feu retentit dans l'éloignement; je redressai la tête : un second coup se fit entendre et cette fois il me sembla suivi d'une vague rumeur. Je posai la main sur le bras de Gratien pour lui imposer silence; mais il n'avait rien remarqué. Je restai un instant partagé entre ses confidences diffuses et je ne sais quelle préoccupation inquiète. Il me semblait que la rumeur se rapprochait; bientôt il n'y eut plus de doute, des cris

perçaient la nuit, j'entendis les portes des maisons s'ouvrir; les voix devenaient plus nombreuses; des pas précipités se dirigeaient de notre côté; le nom de Pierre-Louis frappa mon oreille mêlé à des exclamations et à des clameurs. Un pressentiment funeste me saisit; je laissai la Gratien, je courus vers la maison : au moment où je poussais la porte qui donnait sur le jardin, celle de la rue s'ouvrit, et deux hommes entrèrent portant dans leurs bras le saulnier couvert de sang.

Pierre-Louis et ses compagnons avaient compté sur l'ivresse du *Parisien* pour tenter, près de sa *panthière*, un enlèvement de faux sel, et la balle du douanier venait de frapper mortellemeut le saulnier. Jeanne, occupée de son enfant, n'avait rien soupçonné, rien entendu; au moment où les pas retentirent sur le seuil, elle retourna la tête, et son premier regard rencontra le cadavre!

On n'essaie point de peindre de pareilles scènes. En reconnaissant le mort, la saulnière s'était élancée vers lui, les voisins accourus l'entouraient, parlaient tous à la fois. Pendant quelque temps, ce fut un chaos de plaintes, de consolations, au milieu duquel la voix de la veuve restait étouffée. Je m'approchai enfin du groupe bruyant, et je pus apercevoir Jeanne, qui semblait étrangère à tout ce qui l'entourait. A genoux près du mort, elle essuyait avec son tablier le sang qui coulait de sa blessure, elle l'embrassait et l'appelait comme s'il eût pu lui répondre. On eût dit que foudroyée par ce coup imprévu, elle ne le sentait pas encore complétement; mais peu à peu l'inutilité de ses appels et de ses embrassements parut l'épouvanter : elle se redressa d'un air égaré, et nous tendit ses mains couvertes de sang.

— Il n'est pas mort? demandait-elle en nous regar-

dant l'un après l'autre ; il ne peut pas être mort ! Le médecin vous le dira ; où est le médecin?

Quelqu'un répondit qu'on l'avait envoyé chercher. Je m'approchai alors pour l'encourager, et je voulus l'entraîner doucement loin du cadavre; mais elle s'y rattacha des deux mains, comme si mon effort lui eût tout révélé, et sa douleur fit explosion. Assise à terre, elle avait ramené la tête de Pierre-Louis sur ses genoux, elle le regardait avec des sanglots et des cris si éperdus, que les plus endurcis en étaient remués jusqu'aux entrailles.

Nous avions tous reculé involontairement, et personne ne trouvait de paroles pour un tel désespoir, qui, loin de s'affaiblir, semblait trouver de nouvelles forces dans son expansion. L'accent de Jeanne devenait plus rauque, ses yeux étaient plus hagards; tous ses mouvements prenaient je ne sais quoi de sauvage, et ses sanglots étaient entrecoupés par un rire nerveux qui donnait froid au cœur. Évidemment le coup avait été trop violent et trop inattendu ; cet esprit, déjà ébranlé, errait sur la pente de la folie. Je me joignis en vain à ses parents et à ses amis pour la rappeler à elle-même; nos voix ne lui arrivaient plus. Accroupie près du mort, l'œil grand ouvert et les lèvres agitées d'un frisson convulsif, elle murmurait des mots insensés qui ne s'adressaient à personne. Nous nous regardions consternés. Un grand silence s'était fait autour d'elle ; il fut subitement interrompu par un cri faible et plaintif : c'était l'enfant qui sortait de sa torpeur et appelait sa mère! Cette voix frêle traversa la douleur de Jeanne; elle arrêta sa raison fuyante. La saulnière s'était retournée d'un brusque mouvement ; le petit Pierre, redressé, apparaissait au-dessus de son berceau, et une de ses mains tendue semblait implorer. La mère courût à l'enfant, et l'enveloppa dans ses bras avec un cri qui par-

tait tellement des profondeurs de l'âme que tous les yeux se mouillèrent.

Le médecin entrait. On l'entoura et on le conduisit vers Pierre-Louis, qui avait été porté sur son lit. Il appuya sa main contre le cœur du saulnier, plaça un miroir devant ses lèvres, secoua la tête, et sans rien dire, ramena la couverture sur son visage. Jeanne chancela, elle avait compris ; mais l'enfant l'appelait de nouveau. Le médecin vint à lui, se pencha sur le berceau, et, après avoir attentivement examiné les résultats de la crise, déclara qu'il était sauvé. La saulnière ne put retenir une exclamation de joie ; ses yeux, secs jusqu'alors, laissèrent jaillir un flot de larmes ; elle tomba à genoux en joignant les mains ; la reconnaissance de la mère avait amorti le désespoir de la veuve.

Le surlendemain, je me joignis au convoi funèbre qui conduisit le mort au cimetière. Les hommes marchaient les premiers, portant le petit manteau par dessus l'habit de toile blanche destiné au travail ; les femmes venaient ensuite, vêtues de leurs camails de deuil formé d'une sombre toison ; enfin, derrière elles, j'aperçus Gratien, qui suivait seul, dans son triste costume des *Bryères*, la tête basse et le visage voilé de ses longs cheveux. Il s'arrêta à l'entrée du cimetière, s'agenouilla sur les cailloux du chemin, et, la fosse une fois refermée, disparut derrière l'église. J'allai ensuite voir Jeanne, que je trouvai pleurant, la tête appuyée sur le petit oreiller de son enfant, qui recommençait à lui sourire et jouait avec ses larmes.

Plusieurs semaines se passèrent en excursions sur le continent et dans les îles. Je parcourus toutes les sinuosités de ces rivages, autrefois fréquentés par les vaisseaux de Carthage, et où vivait, au dire de Strabon, sur

un territoire où aucun homme n'avait accès, un peuple de femmes Amnites livrées au culte de Bacchus. A mon retour de cette curieuse pérégrination, j'appris que le petit Pierre était complétement rétabli, et que Jeanne retournait habiter les *Bryères* chez son parrain. Je remis au lendemain la visite d'adieu que je voulais lui faire; mais comme nous sortions pour une promenade aux *étiers*, mon hôte me montra la saulnière qui suivait la route de Montoir. Elle était en grand habit de deuil, assise sur la mule que je connaissais, son fils placé devant elle. Gratien tenait la bride et la conduisait. Il me sembla voir le fantôme grimaçant de sa jeunesse reconduisant Jeanne au triste lieu qu'elle avait quitté escortée de toutes les espérances de l'amour, et où elle revenait avec les souvenirs d'un bonheur détruit. Je la suivis longtemps de l'œil sur la route poudreuse. Le ciel avait un éclat monotone plus triste que les nuées, et, tandis que la veuve cheminait lentement, portant dans ses bras l'enfant orphelin, une voix de jeune fille murmurait le long des *bossis* la chanson du mariage, et le vent de mer apportait de loin la rumeur du flot comme un vague gémissement.

QUATRIÈME RÉCIT

—

LA CHASSE AUX TRÉSORS

Une tradition arabe, transmise par les pâtres ou les contrebandiers, a franchi les Pyrénées et s'est conservée dans les pays basques. Les bergers qui conduisent leurs troupeaux le long des *gaves* de la montagne racontent encore aujourd'hui que, *bien avant Jules César*, il existait un *bronche* ou sorcier, qui s'éleva dans les airs sur un dragon qu'il avait soumis, et arriva ainsi au rocher où dormait *Debrua*, l'esprit du mal. Il l'entoura neuf fois d'une chaîne magique, et l'obligea à lui faire connaître le roi des talismans, qui donne plaisirs, richesse et puissance. *Debrua* déclara au sorcier que, pour tout obtenir sur terre, il fallait se rendre maître de la *mouche jaune de safran*, laquelle se montrait tous les soirs dans un *port* (passage) des Pyrénées qu'il nomma ; il l'avertit seulement que, pour la prendre, il fallait tresser une résille avec les trois cheveux les plus près du cerveau et tremper cette résille dans la sueur et dans le sang. Le *bronche* fit ce qui lui avait été recommandé, et ne tarda pas à voir paraître la *mouche jaune de safran*. Il la poursuivit sept jours et sept nuits à travers les rocs, les hal-

liers et les torrents, leur laissant autant de lambeaux de ses habits et de sa chair que les brebis, avant la tonte, laissent de flocons de laine aux buissons; enfin, il la vit se poser sur la cabane d'un berger qui était monté dans les pâturages. Il essaya en vain de parvenir jusqu'à elle; tous ses efforts ne purent décider la mouche à reprendre son vol. N'ayant donc plus d'autre ressource et s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il mit le feu à la cabane, et la *mouche jaune de safran* s'envola. Le *bronche* la suivit jusqu'à une prairie, où elle alla se poser sur une touffe de fenouil. Comme il ne pouvait s'approcher d'une plante *qui fait la guerre aux sorciers*, il resta à quelque distance. Alors un jeune berger, qui gardait des chevaux dans la pâture, aperçut la mouche et la prit dans son bonnet. Le *bronche*, hors de lui, poursuivit l'enfant, le frappa de son bâton et le tua; mais, au moment où il saisissait la *mouche jaune de safran*, elle lui fit une piqûre qui le rendit triste pour le reste de ses jours. Devenu plus riche que les *labinas* (fées) des *gaves*, il tomba dans la même langueur que ceux qui ont été recommandés par leurs ennemis à *saint Sequayre* (1), et il mourut lentement comme si l'on eût coupé *la mère racine de son cœur*.

Les bergers basques ne disent pas ce qu'est devenue, depuis cette époque, la *mouche jaune de safran*; mais nous la retrouvons partout dans l'histoire du monde. N'est-ce pas elle que cherchaient les millions de combattants qui se précipitèrent sur la société antique, comme une avalanche d'hommes détachés du Nord? N'est-ce pas elle encore que croyaient atteindre les hardis compagnons de Pizarre, de Sotto et de Cortez, lorsqu'ils s'enfonçaient,

[1] *Saint Sequayre*, saint populaire du pays basque. On lui *recommande* ses ennemis pour qu'il les fasse *sécher*.

au galop de leurs chevaux, dans des régions ignorées où ils fauchaient les nations comme des blés mûrs; elle que voyaient sur la mer nos fabuleux flibustiers dont les blessures et la mort étaient officiellement *cotées* à cette bourse sanglante de la guerre? N'est-ce pas elle enfin que poursuivent, de nos jours, les pionniers de la Californie et tous les chercheurs de trésors, depuis les orpailleurs du Mexique et les *monney-diggers* des Bahama jusqu'aux fouilleurs de ruines de nos campagnes? La mouche magique des traditions pyrénéennes n'a point cessé un seul instant et ne cessera jamais d'attirer ici-bas tout ce qu'il y a de sensualités avides, de vagabondes témérités. Quiconque sent en lui la puissante impulsion des désirs inassouvis la cherche des yeux, la poursuit, comme le *bronche*, à travers les précipices, s'efforce de la saisir dans quelque piége pour lequel il a épuisé son cerveau, sa sueur et son sang, brûle pour l'atteindre la chaumière de l'absent, brise l'existence de l'abandonné, et périt misérablement au milieu de son triomphe, consumé par l'inguérissable fièvre de la satiété.

Et que l'on ne croie pas cette avidité particulière à certains temps ou à certaines races : nous la retrouvons toujours et partout. Si les païens ont la conquête de la toison d'or et du pommier des Hespérides, les hommes du Nord la découverte du *sampo*, talisman souverain qui procurait toutes les richesses, l'Orient ses anneaux magiques et ses lampes d'Aladin, les chrétiens ont eu la recherche du saint Gaal, ce vase divin *que le sang du Christ avait rendu fée*, et qui assurait à son possesseur l'accomplissement de tous ses désirs. La science elle-même a entendu, dans ses retraites austères, les bourdonnements de la *mouche jaune de safran*, et elle s'est oubliée, pendant plusieurs siècles, à la recherche du *grand*

œuvre. Aussi loin que la tradition peut remonter enfin, nous trouvons cette soif de la richesse comme une maladie générale, héréditaire, et c'est à elle qu'il faut attribuer la croyance populaire aux talismans et aux trésors.

Je faisais ces réflexions, tout en suivant la route de Mamers au Mans et me dirigeant vers le bourg de Saint-Cosme. Une butte située près de ce bourg et connue dans l'histoire sous le nom de motte d'Ygé, avait été signalée depuis longtemps dans le pays comme renfermant d'immenses richesses. Les Anglais y avaient bâti, au XIIe siècle, une forteresse où ils avaient tenu garnison jusqu'au traité de Bretigny. Forcés alors de repartir, ils avaient enfoui, dit-on, dans la colline les trésors dont ils n'osaient se charger et qu'ils espéraient reprendre à la prochaine guerre. Cette tradition avait provoqué à plusieurs reprises des recherches dans la motte d'Ygé, devenue mont Jallu. De nouvelles fouilles annoncées par les journaux en 1844 avaient éveillé ma curiosité, et j'étais parti avec le projet de voir une de ces *chasses aux trésors*. J'avais heureusement dans le Maine, pour me guider et m'instruire, un ami de nos plus charmants écrivains, esprit choisi, mais nonchalant, qui, afin d'éviter la fatigue de se conquérir un nom, avait pris d'avance ses invalides dans une étude d'avoué. Il y suicidait tout doucement sa belle intelligence, sans autre distraction qu'un commerce de lettres assez suivi avec d'anciens compagnons qui riaient, comme lui, tout haut de la vie et s'en attristaient tout bas. Nous partîmes ensemble pour cette Californie du mont Jallu dont il me fit l'historique en chemin.

Le premier indice du dépôt précieux avait été une plaque de cuivre trouvée à la tour de Londres, et sur laquelle se lisaient ces mots : *Thesaurus est in monte sa-*

lutis prope Comum. On en eut sans doute connaissance sous Louis XIII, car le régiment du Maine fut alors employé à fouiller le mont Jallu. En 1735, M. le duc de Chevreuse autorisa de nouvelles recherches aussi infructueuses que les précédentes. Après ces deux échecs, il y eut un long répit. Un parchemin trouvé à Paris en 1825, dans les démolitions d'une vieille église, ramena l'attention sur l'ancienne motte d'Ygé. Il se forma une société par actions qui recommença à bouleverser la fallacieuse montagne et y engloutit son capital. Vers la même époque, les Anglais, qui avaient déjà réclamé au dix-huitième siècle le droit d'y faire des perquisitions, renouvelèrent leur demande par l'entremise de M. de Talleyrand, et adressèrent une pétition à la chambre des députés, qui passa à l'ordre du jour. Enfin le père d'une de nos comédiennes les plus connues, M. Fay, subitement éclairé par les révélations d'une femme de chambre somnambule, acheta du propriétaire le droit de recommencer les fouilles. Les indications du *sujet* magnétisé étaient si précises, que les recherches eurent cette fois un résultat. Après des travaux qui lui coutèrent une douzaine de mille francs, M. Fay découvrit cinq deniers et trois clous! Plusieurs dames reprirent après lui son entreprise, et, parmi elles, une parente du *plus fécond de nos romanciers*, qui espérait retrouver au mont Jallu le trésor du père Grandet. Vinrent ensuite le général polonais Milkieski, mesdames Herpin, Hersant, et une nouvelle compagnie d'actionnaires. C'était cette dernière qui bouleversait en 1844 le mont Jallu. Comme tous les chercheurs précédents, les nouveaux actionnaires avaient à leurs gages un magnétiseur et son *sujet*, dont les révélations servaient à diriger les fouilles des ouvriers.

Nous étions arrivés au bas d'une côte où il fallut des-

cendre de nos montures. Les derniers jours de novembre ont une beauté qui leur est propre ; ce n'est plus l'énervante mollesse de l'automne, et ce n'est pas encore la rudesse de l'hiver. Nous jetâmes la bride sur le cou de nos chevaux, et, les laissant aller, nous nous mîmes à gravir la montée en causant. Comme nous arrivions à mi-côte, nous aperçûmes un paysan endormi sur le revers de la douve. La réserve de son attitude et le bon ordre de son costume ne permettaient point d'attribuer ce sommeil à l'ivresse. Il était assis plutôt qu'étendu, la tête un peu renversée et appuyée sur un de ses bras. Son chapeau, rabattu sur les yeux, le mettait à l'abri du soleil. Il tenait de la main droite, en guise de bâton, une petite pelle de taupier. Mon compagnon reconnut le dormeur et s'arrêta. — Vous voyez là, me dit-il en baissant la voix, une des variétés les plus curieuses de nos campagnards. Jean-Marie tient le milieu entre le *mire* (médecin) et le sorcier ; il a des *secrets* et vend des talismans. On se sert de lui pour guérir certaines maladies, chasser les animaux nuisibles, découvrir les sources. On dit qu'il apprend aux jeunes filles des formules pour attirer les amoureux, et les crédules assurent même qu'il possède l'herbe magique avec laquelle on se transporte partout *en désir de femme*, c'est-à-dire plus vite que la pensée. Jean-Marie, certain que le monde vous estime toujours en proportion du pouvoir qu'il vous suppose, n'a garde de les détromper. Aussi est-il consulté par tous nos fermiers, et achète-t-il, chaque année, quelque lopin de terre avec leur argent. Il se rend aujourd'hui chez des pratiques, car voici près de lui sa trousse à talismans.

J'aperçus, en effet, sur les genoux de maître Jean un carnier doublé de cuir, qu'il fouillait sans doute lorsque le sommeil l'avait surpris, et qui était resté entr'ouvert.

Nous pûmes faire, du regard, l'inventaire de ce qu'il renfermait. Mon compagnon me montra la baguette de coudrier pour découvrir les sources, des fragments d'aréolithes qui devaient garantir du tonnerre, une noix percée servant de cage à une araignée vivante et destinée à guérir de la fièvre, un couteau de *langueyeur* portant sur la lame le nom cabalistique de *Raphaël*. Il m'expliquait comment ce dernier nom, que les paysans du Midi faisaient graver sur le soc des charrues afin de rendre les sillons fertiles, avait, dans le Maine, la propriété de guérir les porcs ladres et de les engraisser, lorsque Jean-Marie se réveilla. Bien qu'il parût d'abord surpris de nous voir et même un peu embarrassé, il fit assez bonne contenance et se redressa en nous saluant. C'était un homme encore jeune, dont le visage avait cette expression de jovialité matoise habituelle aux Normands, mais plus rare chez les paysans manceaux. L'avoué lui demanda depuis quand les chrétiens dormaient ainsi au soleil, le long des berges, comme des lézards.

— Depuis qu'ils ne trouvent pas de lits de plumes sur la grande route, répliqua le taupier.

— Maître Jean oublie que la grande route est la chambre à coucher des vagabonds.

— Monsieur l'avoué voit bien, au contraire, que c'est le rendez-vous des honnêtes gens, puisque c'est là que je le rencontre.

— Tu es, à ce que je vois, en chemin pour affaires.

— Et le bourgeois est à la cueillette des procès? dit Jean-Marie, qui retourna la question, au lieu d'y répondre.

— Pourquoi non? reprit gaiement l'avoué; ne connais-tu point le proverbe :

Entre La Flèche et Alençon,
Plus de coquins que de chapons?

Nous allons voir s'il ne se prépare point quelque grabuge du côté de la Motte-Robert; mais toi, bon apôtre, où vas-tu?

— A la ferme du gros François.

— Vers Saint-Cosme?

— A peu près.

— Alors nous pouvons faire route ensemble.

— Si monsieur l'avoué trouve que je ne lui fais pas affront. Jean-Marie s'était levé et se préparait à nous suivre. Je m'aperçus alors qu'il avait laissé tomber un petit sachet rempli de blé, que je lui rendis. Il le glissa au fond de son carnier, et nous dit que c'était un échantillon de froment pour le gros François.

— Ne serait-ce pas plutôt le grain qui sert à composer les *mercuriales d'avenir?* demanda l'avoué en le regardant. Le marchand de talismans sourit sans répondre.

— Vous saurez que c'est un des mille talents de maître Jean, continua mon compagnon; il excelle à deviner ce que sera le prix du blé en consultant les grains de froment. J'ai été moi-même témoin, par hasard, de la confection d'une de ces *mercuriales* anticipées. On range, pour cela, sur la pierre du foyer, et devant un grand feu, douze grains de blé choisis par un homme qui *a reçu le don*, comme maître Jean. Ces grains représentent les douze mois de l'année, en commençant par celui de gauche, qui représente janvier. Lorsque le feu les a échauffés, les grains éclatent et sautent en avant ou en arrière. Dans le premier cas le prix du blé doit infailliblement s'élever, dans le second, il doit descendre.

Je fus frappé de ce mode d'augure, où la divination par le feu rappelait clairement l'ancien culte des éléments et dénonçait l'origine celtique. L'avoué, à qui je communiquai mon impression, se retourna vers le tau-

pier. — Vous voyez, maître Jean? dit-il. Votre cérémonie sent le païen, et a dû être inventée par les druides.

— Possible, dit tranquillement le paysan, la sapience est le lot des vieux.

— Et du malin. Prenez-y garde, maître Jean; c'est, dit-on, un terrible taupier de chrétiens!

Jean-Marie haussa les épaules, et, prenant un air de tolérance philosophique : — Bah! dit-il en riant, ce sont les mal rentés en esprit qui lui en veulent d'être trop *dégotté*[1]. Le diable est comme les pauvres gens : chacun aboie après lui pour faire le bon chien.

Ce n'était pas la première fois que je remarquais dans nos campagnes l'expression de cette étrange sympathie pour l'ange tombé. Que ce soit facilité d'oubli ou naïveté de miséricorde, le peuple a, de tout temps, montré de la tendance à plaindre le coupable qu'il voit atteindre par le châtiment. Il semble qu'à ses yeux la souffrance purifie tout, jusqu'à Satan.

Nous marchâmes ainsi assez longtemps agréablement distraits par la causerie du paysan jusqu'au moment où il nous montra, à la gauche du chemin, un amoncellement de terres bouleversées : c'était le mont Jallu.

Lorsque nous y arrivâmes, les ouvriers travaillaient aux fouilles sous la direction d'un contre-maître; mais le magnétiseur et son *sujet* étaient absents. L'ancienne motte d'Ygé avait été découpée par de profondes tranchées, dont les déblais étaient rejetés à droite et à gauche, et percée de puits destinés à l'épuisement des eaux; elle semblait avoir littéralement changé de place. La *foi*, comme le dit mon compagnon, *avait transporté la montagne*. Ces tas de terre jaunâtre et stérile, sur lesquels s'agitaient des travailleurs empressés, offraient

[1] *Dégotté*, fin, rusé, qui n'est pas *got*.

un singulier spectacle au milieu des champs fertiles et alors déserts, où la nature préparait en silence ses riches moissons. C'était là comme dans la vie : l'homme abandonnait les biens réels pour courir après des songes.

Nous interrogeâmes vainement le contre-maître sur la direction des travaux et sur les espérances des nouveaux chercheurs de trésors ; soit ignorance, soit discrétion, il ne sut rien nous apprendre. Maître Jean nous conseilla de continuer jusqu'à l'auberge de Saint-Cosme, quartier-général des entrepreneurs, où l'on pourrait, selon toute apparence, nous renseigner plus exactement. Nous nous décidâmes à y aller dîner, et, après avoir pris congé du taupier, qui devait quitter là le grand chemin pour s'engager dans la traverse, nous nous remîmes en selle et nous gagnâmes le bourg au galop.

L'arrivée de deux voyageurs *bourgeois* eût produit dans beaucoup de villages une certaine sensation ; mais les habitants de Saint-Cosme étaient blasés sur de pareils événements. Le bruit de nos chevaux n'attira même pas l'aubergiste sur le seuil ; il fallut l'appeler. Il vint recevoir la bride de nos montures avec une dignité indifférente. Mon compagnon, qui voulait nous relever dans son opinion, passa à la cuisine, et fit main-basse sur tout ce qu'il y avait de présentable dans le garde-manger. L'effet de réaction ne se fit pas attendre. L'hôte, convaincu que des gens qui dînent si bien devaient avoir droit à ses respects, mit le bonnet à la main et nous fit entrer dans un salon où le couvert était mis. Comme les préparatifs culinaires demandaient un peu de temps, il voulut bien, pour adoucir les ennuis de l'attente, nous accorder les agréments de sa conversation. Nous apprîmes par lui que les directeurs des fouilles du mont Jallu devaient arriver dans quelques jours. Il ajouta que, par

malheur, il n'y avait point de dames, partant pas de bals, de collations ni de cavalcades. L'aubergiste de Saint-Cosme ne pouvait perdre le souvenir des fêtes données par les *entrepreneuses* précédentes, dont il nous parla avec des élans d'admiration et des soupirs de regret. J'en vins à demander quels avaient été les résultats des premières fouilles? Le flot de paroles s'arrêta, et, comme le contre-maître du mont Jallu, notre hôte s'enveloppa dans une prudente discrétion. Je voulus plaisanter les folles espérances des chercheurs d'or; l'aubergiste prit aussitôt l'air d'une vieille prude devant qui on parle d'amour; j'insistai, il rompit l'entretien en prétextant quelques additions à faire au couvert. Je fis remarquer cette singulière réserve à mon compagnon.

— Vous la trouverez, me dit-il, chez tous les habitants du pays auxquels vous parlerez des trésors du mont Jallu. Ils connaissent trop bien les avantages d'une pareille croyance pour aider à l'ébranler. Personne ne tourne en ridicule la montagne qui l'enrichit. Ce qui est d'ailleurs une fiction pour les autres est pour eux une vérité. La motte d'Ygé contient réellement un talisman sans prix : c'est cette ombre de trésor qui attire ici les écus des spéculateurs crédules, comme la fameuse montagne d'aimant des *Mille et une Nuits* attirait autrefois les vaisseaux. Tout compte fait, cette colline a déjà rapporté aux gens de Champaissant et de Saint-Cosme plus de deux cent mille francs. Le moyen de traiter légèrement une pareille voisine!

— Ses bienfaits sont encore peu apparents, repris-je en m'accoudant à la fenêtre, qui était ouverte. Voyez ces ruelles fangeuses, ces maisons lézardées, ces pauvres enfants qui courent nus pieds sur les cailloux du chemin! Je ne connais rien de plus propre à faire mentir les idylles

qu'un village de France. Pas d'arbres pour ombrager les seuils, pas une fleur pour égayer les fenêtres, aucun témoignage de cet amour de l'homme pour sa demeure, qui est le premier symptôme du bonheur domestique. Ici, la vie est une halte dans la misère et dans la laideur.

— C'est un côté de l'aspect, dit mon compagnon en riant; mais il y en a un autre comme pour toute chose. Vous connaissez le mot de Mme de Staël, qui entendait faire une remarque pleine de justesse : « Oh ! que cela est vrai ! s'écria-t-elle, cela est vrai... comme le contraire ! » Nos villages français sont inhabitables sans doute, mais en revanche ils sont presque toujours pittoresques. Si la civilisation y perd, le paysage y gagne, et je connais beaucoup d'artistes qui pensent encore que le monde a été fait surtout pour être peint. Otez-en les maisons croulantes, les rues en zigzag et les enfants en haillons : ils crieront que l'art est perdu ! A leur point de vue, cette place de village est une magnifique *étude* flamande, et ils donneraient tous les *cottages* de l'Angleterre pour le seul coin de grange où vous voyez ce chaudronnier ambulant.

Mon regard se tourna vers l'homme que l'avoué me désignait : il se tenait assis presque sous nos fenêtres, à l'entrée d'un appentis en ruine; ses outils étaient dispersés autour d'un grand bassin qu'il venait de réparer pour l'aubergiste, et il se préparait à dîner d'un morceau de pain noir et d'un oignon. Son costume était pauvre et usé; ses cheveux gris, coupés carrément au-dessus de ses sourcils noirs, descendaient des deux côtés d'un visage bistré auquel ils servaient de cadre. Maigre, agile et visiblement endurci par la pauvreté, le chaudronnier avait, dans toute sa personne, quelque chose d'âpre, de persistant qui appelait et retenait l'attention. Nous allions

quitter la fenêtre après avoir observé pendant quelques instants son étrange figure, lorsque, tout à coup, nous le vîmes tressaillir, se relever d'un bond, courir vers une ruelle qui s'ouvrait à quelques pas et s'y élancer. Nous cherchâmes en vain des yeux ce qu'il avait pu apercevoir : la ruelle semblait silencieuse et déserte. Le chaudronnier en atteignit l'extrémité, regarda à droite et à gauche, monta sur le mur d'appui d'un petit jardin pour mieux voir, puis revint, d'un air pensif, s'asseoir sous le hangar où nous l'avions remarqué d'abord. En ce moment, l'aubergiste entra. Nous lui demandâmes quel était cet homme.

— Pardine! dit-il, après avoir jeté un regard vers l'appentis, il faudrait le demander au diable! Plusieurs fois j'ai voulu l'interroger, mais, quand on lui parle, c'est comme si on criait dans un puits : rien ne répond. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on le nomme Claude et plus souvent le *Rouleur*, parce qu'il court toujours le pays. On est certain de le voir arriver ici toutes les fois qu'on fouille la butte; aussi le regarde-t-on comme un *chercheur de trésors*. Il paraît même que, l'an dernier, il s'est laissé payer à boire par les gars du *Chêne-Vert*, et, comme le cidre lui a desserré les dents, il leur a raconté des merveilles.

L'avoué et moi nous échangeâmes un coup d'œil. La même idée nous était venue en même temps : il fallait faire parler Claude à tout prix. Nous sortîmes sous prétexte de visiter nos chevaux, et, après avoir traversé l'écurie, nous nous approchâmes sans affectation du chaudronnier. Plongé dans une sorte de rêverie chagrine, il ne s'aperçut point de notre approche. Mon compagnon le salua avec cette aisance joviale qui est le privilége de certains caractères; le *Rouleur* ne répondit point tout de

suite, et quelques instants se passèrent avant que la question qui avait, comme un vain bruit, frappé son oreille, parût arriver jusqu'à son esprit : il se retourna alors et rendit le salut avec réserve.

— Eh bien! les affaires vont-elles, mon brave? demanda l'avoué; y a-t-il beaucoup de chaudrons percés dans le pays?

— Monsieur voit qu'il y en a assez pour faire vivre un homme, répondit froidement l'ouvrier.

— Parbleu! vous êtes le premier à qui j'entends faire un pareil aveu, reprit mon compagnon; d'habitude, les *rouleurs* crient toujours misère. Claude garda le silence.

Je lui demandai s'il ne trouvait pas bien rude de vivre ainsi, toujours errant par les routes solitaires, subissant tous les caprices du ciel et changeant d'hôte chaque soir.

— Quand on n'a personne nulle part, on est chez soi partout, répondit-il.

— Ainsi vous voyagez toujours?

— Les pauvres gens sont obligés d'aller où il y a la pâture et le soleil.

— Mais quand vient la vieillesse ou la maladie!

— On fait comme le loup : on se couche dans un coin et on attend!

Les réponses de Claude avaient une brièveté pittoresque qui n'était point nouvelle pour moi; j'avais déjà remarqué cette poétique originalité de langage sur nos montagnes, sur nos dunes, dans nos forêts, en interrogeant les pâtres, les gardiens de signaux et les bûcherons. C'est un caractère commun à tous les hommes habitués à vivre dans la solitude, sans autres interlocuteurs qu'eux-mêmes. Il semble qu'alors leurs pensées, comme ces vagues recueillies dans les creux de nos rochers, se condensent lentement en cristaux. Leur parole, selon

l'expression des matelots, *apprend à navigueur au plus près*, et non sans profit ; car, si les frottements qui naissent des relations sociales aiguisent l'intelligence et lui arrachent de fréquentes étincelles, ils servent rarement à la rendre plus nette ou plus vigoureuse. Notre improvisation de toutes les heures sème les idées à peine écloses comme ces fleurs stériles que le vent secoue des pommiers, tandis que le silence laisse aux idées du solitaire le temps de s'épanouir sur chaque rameau de l'esprit, d'où elles ne se détachent que parfaites et comme un fruit mûr.

Claude semblait être un de ces parleurs discrets qui n'ouvrent la bouche que pour dire quelque chose, et, bien que son langage ne fût point dépourvu d'une certaine prétention sentencieuse, il avait éveillé assez vivement notre intérêt pour nous donner le désir de prolonger la conversation. L'avoué la soutint quelque temps avec sa verve ordinaire ; mais le *Rouleur* continua à répondre rigoureusement, sans fournir aucune occasion de la détourner vers le sujet dont nous désirions surtout l'entretenir. L'arrivée d'une voisine qui venait s'acquitter envers Claude et jeter quelques sous dans le chaudron posé près de lui offrit enfin à mon compagnon une transition inattendue.

— Si c'est là toute votre recette à Saint-Cosme, dit-il au *Rouleur*, vous serez quelque temps avant de faire fortune, et votre chaudron ne vaut pas celui de la *croix de la Barre*. Je demandai ce que c'était que cette croix.

— Encore une des cassettes du diable ! répliqua-t-il ; il paraît qu'en creusant sous le sol, au coup de minuit, on trouve une grande bassine pleine de pièces d'or ; mais comme elle est attachée à la terre par des racines magiques, personne jusqu'ici n'a pu l'enlever. Le *Rouleur* doit en avoir entendu parler ? Celui-ci fit un signe affir-

matif. — C'est, du reste, la vieille histoire qui se raconte partout, continua mon guide. Si l'on en croit la tradition, nos mendiants meurent de faim sur des millions, et maître Claude a, sans doute, trouvé les mêmes croyances dans ses montagnes d'Auvergne.

— Je ne suis pas né en Auvergne, dit laconiquement le chaudronnier.

— Où donc alors? demandai-je.

— Dans le Berri.

L'avoué, qui avait longtemps habité cette province, fit un mouvement.

— Vous êtes Berrichon ! s'écria-t-il, j'aurais dû le deviner à votre accent. *Par ma fiou! mon poure home topez-là ; moi aussi, j'sommes quasi Morvandiau.*

Le *Rouleur*, qui épluchait son oignon, tressaillit et s'arrêta. — Monsieur parle la *lingue!* dit-il en reprenant, sans y penser, la prononciation du pays.

— *Oui, bin, fiston*, répliqua l'avoué en riant.

Et, afin d'appuyer son dire, il se mit à chanter sur un air de bourrée, avec les portées de voix et les cadences prolongées des bergères du Morvan :

Vire le loup,
Ma chienne *garelle*[1],
Vire le loup
Quand il est saoul;
Laisse-le là,
Ma chienne *garelle*,
Laisse-le là
Quand il est plat.

Le *Rouleur* avait relevé la tête; son front plissé s'épanouit, une lumière sembla passer au fond de ses yeux sombres, et ses lèvres se détendirent. A la fin de l'air, il

[1] *Vire*, tourne; *garelle*, bariolé.

se leva, comme emporté par les souvenirs qui se réveillaient en lui, et poussa le *ioup* national qui termine toutes les bourrées.

— Vous ne vous saviez pas en pays de connaissance? lui dis-je, enchanté du hasard qui venait de rompre la glace entre nous.

— Le diable *m'estringole* si je l'aurais cru! s'écria-t-il. Et où donc monsieur avait-il son *accoutumance* dans le Morvan?

— J'ai habité deux années entre Mont-Renillon et Gacogne, reprit l'avoué, dans une de ces fentes de montagnes que vous appelez des *serres*, tout près l'Huis-André.

— Ah! *yé*! c'est juste où je suis né, interrompit le Rouleur.

— Et nous allions passer l'un près de l'autre sans parler des brandes de là-bas, ajouta mon compagnon.

— J'en aurais eu grand *rancœur*, dit Claude.

— Alors, à table! m'écriai-je; voici l'hôte qui nous prévient que le dîner est servi, et l'on cause toujours mieux entre la fourchette et le verre. Le chaudronnier hésita d'abord: soit embarras, soit défiance, il voulut s'excuser; mais nous refusâmes de l'écouter.

— Ah! *sang!* vous viendrez, s'écria l'avoué; je veux *repater* et *bagouter*, comme on dit à l'Huis-André. Marchons, mon vieux, et s'il vous faut de la musique, je vous redirai la romance du seigneur de Saint-Pierre de Moutier à la jolie gardeuse de moutons qui faisait, comme vous, la *paquoine* :

Dites-moi, ma brunette,
Quel plaisir avez-vous,
Seule, sous la coudrette,
A la merci des loups?

Laissez dessous l'ombrage
Les brebis du village;
Allons, quittez les champs;
Là-bas, vers ces *aubrelles*,
Vous serez demoiselle
Dans mon château *plaisant*[1].

Cette bergerie, chantée comme la précédente, avec l'accent des *pâtours* du Berri, acheva de mettre en joyeuse humeur le chaudronnier, qui nous suivit enfin en riant et prit place à table entre nous deux. Une fois arrivé là, ce ne fut plus le même homme. Les premiers soupçons dissipés, Claude passa, comme tous ceux qui se sont d'abord tenus sur la réserve, de l'extrême contrainte à l'extrême expansion. Les souvenirs du Morvan et le vin de l'aubergiste aidèrent surtout à cette métamorphose. Ce fut le *Sésame, ouvre-toi!* devant lequel tombèrent tous les verrous qui avaient auparavant fermé les portes de cet esprit. Là où j'avais seulement espéré un conteur, je trouvai un type aussi intéressant que singulier. Les aveux, d'abord entrecoupés de réticences, se complétèrent insensiblement. A chaque couplet de l'avoué, la bonne humeur du *Rouleur* semblait se transformer en une confiance attendrie. Enfin nous sûmes toute son histoire.

Claude était un pauvre *champi*, ou enfant trouvé dans les champs. Adopté par un paysan de la montagne, il avait passé ses premières années dans les brandes à garder les *brebiailles*. Là, accroupi avec les autres petits *pâtours*, devant un feu de ronces, il avait entendu parler sans cesse de la poule aux œufs d'or, qui se cachait dans les *traînes* avec ses douze poussins et des épargnes

[1] Ce couplet a été recueilli par M. le comte Jaubert près de Saint-Pierre de Moutier. *Plaisant* signifie *agréable*; *aubrelle* désigne des peupliers. *Paquoine* signifie mijaurée; *repater* et *bagouter*, faire un repas, bavarder; *rancœur*, chagrin.

enfermées par les fées sous les grandes pierres druidiques. Dès qu'il avait pu comprendre, ces opulentes visions avaient hanté sa pauvreté. Pieds nus et vêtu d'une *biaude* en lambeaux, il errait dans les friches, insensible à la pluie, au vent, à la froidure; il frappait de sa houlette ferrée les touffes de bruyères, il retournait les pierres moussues, il regardait au *jour failli* vers les ravines qu'habitaient les *fades*, espérant toujours qu'un hasard bienfaisant lui apporterait la richesse.

Enveloppé dans ce songe d'or, il atteignit le moment où les fils de son maître, devenus assez grands pour garder le troupeau, le forcèrent à chercher fortune ailleurs. Un chaudronnier nomade s'était offet à le recueillir, et Claude avait parcouru avec lui les campagnes, apprenant son métier tellement quellement, et retrouvant partout cette même histoire de trésors cachés, rêve éternel de la misère qui ne veut point désespérer. Ainsi entretenues, ses impressions d'enfance s'étaient fortifiées, agrandies. Lorsque la mort de son second maître le laissa encore une fois seul, il continua sa vie vagabonde et s'enfonça de plus en plus dans les recherches qui l'avaient préoccupé tout enfant.

Les explications dans lesquelles Claude entra à la suite de ce récit jetaient un singulier jour sur l'espèce de mission qu'il s'était donnée à lui-même. Le *Rouleur* n'était point le vulgaire quêteur de trésors que j'avais cru d'abord, mais un de ces alchimistes populaires qui, à l'exemple des poursuivants du grand œuvre, avaient soumis la recherche des richesses cachées à un art cabalistique. Je fus singulièrement étonné de la force de cerveau qu'il avait fallu à cet homme ignorant pour systématiser les traditions et en faire un corps de science. Ce travail lui avait coûté vingt ans d'enquêtes, de réflexions et d'essais.

Il y avait mis cette patience passionnée des vrais fidèles, dont le courage, loin de se briser aux obstacles, s'y fortifie et s'y aiguise. Voici rapidement l'idée de sa théorie, née de la comparaison des différentes croyances populaires.

Il y avait trois espèces de trésors : ceux qui appartenaient au *vilain* (c'était le nom que Claude donnait au démon), ceux qui appartenaient à un trépassé, et ceux que gardaient les génies, les fées ou les *morts ajournés*, c'est-à-dire destinés à une résurrection terrestre. Les premiers comprenaient toutes les richesses enfouies sous la terre et restées cent années sans voir l'*œil du ciel ;* les seconds, celles qu'on avait cachées en égorgeant un être vivant et qui étaient gardées par le fantôme de la victime; les troisièmes enfin, celles que des esprits ou des hommes puissants avaient autrefois entassées dans de mystérieuses retraites. La recherche et la conquête de chacun de ces trésors étaient soumises à différentes conditions. Pour ceux que possédait Satan, il fallait un pacte. On se rendait pour cela dans un carrefour hanté, où l'on évoquait *Robert* au moyen de certaines conjurations. S'il venait à paraître, il fallait lui adresser aussitôt la parole, sous peine d'être emporté par lui. Les conventions du pacte se réglaient ensuite, et on les signait de son sang.

Quant aux dépôts précieux que gardaient des fantômes, ils étaient en petit nombre et difficiles à enlever. Tout être vivant qui y touchait devait mourir inévitablement dans l'année. Il fallait, pour s'en emparer, plusieurs précautions et certaines formules destinées à relever l'ombre de sa faction forcée et à lui ouvrir la région des âmes.

Restaient les trésors appartenant aux génies, aux fées et aux *morts ajournés*. Ceux-ci s'ouvraient plus aisément; il suffisait souvent, pour y puiser, d'un hasard, d'une

heureuse rencontre, ou d'un caprice des possesseurs. La science des chercheurs de trésors indiquait, au reste, plusieurs moyens de trouver et d'acquérir les dépôts précieux. Le premier était la magie et l'étude des incantations; malheureusement, cette branche de l'art était depuis longtemps négligée : Claude nous avoua qu'il y avait peu de chose à en attendre. On pouvait encore vaincre les charmes qui nous dérobaient l'argent caché en faisant consentir un prêtre *à dire une messe à rebours;* mais tous se refusaient à ce sacrilége. Le plus sûr était donc de mettre à profit ce que l'on appelait, dans certaines provinces, la *trêve de la nuit de Noël*. Une tradition répandue dans la chrétienté avait fait du moment où naquit le Sauveur une sorte de suspension à toutes les lois du monde connu et du monde invisible. Il y avait une halte universelle dans la méchanceté, dans l'impuissance et dans les châtiments. Le cœur de l'univers n'était plus oppressé de son immense angoisse; la création entière poussait un soupir de bonheur. Cette *trêve de Dieu* durait pendant tout l'évangile de la messe de minuit. C'était alors que les *menhirs* (pierres-fées) allaient boire à la mer et laissaient à découvert leurs trésors, que les vouivres et les dragons déposaient l'escarboucle qui les couronne pour se baigner aux fontaines, que les bons et les mauvais esprits oubliaient l'exercice de leur puissance, que les animaux eux-mêmes, sortant du silence infligé par Dieu depuis la trahison du serpent, recouvraient la parole. Les cavernes les plus secrètes montraient leurs entrées, la mer laissait voir au fond de ses abîmes, les montagnes ouvraient leurs flancs, et la terre, tressaillant d'allégresse, offrait aux hommes tout ce qu'elle renferme, comme un festin de réjouissance. Le chercheur de trésors devait profiter de ce moment pour puiser aux

mille sources des richesses cachées; mais il lui fallait, pour cela, outre la connaissance des opulentes cachettes, beaucoup d'audace, de promptitude et d'adresse, car, au premier son de la clochette qui se faisait entendre après l'évangile, la trêve expirait; c'était le *canon de la messe de minuit* qui annonçait la reprise de la grande bataille du monde. Les esprits malfaisants retrouvaient toute leur colère, et malheur à qui se laissait surprendre par eux, car il devenait leur proie jusqu'au jugement.

Depuis vingt années, Claude cherchait à profiter de cette *trêve de Dieu* sans avoir pu trouver encore l'occasion favorable; mais cet insuccès n'avait point ébranlé sa foi. A chaque Noël perdue, il ajournait ses espérances jusqu'à la Noël suivante, et attendait patiemment en comptant les jours. Certain d'arriver à une de ces fabuleuses opulences que la pauvreté seule sait rêver, il supportait ses privations avec une sorte de dédain inattentif; sa misère ne lui semblait qu'une attente. C'était la nuit passée dans la cabane du charbonnier par le roi qui va prendre possession d'un trône.

Je voyais pour la première fois un de ces hommes qui marchent enveloppés dans leur idée comme dans un nuage : monomanes dignes de pitié ou d'admiration, suivant le but auquel ils tendent, mais toujours faits pour saisir l'âme, parce qu'ils la glorifient. Qu'est-ce, en effet, que leur folie, sinon une victoire de la volonté sur les instincts? S'abandonner au courant des jours en profitant de ce que chaque vague vous apporte, c'est jouer simplement, sur l'océan humain, le rôle d'une épave; mais choisir sa direction sur cette mer et cingler vers un seul but, c'est imiter le vaisseau qui obéit à une intelligence et surmonte, par elle, tous les efforts des flots.

Le chaudronnier nous raconta plusieurs de ses tenta-

tives, dont quelques-unes, suivant lui, avaient failli réussir. Il nous parla de ses projets, de ses espérances. En nous les détaillant, son œil sombre avait des scintillements, ses lèvres souriaient d'une joie anticipée, un frémissement parcourait ses doigts, comme s'ils eussent déjà senti le contact de l'or. — Faut savoir attendre l'occasion, ajouta-t-il en ayant l'air de penser haut; tout à l'heure encore, j'ai eu un *signe*... — Quand vous avez couru vers la ruelle? Il fit un mouvement. — Vous étiez là, s'écria-t-il. Alors vous savez s'il a pris par la petite *sente* avant de disparaître? — Qui cela? — Vous n'avez donc rien vu? — Rien que votre empressement à poursuivre un objet invisible.

Il se mordit les lèvres et quitta brusquement la table. J'allais lui demander l'explication de ses paroles; l'entrée de l'aubergiste nous interrompit. L'heure que nous avions indiquée pour notre départ était arrivée, et notre hôte venait demander s'il fallait brider les chevaux. Cette apparition acheva de rompre le charme qui nous avait gagné la confiance de Claude, car il en est des cœurs fermés comme des trésors dont il venait de nous raconter l'histoire, pour y lire, il faut le hasard de l'heure et de la rencontre; ouverts un instant, ils se referment bientôt tout à coup et sans retour. Le chaudronnier parut se réveiller : il se leva en nous jetant un regard inquiet comme un homme qui s'aperçoit qu'il a rêvé tout haut. Nous essayâmes de le retenir, mais il nous déclara qu'il s'était déjà trop attardé, et voulait arriver avant la nuit à un hameau qu'il nous désigna. L'avoué, qui devinait mon désir de prolonger l'entretien, prétexta quelques ruines à visiter de ce côté, et décida que nous prendrions la traverse avec le chaudronnier. Celui-ci ne put faire aucune objection, mais il fut aisé de voir que notre com-

pagnie l'embarrassait. Il revint à sa réserve défiante et reprit le ton bref de notre première entrevue.

La route que nous suivions n'était tracée que par de profondes ornières, indiquant la direction des villages qu'elle desservait. Elle traversait tantôt des terres cultivées, tantôt des friches, bordées çà et là par de vieux ormes ou quelques touffes de houx. De temps en temps, nous apercevions, dans les champs, des femmes occupées aux semailles; derrière elles volaient des nuées d'oiseaux cherchant la pâture et que chassait la herse des laboureurs. Ceux-ci s'arrêtaient pour nous voir passer; quelques-uns nous jetaient un souhait de bienvenue, puis nous les voyions reprendre leurs travaux. On n'entendait ni bêlements de troupeaux, ni chants de pâtres, ni bourdonnements d'abeilles, rien enfin de cette rumeur de vie qui, dans les jours d'été, fait bruire la campagne. Cependant ce silence ne ressemblait nullement à la mort; c'était la beauté du calme et du repos après celle du mouvement et du bruit. Nous cédâmes insensiblement, mon compagnon et moi, à l'influence de cette grave sérénité, nos questions au *Rouleur* devinrent plus rares, et nous avions laissé tomber la conversation, lorsque nous arrivâmes près d'une ferme que l'avoué reconnut pour celle du gros François. Un groupe de paysans armés de bêches et de pioches était arrêté à l'extrémité du petit terrain qui faisait face à l'habitation. Parmi eux s'en trouvait un qui semblait écouter des demandes et des indications. Il tenait à la main une baguette de coudrier à deux branches qu'il présentait aux différentes aires du vent, comme s'il eût voulu reconnaître une direction.

— C'est le taupier, m'écriai-je en reconnaissant maître Jean. — Non, pas pour l'heure, répliqua ironiquement Claude; il vient de changer de métier. Ne voyez-vous

pas qu'il tient une baguette d'Aaron. — Il va chercher une source? — A moins que nous ne lui fassions peur! dit le chaudronnier.

Je lui imposai vivement silence de la main. Maître Jean ne nous avait point aperçus, et nous nous trouvions derrière une haie de buis où il était facile de se cacher. Je me baissai de manière à tout voir sans être vu; mes compagnons en firent autant.

Le *sourcier* prit la baguette par les deux branches de la fourche, et, la tenant devant lui, il s'avança lentement de notre côté. Les paysans suivaient, attentifs à tous ses mouvements. Après avoir fait quelques pas, Jean s'arrêta. — La baguette a-t-elle parlé? demandèrent-ils. — Non, dit le sourcier en continuant sa route, c'est la branche droite qui a tourné dans ma main; les branches n'annoncent que le métal : la droite est pour le fer, la gauche pour l'or. Et comme les paysans surpris regardaient autour d'eux sans rien voir et semblaient douter, il entr'ouvrit, avec le pied, une touffe d'herbe, et y montra un fer de cheval. Tous se regardèrent émerveillés.

— Maître Jean ne néglige rien, me fit observer l'avoué, il a d'avance préparé la mise en scène et les accessoires. Cependant le sourcier s'était remis en marche, il arriva à quelques pas du lieu où nous nous trouvions cachés, sembla hésiter, puis s'arrêta. Les paysans l'entourèrent avec une attention anxieuse; la baguette de coudrier sembla osciller, se tordit lentement et finit par se tourner vers un tapis de plantes grasses qui veloutaient les alentours d'un buisson d'osier. — Creusez ici, les *gas*, s'écria Jean en frappant le sol du pied, il y a de l'eau sous mon talon.

Les bêches et les pioches se mirent aussitôt à l'œuvre,

et nous entendîmes bientôt les travailleurs pousser un cri de joie ; l'eau commençait à sourdre dans la tranchée. Nous pensâmes qu'il n'y avait plus d'inconvénient à nous montrer, et nous rejoignîmes le *sourcier*, auquel j'adressai mes félicitations. En apprenant que nous avions tout vu, il parut d'abord embarrassé ; mais il se remit aussitôt, et nous répondit sur le ton demi-plaisant dont j'avais été déjà frappé lors de notre première rencontre. Quant à Claude, il avait tout observé sans rien dire, et continuait à garder un silence railleur.

— Voilà un talisman dont vous ne nous aviez point parlé, lui dis-je à demi-voix en montrant la baguette que le *sourcier* tenait encore. — Il est aisé de cacher un vieux fer dans une touffe d'herbe et de trouver de l'eau où poussent les osiers, répondit le chaudronnier. — Ainsi vous ne croyez pas à la verge de coudrier ! repris-je en souriant.

Il haussa les épaules. — Quoiqu'on soit un pauvre *rouleur*, on a pourtant une raison ! reprit-il avec dédain.

Cependant Jean-Marie avait aperçu Claude, qu'il salua par son nom. Il sembla même que son ton avait un accent de déférence presque respectueuse, et je me demandai si, pour compléter ces exemples de contradictions, l'exploiteur ironique de tant de superstitions partageait, par hasard, celle de la foule à l'endroit des trésors.

Nous continuâmes à suivre la traverse avec nos deux compagnons. Maître Jean avait réclamé les services du chaudronnier ambulant pour quelques réparations indispensables, et il le conduisait à sa closerie, peu éloignée de la motte Ygé, dont nous commençâmes à revoir les sommets écrêtés.

Le vent venait de se lever brusquement du côté de l'ouest, chassant devant lui de gros nuages plombés qui

s'entassaient au-dessus de nos têtes. Nous étions menacés d'un de ces orages de pluie qui remplacent, dans nos provinces occidentales, les orages neigeux de l'Écosse. Je connaissais par expérience ces espèces de trombes, nommées dans le pays *accats d'eau*, et j'avertis mon compagnon, qui, depuis un instant, regardait aussi l'horizon avec inquiétude. Il était douteux que nous pussions éviter tout l'orage ; mais, en faisant diligence, nous avions l'espoir de sortir bientôt de la région pluvieuse, qui n'embrasse souvent qu'un espace assez rétréci, et d'en être quittes pour un grain. Nous nous hâtâmes, en conséquence, de repasser la bride sur le cou de nos montures et de nous remettre en selle ; par malheur, au moment de partir, le cheval de l'avoué refusa de prendre le galop, et nous nous aperçûmes qu'il boitait du pied droit. Examen fait par maître Jean, il se trouva qu'il était déferré et assez blessé pour ne pouvoir marcher qu'au pas. Pendant que, désappointés par ce contre-temps, nous délibérions sur ce qu'il fallait faire, quelques gouttes de pluie, emportées par la rafale, nous fouettèrent le visage. — Il n'y a plus à songer à se mettre en route, dit le *taupier ;* faut que ces messieurs viennent à la closerie. — Est-ce bien loin? demandai-je. — Là, tout contre, au bout de la chênaie.

Je regardai l'avoué. — Nous ne pouvons choisir, dit-il ; allons provisoirement à la closerie.

— Alors, sauve qui peut! s'écria Jean, voici l'*accat!*

A ces mots, il rentra la tête dans ses épaules, arrondit le dos, cacha ses mains sous ses aisselles et se mit à courir vers la chênaie. Au même instant, toutes les cataractes du ciel semblèrent s'ouvrir. Les gouttes de pluie étaient si larges et si pressées, qu'elles paraissaient se continuer l'une l'autre et formaient un véritable voile liquide

dont nous étions enveloppés. L'eau qui tombait sur nous à flots réjaillissait en cascades le long de nos montures. La surprise et le bruit de cette inondation nous avaient étourdis; nous ne commençâmes à nous reconnaître qu'en atteignant le bois de chênes. Là, grâce au feuillage touffu, la pluie, qui frappait obliquement, n'avait pénétré que dans la lisière tournée à l'ouest. Au bout de quelques pas, nous nous trouvâmes presque complétement à l'abri. Maître Jean s'arrêta en se secouant. — Eh bien! en voilà une *arrosée!* s'écria-t-il avec un éclat de rire; faut que tous les moulins du bon Dieu aient ouvert leurs écluses du même coup! — Je suis percé jusqu'aux os! dit mon compagnon, à qui ce déluge subit avait donné le frisson. — La closerie est au bout de la futaie, fit observer le *taupier*, et une flambée de fagots nous aura bientôt séchés.

L'avoué demanda s'il ne serait pas plus sage de regagner Mamers par la route de traverse. — Ah! bien oui, dit maître Jean, faudrait qu'il y eût encore une route! mettez-moi un peu la tête à la fenêtre pour voir! Il nous indiquait une percée par laquelle on apercevait la campagne. Tous y était noyé. L'eau coulait à travers les sillons comme dans des canaux, et dégorgeait de toutes parts dans les douves débordées. Les chemins avaient été transformés en lits de torrents. L'inondation emportait les chaumes flétris, les bois épars, les arbustes déracinés, et roulait ses vagues jaunâtres avec mille rumeurs, tandis que la chênaie, ébranlée par le vent, gémissait sourdement dans ses profondeurs. Le retour à Mamers était évidemment impossible; il fallait accepter l'hospitalité du *taupier*.

Nous apercevions déjà sa closerie, placée à mi-côte. La maison, comme l'eût dit Virgile, *pendait* au flanc

du coteau. Elle était précédée d'une petite aire à battre ; derrière, s'étendait un jardin de forme irrégulière qu'enfermait une haie de cityse et de sureau. Le tout nous apparaissait au bout de l'avenue de chênes que nous suivions, encadré dans les derniers rameaux, comme la vignette de quelque églogue illustrée par le burin anglais.

La brièveté de l'*accat* avait été proportionnée à sa violence. Il semblait déjà toucher à sa fin, et quelques lueurs du soleil couchant rayaient l'horizon. Un de ces jets lumineux tomba, tout à coup, sur la closerie, qui, encore baignée des eaux de l'orage, scintillait sous ce rayon inattendu. Je ralentis le pas, malgré moi, pour contempler le charmant aspect qu'offrait la maisonnette rustique à moitié sortie du déluge ; mais mon regard, en se promenant du toit rongé de mousse à la vieille touffe d'aubépine qui ombrageait la porte, s'arrêta sur un objet qu'il ne put d'abord bien définir. C'était une forme humaine, immobile et accroupie sur le seuil. Je reconnus enfin une femme dont les cheveux pendaient en désordre, et qui, assise sur la terre, effleurait de ses pieds nus les petites flaques d'eau formées par l'égout des toits. Dès que je pus apercevoir ses traits, je reconnus une de ces pauvres idiotes qui n'ont presque rien conservé de l'espèce humaine. Jean-Marie avait remarqué la direction de mon regard et me dit sans aucune apparence d'embarras : — C'est la sœur Marthe qui m'attend. — Vous osez donc la laisser seule à la garde de la maison ? demanda mon compagnon. — Et la maison ne sera jamais mieux gardée, ajouta le *taupier* ; il n'y a pas comme ces *innocentes* pour être fidèles au logis. Quand je suis parti, qu'il vente ou qu'il neige, Marthe ne quitte jamais le seuil, et celui qui voudrait le passer sans moi serait étranglé comme une *mauvie*. Regardez plutôt, voilà qu'elle nous a entendus.

L'idiote venait, en effet, de redresser la tête. Elle sembla aspirer le vent de notre côté, et fit entendre une sorte de glapissement. Son front déprimé, ses yeux obliques, son menton en fuite, sa peau boursouflée et d'un jaune plombé lui donnaient quelque chose de la bête fauve. En nous apercevant, elle se releva d'un bond, comme si elle eût été mue par un ressort, poussa un cri menaçant et avança vers nous les deux poings fermés; mais à la voix du *taupier*, elle s'apaisa subitement, et courut à sa rencontre en exprimant sa joie par des cris discordants et des gestes désordonnés. Elle tourna plusieurs fois autour de lui avec des gambades, approcha la tête de sa poitrine et de son épaule, comme un chien qui caresse, courut en avant, puis revint, les bras levés en signe d'allégresse. Pendant tous ces mouvements sa figure restait impassible et sauvage. La sensation semblait comme enfouie dans le chaos de ses traits confus; on eût dit le visage d'une statue mutilée dont l'expression avait disparu sous le marteau.

Jean-Marie lui adressa quelques mots affectueux, l'écarta doucement du seuil où elle s'était replacée, et nous fit entrer. Il nous invita à nous approcher du foyer, en se hâtant d'y jeter une bourrée de *traines*, dans lesquelles le feu courut aussitôt avec des pétillements. A la vue de la flamme, Marthe poussa un grognement de joie, et alla s'accroupir au coin le plus reculé de l'âtre. Incrustée, pour ainsi dire, dans le mur noirci à demi voilée par le nuage de fumée qui commençait à dérouler ses spirales bleuâtres, cette figure ébauchée avait une apparence presque fantastique. L'avoué s'étonna que maître Jean eût pu s'accoutumer à une pareille compagnie.

— C'est tout ce qui me reste de parents, répondit le *taupier*. *Assotée* comme vous la voyez, elle me rappelle

encore ceux que j'ai perdus, et le proverbe dit qu'*une veuve trouve toujours assez beau son dernier enfant.* Puis, quand on rentre tout seul, sur le soir, et qu'on ne trouve chez soi aucune créature vivante, les quatre murs de la maison vous pèsent comme si vous les portiez. Marthe, du moins, fait que je ne crois pas le monde fini; elle me reconnaît, elle me parle à sa manière. Même de penser qu'elle est mauvaise avec tous les autres, ça me fait lui vouloir plus de bien. Ça n'a pas de raison, mais chacun a ainsi, dans le cœur, sa fantaisie.

On eût pu croire que l'idiote comprenait ce qui se disait, car elle s'approcha en rampant sur la pierre du foyer et vint s'asseoir près de son frère, la tête appuyée à ses pieds, comme un animal domestique. Je regardais avec un mélange d'intérêt et de dégoût cet être difforme chez qui, à défaut des clartés de la raison, brillaient encore quelques fugitives lueurs de sentiment. Mon attention fut détournée par le chaudronnier, qui, en attendant qu'on lui remît les ustensiles à réparer, avait voulu établir son atelier portatif dans l'aire. Il rentra pour nous annoncer que le vent avait cessé, mais qu'un épais brouillard couvrait l'horizon. Aux torrents d'eau qui nous avaient submergés quelques instants auparavant, venait de succéder une pluie fine et tiède, qui tombait silencieusement.

— Alors, dit le *taupier*, nous aurons la *brouillasse* jusqu'à demain matin; faudra le coup de balai du vent de six heures pour tout nettoyer là-haut. — Eh bien! mais en attendant, s'écria l'avoué, qu'allons-nous devenir, nous autres? — Vous resterez sous mon pauvre toit, si ça ne vous fait pas affront, répliqua le *taupier*. — Il n'y a jamais d'affront à être au sec, maître Jean; seulement, je crains que nous ne soyons pour vous une grande gêne. — J'ai à côté un lit de pèlerin, comme on dit:

c'est un peu champêtre pour de *grosses gens* ; mais, *faute de froment*, *les allouettes font leur nid dans le seigle.*

En parlant ainsi, il nous ouvrit une porte conduisant dans une petite pièce voisine, dont les murs lézardés disparaissaient sous un rideau de plantes potagères conservées pour graines, et dont les touffes desséchées flottaient çà et là, suspendues à des os de mouton fichés dans la muraille en guise de clous. Une huche à blé, deux barriques défoncées, un banc et un lit complétaient l'ameublement. Comme il n'y avait point à choisir, nous remerciâmes le *taupier* en déclarant que nous acceptions son hospitalité, et nous sortîmes pour visiter nos chevaux dans le petit hangar qui leur servait d'écurie. Jean-Marie les avait débridés et leur avait apporté une partie de l'herbe coupée pour sa vache. Nous y joignîmes quelques poignées d'orge et deux bottes de paille pour litière; des fagots dressés à l'une des ouvertures de la grange, du côté du vent, les mirent à l'abri.

Pendant que nous achevions ces préparatifs de campement, la nuit était venue. L'épais brouillard qui avait tout envahi ne laissait briller aucune étoile, la campagne apparaissait comme un abîme obscur, au milieu duquel des taches plus sombres indiquaient les bois. On n'entendait que le bruit monotone et presque imperceptible de la bruine sur les feuillages. Tout cet ensemble voilé et silencieux avait un caractère de tristesse pour ainsi dire harmonieuse. L'air était plein des âcres parfums qui s'exhalent de la terre humectée et des végétations meurtries par l'orage. Nous restâmes quelque temps appuyés à l'un des piliers de l'appentis, les regards plongés dans ces ténèbres, au fond desquelles on sentait encore la création. Jean-Marie vint enfin nous prévenir que le souper était servi. Le chaudronnier, qui avait terminé

son travail, devait nous tenir compagnie, et nous nous mîmes tous à table dans les meilleures dispositions.

La vie réglée de notre vieille société nous condamne à courir presque constamment, comme les wagons sur la voie ferrée, et le moindre caprice est un déraillement qui a son danger. Aussi, lorsque le hasard vient nous enlever, un instant, aux ornières de l'habitude, trouvons-nous à cet imprévu toute la saveur de la nouveauté. Tandis que pour le trappeur américain la descente d'une cataracte paraît une simple circonstance de voyage, et la rencontre des Indiens scalpeurs un incident vulgaire, pour nous, voyageurs civilisés, une averse qui nous surprend sans manteau est une aventure, la nuit passée au foyer d'une closerie un roman complet. C'est qu'à vrai dire ce peuple de paysans qui entourent nos villes nous est presque aussi inconnu que l'Indien peau rouge au touriste qui se rend en poste de New-York à Boston. Nous l'avons bien aperçu en passant courbé sur sa faucille ou sur ses sillons; peut-être même nous sommes-nous arrêtés pour esquisser son toit de chaume doré par le soleil couchant; mais quel citadin pénètre dans sa vie intérieure, apprend sa langue, comprend sa philosophie, écoute ses traditions? Nos campagnes ressemblent aux manuscrits d'Herculanum qu'on n'a point encore déroulés. A peine en connaît-on de courts fragments copiés, en passant, par quelques curieux; le poëme entier reste à traduire.

Je m'étais placé à table près du chercheur de trésors, espérant obtenir de lui de nouvelles confidences; mais il était rentré dans son laconisme comme dans une forteresse inexpugnable. Il fallut se rabattre sur le *sourcier*, qui avait heureusement gardé sa gaieté communicative, et qui continuait de répondre à toutes mes questions. A

la vérité, ses réponses n'étaient pas toujours directes : Jean-Marie était né trop près de la Normandie pour ne pas connaître l'art des phrases, qui, comme le Janus antique, ont deux visages contraires ; par cela même cependant que la conversation était avec lui une sorte de colin-maillard où l'on cherchait toujours à tâtons la vérité, il en résultait plus d'excitation et de mouvement.

Pendant le repas, Marthe vint s'asseoir par terre à côté de lui, une main posée sur ses genoux et la tête appuyée à cette main comme un enfant qui dort. Elle l'avertissait de temps en temps par un petit cri plaintif, et Jean lui tendait sa part du souper. En l'observant, il me sembla qu'elle ne mangeait point avec la brutale avidité ordinaire aux idiots, et que sa joie venait moins de la nourriture que de la main qui la lui offrait. Par instants, elle relevait la tête vers son frère, et, à travers l'hébétement de son grand œil bleu, passait je ne sais quelle lueur de tendresse ; on surprenait encore, sous ces traits et dans ces mouvements, où le jeu des muscles avait remplacé l'intelligence, un vestige confus des grâces de la femme ; le vase détruit et souillé avait conservé quelque imperceptible senteur du parfum évaporé.

Jean-Marie nous apprit que l'idiotisme de Marthe ne remontait point à sa naissance. D'esprit lent et faible jusqu'à l'âge de douze ans, elle regagnait par le cœur ce qui lui manquait en intelligence. On n'avait jamais pu l'appliquer à aucun travail, ni lui confier aucune responsabilité ; mais, pour Jean-Marie et pour sa mère, qui vivait encore, elle eût gravi les rochers, percé les haies, traversé les rivières. Son attachement ressemblait à celui du chien : il était silencieux, spontané, et, pour ainsi dire, involontaire. L'incendie de la maison qu'elle habitait avec sa famille ébranla son faible cerveau ; son in-

telligencé baissa de jour en jour, comme l'eau fuyant du vase qu'un choc a fêlé. Les années se succédèrent, et, au lieu de monter, comme les autres enfants de son âge, du crépuscule au plein soleil, elle descendit toujours et s'enfonça de plus en plus dans les ténèbres. Enfin, elle en était arrivée où nous la voyions..Cependant le *taupier* ne paraissait point avoir renoncé à la guérison. Son ignorance soutenait son espoir. Il nous apprit que Marthe avait parfois des retours, sinon de raison, du moins de souvenir : habituellement muette, elle retrouvait alors le nom de son frère, et l'appelait avec le même accent qu'autrefois; mais des circonstances extrêmes pouvaient seules provoquer ces éclairs de mémoire.

Claude, qui avait paru prendre peu d'intérêt à ces explications, continuait à manger sans rien dire. Deux ou trois fois, son œil s'était porté sur l'idiote, et je n'y avais pas même surpris cet intérêt ordinaire du paysan pour ceux que l'on désigne dans nos campagnes sous le nom de *saints innocents*. Absorbé dans sa distraction méditative, il semblait suivre d'un regard persistant quelque image invisible à tous les yeux. Le souper fini, il se leva le premier et alla sur le seuil examiner le temps. Nous nous étions approchés du foyer, où mon compagnon avait allumé un cigare dont la fumée nous enveloppait déjà de son âcre parfum, lorsque le *rouleur* revint à nous et se mit à réunir les différentes pièces de son atelier portatif. Je lui demandai s'il allait partir. — Tout à l'heure, répliqua-t-il en apprêtant les bretelles de sa hotte. — Malgré la pluie ! reprit l'avoué.

Il haussa les épaules en lui indiquant du regard ses mains desséchées auxquelles les injures de l'air avaient donné la teinte du bronze de Florence, et qui semblaient

en avoir l'imperméabilité. — Ce cuir-là ne craint rien, dit-il brièvement. — Et où allez-vous ? demandai-je.

Il nomma un village éloigné de deux lieues. Jean-Marie fit observer qu'il trouverait les routes noyées, il répondit qu'il prendrait par les champs. Le *taupier* secoua la tête. — C'est un chemin plus commode pour les lièvres que pour un homme chargé, dit-il ; si le fils de votre mère avait un peu de sens, il me demanderait deux bottes de paille pour passer ici la nuit. — Le fils de ma mère a son idée, répliqua sèchement Claude, qui achevait ses préparatifs.

Le *taupier* ne parut ni surpris, ni blessé de cette brusque réponse ; il regarda son hôte avec l'espèce de déférence qu'il m'avait paru lui montrer dès l'abord.— Vous êtes votre maître, *Rouleur*, reprit-il tranquillement ; mais on ne se sépare point comme ça avant d'avoir bu le *coup de soleil*. A ces mots, il ouvrit une armoire d'où il tira une bouteille d'eau-de-vie presque pleine, et il en versa dans chaque verre. Nous trinquâmes, en adressant à Claude un souhait d'heureux voyage. Mon compagnon répéta pour lui la prière populaire de saint *Bon-Sens*, demandant à Dieu de le préserver « des hommes de la cour, des femmes de la ville et des loups des champs. »

— Monsieur veut rire, dit Jean-Marie à l'avoué ; mais que je devienne Normand, si je n'ai pas cru hier voir un loup tout près de la closerie. Je suis rentré prendre mon fusil, j'ai suivi la bête tout le long de la grande haie, et j'allais lui envoyer mes chevrotines, quand elle a aboyé.

— C'était un chien ?

— D'une espèce que je n'ai jamais vue dans le pays.

Une sorte d'interjection étouffée me fit retourner la tête, le *Rouleur* était immobile à quelques pas, un bras passé dans la bretelle de sa hotte et l'autre en avant. —

Un chien!... fauve!... répéta-t-il avec une sorte d'hésitation. — A oreilles droites, ajouta le *taupier*. — Le museau effilé? — La queue balayant la terre. — Et vous dites que vous l'avez rencontré hier? — Puisque je l'ai suivi. — Alors vous savez ce qu'il est devenu? — Je l'ai vu se terrer dans la grande butte.

Claude baissa la tête sans répondre; mais son bras se dégagea lentement de la bricole, et il alla s'asseoir au foyer d'un air pensif.

— Vous ne partez donc plus? lui demandai-je. — Tout à l'heure, répondit-il en s'asseyant sur l'âtre et étendant machinalement ses mains vers la flamme mourante.

Jean-Marie fit alors observer que la bruine serait peut-être balayée par le vent de minuit, et le *Rouleur* ne parut pas éloigné de retarder son départ jusqu'à cette heure. Notre hôte voulut remplir une seconde fois les verres; mais nous nous hâtâmes de poser la main sur les nôtres, et, afin d'échapper à de nouvelles instances, nous nous décidâmes à nous retirer.

L'humidité de nos vêtements, imparfaitement séchés par la flamme du foyer, commençait d'ailleurs à nous faire éprouver un malaise qui se traduisait par un invincible besoin de sommeil. Heureusement notre lit, qui n'était composé que d'une paillasse et d'une couette de balle, était assez large pour deux. Nous résolûmes de nous y étendre tout habillés, après avoir fraternellement partagé les couvertures vertes qui l'enveloppaient. Au moment de refermer la porte de communication que nous avions laissée ouverte pour profiter de la lumière, je jetai un regard vers le foyer. Jean-Marie et Claude étaient assis en face l'un de l'autre; le premier, bien nourri, bien vêtu et le visage fleuri, vidait son verre à petits coups en fredonnant la *ronde des noces*; le se-

cond, maigre, déguenillé, le front plissé, avait tout bu d'un trait, et regardait à ses pieds d'un air sombre. Je fis remarquer ce contraste à mon compagnon. — Ne vous en étonnez pas, me dit-il; vous avez là le chasseur de sottises et le chasseur de chimères. Celui-là moissonne dans le champ fécond de la crédulité humaine, celui-ci est à la recherche de cette terre promise où l'on n'arrive jamais. Celui qui chante et qui savoure est le soldat du mensonge, toujours vainqueur et joyeux; celui qui se tait est le pèlerin de l'idéal, toujours haletant et trompé.

Bien que chacun de nous se fût roulé dans sa couverture, le froid nous empêcha pendant quelque temps de dormir. J'entendis enfin la respiration de mon compagnon prendre ces intonations sonores et régulières qui annoncent le sommeil, et moi-même je ne tardai pas à l'imiter. Mais une espèce de fièvre avait insensiblement succédé au froid. Les lassitudes douloureuses que j'éprouvais dans tout le corps se traduisirent, comme d'habitude, en un rêve destiné à les justifier. Mon imagination mêla le souvenir de la réalité aux plus folles inventions. Il me sembla que je m'étais égaré dans un pays inconnu, que j'étais recueilli dans une maison dont les hôtes méditaient quelque projet sinistre. J'entendais verrouiller ma porte en dehors; un pan de mur s'ouvrait et laissait passer des ombres qui s'avançaient silencieusement vers moi; je voulais appeler, une main s'appuyait sur mes lèvres; je voulais m'élancer du lit, des bras m'y retenaient enchaîné. Je m'épuisais en efforts désespérés, jusqu'à ce qu'un redoublement d'énergie me fit enfin pousser un cri qui me réveilla. Je me redressai sur mon séant : j'étais seul; mon compagnon continuait à dormir paisiblement, ce n'était donc qu'un rêve! Je poussai un soupir

de soulagement. Tout à coup un bruit de pas se fit entendre à la porte. Je prêtai l'oreille... Quelqu'un était là. J'entendis distinctement la voix du *sourcier* qui disait : — Ils dorment !

Celle du *rouleur* répondit plus bas : — N'importe.

Puis la clef fut tournée, le pène glissa dans la serrure, et les pas s'éloignèrent. Je me laissai couler à terre, et je me dirigeai à tâtons vers la porte. Ma main rencontra le loquet, qu'elle leva ; mais, je ne m'étais pas trompé, nous étions enfermés. Un jet de lumière, filtrant à travers les planches mal jointes, me fit trouver une fissure à laquelle j'appliquai l'œil, et je pus voir tout ce qui se passait dans la pièce voisine.

Les deux paysans s'étaient rassis à la même place, le visage éclairé par la flamme. Jean-Marie avait à ses pieds une bourrée déliée dont il brisait les branches en menus brins ; la bouteille d'eau-de-vie presque vide était à ses côtés ; et il me sembla que son teint s'était allumé de couleurs plus vives. Quant au *rouleur*, penché en avant, il lui parlait à demi-voix et d'un ton d'expansion persuasive. Je ne saisis d'abord que des mots entrecoupés, mais je pouvais juger de l'importance de la confidence par le redoublement d'attention du *sourcier* ; enfin, les voix s'élevèrent insensiblement, quelques lambeaux de phrases arrivèrent jusqu'à moi !... Il s'agissait du chien mystérieux suivi par Jean-Marie, et que le *rouleur* lui-même avait aperçu deux fois. Je crus comprendre que ce dernier l'avait reconnu pour le *chien de terre* préposé par les fantômes à la garde des trésors. Le *sourcier* laissa échapper une exclamation de surprise, mais qui n'exprimait aucun doute. — Par mon baptême ! alors notre fortune est faite, s'écria-t-il. — Pour ça, faut pas que les hommes de loi s'en doutent, dit Claude en jetant

un regard vers la porte de communication, et voilà pourquoi j'ai mis les bourgeois sous clef. A cette heure, le gibier est à nous, et il n'y a point de part pour le roi. — Partons, *Rouleur*, dit Jean-Marie, qui s'était levé. — Minute! reprit Claude, il faut d'abord s'entendre. Tu es sûr de reconnaître l'endroit où le chien s'est terré? — C'est à la petite *Pierrière*; mais le trésor sera caché? — Je sais la conjuration qui le rendra visible; il ne faudra plus que quelques coups de pioche... — J'ai notre affaire, dit le *sourcier* en saisissant un boyau derrière un tas de bourrées; en route, vieux, mais surtout pas de tours de Normand! — Ne crains rien, répliqua Claude. — Si on trouve le magot, on ne se quittera pas? — Non. — On n'y regardera qu'au retour? — Ce sera toi qui le tireras du trou et qui l'apporteras. — Convenu, dit Jean-Marie, qui jeta le boyau sur son épaule et fit un pas pour sortir; mais, se ravisant tout à coup : — Un moment! s'écria-t-il, j'avais oublié, moi... Le premier qui touche au trésor des trépassés doit mourir dans l'année. — Ah! tu sais ça? dit Claude en tressaillant. — Et tu espérais m'y prendre, mauvais brigand! reprit le *taupier* avec emportement. — Faut que quelqu'un se dévoue, objecta le *Rouleur* d'un accent convaincu. — Que le diable me brûle si c'est moi! s'écria Jean-Marie; ah! tu voulais me faire manger de la mort pour avoir ensuite part à toi seul? Hors d'ici, vagabond! j'aime encore mieux ma peau que ton trésor. — A ta fantaisie, dit le *Rouleur*, qui savait sans doute que le plus mauvais moyen de ramener un homme en colère était de lui donner des raisons.

Et il rechargea sa hotte avec une sorte d'indifférence, prit son bâton et se dirigea vers la porte. — Jean-Marie, qui l'avait laissé faire en grommelant, le regarda sortir;

il parut hésiter un instant, puis finit par le suivre.

J'avais cessé de les voir, mais le bruit de leurs voix m'avertit bientôt que tous deux s'étaient arrêtés au-delà du seuil. Je fis inutilement un nouvel effort pour ouvrir la porte de communication. Ma curiosité était excitée outre mesure. Je ne pouvais douter que le taupier et Claude n'eussent repris la question du trésor, et, à tout prix, j'aurais voulu entendre le débat; mais je prêtais en vain l'oreille : aucune parole ne parvenait jusqu'à moi. Je pouvais seulement reconnaître à la voix chaque interlocuteur, et préjuger par l'intonation ce qu'ils disaient.

Cette espèce d'interprétation, dans laquelle l'imagination avait la plus grande part, finit par m'absorber complétement. L'accent du *taupier* avait été d'abord presque menaçant, celui de Claude bref et absolu; mais insensiblement le premier s'était adouci, et le second avait perdu sa cassante sécheresse. Maintenant le *Rouleur* parlait longuement, du ton d'un homme qui veut persuader. Il avait sans doute trouvé quelque expédient qu'il s'efforçait de faire accepter. Le *sourcier* répondait de loin en loin, comme pour opposer des objections; mais celles-ci devenaient à chaque instant plus rares et plus courtes. Claude gagnait certainement du terrain. J'écoutais sa voix, qui prenait des intonations toujours plus persuasives, et je supposais le plaidoyer que je ne pouvais entendre. Il entretenait son interlocuteur de la découverte du trésor, et évoquait, pour le séduire, un de ces rêves que chacun de nous tient caché dans les derniers replis de sa pensée. Il lui montrait, peut-être, la closerie transformée en ferme à deux charrues, l'enclos d'entrée devenu une aire bordée de grandes meules de froment, la haie du verger reculée de *plusieurs vols*

de chapons. Il lui faisait entendre le meuglement des vaches revenant le long des *sentes* vertes, les grelots des attelages qui ramenaient du marché les charrettes vides, et le sifflement cadencé des garçons de labour dispersés dans les guérets. Mais quelle était la condition imposée à cette espérance? Il fallait qu'elle fût bien périlleuse ou bien dure, car le *sourcier* résistait toujours. Parfois cependant le débat cessait, comme s'il eût consenti; j'entendais le *Rouleur* se rapprocher du seuil. Alors Jean-Marie l'arrêtait tout à coup par un nouveau refus, et la discussion reprenait. Enfin, l'obstination de Claude l'emporta; son interlocuteur parut céder, et tous deux rentrèrent.— Ainsi c'est dit? murmura le *Rouleur*. — Oui, répliqua Jean-Marie d'une voix troublée. — Alors, plus de retard, ou nous manquons l'affaire. Le *sourcier* traversa la pièce, alla droit à un renfoncement où j'avais remarqué une paillasse, et appela Marthe. — Elle n'entendra pas, elle dort, fit observer le *Rouleur*. Jean-Marie se pencha pour secouer l'idiote, dont le grognement me prouva bientôt qu'elle était réveillée. — Debout, Marthe! viens avec nous, dit précipitamment le *sourcier*, nous avons besoin de toi.

Je compris enfin le sujet du débat mystérieux qui s'était prolongé si longtemps. Pour obtenir la possession du trésor, il fallait que quelqu'un se dévouât, ainsi que l'avait déclaré le *Rouleur*, et il avait décidé Jean-Marie à sacrifier sa sœur! Cette longue habitude de tendresse, dont le témoignage nous avait touchés un instant auparavant, n'avait pu tenir contre le rayonnement d'une chimérique richesse. Je demeurai saisi, comme si le danger qu'allait courir l'idiote eût eu quelque chose de réel. Quoi qu'il arrivât désormais, le frère avait, en effet, échangé la vie de la sœur contre l'espérance d'un

peu d'or. J'aurais pu tout arrêter en faisant connaître que j'étais là; je ne sais quelle fièvre de curiosité me retint. Je voulus voir jusqu'au bout cette amère épreuve des affections humaines. Je tenais d'ailleurs à jouir du désappointement qui devait punir les deux meurtriers d'intention.

Ils avaient réussi à faire lever Marthe et à l'emmener à moitié endormie. Dès qu'ils eurent disparu, je courus réveiller mon compagnon, à qui je racontai rapidement ce qui s'était passé. — Vite, suivons-les, dit-il en se jetant en bas du lit.

Je lui fis observer que la porte était fermée. — Voyons la fenêtre, s'écria-t-il. Nous la cherchâmes dans l'obscurité; elle était garnie d'un fort treillis. Il fallut revenir à la porte et réunir nos efforts contre la serrure; mais ce fut peine inutile. L'avoué se mit à faire le tour de la pièce en suivant le mur, dans l'espoir de découvrir quelque issue. Tout à coup je l'entendis s'écrier : — Nous sommes sauvés ! — Vous avez trouvé une seconde fenêtre? lui dis-je. — Mieux que cela ; j'ai un levier.

Il vint me rejoindre, plaça la barre de fer sous le battant, et, en deux ou trois secousses, l'enleva de ses gonds. Je l'aidai à le ranger de côté, et nous gagnâmes la porte extérieure. Toutes ces opérations avaient demandé du temps; lorsque nous arrivâmes dans la petite cour d'entrée, nous ne vîmes plus personne, et nous cherchâmes en vain à reconnaître la direction prise par l'idiote et ses deux conducteurs. Ils avaient bien parlé des *petites pierrières*, mais mon compagnon n'en connaissait pas mieux que moi la position. Nous nous consultions depuis quelques instants sur ce qu'il fallait faire, lorsqu'un sourd retentissement ébranla tout à coup la colline et fut suivi de deux cris de détresse. — Qu'est-ce

que cela? demandai-je en tressaillant. — Il m'a semblé reconnaître la voix du *rouleur* et celle de Jean-Marie, dit l'avoué.

Nous courûmes dans la direction que les cris nous indiquaient, mais nous fûmes bientôt arrêtés par une haie. Il fallut revenir sur nos pas et faire un long détour. Enfin nous aperçûmes un chemin creux dans lequel nous nous engageâmes rapidement. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas, qu'une forme étrange apparut dans la nuit, au détour de la route, et nous reconnûmes le *sourcier* portant l'idiote dans ses bras. Nous lui demandâmes ce qu'il y avait. — La *pierrière!*... bégaya-t-il haletant; nous avons voulu... élargir l'entrée, tout a croulé sur Marthe... Place! place!

Il continuait à courir vers la closerie aussi vite que son fardeau le lui permettait. Nous le suivîmes sans pouvoir obtenir d'autre explication. En arrivant à la maison, il déposa l'idiote près de l'âtre; et se hâta d'allumer une chandelle de résine; alors nous pûmes apprécier la gravité de l'accident. Arrachée de dessous les décombres qui l'avaient ensevelie, Marthe était inondée de boue et de sang. Une plaie hideuse lui partageait le front. Ses vêtements en lambeaux laissaient voir les épaules marbrées de contusions, et un de ses bras pendait brisé. Jean-Marie, penché sur elle, la regardait pétrifié d'horreur. La chandelle qui tremblait dans sa main laissait tomber sur le visage de l'idiote des gouttes de résine fondue. L'avoué courut chercher de l'eau, et nous nous mîmes à laver la plaie avec nos mouchoirs. L'idiote poussa un soupir. — Elle vit encore? s'écria mon compagnon; relevez-lui la tête, et tâchez de la faire boire.

Nous exécutâmes sa double prescription. Après les premières gorgées d'eau, Marthe parut se ranimer. Je

tenais un mouchoir mouillé sur la blessure, afin d'empêcher la sang de l'aveugler; elle ouvrit les yeux et nous regarda. Je fus frappé de l'expression d'intelligence qui se reflétait dans sa prunelle contractée. Tous les muscles de la face semblaient se raidir dans un suprême effort. Son œil s'arrêta sur le *sourcier*. Un inexprimable sentiment de joie épanouit subitement ses traits, et elle appela distinctement : JEAN-MARIE ! A ce nom, celui-ci se redressa comme si un fer aigu l'eût frappé. — Avez-vous entendu? s'écria-t-il épouvanté. — Elle vous a nommé, dit mon compagnon. — C'est qu'elle va mourir, reprit Jean-Marie avec une conviction si profonde, que nous en fûmes saisis.

Je cherchai à le dissuader en demandant s'il n'était pas possible de se procurer un médecin. Le *sourcier* ne me répondit pas. Assis sur l'âtre, les deux mains jointes, il regardait Marthe d'un air effaré, en répétant : — Elle va mourir ! — Impatienté, j'adressai ma demande à l'avoué. Celui-ci secoua la tête. — Les médecins n'ont plus rien à faire ici, dit-il, n'entendez-vous pas le râle?

La respiration de l'idiote s'était, en effet, changée en un sifflement rauque et pressé. Son agonie se prolongea envion un quart d'heure, puis la tête retomba en arrière dans une dernière convulsion. En nous voyant reculer de quelques pas, Jean-Marie comprit que tout était fini; mais il ne quitta ni sa place, ni son attitude. L'idiote était entre nous, étendue à terre, la tête appuyée sur la pierre de la cheminée. Ses cheveux humides de sang roulaient épars jusque dans les cendres du foyer. Quelques lueurs dernières, qui se ranimaient par instants, puis s'éteignaient, faisaient passer tour à tour sur son visage des jets de lumière et d'ombre. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de si cruellement sinistre, que,

saisissant par le bras mon compagnon, je l'entraînai hors de la closerie.

Nous tombâmes d'accord que nous ne pouvions être d'aucune utilité au *sourcier*, et que le mieux était de lui envoyer quelque parent ou quelque ami que nous avertirions à notre passage dans le hameau voisin. Lorsque l'avoué rentra, Jean-Marie même le pressa de partir. Peut-être la crainte de nos questions, jointe au sentiment de sa faute, lui faisait-elle désirer notre éloignement. De mon côté, j'éprouvais une sorte d'oppression entre la douleur du frère et le cadavre de la sœur. Nos chevaux furent bientôt sellés, et, après avoir pris rapidement congé, nous nous engageâmes dans une route de traverse que notre hôte nous indiqua.

Le vent de minuit avait nettoyé le ciel, dont la voûte, d'un bleu sombre, apparaissait alors parsemée d'étoiles. La nuit avait cette transparence veloutée particulière aux lueurs crépusculaires. A chaque rafale de la brise, les arbres secouaient leurs têtes humides et faisaient pleuvoir de courtes ondées qui grésillaient sur les buissons. J'avais le cœur serré et la tête en feu : cet air frais me soulagea ; je respirai plus à l'aise. Nos chevaux marchaient de front dans l'herbe d'un chemin désert, sans que l'on entendît le bruit de leurs pas. Nous-mêmes, nous gardions le silence, encore émus du spectacle que nous quittions. Arrivés à un carrefour, nous tournâmes à droite, selon la recommandation du *taupier*, en nous rapprochant de la colline; mais tout à coup les chevaux tendirent le cou, puis s'arrêtèrent : un éboulement récent barrait le chemin. — C'est sans doute la petite *pierrière*, dit mon compagnon. Et il toucha sa monture de l'éperon pour la forcer à s'approcher ; mais au bruit des fers contre les cailloux, une ombre s'élança de la crevasse qui éven-

trait le coteau, rencontra un rayon de la clarté stellaire, et nous distinguâmes les traits inflexibles du *Rouleur*. Il nous aperçut, se jeta dans un sentier qui traversait la friche, et disparut.

— L'avez-vous reconnu, m'écriai-je en me tournant vers mon compagnon. — C'est Claude. — Que pouvait-il faire encore là? — Il cherchait le trésor. — Quoi! même après cette mort? — Dites à cause d'elle; n'était-elle pas une des conditions de la découverte? Vous ne connaissez pas l'implacable ténacité de ces chasseurs de rêves! Pour arriver au but qui fuit devant eux, ils ne regardent point si leurs pieds marchent dans les ruines ou dans le sang. Livrés à une seule idée, comme les possédés du démon, ils ne voient rien autre chose. Éclatants ou obscurs, vous les trouverez toujours les mêmes, le nom seul changera, et, selon qu'ils voudront poursuivre l'unité, l'égalité, la gloire ou la richesse, vous les entendrez appeler Torquemada, Marat, Érostrate ou le *Rouleur*.

CINQUIÈME RÉCIT

—

LA NIOLE BLANCHE

Il en est des races comme des individus; le hasard leur donne parfois, dans l'histoire, un rôle subit auquel rien ne semblait les avoir préparées. Des peuples de laboureurs et de bergers deviennent, par rencontre et sans préparation, des armées héroïques, comme le pâtre du *village des Grottes* devint un Sixte-Quint. De là des contrastes singuliers entre la physionomie historique d'une population et son aspect réel. On est surtout frappé de cette observation quand on traverse la Vendée. En touchant cette terre qui dévora cinq armées républicaines, le voyageur s'attend à trouver une race ardente et batailleuse, labourant le fusil en bandoulière, à la manière des Américains de l'ouest; à sa grande surprise, il ne voit qu'une population lente, calme, silencieuse, qui semble, comme les attelages de ses bœufs gigantesques, sommeiller dans sa force et n'aspirer qu'au repos.

Cette physionomie est particulièrement celle des anciens Poitevins, aujourd'hui compris dans le département de la Vendée. Si, vers la plaine, des allures plus

vives, une gaieté plus avisée, vous rappellent la finesse matoise de l'Anjou, partout ailleurs vous retrouverez le peuple soumis dont la force est surtout dans sa patience. Il fallut des croyances blessées, l'horreur de l'exil militaire créé par la conscription, le respect voué à leurs nobles et à leurs prêtres, pour entraîner les Vendéens dans cette insurrection qui coûta à la France près de trois cent mille combattants. Leur élan fut terrible comme celui de tous les hommes paisibles violemment arrachés au repos. Ils y apportèrent l'énergie des ardeurs qui se ménagent et des volontés habituellement contenues.

Au reste, si le caractère des populations de la Vendée ne diffère que par des nuances, il en est tout autrement du pays lui-même. Rien de plus varié que ses productions, de plus opposé que ses paysages. Sur le rivage occidental, tout est aride et menaçant; mais remontez au nord, et vous ne trouverez plus que métairies cachées dans la verdure, que clochers pointant dans les feuilles, et chemins creux serpentant sous les coudriers. Là, tous les champs sont enclos de haies vives, au-dessus desquelles s'élèvent des arbres émondés dont les troncs hérissés de branches présentent l'aspect d'un taillis suspendu dans les airs. Les frênes, les ormes, les chênes, les érables mêlent leurs rameaux, et forment un immense rideau de verdure que bordent les touffes jaunâtres du châtaignier sauvage et les blanches étoiles du cerisier. Si, de loin en loin, le bocage s'ouvre pour laisser voir quelques clairières, ce ne sont que des landes couvertes d'ajoncs fleuris ou de bruyères roses. Gagnez la plaine au contraire, et, sur-le-champ, tout feuillage disparaît. En juillet, vous croiriez voir la Beauce avec ses océans de blés qui ondulent et ses villages terreux nuits par le

soleil; mais en septembre, après les moissons coupées, c'est une Arabie pétrée, et vous n'apercevez plus, jusqu'à l'horizon, qu'une immense étendue de *grois*, terrains livides parsemés de calcaires blanchâtres que l'on prendrait pour des ossements. Cependant ne vous découragez pas de cette aridité, continuez vers le sud, et, en atteignant le Marais, vous verrez encore l'aspect changer. La terre n'y est plus qu'un accident, une œuvre artificielle. La contrée tout entière semble une Venise champêtre, où les moissons ont l'air de mûrir sur pilotis, et les troupeaux de brouter les prairies flottantes. Nous parlons ici du *Marais mouillé*; quant à la prairie connue sous le nom de *Petit-Poitou*, dont le Flamand Humfroy Bradléi commença le desséchement sous Henri IV, c'est une miniature de la Hollande, avec ses mille canaux d'écoulement, ses *booths* et ses *contre-booths* [1].

Je ne connaissais le Marais vendéen que par quelques lignes des *Mémoires* de Mme de Larochejaquelein, lorsque l'occasion de le visiter me fut offerte. Il s'agissait de s'entendre avec le fils d'un des *cabaniers* du *Petit-Poitou* [2] pour l'exploitation d'un étang nouvellement desséché où l'on désirait l'établir. J'écrivis à Guillaume Blaisot pour lui donner rendez-vous à Marans, et, comme je désirais voir les bords de l'Autise et de la Sèvre niortaise, je me rendis directement à Maillezais, d'où je comptais descendre, par eau, vers le lieu désigné à Guillaume dans ma lettre. J'étais debout sur le seuil de l'auberge, attendant que l'on eût pu me procurer un bateau, lorsque je vis arriver un voyageur, qu'à son

[1] On appelle *booths* les levées qui défendent les desséchements contre l'inondation, et *contre-booths*, les canaux qui longent les *booths*. — [2] Dans les desséchements, les fermiers sont appelés *cabaniers*. Le Marais du Petit-Poitou est situé près de Chaillé. — Les habitants du Marais-Mouillé s'appellent *huttiers*.

petit chapeau de toile et à sa jambe de bois, je reconnus sur-le-champ pour Nivôse Bérard, surnommé *Fait-Tout*.

Bérard était un de ces industriels équivoques, vivant de métiers sans noms et généralement connus dans nos campagnes sous le nom de *coureurs de bois*. Notre première rencontre avait eu lieu environ huit jours auparavant dans des circonstances qui méritent d'être racontées. Je venais de visiter le bassin de ce grand lac qui couvrit autrefois une partie des cantons des Essarts, de Châtonnay, de Sainte-Hermine et de la Châtaigneraye. En côtoyant la rive gauche de la *Mère*, petite rivière qui traverse la forêt de Vouvant, j'avais atteint la large brèche par où les eaux semblent s'être subitement déchargées dans l'Océan, et à laquelle la tradition a conservé le nom de *Déluge*. Je m'étais arrêté là, saisi par la sauvage grandeur du paysage. De tous côtés se dressaient des rocs bouleversés, les uns revêtus d'une mousse veloutée, les autres presque cachés sous un manteau de ronces et de chèvrefeuilles. Ici l'eau roulait, en bouillonnant, à travers les schistes verdâtres que brillantait la mica; là, retenue comme dans un cercle magique par des touffes d'aulnes, elle formait des réservoirs sombres que l'on eût crus destinés à quelque divinité mystérieuse. Tel était le silence de ce desert qu'on y entendait la chute d'une feuille desséchée et le froissement de la branche sur laquelle se posait l'oiseau. Par instants seulement, une brise s'engageait dans l'étroite coulée, et tout résonnait comme un orgue. Alors commençaient ces dialogues du feuillage et du vent, du glaïeul et des eaux, qui remplissaient la solitude de chœurs ineffables.

Je m'étais longtemps oublié au milieu des rochers et des bois, écoutant les mélodies de la création entrecou-

pées par de sublimes silences, et je venais de m'arracher avec effort à cette fascination, lorsqu'en tournant un des fourrés appelés *gîtes*, je me trouvai tout à coup à l'entrée d'un étroit *placis*. Il était dessiné par des roches tachetées de lichens jaunâtres; quelques ajoncs sans fleurs et des houx rabougris perçaient çà et là le sol de leur verdure métallique. Au milieu de cette espèce de carrefour se tenait un homme revêtu d'un costume de cuir fauve qui l'enveloppait tout entier, et ne permettait de voir que ses yeux. Devant lui, sur un brasier ardent, bouillait une chaudière dont la vapeur eût suffi pour révéler le contenu, alors même que la terre n'eût point été imbibée de lait fraîchement répandu. L'homme tournait sur lui-même, en regardant à ses pieds avec une attention inquiète. Bientôt je le vis se baisser, saisir une couleuvre, attirée par le parfum du lait, et la jeter dans la chaudière. A ses sifflements furieux, les touffes d'herbe commencèrent à s'agiter vers le pied des rochers, et plusieurs reptiles accoururent. L'homme au vêtement fauve leur écrasait la tête sous son talon, et les plongeait dans un petit tonneau fermé par une soupape. Pendant une de ces évolutions, il tourna la tête de mon côté et m'aperçut. — Au large! me cria-t-il d'une voix qui retentissait étrangement sous son masque de cuir, ne voyez-vous pas que ce sont des vipères?

Je reculai d'un bond, et j'allai me placer à trente pas sur une petite éminence complétement dépouillée, d'où je pouvais suivre les mouvements de ce singulier chasseur. Il recommença à plusieurs reprises ce que je l'avais vu faire, et finit par répandre à terre tout le lait de la chaudière. Enfin, sûr de ne pouvoir attirer aucune nouvelle proie, il cloua la soupape du baril qu'il suspendit à son épaule par une courroie, prit la bassine, et gagna

le pied de la butte où je m'étais réfugié. Ce fut là seulement qu'il se dépouilla de son surtout de cuir.

J'aperçus alors un vieillard à physionomie joviale dont le costume complexe laissait le jugement indécis. Tandis que la forme de sa veste brune aurait pu le faire prendre pour un paysan vendéen, sa jambe de bois et ses cheveux blancs coupés en brosse, contrairement à l'usage, lui donnaient l'apparence d'un soldat, et son chapeau de toile goudronnée rejeté en arrière, celle d'un matelot. Voyant la forte position que j'avais prise pour échapper aux vipères, il se mit à rire : — Il paraît que monsieur n'aime pas la *vermine à venin*, dit-il en meilleur français que celui du pays; à vrai dire, il est plus sûr de piper des merles, et ceci n'est pas un gibier pour des bourgeois.

Je lui demandai ce qu'il voulait en faire. — Monsieur ne sait donc pas? reprit-il; c'est pour les apothicaires; ça entre dans le *remède royal*. — La thériaque; on en fabrique encore? demandai-je. — Bien petitement! dit le chasseur de vipères; autrefois cette *vermine-là* me valait un champ d'escourgeon, mais maintenant c'est à peine si j'en vends de quoi m'entretenir de pipes. — Vous faites donc ce métier depuis longtemps? — Depuis l'an VI de l'*une et indivisible,* répliqua-t-il, pas bien longtemps après avoir perdu mon moule de guêtre à Aboukir. Ah! c'était le bon temps pour nous autres! (je ne dis pas par rapport aux *venins*, qui s'étaient mieux vendus sous l'ancien régime, quand le *remède royal* guérissait toutes les maladies); mais par compensation il y avait eu tant de morts, que les vivants étaient partout à l'aise. Celui qui voulait un gîte pouvait pousser la première porte qu'il voyait fermée; la moitié des maisons avaient leurs maîtres en paradis. Puis, de s'être

acharné si longtemps à la chasse des hommes, ça avait fait profiter le gibier ; on prenait les perdrix à la main et les lièvres à coups de bâton ! moi, qui vous parle, j'en ai apporté jusqu'à douze, d'une fois, au marché. A cette heure, si vous tuez seulement un loriot sans papier, on vous traite de braconnier, et vous payez l'amende. Il n'y a plus ni liberté ni profit pour les malheureux ; allez à droite, allez à gauche, vous trouvez que tout est à quelqu'un. Il y a trop de gens autour du blé qui mûrit, voyez-vous ; faudrait un peu de canon pour faire de la place et desserrer les coudes.

Tout cela ne fut point dit d'une haleine, mais à plusieurs fois et souvent interrompu par mes questions. Le chasseur de vipères et moi nous nous dirigions vers Fontenay. Naturellement très-communicatif et d'ailleurs excité par l'évidente bonne volonté de son auditeur, mon compagnon m'eut bientôt mis au courant de son histoire. J'appris qu'il s'appelait Nivôse Bérard, mais que la variété de ses industries lui avait valu le surnom de *Fait-Tout*. Il avait été élevé à l'hospice des Sables-d'Olonnes, d'où il était parti à seize ans pour s'embarquer, comme mousse, sur les escadres de la République. Revenu en Vendée après la pacification, il y avait commencé la vie errante qu'il menait depuis. Autant que j'en pus juger à cette première entrevue, *Fait-Tout* avait contracté, dans sa courte carrière maritime, certaines habitudes d'esprit fort, démenties par les plus étranges crédulités. La philosophie du gaillard d'avant lui avait ôté ses croyances en lui laissant toutes ses superstitions ; il doutait de Dieu, mais non des *fades*, et, s'il riait de l'enfer, il ne parlait point sans inquiétude des fantômes. Élevé sur les limites des deux mondes, celui de la négation et celui de la foi, il n'avait pris de chacun que les préjugés.

En le retrouvant à Maillezais, je me souvins que, lors de notre rencontre, il m'avait parlé d'une prochaine excursion dans le Marais-Mouillé. Il m'expliqua comment il y était principalement attiré par la pêche des sangsues qui avait avantageusement remplacé la chasse aux vipères. Lui-même cherchait une place dans quelque bateau pour descendre vers Marans ; enchanté du hasard qui me permettait de faire une ample connaissance avec mon bohémien, j'offris de le prendre dans celui qu'on venait de m'amener.

A peine sorti de Maillezais, nous nous trouvâmes en plein Marais-Mouillé. Je ne pouvais me lasser de promener les yeux sur cet étrange spectacle. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'eau paraissait l'objet principal et comme la base du paysage. Çà et là on voyait des îlots entourés de verdure, c'étaient les *mottées*. On distinguait les plus grandes à la culture du chanvre et du lin, les plus petites, à celle des frênes et des saules. Ceux-ci, rangés par plates-bandes, comme les légumes de nos jardins, poussaient, les pieds dans l'eau, avec une vigueur furieuse ; chaque tronc semblait porter un taillis. De temps en temps, notre barque longeait quelques-unes de ces forêts de *pavas* [1] connues sous le nom de *roselières*, et dont le produit surpasse celui de la terre la plus féconde. Aux tiges de roseaux se balançaient les nids de *tire-arraches* dont les cris rauques retentissaient de toutes parts. Des milliers de canards domestiques couvraient le Marais. Notre quille effleurait par instants des prairies flottantes de nénuphars. Sur les plus hauts atterrissements s'élevaient des huttes construites comme les

[1] C'est le nom donné dans le pays à la massette ou *typha latifolia*, qui abonde dans le Marais autant que le roseau ordinaire, *arundo phragmita*.

ajoupas des sauvages, avec des fascines de roseaux liées par des harts d'osier. Au milieu même de cette espèce de ruche sans cheminée, on voyait briller la flamme du foyer dont la fumée s'échappait par tous les pores de la hutte et l'enveloppait d'un limbe nuageux. C'est là que vivent les *huttiers*, descendants de ces *Colliberts* que les vieux chroniqueurs nous représentent comme des idolâtres, *adorateurs de la pluie* et exerçant leurs brigandages jusque sur les eaux dormantes. Ils cultivent les fèves de marais sur les *mottées*, nourrissent quelques vaches et élèvent des nuées de canards qu'ils vont vendre, avec le produit de leur pêche, à Maillezais ou à Marans. Mais leur véritable domaine est le Marais-Mouillé lui-même. C'est là qu'ils tendent les milliers d'engins dont les canaux sont embarrassés jusqu'à ne pouvoir dégorger leurs eaux. La pêche la plus abondante est celle des anguilles à ventre jaune, appelées *pibeaux*. Le *huttier*, toujours dans les marais, ne revient guère chez lui que pour dormir. Quand les inondations d'automne envahissent la hutte, il y fait entrer son bateau, et celui-ci devient l'habitation de la famille entière.

La réputation des huttiers n'est guère meilleure que celle des *Colliberts*, leurs ancêtres. Les habitants de la plaine les accusent d'avoir une idée confuse du respect que l'on doit à la propriété ; mais, à en juger par *Fait-Tout*, il me sembla que la plaine, sur ce point, ne le cédait guère au Marais. Chaque fois que mon compagnon à jambe de bois apercevait une corde attachée à quelque tronc de saule, il la tirait à lui, amenait une fascine qu'il secouait dans la barque et d'où tombaient des sangsues. Je lui objectai que cette pêche était un larcin fait à ceux qui avaient posé les fascines ; mais il haussa les épaules en riant. — Bah ! bah ! dit-il, le renard dont on prend la

peau ne fait que vous rendre le prix de vos poules ! Ce qu'on vole à un *huttier* est toujours une restitution. Quand je courais les *booths* avec une balle de mercier, les femmes m'ont *gouriné* (volé) assez de lacets ferrés et de cents d'épingles ; ils ont beau faire le signe de la croix, voyez-vous, ce sont de vrais *catholiques de Mouchamp* [1].

Jusqu'alors, nous n'avions fait qu'apercevoir en passant les cases de roseaux. J'étais singulièrement curieux de les voir à l'intérieur, et je fis aborder la barque près d'une hutte dont la construction, à en croire l'apparence, devait remonter au commencement du siècle. Le limon dont on s'était servi pour mastiquer les faseines du toit avait fini par le transformer en une sorte de terrasse verdoyante. La joubarbe y fleurissait, et un jeune saule épanouissait vers la cime ses pousses argentées. La porte était une brèche de forme irrégulière, haute seulement de quatre pieds. Au milieu de la hutte se dressaient deux poteaux réunis par une traverse : c'était le foyer. La fumée, privée d'issue, avait tout recouvert d'une sorte de vitrification noire et brillante. Au fond de la case, trois vaches ruminaient, couchées sur une litière de *pavas*, et devant leur ratelier pendait une branche de *coux-laurier* destinée à les préserver des dartres [2].

Tout l'ameublement se bornait à quelques vases de terre grossiers, à un escabeau et à une claie recouverte d'un matelas de mousse. Sur ce lit était étendue une femme malade de la fièvre de consomption que donne l'atmosphère des marais. Elle était seule et grelottait sous

[1] *Catholiques de Mouchamp*, c'est-à-dire protestants, parce que c'est à Mouchamp que l'on trouve le plus grand nombre de calvinistes ; cette désignation est injurieuse. — [2] Cette superstition existe dans toute la Vendée : le coux-laurier est l'*ilex aquifolium*.

une couverture verte. L'une des vaches avançait par instants la tête, fixait un grand œil vague sur le pâle visage de la malade, et l'enveloppait de la vapeur de sa puissante haleine. *Fait-Tout* s'approcha du lit : — Eh bien ! *maraichaine*, dit-il, la maladie nous a donc fauché les jambes? Nous ne pouvons plus aller *trequegner* [1] sur les *mottées*, et le pauvre homme doit peiner pour deux? La malade rouvrit les yeux, nous regarda l'un après l'autre, mais ne répondit pas.

— Le maître du logis est sans doute aux filets? demanda de nouveau mon compagnon. — Il est allé chercher le prêtre, répliqua la femme très-bas.

Je m'approchai à mon tour pour demander s'il ne ramènerait pas un médecin. La *maraichaine* secoua la tête. — Il n'y a que faire de guérisseurs, dit-elle d'une voix brève, *mon moment est venu !* — Laissez donc ! c'est ce qu'on dit à chaque mauvais mal, fit observer Nivôse Bérard ; mais l'espérance, ma bonne amie, c'est comme la poulette de rivière, ça ne va au fond que pour revenir sur l'eau.

Elle le regarda d'un air fiévreux. — J'ai eu un avertissement ! murmura-t-elle ; j'ai vu la *niole* (nacelle) *blanche !*

Ce mot produisit une impression visible sur *Fait-Tout*, et sur le *maraichain* qui nous accompagnait.

— L'avez-vous bien reconnue? demanda celui-ci.

— Oui, oui, reprit la malade d'un accent entrecoupé, il y a de ça trois jours ; mes pieds pouvaient encore marcher. Je revenais de couper des *fraiches* pour la *rougette*, quand là-bas, près des trois *mottées*, j'ai vu sortir du

[1] *Trequegner*, c'est le nom que l'on donne à l'action des femmes qui vont trépigner sur la terre grasse des prairies, afin de faire sortir les *achées* qui servent d'appât pour la pêche de leurs maris.

petit *contre-booth*, la niole d'angoisse recouverte de son drap mortuaire. Le *tousseux jaune*[1] était à l'arrière. Quand il a passé, j'ai entendu son râle; un mauvais souffle est arrivé jusqu'à moi, et je suis tombée. L'homme m'a trouvée à terre, il m'a portée à la hutte, d'où je ne sortirai plus que dans ma bière.

Mes deux compagnons se regardaient sans répondre; j'essayai de persuader la *maraichaine* qu'elle avait été trompée par quelque illusion de mirage ou par les visions de la fièvre; mais, retombée sur son traversin de mousse, elle ne paraissait plus m'entendre. Nous retournâmes à la barque et nous nous remîmes en route.

J'appris alors de *Fait-Tout* qu'il en était de la *niole blanche*, dans le Marais, comme du *char de la mort* dans le reste de la France; quiconque l'avait aperçue devait mourir dans l'année. Je retrouvais sous cette forme particulière une croyance acceptée par tous les peuples et dans tous les temps. Depuis le génie en deuil de Brutus jusqu'au petit spectre rouge des Tuileries, il y avait toujours eu partout des *fantômes d'avertissement*, témoignage d'une bonté suprême qui ne voulait livrer l'homme à la mort que bien préparé. A en juger par la manière dont il avait reçu les confidences de la maraichaine, *Fait-Tout* partageait les croyances communes; mais, lorsque je voulus l'interroger, il se tint sur la réserve. Il savait les gens de la ville peu crédules et craignait évidemment mes railleries; tout ce que je tentai pour lui donner confiance fut inutile; mon philosophe de grands chemins semblait éprouver quelque honte à montrer son scepticisme en défaut. Ne pouvant rien obtenir de ce côté, je voulus au moins le questionner sur le pays et sur les

[1] Le *tousseux jaune*, le fantôme de la fièvre catarrhale bilieuse qui décime la population du Marais.

gens que j'allais voir. Au nom du cabanier Jérôme Blaisot, dont le fils m'avait été recommandé, il releva la tête. — Jérôme Blaisot, répéta-t-il; eh bien! ce n'est pas d'hier que je le connais, celui-là. Quand je suis arrivé dans le pays, il était *sixtain*[1] devers les marais de Vix.

Je demandai quelle était sa réputation. — Dame! c'est pas un grand guerrier, répondit *Fait-Tout* en riant; il a vu dans sa jeunesse les commissaires et les municipaux envoyer tant de monde à la guillotine, qu'à cette heure il tremble devant le garde-champêtre. Aussi a-t-on coutume de dire que si le père Jérôme rencontrait le baudet de saint Juire, il le saluerait par respect pour l'autorité[2]. — Et comment tient-il sa cabane? — En meilleur état que toutes celles du *Petit-Poitou*, grâce à la *Loubette*, qui est la plus fière fille du Marais. — Mais n'a-t-il pas également un fils? — Faites excuse, le grand Guillaume. — C'est lui surtout que je veux voir.

Bérard ouvrit la bouche pour me répondre, puis parut se raviser et s'arrêta. Je lui demandai si le grand Guillaume n'était pas un vaillant travailleur. — Faudrait donc qu'il ne fût pas frère de la *Loubette*, me répondit-il. — Et vous pensez que je le trouverai à la cabane? — Personne ne peut dire qui va ou qui vient.

Il y avait dans le ton de *Fait-Tout* une subite réserve que je remarquai, mais à laquelle je ne m'arrêtai pas.

L'originalité du paysage que nous traversions me donnait d'ailleurs de continuelles distractions. Perdus parfois dans un dédale de frênes, de saules ou de roseaux,

[1] Le sixtain est un fermier qui cultive au profit du maître et perçoit, pour salaire, le sixième des récoltes.

[2] La procréation des mulets est une des industries importantes de la Vendée; on y entretient, à cet effet, des baudets pour étalons, et celui du haras de Saint-Juire est renommé dans le pays.

et n'entendant autour de nous que les cris des oiseaux aquatiques, nous pouvions nous croire sur un de ces affluents des grands fleuves américains où n'a jamais flotté que le canot d'écorce du sauvage ; d'autres fois une percée, qui se faisait subitement, nous laissait voir des prairies, des cultures et des villages. Nous passions devant des criques pleines de barques, puis tout disparaissait derrière une touffe d'arbres, et nous commencions à côtoyer quelques levées ombreuses que suivaient de longues files de *doublons* conduits par un muletier dont la voix nous arrivait, par instants, accompagnée du bruit des sonnettes, et répétant un vieux noël. J'écoutais avec un ravissement involontaire cette rustique pastorale où de vrais bergers du Poitou faisaient parler les bergers de la Judée, m'associant à leur crédule joie devant l'enfant qui *venait finir les guerres*, je suivais pas à pas cette scène villageoise, où rien n'était oublié, ni le don fait par Guillot, ni le pauvre luminaire de saint Joseph éclairant l'intérieur de la crèche, jusqu'à ce dernier couplet, prière naïve que le chanteur répétait tête nue :

Or, prien tous à géneil
Jésus-Christ d'amour doucette,
Qu'il nous fasse bonne réceil
Et que noutre paix soit faite
Au grein jour, quen sonnera la trompette,
Qu'ein sein paradis nous mette
Au royaume paternau,
Nau ! nau !

La nuit était close lorsque nous arrivâmes à Marans. Je me fis conduire à l'auberge que j'avais désignée à Blaisot, où je devais le trouver ; mais, quand je m'informai près de l'hôtelier, j'appris qu'il n'était venu personne. Ma lettre était pourtant partie de Fontenay depuis plusieurs jours, et avait certainement été reçue. Je ne

pus cacher mon étonnement. — C'est bien Jérôme que monsieur attendait? demanda l'aubergiste. — Eh non! c'est son fils Guillaume! répliqua vivement *Fait-Tout*.— Le grand Guillaume? dit l'hôtelier, qui me regarda d'un air étrange. — Connaissez-vous donc quelque raison qui ait pu l'empêcher de venir? demandai-je. — On ne sait pas les affaires des autres, répondit-il avec hésitation; mais c'est demain marché, et il viendra certainement quelqu'un de chez Blaisot.

Ceci me donna de l'espérance. Averti par ma lettre que j'arrivais le soir, Guillaume avait pu remettre notre entrevue au jour où ses propres affaires l'appelaient à Marans. Je fus seulement frappé de l'espèce d'embarras avec lequel on me parlait du jeune cabanier. Après sa réponse, l'aubergiste avait tourné sur ses talons comme pour éviter une nouvelle question, et *Fait-Tout*, lui-même, s'était éclipsé. Je remis au lendemain l'éclaircissement de ce mystère.

Marans est aujourd'hui le port d'embarquement de tous les produits de la Vendée; aussi fus-je réveillé, dès le matin, par le bruit et le mouvement du marché. La ville se remplissait de *huttiers* apportant leur pêche et leur chasse, de *cabaniers* qui venaient vendre leur laine ou leur chanvre. Je voyais passer de lourds chariots attelés de douze bœufs conduisant aux bateaux les blés de la plaine et les bois de frêne connus sous le nom de *cosses de Marans*. J'attendais toujours le grand Guillaume; mais le temps s'écoulait sans que personne parût. Je me décidai enfin à prendre des informations dans les cabarets des faubourgs où avaient coutume de s'arrêter les gens du *Petit-Poitou;* toutes mes recherches furent inutiles. Dans la dernière auberge, je trouvai Fait-Tout entouré de mariniers et dans l'exercice d'une de ses mille indus-

tries. Il traçait sur l'avant-bras d'un jeune paysan un de ces tatouages indélébiles gravés avec une pointe d'acier et colorés par la poudre à canon. L'ancien marin m'appela pour me faire admirer son œuvre, alors presque achevée. Celle-ci appartenait évidemment à l'école chinoise, non pour la finesse du trait, mais par le laisser-aller de la forme et la naïveté de la perspective. On voyait d'abord une sorte de parallélogramme au pointillé, représentant un autel, au-dessus duquel voletait quelque chose qu'on me dit être deux colombes. A droite se dessinait une croix nimbée ; à gauche, une fleur de lys ; au-dessous, une tête de mort avec les os en sautoir. Nivôse Bérard me fit admirer chacune de ces *illustrations*.

— Monsieur voit que tout y est, dit-il ; le *Fier-Gas* n'aurait rien de mieux, fût-il vrai roi de France.

— On peut exiger du bon quand on paie un écu blanc ! fit observer, avec une certaine emphase, celui que l'on appelait le *Fier-Gas*.

— Aussi t'ai-je donné le grand jeu, répliqua l'ancien marin, *l'autel d'amour*, *la religion*, *la fleur royale et la mort !* Qu'est-ce que tu veux de plus? Dans tout le pays, vous ne serez que deux à les avoir, toi et Sauvage, le *Bien-Nommé*.

— Alors je suis déjà seul, reprit le *Fier-Gas*, vu qu'à cette heure le *Bien-Nommé* est sous l'eau.

— Qu'est-ce que tu dis là? s'écria *Fait-Tout* stupéfait.

— On n'a pas eu son corps, dit le paysan, mais on a trouvé sa niole chavirée, et, depuis, Sauvage n'a plus reparu.

— Comment donc la chose est-elle arrivée?

— Personne ne peut savoir; seulement, il y en a qui disent que le *Bien-Nommé* aura rencontré la dame de *'étier* (étang).

— Celle qui revient sous forme de fantôme?

— Et qui noue sa chevelure aux nioles pour les attirer au fond.

Quelques-uns des assistants secouèrent la tête, comme s'ils doutaient; mais aucun ne combattit la supposition du *Fier-Gas*. L'un d'eux seulement fit observer que, depuis quelque temps, il y avait un mauvais sort sur les familles du *Petit-Poitou*. Ces derniers mots semblèrent rappeler à *Fait-Tout* mon désappointement de la veille; il me demanda si j'avais enfin vu quelqu'un de chez le cabanier. Je lui racontai mes recherches inutiles, et plusieurs des paysans qui se trouvaient là m'affirmèrent qu'aucun des Blaisot n'avait paru à Marans. Il ne me restait plus d'autre ressource que de me rendre moi-même dans cette partie desséchée du Marais qu'on nomme le *Petit-Poitou*; mais, privé du compagnon sur lequel j'avais compté et ne connaissant point le pays, j'éprouvais un véritable embarras. *Fait-Tout* me proposa spontanément de louer un char-à-bancs dans lequel il me conduirait au desséchement. J'acceptai sans balancer; il me demanda une heure pour finir, et je retournai dîner à mon auberge, où je lui donnai rendez-vous.

Je m'aperçus, lorsqu'il arriva, que le peintre ordinaire du *Fier-Gas* avait trop multiplié les toasts à la glorification de son chef-d'œuvre. Il m'amenait ce qu'il avait trouvé de plus confortable. C'était une petite charrette peinte que traversaient deux planches en guise de bancs. J'y montai sans observation, et nous prîmes le chemin de Chaillé.

Jusqu'alors je n'avais vu que le Marais-Mouillé, dès que nous eûmes atteint le *booth* de Vix, le Marais-Desséché commença à se dérouler sous nos yeux. Il occupe tout l'espace compris entre l'Autise et le canal de Fonte-

nelle, remontant jusqu'à la Ceinture des Hollandais, un peu au-dessous de la route qui conduit de Fontenay à Luçon. Commencés, comme nous l'avons dit, par le gentilhomme brabançon Humfroy Bradléi, ces desséchements furent multipliés par de riches seigneurs, par les Bénédictins et par les Templiers. Des digues défendent les terres contre les eaux, qui sont recueillies dans des *contre-booths* et conduites vers la mer. De loin en loin, des espèces d'étangs soigneusement enclos reçoivent le trop plein des eaux pendant l'hiver, et deviennent, en été, des réserves pour l'irrigation des prairies. Chaque champ est de plus entouré d'une douve profonde ombragée de frênes et communiquant avec les *contre-booths*. C'est de ce vaste système circulatoire que dépendent la fertilité et l'existence même des marais desséchés. Les propriétaires se réunissent annuellement pour nommer un maître des digues, qui veille aux travaux d'art, un syndic chargé de faire exécuter les délibérations, et un caissier archiviste préposé à la comptabilité et à la garde des titres.

Le sol des desséchements est une glaise bleuâtre, appelée *bri*, que recouvre une couche limonneuse tellement féconde, que l'usage des engrais est inconnu dans tout le Marais. La mer a autrefois recouvert ces terrains, comme le prouvent les quilles de vaisseaux enfouies dans les champs et les montagnes d'huîtres hautes de quarante-cinq pieds, qui se dressent aux environs de Saint-Michel-en-l'Herm.

Nous étions à la fin du mois de septembre; le soleil couchant illuminait le chaume des sillons, qui, déjà entremêlé d'une herbe courte et verte, s'étendait à droite et à gauche, comme un tapis rayé. Les nuages, chassés par une brise d'est, projetaient à chaque instant, de

grandes ombres sur ces espaces lumineux, tandis qu'un brouillard transparent, et pour ainsi dire tamisé, estompait l'horizon. Le desséchement entier était partagé en larges compartiments dont l'eau et le feuillage dessinaient les contours. Çà et là, des laboureurs fendaient péniblement le *bri* des guérets, au moyen d'une lourde charrue sans avant-train. Les friches étaient couvertes d'innombrables troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons. *Fait-Tout* m'assura que la plupart de ces troupeaux n'avaient jamais eu d'autre toit que le ciel. Quand les hivers étaient rigoureux et que l'herbe disparaissait, on leur apportait du fourrage à la friche. Mon œil cherchait, parmi ces chevaux galopant librement au milieu des roseaux, le coursier de Mazeppa, « farouche comme le daim des forêts et ayant la vitesse de la pensée ; » mais leurs formes lourdes et leur sauvagerie pacifique s'opposaient à toute poétique illusion.

Nous étions arrivés à une chaussée, du haut de laquelle mon compagnon me montra la cabane de Blaisot, bâtie au bord d'un grand canal ; de l'autre côté s'élevait celle du *Fier-Gas*. Le chasseur de vipères avait promis de passer à cette dernière pour avertir que le jeune homme serait retenu à Marans jusqu'au lendemain.

— Je vois justement quelqu'un, ajouta-t-il, qui, pendant ce temps-là, vous conduira chez Jérôme.

Il m'indiquait une friche où j'aperçus un vieillard et un enfant gardant un troupeau de moutons. Le premier était debout, les épaules couvertes d'une peau de mouton et les deux mains appuyées sur un bâton recourbé. Son regard avait l'expression vague que donne l'habitude de la solitude et des grands espaces; sur ses traits se reflétait un calme intérieur qui leur communiquait une sorte d'épanouissement. Devant lui broutait une brebis

tellement gigantesque, qu'on eût pu la prendre pour une de ces petites vaches noires perdues dans les landes de la Bretagne. — C'est une *flandrine*, me dit *Fait-Tout* : on ne peut en avoir plus de quatre ou cinq dans une cabane, à cause de la dépense; mais chacune fournit autant de lait que trois chèvres et plus de laine que trois moutons. C'est la brebis de vieux Jacques, vu que le *grand berger* a toujours, de droit, la premième bête du troupeau.

Le vieillard, qui avait entendu la fin de l'explication, sourit. — Oui, c'est la *Bien-Gagnée*, dit-il, et elle ressemble au roi de France, elle ne peut jamais mourir, car, si on la perd, la plus belle la remplace. — Celle-ci est bien la même que j'ai vue à mon dernier tour, fit observer Bérard.

Le vieux berger abaissa sur la brebis un regard d'affectueuse sollicitude.—Si Dieu le veut, j'espère bien que tu la retrouveras encore à ton prochain voyage, reprit-il; je tiens à la *flandrine*, vu qu'elle ne ressemble point aux autres *brebiailles*; celle-ci sait écouter et comprendre.

Depuis que Jacques parlait, la *Bien-Gagnée* avait, en effet, relevé la tête, et penchait l'oreille comme si elle eût écouté. — Veille! veille! dit à demi voix le vieillard. A l'instant même, la *flandrine* bondit de côté, s'élança vers des moutons qui broutaient au penchant du canal, au risque de tomber, et les força à rejoindre le gros du troupeau.

— Comment avez-vous pu la dresser ainsi à vous obéir? demandai-je tout surpris. Le *grand berger* remua la tête d'un air pensif. — Les *ouailles* ne demandent qu'à être averties, dit-il : il y a en elles quelque chose du bon Dieu; mais nous le leur ôtons en voulant les conduire à notre caprice. On oublie toujours, voyez-vous, que le troupeau n'a pas été fait pour le berger, et que c'est le

berger qui doit se faire au troupeau. — Ainsi, pour apprivoiser la *flandrine*, vous avez surtout étudié son instinct? — Et cet instinct lui fait voir des choses que les chrétiens ne voient pas, reprit Jacques avec une sorte de ferveur; *elle a le don*, comme tous les animaux qui se rappellent le paradis terrestre. Aussi, n'ayez souci que la *flandrine* soit gaie quand il doit arriver un malheur à la cabane; elle sent venir le mauvais sort. — Alors il n'y a rien à craindre pour aujourd'hui, dit *Fait-Tout* en riant, car la bête a bon appétit, et monsieur peut aller chez les Blaisot. Seulement comme il faut que je le quitte ici, vous lui donnerez bien le petit berger pour le conduire.

Jacques appela l'enfant, qui prit la place de Bérard et conduisit le char-à-bancs devant la porte de la cabane.

Un paysan, que je jugeai être Jérôme, accourut au bruit; en m'apercevant, il s'arrêta court, tira vivement son chapeau et se mit à appeler *Loubette*. Je sautai à terre et je voulus entrer en explication; mais il ne m'écoutait pas et continuait à crier toujours plus fort, jusqu'à ce que la jeune fille parût sur le seuil.

A premier coup d'œil, je ne fus frappé que de sa laideur. Elle avait la haute taille et la corpulence boursouflée ordinaire aux habitants du Marais. Ses traits, engorgés par la lymphe, ressemblaient à ceux d'une statue ébauchée dans le tuffeau. Il fallait un long examen pour distinguer, au fond de l'œil à demi-voilé par d'épaisses paupières, une étincelle d'énergie et d'intelligence, comme une étoile pointant dans le brouillard. Ma vue parut la surprendre plutôt que l'effrayer, et elle m'invita à entrer. Alors même que *Fait-Tout* ne m'eût point averti, j'aurais aisément deviné que la fille était le vrai chef de la famille. Je lui expliquai, en peu de mots, le but de ma visite. Quand je nommai Guillaume, le vieux cabanier

laissa échapper une exclamation, mais *Loubette* lui imposa silence du regard. — Ainsi c'était de monsieur la lettre qu'on a apportée avant-hier? dit-elle. — Vous l'avez reçue? demandai-je. — Faites excuse, reprit *Loubette* un peu embarrassée, l'homme de la poste l'a remportée. — Pourquoi cela? — Parce que celui dont le nom était sur l'adresse ne se trouvait point au *Petit-Poitou*, — Que dites-vous! Guillaume?... — C'est aussi vrai qu'il n'y a que trois personnes dans la Trinité! interrompit Jérôme. — Mais vous savez au moins où je pourrai le trouver? — Nous ne savons rien! reprit le cabanier avec précipitation; ceux qui ont dit le contraire l'ont fait par mauvaiseté. Le grand Guillaume est parti de sa seule volonté; nous n'y sommes pour rien; j'en jurerai par la Vierge et par tous les grands saints!

— Allons, ne reniez pas votre fils parce qu'il n'a pu rester près de nous, interrompit la jeune fille avec une fermeté calme; vous voyez bien que monsieur ne le demandait que pour son bien.

Je ne pouvais encore comprendre ni la cause du départ de Guillaume, ni l'effroi de son père. Je regardai *Loubette* d'un air interrogateur, mais elle prévint de nouvelles questions en m'offrant de me rafraîchir. J'acceptai surtout par curiosité. Jérôme était allé tirer un pot de cidre qu'il plaça devant moi. La réflexion l'avait un peu enhardi; il revint de lui-même au motif de ma visite. Au nom de maître Le Normand, le notaire qui m'avait recommandé Guillaume, la jeune fille s'approcha et voulut avoir de ses nouvelles. Mes explications achevèrent de dissiper toute défiance; le cabanier mit la nappe, et je vis que l'on s'apprêtait à servir le souper.

J'avais une trop longue expérience des habitudes de nos campagnes pour opposer aucune résistance à ces dis-

positions hospitalières. Je savais qu'en les acceptant, je ne faisais qu'user de mon droit d'étranger, et qu'une sérieuse inquiétude pouvait seule justifier l'espèce d'embarras que j'avais cru remarquer dans l'accueil de mes hôtes. J'espérais d'ailleurs que, s'il fallait définitivement renoncer au fils du cabanier, celui-ci pourrait me désigner quelque autre *maraichain* capable de diriger l'exploitation de l'étang desséché.

Pendant ces pourparlers et ces préparatifs, la nuit était venue; mais je m'en étais à peine aperçu: mes yeux, progressivement accoutumés à l'obscurité, continuaient à distinguer les objets dans la pénombre de la cabane. Le feu de *pavas*, fréquemment ravivé par *Loubette*, n'y jetait pourtant que des clartés intermittentes qui dansaient le long des solives enfumées et se reflétaient au mur sous mille formes bizarres. Les ténèbres avaient exercé leur influence ordinaire. Nous gardions tous trois le silence, moi sur le banc où j'étais assis, les bras croisés, Jérôme devant la cruche de cidre qu'il vidait à petits coups, *Loubette*, près du foyer, dont elle contemplait pensivement les lueurs vacillantes. On n'entendait que le grésillement des roseaux et le murmure monotone de l'eau bouillonnant sur l'immense trépied. Par instant, un souffle de vent nocturne, chargé de rumeurs incertaines, arrivait des friches, entrait par mille crevasses invisibles, semblait traverser la cabane et se perdait au loin comme un soupir.

Tout le monde a pu remarquer ces espèces d'influences mélancoliques dont les âmes se trouvent subitement atteintes. Soit action des objets extérieurs, soit dispositions communes et mystérieuses de l'être intérieur, il est des heures où je ne sais quelle contagion de tristesse nous gagne, comme si nous la respirions dans l'air. Quelque

chose de semblable agissait sans doute alors sur la *Loubette*, sur son père et sur moi, car nous demeurions tous trois à la même place, toujours immobiles et silencieux. La flamme continuait à lutter contre l'humidité des roseaux qui se tordaient en gémissant ; bientôt elle s'abattit tout à fait, rampa le long des tiges à demi-vertes, puis s'évanouit, et l'on eût pu croire le feu éteint sans la frêle spirale de fumée blanchâtre qui continuait à s'élever. *Loubette*, avertie par la disparition de la lueur qui avait jusqu'alors éclairé l'âtre, repoussa les roseaux vers le centre du brasier, et dit à demi-voix, comme si elle se parlait à elle-même. — Les *pavas* pleurent, c'est mauvais signe pour les absents. — Et ce n'est pas meilleur signe pour les présents, reprit le cabanier, qui me sembla assombri plutôt qu'animé par le cidre; Dieu seul pourrait dire ce qu'il nous garde à tous.

La jeune paysanne soupira. — Monsieur apportait le bonheur de Guillaume, dit-elle presque bas : une fois établi là-bas dans un défrichement, il aurait oublié ce qu'il n'est pas bon qu'il se rappelle ; il aurait pris une femme, et Dieu lui aurait donné des enfants pour ses vieux jours, tandis que maintenant...

Elle s'arrêta; Jérôme frappa la table avec la cruche qu'il tenait à la main. — Non, non, s'écria-t-il, la chance tournera toujours à sa perte; il n'y a point de bonheur pour celui qui a été bercé sur les genoux d'une morte.

— Je demandai au cabanier ce qu'il voulait dire. — Ce que j'ai vu? reprit-il d'un accent qui révélait à la fois une certaine exaltation et une réminiscence de terreur; demandez à tous les gens de Vix, ils vous diront l'histoire de la berceuse. — C'était donc au temps où vous étiez *sixtain*, repris-je. — Oui, répliqua Jérôme; je venais de me marier, mais la grande guerre, voyez-vous, ça ne

forme pas les jeunes filles à l'économie; à force de misère, on s'habitue à ne prendre souci de rien. Aussi la *Sillette* (que Dieu apaise son âme!) avait les mains croisées plus souvent qu'à l'ouvrage, et notre *fiot* Guillaume demandait longtemps avant d'avoir sa *suffisance*. J'avais beau lui dire que les enfants qu'on laisse crier la nuit éveillent les vieux parents dans le cimetière, elle s'enfonçait sous la couverture pour ne pas entendre. La vieille *Calotte*, qui couchait à l'étable, s'était offerte pour prendre le *petiot*; mais *Sillette* avait refusé par mauvaise gloire. Aussi Guillaume dépérissait que c'était pitié. Une nuit, dans mon somme, il me parut que j'entendais son râle. Je me redressai à moitié endormi. Le bruit continuait; mais c'était le ronflement du rouet. J'avançai la tête pour voir au bout de la cabane, et alors, que Dieu ait pitié de nous! je vis, dans le clair des étoiles, la mère-grand morte depuis sept années, qui filait en berçant le *fiot* sur ses genoux.

Le cabanier s'arrêta, épouvanté du souvenir qu'il venait d'évoquer; la *Loubette* fit un mouvement; je demandai à Jérôme s'il avait bien reconnu la berceuse. — C'était elle! c'était-elle! reprit-il plus bas, ses cheveux blancs pendaient hors de sa coiffe, son tablier avait le coin relevé, comme quand elle se mettait au travail; la vieille femme avait entendu de dessous la terre les cris de son petit-fils. — Mais l'avez-vous revue? demandai-je. — Revue! dit le cabanier, j'aurais donc voulu ma perte? — Non, non; les enfants de douze ans savent que celui qui regarde deux fois un défunt n'a qu'à commander son drap mortuaire. J'ai entendu seulement le rouet jusqu'à ce que Guillaume soit devenu bien portant et fort. — Et vous pensez que cela doit lui porter malheur? — Celui qu'a touché un trépassé garde toujours un mauvais don, car

il reste en lui quelque chose de la mort. Les troupeaux qu'il soigne tombent malades, le blé qu'il sème ne *gaiffe*[1] jamais, et les gens qu'il aime tournent leurs cœurs d'un autre côté. Nous l'avons trop bien vu par Guillaume le *Triste-Gas!* Qui sait où son mauvais sort l'a conduit à cette heure, et s'il n'y a pas en route pour nous quelque nouvelle de malheur?

En ce moment, un cri d'oiseau perçant, mais isolé, se fit entendre au dehors. Le cabanier et sa fille redressèrent la tête en même temps, le premier tout surpris, la seconde avec une exclamation de saisissement. — As-tu entendu? s'écria Jérôme; on dirait un *tire-arrache?*

Un second cri, puis un troisième retentirent dans la nuit. — C'est bien l'oiseau de rivière, reprit le cabanier; par le Dieu tout-puissant! je ne l'avais jamais entendu chanter si tard. — Quelque niole en passant l'aura effrayé, dit la *Loubette*, dont la voix me parut trembler; mais si c'est l'heure où les oiseaux dorment, c'est celle où les chrétiens soupent, et la table est servie.

Elie avait allumé une *clarté* qu'elle posa sur la nappe en me montrant mon couvert. Je pris place vis-à-vis du cabanier, et il se mit à faire les honneurs de son souper avec plus d'entrain que je ne lui en aurais supposé. Une fois enhardi, Jérôme ne manquait ni de conversation ni de bonne humeur. C'était le type complet, quoique un peu exagéré, du *maraichain* méridional. Mélangé de crédulité, d'égoïsme et de timidité, il avait besoin d'une complète confiance pour être lui-même. Au moindre soupçon, toute liberté d'esprit disparaissait, une circonspection peureuse reprenait le dessus, et l'on retrouvait le

[1] On dit que les blés *gaiffent* quand, après avoir été coupés tout jeunes, ils épaississent et annoncen ainsi une abondante moisson.

Prusias campagnard, toujours tremblant de se *brouiller avec la république.*

Je me sentis d'autant plus à l'aise pour l'étudier, que dès le commencement du souper la *Loubette* avait disparu. Je n'y pris d'abord pas garde, tout occupé que j'étais de mon hôte. A force d'ambages et de précautions oratoires, j'avais réussi à ramener la conversation sur Guillaume. Le cabanier me parlait d'un jeune fille avec qui il avait échangé les anneaux de promesse et qui s'était mariée depuis à un autre, quand il fut subitement interrompu par des pas lourds, accompagnés de cliquetis d'armes. Au même instant, un uniforme galonné s'encadra dans la baie de la porte, et le brigadier de la gendarmerie de Chaillé entra.

A la vue du gendarme qui venait de paraître sur le seuil, Jérôme devint très-pâle, le verre qu'il allait porter à ses lèvres resta à moitié chemin, le brigadier nous salua avec la politesse joviale ordinaire à ses pareils. — Bon appétit, dit-il, et ne vous dérangez point pour moi; il paraît que la santé se soutient, père Jérôme? — La... la santé! bégaya le cabanier, tenant toujours son verre à la même hauteur. — J'ai voulu faire une petite visite en passant, reprit le gendarme, qui appuyait ironiquement sur les mots; mais où est donc la *Loubette?* — Est-ce qu'elle n'est pas là? dit le cabanier, qui regarda autour de lui. — Vous le savez bien, vieux finot, reprit le brigadier, et vous allez m'avouer tout de suite où elle est. — Je vais..... je vais la chercher, dit Jérôme, qui fit un mouvement vers la porte.

Mais le gendarme lui barra le passage. — Minute! s'écria-t-il, on ne sort pas, mon brave. — On ne sort pas! répéta le cabanier de plus en plus effrayé; cependant pour avertir *Loubette.* — Justement nous ne vou-

lons pas qu'on puisse l'avertir, répliqua le brigadier en clignant de l'œil, et c'est pourquoi j'ai un homme à l'extérieur. Voyons, père Blaisot, il n'y a plus à faire le malin avec nous; on sait que votre fils est ici. — Guillaume! s'écria le cabanier avec un saisissement de surprise trop naturel pour être joué. — Et nous venons l'arrêter comme réfractaire, ajouta le gendarme. Croyez-moi, l'ami, engagez-le à se rendre.

Jérôme jura par tous les saints du haut et du bas Poitou qu'il ignorait le retour de son fils, et qu'il n'était pour rien dans sa résistance à l'arrêt du sort qui l'appelait sous les drapeaux; mais le brigadier connaissait évidemment son homme, et, persuadé que Jérôme cachait le réfractaire, il voulut l'effrayer. — Pas de farces, dit-il en hérissant sa moustache; on sait que vous êtes tous des *blancs* dans le pays; aucun de vous n'ouvrirait la bouche pour mettre l'autorité sur la piste d'un réfractaire; vous n'avez pas même l'air de vous douter de la chose; mais on connaît les couleurs, mon cher, et les ennemis de l'ordre n'ont qu'à se bien tenir.

Blaisot voulut protester de sa soumission au gouvernement de juillet. — Faites donc pas le câlin, reprit l'agent de la force publique d'un ton presque menaçant; on vous connaît, peut-être! Est-ce que vous-même vous n'avez pas refusé de rejoindre dans le temps? Si on était méchant garçon, on pourrait le dire assez haut pour être entendu de Fontenay, et alors gare l'amende, la prison et le reste! — Le reste! murmura le cabanier, qui se rappelait avoir vu fusiller les réfractaires et ceux qui leur donnaient asile pendant la guerre de la Vendée. — Quoi qu'il arrive, continua le gendarme, je vous aurai averti; il ne faudra vous en prendre qu'à vous-même, si le procureur du roi se fâche et si les garnisaires vous mangent.

A ce mot de garnisaires, Blaisot devint encore plus pâle. Ceux qui ont vécu dans le pays où a fleuri ce système odieux de la République et de l'Empire peuvent seuls comprendre tout ce qu'un pareil mot renferme. Pour nos paysans, recevoir les garnisaires, c'était souffrir le sort de pays conquis. Livrés à des soudards dont la mission était surtout de se rendre insupportables, il fallait subir à la fois la ruine et l'insulte, car ces loups officiels, en dévorant leur proie, ne manquaient jamais de la railler d'être si maigre. L'idée de se trouver exposé à une telle épreuve épouvanta Blaisot. Aux émotions de sa poltronnerie vinrent se joindre les inquiétudes de son avarice; il vit ses épargnes englouties et sa cabane au pillage.

— Sainte Vierge! ne parlez pas de garnisaires, monsieur Durand, s'écria-t-il en joignant les mains; aussi vrai que 'ai été baptisé, Guillaume n'est pas venu au pays. Ah! Jésus! ce n'est pas moi qui voudrais le cacher pour attirer le malheur sur mon pauvre toit. Non, non, mon saint patron est témoin que je ne l'ai point encouragé à faire le conscrit de buissons. Je savais trop bien que j'en souffrirais. Puisque la mauvaise chance lui était tombée, il fallait se soumettre; je le lui ai dit, monsieur Durand, mais vous savez : le *Triste-Gas* avait le cœur arrêté dans le pays, et, quoique la fille soit maintenant à un autre, il y pense toujours pour sa damnation.

— Voilà justement pourquoi il revient, fit observer Durand; nos renseignements sont précis; hier on l'a reconnu près de Vallembreuse, ainsi il doit être au *Petit-Poitou* ou dans les environs. Du reste, on va fouiller la case, et quand il serait sous la pierre du foyer, où vous mettiez autrefois vos fusils, faudra qu'on le trouve, mille dieux! ou j'y perdrai mon nom.

Il allait sans doute donner suite à sa menace, mais

nous entendîmes au dehors la voix de la *Loubette* mêlée à celle des gendarmes; presque aussitôt l'un d'eux entra, tenant par la main la jeune fille, qui se plaignait très-haut. — C'est-il la loi maintenant, s'écria-t-elle, qu'on arrête les gens quand ils rentrent tranquillement chez eux? Votre uniforme vous rend bien effrontés, mes gas! — Ah! ah! c'est la cabanière, dit le brigadier; et d'où viens-tu comme ça, ma vieille? — D'un endroit où on ne tutoie pas les filles qui ne vous connaissent pas! répondit-elle avec une hardiesse provocante. — Bah! j'ai donc bien changé depuis mon dernier voyage? demanda le gendarme. — Possible, dit la *Loubette*, je n'ai pas gardé votre signalement. — Alors tu ne sais pas qui je suis? — Je vois que vous n'êtes pas des gens polis, toujours, répliqua la jeune fille aigrement.

Il était évident que cette exagération de mauvaise humeur avait surtout pour but de cacher son trouble et de gagner du temps; le brigadier parut le comprendre : — Prenons donc des mitaines à quatre pouces, dit-il ironiquement; mademoiselle *Loubette* pourrait-elle nous faire l'honneur de nous dire d'où elle vient dans ce moment? — C'est bien malaisé à savoir, dit la paysanne du même ton bourru, j'étais allée porter la pitance au grand berger. — Elle ne venait pas du côté où nous avons vu le troupeau, dit le gendarme qui était entré avec elle. — Il y a donc à cette heure un chemin commandé? reprit la *Loubette*, toujours aussi maussade. — On ne prend pas le plus long pour son plaisir, objecta Durand. — Mais on le prend pour son devoir, répliqua la paysanne, et j'avais oublié quelque chose près du grand canal. — Quoi donc? — Vous le voyez bien.

Elle avait tiré de dessous son tablier une petite faucille qu'elle jeta derrière la porte, sur un tas d'herbe fraîche-

ment coupée. Durand et son compagnon se regardèrent : les réponses de la jeune fille étaient si vraisemblables et faites d'un tel accent, que tous deux se trouvaient évidemment embarrassés; mais le brigadier n'était pas homme à se payer de pareils subterfuges..—Ma foi, dit-il après un instant de silence, je vois que vous êtes une fine mouche et qu'il n'y a pas moyen de vous prendre au gluau; vaut mieux alors tout vous dire franchement. Voilà l'histoire, ma fille : le grand Guillaume est pincé! — Vrai! s'écria la *Loubette*. — On l'a rencontré en route, nous avons été avertis; il n'y a plus moyen de nous échapper.

La paysanne joignit les mains. — Pauvre *gas!* dit-elle; hélas! fallait finir comme ça; c'est un crève-cœur que j'attendais! mais puisqu'il est arrêté, monsieur Durand, on ne m'empêchera pas de le voir; c'est-il à Chaillé que vous l'avez emmené?

Les deux gendarmes échangèrent encore un regard : en prenant au mot le brigadier, la jeune fille l'avait complétement dérouté. Ainsi battu pour la seconde fois dans ses propres embuscades, il se décida à attaquer de front.

— Au diable! dit-il, vous seriez capable d'en revendre à tous les juges d'instruction du département, mais c'est assez de charades comme ça, ma chère : je vous répète que le grand Guillaume est au *Petit-Poitou*, que nous le cherchons et que vous venez de lui parler. — Ainsi tout ce que vous avez dit était des menteries! s'écria la paysanne. — On vous demande où vous avez laissé Guillaume, interrompit le brigadier.

Mais *Loubette* paraissait indignée. — Voilà qui est glorieux! dit-elle ; tromper une pauvre fille, pour qu'elle soit dommageable à son propre frère! — Tonnerre! vous ne voulez donc pas répondre? dit Durand impatienté. —

Non! répliqua la cabanière avec énergie; puisque vous me tendez des piéges, je n'ouvrirai plus la bouche; on me hacherait menu comme balle d'avoine plutôt que de me faire dire un mot. — Nous perdons notre temps avec ces chouans-là, s'écria Durand, le père est un sournois et la fille une *dessallée* [1]; vite, deux hommes ici pour garder la case, pendant que tu viendras avec moi battre l'estrade vers le grand canal.

Il avait regagné la porte; je le suivis. La nuit était étoilée; mais de grands nuages passaient par instants et amenaient des alternatives d'ombre et de lumière. Lorsque nous sortîmes, tout était plongé dans l'obscurité. Le brigadier appela deux hommes qui veillaient en dehors et commença à leur donner ses instructions à voix basse, mais il ne tarda pas à s'interrompre; la brise venait d'apporter jusqu'à nous un bruit que je ne reconnus point d'abord. — On dirait une niole qui passe sur le grand canal, fit observer un des gendarmes.

Tout le monde prêta l'oreille. Le clapotement des eaux refoulées par la petite barque devenait moins confus. Dans ce moment, son conducteur se mit à fredonner la chanson du *retour des noces*. Quoique la voix me parût avinée, je la reconnus; c'était celle de Nivôse Bérard. Les vers de la mélancolique ballade nous arrivaient si nettement, que le *coureur de bois* était évidemment près d'aborder. Son chant continuait avec la même expression d'insouciance, lorsqu'il s'éteignit tout à coup. Il y eut un silence de quelques secondes, puis nous entendîmes un cri sourd, un bruit de pas précipités, et *Fait-Tout* vint tomber au milieu de nous chancelant et hors d'haleine.

— C'est la jambe de bois! s'écria le brigadier surpris;

[1] Rusée.

comment diable se trouve-t-il ici à cette heure? D'où viens-tu, vagabond, et que t'est-il arrivé?

Nivôse voulut répondre, mais l'ivresse et la peur enchaînaient sa langue : à demi renversé sur le banc placé près du seuil de la cabane, il tendait les mains vers le massif de saules du grand canal, en bégayant des mots entrecoupés. — Comprenez-vous ce qu'il veut dire? demanda Durand à ses hommes. — Le pauvre diable n'a plus sa raison, reprit le gendarme qui avait déjà parlé. — Je vous dis... balbutia *Fait-Tout,* que je l'ai vue, j'en suis sûr... je l'ai vue. Et me saisissant la main : — C'est là, dit-il, comme j'abordais... elle est sortie du milieu des roseaux... et elle a filé sous les arbres! — Mais qui? quoi? s'écria le brigadier impatienté. — Eh bien, elle! murmura *Fait-Tout*, dont la voix devient encore plus basse, la *niole d'angoisse!*

Les gendarmes firent un mouvement de surprise; Durand haussa les épaules. — Il aura aperçu un rayon de lune qui glissait sur l'eau! reprit-il.

Mais le coureur de bois insista. — Je vous dis qu'elle a passé tout près de moi, et, comme je ne rangeais pas ma barque, j'ai entendu une voix répéter : *Tourne ou je te retourne!* — Alors, tu as vu le *tousseux jaune?* demanda Durand d'un ton railleur. — J'ai aperçu le mort qu'il emportait. — Un mort? — Sa tête pendait à l'avant de la niole et traînait dans les joncs. — Allons, ivrogne! dis que tu as eu peur, interrompit le brigadier. — Non! s'écria le coureur de bois; au premier instant, l'eau-de-vie m'a soutenu le cœur, et la preuve, c'est que je lui ai parlé. — Au conducteur de la *niole d'angoisse?* — Je lui ai demandé tout haut: *Mâle ou femelle, qui emmènes-tu!* — Et il t'a répondu? — Il m'a répondu : *J'emmène le grand Guillaume!*

Le cabanier, qui était accouru sur le seuil, poussa un cri; mais la *Loubette* resta immobile. Durand ne parut nullement ébranlé par l'accent de conviction de Bérard.

— Nous sommes encore pas mal innocents d'écouter ici ce père la Soif, dit-il; pendant ce temps-là, notre conscrit se donne de l'air. Vite, les enfants, préparez les armes et commençons la chasse!

Nous entendîmes craquer les batteries des carabines, puis les gendarmes s'avancèrent avec leur chef dans la direction du grand canal. Nous les suivîmes tous par un mouvement involontaire; Bérard lui-même se laissa entraîner, en protestant toutefois que nous courions à notre perte. Le brigadier arriva le premier au massif de saules. Le canal, plongé dans la nuit, formait un large sillon noir que tachetaient, de loin en loin, les touffes de plantes aquatiques. Durand se retourna en ricanant : — Eh bien! où est donc sa *niole blanche?* demanda-t-il. — Regardez! cria *Fait-Tout*, qui nous montrait l'embouchure de l'*étier*.

Tous les yeux se fixèrent en même temps sur le point indiqué : en avant d'un jet de clarté stellaire qui argentait les eaux, une forme vague glissait légèrement dans l'obscurité; elle atteignit bientôt la ligne lumineuse, et nous reconnûmes une petite barque recouverte de blanc.

Cette fois le brigadier parut céder au saisissement général. — C'est elle! c'est la *niole d'angoisse!* répétèrent plusieurs voix. — Elle rentre dans le grand *étier*, dit Jérôme. — Mais elle nous a laissé auparavant son chargement, acheva Fait-Tout.

Il désignait du doigt un petit atterrissement qui, jusqu'alors, avait été caché par la berge; nous nous penchâmes tous à la fois, et nous aperçûmes le cadavre d'un noyé. Il était couché au milieu des broussailles, la face

contre terre et les deux bras étendus. Les gendarmes descendirent jusqu'à lui, le dégagèrent des repousses de frêne, et, l'enlevant avec effort, le déposèrent sur le bord du canal. La *Loubette*, qui les avait aidés, se mit alors à genoux près du mort pour le mieux examiner. Le long séjour sous les eaux avait rendu le visage méconnaissable, mais les vêtements semblaient être ceux du réfractaire; enfin, une bague, que l'on retrouva à la main gauche, dissipa tous les doutes : c'était l'anneau de promesse dont m'avait parlé le cabanier, on y lisait distinctement les noms de Guillaume et de Lousa!

Le corps du noyé fut porté à la cabane, et on le déposa dans un petit appentis fermé attenant au logis d'habitation. Le hasard ayant appris au brigadier Durand que j'avais quelques notions de médecine, il me pria de dresser procès-verbal. Il fallait, pour cela, procéder à l'examen du cadavre, afin d'en connaître l'état et de constater la cause du décès. Cependant les deux gendarmes, qui étaient retournés à Chaillé, avaient répandu le bruit de ce qui venait d'arriver. Malgré la nuit, on accourut bientôt du voisinage pour voir le mort.

On sait que tout événement qui réunit des paysans est pour eux l'occasion de manger et de boire. Les traditions d'hospitalité ne leur permettent pas de recevoir ceux qui viennent prendre part à la douleur ou à la joie de la famille sans offrir le pain et le vin, ces deux antiques symboles d'alliance. La *Loubette* couvrit, en conséquence, la table de tout ce qui pouvait être offert, et Jérôme se chargea de faire les honneurs de la maison. Il accueillait tout le monde avec de bruyantes lamentations. Aux plaintes des visiteurs sur le sort de son fils, il répondait par des plaintes sur son propre sort. Qu'allait devenir la cabane, gouvernée par une coiffe et par deux bras vieil-

lis? Tôt ou tard on le verrait infailliblement réduit aux haillons des chercheurs d'aumône, et par malheur, on n'était plus au temps de la grande sœur de la sagesse, qui *demandait à Dieu de devenir étoffe, pour vêtir les pauvres gens* [1]. Tous ces gémissements étaient entrecoupés de libations qui me parurent en adoucir sensiblement l'amertume. Comme tous les paysans, le cabanier, qui ne se mettait que rarement en dépense, voulait au moins profiter de celle qu'il ne pouvait éviter, et il buvait seul autant que tous les visiteurs.

Quant à la *Loubette*, après avoir mis le couvert, elle était sortie et avait d'abord rôdé quelque temps autour des gendarmes groupés au dehors. Son attitude et son expression me surprirent. Ses larmes coulaient, mais sans les éclats ordinaires aux douleurs campagnardes; c'était plutôt une angoisse agitée qu'entrecoupaient des tressaillements nerveux. Elle se dirigea bientôt vers l'appentis où l'on avait déposé les restes de son frère. Ceux-ci avaient été recouverts d'un drap roux en toile de chanvre, et on avait allumé aux pieds deux chandelles de résine. Tous les arrivants venaient pour regarder le mort; mais la *Loubette*, assise à terre sur le seuil, la figure cachée sur ses genoux, barrait la porte et ne permettait à personne d'entrer. Cependant, à la voix du vieux Jacques, elle tressaillit et releva la tête. Le grand berger était debout devant l'appentis, contemplant cette forme humaine à jamais immobile qui se dessinait dans l'obscurité. Il tenait des deux mains son chapeau appuyé sur sa poitrine, ses longs cheveux gris tombaient sur ses épaules, et un pli douloureux crispait son front tanné.

[1] Ces paroles sont historiques; elles furent prononcées par la sœur Marie-Louise, qui fonda la maison des *Filles de la Sagesse*, à Saint-Laurent (Vendée).

— Voilà donc ce qu'on gagne à vieillir ! dit-il, en ayant l'air de penser tout haut plutôt que de s'adresser à quelqu'un : ceux qu'on a vus naître sont étendus sur les tréteaux, et la fille de la maison pleure à la porte !

— Dieu essaie notre cœur, vieux Jacques ! dit la *Loubette*, qui laissait échapper quelques larmes.

Le berger remua la tête. — Oui, dit-il doucement. Je sais qu'on ne peut pas lui demander compte ; mais il y a des fois où il est dur de se soumettre !... Et c'est donc vrai qu'on ne sait pas comment la chose est arrivée? — On ne sait rien, dit la jeune fille.

Jacques regarda le cadavre quelque temps en silence.

— On dit toujours du bien de ceux qui sont partis pour l'éternité, reprit-il enfin ; mais quand celui-ci était vivant, on en parlait déjà comme d'un mort. Où est l'homme qui serait capable, dans tout le Marais, de lui reprocher une mauvaise action ou seulement un mauvais mot? Sa présence riait à tout le monde, et quand il vous avait dit bonjour en passant, on se croyait plus riche. — Ça n'a pas empêché le malheur de venir, objecta sourdement la *Loubette*. — Qui aurait pu penser que le vieux Jacques le mettrait en terre? reprit le berger revenant toujours à son étonnement douloureux ; qui l'aurait dit, quand il courait avec mes moutons dans la pâture, quand je lui faisais des sifflets de frêne, quand il me lisait l'histoire de la grande guerre au coin d'un fossé?

Le vieillard s'arrêta. Cette énumération de souvenirs avait fait grandir son émotion, deux petites larmes, les dernières, à ce qu'il semblait, d'une source depuis longtemps tarie, glissèrent lentement le long de ses joues. La *Loubette* parut très-troublée. — Taisez-vous, vieux Jacques, dit-elle très-bas et sans regarder le grand berger, vos paroles sont comme un couteau qui entre dans

le cœur ; pourquoi rendre la peine plus lourde en rappelant la joie ? — Ce que vous dites, c'est la raison, ma fille, reprit le paysan déjà remis; aussi voilà qui est fini, je ne parlerai plus; seulement vous laisserez bien le grand berger voir une dernière fois le fils de la maison?

Il avait fait un mouvement pour franchir le seuil de l'appentis; la *Loubette* parut hésiter, et ne se rangea qu'avec une visible répugnance. — Faites vite, Jacques, dit-elle, ou tout le monde viendra troubler la tranquillité des morts.

Le grand berger entra en se signant. Dans ce moment la *flandrine*, qui était derrière lui et à laquelle on n'avait point pris garde jusqu'alors, voulut le suivre malgré *Loubette*. — Laissez, dit le vieillard en se retournant vers la jeune fille, la *Bien-Gagnée* a droit de voir son ancien maître. Et s'adressant à la brebis : — Comment n'as-tu pas senti le malheur venir sur nous? dit-il avec un ton de tristesse et de reproche; le bon Dieu t'aurait-il retiré ton instinct, ou bien as-tu oublié Guillaume? La *flandrine* redressa la tête à ce nom, et regarda le berger avec une intelligence singulière. Le vieux Jacques s'approcha alors du cadavre, souleva le drap mortuaire, et s'adressant à la brebis : — Viens, la *Bien-Gagnée*, reprit-il, et prouve que tu as reçu le don ; reconnais tes morts!

La brebis s'approcha lentement, tourna autour du noyé, passa la langue sur une de ses mains, puis s'éloigna avec indifférence, et sortit de l'appentis. Le grand berger parut stupéfait. Il regarda le visage défiguré du cadavre, laissa retomber le suaire, et, tournant la tête : — Allons, murmura-t-il, l'animal et l'homme se ressemblent; ils oublient les absents et ils abandonnent les morts.

Il s'agenouilla alors près des tréteaux, fit une courte prière, puis se signa de nouveau, et sortit en silence.

Je n'avais pu me livrer encore à l'examen nécessaire pour la rédaction du procès-verbal demandé par le brigadier. Je profitai du moment où la *Loubette* s'éloignait avec Jacques pour y procéder. Les gendarmes avaient rejoint Jérôme et buvaient dans la cabane; j'appelai *Fait-Tout*, qui était à peu près dégrisé et qui ne fit aucune difficulté pour me venir en aide. Sûr désormais de n'avoir affaire qu'à un cadavre, il se mit à le dépouiller avec une rapidité et une adresse que l'expérience seule pouvait donner. J'appris, en effet, qu'il fallait ajouter cette industrie à toutes celles qu'il exerçait déjà. Le coureur de bois ensevelissait les *morts de malheur!* c'est le nom donné, dans nos campagnes, à ceux qu'un coup subit a frappés. Surpris dans les erreurs de la vie sans avoir eu le temps de les expier, ils laissent un doute funeste sur le sort de leur âme, et, d'après le préjugé populaire, la plupart appartiennent à l'enfer. Aussi les mains pieuses qui cousent le suaire des pécheurs absous ne s'offrent-elles point pour eux : il faut appeler un des mercenaires désignés par le nom flétrissant *d'ensevelisseur des damnés*. Bien souvent même l'église refuse d'ouvrir ses portes à celui qu'elle n'a pas réconcilié, ou, si elle le reçoit, elle ne lui accorde que ses moindres honneurs et ses plus courtes prières. Cette espèce de réprobation grandit surtout quand la fin a été visiblement violente : meurtre ou suicide, on soupçonne un crime, et il semble que le sang du cadavre souille la mémoire du mort.

Tout en déshabillant le noyé, Bérard m'avait remis sur la voie de ces préventions populaires. — Si c'était Sauvage le *Bien-Nommé*, dit-il, on l'enterrerait sans messe à l'entrée du cimetière, mais, pour un réfractaire, M. le curé n'y regardera que d'un œil. Ils n'avaient pas moins raison quand ils disaient à Marans que le mauvais vent

soufflait sur le *Petit-Poitou*. Voilà deux *gas* couchés sous l'eau en moins d'un mois. Pour Sauvage, je ne dis rien, il buvait jusqu'à se noyer l'esprit, et il n'avait ni force ni vaillantise; mais celui-ci n'a jamais vu double : il nageait comme une brême, et je l'ai vu abattre un taureau par les cornes.

Le cadavre que nous avions sous les yeux était loin d'annoncer une pareille vigueur, et j'en fis l'observation. — C'est ce que je me disais tout en vous parlant, reprit le coureur de bois étonné, j'aurais juré que le grand Guillaume était plus membru et mieux en poings.

Je lui fis remarquer les jambes grêles du mort, ses mains allongées et ses épaules étroites. — Faut voir les bras, dit-il en les dégageant de leur dernier vêtement.

Mais il s'arrêta tout à coup, se pencha vivement vers le cadavre, et se récria. — Qu'y a-t-il? demandai-je. — Ce qu'il y a, reprit *Fait-Tout;* regardez-moi là, sur l'avant-bras; qu'est-ce que vous voyez, dites? — Un tatouage. — Qui représente? — Mais... *un autel... une croix... une fleur de lis...* — Le *grand jeu* avec ma marque, à preuve que c'est moi qui l'ai piqué! Mais, comme avant le *Fier-Gas*, il n'y avait qu'un autre à l'avoir dans le pays, je dis que ceci n'est pas le corps du grand Guillaume. — Et de qui donc? — De Sauvage le *Bien-Nommé*.

Il fut interrompu par un cri sourd. Nous nous retournâmes; la *Loubette* était à la porte de l'appentis, pâle, la tête droite et la main en avant. — Arrive! arrive! et essuie tes yeux, cria *Fait-Tout*, ton frère n'est pas trépassé. — Taisez-vous, sur votre salut! dit la jeune fille en refermant vivement la porte. Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, et qui vous a permis de toucher aux morts? — Qui? répliqua Bérard, surpris du ton de la paysanne;

foi de Dieu! tu n'as qu'à demander à monsieur.

La *Loubette* me regarda; je lui expliquai la mission dont j'avais été chargé par le brigadier.

— Au fait, il ne sait encore rien, interrompit *Nivôse*, je vas lui annoncer le changement.

Il voulut sortir; la cabanière lui barra le passage. — Quel bien ça vous fait-il de le lui dire? reprit-elle d'une voix basse et vibrante; c'est-il donc pour qu'ils recommencent à fouiller tous les buissons avec leurs sabres et leurs fusils? Ne savez-vous pas qu'un réfractaire est comme le loup du bois? Tant qu'on le sait debout, on travaille à avoir sa peau. Laissez clouer ce mort-ci entre quatre planches, afin de donner un peu de repos aux vivants. — Ainsi, tu savais que ce n'était pas le corps du *Triste-Gas?* dit *Fait-Tout*. — Et votre frère est au *Petit-Poitou?* ajoutai-je.

Elle poussa la barre de bois qui fermait la porte; puis nous regardant en face: — Eh bien! oui, dit-elle, avec une résolution subite; mais, si vous êtes des hommes et des chrétiens, vous vous tairez. Voilà treize mois que le grand Guillaume était hors du pays et en sûreté, comme je pouvais croire; mais le chagrin l'a pris, et il est revenu. *Fait-Tout* sait bien pourquoi. — Pour la Lousa, dit celui-ci. — Pour elle! reprit la paysanne d'un accent de rancune. A l'ordinaire on guérit d'une amitié, quand il n'y a plus d'espoir; mais lui, il est sous un mauvais charme et son esprit reste malade malgré tout. — Vous l'avez donc vu? demandai-je. — Pendant le souper: monsieur se rappelle ce cri de *tire-arrache* qui a étonné mon père? — C'était un signal... — Qui m'a averti que Guillaume était arrivé, et de fait il m'attendait près du grand canal avec le corps du *Bien-Nommé*, qu'il avait rencontré sous sa perche en traversant l'*étier*.

— C'est alors, sans doute, qu'il a eu l'idée de donner le change à ceux qui le cherchaient en mettant au noyé sa bague et ses habits. — Et en couvrant sa niole d'un linceul blanc. — Par ainsi, c'était une menterie ! s'écria *Fait-Tout*, visiblement partagé entre une indignation sincère et la honte d'avoir été pris pour dupe; c'est lui qui m'a dit les mauvaises paroles ! il n'a pas eu peur de jouer avec la mort ! Eh bien ! par mon baptême, la mort aura son tour ! — Je le lui ai dit, murmura la *Loubette* en baissant la tête; mais Guillaume est un cœur mauhardi qui ne croit pas ce que les mères apprennent aux enfants du pays. — Puisqu'il a besoin d'un exemple, le bon Dieu le lui donnera, reprit Nivôse avec une certaine aigreur, et voilà qu'il commence en faisant reconnaître sa feintise. — Vous n'êtes toujours que deux à le savoir, fit observer vivement la *Loubette*, et monsieur n'est pas un traître.

Je l'assurai de ma discrétion. — Alors *Fait-Tout* n'a qu'à oublier ce qu'il a vu, et le secret restera sous l'herbe du cimetière, continua-t-elle en regardant mon compagnon; mais faut avouer franchement ses intentions. — Est-ce que j'ai dit que je voulais parler? répliqua Bérard avec humeur. — Mais vous n'avez pas promis de vous taire, objecta la *Loubette*. — Faut avoir confiance dans les gens, reprit sournoisement le coureur.

La jeune fille le regarda en face, un flot de sang était monté à sa joue blafarde, et son œil, plus ouvert, avait une sorte de rayonnement. — Prenez garde à ce que vous allez faire, coureur, dit-elle lentement; suivant votre choix, vous pourrez avoir ici, pour le reste de votre vie, de grands amis ou de vrais ennemis. Dans le moment présent, je ne vous veux que du bien; mais si vous faites le moindre tort à Guillaume, aussi vrai qu'il

y a un Dieu au ciel, je mettrai tout mon courage à vous préparer du mal, et vous regretterez jusqu'aux larmes d'avoir mis du chagrin sur ma route. Je vous dis ça, vous le voyez, sans colère, mais c'est un engagement que je prends, et vous pouvez demander dans le pays si j'ai jamais faussé mes promesses.

Il y avait dans l'accent de la paysanne une telle puissance de sincérité, que *Fait-Tout* en fut visiblement troublé ; cependant il affecta d'en rire. — Eh bien ! quoi donc on se fâche ? dit-il ironiquement ; voilà les femmes qui veulent me faire peur de leurs langues ! Eh ! eh ! eh ! impossible, ma fille, je suis trop habitué à la chasse des vipères. Aussi mets-toi bien dans l'esprit que si je me tais, ce ne sera point par crainte, mais par pure amitié... d'autant que j'y perdrai un bon profit.

La *Loubette* parut étonnée. — Eh oui ! un bon profit, répéta Bérard ; il n'y a pas que toi qui t'intéresses à celui qui est là. Voilà-t-il pas six semaines que la famille du *Bien-Nommé* le cherche pour mettre son pauvre corps en terre sainte? Celui qui le lui apporterait pourrait être sûr d'être traité avec politesse.

L'expression donnée à ce dernier mot ne pouvait laisser de doute sur sa signification. — Les parents du *Bien-Nommé* ne sont pas plus riches que les Blaisot, répliqua la fille du cabanier, qui comprit où tendait le coureur de bois. — Mais peut-être bien qu'ils sont plus généreux? dit *Fait-Tout* en clignant de l'œil. — C'est à savoir ; pour payer un service, il faut d'abord qu'il ait été rendu. — On peut toujours convenir du prix, objecta effrontément Bérard.—Non pas ici, interrompis-je, en prêtant l'oreille, car j'entends le sabre et les éperons des gendarmes. — Venez dehors, nous causerons, dit vivement la *Loubette*. Et ouvrant la porte, elle sortit avec Bérard.

Je me hâtai d'achever mon procès-verbal que je remis au brigadier. Il repartit aussitôt, emmenant Jérôme qui, bien qu'un peu étourdi par les toasts de condoléance auxquels il avait dû répondre, gardait sa prudence ordinaire, et voulait faire lui-même sa déclaration à l'autorité. Les voisins s'étaient déjà retirés; je me trouvais seul dans la cabane au moment où la *Loubette* et le coureur rentrèrent. Tous deux s'étaient mis complétement d'accord. Le coureur, qui se préparait à ensevelir le noyé, venait chercher une *bouteille de dur* pour combattre le brouillard de la nuit.

Resté seul avec la jeune fille, j'allais l'interroger sur le grand Guillaume, quand je la vis courir à une porte de derrière qu'elle ouvrit avec précaution, elle avança la tête au dehors, sembla fouiller du regard tout l'enclos, prêta un instant l'oreille, et finit par pousser ce cri plaintif de la chouette, rendu sinistre par tant de sanglants souvenirs. J'entendis bientôt des pas; la *Loubette* disparut un instant, échangea quelques paroles à voix basse, puis rentra avec un jeune paysan que je reconnus au premier coup d'œil pour son frère : c'était les mêmes traits, mais avec plus de netteté et de finesse. La physionomie, restée confuse chez la sœur, s'était, chez le frère, éclaircie et achevée. En les voyant à la fois, on avait, pour ainsi dire, l'ébauche et la statue. A mon aspect, le jeune Poitevin s'était involontairement arrêté.— N'ayez pas peur, Guillaume, dit la *Loubette*, monsieur ne vous veut que du bien, et il est capable de vous donner un bon conseil. — Il sera reçu en grande révérence, dit le paysan qui se découvrit.

Je l'assurai de mes bonnes intentions et lui expliquai très-brièvement comment j'étais venu pour lui au *Petit-Poitou*. Il parut faire effort pour m'écouter; mais ses

yeux, qui allaient d'un objet à l'autre, trahissaient sa distraction. Je m'interrompis brusquement.

— Pardon, excuse, monsieur, dit Guillaume, qui parut craindre de m'avoir blessé; mais voilà si longtemps que j'étais entré ici, que, malgré moi, je regarde si tout est à son ancienne place. Vous savez, on aime les endroits qu'on a connus tout petit, surtout quand on revient... et qu'il faut repartir, car on ne doit plus me voir par ici, maintenant qu'on va me croire au cimetière!

Je voulus lui faire entrevoir les sérieuses conséquences de cette ruse, qui, en le rangeant parmi les morts, lui enlevait son nom, ses droits, et toute possibilité de retour au pays; mais, à ce dernier mot, il m'interrompit.

— C'est ce qu'il faut! dit-il vivement; tant qu'il y aurait eu moyen de revenir, j'aurais voulu revoir la cabane, tandis qu'à cette heure tout est dit. Quand le prêtre aura chanté le *de profundis*, il ne restera plus de *grand Guillaume*. Il y avait comme un courant qui m'emportait par ici, fallait l'empêcher; quand on ne veut pas que les barques suivent le fil de l'eau, on les coule au fond : eh bien! moi, voilà que j'y suis.— Il éclata d'un rire forcé; mais la *Loubette* laissa échapper un gémissement; le jeune réfractaire se tourna vers elle. — N'ayez pas de regrets, pauvre fille, reprit-il avec beaucoup de douceur, le bon Dieu sait où il nous mène; remercions-le plutôt d'avoir bien voulu nous donner ce dernier moment. — Mettez-le donc à profit, reprit la paysanne avec une résignation naïve; vous avez grand besoin, Guillaume, buvez à votre soif et mangez à votre faim.

Le jeune homme s'approcha de la table, qui était restée servie, et voulut s'asseoir sur le banc; mais sa sœur lui montra, à l'autre bout, un escabeau qui était évidemment sa place accoutumée. Elle prit au vaisselier une as-

siette particulière, une cuiller de bois sur laquelle le nom de son frère était grossièrement gravé, et lui présenta un pain de méteil encore entier. Avant de l'entamer, le paysan y traça une croix avec la pointe de son couteau. — C'est la première mouture du grain nouveau, fit observer la *Loubette*. — La première ! répéta Guillaume, dont l'œil brilla de cet orgueil du laboureur qui goûte aux prémices de la moisson ; par mon baptême ! il est gris comme lin et flaire la noisette. Dieu soit béni pour m'avoir fait manger encore une fois le blé de nos champs !

Il se mit alors à souper avec un appétit que la jeune fille m'expliqua en m'apprenant qu'il était encore à jeun. Il ne s'arrêtait que pour me répondre de temps en temps ou pour interroger la *Loubette*. Ses questions roulaient presque toujours sur quelques détails de la ferme. Il s'informait de l'état de chaque pièce de terre, des semailles projetées, de son attelage favori, et, en parlant de ce rustique royaume qu'il avait autrefois gouverné, son regard s'animait, sa voix devenait plus haute, ses fortes mains s'étendaient comme s'il eût voulu saisir la charrue ou nouer le joug. Un bruit que nous crûmes entendre au dehors l'interrompit. La jeune fille courut à la porte, mais tout était désert et silencieux. Je parlai toutefois du retour probable de Jérôme et de la nécessité de l'éviter. — Monsieur a raison, dit le grand Guillaume, dont l'animation momentanée tomba aussitôt ; je m'oublie ici, quand je devrais déjà être en route ; faut qu'avant le jour j'aie assez marché pour ne plus trouver devant moi aucune figure de connaissance. Et, ne pouvant retenir un soupir : — C'est dur, pas moins, ajouta-t-il, que le fils de la maison soit obligé de venir chez son père en se cachant comme un voleur ; mais on doit se soumettre, personne n'a raison contre la volonté du bon Dieu.

Il se leva lentement pour prendre son chapeau et son bâton; la *Loubette* coupa à la miche un morceau de pain qu'elle mit en silence dans la poche de sa veste. Je dis alors que je comptais moi-même retourner à Marans sans plus tarder, et j'offris à Guillaume de le prendre dans ma carriole, en lui faisant observer que c'était le moyen le plus prompt et le plus sûr de sortir du Marais; il accepta avec un remercîment. Pendant ce temps, la *Loubette* s'était retirée dans l'ombre; elle se tenait appuyée contre un meuble, et je l'entendais pleurer tout bas. Guillaume, qui la regardait à la dérobée, tournait son chapeau avec embarras; je compris que je gênais leurs adieux, et je sortis pour atteler le char-à-bancs.

En passant devant l'appentis, j'aperçus *Fait-Tout*, qui achevait son œuvre funèbre. La peur de l'humidité nocturne l'avait sans doute engagé à un emploi très-fréquent du préservatif, car la bouteille d'eau-de-vie, placée devant une des chandelles de résine, me parut presque vide. Les traits du coureur avaient pris une expression encore plus joviale que d'habitude. Tout en donnant ses derniers soins au mort, il lui chantonnait une hymne d'église dont le latin me sembla singulièrement revu et corrigé au point de vue du patois vendéen. Trouvant commode et prudent d'éviter, pour le retour, la compagnie du chasseur de vipères, je le laissai à ses occupations. Le cheval fut bientôt mis à la carriole, et je rentrai pour avertir Guillaume.

Sa sœur et lui étaient près du seuil, se tenant par la main. A ma vue, la *Loubette* jeta ses bras autour du cou du jeune homme et éclata en sanglots. Je m'efforçai de la calmer par quelques paroles d'espérance; mais le réfractaire garda le silence. Après avoir rendu à la paysanne ses embrassements, il se dégagea très-vite et sortit le

premier. Lorsque nous fûmes dans le char-à-bancs, elle lui tendit encore la main ; mais il ne fit, pour ainsi dire, que l'effleurer, saisit les rênes, et nous partîmes. La *Loubette* nous suivit quelques instants en courant; mais Guillaume pressa le cheval, et elle ne tarda pas à disparaître derrière nous dans l'obscurité. Il respira alors fortement comme soulagé d'un fardeau, et me rendit les rênes. Arrivé à un pli de terrain que nous allions dépasser, il se retourna. Le toit de la cabane apparaissait au loin à travers la nuit. Il ôta son chapeau en signe d'adieu, croisa les bras sur sa poitrine, et nous continuâmes ainsi en silence jusqu'à l'entrée de Chaillé. Là seulement il releva la tête, et appuyant la main sur les rênes :

— Faites excuse, monsieur, dit-il d'un accent qui me parut altéré; il faut que je m'arrête ici, mais je ne veux point vous retarder; que Dieu vous donne un heureux voyage et qu'il vous bénisse pour votre bonté! — Vous avez quelqu'un à visiter? demandai-je. — Ce n'est pas quelqu'un, balbutia le réfractaire, c'est un endroit... — Et vous serez longtemps? — Assez seulement pour revoir... une maison! — Où est-elle? — Là-bas, derrière l'église.

Il me montrait une masure précédée d'un petit jardin enclos d'aubépines. — C'est la demeure de la Lousa? demandai-je en le regardant.

Il tressaillit. — On a parlé d'elle à monsieur? s'écria-t-il vivement; quand donc et qui cela? Ça ne peut pas être la *Loubette!* elle aurait perdu son âme plutôt que de me trahir.

Je dis comment Jérôme m'avait tout raconté en soupant; mon compagnon fit un geste de dépit. — Je comprends! dit-il avec amertume; pour que les vieilles gens croient un secret bon à garder, il faut qu'il intéresse leur

bourse. N'ayez pas peur que le maître de la cabane eût parlé, s'il eût fallu cacher une poche de *faux-sel*; mais, après tout, il n'y a pas d'affront, et puisque monsieur sait la chose, il voudra bien m'arrêter ici. — A condition de veiller sur vous, repris-je; tout le monde vous connaît au bourg; vous pourriez faire quelque dangereuse rencontre; je ne veux point vous quitter.

Guillaume hasarda quelques objections; mais j'y coupai court en lui rappelant qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Nous arrêtâmes la carriole près de l'église; il se dirigea vers la haie d'aubépines, y trouva une brèche qui lui était connue et entra dans le jardin. Je me hâtai d'attacher le cheval au mur du cimetière, afin de le suivre.

Lorsque je franchis la haie, je l'aperçus sous une longue tonnelle de vigne qui partageait le jardin dans sa longueur. Il marchait lentement en regardant autour de lui, comme s'il eût voulu reconnaître les lieux. Arrivé à un rond-point où se dressaient une table de planches brutes et des bancs grossiers, il s'arrêta un instant, il s'y était sans doute souvent assis avec la Lousa; c'était là, selon toute apparence, que l'on venait souper les soirs d'été, et les deux familles y avaient rompu le pain de promesse. Un peu plus loin, il fit une pose devant un petit parterre enlevé à la culture qui occupait tout le reste du jardin. On apercevait encore des bordures de buis enfouies sous les herbes parasites et quelques fleurs d'automne qui élevaient çà et là leurs tiges jaunies. Je pensai que ce devait être l'ouvrage de Guillaume, un souvenir de ses jours d'illusions et d'espérances, aujourd'hui abandonné comme les espérances et les illusions elles-mêmes. Le jeune homme passa outre : arrivé à une touffe de troënes sous laquelle deux ruches avaient été abritées, je crus l'entendre murmurer quelques mots; il parlait aux *avettes*,

ces bonnes amies du logis, qui entendent tout ce qu'on leur dit, et partagent nos douleurs comme nos joies. Enfin il atteignit la maison, où tout semblait endormi. Après en avoir fait le tour, il s'arrêta devant une petite fenêtre du rez-de-chaussée qu'il regarda longtemps, s'assit sur les marches de la porte et cacha sa tête dans ses mains. J'attendis longtemps; mais, outre le danger de tout retard, il était à craindre qu'un trop long attendrissement n'enlevât au jeune homme le courage et la présence d'esprit dont il allait avoir besoin : je m'approchai donc doucement, et je lui rappelai la nécessité de se remettre en route. Il se releva sans faire aucune objection : il me semblait plutôt exalté qu'abattu. — Je suis prêt, dit-il d'un accent entrecoupé; maintenant que j'ai vu l'endroit, je repartirai content. La dernière fois que j'y suis venu, c'était en plein jour; les aubépines fleurissaient, on n'entendait que chants d'oiseaux; aujourd'hui, il fait nuit, les fleurs sont mortes, les oiseaux se taisent : tout est changé ici comme dans ma vie; fasse le bon Dieu qu'il n'en soit pas de même pour elle!... Il essuya ses larmes, fit deux ou trois pas, et se tourna de nouveau vers la petite fenêtre. — Ah! je m'en irais content, dit-il avec une sorte d'angoisse passionnée, oui, content, si je pouvais seulement connaître ce qu'elle dira demain, quand on sonnera mon enterrement! Qui sait si elle n'aura pas quelque regret, si elle ne pensera pas qu'elle y est pour quelque chose? Peut-être bien que la nuit prochaine elle ne dormira pas aussi bien que celle-ci.

En ce moment, l'horloge du village sonna trois heures, je fis un geste pour inviter Guillaume à se hâter. — Je vous suis, monsieur, reprit-il précipitamment; mais je veux qu'elle sache que je suis venu. J'aurais aimé lui rendre sa bague, s'il n'avait pas fallu la mettre au doigt

du noyé. Heureusement il me reste ceci, ma marque y est; elle la reconnaîtra.

Il avait dénoué de son cou une cravate de coton noir, qu'il attacha au châssis de la petite fenêtre. Comme il achevait, une voix de nouveau-né se fit entendre dans la maisonnette; Guillaume tressaillit. — Un enfant? s'écria-t-il en s'appuyant au mur; la *Loubette* ne m'avait pas dit... elle a un enfant!

Je voulus l'emmener, mais il tremblait d'émotion et ne m'entendait plus. Il se dressa de nouveau jusqu'à la fenêtre en collant son visage contre les vitres que la lune éclairait. Il y était depuis un instant, lorsqu'un cri d'épouvante retentit à l'intérieur. Guillaume se rejeta en arrière. — Elle m'a vu, dit-il; partons, partons!

Il s'était précipité vers la brèche; je le suivis, et quelques minutes après notre char-à-bancs roulait sur la route de Marans. — En arrivant au *booth* de Vix, le réfractaire descendit et prit congé de moi. Je lui avais offert, pendant le chemin, de l'emmener en Touraine au nouveau défrichement, et de l'établir, comme fermier, sous un nom d'emprunt; mais il avait refusé. — Je ne peux plus songer à vivre comme les autres, me répondit-il: pour tenir une ferme, il faut se marier et je n'y ai pas le cœur; il faut travailler d'un esprit tranquille, et moi je serais toujours dans l'angoisse; à chaque bruit de pas, je croirais entendre venir les soldats. Merci de vos intentions, monsieur, mais c'est trop tard. Il y a un an, j'étais une pierre bonne à bâtir; à cette heure je ne suis plus qu'un caillou fait pour rouler dans les eaux coulantes. — Mais qu'allez-vous devenir? demandai-je. — Le bon Dieu en décidera, me répondit-il avec réserve. — Et où allez-vous maintenant? — Chez des gens que je connais devers Talmont.

Je lui tendis la main. — Allez donc, lui dis-je, et bonne chance ! Peut-être que nous nous reverrons un jour.

Il secoua la tête. — Ils disent dans le pays que celui sur qui on a chanté l'office des morts ne passe jamais l'année, répliqua-t-il avec un accent de sombre ironie.

Et, sans attendre ma réponse, il salua et partit.

Je ne doute point qu'on ne raconte encore dans le Marais, pour appuyer la croyance à la *niole blanche* et aux apparitions, la manière dont fut découvert le noyé du *Petit-Poitou*, ainsi que sa visite nocturne à la Lousa. Quant au sort du jeune réfractaire, personne n'a pu m'en instruire; mais, le soulèvement tenté par la duchesse de Berry ayant eu lieu deux mois après mon départ, j'ai toujours pensé qu'il s'y était laissé entraîner, et qu'il avait péri dans quelque engagement contre les *bleus*.

L. LEFORT
CORNER JAMES
& CANNING STS.

SIXIÈME RÉCIT

—

LE KACOUSS DE L'ARMOR

A l'ouest de l'Armor finistérien s'étend une longue pointe granitique, dont l'extrémité se bifurque et forme les deux presqu'îles de Kelern et de Crozon. La dernière de ces presqu'îles dessine un des côtés de la magnifique baie de Douarnenez, ce lac marin au fond duquel dort la mystérieuse cité du roi Gralon. On peut trouver des horizons moins monotones, des rocs aussi bouleversés, des terrains encore plus écorchés par la rafale ; mais on chercherait vainement un site dont le caractère fût plus complet. Ce qui distingue le paysage qu'on découvre du haut de cette dune, c'est une harmonie indéfinissable ; ce sont les falaises pierreuses le long desquelles coulent des traînées de bruyères en fleur, les volées de goëlands gris tournoyant au-dessus des enceintes druidiques, les linceuls d'algues fauves qui enveloppent les récifs et dont les plis flottent dans les remous ; c'est le mélange de grèves, d'écumes, de débris de naufrages, et, par-dessus tout, cette respiration rauque de l'Océan dont les intermittences régulières semblent mesurer le temps. Ailleurs, l'aspect séduit par la variété, ici il impose par son

unité : la même impression vous arrive par tous les sens, et cette impression a je ne sais quoi de fortifiant et d'austère. La brise de mer est d'une nature purifiante ; comme l'air des montagnes, elle produit une sorte d'excitation salutaire ; après l'avoir respirée, on se sent plus d'activité, plus d'initiative ; la grandeur du spectacle réagit au dedans et communique à l'être intérieur son énergique gravité. J'éprouvais d'autant plus vivement cette impression, que je retrouvais les rudes paysages de la Bretagne après un long séjour dans l'énervante atmosphère des villes. Ce que je revoyais avait en quelque sorte pour moi le charme du souvenir et celui de la nouveauté. Je reconnaissais mes sensations d'autrefois, mais ravivées et plus entières.

Après m'être arrêté au cap La Chèvre, je me dirigeais vers le nord en suivant le promontoire. J'avais passé Rostudel. J'apercevais en avant quelques arbres rabougris, et, derrière leur feuillage échevelé par la brise, le hameau de Kercolleorc'h, lorsque mon œil s'arrêta, à gauche, sur une étroite oasis dont la verdure rayait la brande. C'était une petite ravine de quelques pas s'inclinant vers la baie et que vivifiait une source appauvrie par les chaleurs de juillet. Au plus profond de ce pli de terrain, quatre pierres brutes avaient été disposées de manière à former une sorte de fontaine que protégeaient quelques touffes de saules. Une jeune paysanne s'y trouvait assise, le bras appuyé sur sa cruche de terre de Cornouaille dont l'orifice était recouvert d'une toile fine et blanche. L'arrangement de son costume flétri témoignait d'un goût remarquable. La coiffe de toile rousse encadrait avec soin l'ovale un peu large de son visage, un petit mouchoir de cotonnade brune évasait gracieusement ses plis sur la nuque et enveloppait les épaules

comme deux ailes ; une jupe bordée de rouge retombait jusqu'au-dessus de la cheville, et laissait voir deux pieds nus d'une forme parfaite et de la couleur du bronze florentin.

Je m'étais arrêté pour la regarder ; elle me salua d'un de ces bonjours cadencés qui donnent tant de grâce caressante au vieux langage celtique. Je m'approchai, attiré par la douceur de la voix et par la fraîcheur de la source. En me voyant essuyer mon front, la Rébecca armoricaine me demanda si je voulais boire, et, sur ma réponse affirmative, elle souleva la cruche en riant et approcha le goulot de mes lèvres. Comme je la remerciais à la manière bretonne en lui souhaitant la *bénédiction de Dieu*, le pas d'un cheval retentit au revers du coteau, et la silhouette d'un meunier se dessina au détour de la montée. C'était un homme jeune encore, à la mine ironique, et vêtu d'un habit de couleur opale qui dénonçait sa profession. Assis de côté sur ses sacs de farine, il cheminait en sifflant et battait la mesure, des deux pieds, contre le flanc de sa monture. Habitué à cette excitation régulière, l'animal n'y prenait point garde, et s'avançait d'un pas philosophique comme trop blasé sur les choses de ce monde pour s'émouvoir ni se hâter. Le nouveau venu salua la petite paysanne par son nom. — Que la Trinité nous aide ! dit-il en riant ; voici Dinorah qui tient auberge sur la lande pour les gentilshommes de passage. — Continuez votre chemin, Guiller *Trois-Bouches*, répondit Dinorah en riant ; il n'y a ici que de l'eau de fontaine, et vos pareils n'aiment que l'*eau de feu* [1]. — Par ma conscience ! mon chemin est le tien, reprit le meunier, car je porte les moutures à Kercolleorc'h. — Sauf ce que la sébille du moulin en aura retiré, dit la jeune fille malignement.

[1] Nom breton de l'eau-de-vie.

Je souris de cette allusion connue des meuniers bretons, trop sujets à dîmer sur les grains qui leur sont confiés. Guiller hocha la tête. — Vous entendez la *langue de malice* (*gour lanchenn*), dit-il en se tournant vers moi ; je l'ai vue trop petite pour m'appeler par mon nom, et maintenant elle pourrait plaider contre un avocat. Que je sois damné si Dieu n'a pas donné aux femmes la parole qu'il a retirée au serpent !

Dinorah se mit à rire. — Les plus faibles ont droit de se défendre, fit-elle observer ; le ver de terre lui-même se redresse contre celui qui l'écrase.

Guiller secoua la tête. — Oui, oui, continua-t-il ironiquement, la *petite sainte* n'aime pas les curieux, et, comme les chiens de métairie, elle aboie de loin. — Les bons chiens n'aboient pas contre les honnêtes gens ! objecta finement la paysanne. — Alors, dis-moi un peu, reprit le meunier, ce que font les chiens de Kercolleorc'h quand Beuzec le Noir passe devant ta porte !

Dinorah ne dit rien et rougit beaucoup ; évidemment Guiller avait trouvé le point sensible. Il appuya avec une persistance qui prouvait la rancune, et plaisanta longuement la jeune fille sur son voisin Beuzec, qui me parut être un de ces favoris pour lesquels on avoue difficilement sa prédilection. Dinorah, d'abord troublée, recouvra bientôt sa présence d'esprit, et finit par répondre avec une vivacité acérée. Tous deux épuisèrent leur malignité dans ce duel de paroles. Guiller y mit l'entrain vulgaire des railleurs de profession, la jeune fille une dextérité nerveuse et hardie dans laquelle perçait quelquefois l'amertume. Le meunier parut céder le premier. — Sur mon baptême ! le diable n'aurait pas avec elle le dernier mot, dit-il en me regardant ; voici bien la preuve que ce qu'il y a de plus infatigable sur la terre,

c'est la mauvaiseté d'une femme. — Vous mentez, dit vivement Dinorah : ce qu'il y a de plus infatigable, c'est la cravate d'un meunier. — Pourquoi cela? demandai-je. — Parce qu'au dire des anciens, reprit la paysanne en riant, elle peut, sans se lasser, tenir toujours un coquin à la gorge.

Guiller ne parut point se fâcher de l'application du proverbe populaire. — Allons, dit-il d'assez bonne grâce, la fille est bien instruite et connaît toutes les sentences de malice. Depuis que le froment a du son, les piqueurs de meules ont été exposés à la médisance et au péché. Il n'y a que les *petites saintes* qui peuvent être filleules de la Vierge Marie !

La figure de Dinorah prit une expression sérieuse. — Ne riez pas des choses bénites, Guiller *Trois-bouches*, dit-elle presque sévèrement. — Que le *vieux Guillaume*[1] me brûle si je ris ? répliqua ironiquement le meunier; tout le monde ne sait-il pas bien que tu as eu pour marraine la mère de Jésus ?—Assez ! interrompit la paysanne visiblement scandalisée.

Mais le meunier n'était pas homme à s'arrêter dans une revanche, d'autant plus qu'il avait rencontré mon regard qui l'interrogeait. — Monsieur ne connaît pas l'histoire ! dit-il d'un ton narquois. C'était après la naissance de Dinorah ; on l'avait conduite à l'église ; le bedeau venait d'apporter la coquille de sel, et le recteur décrochait déjà son étole, quand on accourut dire que celle qui avait été choisie pour marraine venait de mourir. La chose parut un signe de malheur, ainsi que monsieur peut croire, et on se demandait comment l'innocente serait baptisée ; mais on vit tout à coup sortir de la cha-

[1] Nom que les Bretons donnent au diable, dans leurs plaisanteries.

pelle de la Vierge une belle créature, vêtue de dentelles et de soie, qui se proposa pour tenir l'enfant, et qui, le baptême achevé, disparut sans qu'on ait pu savoir comment. Certaines gens ont dit que c'était une étrangère du haut pays venue pour voir la mer, et qui avait aidé, par hasard, à faire une chrétienne, mais ceux de Kercolleorc'h, qui ont plus d'esprit que le pauvre monde, ont assuré que c'était la Vierge Marie elle-même, en raison de quoi ils ont appelé Dinorah la *petite sainte*.

Je regardai la jeune fille, et je lui demandai si ceci n'était point un conte inventé par le meunier. — Guiller sait mentir, même quand il n'invente pas! répliqua-t-elle avec une brusquerie qui indiquait une conscience blessée; mais, après tout, sa moquerie ne peut rien changer dans ce que Dieu a voulu : pour rire des étoiles, on ne les fait pas tomber du ciel?

A ces mots, elle doubla le pas malgré la cruche qu'elle portait sur sa tête, et nous devança dans le sentier, de manière à rompre l'entretien. Guiller me regarda de côté. — En voilà de la fierté! me dit-il ironiquement; la petite ne veut pas renoncer à avoir une marraine au-dessus du firmament.

Je reportai les yeux avec curiosité sur Dinorah, qui continuait à marcher devant nous. Ce n'était point la première fois que j'entendais parler de ces créatures d'élection qu'un heureux hasard avait faites les protégées de quelque sublime patron. Je savais qu'en Bretagne, où la légende chrétienne s'est partout substituée à la mythologie gauloise, où la Vierge et les saints ont remplacé les fées de l'Armor, ces interventions surhumaines ne sont point aujourd'hui sans exemple. J'avais entendu citer la *fouacière* de Saint-Matthieu, dont l'ange Gabriel pétrissait les pains azymes, et le pilote de l'île de Batz, à qui

Jésus-Christ avait appris les paroles qui relèvent les naïres en détresse; mais c'était la première fois que je voyais de mes yeux une de ces favorites du ciel. Bien que familiarisé depuis longtemps avec les inventions de la fantaisie populaire, j'avais quelque peine à entrer dans ce nouveau domaine, à prendre au sérieux la naïveté de cette foi qui me transportait en plein moyen âge. Je contemplais tout surpris cette pauvre paysanne qui se croyait sincèrement filleule de la reine des anges, et qui sentait sur elle une bénédiction particulière. Cette persuasion avait, du reste, imprimé à toute sa personne un caractère de pureté plus digne et plus sereine; une fois averti, on en restait frappé. C'était la grâce de la jeunesse avec la fermeté de l'âge mûr et la placidité de la vieillesse. Sous cette enveloppe sans éclat, on devinait une flamme intérieure dont le reflet brillait doucement au fond de deux yeux couleur de mer. Je n'eus point le temps de demander au meunier de nouvelles explications: nous étions arrivés à une cabane de *gabarier*[1], que j'appris alors être celle du père de Dinorah. La maisonnette était de granit, couverte en ardoises, contre l'usage, et d'un aspect moins misérable que celles qui parsèment nos grèves. On avait profité d'une échancrure assez profonde du coteau pour ménager derrière la cabane un courtil bordé d'aubépines et de troënes. En avant s'ouvrait une petite crique pailletée de coquillages dont les débris nacrés étincelaient au soleil. A l'ouverture même de cette espèce de port, des filets séchaient sur le roc, et une barque était échouée; le gabarier dormait au pied du rocher, la face tournée vers le sable et le front appuyé sur ses deux bras repliés.

[1] Nom donné, en Bretagne, aux bateliers qui exploitent les produits maritimes, tels que varechs, galets, sables marins, etc.

— Voilà Salaün qui récite la *prière de saint Lâche*, dit le meunier en me montrant le dormeur avec le manche de son fouet ; ces fermiers de la mer sont les protégés de Dieu : tandis qu'ils dorment, la semaille se fait sous l'eau, leur moisson grandit, et, le jour venu, ils n'ont qu'à récolter. Je gage que le père Salaün fait maintenant quelque rêve royal ! il voit entre deux eaux le grand congre aux yeux de perle ou le banc de sardines d'argent, et il engage son âme au diable pour avoir le filet qui prend tout. Nous arrivons tout juste pour sauver un chrétien de la damnation. A ces mots, il rapprocha ses deux mains réunies en forme de porte-voix, et poussa un de ces cris prolongés par lesquels les marins s'appellent sur mer. Le gabarier se secoua aussitôt et releva la tête. Guiller éclata de rire. — Eh bien ! vieux marsouin, dit-il, tu vois que les gens de terre savent aussi parler, au besoin, ta langue marine. — J'ai cru que c'était un canonnier de marine qui me hélait, répliqua ironiquement Salaün, en faisant allusion à la maladresse proverbiale de ces derniers pour tout ce qui concerne les habitudes nautiques. — Allons, tout le monde sur le pont ! reprit le meunier, qui continuait à parodier le langage du gaillard d'avant ; j'apporte de quoi faire le biscuit.

Il avait délié les cordes qui tenaient les sacs de mouture attachés sur le bât ; Salaün vint l'aider. Je profitai du moment pour m'informer des moyens de visiter les belles grottes de Morgate ; Salaün m'offrit sa barque, nous tombâmes d'accord du prix, et il fut convenu que nous partirions à la descente de la marée, qui était alors *étale*. En attendant, je gravis le rocher qui fermait au nord la petite crique, et le lac de Douarnénez m'apparut sous les lueurs déjà obliques du soleil. Les côtes brunes s'arrondissant autour des eaux bleues, çà et là empourprées par

des rayons plus vifs ou moirées par de blanches lueurs, donnaient à la baie entière l'apparence d'un gigantesque coquillage aux bords rugueux et à l'intérieur irisé de nacre. On apercevait, de loin en loin, les voiles blanches des pêcheurs ou les voiles roses des *gabariers* qui glissaient à l'horizon et allaient se noyer parmi les splendeurs du soir. Aucun bruit dans cette immense étendue, si ce n'est la rumeur de la mer et quelques bourdonnements d'insectes. L'odeur marine des algues arrivait jusqu'à moi mêlée aux parfums mielleux des troënes et à la senteur amère des genêts. Les pointes de Saint-Hernot, de Morgate et de Trebéron se dressaient successivement au nord comme des bastions géants ; çà et là des hameaux tachetaient la lande.

Après avoir longtemps promené les yeux sur ce merveilleux spectacle, je les abaissai vers la petite anse creusée à mes pieds. Le meunier et Salaün étaient rentrés ; je n'apercevais plus que la gabare échouée, le cheval broutant les rares gazons marins qui veloutaient le roc, et quelques oiseaux de mer se jouant le long des anfractuosités. Mais bientôt Dinorah parut. Elle portait la quenouille de roseau passée à sa ceinture et tournait le fuseau en marchant ; son tablier relevé se gonflait des grains de rebut que rejette le vanneur. Je la vis monter la petite colline qui aboutissait au rocher où je m'étais assis. Arrivée au sommet, elle regarda autour d'elle, leva la main comme si elle eût appelé aux quatre coins du ciel, et se mit à répéter je ne sais quel chant sans paroles et sans rhythme. Presque aussitôt des gazouillements lui répondirent, et une douzaine d'oiseaux s'élancèrent pour recevoir la pâture. Je voyais la jeune fille, dont la silhouette se découpait sur l'azur du ciel, semer le grain en chantant à demi-voix, tandis que les bouvreuils, les roi-

telets et les rouges-gorges, voletant alentour, l'enveloppaient dans leurs évolutions aériennes. Le tout, éclairé par les clartés du soir, formait un tableau rustique et charmant; on eût dit une de ces idylles en quelques vers telles que nous en a laissées la poésie sicilienne. Je voulus rejoindre la *petite sainte*, mais elle m'arrêta par un geste.

— Si monsieur approche, les oiselets vont partir, dit-elle, en me les montrant qui tournaient déjà la tête d'un air inquiet et qui gonflaient leurs ailes.

Je lui demandai comment elle avait pu les apprivoiser.

— Comme toutes les créatures du bon Dieu, en leur montrant que je les aimais. Quand l'hiver vient et que la terre est gelée, je leur jette la graine sur le seuil, et, dans le temps des fleurs, ils s'en souviennent.

En ce moment, le meunier et Salaün reparurent; le premier appela son cheval, qui jeta un regard de regret mélancolique sur les gazons marins, mais se résigna à obéir. A leur approche, les oiseaux de Dinorah s'envolèrent. — Voilà encore la *petite sainte* qui fait l'aumône aux mendiants de l'air, dit Guiller en nous rejoignant; aurait-elle parmi eux quelque messager qui lui apporte des nouvelles de sa marraine? — Pourquoi non? répliqua le gabarier; si nos pères n'ont pas menti, il y a des oiseaux qui connaissent les routes dans *la mer d'en haut*, et qui peuvent porter une lettre aux bienheureux du paradis. — C'est donc le contraire de mon cheval, reprit le meunier, car il porte, de ce pas, de la mouture à un damné de l'enfer. — Vous allez à *la Pointe-du-Corbeau?* demanda Salaün. — Voir si le père du mal n'a pas encore emporté le vieux *Judok-Naufrage*.

Ce dernier nom me frappa : de récentes recherches faites aux archives judiciaires de la marine me l'avaient

fait rencontrer, et je me souvins alors avoir ouï dire que celui qui le portait devait habiter encore quelque point de nos côtes bretonnes. Mes questions à Salaün et au meunier dissipèrent bientôt tous mes doutes. L'habitant de la *Pointe-du-Corbeau* était bien l'homme traduit en 1812 devant le tribunal maritime de Brest, sous l'accusation de crimes qu'on n'avait pu prouver, et renvoyé absous. Guiller lui apportait la mouture du mois, et s'inquiétait de savoir s'il le trouverait à sa cabane, quand le pêcheur lui dit : — Tu vas le savoir, car voici son fils, Beuzec le Noir.

A ce nom, je me retournai vers le nouveau venu : c'était un jeune paysan vêtu d'un costume de toile en lambeaux. Sa chevelure rousse lui tombait jusqu'au cou, et sa main droite serrait un bâton de houx noueux, tandis que la gauche retenait un bissac sur son épaule. On cherchait vainement dans ses traits le type calme et pur des Cambriens. Sa face élargie, son front déprimé, ses yeux enfoncés, ses dents aiguës, tout semblait accuser l'origine tartare; son visage et ses membres avaient pris sous le soleil une teinte foncée qu'échauffaient, au-dessous, quelques glacis rougeâtres ; c'était ce qui l'avait fait appeler Beuzec le Noir. L'aspect de ce jeune homme avait je ne sais quoi de repoussant et de terrible.

Beuzec avait ralenti le pas en nous apercevant, sans changer pourtant de direction. Dinorah, qui s'était retournée comme moi en l'entendant nommer, affectait maintenant de filer sans le regarder. L'œil de Beuzec se fixait, au contraire, sur la jeune fille, et il me parut évident qu'il était tout à la fois attiré par elle et repoussé par nous. Guiller l'appela de loin avec la familiarité hardie qui lui semblait habituelle.

— Arrive donc, coureur de sentiers ! cria-t-il en re-

nuant les bras; ne vois-tu pas qu'on veut te parler?

Beuzec marcha encore plus lentement.

— Il faudrait un bout de filin à trois nœuds pour lui faire comprendre le breton, objecta Salaün.

Beuzec parut près de s'arrêter.

— Le meunier veut savoir si Judok est chez lui, dit alors Dinorah sans lever les yeux et en continuant à filer.

Le vagabond ne répondit pas immédiatement; il promena sur nous un regard scrutateur, puis répliqua : — Il n'y a que ceux qui viennent de la Pointe qui peuvent le savoir. — Et d'où viens-tu donc? demanda Salaün. — Parbleu! d'où il vient toujours, répondit Guiller, de la petite guerre. Ne voyez-vous pas qu'il a le bissac de picorée sur l'épaule? Qu'as-tu maraudé aujourd'hui, voyons, pupille du diable; fruit ou racine, chair ou poisson?

Il fit un geste comme s'il eût voulu porter la main sur la besace; mais un éclair passa dans l'œil du vagabond, et son bâton de houx se releva lentement. — Beuzec vient de la lande, dit la jeune fille en s'entremettant; je l'ai vu il y a une heure du côté des terriers. — Est-ce qu'il se serait mis à chasser comme les gentilshommes? demanda ironiquement Guiller. — Pourquoi donc pas? dit le vagabond avec humeur. — Et qu'as-tu fait de ton fusil et de ton chien? reprit le meunier. — Voici le fusil des coureurs de sentiers, répliqua Beuzec en montrant son bâton noueux, et j'ai là, dans mon bissac, le chien de chasse de *sainte misère!*

A ces mots, il plongea la main dans la poche la plus profonde, et en retira un petit animal très-vif, de couleur pâle, aux yeux enflammés et le museau humide de sang.

— Un furet! s'écria Salaün; je comprends à cette heure pourquoi les messieurs du manoir se plaignent de ne plus

trouver de lapins dans la garenne ; c'est toi qui les braconnes avec ta vermine.

Beuzec éclata de rire. — Ah ! nous savons les trouver, nous autres, reprit-il d'un accent de triomphe ; *Jean qui tue* m'en a encore étranglé quatre aujourd'hui ; voyez ! Et il retira de la seconde poche du bissac plusieurs jeunes lapins qui portaient au cou les traces de la dent du furet. Il nous les montra avec un rire féroce en les pressant du pouce et faisant couler le sang.

Guiller lui demanda s'il voulait vendre son gibier. — Pas ici, répliqua-t-il ; j'irai à Crozon, où l'aubergiste me l'achètera pour du *vin de feu*. Il avait repris les lapins, et allait les replonger dans sa besace ; mais il se ravisa tout à coup, en saisit un, et le jeta sans rien dire devant Dinorah. Celle-ci le regarda comme si elle n'eût point compris. — C'est le plus beau, dit brusquement Beuzec, la *petite sainte* peut le prendre.

Salaün ne permit point à sa fille de répondre ; et repoussa du pied le présent. — Emporte ta chasse, dit-il d'un ton rude, nous ne mangeons que le gibier pris par des chrétiens.

Beuzec tressaillit et parut un instant déconcerté ; mais il redressa bientôt la tête comme une vipère, fit entendre un de ces éclats de rire faux et stridents qui m'avaient déjà étonné, puis replaça le bissac sur son épaule sans répondre et disparut au penchant du promontoire. — Eh bien ! et son lapin ! dit Guiller, qui montra l'animal resté à terre. — Tu le lui rapporteras ! répondit brusquement Salaün.

Le meunier releva le gibier, qu'il examina avec un regard de convoitise friande. — Du diable si j'ai vos scrupules, maître Salaün, dit-il ; l'animal est gras comme un nourrisson de neuf mois, et, arrangé au vin blanc, ça se-

rait un mets royal ; aussi j'ai grande envie d'accepter pour vous le cadeau. Et comme il vit que le pêcheur allait répliquer : — Au reste, nous nous arrangerons, moi et Beuzec, ajouta-t-il, vu que je vais le retrouver là-bas. Aucun de vous n'a de commission pour *Judok-Naufrage?*

Je répondis que je désirais le voir, et que, si la barque pouvait venir me prendre à la *Pointe-du-Corbeau*, j'accompagnerais Guiller jusque chez le vieux naufrageur. Salaün parut éprouver quelque répugnance pour cet arrangement, qu'il finit pourtant par accepter. Après avoir pris congé de Dinorah, je partis avec le meunier.

— Monsieur va voir un drôle de païen, dit celui-ci lorsque nous fûmes en route; dans le pays, on le croit donné au diable, et, à vrai dire, voilà bien longtemps qu'ils vivent en compérage. M'est avis que, si on mettait ses péchés à la file, il y aurait de quoi paver le chemin de Camaret à Crozon. Il a seul fait venir plus de navires à la côte depuis vingt années que tous les vents de *suroit* [1], et il a promené ses fausses balises et ses feux de tromperie depuis Loquirek jusqu'à Trevignon.

Je demandai si cet odieux métier l'avait enrichi. — C'est à savoir, dit Guiller; Judok vit à la Pointe comme un *chercheur de pain* [2], mais nul ne pourrait dire si sa pauvreté est un mensonge. Souvent Dieu vous punit du bien mal acquis en vous donnant l'avarice, et alors la richesse ressemble à une maladie intérieure qui vous ronge le cœur.

Nous traversions une campagne de plus en plus ravagée. A droite se dressait un encadrement de rochers qui nous cachait les flots; à gauche, l'œil se perdait sur une bruyère desséchée : des blocs de quartz blanc perçaient, de loin en loin, le sol dépouillé, comme des ossements gigantesques

[1] Sud-ouest. — [2] *Klasker bara,* mendiant.

exhumés par le vent de mer ; enfin, au tournant d'un monticule, nous aperçûmes la hutte de Judok. Bâtie dans une fente, à la pointe d'une petite crique, elle se confondait presque avec les dentelures de granit du promontoire. Le toit, adossé à un rocher, était couvert d'algues marines retenues par d'énormes galets. La carcasse d'une tête de cheval se dressait à l'une des extrémités, tandis qu'à l'autre pendait une touffe de chanvre. Le meunier me la fit remarquer. — C'est son enseigne d'autrefois, me dit-il ; le métier de noyeur d'hommes n'était que pour les grands jours ; d'ordinaire il écorchait les bêtes mortes et filait des cordes. Aussi les vieux du pays ne le considèrent pas comme un chrétien, et disent que c'est un *kacouss*.

J'avais déjà renconté dans l'Arhès quelques restes de cette caste maudite, livrée aux mêmes industries que les parias de l'Inde et rejetée comme eux de la société commune. Assez nombreux autrefois pour avoir nécessité des dispositions particulières dans les ordonnances civiles et religieuses de la Bretagne, les *kacouss* s'étaient longtemps cachés aux lieux les plus solitaires, repoussés par l'Église elle-même, qui ne leur permettait d'entendre les offices qu'à la porte du temple, *sous les cloches*. Quant à leur origine, la tradition était multiple et douteuse : les uns les tenaient pour des *Gypsians* ou Bohêmes, les autres pour des Juifs lépreux, quelques-uns pour des Sarrasins emmenés captifs à l'époque des croisades. Les ducs de Bretagne leur avaient d'abord interdit l'agriculture et le commerce ; mais, au quinzième siècle, voulant diminuer le nombre des mendiants, François II leur permit de prendre des fermes avec des baux de trois ans et de faire le trafic du fil ou du chanvre dans les lieux peu fréquentés. Ces nouveaux priviléges ne leur furent accordés qu'à la con.

dition de porter une marque de drap rouge sur leurs vêtements. Bien que le temps eût fait disparaître toutes ces distinctions, le préjugé populaire avait survécu. Le petit nombre de *kacouss*, dont l'origine était restée visible, continuait à vivre à l'écart, séparé de tous par une muraille de mépris. Pour ceux que je venais de voir dans la montagne, cette réprobation n'avait eu d'autres résultats que l'ignorance et la misère. Si l'on disait vrai, j'allais en voir un dont elle paraissait avoir envenimé le cœur et nourri la méchanceté.

Nous trouvâmes Judok devant sa porte occupé à détordre de vieux bouts de cordage recueillis sur la grève. C'était un petit vieillard très-maigre et complétement chauve. Son visage couleur de brique était sillonné en tous sens de rides si creusées, que le soleil n'avait pu les brunir jusqu'au fond, et qu'elles dessinaient, sur la peau, un dédale de lignes plus blanches qu'on eût pris, au premier aspect, pour un tatouage. La bouche dégarnie était rentrée et sans lèvres, le front fuyant, le nez recourbé; l'œil avait une mobilité farouche, et la mâchoire inférieure une sorte de tremblement : on eût dit une bête fauve qui mâche à vide.

A ma vue, Judok fit un mouvement de surprise qui ressemblait à de la frayeur. Cependant il ne se leva point, et ses doigts continuèrent à parfiler le chanvre; mais son regard me suivait avec cette oscillation fiévreuse qui lui semblait habituelle. Guiller s'aperçut de son inquiétude.

— Eh bien! vous ne m'attendiez pas en si bonne compagnie, vieux fileur de cordes! dit-il en ricanant. — Que cherche le gentilhomme sur nos côtes? demanda Judok, dont l'œil ne pouvait me quitter. — Vous, peut-être, dit le meunier.

Le *kacouss* se leva et laissa tomber la corde qu'il effi-

lait. Je tâchai de le rassurer en lui expliquant que j'avais suivi Guiller pour voir le pays, et que j'attendais le bateau de Salaün à la *Pointe-du-Corbeau*. Il parut satisfait, grommela une malédiction contre le meunier qui continuait à rire, et alla prendre un des bouts du sac qu'il venait de décharger. Tous deux le portèrent à la cabane, où je les suivis; mais, à peine entré, Judok s'arrêta avec un cri et laissa retomber la poche de mouture. Il venait d'apercevoir Beuzec accroupi sur le foyer et occupé à recouvrir de cendre des pommes de terre qu'il retirait de sa besace. — Lui! s'écria le *kacouss* avec une indicible expression de surprise; que les saints nous protégent! Par où est-il entré? — Il me paraît qu'il n'y a pas à choisir, dit Guiller en montrant la porte. — Non, non! reprit le cordier avec force; quand je suis sorti, il n'y était pas; je n'ai point quitté le seuil, et il n'a pu passer sans être vu. — Par où alors serait-il venu? demandai-je en regardant autour de moi la cabane, qui n'avait aucune autre ouverture. — C'est ce que le *reptile* seul pourrait dire, murmura Judok, qui lança au jeune garçon un regard où la colère se mêlait à la crainte.

Beuzec avait tout écouté d'un air indifférent, et continuait à ranger ses pommes de terre sur le foyer. — Qu'est-ce qui étonne *mon père?* dit-il enfin tranquillement : le vent ne sait-il pas bien entrer sans qu'il y ait de porte? — Entendez-vous, s'écria le *kacouss,* il l'avoue! Le malheureux peut venir et aller sans que je le sache; je ne suis plus le maître dans mon pauvre logis! il peut tout prendre ici à sa fantaisie!... — Il y a donc à prendre, *mon père?* demanda Beuzec en appuyant pour la seconde fois sur cette appellation avec une ironie de tendresse.

Le cordier se retourna vers lui l'œil allumé. — Qui a dit cela? s'écria-t-il. — C'est vous, répliqua Beuzec. —

Tu mens! — Demandez au gentilhomme! A vous entendre, on dirait qu'il y a dans la cabane un trésor.

Beuzec avait prononcé ces derniers mots plus lentement, la tête basse, et regardant le vieillard en-dessous. Celui-ci se redressa. — Où ça, un trésor? bégaya-t-il, où l'as-tu vu, damné que tu es? montre-le donc, parle, voyons, vite, dis où est le trésor?

Le jeune garçon ne répondit rien; il continuait à siffler entre ses dents d'un air sardonique. Judok se retourna vers nous. — Dieu lui a donné une *tête de brute* [1], dit-il en ricanant; il chante comme les goëlands de la grève, sans savoir ce qu'il dit. Plût à Dieu que le pauvre homme d'ici eût un trésor! il bluterait sa farine plus blanche et ferait ses miches plus grandes. — Allons, vieille pratique, ne criez donc pas toujours misère, ou je croirai que vous roulez sur l'or, interrompit Guiller; vous pouvez compter les bouchées, pourvu que vous ne comptiez pas les petits verres... En route la bouteille de *vin de feu*.

Le cordier parut embarrassé. Il grommela entre ses dents quelques mots que le meunier ne dut point entendre plus que moi, mais dont il comprit l'intention. — Ah! pas de *flibuste*, Judok-Naufrage! interrompit-il presque sérieusement, ou je ne vous apporte plus de mouture! Ma meule ne tourne que pour les bons enfants.

Le *kacouss* parut céder à la menace de Guiller. Je savais déjà que la rareté des moulins, dans plusieurs parties de la Bretagne, mettait les habitants solitaires et dispersés à la merci des meuniers. En refusant leur pratique, ceux-ci pouvaient les affamer, et on m'avait cité, dans l'Arhès, des exemples singuliers de leur tyrannie. L'un deux avait forcé son voisin à transporter le blé qu'il

[1] Expression bretonne; pour désigner un fou on dit *pensaout;* mot à mot, *tête de brute.*

faisait moudre à six lieues de sa ferme, et je l'avais vu faire jusqu'à trois et quatre voyages avec sa charrette et son attelage avant d'obtenir sa mouture. Je ne fus donc surpris ni de la menace de Guiller, ni de la condescendance du cordier. Ce dernier s'était approché d'un vieux coffre fermé à clef d'où il retira une bouteille à moitié vide et trois verres d'inégale grandeur. Il posa les verres sur la table; Guiller s'empara du plus grand. — Faisons bonne mesure, compère, dit-il en le tendant à son hôte, les routes sont aujourd'hui aussi chaudes que la gueule d'un four, et les chrétiens ont besoin de rafraîchissements.

Malgré l'invitation, la main de Judok versait si précautionneusement, que le verre ne pouvait se remplir. Deux ou trois fois, il s'arrêta court; mais le meunier restait le bras tendu et l'obligeait à verser de nouveau. Il ne retira le verre que lorsqu'il fut plein. — Maintenant au gentilhomme! dit-il en m'indiquant; il y a toujours profit à trinquer avec les honnêtes gens.

La générosité forcée de Judok lui donnait un air d'anxiété si plaisante, que malgré ma répugnance, j'acceptai la maligne invitation du meunier. La main de notre avare échanson remplit le second verre avec force hésitations et tremblements; mais, quand il en vint au troisième, qui lui était destiné, le comique prit des proportions véritablement merveilleuses. Partagé entre sa ladrerie et son goût pour le *vin de feu*, Judok versait à demi, s'arrêtait, puis reprenait avec des grognements de convoitise et de désespoir d'une indicible bouffonnerie. Il porta enfin le verre à ses lèvres en gémissant, poussa une exclamation de joie dès qu'il eut goûté, puis, subitement repris par la pensée de la dépense, soupira de nouveau, but une seconde fois pour se consoler, et s'épanouit encore jusqu'à ce qu'il revînt au cruel souvenir.

J'assistais à cette pantomime de l'Harpagon sauvage avec une admiration d'artiste qui me faisait complétement oublier la laideur de la réalité. Cependant il me parut qu'après avoir vidé son verre, le vieil écorcheur fléchissait dans ses principes, et que la sensualité avait momentanément vaincu l'avarice. Il reprit, d'un air décidé, le bouteille qu'il avait posée sur la table et voulut remplir de nouveau son verre, mais je le vis s'arrêter avec une expression de stupeur : la bouteille était vide ! Il se retourna vers le foyer ; Beuzec n'y était plus. Guiller riait aux éclats, mais sans comprendre comment le *vin de feu* avait pu disparaître. Judok paraissait en proie à une agitation qui tenait de l'épouvante et de la colère. Il nous regardait l'un après l'autre de ses petits yeux gris et inquiets en répétant : — Qui a bu ? qui a bu ? — Pour sûr ce n'est pas le gentilhomme, car son verre est encore plein, dit Guiller, et que Dieu me damne si c'est moi ; vous avez chez vous un pupille du diable. — Le *reptile !* s'écria Judok ; c'est donc lui ? Mais où et comment ? Vous l'avez vu ?

Son regard nous interrogeait avec angoisse, en allant de l'un à l'autre. Le meunier continuait à rire sans répondre. Je déclarai que, pour ma part, je n'avais rien remarqué. Judok continuait à agiter sa bouteille qu'il ne pouvait croire vide. Je voulus enfin donner un dénoûment à l'aventure en prenant une petite pièce de monnaie que je jetai sur la table. A cette vue, le cordier tressaillit, un sourire traversa sa physionomie de renard, et il étendit la main pour saisir ce dédommagement inattendu ; mais une autre main plus prompte, qui sortit de dessous la table, s'en empara, et Beuzec, se dressant tout à coup sous nos pieds avec un éclat de rire, s'élança vers la porte de la cabane. Judok se mit en vain à sa pour-

suite; le jeune garçon était trop agile pour qu'il pût le rejoindre. Nous le vîmes disparaître dans une fente du promontoire aux bords de laquelle Judok dut s'arrêter.

— L'argent est allé rejoindre le *vin de feu*, dit Guiller en riant. Sur mon salut! le *reptile*, comme il dit, est un garçon avisé, et je ne m'étonne plus si, dans le pays, on lui donne une *origine noire*; mais voici Salaün qui aborde, et je vous conseille de descendre, car ne comptez pas qu'il vienne vous chercher jusqu'ici : il a encore plus peur du diable que je n'ai peur de la mer.

Je rejoignis le vieux gabarier, qui se tenait à la poupe, appuyé sur sa gaffe. Dès que j'eus mis le pied dans la barque, il poussa au large, et nous nous trouvâmes au milieu des algues qui frangeaient la grève. Il fallut louvoyer quelques minutes dans un archipel de petits récifs contre lesquels la vague bouillonnait en soupirant. Nous allions doubler la dernière pointe, quand j'aperçus Judok debout sur le rebord de la roche où Beuzec lui avait échappé, un bras étendu et le poing fermé comme s'il menaçait encore. Salaün imprima à la barque une brusque déviation qui l'éloigna du promontoire. Je lui dis en souriant de se rassurer, que ce n'était point à nous qu'en voulait l'écorcheur : il secoua la tête. — L'ami du diable est ennemi de tout le monde, murmura-t-il à demi-voix; monsieur n'aura qu'à s'en prendre à lui-même, si tout à l'heure il ne fait pas bon sur l'eau salée. — Craignez-vous un grain? demandai-je. Salaün plia les épaules. — Demandez à ceux qui l'envoient! dit-il avec humeur; quand je suis parti, rien ne s'annonçait, et maintenant il y a un nuage sur la *Pointe-du-Corbeau!*

Je regardai dans la direction indiquée; une sorte de fumée blanche montait, en effet, dans le ciel et commençait à en salir l'azur. La brise fraîchissait de plus en

plus ; on voyait les crêtes des vagues se border d'une écume verdâtre ; le bruit du ressac devenait plus rauque, et les rivages effaçaient à demi leurs contours dans une transparente bruine. Cependant l'horizon avait conservé sa limpidité, et j'avais assez souvent observé les annonces d'orage pour ne trouver, dans ce que j'apercevais, aucun signe sérieusement alarmant. Il me parut évident que les superstitieuses préventions du gabarier lui faisaient oublier sa propre expérience. Je m'assis donc tranquillement sur le rebord du bateau, laissant pendre au dehors une de mes mains qui effleurait, en se jouant, la cime des flots.

Nous contournions lentement la baie, dont tous les aspects passaient successivement sous nos yeux. La côte présentait tantôt des plages couvertes d'un sable nacré que les coquillages émaillaient comme des fleurs, tantôt des dunes pierreuses aux flancs sculptés par la mer. Ici c'étaient de hautes pyramides rougeâtres et pailletées de mica qui se dressaient aux bords du promontoire, là des galeries aériennes d'un chiste ardoisé s'avançant au-dessus des vagues comme des balcons de fer aquatiques. De loin en loin, le roc creusé par les flots dressait de gigantesques arcades sous lesquelles tourbillonnaient des essaims de goëlands gris, tandis que la mer, brisée à tous ces écueils, les entourait de son murmure plaintif. Nous commencions à distinguer l'ouverture de la caverne marine vers laquelle nous nous dirigions. *Née de la mer*, comme l'indique son nom celtique, la grotte de *Morgate* ou *Morgane*[1] occupe la base d'un haut promontoire entièrement dépouillé. Le cintre surbaissé que forme l'en-

[1] *Morgane* vient de deux mots celtiques : *mor*, mer, et *gannet*, enfanté. C'est par corruption que le nom de *Morgane* a été transformé en celui de *Morgate*.

trée de la grotte s'ouvre sur les flots comme la mâchoire à demi noyée d'un cétacé gigantesque. Il fallut se coucher sur les bancs au moment où la barque s'y engagea. Nous passions du jour à une obscurité subite qui ne nous permit d'abord de rien voir ; mais cette nuit sembla s'éclairer insensiblement : une clarté bleuâtre pénétrait par l'entrée, glissait le long des parois et allait s'arrêter au fond, sur une petite grève de sable fin. Lorsque l'œil, habitué à cette ombreuse lueur, put saisir l'ensemble, je me levai involontairement avec un cri d'admiration. La voûte de la grotte se dressait à quarante pieds au-dessus de nos têtes, revêtue d'une sorte de vitrification qui se prolongeait des deux côtés jusqu'aux flots. De longues veines d'un rouge sombre et d'un vert pâle qui marbraient cette immense nef lui donnaient je ne sais quelle somptuosité sauvage ; on eût dit le palais d'une des divinités de notre orageux Océan. Au milieu se dressait un rocher de granit rose poli par la vague ; l'onde, abritée, frissonnait à ses pieds, à peine ridée par le souffle du dehors.

Notre barque, qui obéissait là au moindre mouvement de l'aviron, en fit le tour, et nous arrivâmes au fond de la grotte : elle était terminée par la petite grève que j'avais déjà aperçue et par deux couloirs qui se perdaient sous la montagne. A chaque oscillation du flux, on entendait la vague s'y plonger avec un gémissement sonore. Je demandai à Salaün où conduisaient ces routes mystérieuses.

— C'est ce que pourrait dire la *pennérez* de Rozan, répliqua le gabarier ; monsieur doit avoir entendu les fileuses chanter son histoire.

Ce nom fut, pour ma mémoire, tout un réveil : je me rappelai le vieux *guerz* de Génoffa, dont le drame se dé-

nouait en effet au lieu même où nous nous trouvions arrêtés. — Génoffa habitait, dit le poëte breton, le château *puissant* [1], à l'embouchure de la rivière de Laber. Elle était fille d'un seigneur qui l'avait vue naître et grandir comme la ronce des haies, sans y prendre garde. L'enfant était restée païenne, car aucun prêtre n'avait traversé la rivière depuis que la tour jetait son ombre sur les eaux, et l'île appartenait au démon, le signe saint n'ayant jamais été tracé sur la terre, ni sur les hommes. Génoffa vivait là sans autre dieu que son désir. Montée sur une vache blanche dont les cornes étaient dorées, elle courait à travers les joncs du rivage, le long des landes en fleur, sur les coteaux alors couverts de chênes, et saisissait les oiseaux au vol dans un filet de soie. Un jour qu'elle allait traverser le carrefour d'un taillis, elle vit venir derrière elle un cavalier qui montait un taureau noir aux cornes argentées. Génoffa sentit un *frémissement dans sa chair*, et, sans y penser, elle ralentit le pas de sa monture. Alors l'étranger s'approcha et se mit à lui parler avec tant de douceur, que la jeune païenne se sentit transportée dans le monde des fées.

« La vache blanche et le taureau noir allaient côte à côte, si lentement, qu'ils pouvaient brouter les pousses nouvelles aux deux revers du chemin.

« Et le bruit de leurs pas sur les pierres du sentier retentissait dans le cœur de Génoffa comme de la musique.

« Il lui semblait que tous les arbres étaient couronnés de fleurs, que les oiseaux chantaient sous chaque feuille, et que la brise de mer avaient l'odeur de l'encens [2].

« La dangereuse rencontre se renouvela plusieurs fois ; à chaque entrevue, l'enchantement de Génoffa grandissait.

[1] On trouve encore dans l'île de Rozan les ruines du vieux château de *Mur* ou de *Meur*, mot qui, en celtique, signifie *beaucoup*, et exprime l'idée de puissance, comme le prouve le surnom donné au Grallon, appelé dans nos ballades *Grallon-Mur*.

[2] A vcoc'h venn bez'ez camp gand ar cozle-tarv du, etc.

« Si bien qu'elle ne voulait plus que ce que voulait l'étranger.

« Et qu'un soir la vache blanche revint seule au *château puissant :* sa maîtresse était restée avec le cavalier inconnu.

« Le seigneur de l'île de Rozan se mit aussitôt à leur poursuite à la tête de ses soldats. Tous tenaient une épée nue de la main droite et un poignard dans la gauche, afin d'être prêts à frapper ;

« Car le seigneur avait promis de couvrir avec une pièce d'or chaque tache que ferait sur eux le sang de l'étranger.

« Lorsqu'il les vit venir, celui-ci prit Génoffa dans ses bras, monta sur son taureau noir, et s'élança dans la mer, et gagna la grotte merveilleuse.

« Arrivé là, il crut être maître de la jeune fille ; mais elle se mit tout à coup à avoir honte et à trembler.

« — Laissez-moi, *Spountus* [1], dit-elle toute pâle ; j'entends ma mère pleurer entre les planches de sa bière.

« — C'est le bruit du flot contre la falaise, fit observer le cavalier.

« — Écoutez, *Spountus*, ma mère parle sous la terre bénite.

« — Et que dit-elle, pauvre créature ?

« — Elle dit qu'elle ne veut point donner sa fille, corps et âme, sans faire allumer les cierges et sans faire chanter les prêtres. — Qu'il lui soit donc accordé ce qu'elle demande, chère âme ; je n'ai jamais méprisé les morts.

« A ces mots l'inconnu fait un signe, et voilà que des prêtres et des acolytes surgissent de l'obscurité ; ils entourent le rocher qui se trouve au centre de la grotte.

« Ils le recouvrent d'un tapis de soie damassé et d'une nappe de dentelle ; ils allument les cierges, ils font brûler de l'encens, et la cérémonie du mariage commence.

« Au moment où l'union est prononcée, Génoffa pousse un cri, car elle sent que l'anneau d'argent brûle son doigt ; mais il est trop tard !

« *Spountus* a saisi sa main et l'emmène à travers les routes sombres ouvertes au fond de la caverne. Le cœur de la jeune païenne frissonne et devient froid. Elle se serre contre l'inconnu, qui est devenu le seigneur de sa vie.

« Écoutez, *Spountus*, on dirait que là-bas, au-dessus de notre tête, retentissent des plaintes et des grincements de rage. — C'est le bruit que font les ouvriers en minant les pierres de la montagne, ma douce âme.

« — Cher mari, je sens tomber sur mon visage une pluie de larmes chaudes. — C'est l'eau qui coule du rocher, Génoffa.

[1] *Spountus*, surnom donné au démon : mot à mot l'*effroyable*.
Avoalc'h, Spountus, émé, droug-llvet éné drem, etc.

« — Moitié de ma vie, l'air que nous respirons ici me brûle comme si j'approchais d'une fournaise. — C'est le vent qui vient du cœur de la terre, madame.

« — Joie et salut de mes jours, regarde, du feu, du feu, du feu partout ! — C'est l'enfer, païenne ! tu es maintenant à moi pour l'éternité [1]. »

Pendant que je murmurais ces derniers vers du *guerz* breton, la barque avait achevé son circuit, elle se retrouva en face du rocher de granit rose qui avait conservé dans le pays le nom d'*Autel du Diable*. Je demandai à Salaün si *Spountus* ne hantait plus la grotte où son mariage avait été célébré. Au lieu de répondre, il fit glisser la barque vers l'entrée, et quelques instants après, nous nous trouvions de nouveau sous le ciel. Le gabarier laissa alors flotter sa rame, se retourna vers la sombre ouverture qui béait derrière nous, puis, me regardant : — Monsieur devait faire sa question quand il a visité la *Pointe-du-Corbeau*, dit-il avec intention, Judok-Naufrage aurait pu vous répondre. — Est-ce donc ici qu'il reçoit la visite de son maître? demandai-je en riant.

Salaün me jeta un regard de côté, parut hésiter ; puis, comme un homme à qui la mauvaise humeur ôte la honte : — C'est ici ! dit-il brusquement. — Vous l'avez aperçu? — Comme j'aperçois mon bateau. — Et ce n'était ni un jour d'aire neuve, ni un soir de pardon? — C'était une nuit de gros temps, et je n'avais bu que de l'eau de fontaine. — Où vous trouviez-vous donc? — Là-bas, à l'ancre, près de la *Petite-Roche aux Plumes*. C'était dans ma jeunesse; j'avais l'œil bon et l'oreille fine, sans compter qu'il y allait de la liberté, vu que les navires saxons [2] croisaient sans cesse à l'horizon, et que leurs péniches fouillaient toutes les nuits des stations de pêche :

[1] Peoch, Spountus, grizonez ha klemmou zo azé, etc.
[2] Nom donné aux Anglais par les Bretons.

c'était miracle de leur échapper ; j'avais déjà deux de mes cousins sur les pontons. Aussi un gibier de grande hune n'eût pas fait meilleure garde. Mon regard allait de la mer à la côte, quand tout à coup l'ouverture de la caverne marine s'éclaira, et un trait de flamme partit vers le ciel, d'où il retomba sous forme d'étoiles. — C'était un signal! — Qui fut compris, car bientôt après la pirogue de Judok parut au milieu des récifs et s'enfonça dans la grotte. — Et vous l'en avez vue ressortir? — Pas elle, dit Salaün, dont la voix s'altérait à ce souvenir, mais une autre barque telle que les hommes n'en ont jamais construite : elle avait la couleur de l'eau et rasait la vague de si près, qu'on ne pouvait les distinguer l'une de l'autre. Six ombres étaient assises de chaque côté, maniant les avirons qui s'enfonçaient dans la mer sans faire aucun bruit, et, près du gouvernail, un homme rouge se tenait debout. Elle passa comme une rafale! Je la suivis de l'œil jusqu'à l'horizon; mais, au moment où elle disparut, un coup de tonnerre éclata au loin et fit trembler toute la baie. Comprenant alors que Dieu livrait la mer au démon, je levai l'ancre pour regagner la terre. — De sorte que la terrible apparition n'eut aucune suite? — Faites excuse, monsieur; il se leva un vent de sud qui ouvrit pendant trois jours tous les étangs du ciel; les barques de pêche rentrèrent; on fit mauvaise garde dans les forts, et les Saxons en profitèrent pour surprendre le plus petit, dont ils égorgèrent la garnison ; vous pouvez encore voir d'ici ses ruines.

Il se redressa pour me les montrer; mais la nuée blanche que j'avais vue monter dans le ciel au moment du départ s'était insensiblement condensée en une brume de couleur fauve, qui voilait les côtes, s'avançait vers la mer comme un cercle de fumée, et resserrait de plus

en plus l'espace lumineux dans lequel notre barque naviguait. Salaün me jeta un regard où se révélaient, à expressions égales, l'inquiétude et le triomphe. Dans sa pensée, ce brouillard subit confirmait ses prédictions. Ainsi qu'il l'avait prévu en quittant la Pointe-du-Corbeau, nous subissions la maligne influence de l'écorcheur. Ne voyant point quel obstacle sérieux pouvait nous opposer le nuage humide qui menaçait de nous entourer, je lui demandai, en souriant, s'il ne saurait pas bien trouver sa route malgré l'obscurité.

— L'obscurité n'est rien, répliqua le *gabarier*, qui promena autour de lui un regard scrutateur, je naviguerais les yeux fermés dans toutes nos passes ; mais la science des hommes ne peut rien contre le *brouillard de maléfice!* Là où il descend, les quatre aires de vent changent de place, les brisants flottent au milieu des courants, les côtes montent ou s'abaissent selon la volonté du malin esprit; l'œil ne peut voir, ni la raison comprendre; il n'y a plus d'autre pilote que le bon Dieu!

J'aurais souri de l'explication du gabarier, si une partie des hallucinations qu'il venait de décrire ne s'étaient presque immédiatement produites. Au moment où la brume nous enveloppa, tout parut se transformer et passer du réel dans la région du rêve. Devenu le jouet des plus singuliers mirages, je voyais les rocs détachés de leur base et suspendus dans les airs où ils semblaient flotter; des anses fantastiques se creusaient aux flancs de la falaise ; les toits d'un village se dessinaient à la place du groupe d'écueils que nous avions dû éviter en venant. Ces erreurs de sens étaient, pour la plupart, très-fugitives, mais tellement renaissantes et multipliées, que l'esprit finissait par en être troublé. De rectifications en rectifications, on arrivait à ne plus se reconnaître et à

douter même de son orientation. Au bout d'un quart d'heure, je n'aurais pu dire de quel côté se trouvait la terre, de quel côté l'Océan. Salaün avait échappé à cette confusion en évitant de regarder autour de lui. Penché sur la mer, dont il interrogeait les flots, il cherchait le courant bien connu qui devait nous conduire au rivage. Quand il fut certain que la barque y était entrée, il releva la tête plus rassuré. Les images trompeuses devenaient d'ailleurs moins fascinantes à l'approche de la terre ; on commençait à distinguer les véritables contours de la grève. Le courant nous avait fait un peu dévier vers la Pointe-du-Corbeau, que je crus reconnaître à travers la brume. J'allais demander au *gabarier* si je n'étais pas encore le jouet d'une illusion, quand il poussa un cri et me saisit le bras. — Voyez, dit-il, en me montrant l'extrémité du promontoire, la cabane de Judok !... — Eh bien? — Elle est en feu.

Une lueur rougeâtre, à demi noyée dans le brouillard, éclairait en effet les cimes du rocher. On eût pu la prendre pour un rayon du soleil couchant qui perçait les nuées, si son intermittence n'eût trahi les mouvements de la flamme. Je criai à Salaün de mettre le cap sur la Pointe-du-Corbeau, ce qu'il exécuta sans objections. La vue du feu lui avait momentanément fait oublier ses préventions, et il y courait avec l'empressement ordinaire aux habitants de nos campagnes. C'est que, de tous les désastres qui peuvent les frapper, aucun n'éveille la même terreur, ni, par suite, les mêmes sympathies. L'orage n'atteint pas tous les champs, et, au pire, ne compromet qu'une seule moisson ; la maladie n'enlève que le laboureur ou l'attelage ; l'impôt de guerre même, cette épidémie politique qui emporte l'argent, laisse après lui quelques ressources ; mais, dans nos métairies isolées,

l'incendie dévore tout, édifices, meubles, instruments, troupeaux : il détruit à la fois le présent et l'avenir, et réduit le plus souvent ceux qu'il a dépouillés au bâton du mendiant. Le rapide secours des voisins peut seul permettre d'arracher quelques débris; aussi, quand la flamme brille à l'horizon, quand le cri : *au feu!* a retenti dans les paroisses, tous s'émeuvent en même temps. Le moissonneur laisse sa faucille sur le sillon, la mère remet au berceau l'enfant qu'elle allaite, le pâtre abandonne ses génisses, le prêtre lui-même interrompt sa prière commencée, et tous accourent vers le grand ennemi. Pour s'empresser de secourir les autres, il suffit alors de penser à soi ; l'égoïsme même conseille le dévouement, et la terreur donne du courage.

En approchant du rivage, nous distinguâmes des hommes, des femmes, des enfants qui avaient également vu le feu et accouraient dans toutes les directions. Dès que la barque eut abordé, nous gravîmes rapidement la falaise, et nous aperçûmes enfin distinctement l'incendie, qui semblait concentré à l'intérieur de la cabane. Les flammes cependant commençaient à percer la toiture et en sortaient par bouffées étincelantes ; autour de la hutte se pressaient les gens accourus des habitations les plus voisines, mais tous se tenaient inactifs, regardant le feu et échangeant des exclamations confuses. Je demandai vivement ce qui empêchait d'entrer : on me répondit que la porte était fermée, et tous mes efforts, joints à ceux de Salaün, ne purent l'ébranler. Contre l'ordinaire, elle était d'une seule pièce, fortement bâtie en chêne et barrée à l'intérieur. Pendant que je tâchais de la soulever, un gémissement retentit dans la cabane. Nous nous arrêtâmes en même temps. — C'est la voix de Judok, dit le gabarier.

Tous les assistants s'étaient approchés et se pressaient sur le seuil pour entendre. Le gémissement se renouvela, mais cette fois une voix ironique l'interrompit. — Le cordier n'est point seul! m'écriai-je.

Un éclat de rire strident sembla me répondre. Il y eut un mouvement général parmi les auditeurs, qui se rejetèrent en arrière. Je prêtai de nouveau l'oreille; les soupirs plaintifs et l'accent railleur continuaient à se faire entendre; il me semblait distinguer des coups répétés qui ébranlaient la terre. Salaün et plusieurs autres s'étaient d'abord timidement rapprochés, puis avaient reculé de nouveau. Sans partager leur effroi, j'étais surpris et troublé. Évidemment il se passait chez l'écorcheur quelque chose d'étrange. Je me retournais vers les spectateurs en les excitant à briser la porte; mais, groupés à quelques pas, ils restèrent immobiles. Je m'adressai alors à Salaün, et je lui reprochai de laisser périr un voisin sans secours. Le vieux *gabarier*, qui regardait l'incendie les mains sous les aisselles, secoua la tête : — Ceci n'est pas un feu allumé par les chrétiens, dit-il avec conviction, l'aide des hommes n'y peut rien! — Alors nous essaierons des secours de l'Église, dit un prêtre qui parut au haut du sentier.

Tout le monde se découvrit; je courus à sa rencontre, et je lui expliquai en quelques mots ce qui se passait. C'était un vieillard encore vert et doué de cette activité du cœur toujours en éveil. — Êtes-vous certain que cette porte est la seule entrée? me demanda-t-il. — Certain, répliquai-je.

Il ordonna à ceux dont les demeures étaient les moins éloignées de courir chercher des haches et des leviers. Pendant ce temps je voulus faire le tour de la hutte pour m'assurer de nouveau qu'elle n'avait aucune autre issue;

mais je fus bientôt arrêté. Bâtie dans une fissure et comme incrustée dans le rocher, elle n'avait de libre accès que sur le devant. Je venais de gravir, sans but précis, les premiers ressauts de la roche à laquelle s'appuyait la cabane, et mon regard en fouillait machinalement les anfractuosités, quand, à travers la brume rendue plus épaisse par l'approche de la nuit, je crus voir une forme noire monter, atteindre le sommet du roc, puis disparaître, comme si elle eût glissé au revers de la pointe qui surplombait à la grève. Cependant l'apparition avait été si rapide, que je doutais moi-même de sa réalité. Je cherchais le moyen de m'avancer davantage, dans l'espoir de m'éclairer, quand les coups frappés à la porte de la hutte me rappelèrent. Enhardis par la présence du prêtre, les paysans commençaient à l'ébranler; quelques coups de pic donnés dans la baie achevèrent de dégager le battant de chêne, qui fut violemment repoussé à l'intérieur. Un jet de fumée et d'étincelles força d'abord les paysans à reculer, mais l'entrée se trouva libre presque aussitôt. Le recteur se hasarda le premier; je le suivis jusqu'au foyer, où nous trouvâmes Judok étendu dans une mare de sang; néanmoins il respirait encore. Le prêtre m'aida à le porter au dehors, tandis que les autres se rendaient maîtres du feu. La charpente et tout ce qui donnait prise à la flamme avait été déjà consumé, il ne restait plus que quelques poutrelles qui achevaient de brûler. Outre le toit de la cabane, qui avait complétement disparu, la plupart des meubles étaient réduits en cendres. Un lit clos, caché dans un enfoncement du rocher comme dans une alcôve de granit, avait seul échappé; on y transporta le *kacouss*. Il avait repris quelques forces, et sa main droite s'était machinalement repliée vers sa poitrine. Le recteur y remarqua alors trois profondes blessures qui semblaient

épuisées de sang. Il les examina un instant, puis, regardant Judok, dont les paupières à moitié entr'ouvertes laissaient voir un œil fixe et vitré, il se retourna de mon côté avec un froncement de sourcils facile à comprendr Je tressaillis malgré moi.

— Tout est-il donc fini? demandai-je en français, afin de ne pas être entendu des paysans qui nous entouraient. — J'ai vu trop d'agonies pour me méprendre sur les approches de la mort, répondit-il dans la même langue; le malheureux ne passera point la nuit. — Ne croyez-vous pas cependant qu'il faudrait réclamer les soins du médecin? — Faites et confiez le blessé à la prudence humaine, pendant que je le recommanderai à la clémence de Dieu. — Écoutez, on dirait qu'il veut quelque chose.

Le cordier avait en effet rouvert les yeux; il faisait un visible effort pour parler. Une expression d'épouvante et de prière désespérée illuminait son visage terreux, toutes ses rides tremblaient d'un mouvement convulsif, ses lèvres remuaient sans pouvoir articuler; enfin le mot de *confession* sortit comme un cri des profondeurs de son être. Le recteur fit signe aux paysans de se retirer; je les suivis pour donner mes instructions à l'un d'eux, qui courut emprunter un cheval et partit à la recherche du médecin.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et le brouillard s'était insensiblement dissipé. Le ciel, sans un seul nuage, était coustellé d'innombrables étoiles qui se reflétaient au loin sur la face azurée de la mer. L'air apportait des odeurs marines mêlées aux senteurs mielleuses des fleurs de blé noir. Jamais soirée plus sereine n'avait éclairé un plus sombre spectacle. Tandis qu'autour de nous tout était fraîcheur, parfum et douceur, devant nos yeux se dressait cette ruine sans toiture, toute calcinée par les flammes

et d'où s'exhalait encore une légère fumée; le sol était jonché de charbons mal éteints, et vers le fond, sous la saillie du rocher noirci, un mourant confessait ses crimes! De la place où nous nous trouvions, je ne pouvais l'apercevoir, mais j'entendais, par instants, le sifflement de sa voix entrecoupé de plaintes. Le prêtre, assis à terre et l'oreille penchée, écoutait ces aveux arrachés sans doute à l'agonie bien moins par le repentir de la faute que par la crainte du châtiment. Tous les assistants regardaient tête nue; les femmes s'étaient agenouillées; un silence profond planait sur cette scène et ajoutait à sa lugubre solennité.

Le sentiment que ce qui venait de s'accomplir sortait des faits naturels était si général parmi les spectateurs, qu'aucune supposition n'avait été faite, aucune explication hasardée. Moi-même j'étais resté tout entier à la surprise. Remis de ma première émotion, je m'efforçai de comprendre. Là où les voisins de Judok ne supposaient que la main du démon, je voyais celle d'un meurtrier; mais quel était-il? Comment et pourquoi avait-il frappé? A toutes les questions faites pour m'éclairer, les paysans ne répondaient que par des exclamations entrecoupées de silences craintifs. Je ne savais plus où chercher la lumière, quand le recteur m'appela. La confession du naufrageur était achevée; mais, gagné par un demi-délire, il continuait à parler d'un accent saccadé. — J'essaierais en vain désormais de me faire entendre, dit le prêtre à demi-voix; j'ai tiré du malheureux tout ce que j'en pouvais espérer. Je ne puis plus qu'adoucir ses dernières heures par les secours de l'Eglise. Je vais chercher les saintes huiles; assistez-le jusqu'à mon retour, si vous le pouvez.

Il partit, et j'allai prendre place près de l'agonisant.

Salaün vint me rejoindre. Partagé entre la curiosité et la crainte, il se tint debout à quelques pas, les mains jointes sur son bonnet de laine. Judok ne paraissait point s'être aperçu du départ de son confesseur ; il continuait à parler comme s'il eût été là, tantôt sur le ton de la confidence, tantôt avec l'exaltation de la douleur ou de la colère. Dans le premier instant, je ne compris rien à ses incohérentes divagations. Suivant à la fois plusieurs ordres d'idées de manière à les quitter, à les reprendre, à les confondre, il dérouta longtemps toute mon attention. Cependant, peu à peu, une lueur se fit dans ce chaos. Quelques mots saisis au passage me mirent sur la voie. J'adressai au mourant plusieurs questions auxquelles il ne répondit point tout de suite, mais seulement après un long intervalle, comme si la parole eût eu besoin de ce temps pour arriver jusqu'à son cerveau. Je pus ainsi donner une sorte de direction entrecoupée à son égarement et faire jaillir de loin en loin un rapide éclair ; mais cette espèce d'instruction fut lente et difficile. Le langage de Judok était une perpétuelle énigme ; on eût dit une formule à laquelle le déplacement des termes avait ôté toute signification ; il fallait retrouver le sens logique vingt fois brisé, et remettre à sa place chaque partie. Salaün, d'abord indifférent, finit par comprendre mes intentions et par s'associer à mes efforts. A travers les détours de cet étrange interrogatoire, je pus enfin saisir un fil conducteur. Les souvenirs du mourant, obscurcis sur plusieurs points, étaient, sur certains autres, d'une singulière précision ; mais, soit affaiblissement d'esprit, soit croyance, il mêlait, dans ses révélations, les détails d'un crime vulgaire au sentiment d'une intervention surnaturelle, et semblait rattacher le vol et l'assassinat à l'idée du démon. L'œil égaré, la main crispée, il nous montrait, dans l'en-

foncement du rocher, un creux plus sombre par où l'*esprit malfaisant* était venu. Salaün mit un genoux à terre, et remarqua alors, à l'endroit désigné, un interstice naturel qui paraissait correspondre avec le dehors. Je me rappelai à ce moment l'entrée inexplicable de Beuzec lors de ma première visite à la cabane et l'espèce d'ombre que j'avais vue fuir pendant l'incendie. Cependant Judok continuait ses divagations interrompues, d'où ressortirent de nouveaux éclaircissements. Le maudit l'avait surpris comptant ses pauvres épargnes... il l'avait frappé avec le couteau à manche de corne... il avait mis un tison sous le toit... et il avait fouillé sous le foyer pour tout emporter!...

A mesure que chaque détail était ainsi arraché, nos yeux allaient en chercher la preuve. Salaün découvrit le couteau parmi les cendres éparpillées, et je remarquai, pour la première fois, que la pierre de l'âtre avait été dérangée. C'était là, sans doute, que le trésor de l'avare se trouvait caché. Une pioche dont on s'était servi pour fouiller au-dessous m'expliquait les coups sourds que nous avions entendus du dehors. Salaün fit observer que celui qui avait frappé semblait connaître tous les secrets de la cabane. — D'autant plus que c'était la sienne, répliquai-je.

Le *gabarier* releva la tête. — Monsieur soupçonne aussi le garçon sans baptême? dit-il d'un qui prouvait que la même idée lui était venue.

Je lui expliquai rapidement les indices qui m'avaient frappé. Salaün écouta d'un air pensif et garda quelque temps le silence. — Oui, dit-il enfin comme s'il se fût parlé, c'est ainsi que les choses devaient finir; le bon Dieu y a mis la main. — En faisant tuer un père par son fils ! m'écriai-je. — Beuzec le Noir n'est point du

sang de Judok, répliqua le *gabarier*, et c'est le père du mal qui l'a mis dans sa maison. J'ai vu la chose de mes yeux. Le cordier et moi, nous demeurions alors vers la Pointe du Raz, où l'on dirait que les brisants attirent les navires. Aussi, pendant six années que j'y ai demeuré, je ne me suis jamais chauffé qu'avec du bois qui *avait flotté sous voile*.— Et votre voisin travaillait, sans doute, à ce que vous ne pussiez point en manquer? — Oui, oui, *celui qu'on ne nomme pas* lui fournissait chaque jour de nouveaux piéges contre les bâtiments en danger; mais tôt ou tard il devait se faire payer son salaire, et pour cela il allait envoyer à Judok un des siens. — Que voulez-vous dire? — Ce qui est arrivé, monsieur. C'était un soir de printemps; le *suroit* fouettait la mer à en emporter des morceaux, quand un gros trois-mâts en détresse parut au débouchement de l'île de Sein. C'était pitié de voir ces pauvres planches baptisées emportées par le vent et le flot. Tous ceux de la côte étaient accourus; on se montrait l'un à l'autre le navire à l'agonie, mais sans pouvoir rien faire. Judok-Naufrage se tenait tout seul sur son rocher, la gaffe à la main. On eût dit qu'avec la malice de son regard il attirait le bâtiment. Nous vîmes le trois-mâts aller à lui jusqu'à quatre ou cinq encâblures de la grève; là il rencontra la *Couette-de-Plume*: c'est un écueil qui ne se découvre qu'aux équinoxes! Aussitôt il s'arrêta court, les voiles s'abattirent, et tout s'en alla en débris. Nous étions accourus pour voir s'il arriverait quelque naufragé; mais la mer n'apportait que des coffres, des futailles et des planches brisées. Personne n'avait encore le cœur d'y toucher. Judok seul était à l'ouvrage, dans la houle jusqu'au ventre et joyeux comme un chat-huant qui mange des roitelets, quand voilà tout à coup quelque chose de noir qui glisse entre deux la-

mes; le cordier jette son croc et amène une cage. Au-dedans il y avait un grand oiseau noyé, tel qu'aucun de nous n'en avait jamais vu, et au-dessus un garçon à moitié nu qui se mit à danser de joie en poussant des cris de bête féroce : c'était celui qu'on a appelé Beuzec [1]. — Et comment le naufrageur arriva-t-il à l'adopter pour fils? — Faites excuse, monsieur; ce fut lui qui adopta le naufrageur pour père. Lorsque Judok remonta à sa hutte, il le suivit à la manière du chien qui suit son maître. Ce jour-là, le *kacouss* le laissa venir, mais le lendemain, il essaya de le chasser. Le garçon mis dehors rentra dès que la porte fut rouverte; on lui refusa de la nourriture, il en vola; on voulut le battre, il se mit en défense et rendit coups pour coups. Enfin personne ne peut dire ce qui se passa entre eux; mais le nouveau venu força l'écorcheur à le garder sous son toit et à lui donner une part de son pain. Quand il apprit à parler, il l'appela son père comme par moquerie, car Judok, lui, ne le nommait jamais que le *reptile*; aussi a-t-on toujours cru dans le pays que Beuzec était venu du fond de l'abîme, envoyé par l'esprit du mal pour veiller ici à l'accomplissement du pacte.

L'explication du *gabarier* m'était donnée avec un tel accent de sincérité, que je ne pouvais mettre en doute sa conviction. Pour lui, ainsi que pour la plupart de ceux qui se trouvaient là, Beuzec le Noir n'était pas un fils du démon dans le sens symbolique, mais dans le sens réel; ils y voyaient une de ces incarnations de l'ange déchu si fréquentes dans nos légendes et nos contes populaires. J'aurais bien voulu interroger le mourant à cet égard; mais, pendant l'espèce d'*à parte* que je venais d'avoir

[1] C'est-à-dire le *noyé*.

avec Salaün, le désordre de son esprit était allé croissant. Il murmurait maintenant des mots anglais, parlait de guinées, et faisait le geste de compter une monnaie absente. Quelle que fût l'incohérence de ses paroles, j'y trouvai autant de révélations; elles expliquaient et confirmaient ce que les pièces du procès qu'il avait autrefois subi m'avaient déjà fait soupçonner. Dans ce moment, le *gabarier*, qui était retourné vers le foyer et avait plongé la main à plusieurs reprises dans le vide creusé au-dessous, m'appela précipitamment; parmi quelques poignées de terre, il venait de retirer une pièce d'or à l'effigie du roi Georges. Ce dernier indice achevait la démonstration. — Voici la preuve que Judok a bien été, ainsi qu'on l'en accusait, l'espion de l'Angleterre, lui dis-je, et le secret de la grotte s'explique désormais de lui-même. Votre démon était un officier en uniforme qui venait recevoir les confidences du cordier, et la barque mystérieuse, une de ces yoles couleur de mer, aux avirons garnis de feutre qu'exigent les expéditions nocturnes. Où vous avez cru voir les ruses de Satan, il n'y avait que les précautions d'un traître.

Salaün me regarda : mon explication l'avait évidemment frappé; mais ce ne fut que la surprise d'un moment. La tradition avait, dans cette âme, de trop profondes racines pour que la logique pût l'en arracher. Il fit un signe de doute, et garda le silence, preuve certaine d'une croyance qui ne veut pas se discuter elle-même. J'avais mieux à faire que d'essayer de le convaincre. Le plus nécessaire, pour le moment, était de retrouver celui que je supposais coupable. Je parcourus la grève, je fis fouiller les rochers, mais sans rien découvrir. Comme nous revenions, je trouvai les paysans groupés dans la cabane. Le prêtre se tenait agenouillé devant le lit de

Judok, et derrière lui un enfant portait les saintes huiles. Tous deux étaient arrivés trop tard.

Je m'approchai avec l'émotion involontaire que cause toujours l'aspect de la mort. L'écorcheur venait de s'éteindre dans une convulsion dont tout révélait encore l'horreur suprême. Un de ses bras était tordu sous sa tête, tandis que l'autre se raidissait sur la couche de paille. Aucune main pieuse n'avait refermé ses paupières qui laissaient voir une orbite blanche et renversée; les traits crispés par l'agonie avaient une expression si douloureusement terrible, que, malgré moi, je détournai les yeux. Le prêtre éprouva sans doute la même sensation, car il prit le *ballin*[1] qui recouvrait le lit et le tira sur la tête du trépassé. On lui apporta ensuite une assiette pleine d'eau qu'il bénit; on la posa près du chevet funèbre avec une branche de buis en guise de goupillon; deux chandelles de résine furent allumées, et une vieille femme s'assit, le chapelet à la main, sur l'âtre calciné par l'incendie. C'était la veillée des morts qui commençait; les assistants se dispersèrent, et je regagnai la barque avec le *gabarier*.

La nuit était remarquablement sereine; on entendait les moindres clapotements de la mer le long des récifs, et une petite brise qui ne gonflait que le haut de notre voile poussait lentement l'embarcation. Assis au dernier banc, je tenais l'*écoute*, tandis que Salaün était à l'arrière, la main sur la barre. Encore sous l'impression de ce qui venait de se passer, nous gardions tous deux le silence. Les dentelures de la côte, qui se dessinaient vigoureusement sur un ciel à demi éclairé, passaient successivement sous nos yeux. Quelquefois, d'un clocher lointain que nous pouvions apercevoir, le tintement de

[1] Couverture d'étoupe.

l'heure nous arrivait à travers le calme de la nuit.

La barque avait déjà doublé la dernière pointe, et nous apercevions la petite crique du *gabarier*, quand celui-ci se leva à demi et plaça sa main au-dessus de ses yeux. Je suivis la direction de son regard, et j'aperçus sur la grève, alors éclairée par les étoiles, deux ombres en mouvement. Bien que la distance et la demi-obscurité ne permissent pas de les distinguer, leur agitation semblait annoncer une lutte. Par instants, elles s'arrêtaient comme pour s'expliquer, puis l'une d'elles s'écartait vivement poursuivie par la seconde, qui l'arrêtait de nouveau et la forçait de reprendre l'entretien. A mesure que notre barque approchait, le débat s'animait de plus en plus. Tout à coup un cri perça la nuit et nous arriva distinctement. Salaün se redressa. — Dieu me sauve! c'est la voix de Dinorah, s'écria-t-il saisi.

Je me levai pour mieux voir, mais on n'apercevait plus rien : les deux ombres avaient disparu de l'espace lumineux pour se perdre dans l'obscurité du promontoire. On entendait encore un murmure de voix toujours plus élevé, puis un nouveau cri nous arriva; le *gabarier* y répondit par un de ces *hélements* prolongés qui s'échangent au loin sur la mer, et saisit une rame pour accélérer la marche du canot. Au même instant, les deux ombres reparurent, l'une courant vers les vagues, l'autre la poursuivant. Nous n'étions plus qu'à quelques pas du rivage; je reconnus Beuzec et Dinorah. Celle-ci qui nous avait aperçus, s'élança droit à notre rencontre. Au moment où notre barque toucha la grève, elle entra dans les flots et se précipita à la poupe, qu'elle saisit des deux bras avec un cri de joie. Beuzec qui, à notre vue, avait ralenti sa poursuite, se jeta brusquément à droite et disparut. On ne pouvait songer à le poursuivre parmi les

rochers et au milieu de la nuit. La jeune fille occupait d'ailleurs toute notre attention. Le *gabarier* l'avait soulevée pour l'asseoir près de nous et l'accablait de questions; mais encore haletante de la course et de l'émotion, elle ne put d'abord répondre que par des mots entrecoupés : cependant le ton me rassura. Revenue de son trouble, elle s'était mise à rire selon l'habitude des jeunes filles qui veulent cacher leur confusion. — Mais que s'est-il donc passé? Pourquoi criais-tu, et que voulait le *reptile?* s'écria Salaün inquiet. — Ce n'est rien, dit-elle, sans répondre directement; quand on est seule, on prend peur; je ne savais pas ce qui avait pu vous retenir sur la mer et j'étais à la grève pour vous voir venir. — Mais Beuzec? — Eh bien! il est arrivé quand je vous attendais là; il m'a dit qu'il allait quitter le pays, et... il m'a proposé... de partir avec lui! — Démon! murmura le *gabarier*. — Pour sûr, il est arrivé quelque chose d'extraordinaire, reprit Dinorah, car il parlait comme un homme ivre, et cependant il n'y avait pas de *vin de feu* dans son haleine. Il m'a dit que, si je le suivais, il me ferait plus riche que la femme d'un gentilhomme, et, comme je n'avais pas l'air de le croire, il m'a montré plein ses mains de pièces d'or.

J'échangeai un regard avec Salaün. — Et alors? repris-je. — Alors, dit la jeune fille émue, j'ai eu peur... Je lui ai demandé où il avait trouvé ce trésor; mais il s'est mis à le compter, à le faire sonner sans répondre, et en riant de son méchant rire. Quand j'ai voulu rentrer, il m'a barré le passage; il m'a encore parlé de partir. Plus je refusais, plus il me montrait d'argent en disant que tout serait à moi. Enfin, j'ai voulu fuir, mais il m'a saisi les deux mains en disant qu'il m'emmènerait malgré moi. Comme il était le plus fort, j'ai crié, et c'est alors

que j'ai entendu la voix de mon père qui venait de la mer. — Ainsi notre arrivée vous a sauvée? repris-je. — Votre arrivée et ma marraine, répliqua la jeune fille, en portant instinctivement la main à une petite relique cachée dans son corsage; ceux qui sont protégés des grands saints n'ont rien à craindre du mauvais esprit.

Ces dernières révélations changeaient mes soupçons en certitude; le crime du *reptile* était désormais pour moi hors de doute. Salaün lui-même parut ébranlé; quant à Dinorah, elle ne savait rien de ce qui s'était passé à la *Pointe-du-Corbeau*. En l'apprenant, elle poussa une exclamation d'horreur. Nous venions de gagner la maison où le *gabarier* m'avait proposé de passer la nuit; elle m'adressa d'une voix tremblante des questions auxquelles je répondis en racontant tout ce que je savais. A mesure que je parlais, elle devenait plus pâle, et je vis qu'elle était prise d'un tremblement. Quand j'eus achevé, elle joignit les mains, ferma les yeux, et se laissa glisser sur un banc appuyé au mur. Elle ne disait rien, mais des larmes glissaient sous ses paupieres et descendaient silencieusement le long de ses joues. Je me rappelai alors l'allusion railleuse faite par le meunier à notre première rencontre. Guiller avait-il parlé sérieusement? La pitié de la *petite sainte* pour le réprouvé s'était-elle réellement transformée en un sentiment plus tendre? Plusieurs détails que je me rappelais maintenant pouvaient le faire croire. Chez la paysanne comme chez la grande dame, le cœur est le même et glisse sur les mêmes pentes. Femme, elle avait pu céder à cette ambition féminine de dévouement qui en a séduit tant d'autres; elle s'était trouvée de celles que l'abandon attire, que le péril encourage, que la méchanceté malheureuse attendrit. Comme sainte Thérèse, elle avait peut-être plaint le démon de

ne connaître que la haine, et avait rêvé une rédemption par l'amour. En tout cas, je n'eus ni les moyens, ni le loisir de m'en assurer, car avant que j'eusse pu lui adresser la parole, Salaün, qui était sorti pour dégréer la barque, l'appela par son nom. A cette voix, Dinorah se redressa en sursaut, passa la main sur ses yeux et sortit brusquement.

Au-dessus du rez-de-chaussée qui formait le logement du *gabarier* s'étendait un grenier, auquel on arrivait par une échelle et sans autre plancher que des fagots jetés en travers des poutrelles. Ce fut là que je passai la nuit sur une couette de balle d'avoine. Quelque fée bretonne y avait sans doute caché l'*herbe qui endort*, car, lorsque je me réveillai, le soleil filtrait à travers le chaume et dessinait, autour de moi, mille réseaux lumineux. Les roitelets, cachés dans toutes les crevasses du toit, gazouillaient joyeusement, et les pinsons leur répondaient sur les troënes du courtil. Quant à la maison, aucun bruit ne s'y faisait entendre. Je me levai à la hâte, et je descendis. Il n'y avait personne au rez-de-chaussée. Tous les meubles étaient en ordre, et le sol balayé, les cendres du foyer relevées, annonçaient que les maitres du logis étaient sortis pour longtemps. En regardant par la petite croisée, à un seul carreau, qui donnait sur la grève, je vis en effet que la barque n'était plus là.

Je connaissais trop bien les libertés de l'hospitalité bretonne pour que cette absence me causât ni surprise, ni embarras. J'allai à la table et je relevai une manne d'osier renversée, sous laquelle se trouvait le pain noir enveloppé d'une petite nappe à frange. Faisant ensuite glisser la table elle-même, j'aperçus dans l'espèce de coffre qu'elle recouvrait, le beurre et le lait mis en réserve. Je choisis ce que je préférais, et je me mis à déjeuner avec

la confiance que donne ce titre d'*envoyé de Dieu* accordé par le paysan de l'Armor à celui qui vient s'asseoir à son foyer. Quand j'eus achevé, je remis tout en place, laissant, pour mon hôte absent, une pièce de monnaie que, présent, il eût peut-être refusée. Je refermai, en sortant, la porte de la cabane avec ce loquet de bois, dont la vue m'a toujours rappelé la *chevillette et la bobinette* du *Petit Chaperon-Rouge*, puis, reprenant ma route par les landes, je me dirigeai vers Crozon.

Le soleil, déjà élevé sur l'horizon, commençait à frapper directement le promontoire, rendu plus aride par une longue sécheresse. Je suivais un pli de la colline où n'arrivait aucun souffle de la brise de mer. Le sol, ouvert par la chaleur, était entrecoupé de larges fissures au bord desquelles les bruyères et les ajoncs penchaient leurs touffes jaunies. On n'apercevait à droite ni à gauche aucun village, aucune ferme; à peine si quelques champs cultivés annonçaient de loin en loin la présence de l'homme. J'avais ralenti le pas, fatigué du poids du jour, de la longueur de la route et de la morne solitude qui m'entourait, quand un compagnon inattendu se montra à l'extrémité d'un sentier : c'était le meunier Guiller. Il me reconnut, poussa un cri d'appel, et pressa, pour me rejoindre, le pas de sa monture. — Monsieur vient de *la Pointe-du-Corbeau?* dit-il en portant la main à son bonnet bleuâtre; que Dieu fasse miséricorde aux pécheurs! le vieux Judok-Naufrage a donné un terrible exemple; mais le diable n'a fait que commencer l'ouvrage, maintenant c'est aux gens de justice de finir, et voilà qu'on leur amène pour ça Beuzec le Noir.

Je demandai s'il était vraiment arrêté. — Depuis ce matin, répondit le meunier; on l'a pris au moment où il essayait de voler une barque à l'anse de Dinant, et, en le

fouillant, on a trouvé sur lui plus de pièces d'or qu'il n'a jamais gagné de sous. Je viens de le rencontrer dans une charrette, garrotté comme un sanglier.

Guiller ajouta beaucoup de suppositions sur l'origine de cet or, sans paraître soupçonner la vérité. Profitant de son humeur causeuse, je l'interrogeai à loisir sur le *reptile*, et j'appris de lui tout ce qui pouvait expliquer cette étrange nature. Jeté sur les côtes bretonnes par la tempête, ainsi que me l'avait raconté Salaün, l'enfant naufragé avait grandi dans l'isolement et la réprobation; tout le monde l'avait repoussé, et il était devenu l'ennemi de tout le monde. Comme le sauvage, il avait vécu de ruse, d'hostilité et de patience : sa vie était devenue une perpétuelle embuscade. Maraudeur insaisissable, il échappait à toutes les poursuites sans que rien pût lui échapper, et cette miraculeuse adresse avait encore confirmé la superstition populaire. D'abord quelques voisins dépouillés par lui s'étaient vengés; mais des désastres inattendus, et dont l'auteur restait invisible, leur avaient toujours fait cruellement expier cette audace; aussi la haine s'était-elle tempérée par la crainte. On fermait les yeux sur les déprédations de Beuzec, pour n'avoir pas à les punir; il avait fini par se faire une force de sa méchanceté. — Qu'il soit venu d'enfer ou qu'il y aille, ajouta Guiller avec plus de sérieux que je ne lui en avais vu jusqu'alors, c'était une dure épreuve pour le pays; lui et Judok se tenaient là-bas comme deux vipères qui mettaient les honnêtes gens en angoisse; maintenant qu'ils n'y sont plus, on pourra marcher sans regarder à ses pieds.

Je ne répondis pas : depuis un instant, mon attention était attirée ailleurs et j'écoutais avec distraction. Nous avions atteint un plateau boisé, et nous suivions un chemin creux dont les haies vives ne permettaient de rien

voir, mais n'empêchaient pas d'entendre un chant grave et lointain qui s'élevait par intervalles. Je m'arrêtai en imposant silence de la main à mon compagnon et en prêtant l'oreille; le chant retentit plus rapproché. Le meunier se dressa sur sa monture et regarda par-dessus les buissons. — Dieu nous bénisse! c'est la procession pour les biens de la terre, dit-il; le blé a soif, et ceux de Crozon font le tour de la paroisse avec leurs prêtres pour implorer le maître de la pluie et du soleil.

Je pressai le pas afin d'atteindre le plateau auquel conduisait notre route, et en débouchant sur la bruyère, j'aperçus la procession qui s'avançait de notre côté. A la tête du cortége marchait le clergé avec le dais et des enfants en costume de chœur qui portaient l'eau consacrée ou agitaient des sonnettes, puis venaient les populations accourues des campagnes voisines. Les hommes marchaient les premiers, deux à deux et tête nue; derrière, à une certaine distance, s'avançaient les femmes, le chapelet à la main. Tous avaient revêtu leur costume des jours de fête, dont les formes variées donnaient à la cérémonie je ne sais quoi de pittoresque et d'animé qui semblait appartenir à un autre âge. Après chaque stance de l'hymne sainte, les voix se taisaient, et il y avait une pause pendant laquelle on n'entendait plus que le bourdonnement des insectes dans l'air et le cri du grillon sous les fougères. La procession se déroulait avec une lenteur majestueuse sur la crête même du coteau. Elle arriva droit à nous. Je m'étais découvert, et le meunier, descendu de sa monture, s'était agenouillé.

Le premier groupe passa avec les aubes blanches, les bannières à franges de soie et les croix d'argent étincelantes. Les hommes commençaient à défiler les mains jointes sur leurs larges chapeaux, et le visage à demi-

voilé par leurs longs cheveux, quand il se fit tout à coup un mouvement. Les regards s'étaient tournés vers la route que Guiller et moi venions de quitter. Une petite charrette entourée de douaniers et de pêcheurs débouchait sur le plateau où nous nous trouvions. Le meunier se leva à demi. — C'est lui, c'est Beuzec! me dit-il vivement.

Ce nom, répété de proche en proche, courut dans la foule et y causa une sorte de frémissement; les prêtres eux-mêmes s'étaient arrêtés; la charrette arrivait près d'eux. Je reconnus alors le *reptile*, dont les pieds étaient liés avec des filins goudronnés et les bras solidement attachés aux barreaux.

En entendant les chants, il s'était redressé, et son visage hagard apparut au-dessus des bords du tombereau. A la vue de la procession, il jeta un premier cri d'ironie insultante qui alla se répétant à mesure que les prêtres et les symboles consacrés passaient devant lui ; puis quand vint le tour des assistants, il se mit à les appeler l'un après l'autre, en accompagnant chaque nom d'un éclat de rire ou d'une injure; mais, arrivé aux femmes, nous le vîmes s'interrompre subitement, son rire s'éteignit, il fit, pour s'élancer, un effort qui ébranla les barreaux, puis, poussant une sorte de rugissement, il se laissa tomber au fond du chariot. Dans ce moment, mon œil rencontra le pâle visage de Dinorah. Les yeux baissés et les mains tremblantes sur son chapelet, elle passait avec la procession qui avait repris sa marche. Je la vis se perdre dans le chemin creux, tandis que la charrette disparaissait avec son escorte au versant du coteau.

La protégée de Marie et le fils du démon venaient de se rencontrer pour la dernière fois, et de se faire un éternel adieu.

SEPTIÈME RÉCIT

—

LES BOISIERS

Il est surtout trois formes sous lesquelles la création se révèle à nous plus souveraine : la montagne, l'Océan, la forêt; de ces trois grands aspects de l'œuvre divine, deux restent à l'abri de toutes les atteintes humaines et immuables dans leur sublimité; mais la troisième est soumise à la volonté de l'homme. Partout où il s'établit, sa hache fait la place libre. Ces longues chaînes d'ombrages que le travail latent de la terre a mis des siècles à élever comme de verdoyantes montagnes, il les taille, il les entr'ouvre, il les abat à son gré; aussi la forêt devient-elle chaque jour, dans notre vieux monde, un accident plus rare et par cela même plus curieux.

J'avais traversé les grands taillis et les petites futaies qui parsèment nos provinces de l'Ouest, mais il me restait à voir une oasis forestière assez vaste pour renfermer une population spéciale, créer des caractères et des industries. Je me décidai à visiter la forêt du Gavre, enclavée entre le Don et l'Isac, deux des principaux affluents de la Vilaine. J'avais pour compagnon momentané de ce voyage un nouveau garde que l'administration expé-

diait au Gavre, afin d'activer la surveillance et de réprimer des abus favorisés par la négligence et la tradition. Il eût été difficile de trouver un homme plus propre que Moser à une pareille mission ; il était né sur cette terre alsacienne qui fournit à la France ses soldats les mieux disciplinés : race laborieuse, positive, esclave de la règle, et qui, étrangère aux sentimentalités un peu puériles d'outre-Rhin, est, pour ainsi dire, la prose de l'Allemagne. Moser joignait d'ailleurs aux qualités générales de sa race une perspicacité singulière, aiguisée par l'expérience. Dans sa carrière de forestier, il avait eu à déjouer trop de subterfuges pour n'avoir pas appris lui-même à s'en servir ; il marchait en toutes choses comme dans la forêt, moins souvent par les larges avenues que par les *foulées*, et plus volontiers sur la mousse qui éteint le bruit des pas que sur les cailloux qui avertissent de l'approche. Cependant, chez lui, la ruse n'avait rien de bas et s'aidait plutôt du silence que du mensonge : c'était, à tout prendre, une nature droite, mais mise en défiance ; c'était surtout un caractère. Tel vous l'aviez vu au premier instant, tel vous le retrouviez toujours. Moser avait donné le règlement des eaux et forêts pour doublure à sa conscience, et se tenait inébranlable derrière ce bouclier.

L'étude de cette personnalité, d'autant plus facile à déchiffrer qu'elle n'avait pas de recoins, donna un véritable intérêt à la route que nous faisions ensemble. Le garde alsacien prenait rarement l'initiative d'une confidence, mais ne refusait jamais de répondre. Je l'amenai à me raconter ses longues embuscades dans les fourrés pour surprendre les coureurs de bois, ses poursuites sur la piste des braconniers, ses ruses victorieuses ou déjouées, les luttes corps à corps qu'il avait eues à braver, en un mot, tous les incidents de la vie demi-sauvage qu'il

menait depuis bientôt vingt années, et dont il avait fait son plaisir après en avoir fait son devoir.

Pendant ces récits, forcément entrecoupés de beaucoup de pauses et de digressions, nous avions franchi la *vallée d'Or* (Orvault), tantôt suivant la route sinueuse qui ondoie avec la coulée, tantôt coupant au plus court à travers les *sentes* qui traversent les prairies et s'enfoncent au milieu des châtaigneraies. Après avoir escaladé le bourg bâti au haut des collines, nous avions gagné la grande lande qui remplace l'ancienne forêt de Sautron, où le duc de Bretagne, François II, fit bâtir la chapelle de Bongarand, encore debout, puis côtoyé l'étang de la Barossière, grande flaque immobile et sans ombrage, devant laquelle se dressent, comme des fourches patibulaires, quelques arbres desséchés qu'entourent des volées de corbeaux. Enfin, quittant le chemin direct, j'avais incliné, avec mon compagnon, vers le hameau de la Thébaudière, désireux de visiter la demeure de cette femme célèbre, qui sut, à force de grâce et de bon sens, écrire, sous forme de lettres à sa fille, un livre immortel.

Nous arrivâmes au château du Buron par une avenue de sapins de cent pieds de haut. Il ne reste pas autre chose de ce que madame de Sévigné appelle les *plus vieux bois du monde*. Dès 1680, son fils avait fait abattre le dernier bosquet. « Votre frère, écrit-elle à madame de Grignan, a trouvé l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter. Toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre : c'est un abîme de je ne sais quoi, car il n'a aucune fantaisie ; mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci : toutes ces dryades affligées, que je vis hier, tous ces vieux sylvains, qui ne savent plus où se retirer ; tous

ces anciens corbeaux, établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois... tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur. » On ne trouve au Buron d'autre souvenir de madame de Sévigné que quelques lettres autographes et la chambre où elle couchait : c'est une petite pièce écartée, à six pans, ornée de boiseries sculptées et encore garnie de meubles du XVIIe siècle.

Partis du Buron, nous atteignîmes la lande de Treillères, steppe de près de sept lieues de circonférence, où quelques pousses de chêne et de hêtre, dernières traces des forêts druidiques, percent un tapis de maigres bruyères, puis enfin le bourg de Blain, d'où nous nous dirigeâmes sur la forêt du Gavre, qui, depuis longtemps déjà, dessinait à l'horizon ses sombres contours.

L'entrée en était autrefois gardée par un château dont la possession fut la cause première des plus dramatiques épisodes de notre histoire. Le duc de Bretagne l'ayant donné à Chandos, au préjudice de Clisson qui le sollicitait, celui-ci jura Dieu *qu'il n'aurait pas un Anglais pour voisin*, et courut brûler la propriété du nouveau seigneur. Le duc se vengea par un guet-apens célèbre dans l'histoire, et auquel Voltaire a emprunté les ressorts dramatiques de sa tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*. Plus tard eut lieu le meurtre du connétable, que Charles VI voulut venger. On sait comment la folie surprit le roi à la tête de son armée et commença cette longue série de désastres qui faillirent rayer la France du rang des nations.

Je cherchai longtemps en vain la place de ce château, dont le nom éveille un si lugubre retentissement dans le passé. Les tours que s'étaient disputées les seigneurs et les rois les plus puissants de la chrétienté ne forment qu'une

imperceptible ondulation de terrain; leurs décombres mêmes ont disparu sous les orties.

Quand nous descendîmes au bourg, le soleil commençait à disparaître derrière les horizons de Rozet et de Plessé. Une lueur pourprée incendiait les toits de chaume. Les femmes revenaient des *vagues* de la forêt, portant des fagots d'ajoncs ou de fougères qu'elles retenaient à l'épaule avec la pointe de la faucille; des enfants couraient pieds nus en poussant devant eux des porcs qui arrivaient de la glandée.

Debout à la porte du cabaret qui sert d'hôtellerie aux rares voyageurs qu'amène le hasard, je contemplais d'un œil curieux l'étrange bourgade. Ses habitants avaient je ne sais quoi de rude et d'effarouché; ils accouraient pour voir les étrangers, et s'enfuyaient dès qu'ils avaient rencontré leurs regards. Leurs chaumières croulantes, leurs habits en lambeaux, leur chevelure hérissée, l'expression un peu dure des physionomies, tout annonçait une pauvreté sauvage, mais rien ne révélait l'ambition du désir. La forêt leur fournit le bois qui les chauffe, l'herbe qui nourrit leurs troupeaux, l'écorce de houx dont ils fabriquent la glu qu'on vient leur acheter de loin; le reste leur manque, et ils n'y songent pas. Par instants, il me semblait voir un de ces campements fixes de Bohêmes arrêtés dans les grandes clairières de la Valachie et vivant, comme les oiseaux, de ce que leur donnent les bois. Cependant, quelle que fût l'indigence de tout ce qui m'entourait, l'heure et le mouvement donnaient au tableau un certain charme agreste. Au milieu de cette fange et de ces haillons, les éclats de rires se répondaient d'une fenêtre à l'autre, quelques chants de jeunes filles s'élevaient çà et là; les vieillards souriaient sur les seuils aux derniers rayons du soleil, et la fumée

qui montait des toits de chaume annonçait le repas du soir. A travers cette sauvagerie misérable, on sentait que les paisibles joies de la famille n'étaient point absentes.

Je fus réveillé dès le point du jour par le son prolongé du buccin d'Amérique. Avec un soleil moins voilé de brumes, j'aurais pu me croire au pied de quelque morne des Antilles. J'ouvris ma fenêtre et j'aperçus le vacher du Gavre, qui réunissait les bestiaux du village. On les voyait arriver à l'appel du *lambis*, dont les intonations monotones étaient égayées par le bruit des sonnettes et des grelots. Tous se dirigeaient vers la forêt, où le droit de pacage, autrefois concédé aux habitants par les vieilles chartes, leur a été conservé. Quelques hommes les suivaient portant sur l'épaule l'*étrépe*, faulx recourbée avec laquelle ils coupent dans les bois la litière de leurs étables. J'avais hâte de prendre le même chemin, et je descendis au rez-de-chaussée. J'y trouvai Moser, qui, en attendant les gardes auxquels il avait fait savoir son arrivée, déjeunait debout avec un verre de vin et un morceau de pain bis.

Je commençais à partager son frugal repas, quand nous vîmes entrer un paysan qui, à notre aspect, s'arrêta sur le seuil, parut hésiter et finit par s'avancer vers la cabaretière, à laquelle il présenta une petite gourde de cuir sans prononcer un seul mot; elle la prit également en silence et se prépara à la remplir d'eau-de-vie. Le paysan attendit, adossé à la table qui servait de comptoir, et les deux mains appuyées sur son bâton de houx. Il était grand, maigre, un peu voûté, mais d'une apparence robuste. Vêtu d'une veste de drap vert très-usée, d'un pantalon de berlinge et de souliers à semelles de bois, il portait en bandoulière une poche de toile qui affectait la forme d'un carnier. Son regard, promené autour de lui

d'un air d'insouciance, glissa sur nous sans paraître s'arrêter, puis il se mit à siffler en tourmentant de la pointe de son bâton la terre battue qui servait de plancher. Quand l'aubergiste lui tendit la gourde remplie, il n'en paya point le prix, mais il fit un geste d'intelligence auquel la femme répondit par un signe de tête, gagna la porte et disparut. — Vous ne connaissez point cet homme? demandai-je à Moser, qui venait, comme moi, de s'approcher du seuil pour suivre des yeux le paysan.

Moser fit un signe négatif et descendit les deux marches de l'entrée, afin de voir la direction que prenait l'homme à la veste verte. — Il va vers la forêt, dit-il au bout d'un instant. — Où pourrait-il aller? répliquai-je; la forêt est ici le champ commun où tout le monde moissonne. — Mais tout le monde n'y fait pas la même récolte. — J'ai trouvé en effet quelque chose de particulier dans la tournure de ce visiteur silencieux. — Avez-vous remarqué qu'il n'était point chaussé de sabots, mais de galoches plus commodes pour la marche et qui laissent la même empreinte? Les autres paysans vont jambes nues, tandis qu'il porte des guêtres de cuir pour se défendre des épines du fourré; leur veste est brune ou bleue; la sienne est verte, afin de se confondre plus facilement avec les feuilles. Son carnier de toile pourrait passer pour une pannetière sans les taches de sang qu'on y voit encore, et ses mains seraient celles d'un laboureur, si elles n'avaient point été noircies par la poudre du bassinet. — Ainsi vous croyez que nous venons de voir un braconnier? — De la pire espèce, et je me tromperais fort si ce n'était celui qui dépeuple depuis dix ans la forêt, et qu'on a signalé à l'administration. — Vous le nommez?..... — Antoine, ou plus communément *Bon-Affût*.

La cabaretière, qui rangeait ses bouteilles, se retourna à ce mot en tressaillant.

— Vous voyez que j'ai touché juste, dit l'Alsacien, à qui ce mouvement ne put échapper ; notre vagabond est en compte-courant avec le *Cheval-Blanc*, et payera un de ces jours sa provision d'eau-de-vie en gibier.

Notre hôtesse commençait à protester par un de ces flux de paroles que les paysannes prennent pour des raisonnements, quand l'arrivée d'une jeune *boisière* vint heureusement l'interrompre.

Ce nom de *boisier* n'appartient, à vrai dire, qu'aux *navreurs* de cercles et d'échalas, aux tailleurs de cuillers, aux tourneurs d'écuelles et de rouets, aux charbonniers, aux fendeurs de lattes, aux sabotiers, population nomade qui habite des huttes de feuillage dans les clairières, déloge forcément à chaque coupe, et s'établit là où frappe la cognée ; mais l'habitude a fait donner le même nom à tous ceux qui vivent des produits forestiers, alors même qu'ils ne travaillent pas le bois de leurs mains. C'était le cas de Michelle, la jeune marchande qui colportait les ustensiles fabriqués au Gavre, dans les foires des villages, où ses façons riantes, sa malicieuse adresse et son inépuisable faconde ensorcelaient les chalands jusqu'à les empêcher de distinguer le hêtre du bouleau. Elle revenait avec trois chevaux, dont les mannequins étaient vides, et retournait aux campements des *boisiers* pour renouveler son approvisionnement. Cette direction était précisément celle que je désirais prendre. Moser allait commencer avec ses gardes une inspection qui ne leur permettait point de me servir de guides : je demandai à Michelle s'il me serait permis de la suivre en profitant de sa compagnie. — Pourquoi donc pas? dit-elle en riant; la route du roi est ouverte à tout le monde, mêmement

que, pour mieux passer les fondrières, monsieur pourra monter sur une de mes bêtes, à la place des sébilles et des boîtes à sel.

J'acceptai la proposition sans fausse honte. Moser m'aida à me hisser sur le bât recouvert d'un coussin de paille, et, après avoir échangé un adieu, nous nous séparâmes, lui pour suivre, avec les gardes, le fossé qui enceint la forêt, moi pour la traverser avec Michelle.

Le hasard ne pouvait me donner une compagne de route de plus vive humeur. Son oncle lui avait confié la vente des *boiseries* depuis l'âge de quatorze ans, et, obligée de défendre ses intérêts et sa personne contre tous les accidents d'une vie nomade, la jeune paysanne avait acquis cette hardiesse un peu virile qui choque au premier abord, puis amuse par la nouveauté. À chaque rencontre faite sur le chemin, il y avait échange de confidences ou de railleries, dans lesquelles le dernier mot lui restait toujours.

C'était une grande fille d'environ vingt ans, plutôt leste que jolie, mais dont l'œil noir, le teint coloré, les dents blanches, avaient un certain attrait de vie et de santé. Du reste, la malice chez Michelle n'excluait point la coquetterie ; elle se servait d'épigrammes comme d'hameçons pour arrêter les passants et les attirer. Un d'eux, qui tenait le milieu entre le bourgeois et le manant, reçut ses agaceries avec une majesté officielle, dont je ne pus m'empêcher de rire. — Ne faites pas attention, dit Michelle qui avait remis sa monture au trot, nous sommes un peu fier, rapport à notre titre d'officier municipal.

Je demandai si c'était vraiment le maire du bourg.

— Qu'est-ce que vous parlez de bourg! s'écria la *boisière* d'un air plaisamment scandalisé ; heureusement que la *chevaline* n'est pas de la paroisse, sans quoi ce mot-là l'eût fait ruer! Vous ne savez donc pas qu'en sortant

du paradis terrestre, Adam et Eve arrivèrent juste au milieu de cette grande ravine où vous voyez le Gavre, que l'endroit leur parut trop avenant pour aller plus loin, et qu'ils bâtirent là, dans la crotte, la première ville du monde. M. le maire doit en avoir la preuve dans ses paperasses timbrées, et les enfants de cinq ans vous conteront la chose. Aussi méprisons-nous ici les gens de Vay, de Rozet et de Plessé, qui ne sont que des paysans, tandis que ceux du Gavre ont toujours passé devant Dieu pour les premiers bourgeois de la création.

Tout en causant, nous avions atteint la forêt, et nous commencions à cheminer sous une jeune *vente* de chênes. Ce nom de *vente* est donné aux divisions qui forment les triages de la forêt, au nombre de quatre cents; elles sont soumises à des coupes calculées qui constituent le système d'aménagement. Après avoir pris une des dix grandes avenues ou *rabines* qui aboutissent au point central, nous tournâmes par les *foulées*. Le feuillage de chêne, qui dominait dans ces longues routes de verdure, était entrecoupé çà et là de merisiers, de trembles et d'alisiers. Au-dessus, des *aigrasses* ou pommiers sauvages tordaient leurs rameaux noueux, et le nerprun dressait ses faisceaux de branches fines destinées au vannier.

Le pas des chevaux résonnait à peine sur la mousse; l'air, plus frais et plus léger, avait une sorte de saveur agreste qui se communiquait à tout l'être, et me donnait une facilité de vivre jusqu'alors inconnue. En se sentant plus loin des hommes, on se sentait plus près de l'œuvre de Dieu; on en percevait par tous les pores la séve fortifiante, on s'y trouvait plongé. Le silence même de la forêt était traversé par mille souffles mélodieux et animés : ici, c'étaient les roucoulements des tourterelles, les martellements cadencés du pivert, les sifflements des grives ou

la joyeuse chanson des bergeronnettes; là le murmure de l'eau parmi les glaïeuls, les soupirs du vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, ou la rumeur confuse de mille insectes invisibles; partout enfin le bruit du grand flot de la vie qui vient de Dieu, passe sans cesse et se renouvelle toujours.

Lorsque nous eûmes atteint les nouvelles *ventes*, la forêt perdit son aspect solitaire : l'homme reparaissait, comme d'habitude, par la trace de récents ravages. Des arbres fraîchement équarris jonchaient çà et là le sol, des ornières déchiraient l'herbe fine des *placis*, et l'on entendait les clochettes des vaches qui broutaient les jeunes pousses. Je demandai à ma conductrice si le baraquement des *boisiers* était encore éloigné. — Assez pour qu'on ne puisse en voir la fumée, répondit-elle; il a fallu se détourner du droit chemin afin de conduire monsieur à la Magdeleine. Je m'excusai de l'avoir retardée. — Ne vous en inquiétez point, reprit-elle, ce sera une occasion de voir la ferme des Louroux en passant, et de savoir si les cheveux de la Louison ont changé de couleur. — C'est une parente ou une amie? demandai-je. — La Louison, s'écria Michelle; eh! fi! Jésus! Monsieur ne sait donc pas? C'est une pauvre créature dont le nom de famille est un nom de baptême. — J'entends, une enfant d'hospice. — Du tout, du tout; la Louison a été trouvée dans le bois par un homme du pays, qui vit d'aventure et qu'on appelle Antoine. — Le *Bon-Affût?* — Juste! Monsieur le connaît? — Je l'ai vu ce matin pour la première fois. — — Eh bien donc! le *Bon-Affût* est arrivé ici, voilà quinze ans, pas loin, portant dans sa peau de chèvre l'enfançon qu'il avait soi-disant trouvé à un des carrefours de la forêt; mais ceux qui l'ont reçu disent qu'il ne criait point la faim comme un nourrisson abandonné, et que, pour

sûr, le braconnier le tenait de la mère. — Et il l'a fait élever? — A la ferme de la Magdeleine, où on la garde depuis, bien que ce soit une rousse et pas trop vaillante! Mais les Louroux ont des affaires avec Antoine, et, comme il protége la Louison, on lui passe ses mièvreries. Monsieur n'aura pas à s'étonner s'il retrouve là-bas le braconnier avec la petite. — N'est-ce pas lui qui vient de ce côté? demandai-je, en montrant quelqu'un dont on apercevait la silhouette à travers les branches d'une jeune *vente*. — Lui! répéta Michelle, qui se pencha sur le cou de son cheval. Eh! non pas! c'est Bruno! Monsieur doit avoir entendu parler à l'auberge de Bruno, le *chasseur de miel* de la forêt. Gage qu'il va aussi à la Magdeleine! Eh! Bruno! tournez un peu la tête par ici; vous pouvez nous voir sans impolitesse.

Celui à qui s'adressait cet appel venait de paraître au coude du chemin, et se retourna vers nous en souriant. C'était un jeune garçon dans toute la fleur de la première virilité, et dont les haillons semblaient trahir plutôt que voiler la beauté. Un chapeau de paille aux bords frangés retombait sur sa chevelure bouclée; une veste de drap trop étroite dessinait son buste et ses bras bien détachés; un pantalon de toile en lambeaux laissait voir des jambes nerveuses qui eussent fait l'admiration d'un statuaire. La force dominait dans cet ensemble plein de grâce, mais la force jeune et souple de l'adolescence; on eût dit un de ces arbres à la fine écorce, au feuillage foncé et aux branches hardies qui poussent, d'un seul jet, dans les terres généreuses. Il portait un vase de bois à couvercle mobile, retenu sur l'épaule par une courroie.

— Eh bien! les *avettes* ont-elles travaillé pour toi? demanda Michelle, que la supériorité d'âge et de fortune rendait plus libre de langage. — Les mouches du bon

Dieu travaillent toujours pour les chrétiens, répliqua Bruno, en nous montrant son vase plein de rayons récemment enlevés. — Et où as-tu *picoré* ton sucre de chêne ? — Là-bas, vers l'*Épine des haies*, au creux d'une *bourdaine* que j'ai enfumée. J'ai encore plus de dix autres endroits où les petites belles se fatiguent à mon intention. L'année sera bonne pour la récolte des douceurs, vu que les *lancygnés* (sureaux) ont fleuri dru au printemps.

J'interrogeai Bruno sur l'abondance de ces nids d'abeilles, et j'appris qu'on en comptait plusieurs centaines dans la forêt. Le jeune garçon les connaissait presque tous; mais la plupart se trouvaient placés hors de portée, et, pour recueillir le miel, il eût fallu abattre l'arbre, comme le font les chasseurs de miel du nouveau monde. Le commerce de Bruno était donc peu lucratif, et il avait dû y joindre la quête des magasins d'écureuils où il s'emparait des faînes, des châtaignes et des noix entassées pour leurs provisions d'hiver; il vendait enfin des baguettes de *bourdaine* aux cagiers, de l'écorce de houx aux fabricants de glu, et portait au bourg, en hiver, quelques oiseaux d'étang pris au trébuchet. Toutes ces industries de contrebande n'avaient point réussi à le rendre riche, mais semblaient le faire heureux. Toléré par les gardes, que sa complaisance et sa bonne humeur avaient apprivoisés, il vivait dans la forêt aussi libre que le pêcheur sur les flots.

Michelle avait d'abord accepté la compagnie de Bruno avec empressement; mais un scrupule subit parut traverser sa pensée, elle ralentit le pas de sa monture et demanda brusquement à Bruno s'il ne s'éloignait pas trop de sa route. — M'éloigner! dit le jeune garçon, je me rapproche, au contraire. — Où vas-tu donc? — Mais, comme vous, jolie Michelle, à la ferme des Louroux.

La *boisière* le regarda en face. — C'est-il, comme ton bon ami Antoine, pour quelque affaire de maraude? demanda-t-elle. —Sur ma conscience, non! dit Bruno d'un accent de sincérité; je ne vais que pour dire un bonjour à ceux de la Magdeleine et pour leur faire goûter mon sucre d'*avettes*. — Ah! ah! je comprends, reprit Michelle avec un rire trop éclatant pour ne pas être forcé, c'est un cadeau que tu apportes à Louison. —A elle... et aux autres! répliqua le jeune paysan un peu embarrassé. — Alors pourquoi ne nous en as-tu pas offert? — Pardon, dit Bruno, qui dégagea de son épaule le petit baril qu'il découvrit en l'avançant à portée de la jeune fille; vous pouvez en manger à votre appétit.

Michelle l'écarta de la main. — Non, non, reprit-elle, il n'y en a point trop pour la *trouvée!* Prends garde seulement que le sucre de chêne ne lui tourne dans le sang, ses *roussures* pourraient grandir, et son visage prendre la couleur d'un coin de beurre de Nozay.

Elle accompagna cette plaisanterie rustique d'un nouvel éclat de rire; le chercheur de miel secoua la tête. — Vous êtes méchante, la Michelle, dit-il d'un ton fâché; ceux qui ont bon cœur ne raillent pas les misères que Dieu nous a faites. Si la Louison n'est ni belle, ni de grand courage, elle n'en a pas moins ses mérites. — On sait bien que tu en es amoureux, mon pauvre moissonneur de noisettes! dit Michelle toujours plus aigre. — Ceci est une menterie, reprit Bruno vivement: la Louison n'a point l'âge pour qu'on l'épouse, et par-ainsi je je ne puis pas en être amoureux; mais c'est la vérité que je lui veux du bien, parce qu'elle a une bonne âme, ce qui est encore, je vous le dis, la Michelle, plus profitable et plus rare que la beauté. J'ai aidé la Rousse à marcher quand elle n'était guère plus haute qu'un fagot couché;

je l'ai retirée du grand étang, déjà si noyée qu'elle avait perdu la voix ; on sait bien que tout ça attache, et il n'est point juste de nous tourmenter pour une honnête amitié. — Eh bien ! eh bien ! s'écria la *boisière*, sait-il donc parler à cette heure, lui qui d'ordinaire n'a pas plus de voix qu'un hanneton ? Allons, ajouta-t-elle en voyant le mouvement d'impatience du jeune garçon, ne vous retournez pas vers moi avec l'air d'un sanglier qu'on est venu tracasser dans sa *fougeace*. Voici la maison des Louroux, pauvre innocent, et, si je ne me trompe, la Louison a senti l'odeur du miel, car je l'aperçois devant la porte qui vous attend pour vous souhaiter la bienvenue.

Une fillette d'environ quinze ans venait en effet d'accourir sur le seuil. Ce qu'en avaient dit Bruno et Michelle m'avait préparé à une laideur exceptionnnelle ; je fus tout surpris de trouver une créature petite, frêle et un peu pâle, mais d'une physionomie si douce et d'une grâce si mignonne, que dès le premier coup d'œil on était gagné. Sa chevelure, d'un roux splendide, tombait en désordre sur un cou dont la blancheur de marbre défiait le hâle et le soleil. Ses yeux bleus et un peu ronds avaient je ne sais quoi d'étonné, comme ceux d'un enfant qui s'éveille ; ses traits suaves étaient éclairés par un fin sourire. La seule disgrâce de ce charmant visage adolescent était les rousseurs auxquelles la *boisière* avait fait allusion.

Louison nous salua avec une politesse agreste. — Quoi donc ! demanda ironiquement ma conductrice, c'est-il aujourd'hui dimanche pour la Louison, qu'elle se tient là écoutant l'herbe pousser et les mains sous sa *devantière ?* — Faites excuse, Michelle, répondit la fillette d'une voix doucement timbrée ; mais les pauvres gens ne sont pas plus robustes que Dieu le créateur, qui a eu

besoin de se reposer. — Voyez-vous ça ! dit la *boisière*, qui se tourna de mon côté comme si elle eût voulu me rendre complice de ses moqueries; c'est une savante, oui ! le *Bon-Affût* lui a appris à lire dans l'imprimé, et les murs de la ferme sont tapissés d'images que lui a données M. le curé. — Tout le monde ne peut avoir sa chambre comme la jolie Michelle *adournée* des cadeaux de ses amoureux, fit observer la petite.

Bruno eut l'imprudence de rire de cette innocente malice, ce qui parut faire perdre à Michelle tout son sang-froid. — Si les amoureux sont honnêtes pour moi, c'est que je ne leur fais pas honte, reprit-elle, en jetant un regard expressif sur les pauvres habits de l'orpheline; mais consolez-vous, la Rousse, voici un galant qui n'a point tant de *braverie* et qui vous cherche. Allons, le beau gars, ouvrez votre barillet et offrez à celle-ci vos friandises de mendiant.

Je voulus m'entremettre pour donner une autre tournure à l'entretien; mais Michelle avait une piqûre au cœur, et, quoi que je pusse dire, elle reprit toujours l'offensive. Bruno, qui s'était assis près du seuil sur une pierre, écoutait avec impatience. Quant à Louison, elle fut quelque temps sans sentir les coups et riant des sarcasmes de Michelle : elle jouait avec sa colère comme un enfant avec des armes dont il ne se défie pas, mais la *boisière* finit par trouver le joint du cœur en lui demandant méchamment si les Louroux ne l'habilleraient point de neuf pour la prochaine fête de Plessé. Elle faisait sans doute allusion à quelque avanie précédemment infligée à l'orpheline pour son pauvre costume, car je la vis tout à coup rougir et balbutier. Michelle, qui comprit que le coup avait porté, redoubla avec la cruauté d'une femme qui se venge; elle n'épargna à la Louison aucune raille-

rie sur ses misérables vêtements, énuméra tout ce qui lui manquait, et finit par une description complaisante du nouvel habit que faisait pour elle le tailleur de Niort.

La Louison, qui jusqu'alors avait eu la réplique si libre, écouta tout sans répondre et la tête basse. Évidemment, la cruelle insistance de la *boisière*, après lui avoir rappelé quelque pénible souvenir, venait d'éveiller ses innocentes coquetteries. Ramenée à ce désir de parure, qui n'est chez la femme qu'une des formes du besoin de plaire, elle était passée presque subitement de son insouciante gaieté à toutes les amertumes de la honte et du souhait sans espoir. Debout près de la porte, elle roulait de son petit pied nu quelques feuilles que le vent avait poussées jusqu'au seuil; des mèches de cheveux couleur d'or bruni voilaient son visage, et une de ses mains arrachait avec distraction la mousse qui veloutait, par taches, le mur auquel elle s'appuyait. L'arrivée du maître de la Magdeleine coupa heureusement court à l'entretien; l'orpheline en profita pour s'échapper, et, après avoir remercié assez brièvement Michelle, qui continua sa route, j'entrai au logis avec le fermier.

J'étais curieux de connaître les détails d'une exploitation agricole placée dans des circonstances aussi particulières. Le père Louroux m'expliqua et me fit visiter tout ce qui méritait d'être connu. Ces terres enclavées dans la forêt étaient entourées d'innombrables ennemis contre lesquels il fallait sans cesse les défendre. A chaque instant mon guide me dénonçait quelque fausse trappe creusée sous le gazon pour les loups, et toute semblable à celle où tomba Daphnis quand Chloé vint l'en retirer en « l'aidant du cordon qui nouait ses cheveux. »

Ainsi ramené au souvenir des pastorales de Longus, j'avais précédé le père Louroux de quelques pas, et j'al-

lais franchir une brèche ouverte sur un champ de blé, quand le fermier accourut avec un cri d'épouvante et me montra une faulx cachée sous les ramées, à l'intention des sangliers, très-nombreux au Gavre, et qui, en se précipitant par l'ouverture, devaient rencontrer la faulx et s'ouvrir les entrailles. Ces sortes de piéges, les plus redoutables de tous, étaient aussi les plus multipliés. Cependant ils ne suffisaient point pour garantir les moissons contre la voracité des *grogneurs*. Le père Louroux m'apprit qu'à l'époque où les froments jaunissaient, tous les gens de la ferme devaient se disperser dans les champs, monter sur des chariots, comme les barbares de la Crimée, et, le fusil à la main, attendre au haut de ces citadelles roulantes l'arrivée des sangliers.

Quant aux loups, ils n'étaient redoutables qu'en hiver; mais alors ils se rassemblaient par troupes et venaient assiéger les étables. Deux ans auparavant, ils avaient failli dévorer la Louison, qui était perdue sans Antoine. — Et il paraît, dis-je, que depuis tous deux sont restés amis? Je lui montrai le braconnier et la jeune fille causant intimement au coin de la clairière que nous allions traverser. — Ah! ah! *Bon-Affût* est par ici! reprit le fermier, dont la figure s'éclaira; gage qu'il apporte quelque chose à la petite! On ne sait pas ce que c'est que l'attachement de ces endurcis-là, monsieur; ils sont pires que le fer, car la rouille du temps n'y peut rien. Depuis le jour où Antoine a ramassé la pauvre créature parmi les feuilles mortes, il l'a aimée autant à lui seul qu'un père et une mère, et, si elle lui demandait son œil droit, au lieu de refuser, il lui donnerait encore le gauche pour appoint.

L'attitude et l'expression du braconnier ne démentaient point les paroles de Louroux. Antoine était assis aux

pieds de la Louison, accoudé sur ses genoux, ou il mangeait un morceau de pain noir, la tête levée vers elle, et les regards plongés dans ses yeux. On eût dit que la table transformait pour lui ce frugal repas en festin, car tous les plis de son rude visage semblaient sourire.

La jeune fille, qui venait sans doute de lui raconter l'humiliation qu'elle avait eu à subir de la Michelle, essuyait encore de temps en temps une larme avec le coin de son tablier, et ne pouvait retenir de petits sanglots qui lui entrecoupaient la voix; mais les paroles du braconnier avaient déjà ramené la gaieté sur ce visage d'enfant, où le rire reparaissait à travers les derniers pleurs, comme le soleil dans un rayon de pluie.

Nous suivions la lisière du bois, cachés par les touffes de houx, et le gazon étéignait le bruit de nos pas : aussi approchions-nous sans être aperçus. La voix du braconnier s'était insensiblement élevée, et je crus distinguer quelques mots dont l'accent étranger m'était bien connu. — On dirait qu'ils parlent breton? fis-je observer à demi-voix. — C'est la vérité! reprit le père Louroux, qui se mit instinctivement à mon diapason; le *Bon-Affût* est né devers les bois de Camore, et, quand il est venu ici, voilà une quinzaine d'années; il avait grande peine à parler comme tout le monde. Aussi a-t-il appris le jargon du bas-pays à sa mignonne Louison, et celle-ci l'a enseigné à Bruno, si bien que, lorsqu'ils sont ensemble, ils font un verbiage que le bon Dieu n'y entendrait rien. Ecoutez plutôt si cela ressemble à une langue faite pour le monde?

Malgré l'opinion du fermier, je commençais à comprendre parfaitement. — La paix! la paix! répétait Antoine d'un ton caressant : je te dis que tu iras à l'assemblée prochaine et que tu seras la plus belle, oui! — Le

drap et la toile sont bien chers! objectait la fillette, qui ne pleurait plus que d'un œil. — Mais les chevreuils se vendent bien, répliqua le braconnier, et pas plus tard que demain il y en aura un à la ferme. Le père Louroux se chargera comme d'habitude de le faire arriver à Nantes. — Et si les gardes veillent cette nuit? demanda la Rousse tout à fait consolée. — Ils ne veilleront point, répliqua *Bon-Affût*, j'ai un moyen sûr de les envoyer au fenil.....

Les branches mortes qui craquaient sous nos pieds dénoncèrent notre approche ; le braconnier fit un geste rapide qui recommandait à l'enfant la discrétion et se leva pour nous recevoir.

Il reconnut évidemment en moi le voyageur aperçu le matin à l'auberge en compagnie de Moser, dont l'uniforme lui avait révélé les fonctions, car il prit subitement une expression défiante. Je m'efforçai de dissiper ses soupçons en expliquant, pendant le cours de l'entretien, ce qu'il y avait de fortuit dans mon rapprochement avec le forestier, dont je n'étais ni le collègue ni le chef ; je fis connaître le motif de mon excursion dans la forêt, et je demandai au fermier le chemin qu'il fallait prendre pour arriver aux huttes des *boisiers*. *Bon-Affût*, qui avait jusqu'alors écouté sans rien dire, mais que mes déclarations avaient sans doute rassuré, répondit qu'il allait du côté de la grande coupe, et que je pouvais le suivre.

Après avoir traversé avec quelque peine les lisières des *placis* tout encombrées de ronces et de buissons, nous arrivâmes à la vieille futaie. Je fus involontairement saisi de la grandeur religieuse de ces mille arceaux de feuillage entremêlés comme les voûtes d'un palais mauresque, et dont les troncs moussus formaient la verte co-

lonnade. Ici, la solitude n'invitait pas à l'idylle comme celle que j'avais traversée quelques heures auparavant, mais à la vie hasardeuse et mâle. Animé par l'air plus pur, attiré par les perspectives mobiles et infinies qui s'ouvraient de tous côtés, sentant la marche plus facile sur ces tapis de feuilles en poussière, on arrivait à comprendre l'espèce de délire qui, vers le XIIe siècle, s'empara de la noblesse entière et la poussa dans les forêts au milieu des chevauchées, des aboiements de meutes et des hallalis de veneurs. Alors les bois, pareils à une marée montante, envahirent partout les champs et les villages. En Normandie, un seul gentilhomme fit disparaître trente-deux paroisses pour planter *une chasse;* au Gavre, le flot de verdure avait également expulsé les hommes : il fallut des lois pour préserver les seigneurs des séductions du *couvert*.

Je subissais à mon tour et je comprenais ces irrésistibles attirements de la forêt. Plus je me plongeais sous ses ombres mouvantes, plus leur fraîcheur embaumait mon sang, fortifiait mes membres et m'excitait à poursuivre. Je me sentais une vigueur enivrée qui m'eût fait prendre volontiers pour devise le cri de force et de jeunesse adopté par les Byrons d'Angleterre : *En avant!*

Le braconnier, à qui j'essayai d'expliquer ce que j'éprouvais, m'avoua que hors du *couvert* il ne respirait jamais qu'à moitié. Fils d'un *boisier* de Camore, il était né et avait grandi dans la forêt. Les ombrages étaient pour lui ce qu'est la mer pour le matelot; il en aimait le murmure et la couleur, il en connaissait tous les mystères.

Après avoir suivi les *sentes* quelques instants, il prit sa direction par des ouvertures où les branches brisées indiquaient *la passée* des sangliers. Nous traversions à vol d'oiseau les fourrés et les brandes. Au milieu de ces

milles *bouées* (bosquets) qui entrecoupent les jeunes *ventes* de tant d'ombres et d'éclaircies, que l'œil s'égare dans leurs inextricables détours, il marchait tout droit et sans regarder, comme si une mystérieuse attraction lui eût indiqué sa route. A mesure que nous avancions, les sites devenaient de plus en plus sauvages. Enfin toute trace du travail de l'homme disparut. Nous n'avions plus autour de nous qu'un chaos d'arbres de toutes grandeurs, une bataille de végétation dans laquelle le plus faible se tordait au pied du plus fort, qui l'étranglait de ses replis ou l'asphyxiait sous son ombre. Çà et là, de grands chênes abattus par le temps appuyaient leurs squelettes poudreux aux robustes troncs de leurs successeurs ; les arbustes grimpants qui cherchaient le soleil lançaient leurs guirlandes jusqu'aux cimes les plus élevées, couraient de l'une à l'autre, et formaient mille ponts suspendus le long desquels se balançaient les écureuils. Le sol lui-même, autrefois bouleversé par quelque terrible convulsion, était entrecoupé de ravines au bord desquelles surplombaient des rocs hérissés de ronces échevelées.

De loin en loin, il se faisait une ouverture dans ce fouillis de pierres et de verdure ; alors apparaissaient des étangs tout brodés de nénuphars. On voyait passer au-dessus de grandes volées de ramiers, tandis que l'alcyon aux couleurs diamantées rasait rapidement les oseraies, et que le héron, immobile sur les rameaux desséchés du saule, penchait la tête vers les eaux dormantes comme un pêcheur patient.

Nous suivions la rive d'un de ces lacs perdus dans la solitude, quand un grand mouvement se fit tout à coup près de nous. Les grenouilles qui croassaient sur les glaïeuls s'élancèrent au fond des eaux, tous les chants

s'arrêtèrent dans le feuillage, et les oiseaux descendirent en tournoyant jusqu'au pied des arbres. Au même instant, l'ombre de deux grandes ailes noircit la surface argentée de l'étang, et j'aperçus un aigle de mer qui semblait flotter dans l'azur du ciel. Après avoir plané quelques minutes, l'aigle descendit comme un trait dans le fourré, d'où il ressortit bientôt tenant dans son bec une proie. Je le vis alors voler vers un grand chêne au haut duquel *Bon-Affût* me montra son nid. Celui-ci était grand comme une de ces cabanes roulantes en usage parmi les bergers, et il semblait surcharger la cime de l'arbre, qu'agitait un continuel balancement. Mon guide m'apprit que les aigles étaient si nombreux dans la forêt, qu'ils étendaient leurs ravages jusqu'aux basses-cours des villages voisins. On eût même dit que les violences de ces suzerains de l'air encourageaient l'audace des moins forts, selon la remarque de Panurge, que « les bonnes aubaines des brigandissimes élèvent partout des brigandeaux. » J'appris, en effet, qu'au Gavre la fable du *corbeau qui veut imiter l'aigle* n'était point une allégorie, mais une réalité. Ces voleurs de fromages osaient ici s'abattre sur les jeunes agneaux et cherchaient à leur dévorer les yeux.

Nous avions atteint le centre de la solitude, et nous arrivions à un *placis* au milieu duquel brillait une flaque d'eau si limpide, que le ciel s'y reflétait avec toutes ses lueurs et toutes ses nuées. Arrivé là, le braconnier ralentit le pas en promenant autour de lui des regards plus complaisants, comme un propriétaire qui rentre dans son domaine. Il se mit à répondre à chaque chant d'oiseau par un chant si merveilleusement imité, que l'oiseau trompé descendait de branche en branche et s'arrêtait à quelques pas de nous en penchant la tête pour mieux écouter. Les

écureuils accouraient à son cri; les poules d'eau sortaient des touffes de joncs pour venir picorer les graines qu'il semait sur le lac; des lapins qui jouaient sous une touffe de bruyère s'étaient arrêtés et nous regardaient d'un air presque effronté. Le braconnier sourit de ma surprise.— Ce sont mes amis et mes voisins, me dit-il; voilà longtemps que nous vivons sans procès, et, comme on ne vient guère de ce côté, ils n'ont pu apprendre à se méfier. — Alors vous ne leur tendez jamais de piéges? — Jamais; ce serait tromper leur confiance! Mais je ne vois pas la *verdaude*, d'habitude elle est plus alerte.

Il s'était approché de la flaque, et se mit à siffler d'une façon particulière; bientôt un sifflement pareil lui répondit, et la tête triangulaire d'une énorme couleuvre se dressa dans les roseaux; je fis, malgré moi, un mouvement en arrière. — N'ayez pas de souci, dit *Bon-Affût* tranquillement, c'est une vieille camarade; elle m'a reconnu, voyez!

La couleuvre était en effet sortie de la *rosière*; elle nageait vers nous la tête haute, en dardant sa langue fourchue avec de petits sifflements. Les longs replis de son corps verdâtre, marbré de taches sombres, traçaient derrière elle un sillon sur les eaux dormantes; elle s'élança d'un bond vers la rive, et, se *lovant* sur elle-même, elle arriva à la ceinture du braconnier. Celui-ci étendit le bras; elle s'y enroula vivement, et atteignit ainsi son giron, où je la vis s'enfoncer. — Monsieur s'étonne de ma confiance, dit *Bon-Affût*, qui avait remarqué mon expression d'inquiétude et de dégoût; mais ça n'a point de malice, c'est un aspic d'eau. Quand on passe de longues semaines seul dans les bois, voyez-vous, on devient moins difficile pour sa compagnie; on est heureux de trouver quelque chose qui vit et qui vous connaît. Aussi, quand

je ne puis aller à la Magdeleine causer avec la Louison, et que Bruno est en voyage, je tombe quelquefois dans mes *chétiveries*; alors je viens ici pour me distraire, et les bêtes du bon Dieu me font société.

Il ajouta beaucoup de remarques étranges sur les animaux de la forêt. Il s'était composé lui-même une histoire naturelle, mélange de préjugés et d'observation dans lequel il me parut fort difficile de distinguer l'erreur de la vérité. Les *fauves* avaient été classés par lui en amis ou en ennemis des hommes, et il prétendait reconnaître leur nature selon qu'ils étaient sensibles ou non à la voix humaine; une tradition forestière faisait remonter cette division aux premiers jours du monde. L'homme et le lion se disputaient alors la royauté de la terre; les animaux prirent parti dans la querelle selon leurs inclinations. Tous ceux qui avaient l'*esprit ouvert et le cœur soumis* se rangèrent du côté d'Adam, tandis que les *violents et les stupides* se faisaient les défenseurs du lion. L'homme remporta la victoire; mais il fut chassé peu après du pays de délices qu'il habitait, et perdit ainsi la couronne du monde. C'est depuis que les animaux qui l'avaient combattu sont restés les ennemis de ceux qui avaient soutenu sa cause. Malheureusement les hommes de nos jours ont perdu le souvenir du passé, et, comme le traité d'alliance entre leurs pères et les animaux du paradis terrestre a été noyé par le déluge, ils ne se souviennent plus de leur ancienne amitié; mais, quand on la connaît, on n'a qu'à le montrer, et les *fauves*, qui ont été autrefois les soldats d'Adam, se le rappellent.

Ces explications nous avaient conduits hors du fourré, à l'entrée d'une des grandes *rabines*. Nous y rencontrâmes Bruno assis au bord de la route, où il dépouillait de leur écorce des branches de *bourdaine*. En apercevant

le braconnier qui débouchait le premier de la *passée*, il fit un geste d'avertissement qu'il réprima de son mieux en me voyant. *Bon-Affût* fouilla d'un regard rapide toutes les avenues. — Eh bien ! dit-il en s'arrêtant devant le jeune garçon, qui s'était remis au travail, tu nous prépares donc des paniers, mon mignon. — Faites excuse, ceci est pour le cagier de Rozet, répliqua Bruno sans lever les yeux. — C'est s'y prendre tard que de préparer des prisons aux oiselets quand ils ont déjà toutes leurs plumes, objecta le braconnier, et tu n'es guère plus diligent, toi qui attends pour blanchir les baguettes que le soleil ait un œil fermé. — Le jour n'est pas si long que la volonté, répondit Bruno. — Et tu comptes porter ce soir ta marchandise au Rozet? — Non, dit le jeune garçon, qui releva la tête en regardant *Bon-Affût*, la route est trop mauvaise du côté des *boisiers*; voyez plutôt.

Il montrait le sol boueux que sillonnaient de profondes ornières et les traces de pas tout récents. Le braconnier sembla particulièrement frappé de celles-ci qu'il reconnut sans doute, car je le vis échanger un regard avec Bruno, et après avoir hésité un instant : — Monsieur n'a plus besoin de moi, dit-il brusquement ; il n'a qu'à suivre la *rabine* pour trouver les huttes des *boisiers* ; s'il veut presser le pas, il pourra encore y arriver avant le jour failli.

Je compris que cette détermination avait quelque motif que l'on ne voulait point me faire connaître, et dont il était par conséquent inutile de s'informer ; je pris donc congé de mon guide sans insister davantage, et je m'engageai seul dans la longue avenue.

L'épaisseur du feuillage interceptait les dernières clartés du jour, de sorte qu'il y régnait déja une demi-obscurité ; mais, par intervalles, la brise qui s'élève le soir

entr'ouvrait la voûte de verdure, et alors un rayon du soleil couchant plongeait tout à coup dans cette ombre, s'y brisait et faisait pleuvoir mille jets lumineux. Lorsque je me retournais, j'apercevais l'immense allée qui se déroulait derrière moi comme un souterrain au fond duquel apparaissait le ciel bleuâtre du levant, déjà diamanté de pâles étoiles.

Le premier hameau de *boisiers* que je rencontrai n'était composé que de quelques huttes ; je le traversai sans m'y arrêter, gagnant le milieu de la coupe, où se trouvait le principal campement. Je voyais se dessiner çà et là, sous les vagues lueurs de la nuit, des groupes de cabanes qui formaient, dans l'immense clairière, comme un réseau de villages forestiers. Toutes les huttes étaient rondes, bâties en branchages dont on avait garni les interstices avec du gazon ou de la mousse, et recouvertes d'une toiture de copeaux. Lorsque je passais devant ces portes fermées par une simple claie à hauteur d'appui, les chiens-loups accroupis près de l'âtre se levaient en aboyant, des enfants demi-nus accouraient sur le seuil, et me regardaient avec une curiosité effarouchée. Je pouvais saisir tous les détails de l'intérieur de ces cabanes, éclairées par les feux de bruyères sur lesquels on préparait le repas du soir. Une large cheminée en clayonnage occupait le côté opposé à la porte d'entrée ; des lits clos par un battant à coulisses étaient rangés autour de la hutte avec quelques autres meubles indispensables, tandis que vers le centre se dressaient les établis de travail auxquels hommes et femmes étaient également occupés.

J'appris plus tard que ces baraques, dispersées dans plusieurs coupes, étaient habitées par près de quatre cents *boisiers* qui ne quittaient jamais la forêt. Pour eux, le monde ne s'étendait point au delà de ces ombrages par

lesquels ils étaient abrités et nourris. Cependant dans le cercle étroit de ces obscures destinées se retrouvait tout ce qui agite ailleurs la foule haletante : espérances déçues ou remplies, amours accueillis qu repoussés, joies ou deuils de la famille, et par-dessus tout, l'éternelle épée suspendue au banquet du genre humain : la misère! Pour le moment, celle-ci était heureusement absente; mais on se rappelait ses visites, et les femmes me les racontèrent. A plusieurs reprises, l'exploitation du bois avait été suspendue, le prix du blé s'était élevé, et les *boisiers* sans ressources avaient dû vivre, comme les bêtes fauves, de ce qu'ils trouvaient dans la forêt. Chassés par la faim, ils avaient cherché secours dans les villages voisins ; mais la pauvreté avait fermé les portes, l'amitié seule eût pu les rouvrir, et pour le laboureur qui vit hors du *couvert,* le *boisier* est un étranger. Aucune alliance ne rattache la campagne à la forêt, aucune habitude ne les rapproche; il y a plus, une vieille défiance met la première en garde contre l'homme du *couvert*. Son accent rude et précipité, ses vêtements sordides, sa physionomie sauvage, tout étonne et inquiète ; puis la tradition rappelle qu'autrefois les *boiseries* servirent de champ d'asile aux désespérés, et qu'alors les hommes de la forêt faisaient irruption dans les villages pour y enlever les femmes ou les moissons, et, bien que l'abus ait cessé, le souvenir a survécu.

Je trouvai au principal campement, ainsi qu'on me l'avait annoncé, une hutte plus vaste convertie en cabaret, et où un certain nombre de voisins étaient alors rassemblés. J'y aperçus Moser avec ses deux gardes qui soupaient dans un coin où j'allai les rejoindre.

Vers le milieu de la cabane, autour d'un feu dont la fumée était recueillie par une sorte d'entonnoir en clayonnage, plusieurs femmes se tenaient accroupies. A l'as-

pect étrange du lieu, on eût pu se croire dans un wigwam de Peaux-Rouges sans la conversation bruyante des fileuses réunies près de l'âtre. Le nom de Michelle plusieurs fois prononcé attira mon intention; Michelle faisait les frais de la veillée, et il me parut, dès les premiers mots, qu'en fait de médisance, la ville n'avait rien à apprendre à la forêt. L'élégante boisière déplaisait évidemment à tout le monde sans que l'on pût s'accorder sur ses défauts. Les unes l'accusaient d'être hautaine, les autres trop familière; on lui reprochait de ne songer qu'à faire fortune, puis de se ruiner pour paraître *brave*; celle-ci la déclarait sans esprit, celle-là lui en trouvait trop; il n'y avait unanimité que dans la malveillance. Quand on eut épuisé toutes les critiques, une fille dont le teint couleur de taupe et les cheveux roussis excusaient la jalousie, demanda pourquoi la Michelle ne venait point avec les autres à la veillée. — Pauvre innocente! répondit une seconde fileuse à mine aigre-douce, tu ne sais donc pas que quand les garçons soupent, on est sûr de les trouver au logis? — Eh bien! qu'est-ce que cela fait, demanda brutalement la *noiraude*. — Cela fait, ma mignonne, que la Michelle choisit ses heures, continua la maligne paysanne, et que pour le moment elle va de hutte en hutte montrer sa coiffe blanche. — Vous croyez ça, la Landry! interrompit tout à coup une voix.

Et la *boisière* parut à la porte de la cabane, le visage rouge et un peu essoufflée. — Elle nous écoutait! s'écrièrent les fileuses étonnées. — Je ne porte pas assez de coiffes sales pour avoir à les montrer quand elles sont blanches, reprit Michelle, qui désignait de l'œil la *dormeuse* en toile rousse de la Landry, et je n'ai encore visité aucun logis dans la *coupe* depuis mon arrivée. — Vous êtes pourtant bien échauffée, ma bonne amie, fit observer

la fileuse avec un regard de vipère qui s'éveille. — Parce que j'ai couru pour traverser le *placis*, dit la *boisière*, rapport à ce que vient de me dire Bruno. — Ah! vous vous sauvez devant le chercheur de miel, reprit ironiquement la Landry; jusqu'à présent, quand vous vous rencontriez sur le grand chemin, c'était lui qui prenait les *voyettes*, mais il faut croire que vous l'aurez enhardi. — Allons, n'ayez donc pas comme ça des *innocences* par mauvaiseté, s'écria Michelle en colère; ce n'est pas Bruno qui m'a *épeurée*, mais son dire, et gage que vous n'auriez pas été plus vaillante, bien que vous soyez douce comme une louve qui n'a pas sevré! — Et qu'a pu te dire ce pauvre coureur, pour te rendre aussi rouge qu'une graine de houx? demanda la plus vieille des fileuses. — Ce qu'il m'a dit, mère Colette? répliqua la *boisière*, qui baissa la voix; eh bien! il m'a averti qu'il venait de rencontrer, vers les fourrés de l'*Homme-Mort*, le *mau-piqueur* qui *faisait le bois*.

Il y eut à ces mots un mouvement général; toutes les conversations furent interrompues. — Bruno l'a vu? demandèrent en même temps plusieurs voix. — Comme je vous vois, dit la *boisière*, il tenait à la chaîne son chien noir et avait l'air de chercher les pistes. Au premier moment, Bruno a cru que c'était un forestier; mais, quand l'*avertisseur de tristesse* s'est tourné vers lui, il a vu ses yeux qui laissaient couler des flammes, il l'a entendu qui prononçait les mauvaises paroles :

> Fauves par les passées,
> Gibiers par les foulées,
> Place aux âmes damnées!

Puis il a disparu dans les *ventes* en faisant grésiller les feuilles.

Les femmes avaient cessé de filer; les hommes se re-

gardèrent, et les gardes eux-mêmes semblaient saisis. Moser leur demanda ce que cela voulait dire. L'un d'eux répondit avec un peu d'embarras que, selon la croyance du *couvert*, l'apparition du *mau-piqueur* annonçait la *grande chasse des réprouvés*. — Et il y a des gens baptisés qui peuvent croire à de pareils contes? demanda Moser scandalisé.

Un murmure s'éleva parmi les *boisiers*. — Les gens baptisés croient ce qui frappe leurs oreilles, fit observer un vieillard; tous ceux qui sont ici ont ouï la trompe de l'*avertisseur de tristesse*, et vos gens eux-mêmes peuvent en rendre témoignage.

Les gardes avouèrent, avec un peu d'hésitation, que c'était la vérité. — Ainsi, vous avez entendu le cor dans la forêt sans chercher les chasseurs? demanda l'Alsacien. — Par la raison qu'ils seraient allés au-devant de la mort, reprit le *boisier* qui avait déjà parlé : la venue du *mau-piqueur* est toujours un méchant signe; mais quiconque rencontre la chasse n'a qu'à faire préparer sa bière, car ses heures sont comptées. — Eh bien! j'en courrai la chance, dit Moser, et que le diable me brûle si je ne force pas vos damnés à me montrer leurs ports d'armes !

Tous les assistants se récrièrent; le vieillard secoua la tête. — Il ne faut pas jouer avec les morts, dit-il, Dieu a fait les parts; il a donné le jour aux hommes, et la nuit aux mauvais esprits. C'est d'un cœur trop fier d'aller contre sa volonté, et, si vous avez un bon patron dans le ciel, il vous épargnera cette épreuve. — J'attends au contraire qu'il me l'accorde, dit Moser. Depuis quinze ans que je marche sous le *couvert*, je n'y ai trouvé que des braconniers de ce monde-ci: j'aurais plaisir à en rencontrer quelques-uns de l'autre; mais vous verrez que

la chasse aura été remise, et que le diable nous trouvera trop à jeun et trop éveillés pour faire retentir la trompe du *mau-piqueur*.

Nul ne répondit, il y eut une pause. La hutte était enveloppée de ce grand silence de la solitude, à peine entrecoupé par le bruit du vent et la rumeur des eaux. Tout à coup un son de cor s'éleva, grandit, courut le long des *ravines*, et vint éclater à la porte de la cabane. L'effet fut terrible et soudain. Hommes et femmes se levèrent d'un seul mouvement. Moser me regarda avec surprise; il y eut un court silence, puis l'appel de la trompe se répéta plus vif et plus rapproché. — C'est lui! c'est lui! murmurèrent toutes les voix.

Le forestier s'était levé. — Il est clair que quelqu'un s'amuse a nos dépens, dit-il avec une impatience irritée; reste à savoir qui rira le dernier.

Et se tournant vers ses deux compagnons : — En route! ajouta-t-il; le *mau-piqueur* me semble un peu enroué, nous allons tâcher de lui éclaircir la voix.

Les gardes, qui s'étaient levés, se regardaient d'un air inquiet, et le son du cor continuait à retentir avec une force toujours croissante; tous les *boisiers* s'étaient rassemblés autour de la cheminée, où ils parlaient a voix basse. Moser attendait près de la porte en examinant la batterie de son fusil. Enfin ses compagnons le rejoignirent, mais d'un air qui trahissait leur trouble. L'Alsacien leur demanda s'ils avaient peur. — On peut craindre sans honte ce qu'on ne comprend pas, dit le plus âgé avec humeur, et, pour mon compte, je me demande ce que nous allons faire à cette heure dans la forêt. — Votre devoir! répliqua Moser durement; savez-vous ce que cache cette mauvaise plaisanterie dont on veut nous effrayer? êtes-vous sûrs qu'elle ne serve point à quelqu

maraudeur pour ravager les *ventes* ? Le bois nous est confié, nous devons le surveiller comme notre enfant. Voulez-vous donc qu'on vous prenne pour des lâches ? Allons, en avant, vous dis-je, et veillez à vos fusils.

Les gardes ne dirent mot, et nous prîmes notre chemin vers la futaie. Moser se dirigeait sur le son du cor, qui devenait à chaque instant plus distinct. Ses *hallalis* ne ressemblaient en rien aux airs de chasse contemporains : c'étaient des appels prolongés et plaintifs, entrecoupés de fanfares furieuses, mais dont le rhythme antique rappelait les airs de la vieille France. Le *maupiqueur* paraissait venir à notre rencontre par un sentier parallèle à celui que nous suivions. Bientôt le cor éclata à notre droite et de si près, que nous en paraissions à peine séparés par quelques buissons. Moser tourna brusquement de son côté ; mais à l'instant même nous l'entendîmes retentir à notre gauche. Le forestier surpris s'élança dans la nouvelle direction ; l'*hallali* passa aussitôt à droite, plus éclatant que jamais. Cette fois, Moser lui-même s'arrêta désorienté, et demanda aux gardes s'il y avait dans la forêt des échos : tous deux répondirent négativement ; ils nous firent même remarquer que le son du cor avait de nouveau changé de place et se faisait entendre derrière nous. L'Alsacien allait rebrousser chemin, quand nous le distinguâmes en avant. Le son se maintint dans cette direction, que nous suivîmes quelque temps, mais avec des intermittences qui continuaient à nous égarer. Parfois on eût cru le corneur nocturne a quelques pas ; dans d'autres instants, il nous paraissait perdu à l'extrémité de la forêt. Les deux gardes nous suivaient dans un saisissement que trahissait leur haleine haletante. Quand nous nous arrêtâmes enfin au milieu d'un carrefour sauvage, ils se mirent à regarder autour

d'eux avec une épouvante qu'ils ne cherchaient plus à dissimuler. — C'est aller volontairement à l'encontre du malheur! dit le plus vieux d'une voix altérée; le forestier doit savoir à cette heure que nous n'avons pas affaire à des hommes, et la raison nous dit de retourner aux huttes.

Moser ne répliqua rien. Le corps penché et l'oreille ouverte à toutes les brises de la nuit, il semblait étudier depuis quelque temps avec une attention particulière les *hallalis* du *mau-piqueur*; il se redressa enfin et se tourna de notre côté. — J'ai le mot de l'énigme, dit-il vivement; les sons éloignés sont plus nets et plus forts que ceux qui retentissent à quelques pas : ce n'est ni le même musicien ni le même instrument, il y a évidemment deux trompes, et voilà une heure qu'on se moque de nous!

Quelque vraisemblable que fût l'explication, elle ne put persuader nos compagnons, qui se refusèrent positivement à explorer l'un des côtés de la forêt, tandis que Moser et moi aurions parcouru l'autre. L'Alsacien dut se résigner à les conduire dans une des directions, en me laissant prendre seul la route opposée. Un des gardes me donna son fusil, et j'entrai dans une étroite *foulée* qui me conduisait à la partie la plus solitaire de la forêt.

J'avançais avec difficulté sur un terrain marécageux, où le pied glissait à chaque pas. La clarté stellaire donnait à l'ensemble de la futaie je ne sais quel aspect chimérique; tantôt des lueurs filtrant à travers l'ombrage couraient devant moi sur l'herbe fine à la manière des follets, tantôt de vieux arbres desséchés se dressaient aux angles des *bouées* comme des fantômes qui agitaient à la brise leurs linceuls de lierre. Mille rumeurs couraient dans l'air, des cris sans nom sortaient des tanières creusées sous les racines, des soupirs étouffés descendaient

du haut des cimes; on sentait vivre autour de soi un monde inconnu et invisible.

Le cor avait cessé de retentir; mais depuis quelque temps il me semblait entendre, au milieu des murmures de la nuit, un bruit de pas que trahissait de plus en plus le craquement des branches mortes et des glands desséchés. Enfin, à l'entrée d'un *placis*, j'aperçus distinctement une ombre tenant à la main une trompe de chasse: elle émergeait comme moi de l'obscurité, et entrait dans l'espace éclairé. Au léger cri que je laissai échapper, elle se retourna de mon côté, puis s'élança vers le centre du *placis*, où elle disparut derrière un obstacle que je pris d'abord pour un rocher; mais en approchant, je reconnus un chêne gigantesque, dont le tronc vermoulu avait fait jaillir, à quelques pieds de terre, un taillis de rameaux. Après avoir vainement tourné autour du colosse sans pouvoir atteindre l'ombre fuyante, je revins brusquement sur mes pas, et je me trouvai en face du porteur de trompe, qui n'était autre que Bruno. En me reconnaissant, il parut plus surpris qu'effrayé; mais j'étais un peu en colère de l'émotion que la plaisanterie m'avait causée, et je lui mis la main au collet. — Parbleu! je tiens cette fois le *mau-piqueur!* m'écriai-je, et je veux le faire connaître aux gens de la *coupe*. — Au nom du Christ! ne le faites pas, monsieur, interrompit le chercheur de miel d'une voix troublée, ce serait me perdre à jamais... et d'autres avec moi. — Qui cela? demandai-je.

Il hésita. — Notre musique ne porte dommage à personne, reprit-il en évitant de répondre, nous avons seulement voulu faire causer les gens....

Un coup de feu l'interrompit; il s'arrêta court d'un air déconcerté. — Voici qui vous donne un démenti,

maître Bruno, répliquai-je. — Ce sont les gardes qui tirent en rentrant, balbutia le jeune garçon. — Les gardes suivent une direction opposée, repris-je, et je gage que les gens qui ont entendu parler les fusils de la forêt reconnaîtraient plutôt la voix de celui de *Bon-Affût*.

Bruno me regarda. — Ah! il faut que quelqu'un ait averti monsieur, s'écria-il; il n'aurait pu avoir tout seul une pareille idée. Mais monsieur ne voudrait point faire de peine à un pauvre homme... — D'autant que je sais à qui il destine la chasse, répliquai-je.

Et je lui racontai comment j'avais entendu la promesse faite à la Louison par le braconnier; je lui annonçai en même temps que Moser était dans la forêt avec ses gardes. Un peu effrayé pour *Bon-Affût*, qui se croyait à l'abri de toute poursuite grâce à son stratagème, Bruno voulut aller l'avertir : j'avais perdu mon orientation à travers les *bouées*, et, dans la crainte de m'égarer de plus en plus, je me décidai à le suivre.

Le chasseur d'abeilles ne prit ni par les avenues, ni par les sentiers; il coupa droit vers le lit d'un ruisseau desséché que nous longeâmes quelque temps sans bruit sur une jonchée de feuilles humides et cachées par les touffes de coudriers. Nous atteignîmes ainsi un *gîte* très-fourré où le braconnier venait également d'arriver avec un chevreuil. Bruno lui expliqua rapidement notre rencontre et la présence des forestiers dans le bois. J'indiquai le plus exactement qu'il me fut possible la direction que je leur avais vue prendre et le carrefour où ils m'avaient donné rendez-vous. Le chercheur de miel fit observer que la route devait les éloigner de nous. — S'ils la suivent! objecta *Bon-Affût*; mais ils auront entendu, comme monsieur, ma canardière chanter sous le *couvert*: en se dirigeant sur le son, ils vont arriver par la *rabine*

de la Hubiais, et avant dix minutes nous les aurons sur nos talons. Le plus sage est de tourner vers la brande et de filer par la clairière de la *petite Fougeace*. A ces mots, sans attendre notre réponse, il reprit le chevreuil dont Bruno avait lié les pieds, le jeta sur son épaule et se mit en marche.

Au sortir du fourré s'ouvrait une vaste bruyère sans ombrages, dans laquelle il fallut s'engager. Toutes les étoiles avaient disparu du ciel; un vent froid s'était élevé; on apercevait à travers la brume nocturne les lisières de la forêt, qui semblait ourler la brande d'un pli plus sombre, et d'où sortait la triste rumeur du vent dans les feuilles. De temps en temps retentissaient dans la nuit des cris des loups affamés auxquels répondaient, comme un écho, les hurlements des chiens dans les villages. *Bon-Affût* rentra enfin sous le *couvert*, et, après avoir traversé une jeune *vente*, tourna vers la clairière de la *Fougeace*. Nous commencions à côtoyer le long étang qui la ferme à gauche, quand une grande clarté nous apparut de l'autre côté dans les arbres. Des vapeurs lumineuses montaient sous les voûtes de verdure, puis disparaissaient derrière les tourbillons d'une fumée blanchâtre que pailletaient des étincelles. — Le feu! s'écria *Bon-Affût*, le feu est à la futaie!

Et il courut avec nous vers la clairière. Nous vîmes alors que l'incendie n'avait encore gagné que les lisières. Le feu allait de buisson en buisson jusqu'au pied des grands arbres, dont il effleurait les troncs noueux. *Bon-Affût* s'était arrêté les deux mains appuyées sur son fusil. — Encore quelque vacher du diable qui aura allumé une bourrée au bord des traînes! dit-il. Si on ne débarrasse point la forêt de ces fainéants, nous n'aurons bientôt plus que des *bois-arcis*. — Sans compter que c'est

nous autres qu'on accuse de tous les dégâts, fit observer Bruno. — Le garçon dit pourtant vrai, reprit le braconnier en me regardant. Demain les gardes assureront que le feu a été mis par les coureurs de bois, comme si le monde avait coutume de brûler son champ et sa maison !

Je déclarai que le forestier alsacien ne manquerait point en effet de regarder l'accident comme une nouvelle malice du *mau-piqueur*, et que celui-ci ferait sagement d'éviter sa rencontre, s'il ne voulait s'exposer à quelques semaines de retraite forcée dans la prison de Savenay. — Moi en prison ! interrompit *Bon-Affût*, qui releva sa canardière par un geste instinctif et menaçant ; c'est impossible ! j'ai besoin du *couvert* pour vivre. En prison ! que le diable me torde si je n'en usais pas les murs avec mes ongles ! C'est dans la forêt que j'ai toutes mes connaissances ; faut que j'y reste... pour la *verdaude*... et pour d'autres encore !.... Mais monsieur a raison, pas moins ; il est inutile de s'arrêter ; d'autant que nous ne pouvons rien contre le feu. Si le vent reste où il souffle, il n'y a d'ailleurs pas de danger, la forêt se tiendra bien. Seulement faut rebrousser chemin, vu qu'ici on ne peut plus passer, et que nous sommes enfermés entre le feu et l'eau.

Nous retournâmes vers l'entrée de la clairière ; mais près d'y arriver, Bruno, qui marchait en avant, revint vivement sur ses pas. — Qu'y a-t-il ? demanda le braconnier en s'arrêtant. — J'ai vu quelqu'un dans la *foulée !* répliqua le jeune garçon à voix basse.

Nous reculâmes jusqu'à l'ombre projetée par une touffe de saules qui bordaient l'étang ; mais trop tard pour échapper aux regards de Moser et des deux gardes, qui venaient de déboucher dans la clairière. — Nous sommes

pris ! dit le chasseur d'abeilles en voyant l'Alsacien nous montrer du doigt. — Pas encore ! murmura *Bon-Affût* caché derrière le buisson, et dont j'entendis craquer la batterie.

Les forestiers continuaient à marcher sur nous avec précaution ; ils ne pouvaient avoir aperçu le braconnier, qui, dès le premier instant, s'était accroupi dans l'ombre. Je fis comprendre rapidement à Bruno que le seul moyen de dérober la présence de *Bon-Affût* et d'éviter une lutte dangereuse était de marcher à leur rencontre. Il se débarrassa à l'instant de sa trompe de chasse qu'il laissa glisser sur l'herbe près de *Bon-Affût*, et il s'avança avec moi vers Moser. Celui-ci m'eut à peine reconnu, que sans prendre le temps de m'interroger, il courut examiner l'incendie.

Bien que les flammes ne parussent point devoir s'étendre, il envoya les deux gardes pour réclamer en toute hâte du secours au campement des boisiers. Ce fut seulement après leur départ que nous pûmes échanger quelques explications. Ainsi que le braconnier l'avait prévu, Moser *était venu au coup de fusil*. Les taillis en feu le confirmèrent dans ses premiers soupçons. — Les braconniers sont à l'ouvrage, me dit-il, et, afin d'avoir le *couvert* à eux, ils ont voulu effrayer. Heureusement que je suis sevré depuis trop longtemps pour croire aux contes de nourrice. Dès ma première tournée, ce matin, j'ai reconnu que la forêt était au pillage ; tout le monde en use comme de son bien. Les troupeaux du Gavre broutent, en guise d'herbe, les chênes naissants ; l'*étrèpe* des paysans fauche le reste pour litières ; les marchands de glu, en écorchant les houx, font chaque année pour cent louis de bois mort. Il ne reste déjà plus de cerfs sous le *couvert ;* bientôt on cherchera en vain des chevreuils. Il est

temps d'en finir avec les vagabonds qui moissonnent effrontément dans le champ du roi.

A ce moment, son regard tomba sur Bruno, qui revenait vers nous après s'être approché du marais, et il me demanda ce que c'était que ce compagnon recueilli en chemin. J'expliquai notre rencontre la veille chez le fermier et tout à l'heure près du *chêne du grand duc* de manière à prévenir tout soupçon. Moser voulut lui adresser quelques questions, mais le chercheur de miel n'eut point l'air de les comprendre. Un masque de stupidité s'était subitement étendu sur tous ses traits; à chaque demande du forestier, il éclatait de rire et répondait longuement par de puériles divagations. Je m'aperçus bientôt que, pendant qu'il fixait ainsi l'attention de l'Alsacien, ses yeux fouillaient la nuit vers l'ouverture de la clairière; je suivis leur direction, et il me sembla distinguer, à travers l'obscurité, une forme vague qui rampait aux bords de l'étang. Je compris que c'était *Bon-Affût* qui gagnait le bois. Bruno ne témoigna aucune intention de le suivre. Assis sur l'herbe devant le *brûlis*, dont les flammes commençaient à s'abattre et ne serpentaient plus que dans les broussailles, il écoutait Moser, qui me développait son plan contre les maraudeurs de la forêt.

Notre conversation fut interrompue par le retour des gardes, qu'accompagnait une troupe nombreuse de boisiers. A l'annonce d'un *brûlis*, tous étaient accourus armés de seaux, de haches et de hoyaux. Les femmes elles-mêmes avaient suivi pour prêter secours. Le premier effort les rendit maîtres de l'incendie : la lisière de buissons qui brûlait encore fut abattue, le terrain nettoyé, et le brasier éteint. Le dommage avait été peu de chose; mais les boisiers, nourris par l'exploitation de la forêt,

qu'ils regardent comme leur champ, restèrent émus et irrités de l'inquiétude qu'ils venaient d'éprouver. Tout le monde demandait à la fois comment le feu avait pris. — Comment? répéta le forestier; demandez aux vauriens que vous laissez maîtres du *couvert*, et qui tôt ou tard vous en feront un tas de cendres! Voilà où conduisent vos histoires de veillée! On vous fait trembler comme de vieilles femmes avec une fanfare, et pendant ce temps les braconniers tuent le gibier et mettent le feu aux futaies.

Il y eut parmi les boisiers un mouvement et un échange de réflexions rapides. Quelques-uns des plus jeunes penchaient évidemment vers l'opinion de Moser; mais la plupart ne pouvaient échapper ainsi à l'empire de la tradition. — Bruno a vu le *mau-piqueur*, disait une femme. — Nous avons entendu tous la trompe maudite, ajoutait un vieillard. — Demain, on trouvera par les foulées la trace de la meute avec les plumes ou le poil du gibier. — Et puisque le forestier est sorti pendant la chasse, il en aura sa part. — Dieu me damne! ceci est une chose que je voudrais voir! s'écria en riant Moser, qui alla reprendre son fusil posé contre un chêne.

Il s'interrompit tout à coup. Une patte de chevreuil était plantée dans le canon même de la carabine! Le saisissement fut d'abord général. Les *boisiers* se montrèrent avec une surprise effrayée l'envoi du chasseur maudit qui devait être, selon la tradition, un talisman de malheur; mais après avoir réfléchi un instant, l'Alsacien se frappa le front, et se tournant de mon côté : — C'est un tour du jeune drôle que vous avez rencontré près du *chêne au duc*, s'écria-t-il; il était là tout à l'heure; qu'est-il devenu?

Je cherchai Bruno autour de moi; il avait disparu. Le forestier s'informait à tout le monde du chemin qu'il

avait pu prendre, quand les femmes qui puisaient de l'eau à l'étang pour éteindre les derniers brasiers accoururent avec la trompe de chasse cachée par le chercheur de miel derrière les touffes de saule. Les *boisiers* la reconnurent aussitôt pour l'avoir vue aux mains de *Bon-Affût*. A ce nom, Moser fut frappé d'un trait de lumière. Les renseignements recueillis depuis son arrivée sur le braconnier ne lui permettaient point de douter que tout ce qui venait d'arriver ne fût son ouvrage. Le chasseur d'abeilles lui servait évidemment de compère, tous deux avaient abusé de la crédulité des gens du *couvert* en jouant cette comédie du *mau-piqueur*, et, quand ils s'étaient vus poursuivis, ils avaient mis le feu au taillis, afin de détourner l'attention.

Malgré la vraisemblance de ces explications, les *boisiers* eussent peut-être continué à douter sans l'arrivée de Michelle, qui, tardivement avertie du *brûlis*, avait pris les grands sentiers, et ne savait rien de ce qui s'était passé à la clairière. Elle raconta que, vers la petite ravine, elle avait aperçu deux hommes qui lui avaient d'abord fait peur, mais qu'en les laissant approcher, elle avait reconnu Bruno et *Bon-Affût*, qu'elle les avait appelés, et qu'au lieu de répondre, tous deux s'étaient enfoncés dans les jeunes *ventes*. Ceci mit fin aux incertitudes. Il s'éleva un cri de réprobation générale. Honteux d'avoir été pris pour dupes et irrités d'un essai d'incendie qui les exposait à perdre leur gagne-pain, les *boisiers* s'écrièrent qu'il fallait arrêter les deux maraudeurs.

D'après le rapport de Michelle, ils avaient pris le chemin de la Madeleine : on se partagea en plusieurs bandes qui devaient occuper tous les passages et se rabattre ensemble sur la ferme. Ne pouvant prévenir les fugitifs, ni

empêcher cette battue, je me décidai à ne point quitter le forestier.

La troupe que Moser conduisait prit par le sentier où *Bon-Affût* et Bruno avaient été aperçus; mais ceux-ci avaient sans doute trop d'avance pour qu'on pût les atteindre, car nous arrivâmes à la Madeleine sans avoir rien rencontré. Bien que la ferme fût close et silencieuse, une raie de lumière dessinée sur le seuil prouvait suffisamment que tout le monde n'y était point endormi; un chien ayant aboyé à notre approche, la lumière disparut. Moser nous arrêta d'un geste en pressant le pas. Presqu'au même instant la porte s'ouvrit, le père Louroux avança la tête pour voir qui venait, et le forestier se trouva brusquement devant lui.

A l'exclamation poussée par le fermier, nous nous rapprochâmes tous ensemble, ce qui le fit reculer et nous permit d'entrer; mais, déconcerté un instant, il se remit vite et demanda ce qui nous amenait. — D'abord ce vaurien, dit Moser en montrant Bruno assis sur la pierre du foyer, puis un autre qui doit être à la ferme avec lui. — Qui cela? demanda Louroux d'un air étonné. — Le braconnier de la *Mare-aux-Aspics*. — *Bon-Affût?* il n'est point ici, comme vous pouvez voir; mais je lui ai parlé pas plus tard qu'hier, même que monsieur était témoin.

Le forestier ne perdit point son temps à contester, il se mit à fouiller tous les coins de la ferme sans rien découvrir. Le paysan, qui vit son désappointement, jugea l'occasion favorable pour se plaindre d'une visite faite sous cette forme et à pareille heure : il commençait à le prendre de très-haut; mais l'Alsacien lui coupa la parole en l'avertissant qu'on connaissait ses rapports avec les braconniers, que la présence du chasseur d'abeilles, reçu au milieu de la nuit, était une confirmation suffisante, et

qu'il aurait lui-même à rendre compte de sa part de responsabilité dans le double crime de braconnage et d'incendie. Il raconta ensuite brièvement ce qui avait eu lieu, annonça que toutes les routes étaient surveillées, et reprit sa recherche, suivi cette fois du paysan effrayé, qui était bien vite redescendu de la récrimination à l'humilité, et prenait tous les saints du calendrier à témoin de son innocence.

Le forestier voulut emmener Bruno. En passant devant un des lits refermés dont l'unique chambre de l'habitation des Louroux était garnie, celui-ci murmura quelques mots bretons que je ne pus distinguer ; mais à peine eut-il disparu, que le battant du lit glissa doucement dans la coulisse, et, aux premières clartés du jour qui pénétraient par la porte ouverte, je vis la tête charmante de la Louison s'avancer avec une précaution inquiète. Fatigué de ma longue course de nuit à travers la forêt, je m'étais assis dans l'ombre du foyer, où elle ne pouvait me voir. Elle se pencha au bord du lit, regarda encore vers l'entrée, et se laissa couler à terre; elle était pieds nus, coiffée d'un petit bonnet à trois pièces, comme en portent les enfants, et vêtue d'une simple jupe de berlinge. Je la vis s'avancer jusqu'à la porte à pas comptés, regarder au dehors, puis gagner la seconde entrée, qui donnait sur une cour de derrière.

Persuadé qu'elle voulait avertir le braconnier, je la suivis jusqu'au seuil. Comme elle allait traverser la cour, la voix de Moser se fit entendre, et il parut lui-même, continuant ses recherches. La jeune paysanne effrayée fit d'abord un mouvement pour rentrer, puis s'arrêta. Le forestier venait vers elle en compagnie du père Louroux. Michelle causait plus loin très-vivement avec Bruno. — C'est-il donc la naissance d'un nouveau Jésus, notre maî-

tre, demanda la Louison en souriant, pour qu'on mène tant de *déduit par l'housteau*, et qu'on réveille les bergères avant la pointure du jour? — D'où vient cette fille et que veut-elle? interrompit brusquement Moser. Mais Michelle avait tressailli à la voix de Louison.— Eh bien! le forestier ne voit donc pas? dit-elle en s'approchant; c'est la pastoure de la Magdeleine, à qui ses parents n'ont laissé ni bas ni sabots.

Et s'adressant à l'enfant avec cette pitié triomphante qui insulte : — Hélas! voici bien du malheur pour toi, pauvre créature, ajouta-t-elle; ton grand ami *Bon-Affût* va être conduit en prison. — Et son chagrin vous portera beaucoup de profit, faut croire, répliqua un peu aigrement la Louison, car la mauvaise nouvelle rit plein vos yeux. — Il y a toujours profit pour les honnêtes gens qu'on fasse justice, reprit Michelle en élevant la voix; le braconnier est un malheureux qui a mis le feu aux futaies... — Vous mentez, la Michelle! s'écria Louison, dont l'œil bleu étincela; *Bon-Affût* aime trop le *couvert* pour lui avoir fait du mal. Allez, allez, c'est d'un méchant courage d'accuser ainsi ceux qui ne sont point là et qui n'ont personne pour les défendre. — Tu le défends, toi, laideronnette! s'écria la *boisière* en éclatant de rire. — C'est du moins preuve qu'elle a le cœur mieux placé que vous, dit sévèrement le chercheur de miel.

Michelle se retourna de son côté avec une expression de rancune hautaine. — C'est bon, mon Brunot, reprit-elle amèrement, on sait que vous êtes bien disposé pour la Louison et pour *Bon-Affût*. Quand les oiseaux ont le même plumage, ils font ensemble leurs nids; mais, pour le moment, le commerce va mal, mon pauvre gars, et vous voilà tous deux pris. — Encore une menterie! interrompit la pastoure en colère; *Bon-Affût* n'est pas pris

et ne le sera pas. — Voyez-vous la rusée qui sait cela! s'écria Michelle; gage qu'elle connaît le retrait du braconnier!

Moser, qui avait prêté jusqu'alors peu d'attention à la querelle des deux jeunes filles, devint attentif. Il interrogea Louison en usant de tous les moyens de la surprendre; mais la petite pastoure échappa à ses piéges avec une finesse naturelle et alerte dont je fus émerveillé. Les *boisiers* arrivèrent sur ces entrefaites; ils avaient exploré les chemins sans rien rencontrer. Le forestier ne put cacher son dépit. Outre la nécessité de justifier la confiance de l'administration à laquelle il avait promis une prompte réforme des abus qui ruinaient la forêt, il mettait sans doute son amour-propre à ne pas échouer devant tant de témoins et à signaler son arrivée au Gavre par une prise importante. Après avoir ordonné de fouiller encore les environs de la Magdeleine, il s'assit à la porte de la ferme et alluma sa pipe allemande, comme s'il eût voulu attendre là le résultat des nouvelles recherches.

Cependant je m'étais aperçu qu'il continuait à suivre de l'œil tous les mouvements de la Louison; le jour s'était levé, et l'on commençait à entendre au loin dans la forêt le *lambis* du vacher; la pastoure fit sortir les bestiaux des étables et se dirigea avec eux vers les pâtures. Moser la laissa partir sans avoir l'air d'y prendre garde; mais à peine fut-elle engagée dans le sentier qui conduisait aux friches, que je le vis éteindre vivement sa pipe et reprendre son fusil. Je lui demandai ce qu'il voulait faire; il mit le doigt sur ses lèvres en me montrant la pastoure, et se glissa dans le champ qu'elle côtoyait. Je le rejoignis sans trop comprendre son projet, et nous suivîmes la Louison de l'autre côté de la haie. La bergerette marchait en chantant, sans se presser ni regarder derrière elle,

uniquement occupée en apparence des pailles qu'elle tressait. Elle arriva ainsi au *pâtis*, grimpa sur un petit monticule qui le dominait et s'assit sur un bouquet de frênes. Pour la première fois alors elle promena les yeux autour d'elle, mais vaguement et comme si elle n'eût point regardé. Presque à ses pieds était un champ de blés mûrs dont les épis ondulaient à la brise du matin. A droite s'ouvrait la forêt, à gauche s'étendait la culture où nous nous tenions cachés. Louison continuait à chanter; mais sa voix s'élevait insensiblement et jetait au loin les modulations de la complainte champêtre. — Dans quelle langue de sauvage nous chante-t-elle là? demanda Moser, qui s'efforçait en vain de comprendre les paroles. Je lui fis signe de se taire, car j'avais reconnu le rude accent celtique. La pastoure chantait le vieux *guerz* de *Jean Devereux*, mais en l'entrecoupant d'avertissements adressés à un auditeur invisible.

« Bretons, soyez tous sur vos gardes, c'est là que demeure Jean *la Prise*, il est avec ses soldats dans sa citadelle, comme un bigorneau dans sa coquille. »

A cet endroit, la voix changeait légèrement d'inflexion et substituait aux paroles traditionnelles ce rapide avertissement :

« Toute la troupe des coupeurs de bois est ici ; le plus sûr pour vous est de retourner à cette heure dans la forêt, vers le gîte de la Mare-aux-Aspics. »

Puis le chant primitif reprenait :

« Ils ont pillé dans ce pays tout ce qui était vieux et tout ce qui était neuf, — les croix d'argent des églises, les hanaps dorés des bourgeois. »

Et l'accent s'élevait encore pour ajouter :

« Il n'y a personne à droite ; suivez les blés sans lever la tête, vous arriverez à la petite bouée de houx. »

Mon œil se retourna vers le champ de blé, et, au bout de quelques secondes, je vis la mer d'épis s'entr'ouvrir légèrement et dessiner un sillon qui semblait se diriger vers la forêt. Je me levai pour mieux distinguer ; Moser, qui suivait tous mes mouvements, surprit mon regard, aperçut l'agitation des épis et poussa une exclamation joyeuse : il avait tout deviné.

Écartant les buissons derrière lesquels nous étions abrités, il traversa en courant la friche, arriva à la clôture du champ de blé, trop élevée en cet endroit pour être franchie, la côtoya un instant, et, apercevant enfin une ouverture garnie de ramées, s'y élança ; mais je l'entendis jeter un cri de douleur et je le vis s'abattre : il avait rencontré la faulx cachée sous les feuilles pour la *passée* des sangliers.

Les deux gardes, qui arrivaient et qui avaient vu comme moi l'accident, accoururent pour m'aider à relever l'Alsacien. Moser était couvert de sang, mais il ne parut point s'en préoccuper. — Vite, vite, au braconnier ! balbutia-t-il en montrant la direction dans laquelle fuyait *Bon-Affût*.

Après un moment d'hésitation, les gardes se précipitèrent à la poursuite d'Antoine, tandis que Moser s'aidait du talus pour se redresser et les suivre du regard.

Je voulus en vain savoir s'il était dangereusement atteint ; étanchant machinalement avec son mouchoir le sang qui coulait de ses mains et de sa poitrine, il ne semblait s'occuper que du braconnier. Dès que celui-ci s'était vu découvert, il n'avait plus songé à se cacher dans les

blés et courait à travers les sillons; il s'efforçait de gagner le bois, poursuivi par les forestiers. L'intervalle qui le séparait d'eux s'agrandissait de plus en plus, et il était évident qu'il allait leur échapper, lorsqu'à la dernière clôture il se trouva inopinément en face d'une troupe de *boisiers* qui l'entourèrent et le saisirent.

Aux cris qui l'avertissaient de cette capture, Moser fit un geste de triomphe, et, à bout de forces, se laissa glisser au pied du fossé.

Un quart d'heure après, tout le monde était réuni devant la ferme du père Louroux. On attelait une charrette pour le forestier, dont on avait pansé les blessures. A quelques pas, au milieu d'un cercle formé par les *boisiers*, se tenaient *Bon-Affût* et Bruno. Ils avaient les mains liées et étaient appuyés à un petit mur d'enclos. Louise, assise un peu plus loin, sanglotait, la tête sur ses genoux. Je m'approchai pour donner quelques encouragements aux prisonniers; mais le braconnier, longtemps silencieux, venait d'adresser la parole à la jeune pastoure : il parlait en breton, afin de n'être pas compris de ceux qui les entouraient. — Ne pleure pas, chère créature, disait-il d'une voix très-douce : oublies-tu qu'il y a ici un mauvais cœur jaloux qui boit tes larmes comme une eau de source?

Son œil indiquait Michelle, qui les regardait de loin avec une expression de joie troublée; mais la pastoure ne parut point prendre garde à l'espèce d'avantage qu'elle donnait à sa rivale : le malheur de ses deux amis l'occupait uniquement. — En prison! vous, en prison, mes pauvres gens! reprit-elle les mains pressées l'une contre l'autre. — Le garçon n'y sera pas longtemps, vu qu'on ne trouvera rien contre lui. — Mais vous, cher homme, dit la Louison en regardant *Bon-Affût* avec une tendresse filiale, qu'allez-vous devenir quand il n'y aura plus de feuilles sur votre

tête, que vous ne pourrez plus respirer *au cœur de l'air*, et qu'il faudra rester nuit et jour entre des murailles? Le front du braconnier s'obscurcit. — Oui, ce sera une dure épreuve, dit-il sourdement. — Laissez-moi vous suivre au moins, vieil Antoine, reprit vivement Louison; peut-être qu'ils me permettront de demeurer avec vous, et, si c'est défendu, je pourrai rester à la porte de votre prison, je chanterai pour vous avertir que je suis là; j'irai prier les juges qu'ils vous laissent partir. — Pauvre innocente! interrompit *Bon-Affût*, qu'est-ce qu'on dirait ici, et comment vivrais-tu là-bas? — Ici on dirait que je vous sers comme un vrai père, répliqua la pastoure, vous savez qu'on le dit déjà, et, pour vivre là-bas, je travaillerais, ou, s'il n'y a pas d'ouvrage pour moi, eh bien! je m'asseoirais au coin de la prison, et quand il passerait de bonnes âmes, elles verraient que j'ai faim et elles me secourraient pour l'amour du Christ?

Un sourire attendri passa sur le visage du braconnier; il regarda avec complaisance la petite paysanne, dont le charmant visage était tourné vers lui. — Tu as bon cœur, la Louison, dit-il, mais il faut que tu restes à la Magdeleine, je le veux. Il n'est pas bon que les jeunes filles soient par les chemins, demandant secours à ceux qui passent. S'il y en a qui donnent au nom du Christ, comme tu dis, il y en a aussi qui veulent prendre au nom du diable. Demeure ici; Bruno reviendra avant qu'il soit longtemps, et moi plus tard.

La pastoure voulut insister. — C'est dit, entends-tu bien? ajouta le braconnier d'un ton impérieux.

Louison joignit les mains et baissa la tête. — On fera selon votre désir, dit-elle avec une résignation presque craintive.

Il y eut un assez long silence; Bruno l'interrompit en

annonçant à demi-voix qu'on allait partir. Les gardes venaient, en effet, de placer Moser dans la charrette et reprenaient leurs fusils. La pastoure se jeta au cou de *Bon-Affût* en sanglotant. Le courage de celui-ci parut fléchir : il devint très-pâle, tout son corps tremblait, et il fut obligé de s'asseoir ; mais ce ne fut que l'émotion d'un instant. Il se releva presque aussitôt. — Allons, Dieu vous gardera, pauvre fille, dit-il en retenant avec peine ses sanglots, ne pleurez pas, vous donneriez occasion de parler aux mauvaises gens... Embrassez-la, Bruno..... et maintenant en voilà assez. Du courage, mes enfants, nous reviendrons quand il plaira à Dieu !

Puis, comme s'il se ravisait : — Encore un mot, la Louison, ajouta-t-il plus bas ; vous savez où est la *Mare-aux-Aspics*, vous connaissez le trou de la *verdaude*; j'ai caché au fond sept pièces de six livres, qui sont toutes mes économies : je voulais en avoir dix pour le jour où Bruno et vous seriez revenus ensemble de l'église. Tant que j'aurai chance de compléter la somme, n'y touchez pas ; mais, si on vous dit que je n'ai plus besoin que de prières, alors prenez l'héritage ; la *verdaude* vous connaît comme moi, et vous laissera faire. A ces mots, il embrassa de nouveau la jeune paysanne, dont les sanglots redoublaient malgré elle.

Je me décidai à intervenir. — Rassurez-vous, ma bonne créature, lui dis-je en breton, vos deux amis reviendront bientôt. — Monsieur parle *blohik*[1] ! s'écria le braconnier ; alors il a tout entendu !... — Mais il n'abusera de rien, ajoutai-je rapidement, car il part aussi tout à l'heure et vous rejoindra demain à Savenay, où il espère bien que sa déposition vous justifiera complétement.

[1] Dialecte breton de l'évêché de Vannes.

— Que Dieu vous en récompense ! répondirent en même temps Bruno et la pastoure.

Nous ne pûmes en dire davantage, car les gardes arrivaient. Ils firent signe aux prisonniers, qui allèrent se placer derrière la charrette, et la petite escorte se mit en marche. En passant, Moser me salua. Il avait sur son visage défait et dans ses yeux enfiévrés une expression de joie farouche. A le voir si faible et si pâle conduire en triomphe ces deux hommes pleins de vigueur, je me rappelai involontairement Richelieu à l'agonie, traînant à sa suite de Thou et Cinq-Mars. Les *boisiers* regardaient, groupés à l'entrée de l'aire, et Louison, debout sur le petit mur, adressait de loin des signes d'adieu aux prisonniers; mais tout à coup elle poussa une exclamation, se retourna vers moi et se rassit en pleurant. La charrette et ceux qui la suivaient venaient de disparaître sous l'ombre des *rabines*.

Je ne pus arriver à Savenay que le surlendemain ; mais je me rendis aussitôt chez le magistrat chargé d'instruire l'affaire de Bruno et du braconnier. Mes explications suffirent pour dissiper tous les soupçons d'incendie et pour faire rendre la liberté au jeune coureur de bois. Quant à son compagnon, il avait trop de vieux comptes à régler avec les forestiers pour que je pusse obtenir son élargissement avant mon départ ; mais j'avais heureusement retrouvé à Savenay un ancien condisciple, devenu avoué, qui me promit de surveiller son affaire et de l'assister au besoin. J'appris effectivement, assez longtemps après mon excursion chez les *boisiers*, que l'avoué de Savenay avait réussi à tirer *Bon-Affût* de prison au bout de quelques semaines, et qu'il l'avait placé sur le domaine de Carheil, où l'ancien braconnier était devenu le modèle des gardes-chasse. On m'assura même que ce dernier allait

se trouver de nouveau réuni au *chercheur de miel*, récemment gagé comme terrassier-planteur, et qui devait le rejoindre, après la séve d'août, avec la pastoure de la Magdeleine, que les gens du *couvert* appelaient par avance Louison Bruno.

HUITIÈME RÉCIT

—

LA GROAC'H.

J'étais parti de Pontrieux fort tard, prenant un chemin de traverse que j'avais autrefois parcouru et qui, selon mon calcul, devait me permettre d'atteindre Tréguier avant la fin du jour ; mais je m'aperçus bientôt que mes souvenirs m'avaient trompé. La nuit me surprit au tiers du voyage, et je commençai à craindre de m'égarer au milieu de ces routes entrelacées que l'obscurité rendait plus difficiles à reconnaître. Pour comble d'embarras, le vent s'éleva et la neige se mit à tomber.

Je venais justement d'atteindre un plateau couvert de bruyères que l'orage balayait sans obstacle et où on eût en vain cherché un abri. Enveloppé dans mon caban de peau de chèvre, la tête basse et le corps penché pour lutter contre le vent, je suivais avec peine le sentier inégal. De quelque côté que mon regard se tournât, il n'apercevait qu'un nuage blanchâtre et mobile qui confondait la terre avec le ciel. Par intervalle pourtant la tempête semblait s'arrêter ; le vent se taisait, on entendait retentir au loin des rumeurs de cascade, ou quelques hurlements plaintifs de loups affamés ; puis la raffale s'élevait de nouveau,

grandissait, grondait, et tout allait se perdre dans un immense rugissement.

J'avais d'abord lutté avec une sorte de plaisir orgueilleux contre ces tourbillons qui se succédaient comme des vagues; mais insensiblement, la fatigue et le froid amortissaient mon ardeur, et je commençai à chercher autour de moi les moyens de me procurer un abri. Par bonheur, le sentier que j'avais suivi jusqu'alors ne tarda point à descendre et à s'enfoncer dans une gorge étroite. Quelques arbres dépouillés montrèrent, devant moi, leurs silhouettes confuses, et, à mesure que je m'en approchais, l'orage semblait s'éloigner. Enfin, je me trouvai à l'entrée d'une coulée où ses sifflements assourdis par les montagnes n'arrivaient plus que comme un écho, et où la neige tombait moins pressée. Je relevai la tête, heureux de pouvoir respirer à l'aise. Je savais d'ailleurs, par expérience, que le vallon annonçait immanquablement des habitations. Un lavoir, un four isolé, me confirmèrent bientôt dans cette espérance, et, au bout de quelques pas, j'aperçus un hameau composé d'une douzaine de chaumières.

La première, dont je m'approchai, était obscure et vide; mais dirigé par un bruit de voix, j'en gagnai une autre bâtie à l'écart, et, poussant la porte, je me trouvai au milieu d'une *filerie* bretonne [1]. Une douzaine de femmes, accroupies sur leurs talons, autour d'un foyer où brillaient une flambée d'ajoncs, tournaient leurs fuseaux en causant et en chantant. Quelques enfants, couchés à leurs pieds, s'étaient endormis, et une jeune mère, assise au coin le plus reculé de l'âtre, allaitait un nouveau-né en murmurant, à demi-voix, un air de nourrice.

A mon entrée, toutes se détournèrent. Je m'étais ar-

[1] Réunion des femmes qui veillent en filant.

rêté sur le seuil pour secouer la neige dont j'étais couvert, et je déposai mon bâton près de la porte selon l'usage. La maîtresse de la maison comprit que je demandais un abri. — Bénédiction de Dieu à ceux qui sont ici, dis-je en m'avançant à sa rencontre. — Et à vous! répliqua-t-elle avec le laconisme armoricain. — Il y a un drap mortuaire sur la lande, et les loups eux-mêmes ne retrouveraient pas leur chemin. — Les maisons ont été faites pour les chrétiens.

En prononçant ces mots, la paysanne me montrait du geste le foyer. Toutes les fileuses s'écartèrent pour m'engager à approcher, et j'allai prendre place près de la jeune mère, tandis que la maîtresse du logis jetait sur le feu une brassée de ronces desséchées. Il y eut un assez long silence, les lois de l'hospitalité bretonne défendant d'adresser des questions à un hôte avant qu'il n'ait parlé lui-même. Je demandai enfin si Tréguier était encore loin. — A trois lieues et quelques *sifflées*, répondit la paysanne; mais les rivières sont débordées et la route dangereuse sans guide. — Un de vos hommes ne pourrait-il m'en servir? — Les hommes d'ici sont partis pour Terre-Neuve sur le navire le *Saint-Pierre*. — Quoi, tous? — Tous, notre *maître*[1] sait bien que ceux de la même paroisse embarquent ensemble quand ils le peuvent. — Et vous les attendez? — Chaque jour. — Oui, oui, reprit une des fileuses, en soupirant, que Dieu les protége! Les autres navires sont de retour à Bréhat, à Saint-Brieuc, et partout, il n'y a que le *Saint-Pierre* en retard..... — Et pourtant, continua une seconde femme avec intention, il est temps que les hommes reviennent. — Pourquoi cela? demandai-je.

[1] Les paysans bretons appellent les bourgeois *mon maître*.

Elle me montra du doigt la paysanne qui était assise devant moi sur l'âtre. — Demandez à Dinah combien il lui reste de boisseaux d'orge dans sa huche? dit-elle.

La jeune Bretonne rougit. — Sans compter, ajouta la maîtresse de la maison, qu'elle me doit autant de mesures de lait que son enfant a de jours. — Et que le propriétaire de la maison a menacé hier de faire vendre chez elle, ajouta une troisième. — Aussi, reprit celle qui avait parlé la première, je lui ai conseillé de demander à Dieu que les matelots du *Saint-Pierre* aient fait bonne pêche pour avoir double part ! — Je demande seulement à Dieu qu'il ramène Joan, dit la paysanne, en serrant son nourrisson contre son sein.

Je fus frappé de l'accent triste, passionné et profond avec lequel ces mots avaient été prononcés, et je me tournai vers Dinah pour la regarder. C'était une femme de vingt-quatre ans au plus, dont la beauté avait quelque chose de mâle et de doux à la fois. La taille droite, le front haut, ses pieds nus hardiment appuyés sur la pierre de l'âtre, elle soutenait d'un bras l'enfant qui s'était endormi sur son sein, tandis que son autre main retombait immobile. Il y avait dans les lignes souples mais fièrement dessinées de son visage, dans ses lèvres entr'ouvertes, dans ses yeux noirs, toujours prêts à se baisser, je ne sais quelle fierté effarouchée que tempérait pourtant visiblement une bienveillance caressante.

Au bout d'un instant, elle s'aperçut que je l'observais et détourna la tête avec embarras. Mais pendant l'examen auquel je m'étais livré, la conversation avait continué entre les fileuses, et chacune d'elles parlait de ce qu'elle devait faire quand le *Saint-Pierre* serait de retour. — J'irai à la ville et je mangerai une fois du pain de froment à ma faim, disait l'une. — Mon frère m'a

promis une bague d'argent de trente *blancs*, ajoutait une autre. — Moi, j'achèterai une messe pour l'âme de ma mère. — Moi, j'irai au pardon de Sainte-Anne. — Et vous, Dinah? demandai-je à la paysanne, que ferez-vous quand Joan sera de retour? — Je mettrai son enfant dans ses bras et je resterai avec eux, me répondit-elle en rougissant.

Dans ce moment, la vache noire qui se trouvait au fond de la cabane, avança la tête par-dessus la claie qui nous séparait d'elle et fit entendre un meuglement. — Il y a quelqu'un près du seuil, dit la maîtresse de la maison.

Elle n'avait point achevé qu'un coup brusque ébranla la porte, et qu'une voix rude se fit entendre au dehors. — Y a-t-il place pour les pauvres dans cette maison? demanda-t-elle. — Anaïk Timor ! s'écrièrent toutes les femmes. — Anaïk ! répéta Dinah, en rapprochant son enfant de son sein par un mouvement involontaire. — Qu'est-ce donc ? demandai-je. — Une mendiante qui voit clair dans l'avenir, et qui jette des sorts, ajouta la maîtresse de la cabane. — Y a-t-il place pour les pauvres dans cette maison ? répéta la voix d'un accent d'impatience. — Laissez-la entrer, ou elle nous fera arriver malheur, fit observer Dinah.

Une fileuse alla ouvrir la porte, et Anaïk Timor parut. C'était une vieille femme, de petite taille, et dont les vêtements en lambeaux laissaient voir en partie les membres maigres. Elle portait sur l'épaule un bissac de toile rousse d'où sortait le goulot d'une bouteille, et tenait de l'autre main un bâton d'épines durci au feu. La neige, qui s'était arrêtée dans les déchirures de ses vêtements souillés, semblait en tacheter la couleur sombre, et quelques mèches de cheveux gris, hérissés par le givre, pendaient en glaçons le long de ses joues creusées. Son œil gris avait

cette expression âpre et pourtant flottante que donne la folie ou l'ivresse. Elle s'arrêta au milieu de la chambre et se secoua avec un sourd grognement. — On a bien de la peine à recevoir la vieille Timor, dit-elle, en promenant autour d'elle un regard mécontent ; on la laisse frapper sans répondre. — Personne ne vous attendait, répliqua la maîtresse avec quelque embarras. — Non... on ne m'attend jamais, moi, grommela Anaïk ; qu'importe à ceux qui ont chaud près du foyer que les autres aient froid hors du seuil ! Mais il faut prendre garde ; tout le monde aura son tour !...

Bien que je connusse les priviléges accordés aux mendiants de nos campagnes, et que je fusse accoutumé à les voir, une fois admis, traiter les maîtres de la maison sur un pied d'égalité, je m'étonnai du ton impérieux et presque menaçant de la vieille femme. Tout en grondant, elle s'était déchargée de son bissac. Après l'avoir déposé dans un coin, elle fit quelques pas vers l'âtre et m'aperçut. — Ah ! il y a ici un gentilhomme (1), dit-elle en s'arrêtant court et fixant sur moi son regard perçant ; un gentilhomme qui porte de la toile fine... qui a une montre... Jann aussi en avait une... et des anneaux d'or aux oreilles... et des souliers à rubans ! Quand Jann vivait, la vieille Timor n'avait pas besoin de frapper aux portes avec un bâton de mendiante ! Mais il est allé rejoindre son père et ses sœurs... Alors tout le monde a pu marcher sur la tête de la veuve qui avait descendu en terre son dernier fils. Et elle se mit à chantonner inintelligiblement les couplets connus de la peste d'Elliant.

« J'avais neuf fils que j'avais mis au monde, et voilà que la mort est venue me les prendre.

[1] Les Bretons donnent ce nom à tous les citadins (*Tud-Gentil*).

« Me les prendre sur le seuil de notre porte, et je n'ai personne pour me donner une goutte d'eau.

Tout en murmurant ce chant, elle s'était agenouillée sur la pierre du foyer, et elle étendait ses mains de squelette devant la flamme dont les lueurs mourantes faisaient scintiller le givre sur sa chevelure. Ses yeux hagards, qui erraient autour d'elle, s'arrêtèrent sur Dinah, et un éclair haineux traversa tous ses traits. — Ah! te voilà, œil de corbeau, reprit-elle; pourquoi viens-tu avec d'honnêtes gens, toi, la fille d'un cordier?

Je regardai la jeune paysanne qui pâlit. Ces mots de *fille de cordier* m'expliquaient la timidité de Dinah, et la vague malveillance qui semblait l'entourer. Elle appartenait à cette race maudite de *kakouss* contre laquelle s'élevait encore en Bretagne le préjugé populaire. — Tu es fière, reprit Anaïk, parce qu'un jeune homme de la paroisse a bien voulu de toi; parce que tu as un enfant qui grandit... Moi aussi, j'ai eu un mari, des enfants!!! Mais attends un peu! Voilà un an que je t'ai prédit de mauvais jours... — Pourquoi me voulez-vous du mal, Timor? demanda Dinah d'un ton doux et craintif. — Pourquoi! s'écria la vieille; tu me demandes pourquoi? ton mari ne m'a-t-il pas chassée de sa maison? — Parce que vos injures me faisaient pleurer. — Des injures, répéta Anaïk; je t'appelais FILLE DE CORDIER! N'est-ce pas la vérité?... Et cependant Joan a dit que j'étais ivre! il m'a menacée! oui, il a menacé la vieille Timor!... Ah! ah! ah! — Il y en a qui croient pouvoir mettre le pied sur la vipère, mais la vipère sait mordre. Une heure viendra où je serai vengée de tous ceux qui m'ont en mépris... et qui m'ont fait attendre à la porte... Oui, oui, les gens d'ici ne seront pas toujours aussi fiers, c'est de Tréguier que leur viendra le malheur. — De Tréguier, répéta vive-

ment Dinah, avez-vous vu quelqu'un qui en arrivait? — Moi, répliqua la mendiante. — Quoi ! cette nuit? — Tout à l'heure. — Et vous avez appris quelque nouvelle? — Il est arrivé un navire. — Le *Saint-Pierre!* s'écrièrent toutes les voix.

Anaïk promena autour d'elle un regard méchant et éclata de rire. — Non, dit-elle, un navire de *Saxons* [1].

Les fileuses poussèrent une exclamation de désappointement. — Dieu confonde les païens de l'île, dit l'une d'elles avec dépit, j'ai cru que c'étaient nos gens. — Les Saxons aussi viennent de Terre-Neuve, fit observer Timor. — Apportaient-ils des nouvelles du *Saint-Pierre?* demanda Dinah, inquiète du sourire fauve de la mendiante.

Celle-ci ne parut pas avoir entendu. — Ils sont descendus chez Mareck pour boire, et comme le capitaine parlait français, je l'ai entendu. — Et que disait-il? — Il parlait de glaces grosses comme des montagnes qui flottaient sur les mers de là-bas, et qui brisaient les vaisseaux. — Il en a vu? — Il en a vu. — Et il a entendu parler de naufrages? — Non, mais en revenant, il a trouvé des débris que l'eau emportait. — Des débris de navires? — Et sur une des planches il y avait écrit : Le *Saint-Pierre.*

L'annonce d'Anaïk Timor fut un coup de foudre. Les fileuses laissèrent tomber leurs fuseaux. — Le *Saint-Pierre!* répétèrent toutes les voix; il a dit le *Saint-Pierre?* — De Tréguier. — Vous avez bien entendu?... Vous êtes sûre? — Sûre.

Des cris de désespoir éclatèrent. J'avais été saisi comme elles par cette subite nouvelle; mais le sourire de la vieille

[1] Nom que les Bretons donnent aux Anglais.

mendiante me mit en défiance. — Ne la croyez pas, m'écriai-je; elle veut vous épouvanter... elle est ivre. Et m'adressant à Timor : — Tu n'as point vu de capitaine anglais, lui dis-je; on ne t'a point dit que le *Saint-Pierre* avait fait naufrage; tu mens, méchante *groac'h*.

A ce nom, par lequel on désigne en Bretagne la pire espèce des sorcières, les yeux de la mendiante étincelèrent et elle se redressa avec un grondement sauvage. — Ah! oui-dà, s'écria-t-elle en frappant du pied contre l'âtre... Ah! c'est comme cela que le gentilhomme parle à la vieille Anaïk! je mens, je suis ivre! eh bien! que les femmes d'ici consultent les avertissements! qu'elles écoutent si l'eau de la mer ne tombe pas goutte à goutte au pied de leur lit; que celles qui ont cassé le pain blanc des Rois regardent si la part de l'absent ne s'est point gâtée [1]... Ah! Timor est une *Groac'h*... C'est bon, c'est bon! Dieu répondra au gentilhomme et aux femmes de Loc-Evar; Dieu a des intersignes, et les noyés sauront parler... — Écoutez, interrompit Dinah, qui s'était levée pâle et les traits bouleversés.

Nous prêtâmes l'oreille, un chant venait de s'élever à travers les éclats de la tempête. Il devint bientôt plus distinct, plus rapproché, et, le vent ayant fait une pause, nous pûmes distinguer des voix qui répétaient le *Cantique des âmes*.

« Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous, secourez-nous, au nom de Dieu, s'il est encore de la pitié dans le monde.

« Tous ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

« Vous reposez là mollement; les pauvres âmes sont bien mal; vous dormez d'un profond sommeil, les pauvres âmes veillent dans la souffrance.

[1] Présages qui, aux yeux des Bretons, annoncent la mort des absents.

« Nous sommes dans les flammes et l'angoisse; feu sur nos têtes, feu sous nos pieds; flammes en haut, flammes en bas; priez pour les âmes[1]. »

Dès les premiers vers de ce chant lugubre, toutes les femmes s'étaient levées dans une inexprimable angoisse; moi-même, frappé de cette espèce de réponse à l'appel de Timor, j'étais demeuré immobile et comme fasciné; mais en entendant les voix s'éloigner, je m'élançai vers la porte de la cabane, et je fis quelques pas au dehors. Aussi loin que mon œil put percer la nuit le val était désert, la neige continuait à tomber en silence, et l'ouragan à rugir sur la montagne.

Pendant toute cette scène, Anaïk Timor était seule restée impassible. En rentrant je la trouvai debout promenant sur les femmes qui l'entouraient un regard triomphant: ce regard s'arrêta tout à coup sur moi. — Ah! ah! j'étais folle, s'écria-t-elle; on disait tout à l'heure à vieille Timor qu'elle avait menti! — Et elle n'a point prouvé le contraire, repris-je en cherchant à cacher mon trouble. — Le gentilhomme n'a-t-il donc pas entendu les voix? — J'ai entendu des pèlerins ou des voyageurs qui passaient en chantant un cantique.

Elle me regarda d'un œil farouche et secoua la tête. — Bien, dit-elle, on parle ainsi à la ville, à la ville on ne croit pas aux âmes; ils regardent leurs morts comme des chiens qui pourrissent tout entiers dans le trou de terre où on les a mis. — Bien, bien, Dieu apprendra aux païens ce qu'il sait faire... Le gentilhomme peut dire que ceux qui viennent de passer là n'étaient pas les noyés du *Saint-Pierre*. — Et le gentilhomme aura raison, interrompit une voix grave. Je me retournai; un

[1] Voir les *Derniers Bretons* et le *Barzas-Breis*, où se trouve ce chant.

prêtre venait d'entrer et se tenait debout sur le seuil. Toutes les femmes se levèrent en criant : — Le *recteur !*

Celui-ci s'avança lentement et jeta un regard sévère sur Anaïk Timor. — Qu'es-tu venu faire ici ? lui demanda-t-il brusquement. — Le pauvre a le droit d'aller partout où il y a un morceau de pain et des chrétiens, répondit la mendiante avec humeur. — Ce n'est pas la faim, reprit le curé, mais la joie d'apporter une mauvaise nouvelle qui t'a amenée si tard dans nos chemins. — Ainsi la mendiante a dit la vérité ? s'écria Dinah palpitante. — Non, pas tout entière, répondit le prêtre. — Comment ? — Le navire anglais débarqué à Tréguier n'a pas seulement apporté la nouvelle de la perte du *Saint-Pierre*; il a aussi amené ceux qu'il avait sauvés. — Sauvés... ils sont sauvés ! — Du moins en partie, reprit le prêtre. Quand le naufrage a eu lieu, six hommes firent vœu, s'ils échappaient, de venir nus pieds et voilés entendre la messe que je dirais pour eux à l'autel de la Vierge.

— Et ces six-là ? — Ils ont survécu. — Où sont-ils ? — Vous venez de les entendre passer.

Les femmes voulurent se précipiter hors de la cabane. — Arrêtez ! s'écria le recteur en barrant le seuil, vous ne pouvez les voir. — Ne sont-ils point ici ? — Ils sont ici, mais tous ont promis de ne quitter le voile qui les couvre qu'après le saint office. — Leurs noms, au moins, leurs noms ! s'écria Dinah éperdue. — Ce serait violer le serment, répondit le prêtre, car ils ont juré de ne se faire connaître à leurs femmes, à leurs sœurs, ou à leurs mères, qu'après le vœu accompli. Respectez l'engagement qu'ils ont pris devant Dieu.

Il s'éleva une clameur de désespoir, et il y eut comme un moment d'hésitation. Chaque femme nommait tout haut son père, son fils, son frère ou son mari, s'effor-

çant de surprendre une réponse sur les traits du recteur à chacun des noms prononcés; mais le prêtre, impassible, continuait à invoquer la sainteté du vœu et à en appeler à leur soumission. Enfin, quelques-unes n'écoutant que leur douloureuse impatience, crièrent qu'elles voulaient connaître leur sort; le recteur essaya vainement de les retenir; elles coururent à une seconde porte et l'ouvrirent précipitamment. — Allez donc, dit le prêtre indigné, allez, violez la promesse faite à Dieu; mais tremblez qu'il punisse votre sacrilége, et que la première qui soulèvera le voile des naufragés ne cherche en vain celui qu'elle attend.

Dinah, qui allait sortir, recula vivement. — Ah! je n'irai pas, s'écria-t-elle épouvantée.

— Soumettez-vous et priez, reprit-il avec autorité, votre incertitude doit durer peu de temps désormais; souffrez-la sans murmure, comme une punition de vos fautes; élues ou frappées, songez à plier vos âmes aux volontés divines. Que chacune de vous, à partir de cet instant, se dise veuve ou orpheline; qu'elle fasse accepter à son cœur ce dur sacrifice; et si celui qu'elle a cru perdu sort tout à l'heure du tombeau, qu'elle voie là un miracle dont elle devra remercier Dieu aussi longtemps qu'elle vivra.

Les femmes fondirent en larmes et tombèrent à genoux. Le recteur s'efforça de les calmer en adressant à chacune quelque consolation particulière. Il leur rappela la résignation de Marie, cette sainte patronne des cœurs brisés, et, leur ayant annoncé qu'il allait célébrer la messe de délivrance pour les naufragés, il les engagea à se rendre avec lui à l'église, pour joindre leurs prières aux siennes. Toutes suivirent, sauf Dinah, qui se retourna vivement, courut à la vieille Timor, assise au

foyer, et lui saisit la main. — Tu connais ceux qui sont sauvés, demanda-t-elle d'un accent étouffé? — Moi? répliqua Anaïk. — Tu as dû les rencontrer à Tréguier. — Eh bien? — Joan ! où est Joan ?

La mendiante fit un geste moqueur.

— Le prêtre a ordonné d'attendre, dit-elle.

— Non, s'écria Dinah qui se laissa glisser à genoux, les mains jointes et l'œil égaré; je t'en conjure, Anaïk, dis si tu as vu Joan; si tu l'as reconnu !... Oh ! rien qu'un geste qui dise oui... ou s'il a péri... eh bien ! que je le sache !... Mieux vaut mourir de suite qu'attendre !... Anaïk, Anaïk ! ne me refuse pas ! — Et que me donneras-tu pour ma nouvelle, demanda la mendiante ? — Tout ce que j'ai, cria Dinah. Que voulez-vous, tenez, mon chapelet d'ébène? ma croix?... Les voilà.

— Ce n'est point assez. — Eh bien! voilà encore la bague d'argent qu'il m'a donnée, prenez tout, Anaïk; tout ce que j'ai au monde.

Elle était toujours aux pieds de la vieille femme, serrant d'une main son enfant contre sa poitrine, et présentant de l'autre sa croix, sa bague et son chapelet. Timor la tint un instant comme agonisante sous son regard; puis poussant un éclat de rire insensé : — Garde tout, dit-elle; j'aime mieux ton tourment!

Dinah se leva d'un bond et s'élança hors de la cabane.

J'étais trop ému pour rester étranger à ce qui allait se passer ; je la suivis. Elle traversa le hameau en courant, et nous arrivâmes ensemble à l'église. Les femmes y étaient déjà réunies ; les cierges brillaient sur l'autel; l'enfant de chœur venait d'y poser le pupitre... Tout à coup, la porte de la sacristie s'ouvrit et les six naufragés parurent, voilés des draps mortuaires qui les enveloppaient tout entiers. Un sourd gémissement retentit parmi

les femmes; quelques noms s'échappèrent au milieu des sanglots... mais les voiles demeurèrent immobiles! J'essayerais en vain de rendre la solennité lugubre de cette scène. Le silence qui régnait dans l'église n'était interrompu que par la voix du prêtre, et si, par instant, une plainte retentissait sourdement, cette voix s'élevait comme pour rappeler à la patience, et la plainte s'éteignait étouffée!... Sublime puissance de la volonté sur l'âme humaine!... Toutes ces femmes étaient là, attendant l'arrêt qui allait décider de leur vie, et toutes, les mains jointes sur leur cœur, demeuraient immobiles.

Je cherchai plusieurs fois Dinah du regard; elle était agenouillée à l'entrée, le front levé, les mains pendantes et son enfant étendu devant elle comme une victime qui attend le coup sans songer à l'éviter.

Enfin le recteur prononça les paroles sacramentelles destinées à congédier les fidèles, un frémissement parcourut la foule. Il y eut un moment d'angoisse inexprimable. Toutes les têtes étaient penchées en avant, tous les bras tendus vers l'autel. — Élevez vos âmes à Dieu! dit le prêtre. Et prenant par la main le premier homme voilé qui se trouvait le plus près de lui, il le fit avancer d'un pas et souleva le linceul qui le couvrait! Un cri partit et une femme s'élança vers l'autel.

Le prêtre passa à un second naufragé, puis aux suivants. A chaque voile arraché, retentissait un nouveau cri de joie à demi étouffé par un douloureux murmure, mais au dernier, une clameur de désespoir s'éleva et les sanglots éclatèrent de toutes parts.

Je me tournai vivement vers Dinah; elle était à la même place, dans la même attitude, regardant toujours... Tous les linceuls étaient tombés et elle cherchait encore Joan. . . . . .

Je passai le reste de la nuit au presbytère pendant que le recteur s'occupait de consoler les orphelins et les veuves. Enfin, le jour venu, je pus reprendre le chemin de Tréguier. L'orage avait cessé et le soleil, dégagé de brouillard, brillait joyeusement dans le ciel ; les oiseaux, ranimés, sautillaient en gazouillant sur les arbres étincelants de givre, les haies d'aubépines avaient secoué leurs robes de neige et montraient leurs riants bourgeons; la création entière semblait renaître et un souffle de printemps passait sur la campagne attiédie.

Près de descendre du coteau, je me retournai, et jetai un dernier regard sur le hameau désolé que je venais de quitter, j'aperçus au loin Dinah, la veuve de Joan, qui descendait le versant opposé, son enfant dans ses bras et tenant à la main le bâton blanc des mendiants.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
PREMIER RÉCIT. Le Sorcier du Petit-Haule.	5
DEUXIÈME RÉCIT. La Fileuse.	30
TROISIÈME RÉCIT. Les Bryérons et les Saulniers.	59
QUATRIÈME RÉCIT. La Chasse aux Trésors.	103
CINQUIÈME RÉCIT. La Niole blanche.	150
SIXIÈME RÉCIT. Le Kacouss de l'Armor.	202
SEPTIÈME RÉCIT. Les Boisiers.	250
HUITIÈME RÉCIT. La Groac'h.	303

Paris. — Impr. L. Tinterlin et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

23

LA ROCHE TREMBLANTE

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LA ROCHE TREMBLANTE

LE PREMIER HARENG

LE CHASSEUR DE MARMOTTES

LES DEUX MOURANTS

PAR

ÉLIE BERTHET

L. LEFORT
COR... & CA...

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
...E VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864
Tous droits réservés

LA ROCHE-TREMBLANTE

I

LE SEIGNEUR CHATELAIN

Il y a quelque part sur la côte de la Bretagne, à une portée de canon du rivage, un îlot isolé, d'une lieue de circonférence tout au plus : on l'appelle l'île de Loch.

Nous pourrions peut-être donner exactement au lecteur la latitude et la longitude de ce coin de terre peu connu; mais ces détails n'étant pas d'une absolue nécessité pour l'intelligence de cette histoire, nous nous bornerons à dire qu'il est une petite dépendance maritime de la vieille Armorique, dont, selon toute apparence, il a été séparé par un cataclysme à une époque reculée.

L'aspect en est pauvre et stérile. La partie du nord, mal défendue par des falaises en ruines, incessamment battue par les vents du large, ne présente à l'œil que des bruyères et des landes. Le centre est couvert de bois épais et de chênes centenaires qui végètent lentement sur ce sol rocailleux; au midi seulement quelques champs maigres produisent tardivement du sarrasin et des céréales. Aussi les habitants sont-ils peu fortunés et peu nombreux. Un chétif hameau d'une vingtaine de maisons, pressées au bord d'une anse exiguë, qui sert de port à l'île de Loch, les contient tous. Une église de style gothique, avec un de ces élégants clochers à jour si communs même dans les plus hideuses bourgades de la Bretagne, rappelle seule

un village français et chrétien au milieu de ces masures basses, croulantes, malsaines, qui ressemblent à des huttes de sauvages. La plage en face du hameau est presque toujours déserte, excepté à l'heure du départ ou de la rentrée de quatre ou cinq bateaux de pêche qu'on tire sur le sable au moyen d'un vieux cabestan implanté dans le sol. Le reste du temps, le port est abandonné aux enfants en guenille qui jouent sur la grève et aux oiseaux de mer qui sautillent en poussant des cris aigus devant les lames courtes et brisées du chenal.

Cependant ce lieu, si triste et si solitaire aujourd'hui, semble avoir été d'une grande importance à ces temps éloignés qui précédèrent la conquête des Gaules par les Romains. On ne peut faire un pas dans ses landes arides sans rencontrer quelques vestiges grossiers du culte druidique, et tout prouve que Loch a été jadis particulièrement affectée aux mystères religieux des Curiosolites et des Venètes. Là ce sont des *tumuli* recouverts de gazon qui renferment les os de vaillants guerriers celtes; plus loin se dressent des rangées de blocs granitiques, semblables à ceux de Carnac et de Camaret, des dolmens et demi-dolmens, des cromlechs ou cercles druidiques, et un autre monument plus curieux encore dont nous parlerons bientôt. Partout on retrouve les souvenirs de cette période barbare dont la sombre poésie convient si bien à ces lieux sauvages. Là sans doute les vierges de Sayne, les Velléda à la faucille d'or venaient récolter la verveine pour s'en former des couronnes, ou le sélago pour servir aux enchantements. Sur ces chênes touffus, les Eubages, vêtus de blanc, recueillaient le gui sacré, le jour de la nouvelle année. Cet arbre mort, au tronc noirci par la foudre, était peut-être consacré au terrible Irminsul, et cette gouttière creusée dans la table de pierre était destinée à recevoir le sang de victimes humaines. De nombreuses traditions sur ces restes frustes d'un autre âge se sont perpétuées parmi les superstitieux Bretons, paysans et pêcheurs, qui fréquentent l'île de Loch. Les saints et les fées, la Vierge et les démons jouent, comme on peut croire, un grand rôle dans ces légendes locales où le sacré et le profane

se mêlent volontiers. Néanmoins quand le voyageur plus éclairé, attiré par la curiosité ou le désœuvrement, écoute ces récits lugubres en présence des antiques monuments qui leur ont donné naissance, il ne peut se défendre d'un sentiment grave et triste qui ressemble à du respect.

Mais, sans remonter aussi haut que l'ère celtique, la petite île armoricaine a connu autrefois de meilleurs jours. Au moment de la révolution (celle de 89, bien entendu, car la confusion commence à devenir possible), elle formait un fief noble, appartenant à une des plus illustres familles de la province. Cette famille qui, sur la foi de son arbre généalogique, prétendait exister longtemps avant l'arrivée de César dans les Gaules, était pourtant alors bien déchue de son ancienne splendeur. Après avoir possédé des châtellenies et des marquisats, son patrimoine s'était réduit peu à peu à la seigneurie de l'île de Loch, titre modeste que ses représentants daignaient à peine mentionner jadis à la suite de leurs titres pompeux dans les actes publics. La famille elle-même était menacée de s'éteindre complètement, comme si elle n'eût pu survivre à la perte de ses magnifiques possessions. Au temps dont nous parlons, le chef de la branche directe, le vieux vidame de Kerdren, ancien président au parlement de Rennes, venait de mourir dans son petit manoir de Loch, laissant pour héritier de son nom et des débris de sa fortune son neveu Alfred de Kerdren, jeune homme de vingt ans qu'il avait adopté et qu'il avait toujours traité comme son enfant.

Alfred de Kerdren, fils d'un ancien brigadier aux armées du roi, était resté orphelin de bonne heure et devait tout aux bienfaits de son oncle. Au moment où le bon vieux vidame, accablé par l'âge et les infirmités, sentit sa fin approcher, Alfred était à Paris où il terminait ses humanités au collége de Navarre. Mandé en toute hâte afin de recevoir les derniers adieux de son vénérable tuteur, il arriva assez à temps pour lui fermer les yeux; et la douleur profonde qu'il ressentit de cette perte témoigna de la noblesse et de la bonté de son cœur.

Devenu ainsi à vingt ans maître de ses actions, Alfred com-

prit que sa position n'était pas moins fausse. Il avait cette louable ambition qui porte tout homme dont le cœur est bien placé à se rendre utile à son pays; mais seul au monde, sans conseils, sans protecteurs, que pouvait-il faire? A une autre époque peut-être, il eût trouvé des amis puissants qui lui eussent frayé la voie; mais le moment n'était pas favorable à la caste privilégiée. Comme nous l'avons dit, la révolution commençait; et, bien que ses premiers coups ne fussent pas très redoutables, on pouvait prévoir déjà avec quelle épouvantable violence elle devait frapper bientôt. Le jeune gentilhomme crut donc devoir patienter jusqu'à ce que la société, ébranlée sur sa base comme la monarchie, se fût un peu rassise, ce qui, dans ses idées, comme dans celles des nobles d'alors, ne pouvait tarder. En attendant il prit possession du modeste héritage de son oncle et il s'installa dans le petit manoir seigneurial que l'on s'obstinait à appeler le *château* de Loch.

Ce manoir, d'aspect sévère, s'élevait au nord de l'île et semblait avoir été construit à cette époque où les avantages du confortable et de la salubrité n'étaient jamais pris en considération par les architectes et les propriétaires. C'était un bâtiment à un seul étage, aux étroites fenêtres, aux cheminées massives, destiné primitivement à servir de rendez-vous de chasse aux seigneurs de Kerdren, quand, possesseurs de somptueuses habitations sur le continent, ils venaient par hasard s'amuser à tirer les oiseaux de mer à Loch. Dans la saison des tempêtes, les éléments en fureur se déchaînaient à l'entour. La mer battait les rochers qui hérissaient la plage avec un bruit semblable à celui du tonnerre; en même temps les vents hurlaient avec rage contre le lourd édifice, comme s'ils eussent voulu l'arracher de ses fondements. Pour remédier, sans doute, à cet inconvénient, un des ancêtres d'Alfred avait eu l'idée de planter des arbres en grand nombre à l'entour; mais il n'en était résulté ni plus de calme ni plus de silence pour l'habitation. Le fracas des orages s'augmentait encore de toutes les plaintes, de tous les craquements de ces vieux arbres en détresse; il y avait des moments où la voix humaine avait peine

à se faire entendre dans le salon du château. Qu'on juge de ce que devait éprouver Alfred, pendant les longues soirées d'hiver, quand il se voyait presque seul dans cette masure sinistre où se résumaient pour lui tant de souvenirs! A peu près à cette époque, un autre jeune Breton, enfermé comme lui dans un vieux château armoricain, se révélait poète en prêtant l'oreille aux sublimes harmonies de la nature et se préparait à inoculer au monde ce sentiment moderne, si triste et si doux, qu'on a appelé *la mélancolie*.

Mais Alfred de Kerdren n'avait ni les hautes aspirations poétiques, ni le génie de son immortel compatriote Châteaubriand. Jamais, au contraire, garçon plus léger, plus gai, plus insouciant n'avait foulé les bruyères de l'île de Loch. Sauf le souvenir du respectable vidame qui venait de temps en temps assombrir sa pensée, il acceptait sans misanthropie cette solitude et cet isolement. Le bruit des tempêtes ne pouvait troubler son sommeil, quand après une journée passée à chasser sur la côte ou à courir l'Océan dans une barque incessamment ballottée par les lames, il venait, le soir, se coucher bien fatigué dans sa chambre aux vieilles boiseries de chêne. La vie active absorbait chez lui la vie contemplative; il laissait les jours et les mois s'écouler avec cette insouciance de l'homme jeune et fort qui a foi dans un long avenir.

Bien qu'il fût maître absolu sur ce rocher où il vivait, et que tout le monde y fût disposé à lui accorder un respect, une obéissance sans bornes, le joyeux Alfred ne songeait pas à se prévaloir de son rang avec ses pauvres vassaux. Son ambition était de surpasser les jeunes gens du voisinage dans les exercices du corps en usage dans le pays; il ne dédaignait pas de se mêler aux jeux de ses compatriotes, dans les *pardons* et les fêtes paroissiales, où il était toujours accueilli avec la joie la plus vive. Simple et familier avec ses inférieurs, il se faisait un plaisir de parler le *brezounecq* et de mériter cette épithète de Breton-Bretonnant que lui jetaient les gentilshommes moins populaires que lui. En revanche, autant le jeune seigneur de l'île de Loch était bienveillant envers les paysans, autant il se

montrait froid et réservé envers les bourgeois du voisinage. En face de Loch, sur la terre ferme, il y avait un bourg assez considérable appelé Saint-Illec. Là se trouvaient des fonctionnaires publics, des propriétaires aisés avec leurs familles, enfin ce qu'on est convenu d'appeler de la *société* au fond des campagnes. Alfred de Kerdren se joignait assez volontiers aux réunions de la bourgeoisie de Saint-Illec ; mais alors il faisait valoir dans toute leur rigueur les priviléges que lui donnaient son nom illustre et ses quarante générations de noblesse. Fier, dédaigneux, parfois piquant avec les hommes, il ne retrouvait qu'auprès des femmes, dont plusieurs étaient jeunes et charmantes, ces manières séduisantes, ce ton gracieux qui lui étaient naturels. On eût dit qu'il voulait surtout faire valoir ses droits contre ceux qu'il supposait capables de les lui contester. Mais grâce au prestige qui s'attachait encore au descendant des Kerdren, même à cette époque de rénovation, on lui pardonnait volontiers son orgueil de caste, et les femmes particulièrement excusaient cette morgue qui, s'attaquant au sexe le plus fort et le plus tyrannique, disparaissait ou se changeait en urbanité devant elles seules.

Telle était donc la position physique, morale et sociale d'Alfred de Kerdren, seigneur de l'île de Loch, au moment où commence cette histoire.

Un matin d'octobre, Alfred, équipé en chasseur, un excellent fusil à deux coups sous le bras, et précédé d'une jolie chienne épagneule qui faisait entendre de joyeux aboiements, sortit de la maison pour se livrer à son exercice favori. Un habit vert à boutons d'argent, une culotte de casimir brun et des guêtres bien serrées faisaient ressortir les belles et vigoureuses proportions de sa personne. Son chapeau à trois cornes, posé un peu de travers sur ses cheveux poudrés, donnait à sa figure une expression mutine, légèrement impertinente, qui lui seyait à ravir. Au grand regret d'Alfred, aucun poil de barbe vraiment digne de ce nom ne venait encore décorer son menton juvénile, quoique sa physionomie mâle et son œil noir témoignassent d'une certaine énergie de caractère que les cir-

constances pourraient développer plus tard; mais cette expression disparaissait habituellement sous un air de bonne humeur et de vivacité. Tout en marchant, il fredonnait un air de chasse, et la fringante épagneule traçait de grands cercles autour de lui, comme pour prendre part à sa gaîté.

L'automne avait déjà flétri en partie le feuillage des chênes et des ormes qui avoisinaient l'habitation; mais il en restait encore assez pour produire de l'ombre et aviver le paysage. Un fort vent d'ouest s'était levé pendant la nuit et sifflait sur la lande en emportant au loin quelques herbes sèches. Néanmoins le ciel était sans nuages et le soleil montait dans un ciel d'azur. Au loin, la mer était sillonnée de larges lames verdâtres que couronnaient des flocons d'écume.

Le jeune gentilhomme suivait un chemin qui conduisait au village, capitale de l'îlot; mais, arrivé à une hauteur boisée d'où l'on pouvait apercevoir le hameau avec son église gothique, le petit port avec ses barques paresseusement couchées sur le sable sec, le canal tout hérissé de roches, et les côtes vaporeuses du continent, il s'arrêta et parut hésiter sur la direction qu'il devait prendre. Il allait suivre un second sentier à gauche, qui s'enfonçait dans la partie la plus écartée de son domaine, quand il aperçut un homme gravissant rapidement la pente au-dessous de lui. Aussitôt il posa à terre la crosse de son fusil et attendit, le sourire sur les lèvres, ce nouveau personnage dont la marche rapide trahissait quelque préoccupation secrète.

Le survenant paraissait âgé de soixante ans environ et portait le costume si connu du pays : guêtres, larges braies, habit carré, longue veste, ample chapeau et cheveux pendants sur les épaules; tous ses vêtements étaient noirs, et d'un drap plus fin que ne le sont d'ordinaire ceux des paysans bretons. D'ailleurs l'air de prestance du bonhomme le distinguait suffisamment du commun des habitants de Loch. Alfred venait de reconnaître en effet le vieux Conan, domestique vieilli au service de sa famille, et devenu, depuis la mort du vidame, son intendant, son majordome, son factotum, enfin le premier ministre de son gouvernement en miniature.

— Eh! mon brave Conan, dit-il gaîment en brezounecq dès que le vieillard fut à portée de l'entendre; où diable as-tu pris cette figure renversée et cette moue de mauvais augure? Je parierais que tu seras encore allé *politiquer* là-bas avec les badauds de Saint-Illec? Oui, c'est cela; eh bien! est-il vrai, comme tu le soutenais il y a trois jours, que le roi a fait pratiquer une mine sous Paris et sauter la ville à deux cents pieds en l'air?... Voyons, ouvre ton sac et déballe vite; quelles nouvelles ce matin?

Conan découvrit ses cheveux blancs et s'inclina respectueusement devant son maître étourdi.

—Il ne faut pas rire des nouvelles que j'apporte aujourd'hui, monseigneur, dit-il d'un ton grave; il y a bien plutôt de quoi pleurer... Ça ne va pas du tout là-bas... On dit que les *brigands* de Paris sont allés en force à Versailles, qu'ils ont massacré les gardes-du-corps et amené prisonniers le roi, la reine et le dauphin...

Malgré son insouciance habituelle, Alfred tressaillit.

— Serait-il possible? s'écria-t-il, la famille royale prisonnière... les gardes-du-corps... Et combien dit-on qu'il a péri de ces vaillants soldats dans cette affaire?

— Ah! monseigneur, beaucoup... tous... plus de deux cent mille!

Ce chiffre suffit pour rassurer complétement le jeune de Kerdren. Il poussa un bruyant éclat de rire.

— Allons! allons! il en sera du massacre des gardes-du-corps et de la captivité de la famille royale comme de Paris sauté en l'air... N'en parlons plus. Je vais rôder sur la plage du côté de la Pierre-Levée; par ce vent d'ouest, les macreuses doivent *plonger aux vaimeaux*, et je suis sûr de quelques bons coups avant l'heure de la marée.

— Ah! monseigneur, monseigneur, dit Conan tristement, est-ce bien le temps de songer à la chasse aux macreuses?... Vous ne me croyez pas, je le vois bien, et cependant il se passe autour de vous des choses... Les châteaux du voisinage continuent à se dégarnir, monseigneur, ajouta-t-il en baissant la

voix ; je viens d'apprendre encore que le comte de Kercaradec, le marquis de Lesneven et les bonnes dames de Loc-Maria étaient partis pour émigrer, comme on appelle cela.

— Tu me parles là, mon bon Conan, de vieillards et de femmes que le moindre événement doit effrayer parce qu'ils sont riches et sans défense; moi, qu'ai-je à craindre ici des révolutions et des révolutionnaires? Qui songerait à m'inquiéter sur ce rocher stérile perdu au milieu de l'Océan?

— Et cependant, monseigneur, que feriez-vous si un beau matin on venait à Loch pour s'emparer de l'île et vous assassiner?

— Ce que je ferais, morbleu! j'armerais mes six vassaux, je nommerais le brave Conan mon capitaine général, et à la tête de cette armée je chargerais vigoureusement l'ennemi... Il faudrait qu'il eût le diable au corps si je ne le culbutais dans la mer en un clin d'œil!

Et Alfred partit d'un nouvel éclat de rire; mais cette fois le vieil intendant ne parut nullement prendre en mauvaise part la galté de son maître.

— C'est là une pensée qui devait vous venir, reprit-il avec satisfaction : vous êtes le digne descendant de ces Kerdren batailleurs qui étaient toujours en guerre avec leurs parents ou avec leurs voisins... Aussi bien les siéges ont de tous temps été favorables à votre race, et pas un de ses châteaux n'a été assiégé sans qu'il en soit résulté pour elle quelque gros avantage... Oui, oui, vous avez raison; un siége aurait du bon et ne pourrait que relever fort l'honneur de la famille, au temps malheureux où nous vivons!

Quoique très habitué aux excentricités de son majordome, le jeune seigneur de l'île de Loch ne put cacher sa surprise de voir ainsi prendre au sérieux une plaisanterie.

— Quoi! Conan, demanda-t-il, si cette idée de résistance m'était venue réellement, crois-tu que je trouverais ici des gens disposés à me défendre?

Les yeux du vieillard s'animèrent.

— Par saint Yves et saint Ifflam, mes bienheureux patrons,

s'écria-t-il, je puis toujours vous répondre pour un... tant qu'un Kerdren vivra, il y aura Conan à son côté pour le défendre!... Quant aux vassaux, continua-t-il en serrant avec menace le bâton qu'il tenait à la main, je voudrais bien voir qu'ils eussent l'air d'hésiter! Si ces lâches coquins ne se faisaient pas tuer jusqu'au dernier, je me chargerais moi-même... Mais une justice à leur rendre, c'est qu'ils vous aiment tout de bon... Ensuite ils ont bien leurs raisons pour ça; vous les gâtez tant! vous leur faites tant d'honneur en leur permettant... mais vous ne voulez pas que l'on parle de ça!

Et le bonhomme poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Allons! voilà que tu reviens encore sur un point où nous ne pouvons nous entendre, répliqua Alfred avec une légère expression de mécontentement; tu me reproches toujours le plaisir que je trouve à me mêler aux exercices et aux jeux des garçons du pays; je t'ai pourtant dit bien des fois, Conan, que mes ancêtres, les plus anciens, les chefs de ma race, ne dédaignaient pas, dans les siècles passés, de disputer, même à des vilains, le prix de la course, de la lutte, de l'adresse à conduire une barque par un gros temps, et qu'ils ne croyaient pas déroger pour cela...

— Fort bien, monseigneur; vous êtes le maître, comme on dit... Mais moi, je ne saurais approuver que le descendant des seigneurs de Kerdren, Legonidec, Saint-Meen et autres lieux, mette la main à la manœuvre sur une méchante barque, comme je vous l'ai vu faire au dernier coup de vent, lorsque vous êtes revenu de la pêche avec le vieux Pierre et le fils à la Madelon, ou bien qu'il consente à recevoir les taloches d'un mateluche tel que Yvon-le-Rouge, comme vous l'avez fait récemment à la fête de Saint-Illec.

— Mais, vieux fou!... Excuse, mon bon Conan, j'ai tort... C'est qu'en vérité tu ferais perdre patience à un saint avec tes idées exagérées sur ma dignité personnelle. Songe donc que le jour où j'ai manœuvré là-bas au milieu du canal, il y allait de la vie par cette affreuse bourrasque; et si je n'avais pas beso-

gné de mon mieux avec mes deux compagnons, moi, seigneur de Kerdren, Legonidec, Saint-Meen et autres lieux, je me serais noyé comme un benêt et j'aurais servi de pâture aux marsouins... Quant à Yvon, dont j'ai supporté, dis-tu, les taloches à Saint-Illec, je me pique de lui avoir honnêtement rendu la monnaie de sa pièce; je l'ai même si rudement jeté par terre que le pauvre diable en a encore l'épaule démise... La leçon a dû le rendre très humble, sois-en sûr; il apprécie fort peu, je te le gage, l'honneur qu'il a eu de se mesurer avec moi, quoique je lui aie abandonné le prix du combat, qui était, si j'ai bonne mémoire, une superbe paire de souliers ferrés.

— Il suffit, monseigneur, répliqua Conan d'un ton respectueux, mais non convaincu, vous savez mieux que moi ce qui est bien... Mais, ajouta-t-il d'un air mystérieux, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, je vous rappellerai que mes dispositions sont prises en cas d'événement... J'ai caché un peu de poudre et quelques fusils dans les caves du château; et si l'on osait venir nous attaquer...

— C'est bon, c'est bon! nous n'en sommes pas encore là, terrible et belliqueux Conan! interrompit Alfred avec son insouciance habituelle; mais en attendant que nous usions notre poudre sur les révolutionnaires, je vais en brûler un peu sur les macreuses... Voilà le flot qui monte, et tu sais que la macreuse se cache quand la mer bat son plein.

Cette conversation, comme nous l'avons dit, avait lieu sur une lande solitaire, exposée au vent impétueux qui soufflait du large et d'où l'on pouvait apercevoir le chenal de l'île de Loch. Au moment où Alfred, après avoir fait à Conan un signe amical, allait s'éloigner pour se mettre en chasse, le vieillard lui montra deux canots qui, partis du village de Saint-Illec, traversaient le détroit en luttant avec effort contre la marée.

— Eh! monseigneur, dit-il, ne seraient-ce pas par hasard des visites qui nous arrivent là-bas?

— Des visites? répéta Kerdren en se retournant brusquement.

Mais à cette distance, sa vue n'était pas assez exercée pour

reconnaître les personnes qui se trouvaient dans les bateaux; Conan, malgré son âge, réussit mieux.

— Je parierais un flacon de bon vin contre un piché de cidre, dit-il en posant sa main au-dessus de ses yeux pour les garantir du vent et du soleil, que le grand gaillard en redingote noire que j'aperçois dans la première barque est M. Toussaint, le tabellion de Saint-Illec, ce vieux bourgeois qui prétend en savoir plus que vous et moi sur l'histoire de notre île... Ensuite il y a d'autres messieurs et des dames en grande toilette que je ne puis distinguer encore.

— Des messieurs et des dames, dis-tu? s'écria Alfred; est-ce qu'en effet... Oui, oui, c'est cela... Et moi qui avais tout oublié! moi, qui allais tranquillement à la chasse! sur mon âme, il y avait de quoi me brouiller avec toute la bourgeoisie de Saint-Illec, et par le temps qui court c'eût été une grave imprudence...

— Que dites-vous, monseigneur? demanda Conan avec inquiétude; qu'y a-t-il donc?

— Eh bien! il y a que me trouvant il y a trois jours en nombreuse compagnie, chez M. Toussaint, le tabellion, on parla des curiosités historiques de notre île, et que plusieurs personnes, excitées par le bavardage scientifique de M. Toussaint, exprimèrent le désir de les voir. Les dames surtout manifestèrent un grand empressement à faire l'expérience de la Roche-Tremblante dont, comme tu le sais, nous n'aimons pas à laisser approcher tout le monde...

— La Roche-Tremblante! le talisman de votre famille? répéta le vieillard d'un ton de reproche; ah! monseigneur, cela ressemble à une profanation!

— Bah! bah! la superstition t'a tourné la tête, à toi et aux autres... Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir au sujet de la Roche-Tremblante... aussi j'invitai tous ceux qui étaient présents à venir aujourd'hui même à l'île de Loch, pour visiter nos pierres druidiques.

— Et pour dîner peut-être? demanda Conan.

— Non, rassure-toi... C'eût été te pousser au suicide, toi,

et Yvonne, ma cuisinière, et je tiens à mes vieux et fidèles serviteurs. Non, je n'ai pas positivement invité à dîner ces gens-là; néanmoins, après les avoir promenés tout le jour, je pourrai difficilement me dispenser de leur offrir quelques rafraîchissements, une collation modeste...

— Certainement, monseigneur, certainement il le faut, reprit Conan avec agitation ; que penserait-on de vous ? oui, il faut que ces bourgeois soient bien régalés ; mais comment faire ? Il nous reste si peu de temps ! nous manquons d'une foule de choses, de provisions, d'argenterie, de vaisselle... La pauvre Yvonne en fera une maladie... Ah ! monseigneur, si vous nous aviez prévenus hier seulement...

— Allons, on sera indulgent pour mon ménage de garçon ; courage, mon bon Conan, et répare bien vite mon étourderie... Il y a encore quelques bouteilles de vieux vin dans la cave, des jambons dans le saloir, sans compter cette belle oie sauvage que j'ai tuée hier à la côte Saint-Gille... Voyons, en route, Conan ! cours au château te concerter avec Yvonne, si tu ne veux pas que tout soit perdu, même l'honneur !

— On y va, monseigneur, et on s'efforcera de faire pour le mieux... Promenez-les le plus possible afin de nous donner du temps... Je vais prier Pierrette, la fille à la mère Goy, de venir nous aider. Mais vous, monseigneur, continua-t-il en examinant son maître avec une sollicitude naïve, allez-vous recevoir tout ce monde avec cet habit fripé, ces bottes poudreuses, ce chapeau éraillé ?

— Qu'importe ? répliqua Alfred, en époussetant légèrement ses habits du manche de son fouet de chasse, cela est assez bon pour eux !... Mais un moment, Conan; puisque tu as de si bons yeux, je veux encore les mettre à l'épreuve avant de te lâcher... Parmi ces dames qui sont là-bas dans les bateaux, ne pourrais-tu déjà en reconnaître quelques-unes ?

— Sans doute, monseigneur; dans l'un, il y a mademoiselle Flore Toussaint, la sœur du tabellion, et quelques autres que je n'ai jamais vues. Dans le second, je distingue parfaitement madame Labarre... vous savez ? la veuve de cet ancien cor-

saire, mort il y a deux ans à Saint-Illec, en laissant à sa famille une immense fortune, qui serait mieux peut-être en d'autres mains.

—Madame Labarre, dis-tu? et elle est seule de femme dans ce bateau?

— Non, non, monseigneur... vous pouvez maintenant voir comme moi une autre femme plus jeune et plus mince, qui se serre contre elle chaque fois qu'une lame arrive sur la chaloupe... c'est sans doute mademoiselle Joséphine Labarre, la plus jolie fille du pays, dit-on.

— Joséphine! s'écria le jeune homme avec un transport de joie; elle aussi! Serait-il possible, après ce qui s'est passé entre nous? Elle ne m'en veut donc pas!... Je n'osais espérer... Es-tu bien sûr de reconnaître mademoiselle Joséphine Labarre?

— Certainement, monseigneur, répondit l'intendant en l'examinant avec inquiétude.

— Je ne m'étais donc pas trompé! car je l'avais devinée aussi; mon cœur me disait... Mais hâtons-nous; il faut nous préparer à recevoir avec politesse nos visiteurs... Réflexion faite, Conan, je vais t'accompagner au château, car cette tenue n'est pas convenable pour recevoir des dames... Partons, partons vite.

Il plaça son fusil sous son bras et se mit à remonter le sentier avec tant de rapidité que Conan avait peine à le suivre. Au bout de quelques pas, le bonhomme était hors d'haleine; malgré sa préoccupation, Alfred s'en aperçut.

— Ne te presse pas tant, mon vieil ami, dit-il, tu me rejoindras à ton aise.

— Eh bien, monseigneur, si vous le permettez... je n'ai plus mes jambes de vingt ans!

— A revoir donc... Pardieu! Conan, toi qui connais tous les saints bretons, avec leurs diverses attributions et leurs pouvoirs spéciaux, tu devrais bien me dire quel est celui qui protége les amoureux?

— Pourquoi demandez-vous cela, monseigneur? fit l'honnête vieillard avec simplicité.

— Parce que je lui offrirais un cierge haut comme le mat d'un navire ! dit l'étourdi Alfred en riant aux éclats.

Et il se mit à courir dans la direction du château, suivi de sa belle épagneule qui paraissait assez surprise de ce changement de front.

II

LES BOURGEOIS DE SAINT-ILLEC

Parmi les monuments, celtiques d'origine, que contenait l'île de Loch, il en était un plus curieux que les autres, et dont nous n'avons parlé jusqu'ici que pour mémoire, le rôle important qu'il est appelé à jouer dans cette histoire exigeant une mention particulière. C'était un énorme rocher, placé sur la pente d'une falaise, à quelque distance du château. Il était de forme ovale, aplati, et si singulièrement posé, que la main la plus faible, même celle d'un enfant, suffisait pour lui imprimer un mouvement oscillatoire très sensible, ce qui, vu sa masse considérable, paraissait aux gens étrangers aux lois de la mécanique un véritable prodige. En raison de cette propriété merveilleuse, on lui avait donné le nom de Roche-Tremblante de l'île de Loch.

Les curiosités de ce genre ne sont pas rares en Europe. En France, les unes semblent être l'effet d'un caprice de la nature, les autres, d'une combinaison de l'art. Parmi les premières, on peut citer la fameuse pierre branlante des environs de Castres, en Languedoc, et la roche de Veix en Auvergne. Les autres sont plus répandues encore : on en trouve en Picardie, en Vendée, en Bretagne, et dans tous les pays où l'ancien culte druidique a été jadis en honneur.

On prétend que les prêtres gaulois, dont elles étaient l'ouvrage, comme les men-hirs et les dolmens, s'en servaient pour éprouver les femmes suspectes à leurs maris ou à leurs familles. Si la pierre, après de longues et solennelles invocations, obéissait à l'impulsion de la personne qui se soumettait

à l'épreuve, et remuait visiblement, le soupçon était vaincu, mais si le rocher restait immobile, ce qui pouvait arriver quand l'accusée n'avait pas su se concilier la sympathie des druides préposés à la garde du monument, malheur à l'épouse coupable, à la vierge déchue! L'exécration de la tribu entière, la vengeance souvent sanglante d'un mari ou d'un frère, étaient le résultat ordinaire de cette malheureuse tentative.

D'après ce que nous venons de dire, on se fera aisément une idée de la profonde terreur qu'inspiraient ces pierres probatoires aux générations éteintes, et on ne s'étonnera pas que, dans un pays comme la Bretagne, où les traditions antiques se perpétuent d'âge en âge avec tant de fidélité, il en reste encore aujourd'hui quelque chose. On sait notamment que les Bretons actuels ont conservé pour les fontaines un culte qui remonte aux Celtes leurs ancêtres. De même les pierres branlantes de l'Armorique ont gardé l'effrayant prestige qu'elles avaient avant l'ère chrétienne. L'une d'elles porte encore le nom de *pierre des vierges*, et dans le canton où elle se trouve, aucune femme dont la conscience ne serait pas bien pure n'oserait affronter l'épreuve de cet infaillible talisman.

Or, telles étaient précisément les qualités miraculeuses que l'on attribuait à la Roche-Tremblante de l'île de Loch. On contait une foule d'histoires qui prouvaient la puissance divinatoire du monument, et aucun sceptique ne songeait à s'inscrire en faux, car il n'y avait pas encore de sceptiques en Bretagne. Un père faisait trembler sa fille un peu légère en la menaçant de la conduire en face de la pierre magique; les femmes qui avaient excité à tort ou à raison les soupçons jaloux de leurs maris ne manquaient jamais de se réhabiliter en offrant avec assurance de se soumettre à l'expérience réputée si décisive; il est vrai que d'ordinaire on ne les prenait pas au mot, et ainsi l'innocence n'avait pas à s'abaisser jusqu'à cette humiliante justification.

Malgré tout cela, la confiance que l'on avait dans les propriétés miraculeuses de la Roche eût peut-être fini par s'amoindrir, si elle eût été trouvée notoirement en défaut une seule

fois. Mais un très petit nombre de personnes avaient la permission d'en approcher, et c'était seulement par ouï-dire que les gens du pays affirmaient son infaillibilité. La Roche-Tremblante de Loch, en effet, était la propriété particulière des seigneurs de l'île, et il leur répugnait, dans leur égoïsme aristocratique, de faire participer le vulgaire à ses mystérieuses vertus. Il était d'usage depuis un temps immémorial dans la famille de Kerdren, que le jour même du mariage d'un gentilhomme de ce nom, le nouvel époux et la nouvelle épouse vinssent en grande pompe au château de Loch, et la mariée tentait l'épreuve de la Roche-Tremblante au milieu d'une foule considérable d'invités. Cette cérémonie traditionnelle avait sans doute pour but de montrer que la vertu d'une fille honorée par la recherche d'un Kerdren devait éclater à tous les yeux. Telle était la force de l'habitude, qu'une épousée qui eût refusé de se soumettre à cette bizarre formalité eût risqué d'exciter parmi ses vassaux les soupçons les plus outrageants. Aussi toutes les dames de cette maison, les unes avec bonne foi, les autres par obéissance, ou pour satisfaire à l'usage, avaient-elles subi l'épreuve pendant une longue suite de générations. Mais une vérité bonne à constater, en dépit des incrédules, c'est que jamais la pierre n'avait manqué de complaisance pour ces nobles châtelaines. On assurait même qu'au mariage d'un sire de Kerdren avec une demoiselle Blanche de Caradec, qui passait pour un prodige de vertu et de piété, la Roche-Tremblante s'était mise en mouvement d'elle-même, avant d'avoir été touchée par la belle mariée, comme pour lui rendre hommage.

Un monument de cette importance ne pouvait pas être laissé à la disposition des passants; aussi un des anciens maîtres de l'île de Loch avait-il fait entourer la roche d'une muraille et d'une grille de fer pour en défendre l'approche. La clef de cette grille était présentée solennellement au seigneur, le jour où il prenait possession du fief, et il ne devait jamais la confier à personne. A une époque plus éclairée, on justifia cette séquestration par la nécessité de couper court aux pratiques superstitieuses des gens du pays, sans songer que les nobles

propriétaires, en prétendant seuls au monopole d'une pareille superstition, la rehaussaient encore aux yeux du peuple. Plus tard on avait continué d'entretenir la clôture, en apparence dans l'unique but d'empêcher les rôdeurs de dégrader un morceau d'antiquité si précieux, car depuis que la famille de Kerdren avait commencé à décliner, il avait été rarement en usage. Ainsi le vieux vidame qui venait de mourir, et Alfred lui-même, par respect pour ce rocher auquel se rattachaient les souvenirs de leurs ancêtres, avaient toujours veillé à sa conservation, et s'étaient montrés particulièrement jaloux de le soustraire aux profanations du vulgaire.

Or c'était précisément pour voir de près cette merveille et pour tenter la célèbre expérience que la bourgeoisie de Saint-Illec avait pris au mot Alfred de Kerdren en venant ainsi visiter son domaine. Aucun de ceux qui avaient pu se croire compris dans l'invitation collective n'avait manqué au rendez-vous, car même, en 89, au moment de la réaction populaire contre la noblesse et la monarchie, une pareille faveur, de la part du dernier représentant d'une race illustre, ne pouvait que flatter considérablement les petits propriétaires et les modestes fonctionnaires du voisinage.

Alfred mit une telle activité à sa toilette que la compagnie n'avait pas encore paru sous l'étroite et sombre avenue de chênes qui conduisait au manoir, quand il fut habillé et équipé pour la recevoir. Il portait maintenant un habit de velours dont une gentille épée d'acier ciselé relevait galamment la basque, une veste de satin sur laquelle flottait un jabot de dentelles et des culottes de soie noire. Un œil de poudre avait rendu à sa coiffure toute sa fraîcheur, et son chapeau galonné d'or était rejeté sous son bras. Dans cet élégant costume, le jeune seigneur de l'île de Loch ressemblait au plus délicieux petit marquis que l'Opéra-Comique ait jamais lancé sur ses planches, depuis le temps de Favart.

Comme il descendait au salon, il rencontra Conan qui allait et venait d'un air affairé ; le vieillard ne parut pas approuver cet excès de recherche et d'élégance.

— Ah! monseigneur, dit-il d'un ton grondeur, vous allez gonfler d'orgueil tous ces gens-là en leur montrant de pareils égards... Votre habit neuf et vos manchettes de Malines! c'est trop... vous trouviez tout à l'heure que votre habit de chasse était assez bon pour eux!

— Mais les dames, Conan! Ignores-tu donc que les gentilshommes de ma famille n'ont jamais cru déroger en manifestant aux dames de toutes conditions les plus grands respects, surtout quand elles sont jolies?

— Bien, bien, répliqua le bonhomme désarmé par cette allusion à la galanterie traditionnelle des Kerdren ; il faut laisser les jeunes gens agir à leur fantaisie. . Mais un mot encore avant que les bourgeois n'arrivent, hommes et *dames*. N'ayez aucune inquiétude, monseigneur, Yvonne et moi, nous avons pourvu à tout; on servira quand vous voudrez une collation qui fera honneur à la maison, je vous le promets.

— Bravo, Conan! vive mon glorieux sénéchal pour être homme de ressources! s'écria gaiment Alfred. Ah çà! mon vieil ami, tu ne comptes pourtant pas présenter sur la table les pâtés de carton et les fruits de cire que tu voulais à toute force servir à la dernière fête de la paroisse? Nos convives pourraient trouver la plaisanterie fort peu récréative.

— Monseigneur est en humeur de rire ce matin, dit l'intendant un peu confus, mais ne vous occupez pas de ces misères-là, et excusez-moi encore un instant... J'ai quelques dispositions à prendre... puis je vous rejoindrai pour vous servir de suite, comme il convient à un homme de votre rang.

— De suite? et que diable ai-je besoin de suite? demanda Alfred.

— Eh! si vous avez des ordres à donner... et puis je porterai la clef de la grille... D'ailleurs, vous êtes si jeune, monseigneur! Il vous faut près de vous une personne d'âge pour imposer à ces vilains, très disposés à oublier la distance qui vous sépare d'eux...

— C'est-à-dire un mentor pour réparer les étourderies que tu me juges capable de dire ou de faire, répliqua Alfred en

souriant; et mons Conan s'est modestement attribué ce rôle... Allons, fais ce que tu voudras, vieux grondeur; viens ou reste, suis-nous ou demeure, mais dépêche-toi, car voici notre monde.

En effet, un groupe assez nombreux commençait à déboucher à l'extrémité de l'avenue. Conan s'empressa de sortir en grommelant pour s'assurer que ses aides de camp femelles n'avaient rien omis de ce qui pouvait donner aux visiteurs une haute idée de la splendeur du château de Loch. Alfred, le front appuyé contre une des fenêtres à petits losanges de plomb qui éclairait le salon, examina les étrangers avec un vif intérêt.

Il y avait quinze ou vingt personnes. A leur tête, marchait comme guide ou cicérone de la bande un personnage en redingote noire, en perruque à boudins, que nous savons être M. Toussaint, le tabellion de Saint-Illec. C'était un grand homme sec, aux manières lourdes, au langage emphatique, au demeurant estimable et jouissant d'une grande considération dans le pays. Il avait certaines prétentions à l'érudition historique; les monuments de l'île de Loch notamment étaient le sujet ordinaire de ses dissertations pédantesques où le latin, le français et le bas-breton hurlaient de se trouver accouplés ensemble. De tous les visiteurs, il était le plus avancé dans l'intimité du jeune Kerdren; il avait été chargé de la liquidation de la succession du vidame et de divers autres intérêts d'Alfred. D'ailleurs l'invitation avait été proposée aux assistants dans sa maison, et, pour ainsi dire, à son instigation; aussi l'honnête tabellion prenait-il un air d'importance et se croyait-il en droit de faire les honneurs du lieu. On le voyait gesticuler avec gravité, désignant avec la pointe de son gros jonc à pomme d'argent, tantôt le château, tantôt les diverses parties de l'île où se trouvaient les pierres druidiques. On ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais à la contenance attentive de ses compagnons, on jugeait que sa science était fort prisée par eux, comme sans doute il la prisait lui-même.

Parmi ces auditeurs complaisants se trouvait d'abord son

fils, grand niais efflanqué, dont les vêtements trop étroits faisaient ressortir encore les formes pointues ; puis son clerc, M. Benoît, espèce d'*incroyable* de village, au costume exagéré dans sa prétention à suivre les modes burlesques de l'époque. M. Benoît passait pour un bel esprit; tout en griffonnant des actes et des minutes dans l'étude enfumée du tabellion, il composait des chansons satiriques sur les frasques et les scandales arrivés dans le cercle restreint de ses connaissances. Ces chansons, pitoyables de facture et ajustées sur des airs de Pont-Neuf, étaient pourtant très goûtées dans les coteries du voisinage. Sa figure de fouine avait une expression de malice et de causticité plutôt que d'esprit véritable; mais en ce moment, où il était placé sous l'œil du patron, il affectait un air modeste, respectueux, et semblait plein d'admiration pour l'immense érudition de l'honnête Toussaint. Seulement un regard moqueur et rapide jeté de temps en temps de côté, comme pour chercher un complice, témoignait que le clerc chansonnier ne tarderait pas à prendre sa revanche du mortel ennui qui lui était infligé.

Les autres hommes de la troupe, pour la plupart petits propriétaires et rentiers, ne méritent pas une mention particulière, sauf l'officier de la douane de Saint-Illec. C'était un beau garçon, à longues moustaches, raide et gourmé dans son uniforme vert et jaune. Il passait pour un forcené partisan des idées nouvelles, et il déclamait en toute occasion contre les abus de la tyrannie. Un douanier démocrate n'était pas chose fort ordinaire à cette époque; aussi celui-ci était-il cité comme une curiosité du pays. Il avait pris pour la circonstance une mine réservée, protestation muette contre sa démarche de politesse et de courtoisie envers le jeune seigneur de l'île de Loch.

Parmi les dames on remarquait mademoiselle Toussaint, la sœur du tabellion, vieille fille de quarante ans, acariâtre, bavarde, paraissant perpétuellement en colère de n'avoir pu trouver de mari. Puis trois ou quatre demoiselles ou jeunes femmes plus ou moins insignifiantes, toutes flanquées de leurs mères, bourgeoises curieuses et dénigrantes. Mais au milieu

de cet escadron féminin, celles que l'œil ardent d'Alfred de Kerdren chercha d'abord, furent madame et mademoiselle Labarre, la fille et la veuve de ce corsaire du pays, qui s'était fait redouter dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, et avait prélevé une fortune considérable sur le commerce de l'Angleterre.

La mère, Bretonne de vieille roche, ne différait guère par son costume et ses manières communes des paysannes des environs. Elle avait un esprit maussade, asservi à tous les préjugés mesquins du temps et de la localité. Elle se faisait gloire de ne parler et de ne comprendre que le brezounecq ; et si autrefois son mari, dont la volonté était passablement despotique, n'eût pas décidé que leur fille unique serait mise en pension dans un couvent de Dinan, la pauvre enfant eût été également étrangère au langage de la mère-patrie. En raison de ces défauts, la veuve du corsaire était assez mal vue dans la *société* de Saint-Illec ; sans la protection toute spéciale du tabellion qui était chargé des affaires de madame Labarre, et qui, disait-on, caressait en secret une idée de mariage entre son fils et la fille de sa cliente, on l'eût volontiers délaissée, malgré ses grandes richesses. Ces défauts pourtant ne devaient pas être attribués à un mauvais cœur; on pouvait même citer d'elle beaucoup de traits d'humanité. Il y avait dans les petits ports de pêcheurs des alentours plusieurs centaines de chenapans, qui, se vantant, à tort ou à raison, d'avoir fait partie de l'équipage de son mari, lui extorquaient chaque année le plus clair de son revenu. Jamais madame Labarre n'avait refusé un secours à ceux qui invoquaient de semblables droits à sa faveur. De la sorte, autant elle inspirait de répulsion dans la bourgeoisie, autant elle était aimée et prônée dans la classe populaire où elle répandait de si constants et de si aveugles bienfaits.

Ce type, assez peu attrayant, de la vieille race bas-bretonne, faisait ressortir encore davantage les perfections de mademoiselle Joséphine Labarre. Mince, élancée, l'œil velouté, le teint rose, la bouche souriante, cette jeune fille avait une grâce et

une dignité pleines de charmes. Elle avait reçu une éducation soignée au couvent, dont elle était sortie depuis une année à peine; on prétendait notamment qu'il était impossible de trouver dans la province entière une musicienne aussi distinguée, une voix aussi ravissante. Mais les qualités et les talents de cette belle personne étaient soigneusement cachés sous une réserve extrême; soit timidité naturelle, soit sentiment d'une position fausse, Joséphine paraissait toujours soumise à une contrainte pénible. Madame Labarre, en effet, ne veillait pas sur elle avec cette tendresse attentive et délicate d'une mère intelligente ; on eût dit plutôt d'une duègne morose dont la surveillance ressemble à de l'espionnage, la sollicitude à du despotisme jaloux. Aussi Joséphine, toujours en garde contre les autres et contre elle-même, était-elle comme un livre fermé pour ceux qui l'approchaient. Alfred de Kerdren seul, malgré sa légèreté apparente, avait deviné quels trésors se voilaient sous cette mélancolie pudique, et encore on verra plus tard quelle fausse idée il en avait conçue.

La mère et la fille s'avançaient serrées l'une contre l'autre, observant avec une égale curiosité, sinon avec des dispositions égales, l'humble domaine du châtelain de Loch. Madame Labarre était enveloppée d'une grande mante ou joubelinen d'étamine noire à capuchon que le vent semblait vouloir arracher de ses viriles épaules. Joséphine portait encore son costume de pensionnaire, une robe ou plutôt un fourreau, comme on disait alors, de soie bleue avec une ceinture flottante. Ses beaux cheveux blonds, partagés sur le front, étaient retenus par un ruban semblable au snowd virginal des jeunes Ecossaises et s'échappaient de dessous un petit chapeau de paille. Le vent lutinait la pauvre enfant et exposait indiscrètement aux regards ses mignons souliers noirs à boucles d'argent et ses bas gris à coins brodés. Elle disparaissait parfois tout entière dans les vastes plis de la joubelinen maternelle dont elle se débarrassait en souriant.

Quand Alfred la reconnut au milieu de la foule, il voulut s'élancer au devant d'elle, mais la crainte que cette démarche

ne fût mal interprétée, et peut-être aussi la conscience de son rang le retinrent. Ce fut seulement quand les visiteurs eurent franchi la grille et pénétré dans la cour qu'il s'avança pour les recevoir.

A sa vue, tous les étrangers se découvrirent avec empressement. Seul, l'officier de la douane, portant le revers de la main à son chapeau galonné, parut enchanté que son uniforme le dispensât à la rigueur de donner cette marque d'égards à un aristocrate.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit Alfred d'un ton cordial en s'inclinant; et vous, mesdames, je vous remercie de la faveur que vous m'accordez, et dont je sens tout le prix.

En même temps il embrassa les dames les unes après les autres, comme l'y autorisaient les usages du temps, effleurant légèrement les joues vieilles et ridées, s'arrêtant plus longtemps sur les joues vermeilles et fraîches. Il termina par Joséphine Labarre et lui dit à l'oreille :

— Charmante! vous m'avez donc pardonné l'audace insigne que j'ai de vous aimer et d'avoir osé vous le dire?

Joséphine rougit; mais M. Toussaint, qui adressait en ce moment au maître du château un long et prétentieux compliment préparé pour la circonstance, détourna l'attention; la compagnie entra dans le salon afin de se reposer un instant.

Alfred soutint la conversation avec une aisance, une affabilité qu'on n'aurait pu attendre d'un jeune homme si léger; chaque assistant obtint de lui une marque particulière d'attention, un mot flatteur. Aussi, tous étaient-ils enchantés de son accueil quand on se leva pour aller visiter les monuments de l'île de Loch.

Au moment où l'on traversait la cour, Conan parut, l'air digne et majestueux. Il avait ajouté à son costume habituel une longue rapière assez semblable à une broche à rôtir, et il la portait avec la fierté d'un majordome de bonne maison. Après s'être incliné profondément, il alla se poster à dix pas derrière son maître, en silence.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ce qui se passa pen-

dant une partie de cette journée. Nous ferons grâce au lecteur des dissertations savantes de M. Toussaint sur les alignements de men-hirs, sur les lichavens, les gal-gals ou barrows qui étaient épars dans l'île de Loch, et qui reçurent successivement la visite de la compagnie. Excepté son fils qui l'écoutait et son clerc Benoît qui avait l'air de l'écouter, l'antiquaire de Saint-Illec ne trouvait plus d'auditeurs complaisants. On préférait se presser autour du maître du domaine, dont la gaîté et l'entrain ravissaient tout le monde. La plupart des visiteurs, les dames surtout, eussent bien voulu tenter d'abord la fameuse expérience de la Roche-Tremblante; mais, sur la proposition d'Alfred, on avait remis la partie à la fin de la journée, après le repas, ou, comme il disait, *la collation* qu'il comptait offrir à ses hôtes.

Le temps se passa donc agréablement. A la suite d'une belle promenade sur les grèves et les bruyères de l'île de Loch, on se réunit autour d'une table fort bien servie par les soins de Conan, et l'excellent vin, tiré des caves du vidame, acheva de porter au comble la bonne humeur des convives. Aussi lorsqu'il fallut se lever pour se rendre à la Roche-Tremblante, certains invités, y compris le savant tabellion lui-même, ne se sentaient-ils pas solides sur leurs jambes.

Plusieurs fois, pendant le cours de la journée, Alfred avait essayé de se rapprocher de Joséphine pour lui parler en particulier; mais l'attention exclusive dont il était l'objet l'avait toujours empêché d'y réussir. Aussi fut-ce avec une joie extrême qu'en sortant du château il vit la société se fractionner par petits groupes et même par couples passablement distants les uns des autres. Pour comble de bonheur, la jeune fille était seule avec sa mère, et quand il vint offrir son bras, il fut accepté.

Le vent s'était apaisé comme il arrive parfois aux approches du soir, et le soleil s'abaissait lentement vers un horizon rouge de feu avant de s'enfoncer dans les eaux verdâtres et encore agitées de l'Océan. Alfred se dirigeait, à travers les plantations, vers la région la plus solitaire de l'île. Le frôlement des

herbes flétries sous les pas des promeneurs favorisait le mystère des conversations intimes. Kerdren pressait doucement contre sa poitrine le bras de Joséphine passé sous le sien, mais il ne parlait pas, et la jeune fille, toute frémissante, tenait les yeux baissés. A deux pas en arrière, madame Labarre les suivait; mais soit qu'elle ne fût pas fâchée des attentions particulières dont sa fille était l'objet de la part d'Alfred, soit qu'elle fût tout occupée du soin de se conduire dans cet obscur sentier, elle restait assez loin pour ne pas rendre complétement impossible une communication confidentielle entre les deux jeunes gens.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'Alfred, un peu novice en amour, profitât de l'occasion favorable que le hasard lui offrait.

Enfin, surmontant son émotion, il dit d'un ton de légèreté affectée, en employant le français, que la mère ne pouvait comprendre :

— Combien j'ai maudit, mademoiselle, ces importuns qui depuis plusieurs heures m'empêchent de vous parler en secret! Cependant, c'était à vous seule que je pensais, c'était vous seule que j'aurais voulu combler d'attentions et d'égards... je vous dois tant de reconnaissance pour être venue! Maintenant, je puis l'espérer, les paroles d'amour que j'ai osé vous adresser à notre dernière entrevue ont obtenu leur pardon... Vous êtes bonne autant que belle!

— Ne vous hâtez pas de chercher de pareils motifs à cette visite indispensable, balbutia la jeune fille timidement. Mon refus eût pu donner lieu à des interprétations méchantes; d'ailleurs j'ai dû obéir à ma mère.

— Oh! charmante Joséphine, pourquoi ne pas m'avoir laissé croire...

— Eh bien, reprit mademoiselle Labarre en affermissant sa voix, je vous avouerai la vérité : j'ai obéi sans répugnance aux volontés de ma mère et aux convenances en venant ici, car j'avais quelque chose à vous dire, une prière à vous adresser.

— Une prière, vous? oh! parlez, parlez.

— Je voulais conjurer monsieur de Kerdren de réfléchir à l'immense distance qui le sépare d'une fille obscure et sans naissance, telle que moi, et le prier de cesser des assiduités qui peuvent éveiller la malignité.

Alfred resta un moment étourdi du coup.

— Ainsi donc, reprit-il enfin avec un accent où la douleur se mêlait au dépit, vous ne m'aimez pas?

Joséphine garda le silence.

— En effet, continua Kerdren en s'animant, j'ai remarqué depuis longtemps les prévenances dont vous accablent ces deux scribes ridicules, le fils et le clerc de M. Toussaint... L'un des deux sans doute est parvenu...

— L'un me fait pitié, l'autre m'inspire de la crainte, répliqua mademoiselle Labarre avec vivacité; monsieur de Kerdren m'estime-t-il assez peu pour croire que je pourrais si mal placer mes préférences?

— Eh bien, alors, quelque autre plus digne...

— Non, monsieur Alfred, répondit Joséphine avec un soupir, personne ne m'a inspiré les sentiments que vous supposez... Je crois même pouvoir avouer que si le ciel ne nous eût pas placés, vous et moi, si loin l'un de l'autre, dans des conditions si différentes, peut-être...

Elle s'arrêta comme effrayée elle-même de ce qu'elle venait de dire.

— De grâce, s'écria Alfred avec chaleur, achevez... Joséphine, n'y a-t-il en effet entre nous que des obstacles de rang et de naissance?

Nul ne sait quelle réponse allait laisser échapper mademoiselle Labarre, quand le bruit d'une violente discussion s'éleva derrière eux. C'étaient Conan et l'officier de la douane, qui, en causant politique, s'étaient échauffés au point de produire une sorte de scandale.

— Et pourquoi monseigneur ne serait-il pas menacé, comme les autres gentilshommes, par ces scélérats qui veulent la destruction du royaume, l'extermination du roi et de la noblesse? s'écriait Conan avec une véhémence extraordinaire; pourquoi

ne viendrait-on pas ici pour l'assassiner et brûler son château, comme on a fait là-bas à Carnac, chez le comte Ducouëdic, ou à Saint-Sornin chez la duchesse, ou à Dinan chez M. de Randal, le grand prévôt de la province?...

L'interlocuteur répondit à voix basse, en ricanant ; mais la vive réplique de Conan fit suffisamment comprendre de quelle nature avait été l'explication donnée par l'officier de la douane.

— La pauvreté de mon maître! l'abaissement de sa famille! Que signifie ceci, monsieur? De par saint Michel, saint Colomban, saint Dourlon, saint Caradec et tous les autres saints de la paroisse! voudriez-vous faire entendre que le seigneur actuel de ce fief est moins noble qu'aucun des plus grands seigneurs de la cour, que le roi et les princes eux-mêmes? Sa famille était déjà illustre bien avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, monsieur ; je l'ai entendu dire à l'ancien bailli, fort savant en généalogie... Quant à sa pauvreté, il est moins riche qu'il ne devrait l'être, je l'avoue; mais s'il ne possède plus aujourd'hui la baronnie de Kerdren, la châtellenie de Saint-Meen et le fief de Legonidec, croiriez-vous par hasard qu'il en vaut un fétu de moins? Supposez-vous son hospitalité moins franche, son vin moins bon, ses serviteurs moins dévoués qu'au temps de ses pères?

Cet appel en ce qui concernait la chère exquise du petit manoir fut sans doute compris, car on parut répliquer d'un ton plus doux et plus amical; mais quoi qu'on pût dire, la colère de Conan ne faisait que s'accroître.

— Votre protection! celle de madame Labarre! reprit-il avec indignation, voilà du nouveau! Et quel besoin monseigneur a-t-il de votre protection et de celle de personne? Oui, je le sais, vous, un officier du roi, vous, qui devriez donner l'exemple de l'obéissance aux lois, vous fréquentez un tas de vauriens qui vous bernent en faisant patriotiquement sous votre nez la contrebande; je sais aussi que madame Labarre, à force de donner de l'argent aux coureurs de cabaret qui se vantent d'avoir écumé la mer avec son mari, a trouvé beaucoup d'amis dans cette canaille; mais qu'avons-nous besoin de ménager sa

bande ou la vôtre? Qu'ils viennent, ces malfaiteurs, attaquer la personne ou les propriétés d'un seigneur de Kerdren! Oui, dites-leur que je ne les crains pas! dites-leur de venir... Je les défie!

En cet endroit de la discussion, quelqu'un s'interposa et on n'entendit plus que des criailleries confuses.

— A-t-il jamais existé un fou de cette force? reprit Alfred avec un sourire en s'adressant à la jeune fille; le vieux coquin voudrait me faire égorger et dévaster ma propriété, parce qu'il est de mode aujourd'hui de piller et d'assassiner les gentilshommes! Que dites-vous, Joséphine, de la manière dont mon pauvre Conan entend les priviléges de ma condition?

— Son dévoûment peut les lui faire exagérer jusqu'au ridicule, dit mademoiselle Labarre qui, pendant cette pause, était parvenue à modérer son émotion; mais les devoirs que vous impose ce rang, monsieur Alfred, n'en sont pas moins sacrés; ils vous interdisent surtout ce que l'on pourrait appeler une mésalliance.

— Une mésalliance! s'écria Kerdren involontairement.

— N'était-ce pas là le projet que vous aviez conçu en me parlant de vos sentiments secrets? demanda la jeune fille avec fermeté.

Alfred parut mal à l'aise comme un coupable; mais il se remit aussitôt.

— Joséphine, reprit-il vivement, je ne veux pas vous tromper; mon nom ne m'appartient pas et je ne puis en disposer selon mon cœur... Mais ce qui m'appartient, c'est un amour profond, dévoué, sans réserve...

— Assez, monsieur, interrompit la jeune fille en essayant de dégager son bras, c'est une insulte... une insulte que je n'ai pas méritée.

— Ecoutez-moi, de grâce... laissez-moi du moins vous expliquer...

— Les explications sont inutiles! et moi, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix, moi qui avais pu croire...

— Ne croyez rien qui me soit désavantageux, charmante Jo-

séphine, répliqua Kerdren en la retenant avec force; mais ce n'est ici ni le temps ni le lieu pour une conversation de cette nature. Consentez à me voir en secret...

— Monsieur !

— Demain soir, dans le jardin de votre mère, à Saint-Illec... la muraille est basse, il me sera facile...

Joséphine poussa un cri aigu et dégagea son bras par un effort brusque en s'arrêtant.

— Qu'y a-t-il donc, petite? serais-tu blessée? demanda madame Labarre.

— Qu'est-il arrivé? demandèrent toutes les personnes de la compagnie mises en émoi par ce cri de détresse.

— Rien ! rien ! balbutiait Joséphine.

— Ma fille ! qu'avez-vous fait à ma fille? gronda la vieille Bretonne en se tournant vers M. de Kerdren.

Celui-ci, le front couvert de sueur, le teint enflammé, perdait contenance.

— Je ne comprends pas, balbutiait-il, je ne puis m'expliquer...

— Il n'y a de coupable que moi, reprit vivement mademoiselle Labarre; dans cette allée obscure, le pied m'a tourné sur une pierre... j'ai senti une vive douleur et je n'ai pu retenir un cri.... mais ce n'est plus rien; je suis mieux... je suis bien.

Et elle souriait.

— Si c'était une entorse? dit la mère naïvement.

— Hem ! une *entorse* à la vérité, grommela M. Benoît assez haut cependant pour que ses plus proches voisins pussent l'entendre.

Joséphine rassura tout le monde sur les suites de l'accident supposé, et l'on se remit en marche. Alfred voulut de nouveau offrir son bras à mademoiselle Labarre; mais elle avait déjà pris celui de sa mère.

— La sotte ! la petite prude ! murmurait-il d'un ton d'humiliation et de colère; faire un pareil esclandre! me rendre la fable de ces bourgeois qui ne sont pas dupes de son excuse !... Oh ! si je pouvais me venger !

III

L'EPREUVE

Bientôt la compagnie arriva dans un petit vallon sauvage, séparé seulement de la mer par une falaise en ruines. Le sol en était stérile, couvert d'ajoncs et de maigres fougères. Cependant il était traversé par un ruisseau, venu du centre de l'île, qui du haut de la falaise se précipitait dans la mer, et le long de ce ruisseau étaient disséminés quelques saules d'un vert pâle et quelques arbustes maritimes. Cette solitude avait un caractère particulier de tristesse. Rien n'y rappelait la fréquentation de l'homme; on n'y entendait d'autre bruit que celui du ressac contre la côte rocailleuse, les sifflements du vent ou le murmure sourd de la cascade. Les traditions antiques et mystérieuses du culte féroce des Druides ne pouvaient trouver de théâtre mieux approprié à leur sombre poésie.

La célèbre Roche-Tremblante était située sur la pente de la falaise, dans une espèce d'enfoncement semi-circulaire qui semblait être l'ouvrage de la nature. Il y avait donc eu fort peu à faire pour en interdire l'entrée au profane. Quelques pierres moussues et sans adhérence entre elles figuraient encore une muraille dans les endroits où la déclivité du terrain ne la protégeait pas suffisamment; mais, en face de la vallée, s'élevait une grille de fer surmontée d'une croix, dont la présence ajoutait encore au caractère mélancolique de ce lieu désert.

La compagnie s'arrêta et Conan s'efforça de faire tourner une énorme clef dans la serrure rouillée de la grille. Pendant qu'il y employait vainement toute sa force, les assistants plongeaient avidement les regards à travers les barreaux pour contempler plus tôt la merveille de l'île de Loch. Mais l'enceinte contenait plusieurs blocs de rochers; il était assez difficile de reconnaître, parmi ces masses granitiques, drapées de lichens jaunâtres, souvent lavées par l'écume des lames qui franchis-

saient la falaise dans les hautes marées, celle qui jouissait de propriétés surnaturelles. Une sorte de désappointement se manifestait déjà sur quelques visages, tandis que d'autres, ceux des femmes surtout, exprimaient une appréhension vague, assez semblable à de l'effroi.

Néanmoins le tabellion Toussaint, qui tenait à remplir envers et contre tous les fonctions de cicérone, continuait au milieu du recueillement une dissertation commencée déjà au château.

— Oui, messieurs, oui, mesdames, oui, mesdemoiselles, disait-il avec emphase, je ne suis pas de ceux qui prétendent tout expliquer ; je ne suis pas de ces incrédules qui veulent tout mesurer à la mesure étroite de leur esprit; je crois, je suis convaincu que les païens gaulois, par leur accointance avec les esprits de ténèbres, opéraient de véritables prodiges, et vous allez en avoir un exemple frappant tout à l'heure... La Bible ne dit-elle pas en propres termes que les magiciens de Pharaon firent les mêmes prodiges que Moïse? *eadem portenta fecerunt*, dit le texte. César n'affirme-t-il pas dans ses Commentaires que les fées gauloises avaient le pouvoir de se rendre invisibles et de calmer d'un mot les orages? Je conclus donc que les prêtres gaulois appelés Eubages, Bardes, Senanis ou Druides, ont bien pu, par art magique, *arte magica*, construire un talisman dont la vertu s'est propagée d'âge en âge jusqu'à nous.

Cette opinion exprimée avec tant d'assurance par un homme que l'on regardait comme une des lumières de la paroisse, devait faire impression sur des esprits crédules et peu éclairés.

— Mais, monsieur Toussaint, demanda timidement une petite brune à l'œil vif, aux manières espiègles, si ce talisman est l'œuvre du démon, n'y a-t-il pas danger pour nos âmes, à nous autres bonnes chrétiennes, de tenter une pareille expérience?

— Je... je ne suis pas préparé à vous répondre là-dessus, répliqua le tabellion déconcerté ; je ne suis pas théologien... Cependant...

— Un pareil doute est une offense pour ma famille, s'écria Alfred de Kerdren avec ironie, et je ne souffrirai pas que l'on calomnie ainsi notre chère Roche-Tremblante. Y songez-vous, mademoiselle ? s'il y avait danger pour le salut à tenter l'épreuve, ma grand'mère et mes aïeules, pendant je ne sais combien de générations, seraient donc aujourd'hui en enfer, puisque le jour de leurs noces elles ont dû venir ici donner la preuve éclatante de leur sagesse? C'eût été dommage, en vérité, car vous avez pu voir par nos portraits de famille que la plupart étaient charmantes... Non, non, quoi qu'en puisse dire M. Toussaint ou tout autre, la Roche-Tremblante n'est pas œuvre diabolique... et soutenir une semblable opinion serait faire croire que l'on a des raisons pour redouter le résultat de l'expérience!

— Entendez-vous, mesdames? s'écria M. Benoît avec son sourire méchant; sur ma parole, c'est un défi!

— Et bien, nous l'acceptons, dit mademoiselle Toussaint d'un air de pruderie hautaine.

— Nous l'acceptons! répétèrent les autres dames.

— Toutes? demanda Alfred.

— Toutes.

— Alors, tant pis pour celles qui auront trop présumé d'elles-mêmes! répliqua Kerdren; la roche n'est pas galante, je vous en avertis; mais je m'en lave les mains.

Ces paroles furent prononcées avec une gaîté factice et presque fiévreuse. Alfred, depuis sa conversation avec mademoiselle Labarre, n'avait plus cette aménité franche et naturelle d'auparavant. Ses mouvements étaient saccadés, ses joues rouges; sa voix était altérée. Evidemment il n'avait pu surmonter encore le sentiment d'humiliation et de colère qu'il avait éprouvé en voyant ses prétentions si durement repoussées par la jolie Joséphine.

Conan était enfin parvenu à faire tourner la clef dans la serrure et à ébranler la porte sur ses gonds criards. Aussitôt que le passage fut libre, les hommes s'élancèrent dans l'enceinte; les femmes les suivirent plus lentement. A mesure qu'elles fran-

chissaient la grille, maître Benoît, trompant pour un moment la surveillance du patron, semblait les reconnaître une à une, et compter ses victimes ; plusieurs frissonnèrent en sentant ce regard froid et railleur attaché sur elles.

L'étroit espace où se pressaient les curieux était tapissé de plantes marines, et encombré, comme nous l'avons dit, de gros blocs de granit provenant sans doute de l'écroulement partiel de la falaise; mais la roche merveilleuse était remarquable par sa position isolée au fond de cette espèce de gorge, par sa masse énorme et surtout par sa nature. C'était une silice noirâtre, d'un grain dur et serré ; on prétendait qu'à plus de vingt lieues de l'île de Loch, il n'existait pas de roche de cette espèce. Il semblait pourtant impossible qu'aucun effort humain eût pu transporter un pareil monolithe dans ce défilé sans le secours des puissantes machines de l'industrie moderne. Il avait douze ou quinze pieds de long sur sept ou huit de large, et on évaluait son poids à quarante ou cinquante milliers. Mettre en mouvement ce colosse de pierre semblait être au-dessus d'un pouvoir même surnaturel.

Cependant Alfred, le sourire sur les lèvres, s'avança vers l'extrémité supérieure du rocher. Il sembla caresser un moment de la main sa surface polie; puis, pesant sans efforts apparents sur la pierre, il lui communiqua un mouvement brusque, suivi presque aussitôt de cinq ou six oscillations lentes et parfaitement sensibles.

Bien qu'ils fussent prévenus, la plupart des assistants ne purent retenir un cri d'étonnement. Quelques femmes se signèrent.

Le jeune seigneur de l'île de Loch prit plaisir pendant quelques minutes à accélérer le mouvement de la Roche-Tremblante; enfin il quitta la place en disant :

— Vous voyez comme elle est docile... chacun de mes bons voisins la trouvera également complaisante. Ils peuvent tenter l'expérience à coup sûr ; la pierre n'a aucune vertu occulte pour les hommes.

— C'est-à-dire, monseigneur, que je n'accorde pas cela,

s'écria le tabellion d'un air capable; je puis prouver par des textes authentiques et précis que les pierres de cette espèce servaient également à reconnaître les hommes qui avaient commis quelque grand crime et les femmes pécheresses; or, si la Roche-Tremblante a conservé sa propriété à l'égard des femmes, pourquoi ne l'aurait-elle pas conservée aussi à l'égard des hommes? C'est un point qu'il faudrait éclaircir, et je regrette fort que nous n'ayons pas ici un grand criminel, un parricide, par exemple, ou même un simple assassin. Je serais curieux de m'assurer...

— Vous pourriez fort avoir raison, mon respectable ami, répliqua Kerdren avec un sérieux parfait; malheureusement nous serons obligés de laisser en suspens, pour aujourd'hui, cette question vraiment intéressante.

— La science y perdrait beaucoup, grommela le bonhomme, mais il suffit que vous soyez de mon avis, monseigneur; j'en écrirai à mon ami Grandin, conseiller en parlement, à Rennes, et la première fois qu'il lui tombera sous la main un scélérat reconnu... oui, oui, il est de la plus haute importance d'éclaircir ce point.

Pendant cette discussion, les assistants étaient venus les uns après les autres tenter l'épreuve miraculeuse; mais sans doute aucun d'eux n'avait sur la conscience de ces crimes affreux que demandait l'honnête tabellion, car la pierre ne montra aucune velléité d'immobilité. Elle ne se montra rebelle ni à l'officier de la douane ni au chansonnier Benoît, les deux plus *criminels* certainement de toute la bande.

— Au tour des dames maintenant! s'écria Kerdren quand il eut vu ses hôtes fatigués du jeu; voilà le moment redoutable arrivé; que les incrédules prennent garde à elles!

Sur sa recommandation on fit cercle autour de la Roche, assez à distance pour ne pas en gêner les mouvements. Pendant ces préparatifs, certains esprits forts riaient sous cape ou échangeaient à voix basse des plaisanteries. Mais la contenance des femmes était toute différente. Bien que quelques-unes crussent seulement *sous bénéfice d'inventaire*, selon la pi-

quante expression de Lafontaine, à la vertu secrète du talisman, la plupart ne pouvaient cacher une sorte d'anxiété. Elles se regardaient les unes les autres, mais sans oser se communiquer autrement que par le regard la répugnance invincible que leur inspirait cette expérience si délicate en public. Deux d'entre elles seulement ne paraissaient pas partager ce sentiment général : c'étaient madame Labarre et Joséphine. Les traits jaunes et ridés de la mère n'exprimaient qu'une vague curiosité. La fille, cherchant à se confondre dans la foule, s'était assise à l'écart. Le visage tourné vers la grève, elle observait d'un air rêveur les lames qui venaient se briser en écume argentée contre le rivage.

— Comme elle est calme! pensait Alfred ; nous verrons bien si elle gardera toujours sa superbe indifférence!

La première personne qui se présenta pour affronter la terrible épreuve fut mademoiselle Toussaint, la sœur du tabellion; c'était elle qui avait accepté le défi, et cet honneur lui revenait de droit. Comme nous l'avons dit, elle avait bien près de quarante ans; et à voir sa longue et sèche personne, ses lèvres minces, ses yeux éraillés, ses cheveux d'un blond hasardé auxquels se mêlaient déjà quelques filets gris, on eût pu croire que la vertu avait dû lui être facile. Cependant des bruits avaient couru sur elle à propos de certains clercs vantards qui s'étaient succédé daus l'étude de son frère ; ces bruits à la vérité avaient eu tout juste la frivolité nécessaire pour faire dire aux personnes sensées : « Ce sont des calomnies. » Malgré cela, on remarqua, lorsque la vieille fille s'avança vers l'extrémité du cercle, que son teint était plus pâle qu'à l'ordinaire.

Mais c'était là sans doute l'effet de la pudeur et de la timidité; car à peine eut-elle touché la Roche, que celle-ci fléchit sans difficulté, et se mit à osciller respectueusement.

— Bravo! bravo! crièrent les assistants en battant des mains; la pierre a dit vrai... la vertu est héréditaire dans la famille de maître Toussaint.

— La roche ne pouvait faire moins pour la doyenne des vierges du canton! s'écria Alfred.

Et pendant que mademoiselle Toussaint se retirait fière et rougissante pour laisser place à ses compagnes, le clerc Benoît criait plus haut et applaudissait plus fort que tout le monde.

La glace une fois rompue, les autres dames et demoiselles de la compagnie vinrent successivement tenter l'expérience. Les unes, sûres d'elles-mêmes en apparence, touchaient la pierre d'un air dédaigneux; les autres, au contraire, la poussaient avec une sorte de désespoir. Mais en dépit des rires ironiques, des sarcasmes décochés à la suite de chaque essai, le roc obéissant recommença pour toutes ses oscillations et ses balancements. Cette complaisance banale finit par exciter les soupçons d'une majeure partie de l'assemblée.

— Que diable! grommelait un vieux procureur, il est impossible que parmi tant de femmes il n'y en ait pas au moins une... ma fille, passe encore! mais mademoiselle Armande ou Rosette!... la pierre radote.

— J'aurais cru, disait une petite dondon de dix-huit ans à l'oreille d'une de ses compagnes, que madame Langlois ne serait pas aussi heureuse que nous... Je sais des choses...

— Décidément, concluait un bourgeois célibataire avec un gros rire, votre Pierre-Tremblante, monsieur de Kerdren, est comme mon petit chien qui saute pour tout le monde.

— Patience! messieurs, patience! dit Alfred en pinçant les lèvres.

Restaient madame Labarre et sa fille. La mère avait observé avec une curiosité marquée les diverses épreuves des autres dames, mais sans témoigner aucun désir d'y prendre part. Quant à Joséphine, toujours assise à l'écart près de la grille, elle tournait à peine la tête, quand la gaîté des assistants éclatait d'une manière bruyante.

Le tabellion essaya de décider madame Labarre à imiter ses compagnes.

— Eh bien, voisine, dit-il en brezounecq, ne voulez-vous pas tenter fortune à votre tour? Jamais vous n'aurez meilleure occasion de prouver que votre pauvre défunt avait fait un bon choix en vous prenant pour femme!

— Bah! répliqua la vieille Bretonne avec une grimace en forme de sourire, qu'ai-je à faire de votre pierre du démon? J'ai confiance en Notre-Dame-d'Auray et en saint Michel; cela me suffit.

Le tabellion n'insista pas; mais le malin Benoît savait mieux comment s'y prendre.

— Eh! madame Labarre, dit-il de son ton égrillard, savez-vous que si vous refusez de toucher la Roche-Tremblante de l'île de Loch, les méchants de Saint-Illec pourront joliment jaser sur votre compte?... On dit que défunt Labarre restait bien longtemps en mer autrefois et que vous n'étiez pas toujours seule à Saint-Illec tandis qu'il frottait les Anglais!

— Qui dit cela? répliqua la veuve avec rudesse, des sots comme toi, vilain singe?

Maître Benoît supporta l'injure avec une patience stoïque.

— Écoutez donc, reprit-il, on assure aussi qu'un des plus beaux hommes du pays va souvent chez vous le soir et qu'il se retire bien tard!

Un rire général accueillit cette saillie, pendant que l'officier de la douane tortillait sa moustache avec colère. Madame Labarre se leva brusquement, moitié résignée, moitié furieuse.

— Maudit polisson! langue de vipère! murmura-t-elle.

Elle pesa fortement sur la pierre; mais la pierre ne fit qu'un mouvement imperceptible.

— Diable! reprit Benoît en regardant le douanier, est-ce que vraiment...

L'officier perdait contenance et jurait entre ses dents.

— Oui-dà! fit la vieille.

Et se posant plus commodément en face de la roche, elle la secoua avec tant de vigueur, que l'énorme bloc parut près de rebondir au pied de la falaise; il conserva ses oscillations plus d'une minute encore après avoir reçu l'impulsion première.

— A la bonne heure! s'écria-t-on de toutes parts; voilà qui lave suffisamment l'honneur du brave corsaire de la Manche!

— J'aurais bien voulu voir! dit la veuve avec fierté, en regagnant sa place.

Il y eut un moment de repos, après cette victoire signalée de madame Labarre.

— Une personne encore n'a pas subi l'épreuve! dit une voix.

— C'est mademoiselle Joséphine Labarre.

— Il est vrai; mais à quoi bon? dit Alfred de Kerdren avec ironie; n'est-on pas sûr d'avance du résultat?

— Eh! ne connaissait-on pas aussi d'avance la vertu de ma femme? demanda un bourgeois d'un air piqué.

— Et celle de ma fille? murmura un autre.

— Joséphine veut sans doute se singulariser encore! remarqua d'un ton doucereux une amie de mademoiselle Labarre.

— Vas-y, petite, dit la veuve avec autorité; vas-y et fais-les taire.

Joséphine s'était levée au premier appel de son nom; mais, malgré l'ordre précis de sa mère, elle hésitait encore; cette démarche lui paraissait ridicule et inconvenante.

— Soit! dit-elle enfin à demi-voix, puisque tout le monde s'y soumet... me voici.

Et elle s'avança lentement vers le poste indiqué en face du rocher.

On fit silence et on n'entendit plus, un moment, que le bruit de la cascade ou les cris des oiseaux de mer qui regagnaient la terre aux approches du soir. La jeune fille, les yeux baissés, avait pourtant un air d'assurance modeste. Retirant sa main blanche et potelée d'une élégante mitaine de soie, elle pesa de tout son poids sur la Roche... La Roche resta immobile.

Tous ceux qui venaient de voir la pierre incessamment balancée au plus léger effort, ne pouvaient croire d'abord à cette fixité subite; Joséphine pâlit; mais elle revint à la charge et ses dents se serrèrent tandis qu'elle tâchait d'imprimer au bloc l'ébranlement habituel... Même résultat négatif et désespérant!

On échangea des signes moqueurs.

— Personne ne peut-il gêner les mouvements de la pierre? demanda le tabellion; que tout le monde se tienne éloigné... peut-être quelque gravier s'est-il glissé par-dessous.

Mais rien en apparence n'empêchait le roc d'osciller comme auparavant.

— C'est bizarre! grommelaient les hommes.

— Qui s'en serait douté? chuchotaient les femmes.

Madame Labarre s'était approchée de sa fille avec impatience.

— Eh bien, sotte, dit-elle, tu ne sais pas t'y prendre!... Tiens, comme ceci.

Et elle voulut répéter l'oscillation qu'elle avait produite un instant auparavant; mais la pierre semblait maintenant incrustée dans le sol.

— Laissez faire mademoiselle! s'écria Alfred d'un ton sarcastique; si quelqu'un peut émouvoir les rochers, c'est elle sans aucun doute!

Joséphine jeta autour d'elle un regard d'angoisse; la raillerie et la joie méchante se trahissaient sur les visages. Aussi, appuyant ses deux mains à la fois sur la Roche, réunit-elle ses forces dans un suprême élan... Rien ne bougea.

— Tu m'as donc déshonorée! s'écria la mère en levant la main sur elle.

Joséphine poussa un cri, et le front baigné d'une sueur glacée, tomba évanouie entre les bras des dames qui l'entouraient.

Cet événement jeta le trouble et la confusion dans la compagnie. Les femmes s'empressaient d'un air de pitié hypocrite autour de la jeune fille inanimée; les hommes ne riaient plus.

— Pauvre petite! disait l'un, prendre tant à cœur une semblable bagatelle!

— Voyez-vous, la sournoise? murmuraient d'autres; fiez-vous donc aux airs de sainte Nitouche!

Au milieu de l'agitation générale, la contenance d'Alfred de Kerdren était remarquable. Il tremblait et balbutiait; son regard était égaré · on eût dit d'un homme qui vient de commettre un crime. Aussitôt que Joséphine rouvrit les yeux, il s'avança au milieu du cercle, et dit d'une voix assez haute pour dominer le bruit des conversations particulières :

— Mes amis, mes chers voisins, écoutez-moi, je vous prie... N'interprétez pas légèrement ce qui vient de se passer ici... Je suis seul coupable; j'ai voulu faire une plaisanterie, et j'en déplore sincèrement les conséquences sérieuses. Au moyen d'un secret connu de moi seul, et qui m'a été révélé par mon oncle le vidame, il m'est facile d'immobiliser tout à coup la Pierre-Tremblante. Il n'y a pas de sorcellerie dans cette affaire; que toutes les personnes qui ont déjà mis la roche en mouvement tentent maintenant l'expérience, elles verront leurs efforts inutiles. Je le déclare donc, afin que l'on ne tire de mon étourderie aucune conséquence fâcheuse à l'encontre d'une sage et charmante personne... c'est moi, moi seul, qui ai tout fait... Je supplie humblement madame Labarre et mademoiselle Joséphine de me pardonner ma faute!

Cet aveu si franc, si généreux, qui avait dû tant coûter à l'orgueil du jeune gentilhomme, fut accueilli par le silence de l'étonnement et de l'incrédulité.

— Bien imaginé! disait le tabellion à l'oreille d'un de ses voisins; que pensez-vous du moyen employé par M. de Kerdren pour sauver l'honneur d'une fille compromise? C'est vraiment un procédé ingénieux et délicat!

Cette opinion fut, à quelques modifications près, celle du reste de la société; on fut convaincu qu'Alfred avait improvisé un mensonge, dans le but louable de détourner la honte et le ridicule qui allaient rejaillir sur mademoiselle Labarre. Mais on se garda bien de laisser voir cette pensée, et Kerdren crut avoir persuadé ses hôtes.

Pendant qu'il parlait, la jeune fille, relevant péniblement la tête, avait attaché sur lui un regard empreint de reproche et de douleur. La mère n'avait pas compris d'abord les paroles d'Alfred qui s'était exprimé en français, et elle l'avait écouté d'un air sombre, bouche béante. Une amie complaisante lui transmit les explications du seigneur de Loch. A peine madame Labarre eut-elle compris de quoi il s'agissait, qu'elle se leva comme une furie :

— Vous avez fait cela, jeune homme? dit-elle dans son pa-

tois bas-breton, aussi rauque et aussi dur que le choc des galets les uns contre les autres, quand ils sont ballottés par l'Océan irrité ; vous avez pris l'honneur de ma fille pour objet de vos plaisanteries et de vos risées? Que les anges du ciel et les démons de l'enfer vous en punissent!

Alfred baissa le front devant cette colère si légitime. Cependant il exprima l'espoir que sa faute n'aurait aucun résultat fâcheux, tous les assistants étant convaincus qu'il s'agissait uniquement d'une jonglerie sans portée.

— Oui, en effet, dit madame Labarre en jetant autour d'elle un regard haineux, ils se taisent maintenant... Mais demain, ce soir, les vipères commenceront à siffler... On versera le venin et la bave sur la mère et la fille; on s'acharnera sur elles, on les déchirera sans pitié... Ah! jeune homme, qui nous avez condamnées à ce supplice, puisse l'enfer vous le rendre! Vous avez été fier et insolent dans la prospérité ; puissiez-vous à votre tour tomber si bas, devenir si misérable, que vous soyez un objet de compassion pour les mendiants eux-mêmes! En ce moment encore, vous êtes riche et puissant, mais votre heure est venue... La malédiction d'une mère vous portera malheur!

La vieille femme, drapée dans sa mante noire, en face de la pierre druidique, le visage enflammé, le geste menaçant, rappelait les sombres prêtresses de Teutatès dont, après quinze siècles, elle parlait encore le langage. Il y avait quelque chose de surnaturel et de fatal dans ses imprécations : les assistants se sentaient le cœur serré comme s'ils venaient d'entendre une prophétie.

Sans s'inquiéter de l'impression qu'elle avait produite, madame Labarre revint à Joséphine, qu'elle souleva sans effort.

— Viens, petite, dit-elle d'un ton farouche : si tu ne peux marcher, je te porterai... Ne restons pas ici, où l'on nous insulte! Ah! si ton père vivait encore !... mais nous n'en serons pas moins vengées. Viens !

— Madame Labarre, dit Alfred d'un ton suppliant, souffrez du moins que votre fille essaie encore une fois de mettre en

mouvement la Roche-Tremblante. Dans son intérêt, dans le vôtre, il est important...

— Laissez-nous, interrompit l'implacable Bretonne; nous avons assez de vos railleries et de vos maléfices.

Elle entraîna sa fille qui chancelait; toutes les deux franchirent la grille et se dirigèrent vers le village où les attendaient les barques.

La compagnie était atterrée du résultat de cette scène; Alfred le premier recouvra sa présence d'esprit.

— Suivons-les; ne les laissons pas partir ainsi! s'écria-t-il avec désespoir; mes bons voisins, aidez-moi à calmer le ressentiment de cette pauvre femme... Que mademoiselle Labarre tente de nouveau l'expérience! la Roche remuera... Elle remuera, je le promets!

Il s'élança pour rejoindre la mère et la fille qui venaient de traverser le petit ruisseau sur un pont fait d'un tronc d'arbre, et s'éloignaient de toute leur vitesse. Grâce à la faiblesse de Joséphine, il n'eut pas de peine à les atteindre. Mais à ses instances, à ses supplications, madame Labarre ne répondit que par un silence méprisant.

— Joséphine, chère Joséphine, reprit Alfred en français, puis-je espérer que vous du moins...

La jeune fille tourna la tête, et fixant sur lui ses beaux yeux pleins de larmes, elle lui dit dans la même langue:

— Alfred, je vous aimais et vous m'avez perdue!

IV

LE CHATIMENT

Dans la soirée du dixième jour qui suivit ces événements, une tempête affreuse s'était déchaînée sur les côtes de Bretagne. La nuit était noire et profonde; la pluie, fouettée par un terrible vent du nord-ouest, tombait par torrents; la mer battait en mugissant la petite île de Loch, comme si elle eût voulu envahir, dans un transport de colère, cette étroite langue

de terre soustraite jusque-là à son empire. Autour du manoir les éléments faisaient rage; les chênes robustes de l'avenue ployaient sous l'effort des rafales; et ce bruit immense, épouvantable, continuel, semblait être pour la vieille habitation un présage de ruine et de destruction prochaines.

Le château cependant, à cette heure avancée, n'avait pas l'aspect de solitude et d'abandon qui lui était habituel. Des lumières brillaient à toutes ses croisées; des flocons de fumée, aussitôt balayés par le vent, s'échappaient de toutes ses hautes cheminées de pierre. Des éclats de voix se faisaient entendre par moments au dehors par-dessus le vacarme de la tempête. A l'intérieur régnait une animation extraordinaire; des paysans armés allaient et venaient avec leurs lourds sabots sur les dalles sonores. De temps en temps une fenêtre s'ouvrait discrètement, et une figure aux longs cheveux, au large chapeau, s'avançait avec précaution pour scruter les profondeurs de cette nuit orageuse.

La cuisine du château semblait être le centre de l'agitation. Là, autour d'un large foyer, étaient assis sur des bancs de bois douze ou quinze hommes du pays, ayant l'apparence de pêcheurs. Les uns étaient jeunes, les autres vieux; les jeunes cependant formaient la majorité; mais tous paraissaient vigoureux et déterminés, tous étaient armés, comme complément à leur pittoresque costume local, d'un de ces vieux fusils rouillés dont leurs compatriotes firent plus tard un si terrible usage contre les *Bleus*. Sur une longue table de chêne, on voyait épars, au milieu de pots de cidre, de verres vides et de galettes de sarrasin, des paquets de cartouches, des boîtes remplies de poudre et de balles. Mais ce qui caractérisait encore mieux cette réunion, d'amples cocardes de papier blanc étaient attachées sur le feutre usé des chapeaux. Ces cocardes étaient l'ouvrage de la vieille Yvonne, la cuisinière, et de son aide, la petite Pierrette; assises toutes les deux devant une lampe fumeuse, elles travaillaient avec activité à confectionner quelques-uns de ces signes de ralliement pour ceux des assistants qui en manquaient encore.

Conan entrait et sortait sans cesse pour apporter des ordres ou pour s'assurer que ceux qu'il avait donnés étaient exécutés. Il représentait l'autorité suprême d'Alfred de Kerdren, en ce moment retiré dans sa chambre au premier étage. Le bonhomme avait un air animé qui n'excluait pas une expression de contentement secret et d'orgueil satisfait. Cette longue rapière de fer, que nous avons irrévérencieusement comparée à une broche, lui battait les jambes avec une vigueur insolite; mais il avait ajouté pour la circonstance, à cette arme déjà si formidable, un pistolet d'arçon de dimensions fabuleuses, suspendu par une lisière à son épaule gauche. Ce pistolet, fort rouillé, et qu'un homme prudent n'eût pas voulu tirer pour tous les trésors du Pérou, rencontrait à chaque mouvement le lourd pommeau de l'épée, et produisait un cliquetis de ferraille qui semblait exalter au plus haut point l'ardeur martiale du vieil intendant.

Malgré ces préparatifs qui sentaient la guerre civile, la conversation n'était ni triste ni languissante. Ces rudes paysans, amplement humectés de cidre et d'eau-de-vie, se montraient disposés à la bonne humeur, en dépit des dangers qui les menaçaient peut-être.

— Eh! Yvon-le-Rouge, disait à l'un de ses compagnons un robuste gaillard vêtu en baleinier, avec les grosses bottes, la large ceinture, le formidable coutelas de la profession, voilà donc ton épaule guérie? Hier tu étais sur ton hamac à geindre comme une baleine touchée au vif, et tu viens aujourd'hui tout flambant faire la manœuvre avec les gars?... Combien as-tu promis de cierges à saint Colomban pour ce beau miracle-là?

— Je lui en ai promis un, répondit naïvement Yvon-le-Rouge, jeune homme alerte, qui devait son surnom à la couleur un peu hasardée de ses longs cheveux, et encore c'est beaucoup, vois-tu, Jean; car du diable si la guérison est complète... Quand je remue le bras, c'est comme si la grande vergue d'un trois-mâts me tombait sur *l'ome-aux-plaques;* mais ça ne fait rien, du moment qu'il s'agit de recevoir les scélérats qui veu-

lent assassiner monseigneur et brûler le château, je reviendrais de l'autre monde!

— Et pourtant, Yvon-le-Rouge, dit Cadou, le *sonneur* de bigniou, qui fredonnait dans un coin, monseigneur t'a donné une fameuse frottée là-bas sur la grand' place!

— Oui, oui, je ne m'en cache pas, tout le pays l'a vu! répliqua Yvon avec une sorte d'orgueil; mais n'était-ce pas déjà un grand honneur que monseigneur voulût bien lutter avec moi?... Et d'ailleurs, comme il s'y prenait, notre bon maître! quels magnifiques *cliquet-roon!* quels superbes *peeg-gourn!* Tous les anciens du pays sont convenus que le géant Goliath lui-même eût été renversé par le beau *stoll-scarge* qui a terminé la partie... Il n'y a donc pas de honte à avoir été jeté par terre; d'ailleurs j'ai eu le prix... Regarde.

Et il avançait ses deux pieds somptueusement chaussés des gros souliers dont Alfred lui avait fait abandon après le combat.

— Monseigneur est généreux, reprit le baleinier avec un soupir; ce n'est pas à moi qu'arriverait pareille aubaine... Ensuite je n'entends rien à vos exercices de terre ferme, moi; je ne sais que manier le couteau et le harpon; mais je crois, ajouta-t-il en redressant la tête, que si les brigands viennent cette nuit, ce talent-là sera plus utile à M. de Kerdren que tous les *stoll-scarge* et les *cliquet-roon* de la paroisse!

— Hen! ils tardent bien à venir ces brigands! dit Cadou d'un air ennuyé en se levant; si encore j'avais apporté mon bigniou, je vous jouerais quelque petit air nouveau; mais M. Conan n'a pas voulu me permettre de prendre autre chose que ceci (et il montrait son fusil rouillé): quelle diable de musique peut-on faire avec un pareil instrument?

— Cornes du diable! cette musique me va, à moi! dit un vieux loup de mer, moitié pêcheur, moitié contrebandier, qui, accroupi à l'écart, mâchonnait silencieusement un morceau de tabac gros comme le poing, et elle me plaît mieux que celle de ton bigniou.

L'artiste méconnu laissa tomber sur le barbare un regard de froid mépris; puis il se mit à se promener dans la salle en

chantonnant sur l'air de *J'ai ri comme un bossu*, alors en vogue :

Lorsque Suzanne la prude
Se présenta,
La Roche, bien qu'elle fût rude,
D'abord trembla,
Elle trembla, elle trembla.
Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche ne s'ébranla pas,
Elle ne trembla pas.

— Silence ! dit Yvon tout à coup en prêtant l'oreille.

Tout le monde se tut et retint son haleine ; mais on n'entendit au dehors que les mugissements du vent et le cliquetis de la pluie sur la toiture d'ardoise.

— Ce n'est rien, reprit Yvon après une pause, j'avais cru pourtant reconnaître le tocsin que doivent sonner les gens du village quand ils verront les barques de Saint-Illec s'approcher de l'île... mais il vente la peau du diable, et les païens ne viendront pas de si tôt... Passe-moi mon verre, Jean... Eh ! toi, Cadou, que nous chantes-tu donc là, mon gars ?

— Une chanson nouvelle de M. Benoît, le clerc de M. Toussaint : ça s'appelle la *Roche-Tremblante;* on ne chante plus que cela à Saint-Illec... aussi quoique la chose soit en français, c'est joliment tapé, allez...

Et il continua :

Lorsque Marthe la dévote
Se présenta,
La Roche, qui n'était pas sotte,
D'abord trembla,
E le trembla, elle trembla.
Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche ne s'ébranla pas,
Elle ne trembla pas.

On répéta le refrain dans un formidable chœur, et Cadou, enchanté de son succès, allait entonner un troisième couplet, qui était au moins de la force des précédents, quand le major-dome Conan entra comme un furieux dans la salle.

— Butors, coquins stupides, avez-vous perdu la tête? s'écria-t-il en les menaçant du poing; à quoi pensez-vous donc de venir chanter de pareilles abominations dans le château de votre seigneur?

— Écoutez donc, monsieur Conan, répondit Cadou en hochant la tête, il ne faut pas trop dire de mal de la chanson nouvelle; quoiqu'elle soit l'ouvrage d'un gratte-papier, elle en vaut bien une autre, vous pouvez m'en croire.

— Mais, malheureux! reprit Conan, ignores-tu que cette sotte rapsodie est précisément la cause de tous les dangers qui nous menacent en ce moment? Cette chanson maudite a été faite contre la petite Labarre qui en est gravement malade de chagrin, et sa vieille folle de mère, pour se venger de monseigneur, qu'elle accuse d'être l'auteur de ses malheurs et de sa honte, a soulevé contre nous tous les sacripants de la côte... Comme si M. de Kerdren pouvait empêcher la Pierre-Tremblante de reconnaître pour honnête et sage qui bon lui semble! Ensuite monseigneur a voulu charitablement cacher la faute de cette petite mijaurée par un adroit mensonge; mais on sait fort bien à quoi s'en tenir, car la Roche ne s'est jamais trompée.

— Tiens! dit un des assistants, ce n'est donc pas parce que monseigneur est noble et ami du roi, qu'on lui en veut si fort?

— Il y a de la politique et il y a autre chose dans cette affaire, reprit Conan; mais si monseigneur, qui écrit là-haut dans sa chambre, avait entendu vos criailleries de tout à l'heure, il ne vous les pardonnerait jamais.

— Oui, dit Yvonne, la cuisinière, en secouant sa vieille tête couverte d'une monstrueuse coiffe aux barbes pendantes, avec ça qu'il n'est pas prudent, dans des temps comme ceux où nous vivons, de tourner en dérision la Pierre-Tremblante de l'île de Loch... Cela pourrait porter malheur et les signes funestes ne manquent déjà pas!

— De quels signes parlez-vous, dame Yvonne? demanda Cadou.

— D'autres que moi peuvent reconnaître que *la Pierre est fâchée*, et c'est un mauvais présage...

— La Pierre est fâchée! répéta Cadou avec un scepticisme timide; qu'est-ce que cela veut dire, dame Yvonne, s'il vous plaît?

— Cela veut dire que ce monde est trop coupable pour que la sainte Pierre de Loch continue à faire connaître les bons et les méchants, les justes et les pécheurs, comme par le passé... Il y a quelques jours le moindre effort suffisait pour l'agiter; mais depuis que les bourgeois de Saint-Illec sont venus la consulter, elle semble s'être incrustée dans le sol, et sans doute elle ne recouvrera sa vertu que quand la colère du bon Dieu sera apaisée. C'est pourquoi je dis que la pierre est fâchée... Que les saints nous préservent de tout mal!

Les superstitieux auditeurs se regardèrent avec effroi.

— Est-ce bien vrai, cela, monsieur Conan? demanda Yvon-le-Rouge au majordome.

— C'est vrai, répliqua Conan d'un ton pensif, et pas plus qu'Yvonne je n'aime ce présage-là... Mais, bah! que chacun de vous songe à faire son devoir cette nuit, et peut-être parviendrons-nous à conjurer le sort!

En même temps il alla rejoindre Alfred à l'étage supérieur, laissant les défenseurs du château deviser à voix basse sur les maux qu'annonçait l'immobilité de la pierre druidique.

Alfred était seul dans sa vaste chambre tendue en tapisseries, aux vieux meubles de chêne sculpté. Sur une table aux pieds tors, où brûlaient deux bougies, on voyait plusieurs lettres scellées de larges cachets rouges aux armes de Kerdren. Le jeune gentilhomme se promenait triste et pensif, s'arrêtant par intervalles comme pour écouter le grondement lointain de la mer. Il était complétement vêtu, l'épée au côté; une paire de pistolets était posée avec ses gants et son chapeau sur un meuble à sa portée.

— Eh bien, Conan, quelles nouvelles? demanda-t-il d'un air

distrait, avant que l'intendant eût achevé son profond et méthodique salut.

— Tout va bien, monseigneur; nos gens sont prêts, bien résolus; les armes et les munitions ne nous manqueront pas... Nous sommes sûrs de la victoire.

— Cependant nos ennemis n'ont pas paru encore?

— Il n'est pas probable que nous les voyions avant la marée du matin... le canal n'est pas tendre par un gros vent comme celui-ci; d'ailleurs les ivrognes sont occupés à boire dans les cabarets de Saint-Illec, où la vieille Labarre paie la dépense, et ils ne sont pas pressés de quitter leur bouteille. Une personne sûre, la mère Penhoël, la batelière, dont ils ne se défient pas, viendra vous prévenir aussitôt que ce ramas de bandits se mettra en mouvement... laissez faire, tout va bien!... et cet imbécile de douanier qui croyait la famille de Kerdren sans influence, sans pouvoir... il verra, morbleu! il verra.

Et le bonhomme se frottait les mains. Alfred l'avait à peine écouté.

— Conan, reprit-il à voix basse, n'as-tu rien appris au sujet de la pauvre petite malade? Tu m'as annoncé hier qu'elle était fort mal, et je suis dans une inquiétude mortelle...

— Rien, monseigneur, reprit Conan avec humeur; en vérité, j'ai eu des soins plus importants depuis hier que de songer à la santé d'une péronnelle.

— Ne l'insulte pas! s'écria Kerdren; Conan, si tu m'aimes, ne parle pas ainsi de cette chère et malheureuse enfant dont les souffrances sont mon ouvrage!

Le vieillard secoua la tête.

— J'en parlerai comme vous voudrez, monseigneur, reprit-il, mais vous tenez donc absolument à persuader que c'est votre faute si la Roche n'a pas été complaisante pour mademoiselle Labarre?

— C'est la vérité, la vérité pure, Conan; ma conscience m'ordonne de le proclamer bien haut... Qui pouvait prévoir qu'une étourderie aurait des suites si funestes? Oui, c'est moi qui, abusant, dans un misérable esprit de vengeance, d'un se-

cret de famille, ai fait manquer l'épreuve et condamné une innocente fille à la honte!

— Bien, bien, monseigneur, vous êtes un honnête et généreux jeune homme; mais on sait ce qu'on doit penser de cette explication... Quant à moi, quoique depuis ma naissance j'aie l'honneur de servir la famille de Kerdren, je n'ai jamais entendu parler de ce secret auquel vous faites allusion; et à moins que vous ne me montriez par quel moyen vous pouvez ainsi fixer la pierre magique, je me permettrai...

— Voilà ce qui m'est défendu par mon serment, dit Alfred; mais il n'importe! une frivole tradition ne peut prévaloir quand il s'agit de l'honneur, de la vie peut-être... J'aviserai plus tard à donner une preuve éclatante... Oui, oui, ajouta-t-il avec véhémence, il le faudra bien, puisque tous mes efforts pour remédier au mal que j'ai causé ont été inutiles jusqu'ici. Vainement j'ai voulu voir Joséphine ou sa mère, on m'a repoussé. J'ai écrit, on m'a renvoyé mes lettres sans les lire. J'ai couru chez tous ces sots personnages qui ont assisté aux épreuves de la Pierre-Tremblante, j'ai cherché à les faire revenir de leurs préventions, ils m'ont assuré qu'ils avaient foi en mes paroles, mais j'ai deviné à leurs regards, à leurs sourires, que les soupçons sur la vertu de cet ange subsistaient toujours... Enfin, en désespoir de cause, j'ai voulu du moins châtier ce misérable chansonnier dont l'ignoble composition a déversé sur elle un ridicule peut-être ineffaçable : mais le lâche s'est caché, et j'apprends qu'il est des plus acharnés à soulever contre moi la tourbe des cabarets du voisinage... Suis-je assez puni d'une espièglerie d'écolier! Dois-je souffrir encore que le sang coule, que des familles soient plongées dans le deuil pour expier mes torts?

Conan était ému de ces plaintes touchantes.

— Allons, monseigneur, mon excellent maître, reprit-il d'un ton encourageant, il ne faut pas s'affecter ainsi pour des bagatelles Mademoiselle Labarre n'est pas la première jeune fille qui ait fait jaser sur son compte!... A la vérité elle a pris la chose à cœur, et elle est, dit-on, sérieusement malade : mais on

ne meurt pas de cela... La petite se rétablira; elle est gentille, elle est riche, et malgré la chanson de ce vaurien de clerc, elle trouvera encore des galants... Pour vous, monseigneur, qu'avez-vous à vous inquiéter de cette affaire? Songez plutôt au plaisir que nous allons avoir tout à l'heure... Un siège! ce sera beau à consigner dans les fastes de votre famille!

Alfred posa la main sur l'épaule du fidèle serviteur.

— Ne souhaite pas, mon pauvre Conan, que cette funeste lutte commence, soupira-t-il. La guerre pourrait ne pas être plus favorable aujourd'hui que la gloire et la fortune au nom que je porte! J'ai perdu ma confiance dans l'avenir; les plus tristes pressentiments m'accablent... La malédiction que cette mère offensée a prononcée sur moi occupe incessamment mon esprit, et il me semble déjà que j'en ressens les effets.

— Pouvez-vous penser encore aux bavardages d'une vieille folle? reprit Conan avec chaleur: ce sont de purs enfantillages. Allons! monseigneur, redevenez vous-même: soyez vif, insouciant, joyeux comme autrefois... Mais, je le vois, ainsi que tous les jeunes gens, vous ne savez pas supporter la solitude; descendez avec moi, vous verrez nos gars qui se préparent gaîment à se battre, et cela vous distraira.

Alfred prit ses armes, son chapeau, et suivit Conan, qui s'était emparé d'un flambeau pour l'éclairer.

A sa vue, les paysans et les pêcheurs réunis dans la cuisine du rez-de-chaussée se levèrent avec respect. Alfred recouvra un moment avec eux cette assurance tranquille, cette bienveillance cordiale qui lui étaient ordinaires. Il les remercia en peu de mots de leur dévoûment; puis, s'adressant à chacun d'eux en particulier, il causa amicalement de leurs affaires et de leurs intérêts. Sa tournée finie, il vint s'asseoir au coin de la cheminée, dans un grand fauteuil de bois, et la tête appuyée sur ses mains, il retomba dans un morne abattement.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi; la tempête s'était un peu apaisée; on n'entendait plus dans la salle que le bruit monotone du coucou qui indiquait la marche du temps. La plupart des défenseurs du château s'étaient endormis; d'autres

causaient à voix basse. Par intervalles, Conan sortait pour aller relever les sentinelles qui veillaient dans la cour et à divers postes autour de la maison. Mais ces mouvements ne pouvaient tirer Alfred de ses méditations; il restait toujours immobile et silencieux. Les paysans le croyaient endormi lui-même, quoique ses yeux fixes et grands ouverts reflétassent la flamme du foyer.

Une fois cependant il sortit de sa rêverie. Un homme âgé, ayant l'apparence d'un pêcheur, venait de rentrer, après une longue faction à la grille extérieure; il s'approcha du feu pour sécher ses vêtements transpercés de pluie.

— Mon brave Pierre, demanda Kerdren en s'éloignant pour lui faire place, où est ta barque en ce moment?

— Pas bien loin, monseigneur; je partais aujourd'hui pour aller draguer des huîtres, quand on est venu m'apprendre que les gens de la côte allaient descendre par ici; alors j'ai jeté le grappin dans l'anse du ruisseau, en face de la Roche-Tremblante... la *Geneviève*, c'est le nom que, sauf votre respect, je donne à mon bateau, doit y être encore, si par ce temps de loup le câblot a tenu bon.

— Eh bien, Pierre, reprit Alfred en baissant la voix, que dirais-tu si l'on te proposait de mettre en mer et de pousser au large, dans la direction de l'Angleterre?

— Hum! monseigneur, la mer est joliment en colère... Ensuite il n'y a ni provisions, ni hommes à bord de la *Geneviève*.

— Deux hommes solides suffiraient avec toi...

— Il faudrait alors qu'eux et moi nous eussions fait le sacrifice de nos vies...

— Si c'était pour moi?

— Pour vous, monseigneur? répliqua le pêcheur en se redressant avec vivacité; si c'est pour vous, la chose est possible... la barque et le maître, tout est à vous... Jean et Yvon-le-Rouge ne demanderont pas mieux que de me suivre... Voyons, faut-il démarrer?

Alfred ne répondit au brave homme que par un serrement de main.

A un froid plus vif, comme à un malaise plus intense, on commençait à pressentir les approches du matin. La plupart des assistants néaumoins continuaient de dormir sur les dalles nues, quand, au milieu de l'espèce de silence qui avait succédé au fracas de la tempête, le son lent et lugubre de la cloche du village retentit dans le lointain. Tout le monde tressaillit; les dormeurs s'éveillèrent.

— C'est le tocsin! bonne sainte Vierge! c'est le tocsin! s'écria Yvon en faisant le signe de la croix.

— Oui, oui, ce sont eux! les voici! cria-t-on de toutes parts.

On se leva en tumulte et on saisit avec empressement les fusils.

Alfred, le premier, avait été debout et avait porté la main à ses pistolets; mais là s'étaient bornées toutes ses démonstrations de résistance. Il restait de nouveau en proie à de douloureuses irrésolutions. Conan courut à lui.

— Quels sont les ordres de monseigneur? demanda-t-il avec une ardeur mal contenue.

Alfred resta un moment sans répondre.

— Que faire? dit-il enfin, comme s'il se parlait à lui-même; dois-je laisser tant de gens s'égorger pour ma cause? Cependant je suis en droit de légitime défense. D'ailleurs, ma cause n'est-elle pas celle de la noblesse entière, celle de la royauté elle-même?... Soit, mes amis, ajouta-t-il d'un ton plus ferme en s'adressant à ses partisans; que chacun se rende au poste qui lui a été assigné. Seulement, souvenez-vous de mes recommandations... Ne portons pas le premier coup; contentons-nous de nous défendre... A vos postes donc, et vive le roi!

— Vive le roi! vive notre bon seigneur! crièrent les Bretons en agitant leurs chapeaux à cocardes blanches.

Ils allaient sortir quand on introduisit une grande femme aux formes viriles, au visage bronzé, aux mains calleuses et souillées de goudron. Elle était enveloppée d'une mante de couleur foncée qui ruisselait d'eau.

— C'est la mère Penhoël, dirent plusieurs voix.

— Eh bien! oui, c'est moi, répliqua la virago d'un ton rude; bonjour, les gars!... Bonjour, mon gentil seigneur! voilà un beau temps et une belle nuit pour faire courir une honnête femme qui a sa réputation à garder!... Mais il faut bien risquer quelque chose pour un si joli petit maître!

— Asseyez-vous, ma bonne mère, dit Alfred sans s'offenser de cette familiarité, vous paraissez bien fatiguée!

— M'asseoir, répéta la batelière, vous ne savez donc pas ce qui se brasse là-bas? vous n'avez donc pas entendu la cloche?... Oh! les gars, un de vous me prêtera bien son fusil... Je m'en servirai mieux que d'une quenouille... Les gens de la côte viennent tout de bon!

— Les avez-vous vus, mère Penhoël? demanda Alfred.

— Si je les ai vus! J'étais là-bas au cabaret du grand Saint-Thomas à boire avec les autres qui ne se défiaient pas de moi. Vers le quart du matin, la vieille Labarre elle-même est entrée brusquement : « Il est temps, il est temps! criait-elle, allons, les anciens du *Tonnant*, il faut venger la fille et la veuve de votre capitaine! » Aussitôt tous mes marsouins se sont mis à frétiller. Mais moi, plus leste qu'eux, je me suis glissée dans l'obscurité, je suis accourue à l'endroit où j'avais laissé ma chaloupe, et j'ai joué des avirons, quoique la mer fût diablement méchante... Plus d'une fois la lame a pensé me jeter sur la *Dent du chat* et sur *la Sournoise*, car la nuit était noire; mais je disais : « C'est pour mon cher petit seigneur! » et je m'en suis tirée... Au moment où j'abordais pour donner l'alarme au village, plus de vingt grosses barques traversaient le canal.

— Vous le voyez, monseigneur, dit Conan avec impatience, ils sont sans doute déjà dans l'île.

— Un instant! répliqua Alfred d'un ton d'autorité; il est bon de savoir... Vous êtes une excellente femme, mère Penhoël, continua-t-il en souriant à l'amazone; mais nous devons vous demander des renseignements précis sur ceux qui viennent nous attaquer : combien sont-ils? qui les commande? que veulent-ils?

— Ma foi! monseigneur, répliqua la batelière avec un geste d'insouciance, ils sont bien trois cents, et dans le nombre il y a des pirates et des flibustiers qui égorgeraient un homme comme je pourrais ouvrir une sardine; ils ne parlent que de piller et de brûler... Que voulez-vous? cette vieille Labarre les grise sans cesse d'eau-de-vie et de colère; c'est elle qui marche en avant, et ce qu'elle leur dira de faire, ils le feront sans balancer.

— Toujours cette femme! dit Kerdren d'une voix sourde : elle est impitoyable!

— Le fait est que voilà bien du bruit pour sa mijaurée de fille! Ne criait-elle pas tout haut en se lamentant et en s'arrachant les cheveux, que c'était vous qui aviez tué Joséphine?

— Joséphine, répéta Kerdren, mais Joséphine est vivante?

— Elle est morte cette nuit, dit-on, pendant qu'on chantait sous ses fenêtres cette belle chanson de M. Benoît... vous savez!

Et la batelière chanta d'une voix rauque et discordante :

Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La pierre...

Conan lui imposa silence par un geste menaçant; Alfred était comme frappé de la foudre.

— Morte! Joséphine Labarre! balbutia-t-il; est-ce possible?

— Tout le monde le disait autour de moi là-bas au grand Saint-Thomas! répliqua la mère Penhoël avec assurance.

Le jeune homme tomba sur un siège, et ses pistolets lui échappèrent des mains.

— Et c'est moi qui l'ai tuée! murmura-t-il.

Puis, se cachant le visage, il s'efforça d'étouffer des sanglots convulsifs.

— Monseigneur, mon excellent maître, dit enfin Conan à voix basse, songez que l'on vous regarde et que l'on pourrait mal interpréter cette faiblesse... D'ailleurs nous allons être attaqués et nous ne devons penser qu'à nous défendre.

Alfred tressaillit, passa la main sur son front et se leva

— Mes amis, dit-il d'un ton ferme, quoique ses traits fussent encore crispés par une émotion poignante, j'ai réfléchi, et décidément je ne souffrirai pas que vous jouiez votre vie contre des gens exaltés et dix fois plus nombreux que vous. Même dans le cas où nous parviendrions à repousser cette attaque, elle servirait de prétexte plus tard à des haines, à des vengeances dont vous finiriez par être victimes... Laissez mon sort s'accomplir, je l'ai mérité peut-être, et ma conscience me défend d'engager cette lutte impie... on ne se battra pas.

— Mais alors, monseigneur, s'écria Conan, ils vont vous massacrer sans pitié!

— J'y pourvoirai, dit Alfred avec un sourire amer, et je ne les attendrai pas... Pierre, continua-t-il en s'adressant au vieux pêcheur, va préparer ta barque. Dans cinq minutes je te rejoindrai... un de nos gars nous accompagnera.

— Ce sera moi, monseigneur, ce sera moi, dirent tous les assistants.

Kerdren les remercia d'un signe affectueux.

— Yvon-le-Rouge suffira, dit-il, si toutefois sa blessure lui permet de travailler à la manœuvre... Je lui dois un dédommagement pour l'avoir si fort maltraité il y a quelques jours.

— Ma blessure, s'écria Yvon en faisant claquer ses doigts, voilà pour ma blessure!... Que saint Jean vous assiste, monseigneur; vous verrez comme nous allons manier la *Geneviève!*

— Mais Yvon et moi nous ne pourrons suffire, dit Pierre, si comme je le présume nous devons pousser jusqu'aux côtes d'Angleterre; il nous faudrait un troisième pour...

— Le troisième ce sera moi, dit Alfred; allez vite, le temps presse.

Pierre et son compagnon sortirent précipitamment.

— Monseigneur, monseigneur, reprit Conan avec désespoir; vous partez quand l'ennemi approche .. On dira que vous avez eu peur.

— Si je le croyais, fit le jeune gentilhomme en serrant les poings; mais non, non, Conan, on sait bien qu'un Kerdren ne

peut être lâche. Allons! le sort en est jeté... Maintenant, mes amis, continua-t-il en se tournant vers les vassaux consternés, ouvrez les portes et dispersez-vous sans retard. Grâce à l'obscurité, vous pourrez retourner tranquillement chez vous... Sachez vous résigner comme moi aux volontés de la Providence... Séparons-nous; je le veux.

— Et moi, s'écria Conan hors de lui, je leur défends...

Kerdren eut un mouvement de fierté suprême:

— Ah! dit-il, mon serviteur croit-il déjà pouvoir m'outrager dans la maison de mes pères?

Mais le vieil intendant était à ses genoux et baignait ses mains de larmes.

— Grâce! pardon, monseigneur, disait-il d'une voix étouffée; mon dévoûment, mon affection pour vous, que j'ai vu naître... Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant ces mauvais jours!

— Tu es pardonné, mon cher Conan, dit Alfred, en le relevant; je n'ai ni colère, ni haine contre mes plus mortels ennemis, comment en aurais-je contre toi?

Tous les assistants vinrent successivement serrer la main d'Alfred et lui faire leurs adieux.

— Mes amis, dit le jeune homme avec émotion, je n'oublierai jamais le dévoûment que vous m'avez témoigné dans mon malheur. Si jamais la Providence me ramenait dans ce pays et me rendait la fortune de mes pères... Mais il n'y faut pas penser; l'adversité s'acharne contre moi; et sans doute elle ne lâchera pas sa proie de si tôt. Néanmoins si nous ne nous revoyons pas sur la terre, nous nous verrons sans doute au ciel où, tôt ou tard, se retrouvent les braves gens de toutes les conditions.

Les vassaux de l'île de Loch partirent le cœur serré. Bientôt Alfred resta seul avec Conan et Yvonne. La vieille femme, la figure couverte de son tablier, poussait des sanglots déchirants. L'intendant, assis dans un fauteuil, le regard fixe, semblait abîmé dans sa douleur. Kerdren mit ses pistolets à sa ceinture et prit son manteau sur ses épaules.

— A votre tour, mes amis, dit-il avec une bonté mélancolique en s'adressant à ses fidèles serviteurs, à votre tour de recevoir mes adieux... Vous étiez pour moi comme une famille, en l'absence de celle que j'ai perdue; aussi je laisse mon modeste héritage à votre garde. Conan, ajouta-t-il en présentant au vieillard les lettres qu'il avait écrites pendant la soirée précédente; voici des actes que j'ai préparés dans la prévision de ce qui arrive; l'un est une procuration pour gérer et administrer mes biens; l'autre est mon testament. Tu confieras ces pièces au tabellion Toussaint, et tu te dirigeras d'après ses avis. Quoiqu'il soit timide et irrésolu, j'ai confiance dans sa probité, dans sa gratitude pour ma famille qui l'a comblé de bienfaits... Si je ne reviens plus, ajouta-t-il d'une voix altérée, je compte sur toi pour veiller à ce que mes dernières volontés soient religieusement remplies.

— Oh! vous reviendrez, monseigneur, s'écria le bonhomme dans un élan de douleur; que ferais-je sur la terre si vous ne deviez pas revenir? Quand cette tourmente sera passée, vous retrouverez ici, dans votre île de Loch, des jours longs et tranquilles! Vous m'avez constitué le gardien de votre héritage, je vous le rendrai, monseigneur, je vous le rendrai, je vous le promets... Mais ne faites pas attendre trop longtemps votre pauvre serviteur, car il est vieux, et, selon la loi de la nature, il doit partir le premier.

— L'âge importe peu devant la mort, dit Alfred avec douceur, mais je ne veux pas t'affliger... Espérons que ce retour aura lieu et qu'il sera prochain... Embrasse-moi, Conan; embrasse-moi aussi, ma vieille Yvonne, et souvenez-vous encore de moi quand tous les autres m'auront oublié.

Les deux vieillards le serrèrent dans leurs bras en pleurant.

— Monseigneur, mon maître, mon enfant, disait Yvonne d'une voix entrecoupée, j'espérais ne plus vous quitter jusqu'à mon dernier jour, mais les saints n'ont pas exaucé ma prière... Oh! la Pierre-Tremblante avait prédit ce malheur!

Ce nom de la Pierre-Tremblante assombrit tout à coup le visage de Kerdren. Le jeune gentilhomme allait répondre,

quand un tumulte lointain, mêlé de cris, s'éleva au milieu du silence de la nuit.

— Ce sont eux, dit Alfred précipitamment, je ne puis rester davantage... Prenez ceci, ajouta-t-il en déposant sur la table une petite bourse de soie à travers les mailles de laquelle on voyait briller quelques pièces d'or; c'est bien peu de choses; mais ce sera une ressource pour les moments difficiles.

— Y pensez-vous, monseigneur? s'écria Yvonne; vous priver ainsi quand vous allez entreprendre un long et dangereux voyage.

— Ma main se desséchera avant que je touche à cet argent, s'écria Conan; monseigneur, vous n'avez pu, je le sais, prendre vos précautions d'avance, et vous avez besoin pour vous-même...

— Je suis pourvu; je vous dis que j'ai tout ce qu'il me faut! répliqua Alfred avec ironie; mais les cris redoublent et se rapprochent... Adieu, Yvonne! adieu, Conan!... Priez pour moi.

Il s'enveloppa dans son manteau et s'élança vers la porte.

— Monseigneur!

— Mon enfant!

Alfred se retourna. Conan, blanc comme un suaire, lui tendait les bras; Yvonne, agenouillée, heurtait la terre du front avec désespoir. Le jeune homme, par un geste solennel, leur montra le ciel et disparut.

Cinq minutes après, le petit manoir retentissait de cris et d'imprécations. Une foule avinée, couverte de haillons, traînant toutes sortes d'armes ridicules ou terribles, envahissait les chambres vides, s'étonnait du silence et de l'abandon qui y régnaient. Au milieu de ce tumulte, une vieille femme revêtue d'une longue mante noire, ses cheveux gris épars sur ses épaules, un fusil à la main, courait comme une furie, fouillant les coins obscurs, sondant les murailles, usant ses ongles contre les lambris qui pouvaient couvrir une cache secrète. Irritée de l'inutilité de ses recherches, elle frappait du pied, grinçait des dents, et elle répétait avec un accent d'indéfinissable rage :

—Il s'est enfui, il s'est enfui! et nous sommes déshonorées!... et ma fille n'est pas vengée!

Au même instant une barque quittait silencieusement la rive et gagnait la haute mer, malgré l'agitation encore redoutable des flots.

Un homme, debout à l'arrière, regardait la terre s'éloigner peu à peu dans la brume. Par intervalles, des clameurs féroces, des malédictions arrivaient jusqu'à lui malgré le mugissement des vagues. Tout à coup une flamme vive et brillante jaillit dans la direction du château comme un phare sinistre. Les dévastateurs avaient fait un monceau des meubles du petit manoir, et, après y avoir mis le feu, ils dansaient à l'entour en poussant des hurlements de joie.

Ce fut à la lueur de cet incendie, dont le reflet rougeâtre s'allongeait au loin sur les eaux, qu'Alfred de Kerdren quitta en fugitif le domaine de ses ancêtres. Seul, avec deux pauvres pêcheurs pour amis, sans argent, sans provisions, sans bagages, il partait pour l'exil dans une frêle embarcation qui semblait, à chaque instant, devoir s'abîmer derrière les monstrueuses aspérités de l'Océan.

V

L'INCONNU

La révolution avait passé sur la France comme un météore de feu. Au moment où se renoue cette histoire, la nation, épuisée par dix annees de secousses et de convulsions, allait se passionner exclusivement pour la gloire comme elle s'était passionnée jusqu'au délire pour la liberté; en un mot, on était au commencement du consulat, à cette époque de fatigue et d'affaissement, où les haines de castes s'étant usées par leur violence même, la patrie se rouvrait enfin aux proscrits.

Dans l'après-midi d'une magnifique journée de printemps, un vieillard se reposait solitairement sur le bord de la mer, à

l'extrémité septentrionale de l'île de Loch, non loin de la Roche-Tremblante. Derrière lui s'étendait l'île verte et riante, avec ses prairies fraîches, ses plantations de chênes, ses monuments druidiques revêtus de mousses et de lierre, ses grèves blanches où couraient les combattants et les huîtriers au plumage bariolé. Devant lui la mer immense et majestueuse, mais calme, reflétait un ciel d'azur et un splendide soleil. Sur cette vaste surface glauque, voltigeaient au loin deux ou trois points blancs, comme ces papillons couleur de neige qui s'aventurent dans les grandes prairies à la saison des fleurs ; c'étaient des barques de pêche qui manœuvraient coquettement pour tendre leurs filets. Un souffle tiède et léger se faisait à peine sentir le long de cette côte toujours si redoutée pour ses tempêtes. Le flux montait et venait frapper à intervalles réguliers les galets du rivage ; à mesure qu'il s'élevait, l'atmosphère se parfumait de ces vives et salines émanations que laissent exhaler les herbes marines dans les périodiques oscillations de l'Océan.

Mais c'était un simple et naïf épisode de cette grande scène qui attirait exclusivement l'attention de l'inconnu. La vieillesse comme l'enfance est souvent frivole; le personnage assis près de la petite anse moitié eau douce, moitié eau salée, où se précipitait le ruisseau, semblait concentrer ses regards sur ce coin de tableau. On était à cette époque de l'année où les saumons remontent les rivières pour y déposer leur frai ; il s'amusait à observer les efforts de quelques-uns de ces beaux poissons dans le but de franchir la cascade et d'atteindre le haut de la falaise. Il les voyait se jouer d'abord à la surface des lames, puis tout à coup, ployant en cercle leur corps musculeux, se détendre comme par un puissant ressort et rebondir en l'air avec une vigueur extraordinaire. Bien que la falaise fût élevée d'une douzaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, quelques-uns des plus robustes atteignaient le sommet du premier coup et disparaissaient dans le courant; mais la plupart retombaient avec bruit au milieu des vagues, et le soleil faisait rapidement étinceler leurs écailles, comme des plaques d'acier poli. Sans se décourager ils revenaient à la charge, jusqu'à ce

qu'un effort désespéré les portât à la cime du rocher où ils devaient trouver les eaux pures et claires, objet de leur envie.

Ce jeu occupait le vieillard depuis longtemps déjà, quand son regard, se tournant distraitement vers la mer, parut enfin se fixer de ce côté. Les barques aux voiles blanches, qui couraient si paisiblement des bordées au large un moment auparavant, fuyaient en déroute dans diverses directions et comme à tire-d'ailes. La cause de leur terreur subite semblait être un navire éloigné, dont on n'apercevait encore que les hautes voiles. Néanmoins, on pouvait déjà juger que, sans avoir les dimensions d'un bâtiment de guerre, même de la moindre espèce, il était vraiment de taille à effrayer ces pacifiques bateaux de pêcheurs.

— Hum! hum! grommela le vieillard, est-ce qu'un Anglais oserait venir rôder si près de nos côtes? voilà les gens de Saint-Illec qui ont pris chasse... les poltrons! L'Anglais ne paraît pourtant pas bien redoutable, et s'ils avaient du cœur... mais qu'attendre de ces traîtres qui ont été les premiers à lever la main contre leur seigneur et à dévaster sa demeure?

Détournant la tête d'un air de mécontentement, il se remit à compter les sauts des agiles saumons; mais bientôt la curiosité l'emporta et il ne put résister au désir de voir ce qui se passait en mer. Déjà la scène avait changé complétement. Le navire dont on pouvait maintenant distinguer les formes massives venait de mettre en panne et de hisser le pavillon espagnol; les bateaux avaient cessé de fuir, ils avaient repris leurs allures paisibles et nonchalantes. Une chaloupe, se détachant du pesant navire, se dirigeait vers l'anse du ruisseau avec toute la rapidité que pouvaient lui imprimer quatre vigoureux rameurs.

— Allons! ce n'est pas un ennemi, reprit l'observateur dans lequel le lecteur a sans doute déjà reconnu Conan, l'ancien intendant d'Alfred de Kerdren; mais alors qui peut appeler cet honnête commerçant espagnol à l'île de Loch? Bah! que m'importe, après tout! continua-t-il avec un accent d'amertume; je n'entends plus rien aux choses de ce monde, et je m'en soucie peu.

Cependant, en dépit de lui-même, le vieillard suivait attentivement les progrès du canot qui s'approchait de plus en plus du rivage.

Conan était peu différent de ce que nous l'avons vu au commencement de cette histoire. Il portait toujours son costume breton aux couleurs sombres, et sa physionomie avait cet air de dignité grave qui convenait à un serviteur de bonne maison. Cependant, une teinte de mélancolie plus sensible avait envahi son visage dont les rides étaient aussi plus nombreuses et plus profondes qu'autrefois. Ses longs cheveux avaient entièrement blanchi ; sa haute taille s'était voûtée, et tout en lui annonçait une prochaine décrépitude.

Il avait pris place à l'ombre de deux ou trois saules rabougris qui s'élevaient près de l'embouchure du ruisseau ; de là il pouvait observer aisément les étrangers, sans être remarqué lui-même. L'embarcation ne semblait être rien de plus que la chaloupe d'un modeste bâtiment marchand. Outre les quatre rameurs dont nous avons parlé, un homme en costume de matelot était assis à l'arrière et tenait le gouvernail ; mais on ne voyait pas d'officier à bord, pas de marchandises, pas de signaux, et la mission de ce frêle canot, sur cette côte solitaire et sans ressources, ne pouvait encore s'expliquer d'une manière satisfaisante.

L'incertitude ne fut pas longue. Bientôt la barque toucha le rivage ; le matelot du gouvernail se leva, couvrit sa tête d'un vieux chapeau ciré, et, prenant sur le banc à côté de lui un petit paquet enveloppé d'un mouchoir, se mit en devoir de descendre à terre. Mais avant de s'éloigner, il serra la main à chacun des rameurs et parut leur faire ses adieux. Ses compagnons lui rendirent ses marques d'affection d'un air de tristesse et presque de respect; puis le matelot franchit avec effort l'espace qui le séparait d'un banc de sable alors à sec, et, pendant qu'il adressait encore à ceux qui l'avaient amené quelques mots d'adieu, le canot, virant sur lui-même, reprit sans retard le chemin de la haute mer.

Il y avait dans ce débarquement furtif suffisante matière au

soupçon. Aussi Conan ne se pressa-t-il pas de se montrer. L'étranger était resté immobile sur la grève, son modeste paquet à la main, suivant des yeux les marins qui s'éloignaient. Quand ils eurent disparu, il regarda lentement autour de lui avec abattement ; tout à coup il s'agenouilla et resta prosterné contre terre, comme s'il priait avec ferveur.

La défiance de Conan ne tint pas devant cet acte de piété que l'inconnu croyait sans témoins, et il murmura avec émotion :

— Ce pauvre diable doit être bien malheureux... Voyons si je ne pourrais pas l'assister en quelque chose.

Cependant, par un sentiment de déférence pour la grande affliction que révélait l'action du voyageur, Conan ne voulut pas troubler sa prière et attendit qu'il se fût relevé. Bientôt en effet l'étranger se redressa péniblement ; mais quand il fut debout, il ne se pressa pas de se mettre en marche. Il promenait toujours autour de lui son regard incertain, comme s'il n'eût su de quel côté porter ses pas.

C'était un homme jeune encore, mais dont les fatigues et les souffrances semblaient avoir prématurément détruit la vigueur. Son front était dégarni de cheveux ; son teint avait une pâleur maladive qui ressortait encore davantage sous sa barbe noire et touffue. Son grossier costume de matelot était dans un état de délabrement digne de pitié. Néanmoins il y avait dans la manière dont il portait ces pauvres vêtements, quelque chose de noble et de digne qui l'empêchait d'être ravalé par eux. Toute sa personne trahissait une grande misère, un profond désespoir ; des larmes silencieuses coulaient de ses yeux.

Au bruit que fit Conan en s'approchant, le voyageur tressaillit et passa rapidement la main sur son visage ; puis il se tourna, avec une apparence de regret, vers celui qui venait ainsi troubler sa solitude. A peine eut-il envisagé l'ancien intendant que son émotion parut augmenter ; il rougit, puis il redevint pâle ; mais il ne prononça pas une parole.

Conan ne remarqua pas ce trouble causé par sa présence.

— Mon ami, dit-il en français avec douceur, ce pays est sans

doute nouveau pour vous... Si vous cherchiez quelqu'un auprès de qui je pourrais vous conduire?...

— Je ne cherche personne et personne ne m'attend, répliqua-t-on d'une voix sourde en baissant la tête.

L'honnête vieillard ressentit comme une violente commotion à la poitrine; le son de cette voix lui avait rappelé celui d'une personne chère que plusieurs années d'absence n'avaient pu effacer de sa mémoire.

— Que Notre-Dame d'Auray m'assiste! murmura-t-il en attachant sur le voyageur un regard ardent; j'ai cru d'abord... il m'a semblé.., mais, non, non, les morts ne redescendent pas sur la terre pour effrayer les vivants!

L'inconnu gardait toujours le silence.

— Vous paraissez venir de bien loin? reprit Conan.

— De Flessingue, où j'avais passé en quittant...

Il s'arrêta brusquement.

— L'Angleterre? Londres, peut-être? demanda le bonhomme avec vivacité; ne vous cachez pas de moi; je ne suis ni un sans-culotte, ni un pataud, et j'ai deviné tout d'abord que vous aviez émigré... Eh bien, si vous revenez de Londres, par grâce, dites-moi si vous n'auriez pas entendu parler de mon ancien maître, monseigneur Alfred de Kerdren, qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis près de dix ans?

Conan attendait avec une vive anxiété la réponse de l'inconnu: celui-ci paraissait hésiter sur ce qu'il devait dire.

— Quand on s'informe des Français retirés en pays étranger depuis le commencement de la révolution, répliqua-t-il enfin, on doit s'attendre à apprendre de cruelles infortunes... J'ai entendu parler, en effet, d'une personne qui portait le nom de Kerdren; c'était un jeune homme qui donnait pour vivre des leçons d'escrime aux jeunes gentlemen de Londres; il avait à supporter bien des misères.

— Ce ne peut être lui! s'écria Conan; lui, le chef et l'héritier d'une illustre famille, réduit à un tel abaissement?... Mais pourquoi non? reprit-il avec amertume après un moment de réflexion; il était sans ressources et il n'a pas voulu... Par

pitié, monsieur, dites-moi tout ce que vous savez de mon malheureux maître! Qu'est-il devenu? Existe-t-il encore?

— Je sais qu'épuisé de fatigues et de privations, il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Chelséa; c'est miracle s'il a pu résister à tant et de si terribles épreuves.

— Ainsi donc il est bien vrai qu'il est mort? dit le vieillard en portant la main à son front; malgré moi je conservais encore un peu d'espérance... Mais plus de doutes maintenant... je ne le reverrai plus! Mon bon maître, mon enfant, je ne vous reverrai plus; mon Dieu, ayez pitié de lui... saint Conan, saint Dourlon, saint Michel, priez pour lui!

Et le bonhomme s'assit sur le rivage, à demi suffoqué par les sanglots.

Cette douleur si vraie parut impressionner vivement le voyageur. Son visage s'anima, ses yeux brillèrent; il étendit la main vers Conan, et ses lèvres remuèrent, comme s'il allait parler... Mais une pensée modifia sans doute ce premier mouvement, car il laissa retomber avec abattement son bras le long de son corps en murmurant :

— A quoi bon? il vaut mieux qu'il en soit ainsi!... laissons faire la destinée.

Après une pause, il reprit :

— Courage, mon ami; si votre maître vivait encore pour supporter la faim, le froid, l'abandon, alors seulement il faudrait pleurer sur lui et le plaindre... mais la mort est la fin de tous les maux; elle ne doit pas laisser de regrets quand elle frappe un malheureux qui a épuisé la coupe des douleurs humaines.

Conan parvint enfin à modérer son affliction.

— Vous avez peut-être raison, reprit-il, car il vaudrait mieux pour un Kerdren être couché dans la tombe que de vivre dans une condition indigne de son nom et de sa race! C'était une famille grande et fière, qui n'hésita jamais dans son choix entre un acte déshonorant et une mort glorieuse... Mais si tristes que soient vos nouvelles et vos consolations, je vous en remercie; quoique vous sembliez un peu bizarre, votre voix me

rappelle... Allons! c'est une folie; mais si le pauvre Conan pouvait vous rendre service, ce serait de bon cœur.

— Merci, je n'ai besoin de rien, répliqua l'étranger en relevant le modeste paquet qu'il avait déposé à ses pieds.

Puis il renfonça son chapeau sur ses yeux et boutonna sa grosse vareuse, comme s'il eût fait ses préparatifs de départ. Néanmoins il ne s'éloignait pas encore.

— Vous n'êtes donc pas un émigré qui profite de l'amnistie du premier consul pour rentrer dans ses foyers? demanda Conan avec intérêt.

— Qui vous a dit que je fusse un émigré? reprit l'inconnu avec brusquerie.

Il ajouta bientôt, comme s'il eût senti la nécessité de donner des explications un peu précises :

— Je suis un marin de ce pays... j'ai dû le quitter, il y a bien des années, pour quelques peccadilles de jeunesse. Depuis ce temps j'ai vécu tantôt ici, tantôt là, dans une position misérable. Enfin j'ai résolu de revoir la Bretagne, et j'ai trouvé à Flessingue un capitaine espagnol qui a bien voulu me jeter en passant sur cette côte, à la condition que je travaillerais à la manœuvre comme matelot tant que je serais à bord... Vous venez de voir comme il a tenu sa promesse.

— Très bien, mais n'aurait-il pas dû plutôt vous conduire à Saint-Malo ou à Brest, où vous eussiez trouvé aisément un engagement sur les navires du commerce ou sur ceux de l'Etat?

— Oh! l'on n'y met pas tant de façons avec un simple matelot, répliqua le voyageur d'un ton d'impatience; l'île de Loch s'est trouvée sur le chemin du capitaine Diégo, et on m'a débarqué à l'île de Loch.

— Mais enfin où comptez-vous aller?

L'inconnu nomma, comme au hasard, un petit port du voisinage.

— Vous en êtes loin encore, reprit Conan, et vous ne me faites pas l'effet d'être un grand marcheur... D'ailleurs, vous êtes pâle et vous semblez malade ; tenez, votre main tremble

(le vieillard avait saisi la main du pauvre étranger), vos dents claquent comme si vous aviez froid...

— Il est vrai, répliqua le voyageur avec effort, je suis tourmenté d'une fièvre intermittente que j'ai gagnée dans les brouillards de l'Angleterre. Elle avait disparu à peu près à mon arrivée en Hollande, mais les fatigues de cette dernière traversée l'ont fait reparaître avec une nouvelle force. Mon émotion, en remettant le pied sur cette terre de France, que j'ai quittée depuis tant d'années, a déterminé peut-être un nouvel accès... je me sens mal à l'aise ; j'éprouve des vertiges, des frissons... il faut que je me hâte d'atteindre Saint-Illec, où je pourrai trouver des secours.

— Saint-Illec! répéta Conan, avec une sorte d'indignation; Saint-Illec! ce nid de sans-culottes et de jacobins abominables?... Allons, ajouta-t-il d'un ton cordial, vous avez l'air d'un honnête garçon, quoique un peu singulier ; et puis vous avez de la religion; ce ne serait pas un vaurien qui se serait mis à genoux pour remercier Dieu, comme je vous ai vu faire là tout à l'heure, quand vous vous croyiez seul... Enfin, vous m'avez apporté des nouvelles de mon maître, et, si mauvaises qu'elles soient, je ne vous en dois pas moins de reconnaissance. Écoutez-moi donc : je suis gardien d'une habitation qui est tout près d'ici, et qu'on appelle encore le château de l'île de Loch ; venez-y. Yvonne, ma vieille compagne, vous soignera ; elle a une excellente recette pour couper la fièvre, sans compter qu'elle connaît l'oraison de saint Meen, qui est le saint chargé de guérir les fièvres du pays. On vous fera un lit quelque part dans le château, et vous pourrez vous y reposer un jour ou deux, davantage s'il le faut, jusqu'à ce que vous soyez en état de continuer votre voyage. Nous ne vous demanderons rien en retour, Yvonne et moi, que de nous conter encore une fois ce que vous pouvez savoir de notre cher maître, car Yvonne l'aime bien aussi, la pauvre vieille!... Voyons, laissez-vous conduire; nous essaierons de soulager votre esprit et votre corps qui paraissent également malades.

Le voyageur semblait tout abasourdi de cette proposition.

Les sentiments les plus divers se reflétaient sur sa physionomie. Tout à coup il partit d'un éclat de rire sec, aigu, presque sauvage. Conan lâcha sa main d'un air fâché.

— Je ne pensais pas, dit-il, qu'une pareille proposition dût à ce point exciter votre gaîté.

L'étranger continuait de rire sans remarquer l'impatience du bonhomme.

— Pourquoi pas? dit-il enfin comme à lui-même; pourquoi ne me présenterais-je pas au manoir de Kerdren en vagabond et en mendiant? Ce coup manquait pour couronner l'œuvre!

Puis se tournant vers l'ancien intendant :

— Excusez-moi, reprit-il; je vous parais insensé peut-être, mais si vous saviez de quels brusques revirements, de quels étranges contrastes mon existence est remplie!... Ne croyez pas néanmoins que je refuse votre offre; il ne m'appartient de dédaigner la pitié de personne, je vous suivrai au château de l'île de Loch, et j'accepterai votre hospitalité.

Conan l'examinait toujours avec étonnement; il y avait dans le ton de l'étranger une sorte d'ironie, un orgueil blessé qui s'accordaient mal avec sa situation présente.

— C'est inconcevable! dit le vieillard; plus vos actions et vos paroles sembleraient devoir me repousser, plus je me sens entraîné vers vous... On croirait que vous m'avez jeté un sort. Mais allons! vous paraissez mal à l'aise... il faut arriver avant que la fièvre soit dans sa force... Venez! venez!

Il ramassa son bâton et prit un petit sentier qui, serpentant à travers la vallée, se dirigeait vers la partie de l'île où se trouvaient les habitations; mais au bout de quelques pas, il s'aperçut que l'inconnu avait peine à le suivre.

— Donnez-moi ce paquet qui vous gêne, dit-il en s'emparant du chétif mouchoir qui contenait le bagage de son hôte; appuyez-vous sur moi... Quoique mon bras n'ait plus sa vigueur d'autrefois, il pourra encore vous être utile... Je voudrais que nous fussions déjà au château; cette maudite maladie va plus vite que nous.

— Merci, Conan, soupira le voyageur, dont la tête ballottait

déjà sur les épaules ; vous avez toujours été honnête et bon !

— Conan ! répéta l'intendant avec surprise ; d'où savez-vous mon nom? Qui vous a dit...

— Ne l'avez-vous pas prononcé vous-même tout à l'heure?

— C'est juste... je l'avais oublié... que saint Caradec me protège ! Je perds la raison et la mémoire.

Ils marchèrent d'abord en silence. Conan était rêveur ; le voyageur semblait absorbé par ses souffrances, qui croissaient de moment en moment. Ses jambes s'embarrassaient comme celles d'un homme ivre ; il lui eût été complétement impossible d'avancer sans aide. Néanmoins, quand on eut tourné la pointe de la falaise où se trouvait la cascade, le vieux Breton sentit le bras de son compagnon résister et ses jambes se raidir.

— La Pierre-Tremblante ! balbutia le voyageur d'une voix éteinte; c'est la Pierre-Tremblante !

On se trouvait en effet devant ce monument célèbre de l'île de Loch.

Le rocher avait survécu aux révolutions humaines comme à celles de la nature; mais il n'en était pas de même des clôtures qui l'environnaient autrefois. Tout témoignait d'un vandalisme barbare, d'un désir acharné de destruction autour de ce vénérable reste des religions antiques. La grille de fer et la croix qui la surmontait avaient disparu; les murailles renversées encombraient de leurs débris l'excavation au fond de laquelle s'élevait le bloc druidique. Plus d'arbustes et de fleurs sauvages, plus de mousses vertes et de festons capricieux. La pierre, elle-même, portait la trace des instruments de fer qu'on avait employés pour tenter de la briser ou de l'arracher de sa base ; mais elle avait résisté à ces atteintes ; les déchirures qui la sillonnaient attestaient seulement l'impuissance de ses ennemis.

— Vous connaissez notre Pierre-Tremblante? demanda Conan avec une nouvelle expression d'étonnement et de défiance; comment se fait-il, si vous n'êtes jamais venu ici...

L'étranger eut besoin d'un effort de volonté pour pouvoir répondre d'une manière distincte :

— Je vous ai dit que j'étais né sur cette côte... Les marins du pays n'ont-ils pas l'habitude de se montrer de loin la Pierre-Tremblante, quand ils passent en vue de l'île de Loch?

— C'est vrai, reprit le vieillard en frappant la terre de son bâton, et si mon pauvre cerveau ne s'était pas subitement détraqué, je m'en serais souvenu... Eh bien! oui, ajouta-t-il avec une expression marquée de complaisance mélancolique, regardez à votre aise; c'est le rocher dont on parle tant et au sort duquel est attaché, dit-on, celui de l'ancienne famille... Depuis que ces mauvais jours sont venus pour le pays et pour la France, il est demeuré immobile, et Yvonne assure que c'est un signe de la colère céleste.

« Peu de temps après le départ de notre jeune seigneur pour l'émigration, il arriva ici plus de deux cents vauriens, « pour en finir, disaient-ils, avec les superstitions de la Pierre-Tremblante. » Mais ils eurent beau entourer la pierre de câbles et y atteler une vingtaine de chevaux, tandis qu'eux-mêmes tiraient de toutes leurs forces, ils ne purent parvenir à l'ébranler. Ils y travaillèrent inutilement pendant une journée entière; bêtes et gens perdirent leur peine. Alors les brigands, furieux de leur mauvais succès, se mirent à briser grilles et murailles; ils auraient bien voulu briser la roche elle-même, mais leurs outils se rompirent avant qu'ils l'eussent entamée.

« Obligés de renoncer ce jour-là à leur projet, les dévastateurs se retirèrent en promettant de revenir le lendemain avec de la poudre et des mineurs pour faire sauter la pierre. Mais le ciel veillait sans doute à sa conservation; le lendemain, la méchante femme qui ordonnait ces violences, ne tint pas la parole qu'elle avait donnée de venir achever l'œuvre; on remit donc à plus tard la destruction définitive de la Roche-Tremblante. La vieille Labarre, après avoir causé dans le pays tout le mal qu'elle pouvait, se retira dans une ville éloignée où elle est morte, m'a-t-on assuré, il y a cinq ou six ans; et certes si jamais créature a mérité l'enfer... mais c'est à Dieu de reconnaître les siens! Depuis cette époque personne n'a songé à entreprendre quelque chose contre le monument, d'autant moins

que tous ceux qui l'ont profané autrefois ont mal tourné ou péri d'une manière tragique ; il est donc resté dans l'état où vous le trouvez maintenant... Pour moi, je l'avoue, continua le vieillard avec un gémissement, en voyant encore intacte cette pierre tutélaire de la famille de mes anciens maîtres, je conservais l'espoir d'un temps meilleur pour le nom de Kerdren. Yvonne partageait ma confiance dans l'avenir et tous les soirs, à genoux au coin du foyer, nous priions pour le retour de notre bien-aimé seigneur... Mais vous venez de m'apprendre que la sainte Vierge n'a pas réservé tant de joie à nos derniers jours... La pierre nous a donc trompés ! »

Tandis que Conan parlait, l'étranger semblait plongé dans de sombres réflexions.

— C'est là que la faute a été commise, murmurait-il d'une voix inarticulée ; c'est là que la malédiction a été prononcée... Dieu a exaucé ces imprécations d'une mère offensée... Oh! oui! il fallait une vengeance à cette sainte victime, à cette belle enfant si noble et si pure!... C'est elle surtout qu'il faut plaindre!... Tout le reste est juste, tout le reste est mérité!

Et une larme, aussitôt desséchée, coula sur ses joues.

Conan n'avait pas compris les paroles, mais ce signe d'émotion ne lui échappa pas.

— Vous avez un bon cœur, mon ami, dit-il; c'est bien à vous de prendre ainsi part aux malheurs d'une charitable famille que vous n'avez pas connue... Mais, partons! si la force venait à vous manquer, je ne saurais comment vous transporter au château.

— Oui, oui, emmenez-moi, dit le voyageur, en se suspendant au bras de son guide.

Ils firent une cinquantaine de pas avec une sorte d'impatiente précipitation; mais cet espace parcouru, la vigueur factice du malade tomba tout à coup ; sa démarche redevint lourde et embarrassée; ses traits se décomposaient. Néanmoins, ses facultés intellectuelles, vivement surexcitées, luttaient encore par éclairs contre la fièvre qui le gagnait. Au moment où l'on allait s'engager dans les plantations, il remarqua des champs

couverts de magnifiques moissons dans un lieu où, de temps immémorial, n'avaient existé que des ajoncs et des bruyères.

— Qui a fait cela? demanda-t-il avec effort, en étendant la main vers ces riches cultures.

— Ah! ah! vous êtes donc venu autrefois à l'île de Loch pour avoir remarqué ces changements? demanda Conan avec surprise. Eh bien! vous verriez bien d'autres innovations si vous pouviez vous promener un peu sur nos terres!... Ils ont voulu tout *mettre en rapport*, comme ils disent, les avares! Tenez, voici la Lande-Rouge, qu'ils ont changée en prairie; là-bas, sur votre gauche, ils ont encore défriché une belle bruyère où l'on voyait en toutes saisons ces anneaux magiques qui sont produits, dit-on, par les pieds des fées, quand elles viennent la nuit danser en rond, et ils y ont semé du maïs... Et la Fosse-Grande, ce vaste marais si plein d'oiseaux d'eau, où notre jeune seigneur aimait tant à chasser, et où, dans les nuits calmes, on entendait mugir le héron, comme la beugle de Saint-Coulman, ils l'ont comblée pour y établir une chenevière. Je vous dis qu'ils auraient cultivé jusqu'à la cour d'honneur, s'ils l'avaient osé... Quant au château, je conviens qu'il a été fort bien réparé, et il en avait besoin. Si vous voyiez les meubles qu'ils ont mis dans le salon de réception, au lieu des vieux et respectables meubles de chêne noir qui furent volés ou brûlés au départ de Monseigneur!... Des meubles tout dorés, mon garçon, avec des étoffes de soie à grandes fleurs, et c'est peut-être pour humilier l'ancienne famille qui se contentait des autres.

Le bonhomme, emporté par le plaisir de conter, manie si fréquente chez les vieillards qui vivent dans la solitude, avait oublié à qui il parlait. Le voyageur, néanmoins, écoutait avec un vif intérêt ces détails oiseux en apparence.

— Et votre maître, qui est-il? vous ne m'avez pas encore nommé le nouveau propriétaire de l'île de Loch.

Conan sourit avec ironie.

— Le maître actuel de l'île de Loch, mon garçon? reprit-il; ah! ah! vous êtes curieux de savoir qui a pu acquérir le do-

maine des nobles seigneurs de Kerdren, qui a défriché ces landes et ces bruyères, qui a construit ces belles fermes là-bas au bord de la mer, qui a réparé le manoir et l'a encombré de meubles précieux pour le rendre sans doute digne de lui... Il y a de quoi, en effet ; et vous allez être bien étonné, vous qui arrivez de l'étranger et qui ne savez pas comment les choses se passent en France aujourd'hui.

Le voyageur secoua tristement la tête, comme pour faire entendre que rien ne pouvait l'étonner.

— Vous supposerez peut-être, continua Conan du même ton sarcastique, que ce maître opulent est un comte, un duc, un ancien gouverneur de province ?... Rien de tout cela, mon garçon, le temps n'est plus à la noblesse... le seigneur de l'île de Loch est un pauvre petit légiste, un scribe de village, aux doigts crochus et tachés d'encre : c'est le citoyen Toussaint, le tabellion de Saint-Illec.

Et il sourit de nouveau.

— Toussaint ! répéta l'inconnu.

— Oui, Toussaint, cet ancien clerc de procureur qui dut sa charge aux bienfaits de feu M. le vidame de Kerdren, ce Toussaint qui avait usurpé la confiance de la famille et que mon maître lui-même, en partant pour l'émigration, avait nommé son mandataire ; c'est lui qui s'est porté acquéreur à vil prix, de l'île de Loch, lorsqu'elle a été vendue comme propriété nationale, pendant la Terreur ; c'est lui qui a opéré ici tant de changements merveilleux ; c'est lui qui s'empare des dépouilles de l'illustre maison dont il a été le serviteur... A la vérité, comme il est habile, il paraît presque honteux de cette insolente prospérité ; et il a insinué à diverses personnes, à moi en particulier, qu'en faisant de pareilles acquisitions, il agissait pour le compte d'un autre... Mais on ne l'a pas cru, et tout le monde est resté convaincu que le tabellion Toussaint avait pêché en eau trouble... Ah ! mon ami, pour son salut, il eût mieux fait d'employer son temps à lire des histoires en latin sur les vieilles pierres de l'île, comme autrefois !

— Eh bien! et vous, Conan, demanda le voyageur, comment avez-vous été traité par M. Toussaint?

— Pas mal, mon garçon, répliqua le bonhomme d'un air de regret, et c'est là la diablerie... J'enrage de ne pouvoir rien lui reprocher en ce qui me concerne. Yvonne et moi, nous sommes les seuls gardiens du château; on nous y fournit tout ce qui nous est nécessaire, et on nous paie exactement nos gages, comme si notre tâche était bien pénible. Non réellement, nous n'avons pas trop à nous plaindre de M. Toussaint; aussi avons-nous conçu plus d'une fois le soupçon qu'il avait dit vrai en parlant d'un maître caché dont il n'était que l'agent. Le tabellion est avare; si ce devait être à ses dépens, il ne s'embarrasserait peut-être pas de nourrir deux vieillards presque inutiles, tels que nous...

— Mais ce maître inconnu dont il parle, l'avez-vous vu?

— Jamais. Depuis que le château a été réparé, on nous a annoncé souvent sa visite prochaine, en nous recommandant de tout disposer pour le recevoir; personne n'est venu... Il y a quelques jours encore, nous avons reçu l'ordre de préparer les appartements; mais il en sera cette fois comme des autres, et je ne m'en plains pas... Soit Toussaint, soit un autre, j'éprouverais une profonde douleur de voir un étranger profaner la demeure des seigneurs de Kerdren.

Pendant cette conversation, on avait traversé le bois de chênes, qui avait été religieusement respecté, et on était arrivé en face du château. Comme l'avait dit Conan, les bâtiments se trouvaient dans le meilleur état; la toiture d'ardoise avait été renouvelée; des volets neufs garnissaient les fenêtres; une grille de fer récemment dorée fermait l'avant-cour; tout le petit manoir avait une apparence de propreté et de confortable bien différente de son aspect lugubre d'autrefois.

Le trouble et les souffrances du malade semblèrent augmenter; son pas se ralentit; il laissa échapper quelques paroles inarticulées.

— Allons, mon ami, dit Conan, du courage! encore quelques pas et nous sommes arrivés... Nous allons vous procurer des

secours... mais pour Dieu! ajouta le bon vieillard hors d'haleine et tout en sueur, aidez-vous aussi un peu vous-même, car j'ai beau faire, je ne suis pas un appui bien solide.

Aussitôt l'inconnu dégagea brusquement son bras et se mit à courir en chancelant vers le château.

— J'irai seul maintenant! s'écria-t-il au comble de l'exaltation; la force me manquerait-elle au moment où je touche le but tant désiré?... Je veux embrasser encore une fois ce seuil béni... puis je mourrai content!

— Malheureux! attendez-moi, vous allez tomber! s'écria Conan en s'efforçant de l'atteindre. Mais c'est du délire, de la frénésie... il va se briser la tête sur le pavé.

Le voyageur ne l'écoutait pas; il monta rapidement le petit perron qui précédait l'entrée principale du château. Arrivé au sommet, il se jeta à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel comme pour prier. Mais en ce moment, terrassé par la triple action de la fièvre, de la fatigue et de l'émotion, il tomba à la renverse, en poussant un sourd gémissement.

VI

LE DÉLIRE

Aux cris de Conan, la vieille Yvonne accourut du fond de la cuisine, sa quenouille passée dans la ceinture de son tablier. En apercevant ce corps humain étendu à ses pieds, elle ne put retenir un mouvement d'effroi.

—Au nom de la sainte Vierge! Yvonne, dit l'intendant avec angoisse, aidez-moi à secourir ce pauvre homme. C'est un malheureux voyageur qui n'a ni feu ni lieu, et que la fièvre dévore.

Cet appel à sa pitié fit promptement surmonter à Yvonne une première impression de crainte.

— Oui, oui, secourons-le, monsieur Conan, répliqua-t-elle

avec empressement, car il a l'air bien malade... Comme il est maigre et pâle!... Et dire que notre maître reviendra peut-être ainsi quelque jour, inconnu et misérable!

Les deux vieillards parvinrent avec peine à transporter l'étranger dans la cuisine, et à le placer dans un fauteuil à bras auprès du feu; un autre fauteuil fut disposé pour soutenir ses jambes.

— Et maintenant, reprit Conan, donnez-lui quelques gouttes de votre élixir si renommé contre les faiblesses et les pamoisons, puis vous irez lui préparer un lit.

— Je le veux bien, monsieur Conan, mais si l'on arrivait d'un moment à l'autre, comme on l'a annoncé...

— N'importe, n'importe! Yvonne; on est riche, on doit être charitable... Mais j'y songe... Pourquoi ne l'installerions-nous pas dans ma propre chambre? L'accès sera passé demain et alors nous songerons à l'arranger pour le mieux.

La servante, sans autre observation, s'avança vers un dressoir où elle serrait ses provisions, et elle se mit en devoir d'atteindre une bouteille de grès qui contenait l'élixir souverain dont la recette était un des trésors que la pauvre vieille comptait léguer à ses héritiers.

Cependant un chien tout pelé, tout perclus et presque aveugle, qui dormait dans un coin de la cheminée, sa place ordinaire, donnait depuis quelques instants des signes d'inquiétude. Bientôt il souleva la tête et parut aspirer à droite et à gauche de vagues émanations, en poussant un hurlement plaintif.

— Paix, paix donc, Junon! dit Conan avec distraction; silence, ma chère... Ce n'est pas un malfaiteur, que diable!

Cet ordre fut sans effet. L'agitation de l'animal paraissait au contraire s'accroître de minute en minute. Il tourna ses yeux ternes et vitreux, mais intelligents encore, vers l'inconnu; ses jappements redoublèrent. Il s'efforça de se dresser sur ses jambes débiles; ne pouvant y parvenir, il se traîna sur le ventre en agitant la queue; son corps étique et décharné paraissait frissonner de joie. Arrivé près de l'étranger, il se mit à lécher une main, qui retombait inerte et glacée le long du

pied du fauteuil, et il essaya de bondir ; mais il réussit seulement à faire quelques soubresauts convulsifs en redoublant ses gémissements.

Conan regardait distraitement ces étranges démonstrations, quand Yvonne revint, tenant à la main une tasse où elle avait versé quelques gouttes de la précieuse liqueur. Elle examina le chien, puis l'étranger, dont un rayon lumineux, venu de la fenêtre, éclairait vivement les traits; tout à coup, elle laissa tomber la tasse, qui se brisa sur les dalles en répandant une odeur aromatique.

— Conan, dit-elle d'une voix basse et pénétrante, vous avez amené dans cette maison quelqu'un qui avait le droit d'y entrer... C'est *lui;* c'est bien *lui!*

L'intendant tressaillit comme si cette idée ne lui fût pas encore venue.

— Que voulez-vous dire? de qui parlez-vous? demanda-t-il.

— C'est *lui,* vous dis-je... Ni vous ni moi ne l'avions reconnu ; mais son chien ne s'y est pas trompé... Regardez !

La pauvre bête redoublait ses caresses et semblait s'étonner qu'elles ne lui fussent pas rendues.

— Vous êtes folle, dit Conan avec impatience; cet animal est trop vieux pour se rappeler... Me croyez-vous donc moins sûr et moins fidèle que lui?

— Aussi vrai que Dieu nous voit et nous entend, reprit la bonne femme avec solennité, c'est MONSEIGNEUR !

Et elle courut s'agenouiller devant une petite madone de plâtre qui décorait un coin de la cuisine.

Conan resta à la même place. Son esprit était trop prévenu, ses souvenirs étaient trop présents pour qu'il pût reconnaître dans ce malheureux épuisé, au front chauve, aux traits hâves, aux vêtements délabrés, le jeune seigneur si brillant et si gai de l'île de Loch. De temps en temps il frappait du pied en répétant avec obstination :

— C'est impossible ! c'est impossible !

Cependant le malade sembla revenir peu à peu de son anéantissement. Ses membres s'agitèrent, il bégaya quelques mots

sans suite; Yvonne et Conan vinrent se placer de chaque côté du fauteuil, épiant avec anxiété un premier signe de connaissance. Bientôt ses paroles devinrent plus distinctes, ses yeux se rouvrirent; mais le pauvre voyageur n'avait pas recouvré sa raison. Il était évidemment en proie au délire de la fièvre, et il se débattait comme sous le poids d'un cauchemar.

— Non, non, murmura-t-il, je ne mendierai pas... j'aime mieux mourir... Un gentilhomme ne doit-il pas savoir supporter le froid et la faim?... Oh! ma poitrine! ma poitrine!... Cette souffrance est intolérable; j'ai remarqué que la Tamise a des eaux noires et profondes... Allons à la Tamise... Une aumône à moi? un schelling! qui vous a demandé un schelling, stupide *cockney?* Donnez-le à un pauvre... Moi je suis gentilhomme français; j'appartiens à une des plus nobles familles de la Bretagne. Soixante de mes ancêtres sont morts dans la guerre de Cent-Ans, en combattant contre l'Angleterre... Entendez-vous cela, chiens d'Anglais, qui offrez un schelling à un gentilhomme!

Il grinçait les dents et serrait les poings d'un air de menace.

— Monsieur Conan, murmura Yvonne, douterez-vous encore?... il l'a presque avoué...

— Il rêve, folle! j'en suis sûr, il rêve.

Le son de ces deux voix si près de lui, quoiqu'elles formassent un chuchotement à peine sensible, changea brusquement le cours des idées du malade.

— Conan, reprit-il, en roulant des yeux égarés, mon oncle m'a-t-il demandé pendant que j'étais à la chasse? J'ai fait un coup double sur des oies sauvages, ma chère Yvonne; ne gronde pas si je suis un peu mouillé... Mais mon oncle a appelé; je vous dis que Monsieur le vidame s'est ennuyé pendant mon absence... j'y vais, je monte à l'instant... prends mon fusil, Conan... Charge-toi de cette pauvre Junon, Yvonne; la bonne bête a bien gagné sa soupe... Mais je ne peux me présenter à mon oncle avec ce costume de chasse; mon habit galonné, Conan, vite... mon oncle s'impatiente!... Me voici, monsieur le vidame, me voici!

Cette fois, les divagations du voyageur avaient une signification trop précise pour qu'on pût s'y méprendre. Avant même qu'elles fussent achevées, les deux vieux serviteurs étaient tombés à genoux et baignaient ses mains de larmes.

— Oui, c'est lui... c'est bien lui! balbutiait Conan avec transport; monseigneur, mon maître bien-aimé, pardonnez-moi de vous avoir méconnu!

—La sainte dame sa mère s'y serait méprise elle-même, tant il est changé! dit Yvonne.

Alfred de Kerdren, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, recevait ces caresses avec un étonnement extrême. Il regarda l'un après l'autre Conan et Yvonne, puis il secoua la tête. Conan voulut lui adresser la parole.

— Paix, au nom de Dieu! reprit la bonne femme; notre présence le trouble et augmente son malaise: laissez-le en repos pour un moment.

Ils se turent; le malade retomba sous l'influence de ses hallucinations.

— J'ai mérité tout cela, reprit-il d'un ton sombre en faisant crier les ais mal joints de son fauteuil; tout cela est l'effet de la malédiction prononcée en face de la Pierré-Tremblante... La vieille mère est morte, dites-vous? Qu'importe! si la malédiction survit!... J'ai été proscrit; j'ai souffert le froid et la faim; un passant m'a donné un schelling au moment où j'allais me précipiter dans la Tamise... J'ai servi comme matelot sur un vaisseau espagnol pour payer mon passage... Eh bien! je vous le répète, j'ai mérité tout cela: ne fallait-il pas que la pauvre fille fût vengée? Odieuse plaisanterie!... la malheureuse enfant en est morte, et ils ont chanté autour de sa tombe leur infernale chanson, vous vous souvenez bien...

Et il essaya de fredonner:

Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche...

Il s'interrompit tout à coup:

— Je tuerai ce Benoît! s'écria-t-il; oui, je le tuerai... mais bah! c'est un lâche... Elle en est donc morte, elle? J'ai mérité mon sort; je ne me plains pas... Joséphine, ange du ciel, je ne t'accuse pas, je n'ai jamais murmuré contre toi, contre ta mère qui m'a maudit... Faut-il que je meure aussi pour mériter ton pardon? Eh bien! je vais mourir, je le sens... Joséphine, reçois mon âme et pardonne-moi... Je t'aime!

Ses idées devinrent de plus en plus confuses; puis sa voix s'éteignit tout à fait.

— Grand Dieu! s'écria Conan, serait-il mort? Est-ce que déjà...

— Non, non, répliqua Yvonne plus expérimentée, vous voyez le résultat ordinaire de ces fièvres violentes... le plus fort de la crise est passé. Eh bien! monsieur Conan, quel parti prendre maintenant? Il est urgent de transporter monseigneur sur un lit.

— C'est ce que je vais faire, Yvonne.

— Quoi! dans votre chambre?

— Non pas, non pas... Là-haut, dans la chambre d'honneur, sur ce beau lit de satin et de dentelles. — Mais vous oubliez... si l'*autre* arrivait?

— Je ne connais pas d'autre maître du château et de l'île de Loch que monseigneur Alfred de Kerdren, répliqua Conan avec beaucoup de véhémence; il n'a ni cédé ni vendu ses droits; il est ici chez lui. Retenez bien ceci, Yvonne; je ne reconnais ni les paperasseries des agents de la nation, ni le grimoire du tabellion Toussaint, ni saisies, ni ventes, ni diable... Le seigneur du manoir est revenu; on ne doit obéir qu'à lui.

— Fort bien, monsieur Conan, reprit la vieille avec chaleur; je l'ai vu naître, et ce ne sera pas moi qui lui refuserai obéissance... Cependant, réfléchissez un peu : Si *celui* de Saint-Illec se fâchait tout de bon et venait pour chasser notre maître...

—Le chasser, lui! s'écria le majordome dont les yeux pétillèrent de joie; chasser monseigneur Alfred de sa propre maison! Je voudrais qu'ils osassent le tenter, Yvonne; oui, je voudrais, pour le temps qu'il me reste encore à vivre, qu'ils

essayassent une pareille infamie... En un quart d'heure j'aurasi soulevé le pays, et cette fois on se battrait résolûment... Allez, allez, il y a beaucoup de gens autour de nous qui, depuis la Révolution, se sont repentis d'avoir abandonné leur ancien seigneur comme à cette terrible nuit dont nous avons parlé bien des fois, et ils m'ont juré que si c'était à recommencer... Nous avons encore ici Yvon-le-Rouge, Cadou-le-Ménétrier, le vieux Pierre, Jean-le-Baleinier et une foule d'autres qui tiennent pour la bonne cause; ils ne bouderaient pas quand il faudrait défendre monseigneur de Kerdren, et nous pourrions soutenir un siége, un véritable siége dont on parlerait dans toute la province; c'est moi qui vous le dis.

Et il se frottait les mains.

Yvonne était trop simple, elle avait une trop haute idée de son supérieur pour comprendre ce qu'il y avait d'absurde dans un pareil projet. Elle ne doutait nullement que les marins et les pêcheurs de l'île de Loch ne fussent en état de vaincre toutes les armées de la République, puisque *monsieur* Conan l'affirmait; aussi ne fit elle aucune objection. Le vieillard, satisfait de l'avoir convaincue, reprit avec vivacité :

— Allons, ma chère Yvonne, assez de paroles... Songez à préparer le lit .. Pendant ce temps je vais courir à cette armoire où nous avons conservé, comme des reliques, le linge et les effets que monseigneur laissa ici en partant pour l'émigration, et nous lui ôterons ses guenilles de matelot... Que penserait-on, mon Dieu ! si on le voyait dans ce piteux équipage?

— On y va, monsieur Conan; mais comment le transporterons nous là haut? Tout à l'heure nous avons eu grand'peine à l'apporter jusqu'ici... Ne conviendrait-il pas d'aller chercher quelqu'un à la ferme de M. Bernard?

— Gardez-vous-en bien, Yvonne, répliqua l'intendant avec vivacité; non, non, personne ne verra notre maître dans ce honteux état... Je n'aurai besoin de personne... Tout à l'heure la force me manquait, parce qu'il ne s'agissait que d'un étranger, d'un inconnu; mais pour lui, pour mon bon maître, pour mon enfant, j'aurai la vigueur de Samson !

En effet, moins d'un quart d'heure après, Alfred de Kerdren était installé dans cette chambre d'honneur qu'il avait occupée si longtemps. Mais comme elle était changée! Au lieu des tapisseries usées, des meubles vermoulus qui la décoraient autrefois, partout des tapis précieux, des glaces et des dorures. De lourds rideaux de velours, soutenus par leurs glands de soie, ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour dans ce somptueux appartement. Au fond d'une alcôve tendue de blanc, sur un lit d'acajou richement incrusté, on entrevoyait la tête pâle du dernier des Kerdren, reposant dans des flots de dentelle. Une chemise de batiste, à jabot et à manchettes, remplaçait le linge grossier qui avait tant choqué le bon Conan ; toute trace de cette affreuse misère dont l'emigré portait la livrée en débarquant à Loch avait disparu. L'orgueilleux serviteur s'était empressé de cacher avec soin et les souliers ferrés, et le chapeau ciré, et la jaquette tachée de goudron. En revanche, il avait étalé sur un siége, au pied du lit, une culotte et une veste de satin brodé, des bas de soie, un habit gorge de pigeon et des souliers à boucles d'or, luxe passablement suranné et peu convenable pour un pauvre exilé rentrant dans sa patrie, mais qui, dans les idées du bonhomme, était seul digne d'un seigneur de Kerdren.

Conan et Yvonne marchaient avec précaution sur l'épais tapis qui couvrait le plancher, et s'empressaient de prévenir les besoins de leur maître. Malgré la chaleur de la saison, un grand feu avait été allumé dans la cheminée. Devant ce brasier, la gouvernante avait aligné une formidable rangée de bouilloires, à laquelle correspondait, sur la table voisine, une rangée non moins formidable de tasses et de fioles. La fidèle Junon n'avait pas voulu non plus quitter Alfred lorsqu'on l'avait transporté dans cette chambre ; elle s'était traînée jusque-là, malgré tous les efforts pour la chasser. Couché à quelque distance, les yeux tournés vers le lit, l'intelligent animal agitait la queue de temps en temps, en faisant entendre de faibles plaintes. Tout ce petit monde, bête et gens, paraissait pénétré de respect et de douleur. Les deux vieillards ne parlaient qu'à

voix basse ; on n'entendait d'autre bruit que le tintement léger d'une cuillère d'argent contre un bol de porcelaine, quand Yvonne venait glisser quelques gouttes de sa potion entre les lèvres brûlantes de Kerdren.

Le malade était toujours plongé dans une somnolence profonde ; par moments, son haleine devenait courte et oppressée ; il soulevait ses bras amaigris, qui retombaient languissamment sur sa couche. Mais bientôt la torpeur et l'engourdissement revenaient ; et, selon toute apparence, la fièvre, à moins d'un redoublement que les secousses de la journée rendaient possible, ne devait pas tarder à tomber.

Les choses allèrent ainsi à peu près jusqu'au coucher du soleil. La respiration d'Alfred était régulière, son sommeil tranquille. Tout à coup un violent coup de cloche retentit au dehors.

Yvonne pâlit ; Conan fit un mouvement de surprise et d'épouvante, puis tous les deux se regardèrent en silence.

— On a sonné à la grille, Yvonne, dit enfin l'intendant d'une voix étouffée.

— Oui, oui... sûrement on a sonné, monsieur Conan.

Et aucun d'eux ne bougeait.

— Vous... vous ne devinez pas qui ce peut être, Yvonne ?

— Je l'ignore... c'est-à-dire, peut-être...

Ici nouveau coup de cloche plus bruyant et plus précipité que le premier. Le malade tressaillit sur sa couche, Junon gronda sourdement.

— Ne vous semble-t-il pas, Yvonne, reprit Conan avec un sourire amer, que c'est là sonner... *en maître?*

Yvonne ne répondit pas, et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour. Au bout de quelques secondes d'observation, elle revint tout effarée.

— Vous aviez raison, dit-elle ; qu'allons-nous faire ?... Notre bonne Dame d'Auray, soyez-nous en aide !

Conan vint à son tour examiner un groupe de personnes arrêté devant la grille. C'était d'abord le notaire Toussaint, fort reconnaissable à sa haute taille et à son costume noir ; il

avait sous le bras une grosse liasse de papiers, et se montrait fort irrité du retard qu'on mettait à lui ouvrir. Près de lui se tenait une dame de mise élégante, dont le visage et la taille étaient cachés en partie par un voile aux épaisses broderies. Elle parlait bas au notaire et semblait l'engager doucement à la patience. Derrière ces personnages principaux, un homme, ayant l'apparence d'un domestique, portait des cartons et des paquets.

Son examen terminé, Conan tourna sur ses talons en sifflotant d'un air d'opiniâtreté et de dépit. Son regard rencontra celui de la pauvre Yvonne tout émue et palpitante.

— Vous seriez-vous imaginé, ma chère, demanda-t-il gaîment, que ce vieux Toussaint, à son âge, pensait encore aux femmes ? Eh ! je gagerais que celle-là, malgré ses précautions pour se cacher, est encore assez appétissante... Mais j'en suis bien fâché, ce n'est pas au château de Loch qu'il viendra faire ses parties.

— Cependant, monsieur Conan, si cette dame était le nouveau propriétaire dont on nous a annoncé la visite ?

— Allons donc ! vous êtes folle.

— Soit, mais que décidez-vous ? Vous n'avez pas sans doute l'intention...

— Ils n'entreront pas, dit sèchement le majordome.

— Miséricorde ! y pensez-vous, monsieur Conan ? Oubliez-vous que le domaine a été saisi, vendu par le gouvernement, et que l'homme de loi est en droit...

— Et moi, je vous dis, interrompit le vieillard en s'animant, que nul ne prendra ici un air de maître tant que le maître légitime, le seigneur de Kerdren, n'aura pas reconnu la validité de ces droits dont on fait si grand bruit. Je me soucie bien de révolutions et des gens de plume !... En quittant la France, monseigneur m'a confié la garde de ses domaines ; je ne les rendrai qu'à lui... Quand il sera guéri, il décidera à sa guise, et, quels que soient ses ordres, j'obéirai. Jusque-là, personne n'entrera ici pour le chasser honteusement de sa demeure

héréditaire, ou tout au moins pour l'importuner et troubler son repos... je ne le souffrirai pas.

— Vous êtes un brave homme, monsieur Conan ; mais réfléchissez un peu, je vous prie... Si vous refusez la porte à cette dame et au tabellion, demain, ce soir, peut-être, ils reviendront avec des huissiers, des soldats...

— Eh! parbleu, sotte créature, voilà ce que je demande! nous avons une revanche à prendre depuis dix ans.

Yvonne allait proposer quelque moyen de conciliation et de douceur, lorsque la cloche se remit à tinter sans relâche, en même temps qu'une voix aigre redoublait ses appels.

Le malade se retourna sur son lit en poussant de faibles plaintes.

— Ce butor va éveiller monseigneur! dit Conan avec colère; eh bien, puisqu'il le faut, je vais lui parler... ce ne sera pas long.. Restez ici pour veiller sur notre maître, et quoi que vous entendiez, ne le quittez pas d'un instant... Je reviendrai bientôt.

Il sortit en courant, et, pour s'assurer mieux de l'exécution de ses volontés, il ferma à double tour la porte de la chambre.

VII

LA GARDE-MALADE

Le notaire Toussaint, malgré les instances de la dame qui l'accompagnait, continuait d'agiter la cloche de la grille à grande volée, lorsque l'intendant parut enfin sur le perron du château, et traversa la cour à pas comptés. Conan, le poing sur la hanche, affectait un air calme et majestueux. Aussitôt que l'impatient notaire l'aperçut, il s'écria de toute sa force :

— Eh bien ! vieux coquin, êtes-vous donc devenu sourd ? Que signifie de nous faire attendre si longtemps à cette porte? Si c'est une insolence, vous vous en repentirez, je vous le promets.

Conan ne répondit rien jusqu'à ce qu'il fût près de la grille. Là, il salua avec sa politesse ordinaire et demanda tranquillement :

— Qu'y a-t-il pour votre service? que désirez-vous?

— Pardieu! belle demande! nous voulons entrer, répliqua le colérique homme de loi ; ne me reconnaissez-vous pas, maître Conan?... Allons, dépêchez-vous d'ouvrir ; ni madame ni moi ne sommes faits pour subir vos caprices.

— J'en suis fâché, répliqua l'intendant avec son flegme imperturbable, mais personne en ce moment ne peut entrer au château de Loch.

La dame inconnue et M. Toussaint étaient stupéfaits.

— Un moment, un moment donc! s'écria le tabellion en voyant Conan s'éloigner; d'où vient cette nouvelle lubie? Savez-vous qui je suis? Savez-vous que c'est moi qui vous ai établi concierge et gardien du château, quand je suis devenu l'acquéreur légal des bâtiments d'habitation et des terres ayant appartenu au sieur Alfred de Kerdren, présentement en pays étranger, et que vous relevez uniquement, directement de moi? Ouvrez donc; aussi bien, madame que voici compte passer un jour ou deux à Loch, et j'entends que vous ayez pour elle un respect absolu... C'est madame Gervais, qu'on a surnommée à Nantes, où elle demeure, *la mère des pauvres*, et jamais personne n'a été plus digne de ce nom... Eh bien! m'avez-vous compris?

— Parfaitement, monsieur, répliqua Conan, qui cherchait à distinguer les traits de l'inconnue à travers son voile.

— A la bonne heure... En vérité, je crois qu'il m'a fallu vous donner des explications! Mais on est indulgent pour les originaux de votre sorte: *beati pauperes spiritu*, comme dit l'Évangile.

Conan se redressa. — Tout cela est fort bien, dit-il avec sécheresse ; mais je n'ouvrirai pas.

La longue et maigre figure du notaire devint cramoisie.

— Ah! çà, bonhomme, cria-t-il, en frappant du pied, pensez-vous donc être encore au temps où l'autorité des seigneurs

e Kerdren assurait l'impunité à vos abus de pouvoir et à vos ısolences ? Une révolution s'est passée depuis ce temps-là, ntendez-vous ? et la féodalité n'existe plus, sachez-le bien; et hacun est responsable de ses actes, voyez-vous! et apprenez, ıonsieur, que si vous refusez d'ouvrir, nous allons revenir vec des huissiers, monsieur, avec des gendarmes, monsieur, t force restera à la loi : parce que la loi est aujourd'hui souveraine, monsieur, et il ne sera pas permis à un cerveau fêlé tel ue vous...

Il s'interrompit pour tousser; l'indignation l'étranglait.

— Il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire, dit ı dame voilée qui avait été jusque-là témoin muet de la dissussion ; j'ai entendu parler de M. Conan comme d'un homme onnête et raisonnable ; il doit avoir, pour nous refuser l'enrée de cette maison, de graves motifs que je ne pénètre pas.

Cette voix était douce et vibrante; l'intendant ne put conserer plus longtemps son masque d'impassibilité.

— Des motifs ! répéta-t-il avec émotion ; j'en ai, en effet, ıadame; oui, j'en conviendrai avec vous, dont l'âme paraît ıonne, quoique votre présence ici puisse donner à penser... Les motifs de ma conduite sont mon devoir, mes souvenirs, non dévoûment sans bornes à une famille dont j'ai mangé le ıain. Le seigneur de Kerdren m'a laissé ici, comme un fidèle hien de garde, sur le seuil de son logis; si je ne puis défendre mon poste, j'y resterai du moins jusqu'à la fin, et je saurai y mourir... Oui, ajouta-t-il avec plus de véhémence, je ne uis pas de ces serviteurs ingrats qui, après s'être enrichis des ıienfaits de leurs maîtres, leur ont tourné le dos dans l'adversité ! Je n'aurais pas été assez savant pour justifier par de ıeaux raisonnements ce lâche abandon, et je n'estime pas assez a fortune pour lui sacrifier la cause du malheur... Le tabellion Toussaint sait bien ce que je veux dire.

La personne à qui on donnait le nom de madame Gervais ıprouva un léger frémissement; mais l'épais tissu qui l'enveoppait cachait toutes ses impressions. Il n'en fut pas de même

de Toussaint. Les reproches si directs et si amers de Conan l'avaient troublé, et il perdait contenance.

— Toujours la même histoire! balbutia-t-il ; toujours la même injustice, la même haine outrageante et opiniâtre!. . Vous ne savez pas qui vous insultez, monsieur Conan, ajouta-t-il d'un ton de reproche; mais peut-être un jour vous apprendrez... on jugera qui de nous deux...

Madame Gervais lui adressa quelques mots à voix basse.

— Bien, bien, madame, il suffit, reprit le notaire un peu rasséréné, je passerai encore l'éponge sur cette insulte et je prendrai patience... Mais finissons en ; monsieur Conan, je vous somme, au nom de la loi, de m'ouvrir cette porte sur-le-champ ; êtes-vous disposé à obéir, oui ou non?

— Eh bien non, répliqua l'intendant avec énergie, advienne que pourra!

Et il se mit à se promener dans la cour, en croisant les bras sur sa poitrine.

La dame voilée toucha l'épaule de l'homme de loi, et lui fit signe de venir à quelques pas.

— Mon cher monsieur Toussaint, dit-elle d'un ton amical, il y a dans cette affaire un secret que je veux pénétrer à tout prix. Je soupçonne... cette résistance désespérée... Laissez-moi essayer si je ne réussirais pas mieux seule contre les étranges répugnances de Conan. Retournez à Saint-Illec où vos affaires vous réclament, moi je reste ici.

— A vos ordres, madame ; cependant si cet homme, dans son entêtement stupide, refuse toujours de vous ouvrir la porte, que ferez-vous? Voulez-vous qu'on vous prépare un appartement chez moi, en attendant que nous prenions des mesures sévères...

— Non; dans ce cas j'irais m'établir pour cette nuit là-bas. à la ferme, chez M. Bernard, qui m'est dévoué... Victor, ajouta-t-elle en s'adressant au domestique, y portera mes effets sur-le-champ.

Le domestique s'éloigna avec les paquets dans la direction de la ferme.

— Maintenant, mon bon et respectable ami, reprit l'étrangère, retournez tranquillement chez vous, et n'ayez aucune inquiétude à mon sujet. Surtout ne songez à tirer aucune vengeance de l'injure qui vient de nous être faite, jusqu'à ce que nous nous soyons revus... Demain j'irai vous rejoindre à Saint-Illec et nous nous concerterons à ce sujet; jusque-là soyez patient; me le promettez-vous?

— N'est-ce pas à vous de commander? dit le tabellion en baisant la main de la dame avec une galanterie surannée; je ne sais quel est votre projet, mais il ne peut être que sage et honorable... Je me conformerai à vos volontés.

Ils échangèrent encore quelques paroles; puis le notaire salua, jeta un dernier regard de rancune au château, et s'éloigna rapidement.

Sitôt qu'il eut disparu dans l'avenue, madame Gervais se rapprocha de la grille et appela doucement; le vieillard s'avança vers elle en rechignant.

— Mon ami, dit-elle avec chaleur, par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne me cachez pas la vérité... *Il* est de retour au château, n'est-il pas vrai? Avouez-moi qu'*il* est ici!

Conan laissa échapper un mouvement de surprise; néanmoins il demanda avec un sang-froid affecté :

— De qui parlez-vous, madame? je ne vous comprends pas.

— Oh! vous me comprenez, répliqua l'inconnue avec impatience, je parle de *celui* que vous aimez tant, monsieur Conan; je parle de votre maître, de votre ami... de monsieur Alfred de Kerdren! L'exilé, le proscrit est-il enfin revenu dans sa patrie, dans la maison de ses pères? De grâce, ayez pitié de moi et ne me faites pas languir... il est ici, j'en suis sûre, je le sais!

— Madame, comment avez-vous pu apprendre... qui vous a dit...

— Oh! ne vous défiez pas de moi, interrompit l'étrangère d'un ton suppliant; je n'ai pas l'intention de nuire à votre maître... Je ne suis pas son ennemie... Non, le ciel m'est témoin que je ne suis pas l'ennemie d'Alfred de Kerdren!

En même temps elle leva son voile et montra au vieillard des traits si angéliques et si purs qu'il en resta comme ébloui.

C'était une femme d'environ vingt-huit ans, dans tout l'éclat de sa beauté. Une indéfinissable expression de bonté était empreinte sur sa physionomie, tandis que ses yeux noirs, aux longs cils relevés, décelaient une âme ardente, passionnée dans ses dévoûments. Son port et ses manières avaient une distinction, une dignité qui commandaient le respect. Conan se croyait sûr de n'avoir jamais vu cette dame, car, après l'avoir vue une fois, il était impossible de l'oublier. Involontairement il se sentit intimidé :

— Madame, reprit-il en s'inclinant, du moment que vous êtes une personne de considération, une dame de qualité que monseigneur aura sans doute connue dans des temps plus heureux...

On ne répondit que par un geste équivoque et un sourire mélancolique.

— Du moment enfin, continua le vieillard, que vous êtes une amie de la famille, je ne vois pas pourquoi je vous cacherais la chose... Aussi bien la nouvelle ne peut être tenue longtemps secrète, et demain sans doute elle se répandra dans le pays... Eh bien ! donc, j'en conviens, vous avez deviné juste... Monseigneur est ici depuis quelques heures.

— Grand Dieu ! est-il possible ? s'écria la dame, comme si elle n'avait pas déjà pressenti cet aveu.

Elle rabattit son voile. Au bout de quelques minutes, elle reprit d'une voix très altérée :

— Ne me trompez pas, monsieur Conan... si vous saviez... ce serait trop cruel !... il est revenu ! Mais comment cela s'est-il fait ? Personne ni ici, ni à Saint-Illec, ne l'a vu passer ; sa présence eût été un événement dans le voisinage. Serait-il donc arrivé pauvre et misérable, méconnaissable même pour ses amis ?

Cette supposition, qui se rapprochait tant de la vérité, était précisément ce que mons Conan voulait éviter à tout prix.

— Lui pauvre et misérable! répéta-t-il d'un air de fierté blessée, et même avec un peu d'aigreur, je commence à croire que madame ne sait guère de qui elle parle... Un seigneur de Kerdren, en quelque endroit qu'il aille, est toujours traité selon son rang; il trouve partout des amis ou des inférieurs qui sont heureux et fiers de l'assister. C'est une famille si ancienne et si illustre! Seulement monseigneur, pour éviter les bruyantes démonstrations des vassaux, s'est décidé à débarquer ce matin incognito et sans suite à l'Anse-du-Ruisseau. Il n'a même pas permis que le capitaine espagnol qui le ramenait (un homme bien né et qui sait vivre), le saluât d'une bordée ou deux, lorsqu'il est descendu à terre... Il craignait d'attirer l'attention, et il est si modeste! Cependant une grande partie de l'équipage a voulu l'accompagner jusqu'au rivage, et...

Conan voguait à pleines voiles sur un océan de mensonges; il n'était pas à bout de vanteries, quand la dame l'interrompit.

— Il suffit; je me serai trompée... J'avais cru... soit! il est riche, honoré, il a trouvé des amis puissants dans son exil; que le ciel soit loué!... Mais, ajouta-t-elle, pourquoi paraît-il mettre tant d'obstination à se cacher? Que craint-il désormais? Pourquoi s'enferme-t-il ainsi?

— Il ne se cache pas, madame, reprit Conan, enchanté de pouvoir enfin concilier la vérité avec son désir de rehausser l'importance de son maître; mais, s'il faut l'avouer, il souffre en ce moment d'une fièvre pernicieuse, et il conserve à peine quelque connaissance.

La jeune dame pâlit.

— Il est malade, en danger peut-être, s'écria-t-elle; mon ami, conduisez-moi auprès de lui sur-le-champ; puisqu'il est sans connaissance, il ne pourra... Conan, vous êtes seul avec Yvonne dans cette maison écartée; vous avez besoin d'une personne expérimentée pour vous aider à soigner votre maître; prenez-moi. J'ai l'habitude des malades; longtemps à Nantes, où je demeure, j'ai rempli les fonctions de sœur de charité, et dès que la religion sera rétablie en France, je compte m'engager dans

cet ordre religieux... Conduisez-moi près du malade, je vous en supplie; ce sera une bonne action, et Dieu vous en récompensera.

Madame Gervais avait les yeux pleins de larmes. Elle était vraiment si belle, si touchante, qu'il paraissait impossible de lui résister. Cependant, chose singulière! cette chaleur même réveilla les soupçons de Conan, et cette fois ils allèrent jusqu'à la cruauté.

— Hem! hem! grommela-t-il, je ne me laisserai pas prendre à des airs mielleux et à des larmes de femme. J'ai besoin de vous connaître mieux avant de vous permettre d'approcher ainsi monseigneur... Qui êtes-vous pour mériter une semblable faveur?

— Je vous l'ai dit, je suis son amie.

— Oui, et l'amie du coquin de tabellion, qui était là tout à l'heure... Ecoutez donc, madame, je ne veux pas penser trop mal de vous; mais on pourrait se demander quel intérêt vous auriez à pénétrer ainsi dans l'intimité de mon maître, qui a tant sujet de se défier...

Il n'acheva pas; madame Gervais lui jeta un regard si éloquent, si plein de reproches, qu'il rougit et passa brusquement d'un excès de crainte à l'extrême opposé.

— Tenez, madame, reprit-il avec émotion, je suis un méchant homme... Les malheurs, les infamies du temps où nous vivons ont aigri mon humeur et me rendent injuste; pardonnez-moi... Je vais réparer mes torts envers vous... oui, sur mon âme! je les réparerai.

Il tira une clef de sa poche et ouvrit la grille.

— Entrez, reprit-il; vous verrez monseigneur, et vous aurez la liberté de le soigner, comme si vous étiez sa femme ou sa sœur.

La dame se glissa rapidement entre les deux battants de fer doré, de crainte peut-être que Conan ne se ravisât.

Cinq minutes après, le vieillard l'introduisait dans la chambre du malade. Alfred, toujours endormi, ne s'inquiéta pas de sa présence, mais Yvonne ne put retenir une exclamation de

surprise. Elle eût voulu questionner Conan ; celui-ci évitait avec soin ses regards. Bientôt l'un et l'autre tournèrent toute leur attention vers l'inconnue, dont les ac'es et la contenance étaient en effet de nature à piquer la curiosité.

Elle s'était avancée à pas lents et avec précaution jusqu'au lit où reposait Alfred. Elle souleva d'une main tremblante le rideau de mousseline, et contempla le malade pendant quelques minutes.

— Comme il est changé ! soupira-t-elle.

Puis elle s'agenouilla, et saisissant une main qui reposait moite et brûlante sur le couvre-pied de satin, elle l'appliqua à ses lèvres. On entendit dans l'ombre des sanglots étouffés.

— Qui est-elle? demanda Yvonne à l'oreille de Conan.

— Je ne saurais trop le dire... mais c'est une grande dame, pour sûr... Quelque comtesse qu'il aura aimée autrefois et qui se souvient de lui !

Madame Gervais se leva enfin. Sans prononcer une parole, elle ôta son chapeau et son voile, ainsi qu'une espèce d'écharpe dont elle était enveloppée ; puis, revêtue d'une simple robe blanche, coiffée seulement de ses beaux cheveux noirs qu'un peigne d'or retenait au sommet de la tête, elle vint s'installer comme garde-malade au chevet d'Alfred de Kerdren.

— Elle peut être comtesse, comme vous le croyez, monsieur Conan, dit Yvonne à demi-voix en l'examinant avec admiration ; quant à moi, je la prendrais plutôt pour une de ces bonnes fées qui errent la nuit au clair de la lune sur nos bruyères... Une pareille beauté n'est pas de ce monde !

Une partie de la nuit s'écoula sans accident. Les deux vieillards, épuisés de fatigue, s'étaient assoupis dans leurs fauteuils auprès du feu. Néanmoins le sommeil de l'émigré n'était plus aussi calme ; à certains intervalles, ses agitations revenaient, il poussait de sourds gémissements. Alors Conan et Yvonne tressaillaient et se mettaient sur leur séant ; mais ils apercevaient toujours la dame inconnue debout et attentive devant le lit. Elle semblait étudier avec anxiété ces symptômes inquiétants ; le doigt sur le pouls d'Alfred, elle en comptait minutieusement

les pulsations. Pour ne pas offenser la vue délicate du malade, on avait posé la lampe à l'autre extrémité de la chambre, en sorte qu'on eût dit d'une ombre blanche et vaporeuse qui veillait sur l'ancien maître du manoir. De temps en temps elle approchait des lèvres d'Alfred la tasse qui contenait une potion salutaire ; elle soulevait sa tête avec précaution, quand le râle s'échappait strident de sa bouche enflammée. Conan et Yvonne, jaloux d'un zèle si ardent, avaient voulu rendre à leur maître quelques-uns de ces petits services qu'ils voyaient l'inconnue lui prodiguer; mais elle s'était montrée si peinée de l'inaction à laquelle on la condamnait, qu'ils n'avaient pas eu le courage de la tourmenter, et qu'ils s'en étaient de nouveau remis à elle du soin de pourvoir aux besoins du pauvre fiévreux. Du reste, elle s'acquittait de sa tâche avec une dextérité, une aisance qui dénotaient une grande expérience ; ce n'était pas un apprentissage que faisait madame Gervais auprès de ce lit de douleur !

Alfred lui-même, malgré son apparente insensibilité, n'était pas resté complétement indifférent aux bons offices de sa gracieuse garde-malade. Plusieurs fois, il avait ouvert les yeux et les avait attachés sur elle avec intelligence. Quand elle se penchait vers lui, quand les longues boucles noires de la jeune femme frôlaient presque sa chevelure blonde et rare, ses traits s'animaient d'une vive expression de tendresse et de reconnaissance ; puis il retombait inerte sur les coussins, et l'engourdissement léthargique étouffait ce sentiment passager.

Cependant, à mesure que la nuit s'écoulait, il donnait plus fréquemment des signes de malaise. Sa poitrine était haletante, ses joues s'empourpraient. La dame s'approcha des deux vieux domestiques :

— Tenez-vous prêts, leur dit-elle; voici un redoublement de fièvre qui se déclare, et il sera sans doute accompagné de délire : vos soins vont devenir nécessaires.

Aussitôt Conan et Yvonne furent sur pied. Tous les trois entourèrent le lit et attendirent en silence.

Les prévisions de madame Gervais ne tardèrent pas à se réa-

liser. Alfred recouvra peu à peu une force factice et se souleva sur le coude. Ses yeux, tout grands ouverts, étaient ronds, fixes comme ceux d'un cataleptique. Bientôt le délire se manifesta, et il se mit à parler avec véhémence. Ses discours consistaient encore en plaintes incohérentes sur sa destinée : c'étaient toujours des allusions à ses aventures en pays étranger, des souvenirs de jeunesse, des récits de sa misère à Londres, sujet qui revenait le plus souvent et avec le plus de détails à sa mémoire.

— Comme le mal fait dire des mensonges! remarqua l'intendant avec embarras ; on croirait vraiment que monseigneur connaît par expérience les horreurs dont il parle !... un seigneur de Kerdren... oh ! ces accès de fièvre sont une terrible chose !

Madame Gervais ne répondit pas à cette observation, et ne parut même pas l'avoir entendue. Mais le bruit avait attiré l'attention d'Alfred ; il se retourna vers la jeune femme et la contempla en silence. Insensiblement son visage prit l'expression d'une joie pure, ses mains se joignirent et il s'écria enfin avec un accent électrisant :

— Joséphine... ma chère Joséphine... est-ce bien vous?

L'inconnue baissa la tête sans répondre et recula d'un pas.

— Oh ! comme vous êtes belle ! reprit-il, bien plus belle qu'autrefois... mais je comprends... vous êtes morte aussi et nous sommes au ciel ; la mort fait rayonner la beauté des vierges et des saintes... Eh bien ! vous ne me répondez pas? Joséphine, n'êtes-vous donc qu'un fantôme? va-t-on me dire encore que je suis un pauvre visionnaire?

Et il se retournait convulsivement sur sa couche ; la sueur perlait sur son front.

— Par pitié, madame, dit Conan à voix basse, prêtez-vous à sa fantaisie... la contrariété pourrait augmenter son mal.

— Cela vous coûtera si peu, murmura Yvonne.

Alfred continuait de se tordre sur son lit ; la dentelle de son oreiller pendait en lambeaux, et il répétait avec une sorte de frénésie :

— Joséphine ! Joséphine !

— Me voici, mon ami, dit enfin la jeune femme d'une voix caressante en se rapprochant.

Le malade se calma aussitôt, et retomba dans sa contemplation.

— Je devine enfin, dit-il avec tristesse; l'ange conserve encore quelques-unes des passions de la terre! Vous n'avez pas oublié mon crime là-bas à la Roche-Tremblante... Oh! je fus lâche et cruel, je le sais; mais vous qui, du haut du ciel, m'avez vu aux prises avec toutes les douleurs et toutes les hontes de l'humanité, vous savez comment j'ai expié cette faute... Par une nuit de tempête, je me suis enfui de la maison de mes pères, à la lueur de l'incendie que mes ennemis avaient allumé. Pendant dix années, j'ai vécu en proie aux mépris et aux insultes; vous ne l'ignorez pas, vous, à qui j'offrais mes souffrances comme une expiation dans mes prières de chaque jour!... Tel a été l'effet de la malédiction que votre mère a prononcée contre moi, et cependant j'ai pardonné à votre mère. Dans mes désespoirs, je n'ai pas eu un moment de haine et de colère contre cette femme qui s'était faite l'instrument des vengeances d'en haut... A ton tour, belle et généreuse enfant, ne veux-tu pas abjurer les haines terrestres? ne veux-tu pas me pardonner comme j'ai pardonné moi-même?... Joséphine, sainte victime, dis-moi donc, oh! dis-moi donc que tu me pardonnes aussi!

Il avait emprisonné la main de madame Gervais dans les siennes et il la serrait avec force.

— Je vous pardonne de toute mon âme, Alfred, dit la dame d'un ton pénétré qui frappa d'étonnement les deux vieux serviteurs; vous avez été plein d'indulgence pour ma mère... que Dieu soit miséricordieux pour vous!

Le malade paraissait écouter dans une sorte d'extase ces consolantes paroles. La jeune femme pleurait et souriait tour à tour, et le sourire, comme les larmes, lui donnait un charme indicible.

—Eh bien, Joséphine, reprit Alfred dans un élan passionné, puisque nous sommes ici dans un lieu où les rangs s'effacent,

où les inégalités disparaissent, où les âmes qui se sont cherchées longtemps sans pouvoir se réunir se retrouvent enfin et deviennent sœurs, dis-moi donc que tu m'aimes... moi, je n'ai jamais aimé que toi. Depuis mon crime, tu étais ma divinité protectrice dans mes douleurs, ma confidente dans mes rêveries solitaires, ma consolatrice dans mes chutes. Pendant ces dix années qui viennent de s'écouler tu as constamment occupé ma pensée... mais que vais-je t'apprendre, à toi, qui du sein d'un monde meilleur contemplais mes combats et mes angoisses? Dis-moi donc que tu m'aimais, Joséphine, et que, dans la mort comme dans la vie, tu désirais d'être unie à moi!

— Tu as dit vrai, Alfred, tu as dit vrai, s'écria la jeune femme avec passion, je n'ai jamais aimé que toi, je t'aime encore, je t'aimerai toujours!

— Alors, c'est véritablement ici le séjour des bienheureux, reprit le malade dont le visage reflétait une béatitude surhumaine; nos malheurs sont finis... nous sommes enfin arrivés au port du ciel, où il n'y a plus ni terreurs, ni doutes... Joséphine! Joséphine!

Ces dernières paroles étaient déjà moins distinctes; le paroxysme de la fièvre était passé, et Alfred s'affaissait lentement sur les coussins. Un moment encore son œil, humide de bonheur, se fixa sur sa complaisante gardienne; un moment encore un sourire délicieux se joua sur ses lèvres; puis ses yeux se fermèrent insensiblement, le sourire s'effaça et il retomba dans un profond sommeil.

Madame Gervais avait été elle-même vivement émue de cette scène; elle tremblait, sa poitrine était gonflée de soupirs. Quand elle vit Kerdren endormi, elle voulut retirer sa main dont il s'était emparé; mais le malade la retint en faisant entendre un petit murmure de plainte. Un moment après, la même tentative eut le même résultat; la jeune femme n'eut pas le courage de la renouveler, de peur de troubler ce sommeil si précieux après tant de secousses.

Il ne se passa rien d'important pendant le reste de la nuit. Madame Gervais ne quitta pas d'une minute le chevet d'Alfred.

Ils étaient si calmes tous les deux que Conan et Yvonne les croyaient parfois également endormis. Mais quand, s'avançant sur la pointe du pied, ils soulevaient le rideau blanc qui les enveloppait, ils voyaient toujours l'inconnue, assise auprès du lit, sa main dans les mains d'Alfred, et paraissant murmurer une prière.

Vers le matin, les deux vieillards, domptés par la fatigue, s'étaient à leur tour laissés aller au sommeil dans leurs fauteuils. Quand ils s'éveillèrent, il était grand jour ; un rayon de soleil se glissait par l'écartement des rideaux de la fenêtre. Madame Gervais était déjà debout au milieu de la chambre ; elle avait repris son écharpe et son voile ; elle se disposait à sortir.

Elle s'approcha de Conan.

— Le danger est passé, dit-elle d'une voix qui avait recouvré son timbre et sa sérénité ; quand votre maître va s'éveiller, la raison lui sera revenue... Mais il ne faut pas qu'il me voie ici, et je pars.

Conan voulut la remercier de son généreux dévoûment pour le malade.

— Vous ne me devez pas de remercîments, reprit la jeune dame avec mélancolie, c'est moi plutôt qui vous serai reconnaissante toute ma vie... Mais écoutez bien : monsieur Alfred de Kerdren doit ignorer toujours qu'une personne étrangère a veillé à son chevet, qu'il a reçu d'autres soins que les vôtres... N'oubliez pas ceci, car une indiscrétion pourrait occasionner de graves embarras !

— Des embarras ! répéta l'intendant surpris, et pour qui donc ?

— Pour lui... pour moi... pour tous ceux qui l'aiment.

— Je ne vous comprends pas, madame ; mais il suffit ; je vous promets, au nom d'Yvonne et au mien, que votre secret sera gardé comme celui de la confession par le prêtre.

— Je compte sur votre parole, monsieur Conan, et sur celle de cette bonne femme ; peut-être un jour pourrai-je vous récompenser !... En attendant, ayez bon espoir ; les malheurs de

M. de Kerdren sont finis; bientôt vous en verrez la preuve, pourvu que vous teniez vous-même votre promesse.

Avant de sortir, elle jeta encore un regard vers l'alcôve où reposait le malade, et elle fit un mouvement comme pour s'en approcher une dernière fois; mais elle se retint, poussa un profond soupir, et suivit Conan qui devait la conduire jusqu'à la grille extérieure du château.

Restée seule, Yvonne répétait en branlant la tête :

— Elle a annoncé que les malheurs de notre maître étaient finis... Qui est-elle donc pour parler avec tant d'assurance ? N'importe ! aussitôt que je pourrai sortir, j'irai voir si elle a dit vrai et si la Roche-Tremblante a retrouvé sa vertu... Que la sainte Vierge nous protége !

VIII

LES HABITANTS DE LOCH

Peu d'heures après, Alfred de Kerdren avait repris connaissance, comme l'avait prédit sa mystérieuse garde-malade. Le soleil, pénétrant librement dans la chambre d'honneur, mettait en mouvement des millions d'atomes lumineux autour des meubles dorés. Le malade, assis sur son lit, le coude appuyé sur son oreiller, écoutait avec un vif intérêt le récit que lui faisait Conan de la manière dont on l'avait reconnu pendant son évanouissement. Bien qu'il jouît en ce moment de toutes ses facultés, sa physionomie exprimait parfois quelque chose de cet embarras comique du *dormeur éveillé* des Mille-et-une-Nuits, quand, après s'être endormi pauvre diable dans un bouge, il se réveillait sultan de Bagdad dans un palais. Alfred semblait ne pouvoir s'habituer au luxe dont il était environné, lui qui avait habité si longtemps les cloaques de Londres et l'entre-pont fétide des navires. Il n'était pas jusqu'à ce titre de *monseigneur*, dont Conan le gratifiait comme aux jours de sa puissance,

qui n'excitât au plus haut point son étonnement et ne le fît douter du témoignage de ses sens.

Le vieil intendant exposa comment, la veille, il avait refusé la porte au notaire Toussaint, qui venait prendre possession du château ; mais, fidèle à sa parole, il ne souffla mot de madame Gervais, et il termina son récit en reprochant à son maître de s'être caché de lui à son arrivée dans l'île de Loch.

Alfred lui tendit la main.

— Pardonne-moi, mon bon Conan, dit-il avec affection ; mais je voulais épargner à mes amis le spectacle de mon abaissement, et passer inaperçu sur mes anciens domaines sans éveiller ni regrets ni pitié; Dieu ne l'a pas permis !

— Ah ! monseigneur, c'était bien mal, mais, comme vous le dites, Dieu ne l'a pas permis ; et peut-être n'est-ce pas sans raisons qu'il vous a conduit au château de Loch !

Alfred était rêveur.

— Conan, demanda-t-il après un moment de silence, tu ne m'as pas tout dit... Qui donc a veillé sur moi, la nuit dernière, pendant le terrible accès qui vient de me quitter ?

— Mais, Yvonne et moi, monseigneur, répliqua le vieillard avec embarras.

— Et personne plus?

— Nous sommes les seuls habitants du château.

— C'est bizarre... Il me semblait pourtant avoir entrevu, à cette place où tu es maintenant, une femme d'une beauté ravissante, dont l'aspect me pénétrait de bien-être et de joie. J'ai cru toucher sa main satinée, respirer sa pure haleine... Une fois même, pendant que nous étions tous les deux dans l'obscurité et que je la sentais près de moi sans la voir, il m'a semblé que des lèvres brûlantes effleuraient mon front...

— Comme le mal bouleverse notre pauvre cerveau ! balbutia Conan.

— Allons ! allons ! je me serai trompé, reprit Alfred en soupirant ; cette apparition charmante, ces soins attentifs, ce chaste baiser, tout cela est un songe absurde... Comment supposer qu'une personne morte depuis tant d'années... C'est ma

conscience qui est troublée, ajouta-t-il ; ces séduisantes images me sont envoyées pour rendre mon expiation plus complète et plus poignante.

Il reprit, après une nouvelle pause :

— Je ne peux rester ici plus longtemps. Etranger désormais dans cette maison, je dois céder la place à ses maîtres véritables. Tu as eu tort de méconnaître leurs droits, Conan, et il faut réparer ta faute au plus tôt... Dans une heure je quitterai l'île de Loch, j'y suis résolu.

— Y pensez-vous, monseigneur ? faible et malade comme vous êtes...

— L'accès ne reviendra pas avant demain soir. D'ici là, j'aurai pu me traîner loin de ce lieu, où le passé contraste si cruellement avec le présent. D'ailleurs ce lit moelleux qui n'est pas à moi et que j'ai usurpé, me semble rembourré d'épines, et j'ai hâte d'en sortir... Conan, donne-moi mes habits.

Le vieux serviteur résista d'abord ; mais, vaincu par les instances de son maître, il lui présenta la défroque somptueuse qu'il avait réparée.

— Qu'est-ce que cela? dit Kerdren en souriant ; veux-tu me rendre l'objet de la risée générale, avec ces oripeaux et ces broderies ? Je te demande les vêtements que je portais hier.

— Ces habits sont pourtant bien à vous, monseigneur ; ils étaient dans une chambre où les coquins n'entrèrent pas, lors du pillage du château, et je les ai conservés avec un soin extrême en attendant votre retour...

— Mon ami, rends-moi mon humble costume de matelot... C'est le seul qui soit en rapport avec ma fortune.

Mais Conan était aussi obstiné que son maître était fier. Il pria, supplia et finit par jurer que les vêtements de la veille avaient été brûlés « par respect pour la famille. » Cependant Alfred refusant absolument d'endosser l'habit de cour et la veste brodée, force fut au bonhomme d'aller chercher en grommelant un chapeau rond, une grande redingote et un pantalon de chasse d'un aspect modeste, dont l'émigré s'accommoda de guerre lasse.

Sa toilette achevée avec le secours de Conan, il essaya de marcher.

Mais ses jambes fléchissaient encore sous lui, la tête lui tournait; il fut obligé de s'asseoir.

—C'est l'effet du premier moment, reprit-il; bientôt je serai plus fort... aussi bien on peut venir; on me trouvera sur pied.

En ce moment Yvonne entra et annonça un médecin de Saint-Illec.

— Un médecin! s'écria Kerdren en rougissant; qui l'a mandé? On sait donc dans le pays que je suis ici?

— Je n'y comprends rien, dit Conan pensif, à moins que... Au fait, monseigneur, il vient fort à propos; recevez-le, et nous saurons de lui-même qui l'a envoyé.

Alfred y consentit, et aussitôt Yvonne introduisit le docteur. mais leur curiosité à tous fut promptement déjouée. Le médecin était un jeune homme taciturne, d'un aspect glacial, et récemment établi dans le pays, où il connaissait fort peu de personnes. « On l'avait prévenu, disait-il, que ses soins étaient nécessaires au château de Loch, et il était accouru sans autres renseignements. » Ces explications données, il tâta le pouls du malade, lui adressa les questions d'usage, et se mit à écrire une ordonnance.

— Ce ne sera rien, dit-il avec son flegme imperturbable: du repos, de la tranquillité d'esprit, et la potion que je prescris empêcheront le retour de la fièvre... S'il survenait de nouveaux accidents, il faudrait me prévenir.

Puis il se leva, salua profondément et sortit.

— Il n'est pas causeur! fit Alfred désappointé.

— Bon! bon! il a peut-être ses raisons pour ça, murmura Conan; néanmoins, on le dit habile, et nous devons songer à nous procurer les remèdes qu'il a ordonnés.

— Conan, demanda Kerdren avec embarras, penses-tu que cela doive coûter bien cher?

Le vieil intendant regarda son maître. La pensée qu'un seigneur de l'île de Loch pouvait être réduit par la pauvreté à se

refuser un médicament dont dépendait sa santé, peut-être sa vie, le navrait jusqu'au fond de l'âme.

— Monseigneur, dit-il avec un accent de reproche, si vous ne voulez rien accepter des spoliateurs de votre famille, vous vous souviendrez du moins que tout ce que possède votre vieux serviteur est à vous.

— Et j'accepterais, mon ami, répondit Alfred avec chaleur, oui, j'accepterais de toi sans honte, si une nécessité réelle... Mais tu le vois, mon cher Conan, j'aurais bien fait de ne pas m'arrêter à Loch; la comparaison du présent et du passé nous torture tous les deux!

Il se cacha le visage dans ses mains et resta quelques instants absorbé dans ses pensées.

Tout à coup un bruit de voix et de pas retentit dans l'avenue; on s'appelait, on causait en tumulte; bientôt des explosions d'armes à feu ébranlèrent les échos d'alentour.

— Seigneur Dieu! qu'est ceci? s'écria Conan effrayé.

— C'est sans doute notre ami l'homme de loi qui tient sa promesse, dit Alfred avec amertume; il aura ameuté les gens de Saint-Illec pour l'aider à reconquérir *son* château... Il aurait pu cependant se dispenser d'amener tant de monde. Ni toi, ni moi, Conan, ne sommes disposés à tenter une valeureuse résistance!

En parlant ainsi avec un mélange d'ironie et de tristesse, il s'était levé, avait pris sur la table le petit paquet enveloppé d'un mouchoir, que Conan avait consenti à lui rendre, et qui contenait quelques pauvres objets de toilette, puis il attendit d'un air calme et résigné.

Conan courut à la fenêtre et observa avec une vive anxiété les gens qui approchaient.

— Qu'est cela? s'écria-t-il; ils ont des fusils, des pistolets? Est-ce qu'ils oseraient... Mais non, il y a des femmes et des enfants, et puis maître Cadou avec son bigniou... Oh! je saurai ce qu'ils veulent; et s'ils ont de mauvais desseins... Restez ici, monseigneur; je vais les recevoir.

Il descendit l'escalier en courant.

Il y eut des pourparlers à la grille extérieure du château; puis un hourra assourdissant se fit entendre, suivi d'une nouvelle décharge d'armes à feu. Au même instant la lourde porte de fer roula sur ses gonds, la foule se précipita dans la cour, envahit les escaliers et les corridors en poussant des cris forcenés.

Le tumulte se rapprocha rapidement; mais, à la porte de la chambre d'honneur, le silence le plus profond remplaca ces trépignements insensés. Alfred, ne sachant s'il allait être attaqué, restait immobile, prêt à tout. Enfin la porte s'ouvrit, et Conan parut le premier en s'écriant d'une voix animée :

— Le voici, mes amis!... C'est notre bon seigneur, notre maître bien-aimé... Dieu nous l'a rendu!... Entrez, entrez tous.... il sera heureux de vous revoir!

— Vive monseigneur! s'écrièrent une centaine de voix; vive Alfred de Kerdren!

Et la foule se rua dans la chambre à la suite du vieil intendant; c'était la population entière de l'île de Loch, matelots, pêcheurs, laboureurs, avec leurs familles. Ils étaient revêtus de leurs plus beaux habits, et portaient à la main d'énormes bouquets. En un instant Alfred fut entouré, pressé, comblé de caresses; c'était de l'adoration, de la frénésie. Les uns s'étaient emparés de ses mains et les serraient avec force; d'autres baisaient ses vêtements. Tous lui parlaient à la fois, lui prodiguaient les noms les plus affectueux, versaient des larmes d'attendrissement. Les mères placées aux derniers rangs élevaient leurs enfants dans leurs bras, pour leur montrer le descendant des anciens seigneurs dont elles contaient, le soir à la veillée, les bienfaits et les légendes. Les vieillards le bénissaient. Les bouquets s'accumulaient sur la table près de laquelle il se tenait et formaient déjà une petite montagne de fleurs.

Alfred, étourdi de cette ovation subite, au moment même où il s'attendait à toutes sortes d'outrages, ne savait à qui entendre. Cependant, quand il eut pu se rendre bien compte de quoi il s'agissait, quand il eut reconnu des amis de sa jeunesse parmi les personnes qui encombraient la chambre, il s'atten-

drit à son tour. Il fit un accueil particulièrement cordial à Cadou-le-Ménétrier, à Yvon-le-Rouge, à Jean le Baleinier, et surtout au vieux Pierre, le patron de la *Geneviève*, qui l'avait conduit en Angleterre en 89. Il leur demandait des nouvelles de leurs familles; il s'enquérait avec une bonté touchante de ce qui leur était arrivé pendant sa longue absence. Les braves gens, fiers de cette bienveillance et de ces distinctions flatteuses, s'efforçaient de lui en témoigner leur gratitude.

— Vive monseigneur de Kerdren! répétaient-ils avec enthousiasme.

Alfred éleva la main pour annoncer qu'il voulait parler; les clameurs cessèrent aussitôt.

— Mes amis, dit l'émigré d'un ton ému, je vous remercie des preuves d'attachement que vous me donnez... mais ce n'est plus au seigneur de l'île de Loch, à votre maître, qu'elles s'adressent maintenant... Je ne suis qu'un pauvre voyageur, un modeste citoyen comme vous... et de pareils honneurs ne sont plus faits pour moi.

Il y eut dans l'assemblée un mouvement de surprise. La plupart des assistants, en voyant Alfred de Kerdren établi dans la maison de ses ancêtres, entouré de tout le luxe et de tout l'appareil de son ancienne condition, ne pouvaient s'imaginer, dans leur simplicité, que les conséquences d'une longue et sanglante révolution ne fussent pas effacées de ce moment, et que quelqu'un dût encore lui contester son héritage.

— En effet, reprit le vieux Pierre, le domaine a été vendu, et ce fut une grande affliction pour le pays!

— Eh! qui avait le droit de le vendre? s'écria Conan avec véhémence, qui avait ce droit, sinon monseigneur Alfred de Kerdren, alors en exil?... Cette vente était une absurdité et une infamie... Que le voleur s'appelle Jean ou Paul, ou qu'il s'appelle *la nation*, est-ce moins un voleur, et son action en est-elle plus juste?

La logique de Conan eut le plus brillant succès.

— C'est vrai ça, au moins! dit le vieux Pierre, le Nestor de la troupe.

— Oui, oui, répétèrent les autres, cette vente a été une injustice, un véritable vol!

— Eh bien, reprit Conan avec une chaleur toujours croissante, si vous pensez ainsi, ne souffrons pas que l'iniquité s'achève. Ne souffrons pas que notre cher seigneur, notre maître légitime...

— Silence! Conan, interrompit Alfred; si vous avez encore quelque respect pour moi, n'ajoutez pas un mot de plus... Une rébellion contre l'ordre établi perdrait sûrement ceux qui y auraient pris part... Mes amis, continua-t-il en se tournant vers ses anciens vassaux, je ne suis pas venu ici pour être un motif de désordre; je me soumets humblement aux changements qui se sont opérés dans mon sort. La portion la plus précieuse de mon héritage est cette affection que, de génération en génération, les habitants de Loch avaient vouée à ma famille et à moi; cette portion n'a pas été perdue, et je vous en remercie du fond de mon cœur... Pour le reste, je m'en rapporte à la Providence!

Personne ne répondit; seulement quelques sanglots éclatèrent dans les rangs pressés des auditeurs.

— Je vous afflige, continua Alfred, et moi, de mon côté, je sens mon cœur brisé en songeant que je vais vous quitter pour toujours... Ah! celui qui vous a instruits de mon retour n'était peut-être ni votre ami ni le mien!

— C'est M. Bernard, le nouveau fermier de l'île, répliqua Pierre, un étranger qui ne sait rien de la mer et des navires, et parle sans cesse de culture, de plantations et de bestiaux... c'est l'âme damnée du vieux Toussaint... Il est venu ce matin au village annoncer, à grands fracas, votre arrivée au château, et quand il a eu tout mis en branle, il a disparu.

— En effet, il n'est pas avec nous, remarqua Yvon-le-Rouge, c'est un sournois qui peut-être manigance quelque chose!

— Pardonnez-moi, mes amis, interrompit Kerdren, si je vous rappelle qu'il est temps de nous séparer... La présence de tant de personnes pourrait offenser le maître actuel du château. J'irai vous voir là-bas au village et vous dire adieu encore

une fois avant de quitter ce pays sans retour, je vous le promets.

Les bonnes gens se préparaient à se retirer docilement. Conan lui-même, le sourcil froncé et les poings serrés, n'osait plus parler de résistance depuis qu'Alfred le lui avait défendu si péremptoirement. L'occasion qu'il avait trouvée de soulever, dans l'intérêt de son maître, la population de l'île, allait donc lui échapper, quand une circonstance imprévue vint changer la face des choses et réveiller les passions assoupies.

La foule s'ébranlait déjà pour sortir, mais elle s'arrêta brusquement et parut refluer sur elle-même. Puis elle s'entr'ouvrit, et un homme de haute taille, vêtu de noir, des papiers sous le bras, entra dans la chambre. Un murmure de colère s'élevait sur son passage; des regards menaçants se croisaient autour de lui. C'était le tabellion Toussaint.

A mesure qu'il s'avançait vers le groupe principal où se trouvait Alfred, l'assistance se montrait plus irritée.

— Il a l'audace de se montrer ici! dit un vieux marin en mâchonnant son tabac; ah! si monseigneur le permettait... il ne faudrait qu'un coup!

— Il vient le braver, dit une femme en montrant le poing à l'homme de loi.

Malgré ces propos inquiétants, Toussaint affectait beaucoup d'assurance. Il saluait en passant ceux qu'il reconnaissait, mais tout le monde détournait la tête.

Alfred l'attendait debout, le front sévère. Toussaint s'inclina très bas; Kerdren le salua légèrement :

— Monsieur Toussaint, je crois? dit l'émigré avec froideur; en vérité, monsieur, il y a quelque imprudence à vous montrer ici en pareil moment.

— De l'imprudence! répliqua le notaire en souriant, et pourquoi donc? Je viens ici comme tous les anciens amis de a famille de Kerdren, offrir mes respects et mes félicitations...

— L'hypocrite! il insulte monseigneur! interrompit un des auditeurs.

— Oui, oui, il insulte monseigneur, s'écria Conan, qui vit dans l'exaspération de l'assemblée un moyen de revenir à ses

projets favoris de violence : gars de l'île de Loch, le laisserons-nous faire ?

— Non, de par tous les diables ! s'écria Yvon-le-Rouge, et s'il ne sort pas à l'instant...

Toussaint s'était retourné vers l'intendant et le regardait intrépidement.

– Eh ! c'est donc vous, vieil obstiné, qui fermez la porte au nez de vos visiteurs ? reprit-il ; je vous pardonne vos escapades d'hier soir, monsieur Conan, parce que je sais quelles raisons vous aviez de me refuser l'entrée ; mais cela n'arrivera plus, je l'espère.

— Cela arrivera, monsieur Toussaint, aussi souvent que vous vous présenterez ici, répliqua Conan sèchement.

— Allons ! finissons-en, cria une voix, et s'il refuse de sortir, jetons-le par la fenêtre.

— Oui... par la fenêtre !

Cent bras se levèrent à la fois pour exécuter cette sentence, mais Alfred s'interposa.

— Paix ! mes amis, dit-il avec autorité ; moi seul je suis juge de la conduite de M. Toussaint à mon égard ; et, si je veux oublier ses torts, qui donc a le droit de s'en souvenir ?

Personne n'osa souffler. Toussaint, malgré son assurance, était devenu pâle.

— Ce n'est peut-être pas tout à fait ainsi que vous eussiez dû défendre un ancien ami, dit-il d'une voix altérée ; mais la faute en est à moi sans doute qui aurais dû expliquer plus tôt... Monsieur de Kerdren, il est nécessaire que vous m'accordiez à l'instant même la faveur d'un entretien particulier.

— A quoi bon ? répondit Alfred, d'un ton d'impatience ; si c'est pour vous disculper à mes yeux d'être devenu l'acquéreur de mon domaine, je vous dirai tout d'abord que je suis disposé à reconnaître, sans autre explication, les nécessités, les exigences impérieuses, les enchaînements de circonstances que vous pourriez alléguer pour votre justification ; cela vous suffit-il ?

— Non, monsieur de Kerdren ; il s'agira moins de moi que

de vous, dans l'entretien que je sollicite... Permettez-moi donc d'insister pour que nous soyons seuls au plus tôt.

L'émigré n'attendait rien d'une explication, et il eût voulu pour beaucoup l'éviter. Cependant, il congédia doucement ses visiteurs.

— Les anciens vassaux de l'île de Loch, reprit Toussaint, ne quitteront pas pour cela le château... Bernard vient de faire transporter en bas dans la cour quelques provisions et un tonneau de cidre qui doit être bu à la santé de M. de Kerdren... Personne ne manquera à ce devoir, je l'espère.

— Tiens! tiens! il a du bon, ce vieux mât de navire pourri, murmura un ivrogne.

— C'est adroit, pensa Conan; le notaire connaît leur faible, et il a sans doute quelque dessein secret... Ah çà, reprit-il tout haut, monseigneur ne peut rester en tête à tête avec cet homme!

Le soupçon offensant que contenait cette observation appela de nouveau une légère pâleur sur les joues du notaire.

— M. Conan entendra notre conversation si bon lui semble, dit-il froidement.

— Avec la permission de mon maître donc, je resterai, répliqua l'intendant, mais cela ne suffit pas...

Il s'approcha d'un groupe où se trouvaient le vieux Pierre le Baleinier, Yvon-le-Rouge, et quelques autres habitants dévoués. Il leur parla bas. Les mains se serrèrent énergiquement; puis les hommes suivirent la foule, dont l'annonce du tonneau de cidre avait singulièrement activé la retraite. Bientôt il ne resta plus dans la chambre que M. de Kerdren, le notaire et Conan.

IX

LE TABELLION

Alfred s'était jeté sur un siége; il en désigna un autre à Toussaint d'un air de fatigue et d'abattement.

— De grâce, monsieur, abrégeons, dit-il; vous comprenez ce que ces retours vers le passé ont de douloureux pour moi... J'ai hâte d'en finir, afin de pouvoir partir sans retard.

— Partir! répéta Toussaint d'un ton amical, y pensez-vous, monsieur de Kerdren? Qu'y a-t-il donc au château et à l'île de Loch qui vous déplaise à ce point? Les changements opérés en votre absence ne sont-ils pas de votre goût? n'avez-vous pas remarqué les riches prairies, les champs fertiles qui ont remplacé les arides bruyères et les marais infects d'autrefois? A la vérité ces innovations irritent fort notre ami Conan; mais on ne saurait raisonnablement se plaindre d'améliorations qui ont augmenté d'une manière considérable les revenus de la propriété. Et les réparations qui ont été faites au château, j'espère aussi qu'elles ne laissent rien à désirer? On a respecté avec soin tout ce qui tenait à vos souvenirs, à vos traditions de famille. Aussi je me demande d'où peut vous venir cette horreur pour la maison de vos pères?

— Vous oubliez, monsieur, que plus je la trouve embellie et digne de regrets, plus je dois être pressé de la quitter.

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Parce qu'elle ne m'appartient plus.

— Elle ne vous appartient plus!... et qui vous l'a dit? Quelle notification avez-vous reçue de moi, votre mandataire légal et officieux? Quel compte vous ai-je rendu de ma gestion? Comment pouvez-vous savoir si oui ou non j'ai rempli avec sagesse le mandat que vous m'avez confié?

Alfred fit un geste d'étonnement. Conan écoutait bouche béante.

— Mais, monsieur, reprit remigre, dans un cas de force majeure, tel que la confiscation de mes biens par l'Etat, ce mandat se trouvait annulé...

— Eh! n'avez-vous pas entendu dire ce que c'est que d'aider à la lettre en pareille circonstance? reprit Toussaint; l'acte qui me fut remis par Conan, après votre départ, me constituait défenseur de vos intérêts; qu'importe quels moyens j'ai employés si j'ai atteint le but? En effet, monsieur de Ker-

dren, je ne pus empêcher votre domaine d'être saisi et vendu par l'administration révolutionnaire, comme bien d'émigré : je luttai de toutes mes forces pour éviter cette complication, mais je fus vaincu... Néanmoins, monsieur, continua-t-il en ouvrant les papiers qu'il avait déposés sur une table, si vous voulez jeter les yeux sur ces pièces, vous pourrez vous convaincre que vous êtes encore propriétaire du château et de l'île de Loch, et que vous êtes fondé à réclamer les revenus, arrérages et autres valeurs dont je suis prêt, moi, à rendre compte, soit à vous-même, soit à telle autre personne que vous désignerez.

A mesure qu'il parlait, une stupéfaction profonde se peignait sur les visages d'Alfred et de Conan; mais tandis que celle du vieux serviteur se mélangeait de joie, celle du maître se mélangeait de défiance et de réserve.

— Quoi! monsieur Toussaint, s'écria le vieillard, vous seriez donc décidément un brave homme? Saint Meen, saint Illec, saint Colomban! qui m'aurait dit... Mais bah! ce n'est pas possible!

Le notaire sourit finement. Alfred pria Conan de se calmer.

— Monsieur Toussaint, reprit-il, je n'ai pas compris sans doute ce que vous venez de me dire. Je ne saurais encore être seigneur de l'île de Loch, après...

— Seigneur? répéta le notaire, prenez garde, monsieur; je n'ai pas parlé de seigneurie... Comme vous ne pouvez l'ignorer, les droits féodaux ont été abolis par un décret de l'Assemblée nationale en 1790, et jusqu'ici, que je sache, ils n'ont pas été rétablis... j'ai dit seulement que vous étiez encore propriétaire du château et de ses dépendances. Je vais vous expliquer comment.

En même temps il prit en main les divers papiers étalés sur la table, et il entra dans les détails les plus circonstanciés sur ce fait si incroyable au premier abord.

Ne pouvant, en dépit de toutes ses ruses de chicaneur, empêcher l'île de Loch d'être vendue, Toussaint s'était arrangé

pour la racheter. Le prix de ce rachat étant soldé en assignats, que le gouvernement prenait pour leur valeur nominale quand ils avaient subi déjà une dépréciation énorme, se trouvait par cela même considérablement réduit. Devenu acquéreur des biens de la famille de Kerdren, le notaire avait dû avancer encore des fonds pour défricher, et selon l'expression si odieuse à Conan, pour *mettre en rapport* de vastes terrains à peu près incultes jusque-là; c'était même ce qui avait absorbé le capital le plus important, en raison des travaux immenses qu'il avait fallu exécuter. En revanche, la spéculation avait été excellente: malgré le malheur des temps, le revenu de la propriété s'était quintuplé en peu d'années, si bien qu'à l'époque où nous nous trouvons, la dette considérable dont le domaine avait été grevé par les dépenses de rachat, de réparations et de défrichements, était entièrement payée, capital et intérêts. Il revenait même à l'ancien propriétaire, après apurement de comptes, une somme assez ronde que le notaire tira de sa poche, sous la forme d'un petit sac d'or, et qu'il déposa sur la table.

Toussaint expliqua longuement, comme on peut le croire, toutes ces choses à M. de Kerdren. Il n'affirmait rien sans appuyer son dire sur des pièces authentiques. Les comptes paraissaient en règle; point d'obscurités; Alfred était cinq fois plus riche qu'à son départ pour l'émigration.

Il écoutait avec une attention religieuse l'homme de loi, qui termina ainsi :

— Il ne vous reste plus, monsieur de Kerdren, qu'à recevoir cette somme et à m'en donner quittance : en même temps vous me déchargerez de l'administration du domaine dont je vous remets ici le dossier... Pour cela je vous prie de signer une pièce que j'ai préparée d'avance et que voici. Vous remarquerez seulement que j'ai profité de mes avantages pour glisser dans cet acte certaines conditions à mon profit : c'est à savoir que moi Anselme-Ignace Toussaint, notaire national, je suis autorisé à venir visiter quotes et quantes fois qu'il me plaira, jusqu'à ma mort, les dolmens, pierres-levées, tumulus et autres

monuments druidiques de ladite île de Loch; que je pourrai les mesurer, les étudier, en tirer les plans et en faire les dessins, sans que personne s'y oppose, et qu'il me sera permis de publier sur eux des dissertations, articles, mémoires et autres écrits que je jugerai convenables... Voyons, monsieur de Kerdren, cette clause est-elle trop dure et nous faudra-t-il la modifier?

Le tabellion semblait réellement croire que ces misérables faveurs fussent de suffisants honoraires pour dix années de fatigues et de soucis.

On ne fait plus de ces notaires-là!

Alfred s'était levé; ses yeux étaient humides de larmes.

— Monsieur Toussaint, dit-il d'une voix profondément altérée, avant toute chose, je dois vous demander pardon des soupçons que j'avais conçus contre vous... Les apparences m'avaient trompé... Vous êtes mon ami... Vous êtes un honnête homme!

Et il le serra sur sa poitrine.

— Ah! monsieur de Kerdren, balbutiait le tabellion en lui rendant son étreinte affectueuse, comment moi, ancien serviteur de votre famille, moi, honoré de la confiance de votre digne oncle, M. le vidame, aurais-je pu jamais... Dieu m'en est témoin, j'aurais voulu, au prix même de mon sang, écarter les malheurs qui sont tombés sur vous!

Pendant que le notaire et son client se livraient à ces épanchements mutuels, Conan s'était approché, et avait saisi la main de Toussaint, qu'il embrassait avec une sorte de frénésie.

— Et moi, monsieur Toussaint, et moi, disait-il, je suis un butor, un scélérat, un coquin fini... Pouvez-vous me pardonner? Dieu me pardonnera-t-il? Quant à moi, je me reprocherai ma méchanceté toute ma vie. Dire que j'ai été le premier à vous jeter la pierre, à soulever les vassaux contre vous, et que, si l'on avait voulu me croire...

Le notaire essuya ses yeux et se retourna brusquement :

— Ah! est-ce vous, vieil aboyeur, reprit-il avec gaîté, eh bien! je ne suis donc plus un homme à lapider et à pendre, un fripon de gratte-papier qui intrigue pour dépouiller ses bien-

faiteurs?... Vous vous en êtes joliment donné sur mon compte; mais je vous disais bien que j'aurais mon tour! vous voyez maintenant ce qu'on peut accomplir avec des paperasses et des caractères tracés en noir par-dessus! Serait-ce vous, aujourd'hui, qui rendriez à votre maître son patrimoine, s'il l'avait réellement perdu, lors même que vous parviendriez à soulever tous les braillards et toutes les commères de l'île, comme vous en aviez la fantaisie? Vraiment, vous m'avez fait passer de vilains moments, vous et les autres! mais tout cela est fini, et je serai généreux. Que M. de Kerdren veuille bien me signer cette quittance définitive, et nous ne parlerons jamais plus du passé, je vous le promets.

En même temps il avait trempé une plume dans l'encre, et il la présentait à Alfred. Celui-ci feuilletait les papiers avec attention.

— Un moment, monsieur Toussaint, dit-il en repoussant la plume qu'on lui offrait, avant d'accepter cette fortune brillante que vous voulez me rendre, j'aurais encore quelques explications à vous demander.

— Des explications, répéta le notaire avec une sorte d'inquiétude; je suis à vos ordres, monsieur.

Et il se rassit.

— Des explications! commença Conan à son tour; du diable s'il est nécessaire...

Mais il vit son maître si grave qu'il n'osa poursuivre.

— Je suis fort inexpérimenté en affaires, reprit Alfred; cependant j'ai remarqué dans ces pièces des irrégularités bizarres.

— Des irrégularités! se récria le notaire avec une colère plutôt feinte que réelle. Monsieur de Kerdren m'accuserait-il d'avoir soustrait à mon bénéfice...

— Au contraire, mon cher Toussaint; je me plains que celui qui a établi ces comptes, l'ait fait plus à mon avantage qu'au vôtre... Les recettes peuvent ne pas être exagérées; mais les dépenses sont évidemment au-dessous de leur chiffre véritable.

— Voilà, vous l'avouerez, un reproche nouveau adressé à

un homme d'affaires, répliqua Toussaint avec une légèreté affectée; nous ne sommes pas habitués à de pareilles chicanes... mais ne pouvez-vous pas spécifier un point particulier?

—Eh bien, je trouve, par exemple, au chapitre des acquisitions pour l'exploitation de la ferme, quatre vaches et deux chevaux de labour cotés cent francs en assignats... Quels qu'aient été les malheurs de notre pauvre France, je ne puis croire que le bétail et les chevaux soient jamais descendus à un prix aussi bas.

— Cent francs, quatre vaches et deux chevaux! s'écria Conan d'un air de connaisseur; mais le vendeur les avait donc volés?

Toussaint lui adressa un geste suppliant; puis il essuya son front couvert de sueur, et aspira lentement une prise de tabac.

— Ah! vous avez remarqué cela? dit-il en grimaçant un sourire; en vérité je ne m'attendais pas à trouver notre joyeux et insouciant seigneur d'autrefois si expert en pareille matière... Mais il faut que vous sachiez, monsieur, que pendant la Terreur tout se vendait à vil prix, particulièrement dans les ventes par autorité de justice. Nous aurons sans doute profité d'une occasion de ce genre pour les acquisitions dont il s'agit. Ensuite, peut-être aussi mon clerc, qui a transcrit ces comptes, a-t-il oublié un zéro; il serait fort capable de cette étourderie, car c'est bien la tête la plus folle, la plus évaporée... Un brave enfant au demeurant. Il a remplacé avec avantage ce coquin de Benoît, le faiseur de chansons, vous savez? Ah! celui-là, pour le dire en passant, a été puni comme il le méritait de sa malignité... Obligé de partir comme soldat en 92, il a été tué d'un boulet à la bataille de Jemmapes.

Si le notaire avait compté détourner l'attention d'Alfred par ces détails rétrospectifs sur un personnage qu'il avait connu autrefois, son attente fut trompée. Kerdren resta muet en apprenant la mort tragique du persécuteur de Joséphine, et il ne cessa pas d'examiner les actes épars devant lui.

Force fut à Toussaint d'attendre, en bourrant son nez de tabac avec une espèce de fureur. Il reprit, après un moment de silence :

— Allons! vous n'avez pas d'autres *irrégularités* à constater, n'est-ce pas? décidément il y aura eu quelque erreur sur le chiffre qui vous choque... Je vérifierai cela, et dans le cas où il se trouverait une différence à mon profit, je réclamerai impitoyablement. Ah! vous ne savez pas comme je suis rigoureux quand il s'agit de mes avances!

— Aujourd'hui pourtant, monsieur Toussaint, dit Alfred avec fermeté, j'ai acquis la certitude du contraire... En deux mots, mon vieil ami, il demeure évident pour moi que mes droits à la propriété du château et de l'île de Loch ne sont pas assez complets pour que je puisse accepter cette restitution.

— Comment, monsieur, balbutia le tabellion, vous refuseriez...

— Par exemple, voilà qui est trop fort! murmura Conan; c'est monseigneur qui fait le difficile à présent!

— Entre autres points obscurs pour moi, reprit Alfred avec sa dignité calme, je ne vois là aucune somme affectée au paiement des réparations du château; or, la dépense, si l'on en juge par le riche ameublement de cette chambre, a dû être considérable.

— Ah! vous avez remarqué encore cette omission? répliqua le notaire, qui n'essayait plus de cacher ses angoisses, allons! rien ne vous échappe... mais le fait dont vous parlez tient à des circonstances particulières dont il est temps de vous instruire... Une des personnes qui contribuèrent le plus autrefois à la dévastation du château de Loch a été prise de remords au moment de mourir, et a voulu effacer, autant qu'il était en elle, ses torts envers vous. Elle me chargea, comme son exécuteur testamentaire, de restaurer et de remeubler le manoir aux frais de sa succession...

— Et cette personne, qui est-elle? s'écria Alfred avec empressement.

— On avait espéré que vous vous contenteriez de savoir qu'il s'agissait d'un acte de conscience... Cependant, si vous exigez le nom...

— Je l'exige... Toussaint, je vous le demande avec instance.

— Eh bien, c'est madame veuve Labarre, décédée à Nantes
n 1791.

— Madame Labarre! s'écria Kerdren chaleureusement, la
ère de la pauvre enfant!... Elle m'a donc pardonné le mal
ue je lui ai fait?

— Voyez-vous ça! grommela Conan; la vieille aura eu peur
u diable!

Alfred était plongé dans les réflexions douloureuses que ce
om venait d'éveiller en lui. Il reprit enfin :

— Je ne sais si des scrupules dont le secret est à moi me per-
ettront d'accepter ce legs... Mais ce n'est pas tout : quand
es sommes si élevées ont été nécessaires pour la conservation
e mon patrimoine, ou je me trompe fort, ou monsieur Tous-
aint n'était pas assez riche pour faire seul de semblables
ances...

— Eh qu'en savez-vous? Nous autres gens d'affaires, nous
ons tant de ressources! D'ailleurs, lors même qu'une autre
ersonne, un de ces clients riches qui nous confient leurs in-
rêts, aurait voulu s'associer à moi pour accomplir un acte
e justice en plaçant avantageusement ses fonds, où serait le
al? Ces avances ont été soldées, capital et intérêts; les quit-
nces, en règle, sont dans mon étude; qu'y a-t-il là qui
uisse blesser la délicatesse de monsieur de Kerdren?

Toussaint parlait avec beaucoup de véhémence.

— Mon vieil ami, de grâce, dit Alfred, ne vous offensez pas
e ces objections que le respect de moi-même m'oblige à vous
lresser. Je suis pénétré de reconnaissance pour votre dé-
oûment à ma personne; mais je ne dois pas vous cacher ma
ensée... Il me semble démontré que l'on veut me faire l'au-
ône du domaine de mes pères, au lieu de me rendre ce qui
'appartient légitimement.

— L'aumône, monsieur de Kerdren, répliqua le notaire en
agitant sur son siége, comment avez-vous pu employer cette
xpression? L'aumône! eh bien! supposez qu'une personne
connue, qui croit avoir de grandes injustices à réparer, soit
nvers votre famille, soit envers vous, ait désiré contribuer

secrètement au rachat de vos biens patrimoniaux, où serait le mal encore une fois?

— Dans ce cas-là, monsieur Toussaint, je vous demanderais le nom de cette personne, et j'examinerais à quels titres elle m'impose de tels bienfaits...

— Jamais, s'écria le notaire en se levant d'un bond; jamais ce nom ne sortira de ma bouche... Je l'ai promis ; je l'ai juré... Monsieur de Kerdren, n'attendez pas cela de moi; c'est impossible.

— Eh bien! alors, dit Alfred avec fermeté en se levant à son tour, je n'écouterai de mon côté que les susceptibilités de ma conscience.

Toussaint resta étourdi comme s'il venait de recevoir un coup de massue.

— Monseigneur est encore malade, s'écria Conan avec hardiesse; la fièvre est revenue sans doute, et sa tête...

Kerdren sourit :

— Non, mon cher Conan, j'ai toutes mes facultés, et je m'énonce avec netteté. L'honneur me défend d'accepter ces présents d'une personne qui reste dans l'ombre et dont les motifs me sont inconnus; ma décision est irrévocable.

Conan et le notaire étaient consternés.

— C'est à en devenir fou! reprit Toussaint en se frappant le front; des comptes si précis, si détaillés... Mais, au nom du ciel! monsieur de Kerdren, réfléchissez; même dans le cas dont vous parlez, vous auriez encore des recours considérables à exercer contre le propriétaire de l'île de Loch. L'île a été vendue beaucoup au-dessous de sa valeur; les revenus se sont considérablement accrus, en bonne justice, vous êtes en droit d'exiger un partage, des dédommagements...

— Ni partages, ni dédommagements, répliqua Kerdren d'un ton résolu. Tant mieux pour le nouveau maître de Loch s'il a fait une spéculation heureuse; je ne prétends pas lui chicaner ses bénéfices.

— Fort bien ; mais pour refuser avec tant de fierté une

fortune considérable, vous devez avoir trouvé dans votre exil de puissantes ressources, ou du moins avoir conçu de grandes espérances depuis votre retour?

— Des ressources! répliqua l'émigré avec amertume; je puis à peine dire que les habits que je porte soient à moi... Quant à mes espérances d'avenir, ce n'est pas un mystère: aussitôt que je serai guéri de la maudite fièvre qui me dévore, j'irai m'engager comme soldat à la ville la plus voisine. Au premier jour de bataille, je ne serai plus un embarras pour personne.

Le notaire et Conan étaient à bout d'objections, et ils pleuraient en silence.

— Monsieur Toussaint, emportez cet or et ces papiers, continua l'émigré. Puisque vous m'assurez que j'aurais réellement quelques dédommagements à réclamer du propriétaire actuel de ce château, je consentirai à passer ici trois jours encore afin de rétablir mes forces. Ce délai expiré, je quitterai le pays pour toujours, à moins...

— Une condition? parlez.

— A moins que d'ici là je n'aie vu l'acquéreur réel du domaine de Loch, et que je n'aie appris de lui-même les motifs de son désintéressement.

— N'espérez pas cela; je vous l'ai dit, c'est impossible... Si vous saviez... mais pendant ces trois jours nous trouverons sans doute un autre moyen...

— Il n'y en a pas d'autre, monsieur Toussaint, soyez-en sûr.

— Nous verrons; mais du moins, monsieur de Kerdren, dit le notaire en baissant la voix, daignez accepter, à titre de prêt, ce sac d'or, dont vous devez avoir besoin... ce sera à moi que vous le rendrez plus tard... Ne refusez pas un vieil ami qui vous supplie...

— Merci, Toussaint; je n'emprunterai rien que je n'aie la certitude de pouvoir rendre; n'en parlez plus, ce serait m'offenser.

Le légiste reprit le sac en soupirant.

— Il est un point cependant, dit-il avec insistance, sur lequel votre rigorisme se relâchera nécessairement; c'est au

sujet du legs de madame Labarre... vous n'avez aucune objection valable à élever contre cette restitution, dont vous connaissez la légitimité ?

— Vous vous trompez, mon cher Toussaint, répliqua Kerdren avec mélancolie ; tout bien considéré, je n'accepterai pas plus ce don que les autres. J'avais cruellement offensé cette malheureuse mère ; sa vengeance était juste. Plus cette vengeance a été terrible dans ses conséquences pour moi, plus je la bénis... Vous ne savez pas, Toussaint, continua-t-il d'un air d'égarement, combien j'étais coupable ! aussi le remords ne m'a pas laissé un moment de repos. Souvent la nuit je crois voir près de moi la chaste victime de ma déplorable étourderie. Ici même, la nuit dernière, elle m'est apparue, plus belle et plus touchante que jamais ; elle se penchait à mon chevet, comme une divinité consolatrice, et murmurait à mon oreille des mots de pardon... Vous avouerai-je ma faiblesse ? J'aurais quitté aujourd'hui ce château où je suis devenu étranger, si je n'espérais que la céleste apparition viendra m'y visiter encore une fois !

Le notaire était fort ému ; on eût dit un moment qu'il allait parler ; mais un puissant intérêt le retint sans doute et il se tut. Alfred reprit bientôt.

— Non, mes amis, la richesse, la considération, le bonheur ne seront plus mon lot. Tant que je souffre les humiliations, la misère, mes remords me semblent s'adoucir... à mesure que je plie sous le faix de cette malédiction prononcée contre moi devant la Pierre-Tremblante de l'île de Loch, il me semble que j'expie plus sûrement mes fautes... Si je redevenais riche et puissant, le remords me tuerait !

Alfred paraissait très fatigué ; Toussaint crut urgent de lui laisser prendre un peu de repos.

— Allons, monsieur de Kerdren, dit-il avec cordialité en se préparant à sortir, les difficultés qui nous arrêtent s'aplaniront, je l'espère. Nous trouverons bien quelque biais pour vaincre vos scrupules... Je vous reverrai bientôt, et j'en ai la certitude, vous serez devenu plus raisonnable.

— Vous savez, monsieur Toussaint, ce que vaut la parole 'un Kerdren, répliqua Alfred avec noblesse; ma détermination st prise, je n'en changerai pas.

Le vieux tabellion salua tristement et voulut sortir.

— Un moment ! s'écria Conan en courant à lui, vous ne passeriez pas, si je n'étais pas là pour lever la consigne...

— Quelle consigne?

La porte s'ouvrit et Toussaint aperçut dans le corridor deux ommes qui faisaient sentinelle, le fusil sur l'épaule ; deux utres veillaient également sous les fenêtres de la chambre 'honneur.

— Ah! on se défiait de moi, dit le tabellion.

— On ne s'en défie plus, répliqua Conan; pardonnez-nous, ionsieur Toussaint.

Il s'approcha des deux factionnaires.

— Mes amis, dit-il, ces armes ne sont pas nécessaires... nous ous étions trompés; M. Toussaint est l'ami le plus dévoué et plus fidèle de monseigneur!

Les deux pêcheurs, sans en demander davantage, s'inclinèent avec respect et livrèrent passage.

— L'ami le plus dévoué, le plus fidèle ! répéta Toussaint, h ! non, Conan; il y a une personne qui l'aime encore plus ue vous et que moi!

X

LE BIENFAITEUR

Le temps fixé par Alfred de Kerdren lui-même pour terme de on séjour au château de Loch s'écoula tranquillement. Grâce ux potions bienfaisantes du docteur taciturne de Saint-Illec, a fièvre n'avait pas reparu, et, sauf une grande faiblesse, le alade semblait entièrement guéri. Chaque jour, accompagné e Conan, il faisait des promenades charmantes dans l'île. Le ieux serviteur lui montrait, avec une complaisance empressée, es lieux auxquels se rattachait pour lui quelque agréable sou-

venir : il rappelait les circonstances qui pouvaient les rendre chers à l'émigré. Il vantait avec moins de chaleur les plantations magnifiques, les défrichements, les vastes et commodes bâtiments d'exploitation qui étaient l'œuvre du mystérieux acquéreur de Loch ; cependant, il s'arrangeait toujours pour qu'aucun des avantages de cette belle propriété ne passât inaperçu, et il semblait s'efforcer, par tous les moyens d'en rendre la jouissance désirable à son maître. Plusieurs fois même il crut avoir ébranlé ses résolutions, et il s'était hasardé à proposer timidement quelques changements, comme si la volonté d'Alfred eût été encore souveraine ; mais Kerdren lui avait répondu froidement : « Tu sais bien, Conan, que je ne suis plus rien ici ! » et le vieillard s'était tû en soupirant.

Néanmoins, partout où il passait, Alfred était traité par ses anciens vassaux comme s'il fût rentré purement et simplement dans les priviléges abrogés de sa famille. Pour eux, en dépit de la révolution et de ses conséquences, il était toujours le *seigneur* de l'île; et cela n'étonnera pas dans un pays où, aujourd'hui encore, le paysan breton donne fréquemment ce titre au modeste gentilhomme qui possède un coin de terre et une ruine où ses ancêtres ont possédé des comtés et des châteaux. Ni Toussaint, ni Conan, ni aucune des personnes employées à l'exploitation rurale n'avaient dit un mot qui pût donner un doute à cet égard. On assurait même que M. Bernard, le fermier de l'île, un Normand retors qui n'agissait jamais à la légère, était venu officiellement au château rendre hommage au maître, et prendre ses ordres. A la vérité, on ignorait ce qui s'était passé dans cette conférence, mais la démarche n'était pas moins significative, et la réintégration de M. de Kerdren dans son domaine paraissait constante. Alfred lui-même, soit pour ne pas chagriner Conan, qui le suivait partout, soit pour tout autre motif, n'avait pas cherché à désabuser ces braves gens, et il s'était contenté de sourire tristement quand ils lui exprimaient les espérances que leur inspirait son retour.

Le vieux majordome, cependant, devait bien savoir à quoi

s'en tenir sur ce chapitre. Toussaint était revenu plusieurs fois à la charge depuis l'explication qui avait eu lieu précédemment au château, et il avait renouvelé ses instances ; on n'avait pu rien obtenir de l'héritier de Kerdren, dont l'âme droite dédaignait les faux-fuyants et les arrière-pensées. Mais le calme et la sérénité d'Alfred, qui ne parlait jamais de son départ prochain, avaient donné à Conan une sorte de sécurité ; aussi ne s'attendait-il à rien, quand, vers la fin du troisième jour, au moment du coucher du soleil, la sonnette de son maître l'appela dans la chambre d'honneur.

Il trouva Alfred debout et habillé. Il tenait d'une main le petit paquet enveloppé d'un mouchoir, dont nous avons parlé tant de fois, de l'autre un bâton de coudrier qu'il avait coupé la veille dans un taillis du voisinage.

A la vue de ces préparatifs, dont le sens était si clair, Conan pâlit :

— Monseigneur, balbutia-t-il, est-ce que vous songeriez...

— Oui, mon cher Conan, l'heure est venue... Je profiterai de cette belle soirée pour traverser le détroit et le village de Saint-Illec sans être aperçu ou du moins reconnu, ce qui causerait peut-être quelque étonnement... Je te laisse le soin de colorer mon absence comme tu l'entendras. Je te charge aussi de mes remercîments pour l'hospitalité que j'ai reçue ici : tu les transmettras soigneusement, soit à Toussaint, soit à toute autre personne...

Conan se redressa brusquement.

— Nous n'en sommes pas encore là, reprit-il ; voyons, monseigneur, êtes-vous en effet résolu à partir ce soir même?

— J'y suis résolu.

— Alors, reprit le vieillard avec vivacité, je ferai ce qui m'a été expressément recommandé... Monseigneur, je vous supplie de prendre patience pendant une heure seulement; passé ce temps, je vous apporterai peut-être des nouvelles qui changeront votre détermination.

— Où vas-tu donc, Conan?

— A Saint-Illec... Me donnez-vous votre parole de ne pas quitter le château jusqu'à ce que vous m'ayez revu?

— Je ne sais si je dois...

— Une heure seulement!

— Eh bien, j'y consens; mais dis-moi du moins...

— Rien, je ne puis rien dire... adieu, monseigneur; vous avez promis!

Il sortit, et, un moment après, on entendit claquer la grille de la cour.

Demeuré seul, Alfred s'assit près de la fenêtre et tomba peu à peu dans une méditation profonde. Au moment de quitter, peut-être pour toujours, le toit de ses ancêtres, et d'aller affronter de nouveau les hasards d'une vie aventureuse, il éprouvait le besoin de se recueillir, de se rappeler une dernière fois les jours heureux de sa jeunesse, au lieu même où ils s'étaient écoulés. Bientôt il perdit le sentiment de la réalité présente. La nuit était venue; c'était à peine si la lune jetait quelques pâles rayons dans la chambre. Conan eût pu dépasser de beaucoup le terme fixé, sans que son maître absorbé dans ses pensées s'en fût aperçu. Cependant, l'heure n'était pas encore écoulée qu'un bruit de pas précipités résonna dans le corridor, et Conan ouvrit la porte. L'obscurité lui fit croire d'abord que la chambre était vide.

— Monseigneur, êtes-vous là? demanda-t-il avec inquiétude.

— Qu'y a-t-il? que me veut-on? dit Alfred en tressaillant.

Il s'était levé, et sa silhouette se dessinait en noir sur les teintes blanchâtres que projetait la lune.

— Est-ce toi, Conan? reprit-il en poussant un long soupir! oh! quelles délicieuses images se sont enfuies à ton approche; Mais quelles nouvelles viens-tu m'apporter? Puis-je enfin te dire adieu et me mettre en chemin?

— Non, monseigneur; vous avez promis vous-même à M. Toussaint de rester à Loch, si la personne qui a acheté secrètement vos propriétés se montrait à vous, et justifiait son intervention dans vos affaires... Vos conditions sont acceptées; on consent enfin à vous voir.

— Quand donc?

— A l'instant même, si vous voulez me suivre.

— Où me conduiras-tu?

— A la ferme, où M. Toussaint va se rendre avec cette personne inconnue. — Alfred hésita.

— A quoi bon? dit-il lentement; j'ai accepté mon sort... je eux garder ma misère... Voyons cependant ce bienfaiteur moeste qui a tenté de relever notre maison de ses ruines; je lui ois des égards et des remercîments!

Il prit le bras de Conan, et tous les deux sortirent du château. Ils suivirent un moment la grande avenue, puis, tournant à roite, ils s'engagèrent dans un sentier qui devait les conduire la nouvelle ferme. L'émigré était retombé dans ses réflexions nélancoliques. Au contraire, plus on avançait, plus le vieil ntendant donnait des marques d'agitation intérieure. Parfois grommelait tout bas et s'arrêtait brusquement; puis il se renettait à marcher avec une rapidité extraordinaire. Alfred ne emarquait pas cette bizarrerie de son compagnon de route. ne fois pourtant il lui demanda :

— As-tu une idée de la personne que nous allons trouver à a ferme, ami Conan? J'avoue que ce mystère commence à iquer ma curiosité...

— Je... je ne sais rien, monseigneur, répondit le vieillard 'une voix étouffée.

Et le silence ne fut plus interrompu pendant le reste de la oute.

Bientôt ils sortirent de l'ombrage épais que formaient les lantations, et un admirable spectacle s'offrit à leurs yeux. Ils taient arrivés à l'extrémité de l'île, du côté du sud. Cette parie, qui était unie et découverte, s'étendait le long du canal, et britée qu'elle était contre les vents du large, elle se parait de rairies verdoyantes et de magnifiques moissons. Dans une anractuosité du rivage, on entrevoyait le village de Loch, son locher svelte, ses masures au toit de chaume, où brillaient uelques rares lumières, et enfin son petit port, où quelques pêcheurs halaient en ce moment leurs barques, en poussant des

cris aigus et cadencés comme un chant. En face, s'élevait la nouvelle ferme, avec ses vastes granges, ses somptueuses étables, sa maison blanche et proprette, ses jardins en terrasse, habitation animée et riante que plus d'un bourgeois de nos jours eût préférée au vieux et sombre château lui-même. Derrière la ferme, le bras de mer brillait aux rayons de la lune, et par-delà la mer, la côte du continent se projetait, comme une ligne sombre, sur le firmament semé de millions d'étoiles.

Les deux promeneurs se dirigèrent vers l'entrée principale ; mais au moment de pénétrer dans la cour carrée, au fond de laquelle était la maison d'habitation, Conan fit halte encore une fois :

— Monseigneur, dit-il avec véhémence en saisissant la main de son maître, j'ignore ce qui arrivera... Seulement, je vous en supplie, ayez toujours présent à la pensée ce que vous devez à votre rang et au nom que vous portez.

Alfred voulut lui demander l'explication de cette boutade énigmatique, le bonhomme ne lui en laissa pas le temps. Il entraîna Kerdren dans cette vaste cour où l'on entendait çà et là de sourds beuglements, des bêlements étouffés. Arrivé dans la maison, il souleva un loquet, et ils entrèrent dans une salle basse; M. Bernard, le fermier, soupait avec sa famille et ses domestiques.

A la vue de Conan, et surtout d'Alfred, tout le monde se leva respectueusement. M. Bernard, bel homme de trente ans, au visage fleuri et vermeil, aux manières souples et polies, s'avança pour les recevoir. L'intendant lui dit quelques mots à voix basse.

— Ils ne sont pas arrivés encore, reprit le fermier, et je n'ai reçu aucun avis... mais, s'il en est ainsi, ils ne sauraient tarder.

— C'est bien, je vais attendre, dit Alfred.

Il monta un large perron de pierre, et atteignit la terrasse plantée de jeunes tilleuls, d'où l'on apercevait tout le canal et même le village de Saint-Illec, sur la rive opposée. Il se mit à

se promener dans l'allée principale; Conan et le fermier s'arrêtèrent à quelque distance pour causer.

Le temps était magnifique ; la brise du soir s'était affaiblie jusqu'aux proportions d'un vent tiède et parfumé. Le flot paresseux battait lourdement la grève. La mer avait cette phosphorescence singulière qu'elle acquiert parfois pendant les chaudes soirées d'été, et que les uns attribuent à l'électricité, d'autres à d'innombrables animalcules lumineux; toujours est-il que le détroit ressemblait à un fleuve de feu. Les rochers, dont le chenal était encombré, formaient comme des pointes sombres qui s'élevaient au centre de plusieurs cercles d'écume. Parfois des masses pesantes glissaient au loin sur les eaux, tandis qu'une voix chevrotante chantait quelque vieille ballade bretonne; c'étaient des marins qui revenaient de la pêche et regagnaient le port après une journée de fatigues.

Alfred, les bras croisés sur la poitrine, promenait vainement ses regards à la surface argentée des eaux. Enfin, cependant, il vit apparaître au loin un objet mobile qui semblait se diriger vers la terrasse. On ne pouvait encore en préciser la forme, mais des jets lumineux trahissaient à intervalles réguliers le mouvement de deux avirons. Bientôt il fut facile de distinguer une petite embarcation qui contenait plusieurs personnes; un batelier à l'avant ramait avec activité, à l'arrière deux voyageurs étaient assis et immobiles.

Ce fut sur ces deux passagers que se porta d'abord l'attention d'Alfred. La lune du haut du ciel versait sur eux en abondance sa lumière pure et nacrée. Aussi, avant même que le canot eût atteint le rivage, Kerdren avait-il reconnu le tabellion Toussaint pour l'une des personnes assises à l'arrière; l'autre était une femme enveloppée d'un long voile blanc.

L'émigré passa la main sur son front :

— Une femme! murmura-t-il tout pensif; c'est une femme qui me témoignait en secret tant de dévoûment!... Qui peut-elle être?... A moins que quelqu'une de ces aimables dames que j'ai connues autrefois dans les châteaux du voisinage...

Et un léger sourire effleura ses lèvres à ce souvenir de sa jeunesse.

Cependant la barque avait touché le bord en face de la ferme. Le vieux notaire sauta le premier à terre, mais si malheureusement, que son soulier à boucle et son bas noir furent atteints par une lame perfide. Malgré cet accident, il se retournait pour offrir sa main à la dame qu'il accompagnait; mais celle-ci, sans attendre son aide ou celle du batelier, se leva d'un air d'impatience fébrile et s'élança légèrement sur la plage. En apercevant Alfred, qui se penchait au-dessus du parapet avec curiosité, elle s'enveloppa plus soigneusement dans son voile.

— Je ne la connais pas, murmura Kerdren; je m'étais trompé... Je m'y perds!

Bernard et Conan s'étaient empressés d'aller ouvrir la porte d'une petite voûte qui donnait sur la mer. Après avoir échangé quelques paroles avec les nouveaux venus, ils restèrent en arrière, tandis que Toussaint et sa compagne s'avançaient seuls vers Alfred.

La dame au voile blanc paraissait vivement émue; son pas était incertain. Elle, si souple et si légère tout à l'heure, s'appuyait maintenant sur le bras débile du vieux notaire. Du reste, il était absolument impossible de juger de sa taille ou de ses traits sous l'épais tissu qui les cachait.

Alfred salua poliment.

— Une belle nuit, monsieur de Kerdren! dit le notaire avec un mélange d'humeur et de déférence, une soirée délicieuse!... mais elle convient mieux aux personnes de votre âge qu'à celles du mien... Ce petit brouillard blanc ne vaut rien pour les catarrhes, et l'eau salée qui s'introduit dans les chaussures n'a jamais eu le pouvoir de guérir les rhumatismes!

— Ce n'est pas moi, mon cher Toussaint, qui ai choisi le lieu et l'heure, répliqua Alfred distraitement.

— C'est vrai, c'est vrai; mais vous avez une volonté si opiniâtre... Ma foi! je ne sais ce qui serait arrivé si une volonté, aussi ferme que la vôtre pourtant, n'eût cédé à la néces-

sité... Enfin vous n'aurez plus désormais de motifs pour partir; vous avez voulu voir la personne qui s'était liguée avec moi pour vous conserver intact votre héritage, et, malgré sa répugnance, elle s'est rendue à votre désir... elle est devant vous.

Alfred s'inclina de nouveau.

— J'aurais été en effet bien ingrat envers elle, dit-il, si, quelleque soit la détermination que m'inspirera ma conscience, je n'avais cherché l'occasion de lui exprimer ma reconnaissance... Il y avait cruauté à me refuser cette satisfaction, et maintenant qu'elle m'est accordée, je me vois dans la nécessité de me montrer plus exigeant encore.

Il s'interrompit, espérant que la dame préviendrait son désir. Elle ne bougea pas.

— J'ignore, continua Kerdren en l'examinant de son œil pénétrant, le nom et le rang de ma bienfaitrice ; j'ignore surtout à quels titres elle a cru devoir m'offrir son dévoûment et ses services... Elle me cache jusqu'aux traits de son visage.

Cette fois, l'inconnue fit un mouvement comme si elle allait parler; mais ce fut seulement après un assez long intervalle qu'une voix faible et comme brisée s'éleva derrière la gaze du voile.

— Monsieur de Kerdren, disait-on, à quoi vous servirait de connaître mon nom et ma personne? Sachez seulement qu'en coopérant avec M. Toussaint à la conservation de vos biens, j'ai cru acquitter une dette sacrée; c'est moi qui vous devrais des remercîments si...

— Grand Dieu!... cette voix! s'écria Kerdren hors de lui; madame... mademoiselle... par pitié, ne vous jouez pas de moi plus longtemps. Qui êtes-vous? Au nom du ciel, laissez-moi voir votre visage!

Elle hésita, mais elle finit par lever son voile d'une main tremblante... C'était madame Gervais; c'était la belle et douce créature qui avait veillé Alfred pendant une nuit de fièvre; c'était aussi Joséphine Labarre.

Alfred poussa un cri.

— Elle... Joséphine ! balbutia-t-il. Oh ! les morts sortent-ils donc du tombeau ?

La jeune femme sourit.

— Je ne suis pas un fantôme, monsieur de Kerdren ; le tombeau ne s'est pas encore refermé sur moi, quoique je sois morte pour le monde, morte pour mes amis comme pour mes ennemis.

— Morte ? répéta machinalement Alfred.

— Voilà le secret que nous vous cachions, reprit le notaire en s'avançant à son tour ; à la vérité, le bruit de la mort de mademoiselle Labarre se répandit la nuit même de votre départ pour l'émigration, mais il n'en était rien ; cette chère enfant put quitter le pays quelques jours après, et elle se rétablit complétement. Néanmoins elle désira laisser croire à Saint-Illec qu'elle était morte en effet ; et vous comprendrez cette résolution, qu'elle prit de concert avec sa mère, si vous vous rappelez l'événement qui attira sur elle le mépris des gens du voisinage... Depuis cette époque mademoiselle Labarre a habité Nantes, où elle a vécu très retirée, dans les bonnes œuvres et les prières. Quand par hasard elle vient ici, elle veut toujours être couverte d'un voile épais, comme vous la voyez.

Dans ce premier moment de trouble, Alfred était incapable de comprendre ces explications. Une seule chose lui semblait nette et précise : Joséphine était vivante.

— Mais alors, reprit-il avec chaleur, c'est vous que j'ai vue à mon chevet pendant ce terrible accès de fièvre... Oh ! je vous reconnais, je vous reconnais !

— C'était moi.

— Je savais bien, s'écria Kerdren transporté, que cette femme divine, ces soins empressés, ces paroles consolantes, tout cela n'était pas un rêve !... Joséphine, vous vous souvenez donc que dans cette bienheureuse nuit, où je croyais déjà que vous et moi nous n'appartenions plus à ce monde, vous m'avez accordé un pardon généreux et complet ?

— Mon pardon ! monsieur de Kerdren, dit la jeune femme d'une voix vibrante, ne serait-ce pas à moi plutôt d'implorer le

vôtre? Ne sais-je pas quels malheurs vous ont accablé pendant dix années par le fait d'une personne... que je dois aimer et respecter malgré ses fautes? Une injure, fatale dans ses conséquences, mais frivole dans son principe, méritait-elle une aussi longue, une aussi dure punition? Oui, c'est à moi de m'humilier devant vous, monsieur de Kerdren, c'est à moi de vous supplier...

— Ce n'est pas tout, interrompit l'émigré emporté par ses souvenirs; dans cette nuit délicieuse dont chaque circonstance est gravée là... vous avez prononcé, Joséphine, des paroles bien chères à mon cœur! Vous avez dit... oh! cet aveu, si plein pour moi d'espérances, était-il aussi une réalité?

Mademoiselle Labarre baissa les yeux et rougit.

— Il y aurait eu de l'inhumanité, murmura-t-elle, à blesser les fantaisies d'un pauvre malade que transportait la fièvre...

— C'est donc là que commence le rêve? répliqua Kerdren avec un accent de profonde tristesse; j'avais cru entendre de votre bouche... Pourquoi m'avez-vous désabusé?

Ils se turent tous les deux. Le notaire Toussaint, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, crut devoir intervenir:

— Vous comprenez maintenant, mon cher Alfred, reprit-il d'un ton affectueux, combien vos scrupules sont mal fondés quand vous refusez d'accepter la restitution de votre patrimoine; c'est de la justice simple et rigoureuse. Madame Labarre, qui avait soulevé la population contre vous, s'est repentie de ses violences quand elle a pu en mesurer froidement la terrible portée; j'ai été témoin de ses remords, et j'ai encouragé de tout mon pouvoir sa résolution de compenser dans son testament le dommage qu'elle vous avait causé. Après sa mort, sa noble fille a voulu que la réparation fût plus complète encore. Votre domaine était alors en vente; elle imagina de l'acheter, afin de vous le rendre quand les temps seraient devenus plus paisibles. Elle mit donc à ma disposition les fonds nécessaires, ce que lui permettait la fortune considérable dont elle venait d'hériter. Seulement elle exigea impérieusement que son in-

tervention dans cette affaire fût un mystère pour tout le monde, et je dus lui jurer un secret absolu.

« Mais, en nous occupant de votre fortune, nous n'avions garde d'oublier votre personne. Suivant toutes probabilités, vous n'aviez trouvé à l'étranger que des ressources bornées, et nous eussions bien voulu pouvoir vous venir en aide dans votre exil. Malheureusement nous ne réussîmes pas à avoir de vous des nouvelles positives ; les recherches, les informations furent inutiles. La guerre qui existait entre l'Angleterre et la France, les perturbations sociales, les discordes civiles rendaient les communications très difficiles, sinon tout à fait impossibles. Il nous fallut donc attendre une occasion de réparer envers vous les injustices du sort, si toutefois vous n'aviez pas succombé à la peine.

« Grâce au ciel, cette douleur ne nous était pas réservée. Quand nous avons eu connaissance du décret du premier consul qui ordonnait la clôture de la liste des émigrés et permettait aux proscrits de regagner leurs foyers, nous avons conçu l'espoir que vous ne pourriez résister au désir de visiter votre ancien domaine. Aussitôt les ordres ont été donnés pour vous recevoir; le château a été pourvu de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable et commode. Nous ne voulions pas mettre Conan dans la confidence de nos projets, de peur que son caractère fantasque, exagéré dans le dévoûment, ne se jetât à la traverse. Nous nous contentâmes de lui annoncer vaguement l'arrivée prochaine d'un personnage important qui devait s'établir à Loch ; en réalité, c'était vous, vous seul, qui étiez attendu, et nous comptions sur Conan pour vous y accueillir, sans avertissement préalable, dès que vous paraîtriez.

« Mais ce n'était pas tout. Il était à craindre aussi que votre ombrageuse susceptibilité de caste ne vous fît repousser une intervention étrangère dans vos intérêts. Pour rassurer entièrement une excessive délicatesse, je préparai ce compte où vous avez constaté des *irrégularités*... un chef-d'œuvre! monsieur, et qui ne vous eût pas laissé le moindre scrupule à une autre époque de votre vie... Mais votre raison a mûri dans

'adversité; un simple coup d'œil vous a suffi pour découvrir ce que je croyais impénétrable. Quoi qu'il en soit, cette explication franche et loyale doit avoir satisfait vos scrupules, et vous ne nous affligerez pas plus longtemps, je l'espère, par un refus dont une fierté mal fondée pourrait seule être désormais la cause. »

Alfred écoutait en silence, les yeux fixés sur Joséphine.

— Croyez ce que vous dit notre ami M. Toussaint, reprit-elle à son tour, en joignant les mains; monsieur de Kerdren, ne soyez pas impitoyable pour moi, pour la mémoire de ma pauvre mère. Tous les maux qui vous ont accablé pendant dix années, et dont j'ai surpris l'aveu dans la nuit que vous rappeliez tout à l'heure, tous ces maux sont notre ouvrage... Si vous saviez combien j'ai souffert de cette pensée! De grâce, rendez-moi le repos; apaisez les mânes de ma mère qui gémissent au fond de leur tombe! Pour vous présenter humblement ma demande, je suis revenue dans ce pays où mon nom est haï, méprisé; j'ai renoncé au vœu solennel que j'avais formé intérieurement de ne me montrer à qui que ce fût dans ce lieu où j'ai été abreuvée de honte... Au moment où je vais retourner, et cette fois pour toujours, à la paisible retraite que j'ai trouvée loin d'ici, après mes malheurs, laissez-moi emporter la consolation que d'anciens torts sont enfin effacés. Monsieur de Kerdren, bon et généreux Alfred, ne résistez pas à mes instances, et je vous bénirai tout le reste de ma vie, et j'appellerai sans cesse sur vous dans mes prières les miséricordes du ciel!

La voix plaintive de Joséphine, son attitude suppliante, ses larmes, semblaient devoir la rendre irrésistible. Pendant qu'elle parlait, Toussaint avait eu recours plus d'une fois à son mouchoir et à sa tabatière. Néanmoins, Alfred restait sombre, comme si ces ardentes prières eussent glissé sur son cœur.

— Non, dit-il enfin d'un ton sec, la dignité de mon nom me défend d'accepter ces bienfaits... Mademoiselle Joséphine Labarre s'exagère ses prétendues obligations à mon égard... Qu'elle reprenne ce qui lui appartient selon la loi; je n'ai rien à y prétendre.

Ces paroles avaient été prononcées avec dureté. Joséphine lui jeta un regard plein de douleur et de reproche :

— Ah ! murmura-t-elle, vous n'avez jamais été injuste et cruel qu'envers moi seule !

Et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance. Les traits de l'émigré perdirent leur expression farouche.

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! dit-il avec chaleur en lui prenant la main; je ne me montre pas en effet assez reconnaissant de tant d'abnégation... Joséphine, si, ainsi que je l'ai cru un moment, un seul, vous m'aviez aimé comme je vous aime, tout eût pu se réparer peut-être...

Joséphine retira sa main sans répondre.

— Eh ! parbleu ! s'écria le notaire avec une sorte d'impatience, il faut être bien aveugle pour ne pas voir...

Un geste rapide de Joséphine lui coupa la parole. Alfred remarqua ce mouvement.

— Qu'y a-t-il, monsieur Toussaint? s'écria-t-il; parlez, je vous en prie... est-ce qu'il serait possible... Oh ! il faut sortir enfin de cette anxiété terrible !... Joséphine, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous adjure de répondre: m'aimeriez-vous assez pour consentir à devenir ma femme?

— Sa femme, répéta Toussaint avec étonnement, comme si cette pensée ne lui fût pas encore venue; eh bien ! de par tous les diables ! pourquoi pas? Les temps sont bien changés pour la noblesse, et, de quelque manière que tournent les choses, il faudra s'attendre désormais à voir souvent de pareilles alliances.

Joséphine était vivement agitée; elle avait rabattu son voile sur son visage, et, suffoquée de sanglots, elle paraissait incapable de parler.

— Un mot, de grâce, un seul mot ! reprit Alfred avec une violence toujours croissante; Joséphine, ma vie va dépendre d'une parole de votre bouche !

Par un puissant effort de volonté, mademoiselle Labarre parvint enfin à modérer ces sentiments tumultueux qui lui ôtaient la voix :

— A quoi bon une pareille question? soupira-t-elle; je n'y

épondrai pas, je ne dois pas y répondre... Que sont mes pas-
ions personnelles en présence des grands intérêts que nous
vons à discuter ici?

— Quoi! mademoiselle, ne comprenez-vous pas que si mon
onneur m'ordonne de refuser les dons d'une étrangère que
'ai gravement offensée autrefois, je pourrais tout accepter de
a femme que j'aime et dont je serais aimé, à qui je donnerais
non nom, à qui je consacrerais toutes les heures de ma vie?

Les yeux de Joséphine brillèrent; ses lèvres sourirent fai-
lement derrière son voile. Cependant elle répondit en s'effor-
ant de raffermir sa voix:

— Y pensez-vous, monsieur de Kerdren? vous, le descendant
les preux et des illustres seigneurs dont les noms sont inscrits
ux pages de l'histoire, épouser la fille de l'ancien corsaire
abarre?

— Il faudrait remonter bien des générations de mes ancê-
res pour trouver un homme aussi brave et aussi redouté des
nnemis de la France.

— Mais ma mère, Alfred? Avez-vous oublié ma mère et
ette nuit fatale où elle vint, avec une bande de forcenés, por-
er le pillage et la désolation dans votre demeure?

— Je me souviens de ce jour où, par un jeu cruel, j'outra-
geai publiquement une belle et chaste enfant dont le seul tort
nvers moi avait été de repousser avec indignation des homma-
ges déshonorants. Je me souviens que la vengeance d'une
mère, si lâchement offensée dans la personne de sa fille, ne
pouvait qu'être juste et légitime. Je me souviens enfin que si
non imprudence d'autrefois a condamné mademoiselle Labarre
se cacher et à rougir dans son pays natal, c'est à moi de lui
aire relever la tête, de lui rendre la considération, le respect
uxquels elle a droit partout.

Joséphine poussa un profond soupir.

— Prenez garde, Alfred, reprit-elle, cette réprobation qui
pèse sur moi est plus redoutable que vous ne pensez... J'aurais
voulu vous cacher cette vérité de peur d'aggraver vos regrets;
mais les préjugés sont aveugles et ne pardonnent pas. Bien

que, pour la plupart des gens du voisinage, j'aie expié par une mort malheureuse la funeste épreuve dont vous avez gardé la mémoire, mon nom est resté pour eux un symbole de scandale et de moquerie. Je n'oserais me montrer ici à visage découvert; les railleries et l'insulte éclateraient sur mon passage. Cessez donc de vouloir vous associer, vous, comblé d'honneurs, à la honte qui pèse sur moi; si courageux et si fort que vous soyez, ce fardeau serait trop lourd et vous écraserait peut-être...

— Eh bien! si le fardeau est lourd, c'est une raison de plus pour que j'en exige ma part, s'écria impétueusement Kerdren. Je vous dis qu'il m'appartient de lutter avec vous contre la malice des hommes... D'ailleurs, Joséphine, votre exquise délicatesse ne vous aurait-elle pas exagéré le mal? Il est impossible que le souvenir de cette sotte plaisanterie, après tant d'années...

— Ecoutez, interrompit mademoiselle Labarre en étendant le bras vers le canal.

Une barque passait devant la terrasse, et le jeune batelier qui la conduisait chantait d'une voix retentissante :

. . . . . .
Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche ne s'ébranla pas,
Elle ne trembla pas.

La barque s'éloigna, et le reste de la chanson s'éteignit au milieu du clapotement des lames. Joséphine souriait avec amertume :

— Vous le voyez, monsieur de Kerdren, reprit-elle, le temps n'a pas affaibli le scandale de cette aventure... Les misérables couplets que vous venez d'entendre sont devenus populaires à l'île de Loch comme à Saint-Illec; dans les cabarets, au foyer des chaumières, partout, jusque dans votre maison, ils frapperont incessamment vos oreilles. La mère les chante à son enfant pour l'endormir le soir, et l'enfant les répète en se jouant... On raconte encore souvent le triste événement auquel ils se

ıpportent; mais les faits sont dénaturés, travestis, augmen-
s de tous les accessoires qu'ont pu y ajouter les imaginations
ıperstitieuses de nos paysans bretons; mon nom, celui de
a mère, sont prononcés avec d'étranges et honteux commen-
ires... Vous voyez bien, ajouta-t-elle avec une espèce d'éga-
ment, qu'à ce mal invétéré il n'y a pas de remède. Comment
onsieur de Kerdren, le roi et l'idole de cette population, ose-
ait-il attaquer en face ses préjugés? Comment oserait-il lui
ire : « Cette femme, que vous poursuivez de vos risées, cette
mme, qu'il est d'usage parmi vous de railler et de maudire,
ette femme est la mienne!

Kerdren hésita, mais quelques secondes seulement.

— Eh bien! Josèphine, s'écria-t-il avec une énergie nou-
elle, j'aurai ce courage, et le succès couronnera mes efforts.
ai conçu un projet... Ce qui a été l'instrument de votre abais-
ement devra servir à votre réhabilitation... Ayez confiance en
oi ; ayez confiance en vous-même et en Dieu. Joséphine, malgré
os craintes, ma détermination n'a pas changé ; et c'est en toute
onnaissance de cause que je vous adjure encore une fois de
épondre à cette question : Voulez-vous être ma femme?

La jeune fille chancela comme si elle allait tomber en faiblesse.

— Grâce, mon ami! dit-elle, cette lutte m'a épuisée... je
uis à bout de courage et d'efforts.., épargnez-moi, par pitié!
pargnez-moi!

Alfred s'élança pour la soutenir.

— Joséphine, murmura-t-il avec passion, comment faut-il
ue j'interprète...

Joséphine appuya doucement la tête sur son épaule.

— Eh! qu'est-il besoin d'un aveu, mon Alfred? répliqua-t-
lle bien bas, ne vous ai-je pas déjà dit mon secret?... Je
ous aime plus que ma vie... J'ai voulu lutter, je suis vaincue...
h bien donc! que mon sort s'accomplisse!

Et l'on eût vu, à la pâle clarté de la lune, les deux fiancés se
éunir dans un pudique embrassement.

— Voilà ce que j'espérais! s'écria le notaire en se frottant
s mains.

— Voilà ce que je craignais! s'écria Conan en levant les yeux au ciel.

Quant à M. Bernard, le fermier, il pensa peut-être beaucoup de choses; mais, en véritable Normand, il ne dit rien.

XI

LA FÊTE

Par une belle journée d'automne, l'île de Loch tout entière présentait un aspect de fête. Depuis le matin, la cloche argentine du village chantait un cantique d'allégresse dans son clocher aux dentelles de pierre. La population bretonne de dix lieues à la ronde, semblait s'être donné rendez-vous à Loch pour une grande solennité. Une flottille de barques, de canots, de chaloupes, d'embarcations de tous genres et de toutes formes, traversait incessamment le canal, et venait déposer sur la grève, qui de beaux messieurs et de belles dames en costumes de cérémonie, qui des paysans, des matelots, des pêcheurs, avec leurs femmes et leurs filles, en habits des grands jours. Les bourgeois se dirigeaient gravement vers le château, centre de réunion pour les invités d'importance; les autres, impatients de plaisir, se répandaient dans l'île, où étaient organisés des jeux alors en usage dans le pays.

C'était particulièrement dans l'avenue de chênes conduisant du village au château, que la foule était compacte et variée. L'habitant des environs de Lesneven, avec ses grandes culottes, ses jambes nues et sa calotte de laine bleue, se pressait contre l'élégant habitant des environs de Landivisiau, au costume noir, taillé à la mode du temps de Louis XIV. L'habitant de Plougastel, avec son bonnet phrygien brun clair, ses longs cheveux, sa capote à capuchon et sa ceinture de mouchoirs de Chollet, contrastait avec le Léonais aux guêtres écarlates, ornées de boutons argentés, aux larges ceintures de cuir garnies de plaques brillantes. L'imagination la plus féconde n'aurait

ı concevoir l'innombrable variété de formes qu'affectaient les iffures des femmes. Les unes ressemblaient à un vaisseau guant à pleines voiles, d'autres à des obélisques, d'autres fin à des couronnes; mais le plus souvent la toile ou le li-ıı, disposés d'une manière bizarre, eussent défié l'œil de ur trouver la moindre similitude avec quelque objet connu. es matelots de la marine nationale, reconnaissables à leurs emises de couleur, à leurs chapeaux de cuir bouilli et à leurs harpes éclatantes, ajoutaient encore à l'effet pittoresque de tte multitude bariolée.

Cette foule, comme on peut le croire, n'était ni tranquille ni lencieuse. Là, un orchestre rustique, installé sur des ton-aux vides, faisait sauter les beaux fils et les coquettes de llage au son du bigniou, de la bombarde et du tambourin. us loin, des jeunes gens vêtus de toile, alertes et dispos, urs longs cheveux retenus par un ruban autour du front, se éparaient à se disputer le prix de la course. Une espèce de u de paume, adjacent à l'allée principale, était réservé pour lutte, cet exercice si cher à la jeunesse bretonne. Au centre élevait un mai, chargé des prix que devaient remporter les inqueurs. Ces prix consistaient en un jambon fumé, en un ıapeau garni d'une boucle de cuivre, et même en une splen-de montre d'argent, qui brillait au haut du mât, fascinante ımme le miroir destiné à attirer les alouettes. Déjà les spec-teurs et les acteurs s'assemblaient sur le futur théâtre du ımbat. Les athlètes se faisaient remarquer à leur chemise et leur pantalon de grosse toile, bien serrés autour du corps, à torsade de paille qui retenait leurs cheveux. Ils étaient as-stés de quelques vieillards, anciens lutteurs émérites, dési-nés pour servir de juges du camp, et de quatre surveillants, ıargés de la police du champ-clos. Trois de ces importants nctionnaires brandissaient de longs fouets, pour modérer s curieux trop ardents, tandis que le quatrième, armé d'une ɔêle à frire bien noire et bien enfumée, se chargeait de gulariser les genoux mal alignés dans le cercle des specta-urs. Mais, ce qui excitait surtout l'admiration des invités, de

distance en distance on trouvait, sous la feuillée, des cantines pantagruéliques où l'on distribuait à tous venants des verres de cidre, de vin ou même d'eau-de-vie, sans autre condition que celle de boire à la santé du seigneur de Kerdren et de la dame sa nouvelle épouse, condition que les consommateurs acceptaient volontiers, comme on peut croire. Aussi les cris joyeux, les vivats, les sons des instruments, auxquels se mêlaient par intervalles des décharges de pistolets en signe de réjouissance, formaient-ils un vacarme assourdissant qui eût couvert celui de la mer et des vents pendant une tempête d'équinoxe.

Or, pendant que le commun des invités se livrait aux séductions de la fête, plusieurs graves personnages, notables habitants de l'île de Loch, se tenaient un peu à l'écart et devisaient à l'ombre d'un chêne trois fois centenaire. Un tonneau de vin était en perce à côté d'eux, et ils n'avaient aucun scrupule de vider et de remplir leurs verres quand l'envie leur en prenait. La conversation était très animée dans cette réunion de privilégiés, et elle roulait sur l'événement qui servait de prétexte à ces réjouissances.

— Je vous assure, maître Pierre, disait Yvon-le-Rouge d'un air capable, qu'il y a dans tout ceci de quoi bouleverser les meilleures cervelles de la paroisse, et certes il s'y en trouve plusieurs de bonnes... Comment! nous sommes ici une douzaine de fidèles serviteurs de l'ancienne famille, et, à l'heure qu'il est, nous ne savons encore ni le nom, ni le rang, ni rien de ce qui concerne la nouvelle dame de Kerdren?

— C'est vrai, ça, au moins; nous n'avons même pas vu sa figure, et nous ne saurions dire si elle est jeune ou vieille, après tout.

— Tu as raison, Yvon-le-Rouge, reprit Pierre le pêcheur, devenu bien vieux et bien cassé depuis le commencement de cette histoire; toi et moi pourtant, nous aurions peut-être quelques titres à la confiance de monseigneur. Te souviens-tu de notre traversée à l'île de Jersey en 89? Sainte Vierge! quel temps! la pauvre Geneviève, ma barque d'alors, était constam-

ment sous l'eau, et il nous fallait nous attacher aux manœuvres pour ne pas être emportés par les lames... Oui, oui, pendant les trente-six heures que dura la bourrasque, il n'y eut pas une minute où nous ne fussions en danger de mort!... Mais il s'agissait de sauver notre maître, à qui l'on voulait faire *avaler sa gaffe*, comme on dit, et nous ne regardions pas au danger.

— C'est, ma foi! vrai, Pierre; nous avons passé là une ou deux journées comme il n'y en a guère dans la vie d'un marin, reprit Yvon-le-Rouge; mais si nous ne nous épargnâmes pas, M. de Kerdren ne s'épargnait pas davantage, c'est une justice à lui rendre. Je me souviens de lui avoir vu les mains ensanglantées par un grelin qu'il avait saisi pendant un coup de mer; il fut renversé du choc, mais il ne lâcha pas prise... C'est un gars solide, allez! que monseigneur... et écoutez, Pierre, si vous et moi nous n'avons pas écouté cette vieille histoire, il paraît que d'autres ne l'ont pas oubliée non plus... Le tabellion, M. Toussaint, m'a déjà touché un mot de certaines choses, et je l'ai vu ce matin vous prendre à part... ce n'était sûrement pas pour vous parler du vent qui soufflait il y a trois jours!

Et le brave homme se mit à rire bruyamment en se frottant les mains.

— Oui, oui, monseigneur est plein de bontés, répliqua le vieux pêcheur avec un accent de reconnaissance; désormais, quand le temps sera trop mauvais pour aller en mer, je pourrai rester au coin de mon feu à boire un coup d'eau-de-vie et à faire cuire des raves sous la cendre; la nuit, quand le noroît sifflera trop fort autour de ma cabane, je continuerai de dormir dans mon lit de paille de maïs, et je ne m'inquiéterai plus de laisser passer l'heure de la marée... Que Dieu bénisse monseigneur Alfred!... Mais, toi aussi, mon gars, il paraît que notre maître a songé à toi?

— Peut-être bien que oui, reprit le pêcheur d'un air de fausse modestie; on verra plus tard... Ecoutez donc, pourquoi ne serais-je pas patron d'une barque à moi aussi bien qu'un autre?...

Mais il ne faut faire envie à personne avant que le moment soit venu!... Eh bien! voyez, Pierre, voyez, bonnes gens, je passerais sur cette bonne aubaine ou sur toute autre, si seulement on pouvait me dire qui est notre nouvelle maîtresse, d'où elle vient et comment elle s'appelle.

La mère Penhoël, la virago qui était venue annoncer l'arrivée des pillards la nuit de la fuite d'Alfred, s'était glissée dans ce conciliabule et écoutait la conversation. Elle ôta de sa bouche une petite pipe noire et luisante, et répliqua en sirotant un verre d'eau-de-vie :

— Notre-Dame-d'Auray! Yvon-le-Rouge, on prétend que nous autres femmes, nous sommes curieuses; mais après vous, s'il en reste, tas de bavards d'hommes que vous êtes!... Que t'importe, à toi, si notre nouvelle dame est ceci ou cela, du moment que monseigneur l'a choisie? Il m'aurait prise moi-même, moi, une pauvre veuve qui n'a que son honneur, qu'aurais-tu à dire, je te le demande?

Elle vida lestement son verre d'eau-de-vie, fit claquer sa langue et continua sa pipe, sans s'émouvoir des risées des assistants. Yvon-le-Rouge seul ne prit aucune part, du moins en apparence, à ces moqueries.

— Ecoutez donc, mère Penhoël, dit-il; certainement une dame comme vous en vaudrait bien une autre, et s'il s'agissait de manier un aviron, de virer au cabestan ou d'avaler un verre de *dur*, on trouverait difficilement votre pareille... Mais, pour ce qui est de la nouvelle épouse de monseigneur, j'ai mes idées, voyez-vous, et on m'a conté des choses...

— Eh bien! qu'est-ce qu'on t'a conté? voyons! reprit Jean le Baleinier, c'est difficile à décrocher comme une ancre dans le roc!

—Suffit, suffit, camarade Jean; mais enfin, vous conviendrez avec moi qu'il y a quelque chose là-dessous... La dame est toujours voilée, et nul ne peut se vanter jusqu'ici d'avoir aperçu même le bout de son nez. Ce matin elle s'est mariée à l'église, sans autres témoins que Conan et Bernard, M. Toussaint et son clerc. Tout à l'heure, à Saint-Illec, M. Toussaint, qui est maire, a fait exprès d'avoir un accès de toux au moment où on

prononçait le nom de la mariée. Le petit Ronclion a eu l'idée de jeter les yeux sur le registre; il n'a vu qu'une ribambelle de pattes de mouches où le diable ne comprendrait rien... Tout cela ne vous donne-t-il pas à penser? Est-ce que l'on cacherait son nom, si...

— Son nom, son nom! interrompit le baleinier, eh! pardieu! ce n'est pas un secret... elle s'appelle madame Gervais, et elle est riche à millions.

— C'est possible, dit la mère Penhoël; mais M. Conan, qui doit le savoir, m'a assuré que c'était une comtesse.

— Oh! voyez-vous, reprit le vieux Pierre en souriant dans sa barbe blanche, M. Conan est un digne homme et un ami sûr; mais il ne faut pas trop le croire en pareille affaire... Ne nous soutenait-il pas, il y a trois mois, que monseigneur était arrivé ici sur le vaisseau amiral espagnol, et qu'on l'avait salué d'une bordée de canon quand il était descendu à terre? Or, le père Thomas pêchait au châlut ce jour-là au vent de l'île, et il n'a rencontré de toute la journée qu'un méchant trois-mâts de commerce qui s'est approché de terre pour y déposer une espèce de matelot en guenilles... Non, non, les paroles de M. Conan ne sont pas toujours texte d'Evangile; il faut en prendre et en laisser dans ses histoires.

— Ma foi! vous avez peut-être raison, dit Yvon-le-Rouge; car une personne qui est au mieux avec M. Bernard me jurait encore tout à l'heure...

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

— Eh bien! voyons, éternue donc! reprit Jean impatienté; si tu sais quelque chose, lance ton harpon bien vite.

— Bah! dit la mère Penhoël en haussant les épaules, ne voyez-vous pas qu'il veut faire l'entendu et qu'il ne sait rien?

— Ah! je ne sais rien, s'écria Yvon avec colère; ah! je veux faire l'entendu... Eh bien! vous allez voir... La nouvelle dame du château est tout bonnement la petite Labarre, la fille à la mère Labarre, celle sur laquelle on a composé autrefois la fameuse chanson... Voilà comme je ne sais rien!

Cette révélation produisit un effet théâtral sur les auditeurs,

la mère Penhoël cassa sa pipe, le baleinier laissa tomber son verre plein, le vieux Pierre écarquilla ses yeux rouges et éraillés ; tous gardèrent un moment le silence.

— Je croyais, reprit enfin le vieillard, que la petite était morte depuis bien des années ?

— Oh! pour cela non, dit la batelière. A la vérité, ce fut moi qui en portai la première nouvelle au château, la nuit du pillage ; mais le lendemain la chose fut démentie... La demoiselle guérit et quitta Saint-Illec. Depuis ce temps on ne l'a jamais revue.

— Soit, soit ; mais ce fut la mère Labarre qui poussa les coquins de la côte à venir attaquer monseigneur, et qui fit un feu de joie avec les meubles du château... M. de Kerdren ne peut avoir oublié cela, et certes il s'offenserait fort qu'on le crût capable d'épouser la fille de cette diablesse en jupons.

— Ah! vieux Pierre, dit la batelière d'un ton sentimental en soupirant dans sa pipe écourtée et réduite à la plus modeste dimension longitudinale, vous ignorez donc quelles bêtises l'amour fait faire à la jeunesse? Nous avons pourtant aussi passé par là dans notre temps... et puis, la fille à la mère Labarre doit avoir joliment des écus!

— Sans doute; mais si Yvon disait vrai, monseigneur n'aurait pas convié tant de monde à la noce; il serait allé se marier dans quelque ville éloignée, et il n'aurait pas osé affronter ici les méchants propos... On n'a pas oublié chez nous l'histoire de la Pierre-Tremblante, qui, depuis qu'elle a été touchée par la petite Labarre, est constamment restée immobile.

— C'est bien vrai, ça, reprit Yvon, depuis le jour dont vous parlez, ni pour homme, ni pour femme, elle n'a remué tant seulement comme une bouée dans un temps calme; et c'est un grand malheur.

— Ah! interrompit le vieux pêcheur, si monseigneur tenait encore aux anciennes traditions de la famille, nous saurions bientôt si la nouvelle dame du château est, oui ou non, la petite Labarre de la chanson. Il était d'usage autrefois qu'une dame de Kerdren, le jour même de son mariage....

— On ne tentera pas l'expérience, soyez-en sûr, dit Yvon-le-Rouge en ricanant; monseigneur sait bien ce qu'il en résulterait.

— Au fait, dit la mère Penhoël avec dignité, moi qui vous parle, j'ai essayé d'ébranler la pierre, pas plus tard qu'hier, en venant de ramasser des crabes sur la grève; elle est restée aussi ferme que la falaise elle-même... Il n'y a pourtant rien à dire sur mon honneur, que je sache!

Elle posa le poing sur sa hanche, attendant que quelqu'un eût l'audace de protester contre son assertion; aucune récrimination ne s'éleva, et Yvon se contenta de répéter :

— L'expérience n'aura pas lieu pour cette fois, je vous le promets... Hem! l'on a jasé autrefois sur la petite et sur monseigneur; il y en a même qui prétendaient que notre maître était cause...

— Paix! interrompit le baleinier, voici Jacques Miroton, le crieur public, qui va sans doute nous annoncer quelque chose.

En effet, une espèce de nain difforme et ridicule, en costume de paysan, l'air gouailleur et effronté, avec un énorme bouquet à la ceinture et une profusion de rubans à son chapeau, venait de s'arrêter à quelque distance, et préludait sur un vieux tambour fêlé. Au premier coup de baguette, il fut entouré de curieux. Après un roulement assez mal exécuté sur son instrument poussif, il cria d'une voix aigre, en brezounecq :

— Que ceux qui entendent écoutent cette annonce et qu'ils la redisent aux sourds... Monseigneur va se rendre à la Pierre-Tremblante avec la bonne dame sa nouvelle épouse, puis les jeux commenceront... Tous les coureurs, lutteurs et danseurs sont appelés. L'arbre portera ses fruits comme le pommier ses pommes. Faites couler dans vos manches l'eau des bonnes fontaines!

Après cette proclamation, conçue dans les termes alors de rigueur, Jacques Miroton battit un lourd entrechat en tournant sur lui-même, et se mit en marche pour aller renouveler son appel un peu plus loin.

Les notables habitants de Loch dont nous avons rapporté la

conversation restaient ébahis, pendant qu'une grande fermentation se manifestait autour d'eux; cette nouvelle que la dame de Kerdren allait affronter la redoutable expérience du Rocher-Tremblant avait tout mis en rumeur; déjà bon nombre de curieux se rendaient à la falaise pour assister à cette intéressante cérémonie.

— Eh bien, Yvon-le-Rouge, demanda Pierre avec raillerie, as-tu entendu le crieur? Soutiendras-tu encore que monseigneur a épousé la petite Labarre? Te voilà pris, mon gars; et ceux qui t'ont conté cette histoire se sont moqués de toi.

Yvon, d'abord étourdi du coup, recouvra bientôt son assurance.

— Bah! dit-il, il ne suffit pas d'essayer, il faut encore réussir... Qui vivra verra, jusque-là, attendons.

— C'est juste, ajouta la mère Penhoël; voyons d'abord si la pierre continuera de bouder ainsi qu'elle fait depuis tantôt dix ans. Pour ma part, je le déclare, si la dame de Kerdren parvient à rompre le charme, je la regarderai comme la plus estimable femme de la terre, et je la respecterai comme la grande sainte Anne d'Auray, ma patronne.

— En effet, reprit le vieux pêcheur, ce serait une bénédiction pour la famille de Kerdren et pour le pays, car depuis le jour où la Roche s'est mise en colère, les malheurs sont tombés dru comme grêle sur monseigneur et sur nous autres pauvres gens!

— Tenez, reprit Yvon-le-Rouge, si je me suis trompé, si je vois de mes yeux la Pierre remuer, comme autrefois, je fais vœu d'aller pieds-nus en pèlerinage à Saint-Colomban, et je mettrai à son autel un cierge de deux livres, afin qu'il prie Dieu de me pardonner mes calomnies envers une honnête personne... Mais Saint-Colomban, ajouta-t-il d'un ton plus leste, n'a pas encore mon cierge; il faudra que j'aie vu et bien vu... Allons, vous autres, nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons être bien placés... Dans un quart d'heure, il n'y aura plus moyen de se retourner là-bas à la Roche.

L'intérêt était trop pressant pour qu'aucun des interlocuteurs

voulût rester en arrière. Ils se levèrent, et, laissant leurs provisions à la garde des servants, ils se mirent en marche aussitôt.

XII

LA RÉPARATION

Chemins et sentiers étaient encombrés de gens, hommes, femmes et enfants, qui tendaient au même but. L'annonce du crieur avait fait merveille ; les beaux danseurs, les demoiselles en sabots, les lutteurs et coureurs, qui avaient pourtant intérêt à ménager leurs forces pour les jeux de la journée, tout, jusqu'aux ménétriers et *sonneurs* de bigniou, suivait le torrent. Le nom magique de la Roche-Tremblante, de ce palladium de la contrée, de ce monument vivant des légendes locales, avait aiguillonné les plus paresseux, les plus indifférents. Chemin faisant on rappelait l'antiquité de la pierre, les vertus étonnantes qu'elle tenait des anciennes fées bretonnes. Quelques vieilles femmes contaient à haute voix certains faits peu connus, et, il faut le dire, peu croyables, qui se rattachaient à son existence. Mais par-dessus tout on se demandait avec anxiété si la Roche allait enfin sortir de son immobilité, et le résultat de l'épreuve, quel qu'il fût, devait avoir pour ces bonnes gens l'importance d'un grand événement.

Quand les notables personnages dont les actions et les paroles nous ont occupés plus spécialement atteignirent la falaise, ils trouvèrent que la foule avait complétement envahi l'espèce d'enfoncement où était la pierre druidique. Les curieux refluaient jusqu'au bord du ruisseau voisin, et pourtant de tous côtés on en voyait arriver de nouveaux, non moins impatients, non moins empressés. On s'écrasait ; il n'était pas de motte de terre, de saillie du roc qui ne fût chargée de spectateurs ; on eût dit d'une muraille humaine autour du monument. Un vieux coudrier mort, placé à la crête de la falaise, supportait à lui

seul une grappe d'enfants audacieux que le moindre accident pouvait précipiter sur la tête de leurs parents, assez peu soucieux d'une pareille éventualité.

Néanmoins cette foule si compacte s'entr'ouvrit avec effort devant les gros bonnets de l'île de Loch. Pendant que ses compagnons se casaient de leur mieux, Yvon-le-Rouge, préoccupé d'une idée secrète, se mit à jouer vigoureusement des coudes et des épaules pour parvenir jusqu'à la Pierre-Tremblante. Sans écouter les réclamations de ceux qu'il bousculait, il vint se poser en face du rocher, et, pesant de tout son poids sur lui, il chercha par une attaque brusque à l'ébranler.

Rien ne remua: des éclats de rire et des plaisanteries accueillirent la tentative inutile du robuste pêcheur.

— Faut voir, faut voir! reprit Yvon-le-Rouge, en hochant la tête; or çà, les gars, qui veut m'aider par ici?

Plus de cinquante bras vigoureux se tendirent aussitôt vers la pierre.

— A â â hâ... houp! dit Yvon, comme s'il commandait une manœuvre pour virer au cabestan.

Toutes les mains se raidirent à la fois, tous les efforts se confondirent en un seul, puissant, énergique, irrésistible; cependant la pierre resta aussi ferme que si sa base eût été enfoncée de vingt pieds dans le sol.

— A â â hâ... houp! reprit Yvon.

Même résultat.

Après la troisième tentative, les travailleurs découragés se redressèrent et se mirent à essuyer leurs fronts couverts de sueur.

— Elle n'a pas bronché, dit un vieux matelot à figure bourgeonnée; allez, allez, le gros câble d'un vaisseau à trois ponts se casserait dix fois avant de la mettre en branle... Nous l'essayâmes en 89, avec quarante chevaux et une centaine de gaillards solides; nous en fûmes pour nos peines comme aujourd'hui.

Quelques regards de colère se tournèrent vers l'interlocuteur.

— C'est bon, reprit Yvon-le-Rouge tranquillement; merci, les amis... Maintenant je sais ce que je voulais savoir.

Il avisa sur l'escarpement de la falaise un rocher pointu, en forme de quille, d'où l'on pourrait voir toute la scène. Le plus hardi gamin n'eût osé escalader cette périlleuse aiguille, de crainte de la briser et de la faire crouler dans le vallon. Néanmoins le pêcheur l'embrassa sans hésiter ; puis s'élevant avec l'agilité d'un chat, il atteignit l'extrémité et s'y assit avec une aisance parfaite. Là, narguant les observations et les quolibets, il attendit avec patience les événements.

Il n'attendit pas longtemps : bientôt un bruit lointain de violons, de tambourins et d'autres instruments de musique, annonça l'arrivée de la noce. Yvon-le-Rouge, de son poste élevé, vit le cortége déboucher des plantations qui couvraient le centre de l'île et s'avancer en longue file vers la falaise. En tête marchait le vieux notaire Toussaint, donnant le bras à la mariée dont il représentait le père. Il était en costume de cérémonie, le chapeau à la main, et s'acquittait de ses fonctions avec une galanterie prétentieuse qui témoignait combien il était fier d'un pareil honneur. La nouvelle dame de Kerdren avait une robe de satin blanc; un voile virginal s'échappait de dessous la couronne de roses blanches qui formait sa coiffure; seulement ce voile ne cachait plus son visage et flottait en plis onduleux sur ses épaules. Sa contenance était calme, modeste, quoique non dépourvue d'assurance. Puis venait Alfred, vêtu avec une simplicité noble et élégante, l'air serein, le pas assuré. Il donnait le bras à mademoiselle Toussaint, qui, chargée de toutes les plumes, de toutes les fleurs, de tous les bijoux que peut porter une femme, lui prodiguait ses plus gracieux sourires. Les bourgeois et bourgeoises du voisinage, dont plusieurs sont déjà de la connaissance du lecteur, s'avançaient ensuite par couple. On eût reconnu notamment, à sa haute taille et à son uniforme, l'officier de la douane, dont les derniers bouleversements politiques avaient fort modifié les opinions, car au temps de la terreur, les bleus avaient voulu le guillotiner comme trop modéré, et les chouans le fusiller comme *Pataud* forcené. Parmi les invités se trouvaient plusieurs cavaliers, dames ou demoiselles, qui avaient figuré dans la première visite à la Pierre-

Tremblante, avant le départ d'Alfred pour l'émigration. Il semblait même qu'on se fût étudié à réunir tous ceux de ce temps qui existaient encore ou qui habitaient encore le pays. Une bande de jeunes gars enrubannés, portant des fusils et des pistolets pour tirer des salves de réjouissance, fermait la marche, et ce brillant cortége, en suivant les sinuosités du sentier, produisait l'effet le plus pittoresque sur la verdure fraîche de la vallée.

Un personnage d'une importance considérable l'avait précédée dans l'enceinte de la Pierre-Tremblante : c'était Conan, qui paraissait chargé de la police en chef de la fête. Il était complétement habillé de neuf, mais tout en noir comme à l'ordinaire ; son chapeau était posé sur l'oreille : un bouquet s'épanouissait à sa boutonnière, et il brandissait une grosse canne, dont la pomme d'argent eût pu rivaliser avec celle d'un tambour-major. Néanmoins, le bonhomme n'avait pas cet air triomphant qu'on s'attendait à lui voir dans cette circonstance. Ses sourcils crépus étaient légèrement froncés ; une teinte de mauvaise humeur se montrait sur son visage. Sa voix et son geste étaient brusques, lorsqu'il invita la foule à faire place, et même plusieurs mauvais drôles, ne se rangeant pas assez vite sur son passage, furent assez rudement secoués par lui.

Cependant il eût probablement trouvé bien des difficultés à déposséder les spectateurs des bons postes dont ils s'étaient emparés, si la nouvelle de l'approche du cortége ne fût venue surexciter les curiosités. Sans réfléchir, la plupart des assistants s'empressèrent de courir au devant de la noce. Aussi, quand les mariés et leur suite atteignirent le ruisseau en face de la falaise, trouvèrent-ils les villageois disposés en haie de chaque côté du passage, le cou tendu, la bouche béante.

L'attention se porta particulièrement sur la nouvelle dame de Kerdren. Aussitôt qu'il fut possible de distinguer ses traits gracieux, son chaste maintien, sa parure de bon goût, un cri d'admiration partit de toutes les bouches.

— Qu'elle est jolie ! s'écrièrent les hommes.

— C'est vraiment une charmante créature, dirent les femmes.

— Quel dommage qu'on ne sache pas qui elle est! remarqua une voix : nul ne la connaît.

— Je la connais, moi, dit un vieux paysan : c'est une bonne et sainte demoiselle, qui soignait les malades à l'hospice de Nantes, et qu'on surnommait *la mère des pauvres*. Elle m'a guéri de la blessure que j'avais reçue dans une certaine rencontre, et elle en a guéri bien d'autres... Elle a aussi racheté une foule de prêtres et de nobles qui devaient être envoyés sur les bateaux à soupape de la Loire; et Carrier a failli deux ou trois fois la traduire devant le tribunal révolutionnaire, pour avoir sauvé tant de malheureux.

— Je suis une preuve vivante de la vérité de vos paroles, mon ami, dit quelqu'un à côté de lui, j'ai été moi-même arraché à la mort par celle que vous appelez *la mère des pauvres*.

Tous les fronts se découvrirent: celui qui venait d'élever la voix, et qui restait confondu dans la foule, était le curé ou plutôt le *recteur* de l'île de Loch, un vieux prêtre aux manières douces, aux traits vénérables. Rentré depuis peu dans l'exercice de son saint ministère, il portait encore, sur son visage pâle et amaigri, la trace de ses souffrances dans la prison du Bouffay.

— Vous, monsieur le recteur? demanda Yvonne, qui avait suivi Conan pour assister à l'important événement qui se préparait, vous avez été sauvé de la mort par notre maîtresse?

— Oui, ma fille; la nouvelle dame de Kerdren est une sainte femme que Dieu donne à ce pays comme un gage de paix et de réconciliation... Les bénédictions du ciel vont se répandre désormais sur nous tous à cause d'elle.

— Eh bien! alors, s'écria Yvonne transportée, si elle est vraiment une sainte, elle fera un miracle... Elle détruira enfin le charme qui tient la pierre immobile.

Le prêtre sourit et il allait répondre; mais en ce moment le cortége était à quelques pas seulement, et le curé s'avança pour recevoir les mariés. Conan, qui s'était glissé derrière Yvonne, lui dit à l'oreille avec un accent de profonde tristesse :

— N'ayez pas trop de confiance dans les assurances de M. le

recteur, Yvonne; c'est un digne homme, mais il se trompe... Je n'en suis que trop certain.

— Quoi! demanda la vieille avec épouvante, vous croyez que la Roche...

— Elle ne bougera pas; j'en ai eu la preuve tout à l'heure... Mais monseigneur le veut... que sa volonté s'accomplisse!

Il poussa un profond soupir et s'éloigna, laissant Yvonne consternée.

Cependant le témoignage que le vieux Breton et le vénérable pasteur de la paroisse venaient de donner à la mariée avait porté au comble l'admiration que sa beauté inspirait déjà. Il fut impossible d'entendre le compliment du recteur; les applaudissements, les acclamations enthousiastes couvraient entièrement sa voix.

Joséphine rougit de plaisir; Alfred vint prendre sa main.

— Courage, ma bien-aimée, courage! murmura-t-il.

Et le cortége se remit en marche au milieu d'un redoublement de vivats.

Un seul spectateur ne partageait pas l'enthousiasme universel : c'était Yvon-le-Rouge. Perché sur son rocher, il courbait la tête jusqu'à ses genoux pour mieux voir et marmottait entre ses dents :

— Parbleu! j'en étais sûr... c'est la véritable petite Labarre, quoiqu'elle soit bien plus jolie qu'autrefois!... Hum! braillent-ils les autres, là-bas! ça va finir sans doute?

Pendant cet *a parte*, les personnes de la noce s'étaient rangées autour de la Roche-Tremblante, à laquelle ce mélange d'hommes et de femmes richement parés formait un brillant encadrement. Joséphine était seule et debout à une extrémité de la pierre; Alfred se plaça à l'autre extrémité. La foule se pressait, compacte et tumultueuse, derrière eux.

Tout à coup il se fit un grand silence; les visages exprimèrent une vive anxiété.

Alfred adressa un sourire à sa nouvelle épouse et s'inclina avec grâce. Joséphine se mit en devoir d'ôter, selon l'usage, le gant brodé de perles qui couvrait sa main.

En ce moment le soleil, qui avait été caché une partie de la journée, se dégagea des nuages, et un rayon éblouissant, effleurant la crête de la falaise, vint tomber sur la jeune femme. Elle apparut avec ses vêtements blancs et son voile de mariée, comme dans une auréole d'or et de lumière. Ce fut un présage favorable pour les assistants; quelques-uns se signèrent.

— Dieu est pour elle! dit l'un d'eux avec conviction.

Un murmure d'approbation courut dans la foule et fit bientôt place à un nouveau silence.

Alors Joséphine avança la main; à peine ses doigts roses et effilés eurent-ils effleuré le roc qu'il se mit à trembler d'une manière sensible.

— Elle remue! elle remue! s'écrièrent plusieurs voix s'échappant des poitrines oppressées.

— Elle a remué avant même que notre dame l'eût touchée, s'écria Conan avec énergie; c'est la seconde fois depuis la demoiselle de Caradec... c'est un miracle!

— Je n'ai rien vu, cria effrontément Ivon-le-Rouge du haut de son rocher.

— Ni moi! ajoutèrent quelques personnes au dernier rang.

Alfred fit signe à la mariée. Elle avança encore une fois la main en souriant.

Cette fois l'oscillation fut si forte que plusieurs des dames qui entouraient la Roche reculèrent d'un air d'effroi. Le mouvement se prolongea pendant une minute entière.

Une décharge générale de fusils et de pistolets ébranla la campagne; les acclamations, le bruit discordant des tambourins, des bombardes et des bignioux s'élevèrent jusqu'aux nuages. Beaucoup d'assistants s'agenouillèrent pour remercier Dieu. Yvonne, toute en larmes, se jeta aux pieds de Joséphine en s'écriant :

— Ah! ma bonne maîtresse, par vous nos malheurs sont finis!

Conan, ivre d'orgueil et de joie, poussait des cris inarticulés, sautait, dansait et embrassait tous ceux qui se trouvaient à sa portée.

Au milieu des transports causés par ce résultat inattendu, Yvon-le-Rouge se laissa lestement glisser à bas de son rocher, écarta les spectateurs, et vint à son tour tomber aux pieds de Joséphine :

— Madame, dit-il avec chaleur, je suis un vilain marsouin; mais j'ai changé d'idée... pardonnez-moi. J'étais l'ami de monseigneur, il le sait bien. Maintenant je serai le vôtre... Souvenez-vous-en... je m'appelle Yvon-le-Rouge.

Sans attendre de réponse, il se releva et se perdit dans la foule en criant à tue-tête :

— Vive monseigneur! vive madame de Kerdren!

— Vive monseigneur! vive madame de Kerdren! répétèrent les assistants d'une seule voix.

Joséphine jouissait délicieusement de cette scène, si différente de celle dont elle avait été témoin dans le même lieu, dix années auparavant; elle était pâle de bonheur; elle pouvait à peine parler. Son mari la soutint dans ses bras et lui dit avec une tendresse inexprimable :

— La Pierre-Tremblante avait fait le mal, la Pierre-Tremblante l'a réparé... Ma Joséphine, n'était-ce pas justice?

Comme ils levaient vers le ciel leurs yeux humides avec une expression de reconnaissance, ils rencontrèrent le regard du vieux prêtre fixé sur eux.

— A mon tour, dit le recteur avec un mélange de douceur et de sévérité.

Il monta sur la Roche même, et, réclamant le silence d'un geste, il fit à ses paroissiens un petit discours sur les dangers de la superstition. Son allocution, quoique improvisée, ne manqua pas d'habileté. Le brave homme ne pouvait attaquer directement une croyance dont il venait de voir les excellents résultats pour la famille de Kerdren; d'un autre côté, un ministre du Christ ne devait pas tolérer une pareille aberration du sentiment religieux chez ses ouailles. Il se contenta donc de s'élever en général contre les pratiques mystérieuses qui ne sont pas sanctionnées par l'Eglise.

— Pour faire cesser les étranges croyances auxquelles a donné

lieu la Roche-Tremblante de l'île de Loch, ajouta-t-il, j'ai obtenu de monseigneur de Kerdren qu'il renoncerait pour lui et pour ses héritiers à l'ancien usage dont vous venez de voir l'effet pour la dernière fois... Désormais l'approche de la Pierre ne sera plus interdite à personne; chaque passant pourra s'assurer qu'il n'a devant lui qu'une masse inerte, grossière, soumise seulement aux lois mécaniques de l'équilibre. Ainsi tomberont d'elles-mêmes de fâcheuses erreurs, et mes chers paroissiens, revenus aux pratiques de notre grande et simple religion, n'auront plus foi qu'en Dieu, la Vierge et les saints. Ainsi soit-il.

Cette harangue avait été écoutée avec recueillement et soumission. Comme le bon prêtre descendait de sa chaire improvisée; il fut arrêté au passage par Toussaint.

— Ah! çà, monsieur le recteur, dit le notaire avec un accent d'inquiétude, quoique vous en ayez contre notre pauvre Pierre-Tremblante, vous me permettrez bien de publier par souscription ma dissertation philosophique intitulée : *La Roche celtique et druidique de l'île de Loch*, qui formera un gros volume in-quarto de sept cents pages? C'est l'ouvrage de toute ma vie, et vous feriez réellement tort à la postérité en la privant de ces recherches scientifiques!

Le curé serra la main du tabellion.

— Un ouvrage écrit par vous, mon cher monsieur Toussaint, répondit-il, ne peut être qu'orthodoxe... Je m'inscris en tête de votre liste de souscription pour un exemplaire, si toutefois, ajouta-t-il en soupirant, les malheurs du temps permettent à un pauvre prêtre une pareille prodigalité.

Depuis cette époque, la Pierre-Tremblante de l'île de Loch est comme abandonnée. C'est à peine si de temps en temps quelques promeneurs, venus des châteaux voisins, ou quelques savants antiquaires visitent, pendant la belle saison, ce monument intéresant de la barbarie de nos pères. La falaise qui l'a-

brite, incessamment battue par les vents et les flots, n'est fréquentée que des cormorans et des orfraies. Rarement une main curieuse vient solliciter ses oscillations, que les mousses et les plantes parasites dont sa base est embarrassée rendent chaque jour moins nettes. Cependant un Old-Buck du pays, héritier de l'amour du bon Toussaint (dont, soit dit en passant, les précieuses élucubrations n'ont jamais vu le jour) pour le monument de l'île de Loch, vient d'adresser à un journal de la localité une longue lettre dans laquelle il se glorifie modestement d'une grande découverte. L'Old-Buck dont il s'agit prétend avoir reconnu, sous l'extrémité supérieure de la Roche-Tremblante, une espèce de rainure où pouvait glisser une pierre mobile, de manière à arrêter complétement ou à faciliter ses mouvements. Cet appareil, fort simple et à peu près invisible pour toute personne non prévenue, avait dû jouer un grand rôle, toujours au dire de l'observateur, au temps où les Druides se servaient de la Roche comme d'une pierre probatoire; et cette découverte, si elle est vraie, comme nous n'en saurions douter, expliquera aisément certaines circonstances un peu obscures de cette histoire. Du reste, les paysans du voisinage n'ont pas attendu les investigations des savants modernes pour renoncer à leurs anciennes croyances au sujet du Rocher-Branlant. Ils ne connaissent plus les propriétés mystérieuses qu'ils lui attribuaient autrefois, et quand ils passent le soir à quelque distance de la falaise, ils se contentent de se signer machinalement.

FIN DE LA ROCHE-TREMBLANTE.

LE

PREMIER HARENG

PAR

ÉLIE BERTHET

I

Un jour de juin 1720, la ville d'Amsterdam présentait un aspect inaccoutumé d'agitation et d'activité. Le port était rempli de vaisseaux gréés comme pour mettre à la voile d'un instant à l'autre; au milieu de cette forêt de mâts qui hérissaient la surface du Zuiderzée, se glissaient des milliers de barques plus petites qui venaient, les unes après les autres, déposer leurs charges de marins sur le môle. A partir du débarcadère jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, ce n'était qu'une longue procession de matelots, de pilotes, de pêcheurs, portant tous le costume hollandais, l'habit brun boutonné droit, le chapeau à larges bords, les larges culottes flottantes, tous flegmatiques, silencieux, marchant par groupes plus ou moins nombreux, selon qu'ils formaient l'équipage d'une barque, d'une chaloupe ou d'un vaisseau de haut bord. Ces singuliers pèlerins se dirigeaient, comme nous l'avons dit, vers la place de l'Hôtel-de-Ville, qui était en-

combrée de curieux. Ils entraient dans la maison commune, comme pour y accomplir quelque devoir pressant, puis revenaient vers le port par le même chemin, observant néanmoins de suivre exactement le côté droit de la place, tandis que ceux qui allaient remplir la même formalité suivaient le côté gauche; enfin ils se rembarquaient en silence pour regagner les navires à l'ancre dans le bassin.

Cette manœuvre, qui pour des marins français ou anglais, eût été une occasion de troubles, de désordres, de querelles, s'accomplissait avec une régularité, un calme, un sang-froid dont seuls sont capables les impassibles habitants des Provinces-Unies. Chacun marchait gravement devant soi, comme absorbé par la digestion de son hareng et de sa bière, sans échanger une parole avec son voisin, sans paraître avoir d'autre souci que celui de revenir bientôt fumer sa pipe de terre sur le pont de son navire ou sur le bac de sa buyse. Cependant l'acte que ces braves gens allaient accomplir en ce moment à l'Hôtel-de Ville était un des plus solennels dans cette vie de marin alors, plus encore qu'aujourd'hui, la vie de la population hollandaise presque tout entière.

La nombreuse flotte assemblée dans le port, dont les voiles semblaient prêtes à se déployer comme les ailes d'un cormoran qui fond sur sa proie, était destinée à cette fameuse pêche au hareng, la principale richesse de ce pays maritime. C'était en effet au mois de juin que tous les navires pêcheurs de la Hollande se réunissaient dans le Zuiderzée pour aller aux îles Orcades et Sehtland attendre la grande colonne de harengs qui, sortie des mers glaciales du pôle nord, arrive, à peu près à cette époque, dans les parages de ces îles. Or, par ordonnance peut-être aussi ancienne que Guillaume Benckels, l'inventeur de cette pêche en Hollande, tous ceux qui partaient devaient jurer solennellement, en présence du bourgmestre et des échevins d'une ville hollandaise, de ne pas jeter le filet à la mer avant le 25 juin, à une heure après minuit. La raison de cette ordonnance paraissait être que le hareng pris avant cette époque ne se conservait pas; or, la supériorité des harengs préparés par le procédé hollandais était telle que, en dehors des profits que la nation retirait de cette marchandise, elle se faisait un point d'honneur de conserver à ses harengs la réputation d'excellence qui les faisait rechercher sur tous les marchés de l'Europe. Aussi aucun pêcheur, depuis le capitaine de vaisseau jusqu'au simple mousse, n'était exempt du serment exigé. Après l'avoir reçu, le bourgmestre et les échevins donnaient à chaque chef d'équipage un certificat attestant que l'ordonnance avait été remplie, et cette formalité se répétait encore au retour des pê-

cheurs, qui alors juraient qu'il avaient religieusement observé leur premier serment.

C'était donc pour accomplir cette disposition bizarre de la loi maritime que cette foule de marins se rendait à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, et la flotte devait le soir même mettre à la voile pour sa destination.

Outre une grande quantité de curieux, immobiles et muets aux alentours de la maison commune, de nombreux spectateurs se montraient aux fenêtres qui donnaient sur la place. C'étaient de bonnes figures de marchands, tout bouffis de bien-être et d'embonpoint; calculant déjà, dans le calme de leurs réflexions, les bénéfices probables de cette expédition, à laquelle la plupart étaient particulièrement intéressés. Quelques femmes, malgré la pruderie de mœurs qui permettait si rarement aux dames hollandaises de paraître en public, avançaient au-dessus des balcons leurs visages frais sans expression, aussi raides et aussi empesées que les collerettes goudronnées qui entouraient leurs cous. Tout dans cette scène, spectateurs, acteurs et comparses, avait un caractère de régularité ,d'ordre, de ponctualité dont une manœuvre militaire pourrait seule nous donner une idée.

Au milieu de la foule qui encombrait la place, il y avait pourtant un homme dont la pétulance faisait un singulier contraste avec l'impassibilité des taciturnes bourgeois. Ce personnage, qui semblait avoir une trentaine d'années, était grand, sec et vêtu à la mode de France, avec une profusion de rubans et de dentelles. Le chapeau sous le bras pour ne pas déranger ses cheveux bien poudrés, il marchait sur ses pointes, le nez au vent, ricanant avec insolence quand il avait embarrassé sa longue rapière dans les jambes de quelque paisible meinher qui se trouvait sur son passage. Sa figure prenait alors une expression de défi et de moquerie; sans se détourner pour s'excuser auprès du pacifique badaud qui le regardait avec étonnement, il continuait sa promenade à travers les groupes, les yeux invariablement tournés vers une fenêtre voisine. Enfin, c'était évidemment un amoureux qui paradait sous les yeux de sa maîtresse, et on devinait à son impétuosité, à sa légèreté dédaigneuse, non moins qu'à son costume, que cet amoureux était né sous le beau ciel de France.

Depuis déjà quelques instants durait ce manége, et le promeneur qui jetait tant de désordre parmi les bourgeois assemblés devant l'Hôtel-de-Ville ne semblait pas être à bout de ses crâneries; mais en écartant la foule il heurta assez brusquement un inconnu qui se trouvait sur son passage. Il allait continuer sa route, sans regarder qui il avait ainsi offensé, lorsqu'un juron

énergique prononcé en français, et suivi d'un : *Prenez donc garde, malctru*, lui fit vivement tourner la tête. Il s'arrêta carrément, le jarret tendu, la main sur la garde de son épée, la tête penchée en arrière avec toute la fierté d'un raffiné d'honneur. Il se préparait à jeter un défi impertinent à celui qui osait se plaindre de son impolitesse, quand un regard attaché sur l'étranger sembla changer tout à coup sa détermination. Il laissa aller la garde de son épée, poussa un cri de joie, et s'avança vers l'offensé, en lui disant à voix haute, sans s'embarrasser d'être entendu des assistants :

— Eh! d'honneur! je ne me trompe pas! c'est le marquis de Cavignon, un ami de Versailles.

L'autre personnage, qui, au geste du premier, avait aussi porté la main à sa rapière, sembla alors le reconnaître et lui tendit la main en poussant un grand éclat de rire :

— Pardieu, s'écria-t-il d'un ton joyeux, c'est ce fou de chevalier de Rolly! J'aurais dû le reconnaître à sa turbulence de gentilhomme gascon. Et par quel hasard, mon cher chevalier, te trouvé-je dans cet antipode du monde civilisé?

Celui qu'il venait d'appeler le chevalier de Rolly posa un doigt sur sa bouche et de l'autre main désigna un endroit de la place vers lequel il avait dirigé jusque-là ses œillades et ses salutations.

— Silence! lui dit-il avec un certain air de fatuité. Je te conterai cela, mon cher marquis; mais nous ne sommes pas bien ici pour causer; suis-moi au cabaret que tu vois là, à l'angle de la place. Par tous les diables! nous avons beaucoup de choses à nous dire, et je suis enchanté de te voir.

Puis, sans attendre sa réponse, le chevalier marcha le premier vers le cabaret désigné, écartant la foule avec son impudence accoutumée. Il ouvrit passage à l'ami qu'il venait de retrouver, avec le sans-gêne des valets de pied qui précédaient un grand seigneur au moyen âge.

Cavignon était un jeune homme mis avec la dernière élégance, et dont tout l'extérieur annonçait un de ces jeune fats qui florissaient alors dans les salons de Paris sous le nom de roués. Cependant le marquis de Rolly n'avait pas cet air de forfanterie qui caractérisait son ami; il affectait au contraire une politesse presque fade, une urbanité courtisanesque, plus en harmonie avec le caractère poli de l'époque. Il ne pouvait néanmoins s'empêcher de rire des manières effrontées de son compagnon, et, tout en le suivant, il répétait d'un ton de bonne humeur :

—Ce diable de Rolly!... toujours le même. Aussi hardi à Amsterdam en habit de ville qu'au temps où il portait l'habit de mousquetaire à Versailles.

Un quart d'heure après, les deux Français étaient assis dans une salle basse du cabaret, d'où l'on pouvait voir ce qui se passait sur la place ; et, les coudes appuyés sur la table, ils fêtaient une bouteille de Porto déjà largement entamée.

— Ah ça ! maintenant que j'ai satisfait ta passion pour les nouvelles de France, dit enfin le marquis en déposant son verre, m'expliqueras-tu, mon cher chevalier, ce que tu es venu faire, toi si joyeux, si ami des plaisirs de Paris, au milieu de ces lourds et tristes Hollandais, dans cette atmosphère de goudron, de tabac et de poisson fumé? Au moment où nous nous y attendions le moins, tu as disparu, sans qu'on sût ce que tu étais devenu, et depuis...

— Eh pardieu, marquis, je puis t'adresser la même question. Il est bien plus difficile d'expliquer ta présence ici que la mienne.

— Oh ! c'est une chose fort simple. Tu sais que j'ai toujours eu une passion pour la poésie...

— Oui, oui, interrompit le chevalier avec un sourire moqueur ; je me souviens qu'à l'hôtel des Mousquetaires, tu avais la manie de nous endormir quotidiennement avec des satires que tu lançais contre tout le monde. Tes vers étaient détestables ; passons.

Le marquis fit une légère grimace, avala un verre de Porto comme pour noyer dans le vin l'amour-propre du poëte offensé, et reprit :

— Eh bien ! mon cher, comme vous m'en aviez tous prévenu, cette manie m'a porté malheur ; outre un bon nombre de coups d'épée qu'elle m'a déjà valus, je lui dois ma présence dans ce pays des harengs et des bonnets fourrés. A la suite d'une charmante épigramme que j'avais aiguisée contre la duchesse, j'ai reçu une lettre du lieutenant de police qui m'a engagé à vider Paris dans les vingt-quatre heures. Je suis parti furieux ; mais j'ai laissé à un libelliste en vogue une satire où je n'épargne personne. Roi, ministres, courtisans, tout le monde a eu sa part dans ma mauvaise humeur, et, pour te prouver combien ma muse a fait de progrès depuis ces vers que vous trouviez détestables, je vais te montrer...

Le marquis faisait déjà le mouvement inquiétant de porter la main à la poche de sa veste, quand Rolly l'arrêta avec une sorte d'effroi :

— Eh que diable! mon cher, tu auras toujours le temps de me débiter tes hémistiches quand tu auras achevé ton histoire.

—Mon histoire, dit Cavignon d'un ton d'humeur en saisissant son verre ; pardieu ! elle est finie. Après l'invitation du lieutenant de police et l'achèvement de ma grande satire, j'ai grimpé dans ma chaise de poste et je suis parti sans trop savoir où

j'allais. Le postillon a jugé à propos de sortir par une barrière du nord plutôt que par une barrière du midi; je ne l'ai pas contrarié, on m'a conduit du côté de la frontière de Flandre; puis j'ai marché toujours devant moi, baragouinant plus ou moins mal cette horrible langue hollandaise, qui est la plus antipoétique des langues... Et me voilà.

Ces paroles furent accompagnées d'un mouvement d'épaule et d'une chiquenaude colérique donnée à un grain de poussière qui souillait le jabot du marquis poëte. Le chevalier vit qu'il avait sérieusement offensé son ami.

— Allons! allons! ne vas-tu pas te fâcher? lui dit-il d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux; que diable, mon cher, quand on se retrouve à je ne sais combien de centaines de lieues des pays habités, on ne doit pas se brouiller pour des bagatelles! J'écouterai tes vers... plus tard; et toi, à ton tour, écoute mon histoire.

— Sera-ce long? demanda le marquis d'un ton sec.

— Moins long que tes alexandrins, sois-en sûr.

— Mais peut-être aussi long que ma rapière, monsieur le chevalier, dit le marquis en se levant et en portant la main à son épée; c'est ce que nous allons voir.

Le chevalier le regarda d'un air étonné, ne sachant pas encore comment il devait prendre la chose. Enfin il poussa un grand éclat de rire, et, saisissant le marquis par les deux épaules, il le força de se rasseoir en lui disant:

— Mais tête de fer, crois-tu que je sois disposé à me couper la gorge avec toi pour des fadaises? Parbleu! Cavignon, continua-t-il d'un ton cordial, tu n'es pas raisonnable, et il n'est pas bien à toi de chercher querelle à un ami pour une mauvaise épigramme.

Ces paroles presque affectueuses impressionnèrent le poëte, qui semblait aussi prompt à se calmer qu'à se mettre en colère.

— Tu as raison, dit-il au chevalier en lui tendant la main; je suis un fou de m'emporter ainsi. Que tu trouves mes vers bons ou mauvais, qu'importe après tout! je sais que tu t'entends mieux à juger une bouteille qu'un poëme; brisons là... Eh bien, qu'avais-tu à me dire? Voyons; d'abord pourquoi as-tu quitté si brusquement la France? Ta fuite a été une énigme pour nous tous.

— Mon cher, mes créanciers m'avaient laissé sans un sou...

— Tes créanciers! allons donc; nous savons bien comment tu les recevais à Versailles.

Le chevalier sourit avec fatuité.

— Oui, oui, reprit-il, j'ai fait une belle résistance; mais, continua-t-il avec un soupir, à force de sergents et de procu-

reurs, ils ont fini par gagner la bataille, et il s'est trouvé qu'un beau jour ma terre a été saisie, mon château vendu, et n'ayant plus que la cape et l'épée...

— Tu n'as jamais eu autre chose, interrompit le marquis, prenant impitoyablement sa revanche des épigrammes; raie la terre et le château, tu n'as jamais eu ni l'une ni l'autre, pas même sur les bords de la Garonne.

Le chevalier rougit et redressa vivement la tête; mais Cavignon ajouta avec un sang-froid comique.

— Eh bien! tu te fâches à ton tour? que diable, chevalier, je t'ai passé la rhubarbe, passe-moi le séné.

Tous deux se mirent à rire et le dialogue continua :

— Mon cher, reprit Rolly mystérieusement, j'avais entendu dire qu'ici un homme de qualité et de bonnes manières, tel que moi, pouvait trouver à épouser la fille de quelque marchand riche à millions. Or, par le temps qui court, les dots sont assez rares pour qu'on vienne les chercher un peu loin; je suis donc accouru en Hollande, et mon attente n'a pas été trompée; j'ai mis la main sur la plus riche et la plus délicieuse personne d'Amsterdam...

— Mais il me semble, chevalier, interrompit Cavignon d'un air moqueur, que tu es marié en France, à telles enseignes que ta femme, la plus maussade personne du monde, te poursuivait partout et te pourchassait jusqu'à l'hôtel des Mousquetaires. Je ne vois pas comment...

— Ma femme! dit le chevalier tout étourdi, ah! tu as entendu parler de ma femme?... Mais tu ne sais pas, ajouta-t-il en cherchant à prendre un air triste, que la pauvre diablesse est morte depuis plus d'un an?

— Tiens! vraiment? dit le marquis d'un air de doute.

— Oui, reprit Rolly avec embarras, morte et enterrée, mon cher! Une jolie créature pourtant! que j'avais épousée dans un moment de distraction, et dont l'humeur revêche m'a fait cruellement expier cette erreur de jeune homme; mais puisqu'elle est morte...

— C'est singulier, j'aurais juré cependant... Enfin, n'en parlons plus, *Requiescat!* Tu me disais donc que tu avais une passion; tu me montreras au moins la tendre bergère qui a su charmer ton cœur.

— Ce n'est, pardieu! pas une bergère, et tu vas voir, monsieur le poëte, qu'il n'y a rien de pastoral dans mon infante.

Ils s'avancèrent tous les deux sur le seuil du cabaret, et de là Rolly montra à son compagnon plusieurs personnes qui paraissaient à une fenêtre de la place. L'une était un gros Hollandais, à la face rubiconde, à la tête surmontée d'un bonnet

fourré, enveloppé dans un nuage de fumée qui sortait de sa pipe; l'autre, une femme énorme qui semblait à demi endormie, et dont les sept mentons descendaient sur sa collerette empesée, restait immobile comme une statue de l'Embonpoint. Entre ces deux masses vivantes était encadrée une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, et qu'on eût pu dire belle si son regard eût eu la moindre expression, si sa bouche n'eût fait soupçonner en elle moins encore que de la simplicité.

— Voilà ma famille future, dit le chevalier gravement.

Le marquis poussa un grand éclat de rire.

— Quoi! ce gros tonneau qui fume comme s'il était rempli de bière chaude?...

— Ce tonneau est un tonneau d'or, mon cher; c'est meinher Archibald, le plus riche marchand de harengs des Provinces-Unies, un homme qui équipe à lui seul plus de vingt vaisseaux pour la pêche. Cette bonne grosse dame est son épouse adorée, la mère la plus commode qu'il y ait au monde, attendu qu'elle dort vingt-trois heures par jour, et qu'elle n'a jamais les deux yeux bien ouverts pendant la vingt-quatrième. Il est inutile de dire que la petite divinité qui est au milieu est celle que j'adore.

— Eh! eh! pas mal! fit le marquis en clignant de l'œil, et du moment qu'il y a des millions pour dot, on pourrait...

Rolly le regarda de travers.

— Cavignon, dit-il, ne va pas battre la campagne et te monter la tête au sujet de ma future; je sais que quand tu te mêles de poursuivre une femme, le diable lui-même ne te retiendrait pas. D'ailleurs je crois que tes affaires sont presque aussi embrouillées que les miennes et qu'une bonne dot... enfin suffit, je compte sur ton amitié, et je te trouverai ici d'autres distractions que celle de me souffler ma conquête. D'ailleurs le père me l'a presque promise, la mère ne me l'a pas refusée, et j'ai quelques raisons de croire que mademoiselle Gudule elle-même est bien disposée à mon endroit; ainsi donc, à bas les œillades, mon cher, tu perds ton temps.

— Eh! qui te parles de t'enlever ta conquête? dit Cavignon sans cesser de regarder fixement du côté de la fenêtre.

Le chevalier l'entraîna vers le fond de la salle à la place qu'il occupait précédemment.

— Oh! je te connais, marquis; rien n'est sacré pour toi quand il s'agit d'amourette. Mais une fois pour toutes ne songe à me supplanter, car il n'y ferait pas bon.

— Ah ça! mais comment diable es-tu parvenu à t'introduire dans cette maison? reprit le marquis sans relever les menaces de son fanfaron camarade.

— Tu sais que je suis passablement roué ; j'ai toujours quelque ruse à mon service. En arrivant ici, j'appris que master Archibald cherchait un maître de français pour sa fille ; je me présentai en cette qualité et je fus agréé. Depuis deux mois je donne des leçons à la donzelle ; elle compose déjà de très-jolis thèmes français, où je lui fais traduire des phrases telles que *Beau chevalier, je taime*, ou *Amour pour la vie*, et elle dit cela d'un air... Oh ! c'est une charmante écolière ! Le père et la mère assistent aux leçons, mais le père fume toujours sans regarder et la mère regarde sans voir ; ainsi j'ai la partie belle. D'ailleurs le vieil Archibald part ce soir avec la flotte pour la pêche aux harengs dans la mer du Nord, et pendant les deux mois que durera son absence...

— Mais je croyais que le père t'avait donné son consentement ?

— Oui, à peu près, répondit le chevalier ; mais il a voulu voir les titres de propriété de ma terre et de mon château, et j'ai écrit pour qu'on me les envoie.

— Diable ! tes affaires ne vont pas aussi bien que je le pensais, dit Cavignon en riant ; je parie que tes misérables fermiers de la Gascogne auront égaré tes titres ?

— Encore ?

— Allons, ne nous fâchons pas. Mais es-tu sûr que quelque rival...

— Oh ! dit Rolly avec une indifférence affectée, il y a bien quelque chose comme cela. Je vois rôder autour de mademoiselle Gudule un jeune drôle fort peu bavard, et qui, aux yeux de meinher Archibald, a un immense mérite, celui d'être le plus habile pêcheur de harengs de toute la marine hollandaise ; mais tu sens bien que je ne m'abaisserai pas à craindre un semblable concurrent. D'ailleurs il part ce soir avec le vieux marchand et il me laisse le champ libre ; j'en profiterai, quoiqu'en vérité il ne faille pas grande adresse pour mater un tel rustre, même quand il est présent.

En ce moment une large main s'abattit sur l'épaule du chevalier. Il se retourna et devint pâle en aperçevant celui dont il parlait. C'était un jeune Flamand bien découplé, aux formes athlétiques, mais dont la douce physionomie n'exprimait aucune menace. Il était entré sans être aperçu, pendant la conversation des deux amis et il les écoutait depuis un moment. Rolly se remit en songeant qu'il n'avait pu comprendre ce qu'ils disaient en français, et sans doute cela lui donna l'idée d'être insolent dans cette langue.

— Que diable veux-tu, imbécile ? dit-il d'un ton poli qui

pouvait donner au Hollandais le change sur la grossièreté des paroles.

Le Hollandais ouvrit de grands yeux, sourit en montrant des dents blanches comme l'ivoire, et répondit avec un calme merveilleux :

Ia, meinheer.

Les deux amis éclatèrent de rire. Cependant, comme le chevalier s'aperçut que la figure du Flamand avait pris tout à coup une certaine expression, il jugea prudent de lui demander, et cette fois en bon hollandais, ce qu'il lui voulait.

— Meinher Archibald vous attend, répondit brièvement le pêcheur de harengs.

Et il sortit sans ajouter un mot.

—Tu vois que l'éloquence de mon rival n'est pas dangereuse, dit le chevalier en se levant. Voilà, mon cher marquis, le personnage qui me dispute le cœur de l'héritière en question.

— Et si on le gagnait à coups de poing, je crois qu'il aurait la victoire ! Quoi qu'il en soit, Rolly, je pense, en ami, que tu t'abuses dans tes espérances et que si tu n'emploies promptement de grands moyens, tu seras joué par la petite fille, par les parents ou par l'amoureux.

— Joué ! moi, le chevalier de Rolly ?

— Toi-même. Vois-tu, ces gens-là m'ont l'air d'agir plus qu'il ne parlent, et toi, tu parles plus que tu n'agis. Cette fois il faut faire trêve à tes fanfaronnades et profiter des circonstances. Tu dis que le père et l'amoureux partent ce soir ; il faut ce soir même enlever la princesse ; quand tu l'auras amenée à quelques centaines de lieues d'ici, ou je connais mal les mœurs de ce pays, ou le meinher sera obligé de te la donner, qu'elle que soit sa répugnance actuelle.

— Mais...

— Tu es perdu si tu laisses à la demoiselle le temps de la réflexion ; il faut l'enlever te dis-je ; je t'aiderai. Écoute, j'ai ici ma chaise de poste, qui m'a plus embarrassé que servi dans un abominable pays où l'on voyage constamment sur l'eau ; je la mets à ta disposition. Nous partirons pour La Haye, de là nous gagnerons l'Allemagne. Tu épouses Gudule quelque part ; moi je vous fais des épithalames dans lesquels je vante l'amour et l'hyménée, et le gros pansard de père sera bien obligé de capituler... Si les fonds te manquent, vu le retard de tes intendants, souviens-toi que j'ai quelques centaines de louis à ton service... Est-ce dit ?

Le chevalier regarda Cavignon avec une singulière défiance. Puis tout à coup il sembla prendre son parti, se leva et se jeta dans ses bras avec une effusion de tendresse en s'écriant.

— Excellent ami, tu combles tous mes désirs! aussi désormais je serai ton Oreste et tu seras mon Pylade!

— Eh bien! ce soir, n'est-ce pas? demanda le marquis avec empressement.

— Oui, ce soir. Je me rends chez la donzelle; dans une heure trouve-toi ici. Nous ferons nos arrangements; tu es le modèle de l'amitié!

Ils semblaient aussi joyeux l'un que l'autre de cette convention. Après quelques explications échangées rapidement et accompagnées de force poignées de main, ils se séparèrent. Le chevalier traversa la place pour se rendre chez le riche négociant, et le marquis demanda une nouvelle bouteille de Porto afin d'attendre plus patiemment son retour.

— Ah! monsieur de Cavignon, grommelait Rolly en se dirigeant vers la maison de la jeune Hollandaise, vous voulez jouer au plus fin avec moi; nous verrons bien! je profiterai de vos offres, et du diable si vous en tirez la moindre récompense!

— L'imbécile! pensait de son côté Cavignon, le coude appuyé sur la table du cabaret, il s'imagine que ce sera pour lui que j'aurai travaillé!... Ah! monsieur le Gascon, vous ne savez pas ce que je vous réserve!

Tous les deux avaient pourtant une commune pensée : des tonnes d'or! des tonnes d'or!

La demoiselle était par-dessus le marché.

II.

Derrière la maison de meinher Archibald s'étendait un terrain enclos de murs, moitié cour, moitié jardin, et dont la porte s'ouvrait sur une rue peu fréquentée. C'était dans cette rue que stationnait, le soir même du jour où avait eu lieu la rencontre de Rolly et de Cavignon, une chaise de poste tout attelée, le postillon en selle, comme pour partir au premier ordre. Au moment où dix heures furent annoncées par l'un des nombreux carillons de la ville, deux hommes, couverts de manteaux qui les enveloppaient complétement, descendirent de cette voiture et s'approchèrent à petit bruit de la porte dont nous avons parlé. Il est inutile de dire que ces deux rôdeurs de nuit étaient le marquis de Cavignon et le chevalier de Rolly. Ils semblaient tout joyeux de l'escapade qu'ils méditaient.

— Pardieu, mon cher, disait le marquis à voix basse à son camarade, je suis enchanté de trouver cette petite distraction après un si long et si ennuyeux séjour en Hollande. D'honneur, je me crois encore à Versailles, passant la nuit en *habit de mu-*

raille sous les balcons de telle ou telle duchesse que je ne veux pas nommer ! Te souviens-tu de ce temps-là ? Dieu ! que de maris rossés, d'amants dupés, de jaloux mis aux abois! l'intrigue, vois-tu, c'est mon élément ; l'intrigue et la poésie...

— Te tairas-tu, bavard ! dit le chevalier introduisant dans la serrure de la porte une clef qu'il tira de sa poche ; tu oublies donc que ce gros pansard d'Archibald, comme tu l'appelles, et son grand dadais de Léopold Wilkins ne sont pas partis encore ! Ils attendent que la marée permette à la flotte de mettre à la voile, et s'ils pouvaient se douter...

— Oui, dit le marquis avec un air moqueur, tu ne te soucierais pas plus de te trouver face à face avec ce vigoureux Léopold, que de rencontrer ta femme que tu dis morte et enterrée... ce que je te souhaite, mon pauvre chevalier. Vraiment ! d'une chiquenaude ce garçon-là t'enverrait nager dans le Zuiderzée.

— Je ne crains aucun homme, quel qu'il soit, lorsqu'il porte l'épée, dit le chevalier avec orgueil, et c'est pour cela, ajouta-il en baissant la voix, que je ne veux pas me compromettre avec un pareil drôle. Mon rang, ma naissance...

Cavignon haussa les épaules, et ils pénétrèrent dans le jardin. A la lueur des étoiles, ils pouvaient apercevoir les fleurs que le vieil Archibald, horticulteur-né, comme la plupart des Hollandais, cultivait çà et et là dans d'étroites plates-bandes. Rolly entraîna son compagnon sous un vieux pommier rabougri qui croissait dans le coin le plus obscur du jardin ; c'était là qu'ils devaient attendre les événements.

— Ah çà ! est-ce que nous allons ainsi faire long-temps le pied de grue? demanda Cavignon, dont quelques minutes avaient épuisé la patience.

— Tant qu'il plaira à la marée de ne pas monter, dit Rolly d'une voix étouffée; le canon de la flotte sera le signal du départ pour nos deux importuns ; jusque là. .

— Au diable la marée ! murmura Cavignon; mais es-tu sûr que la demoiselle viendra aussitôt après leur départ ?

— Elle m'a promis. Jamais tu n'as vu une naïveté aussi merveilleuse. Je lui ai fait croire que je lui nommerais en français toutes les étoiles du firmament si elle voulait se trouver ici se soir, à cette heure-ci, sans prévenir personne ; elle est profondément convaincue que c'est une leçon de français qu'elle viendra prendre... Quant à la clef de cette porte, je suis parvenu à m'en emparer depuis plusieurs jours.

— Vraiment ! Mais tu n'es donc pas d'accord avec la petite, puisque tu n'as pas osé lui avouer franchement...

— Il faut des ménagements, mon cher ; Gudule est prude, et je devais bien me garder de l'effaroucher par des mots.

Certainement elle ne peut croire au frivole prétexte que j'ai inventé pour la faire venir ici ; mais elle a eu l'air de prendre ma proposition pour argent comptant. D'ailleurs, cette femme-là m'adore ; quoiqu'elle n'ait pas la vivacité de nos Françaises, elle en tient pour moi, je te le jure, et tu sais que je m'y connais.

— Patience! dit le marquis en ricanant.

Les deux ravisseurs étaient depuis quelques moments immobiles dans leur cachette, quand ils remarquèrent qu'une fenêtre du rez-de-chaussée était éclairée; en même temps un bruit vague, comme celui que produisent plusieurs personnes en causant, arrivait jusqu'à eux par intervalles. Cavignon désigna du doigt cette fenêtre, et dit à l'oreille du chevalier :

— Ils sont là, approchons-nous doucement; nous saurons peut-être à quoi nous en tenir.

— Mais...

— Allons donc! est-ce que tu as peur encore de ce grand diable qui a des poings si vigoureux?

Ce mot suffit pour décider le fanfaron chevalier; il suivit Cavignon qui déjà se glissait vers la fenêtre, et ils atteignirent bientôt un endroit d'où ils pouvaient, sans être vus, voir et entendre ce qui se passait dans la salle basse.

Cette salle offrait l'exemple de la simplicité et de la propreté si connues des maisons hollandaises. Les murailles étaient dépourvues de toute espèce de tapisserie, mais elles étaient d'une blancheur de neige. Les meubles en chêne, polis par le frottement journalier des ménagères, brillaient aux reflets d'une lampe de cuivre qui éclairait la pièce. Deux ou trois tableaux, d'après des maîtres flamands, et de grands vases de forme antique, destinés à contenir du tabac, étaient tout l'ornement de cet intérieur paisible, dont les regards indiscrets de nos libertins venaient profaner les chastes mystères.

Au fond de la salle, dans un grand fauteuil à oreillettes, sommeillait, suivant son habitude, la bonne dame Brigitte Archibald, la maîtresse de céans. Perdue dans l'ampleur et le nombre de ses vêtements, elle semblait plus monstrueuse encore qu'à l'ordinaire; on n'eût pu croire que cette masse informe de hardes, de coiffes et de collerettes, fût une créature vivante, si quelques soupirs, entremêlés de *Jesus mein Got*, dans l'intervalle de deux sommes, n'eussent révélé son existence. A côté d'elle, mademoiselle Gudule, toujours roide et froide, était assise sur un tabouret plus bas et faisait tranquillement de la dentelle, son ouvrage ordinaire. Plus près de la fenêtre, le vieil Archibald et son protégé Léopold Wilkins avaient pris place de chaque côté d'une table garnie de pots de bière et de

gobelets d'étain, et ils fumaient gravement leur pipe nationale, cette pipe de terre si vulgarisée parmi nous. Le plus profond silence venait de s'établir dans cette réunion; on n'entendait plus que le cliquetis des fuseaux de Gudule, qui continuait son travail, les soupirs de la mère endormie et les *penh! penh!* cadencés des fumeurs.

Les deux observateurs de la fenêtre se regardèrent avec étonnement. Le calme de cette famille au moment où son chef allait partir pour affronter les hasards d'un long voyage dans des mers orageuses, le flegme de cet amoureux, l'incroyable indifférence de cette jeune fille qui avait consenti à un enlèvement pour cette nuit même, le sommeil de cette mère menacée de perdre en quelques heures tout ce qui lui était cher, ne pouvaient que frapper vivement deux jeunes gens habitués à l'impétuosité, aux bruyantes démonstrations qui sont dans notre caractère national.

— Tous ces gens-là n'ont que de la bière dans les veines et de la fumée de tabac dans la tête! murmura Cavignon bien bas.

Son camarade le poussa brusquement pour le faire taire. Le gros négociant venait en effet de prononcer quelques mots, et entre deux bouffées, il dit lentement à son jeune commis :

— La pêche sera bonne cette année; il y a beaucoup de *surfs* (1) sur les côtes.

— Ta, répondit Léopold.

Il y eut là un silence d'un quart d'heure, comme si les deux interlocuteurs eussent pris tout ce temps pour réfléchir sur ce qu'ils venaient de dire. Puis le père Archibald déposa sa pipe sur la table, remplit les gobelets, reprit avec le même sang-froid en mettant un intervalle de quelques secondes entre chaque mot :

— J'espère, Wilkins, que cette année vous me ferez honneur; et que vous serez assez adroit pour prendre le premier hareng. L'année dernière, c'est Guillaume Duldof, un pêcheur du vieux Benkland, mon ennemi, qui a eu le prix; il faut que ce soit vous cette année.

Wilkins fit un signe affirmatif; au bout d'un moment Archibald reprit :

— Vous êtes habile, arrangez-vous pour qu'il soit dit que c'est un pêcheur de meinher Archibald qui a eu l'honneur insigne de prendre le premier hareng de l'année. La main de Gudule sera votre récompense...

Le bonhomme s'arrêta; et, quelle que fût l'apparente insen-

(1) On appelle surfs de petits vers qui, dit-on, attirent les colonnes de harengs dans nos mers, vers le mois de juin.

sibilité de Gudule, on eût pu la voir devenir rouge comme une cerise. Quant à Wilkins, il ne montra ni étonnement ni joie ; seulement il dit d'un ton froid, comme s'il faisait une observation sans importance :

— Mais... le Français? ce chevalier si riche!...

— Les Français, répondit le négociant d'un ton sentencieux, sont comme les outres gonflées de vent ; ce noble nous a trompés. J'ai écrit à un de mes correspondants de Bordeaux pour avoir des renseignements sur lui. On m'a répondu qu'il n'avait plus un sou de bien au soleil ; que c'était un libertin, un dissipateur...

En cet endroit de la conversation, Cavignon se tourna vers le pauvre Rolly; il était tout bouffi de colère, et il murmurait en serrant le poing :

— Manant ! malotru ! il me paiera cela tout à l'heure.

— Eh ! eh ! fit le marquis d'un ton moqueur, le marchand de harengs est, ma foi, homme de précaution !

— Tais-toi donc, dit le chevalier en essuyant la sueur qui coulait sur son front.

Pendant cet *à parte*, la conversation avait continué entre les deux Hollandais ; au moment où le marquis et le chevalier prêtèrent de nouveau l'oreille, Archibald disait au jeune homme :

— Aujourd'hui même j'ai défendu à ce soi-disant chevalier de remettre ici le pied pendant mon absence, et désormais ma fille ne lui parlera plus. Elle a pris sa dernière leçon.

— Oui, mon père, répondit Gudule avec une sorte d'insouciance.

Et pourtant on eût pu remarquer le regard d'intelligence qu'elle jeta en ce moment sur Léopol Wilkins.

— C'est ce que nous verrons ! grommela Rolly avec colère.

— Tu ne m'avais pas dit qu'on t'avait donné ton congé, reprit le marquis avec son éternel sourire de moquerie.

— Rira bien qui rira le dernier !

En ce moment un coup de canon se fit entendre dans le port. Il annonçait que la flotte allait mettre à la voile.

— Il faut partir, dit le vieil Archibald sans se déranger.

— Partons ! dit Léopold Wilkins de même.

Ils secouèrent tranquillement les cendres de leurs pipes, et se décidèrent enfin à se lever. Le négociant prit son chapeau à larges bords, Wilkins son bonnet fourré, et ils se préparèrent à regagner le port. Gudule continuait sa dentelle et la vieille Brigitte dormait toujours.

— Adieu, Gudule, dit Archibald en déposant un baiser froid sur le front de sa fille, qui alors seulement interrompit son travail.

— Dieu vous conserve, mon père.

En ce moment, la bonne vieille, éveillée par le mouvement et le bruit qui se faisaient dans la chambre, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air effaré.

— *Jésus mein got!* que se passe-t-il donc? demanda-t-elle sans bouger de son fauteuil.

— Ce n'est rien, dit le père, c'est que nous partons... Adieu, Brigitte, veille sur ta fille.

— Je ne la quitterai pas un seul instant, répondit la mère en bâillant et en étendant les bras.

— Elle sera joliment gardée! pensa l'un des curieux de la fenêtre.

Cependant Léopold Wilkins s'était approché de Gudule, et sans plus s'émouvoir qu'à l'ordinaire, il lui dit simplement :

— Dieu conduira mes filets et je prendrai le premier hareng, comme le désire votre père.

— C'est bien, répondit-elle en baissant les yeux.

Malgré cette modestie apparente, il sembla aux deux étourdis que la demoiselle désignât à Léopold Wilkins, par un geste presque imperceptible, la fenêtre qu'ils avaient choisie pour observatoire. Un moment ils se crurent découverts et ils se rejetèrent vivement en arrière; mais comme rien ne confirmait leurs craintes, Rolly se hasarda à regarder de nouveau dans la salle. Les Hollandais achevaient paisiblement leurs adieux. Un moment après, ils sortaient de la maison par la grande porte qui donnait sur la place.

— Ville gagnée! dit le chevalier à demi-voix en les voyant s'éloigner; allons, allons, qu'ils aillent pêcher le hareng, et bon voyage! l'ennemi nous abandonne le champ de bataille.

— Ouf! reprit Cavignon de même, voilà une petite bourgeoise qui peut se vanter de nous avoir fait droguer comme des Colins. Ah! si ça n'avait pas des tonnes d'or pour dot! et, ajouta-t-il avec un accent doucereux en se tournant vers Rolly, s'il ne s'agissait pas du bonheur d'un ami!

— Allons, tu composeras une ode là-dessus, répliqua le chevalier avec impatience; mais en attendant, mon cher marquis, aie la bonté d'aller voir si la voiture est prête. La petite va venir et elle serait peut-être effarouchée par ta présence. Nous te rejoignons dans l'instant.

Mais...

— Eh bien! as-tu peur que nous partions sans toi? Ne dois-tu pas nous attendre dans la voiture?

— C'est vrai, dit le marquis en s'éloignant comme à regret, mais du moins hâtez-vous.

— Il se défie de moi, pensa-t-il en longeant la rue déserte où

l'attendaient les chevaux et le postillon; il s'agit de jouer serré, des tonnes d'or sont à l'enjeu.

— Le marquis a de mauvais desseins, pensait Rolly de son côté; mais, par tous les diables! je défendrai et la femme et la dot!

Puis il se rapprocha de la fenêtre qui était restée entr'ouverte, et il regarda de nouveau dans la salle. La vieille mère s'était déjà rendormie, attendant qu'on lui annonçât l'heure de se mettre au lit; Gudule continuait à agiter en cadence ses fuseaux à dentelle. Cependant il était visible que cette fois elle ne donnait pas toute son attention à son ouvrage. Rolly remarqua cette préoccupation, et, persuadé qu'elle était de bon augure pour ses projets, il crut qu'il lui suffisait de se montrer pour décider la jeune fille à venir le joindre. Il avança donc la tête dans l'appartement; mais Gudule ne parut pas l'avoir aperçu, et elle continuait à faire mouvoir ses fuseaux de toute l'agilité de ses doigts blancs et effilées. Après quelques minutes de silence, le chevalier appela à voix basse :

— Gudule! mademoiselle Gudule!

Elle releva lentement la tête et le regarda sans aucune expression d'étonnement ni d'effroi. Seulement un singulier sourire, qui tenait à la fois de la niaiserie et de la malice, vint contracter légèrement ses lèvres. Puis, sans répondre, elle reprit son ouvrage. Le chevalier attendit encore.

— Gudule! charmante Gudule! demanda-t-il enfin du ton le plus mielleux qu'il pût trouver, n'aurez-vous pas pitié de mon impatience? avez-vous oublié...

La jeune fille se leva et posa un doigt sur sa bouche, tandis que de l'autre main elle désignait sa mère endormie. Puis elle vint à la fenêtre, et dit au chevalier avec le flegme imperturbable de ses compatriotes :

— Le ciel est couvert aujourd'hui, monsieur le chevalier; je prendrai une autre fois ma leçon de français.

Elle referma brusquement la fenêtre sur le nez de Rolly qui, en la voyant avancer vers lui, s'attendait à toute autre chose. Il fut d'abord tout interdit, mais au bout d'un instant il reprit courage, et frappant doucement au volet, il chercha à attirer l'attention de la jeune fille.

— Gudule, ma chère Gudule, disait-il, c'est moi, Rolly, votre chevalier : ne me reconnaissez-vous pas? Je vous attends, venez, je vous en supplie.

Gudule semblait aussi sourde que Brigitte elle-même.

— Gudule, répéta le chevalier avec une impatience croissante, vous vous êtes donc jouée de moi? Que vous ai-je fait? Prenez garde!...

— Prenez garde vous-même ! dit en français une voix forte derrière lui.

En même temps le pauvre chevalier sentit qu'on lui jetait un manteau sur la tête, et un mouchoir fut vigoureusement serré sur sa bouche, avant qu'il eût pu pousser un cri. Il voulut se débattre; mais ses agresseurs l'enlevèrent dans leurs bras et le transportèrent, toujours bâillonné et enveloppé du manteau, hors du petit jardin. Là, on lui rendit l'usage de ses jambes, et la voix formidable qu'il avait déjà entendue murmura à son oreille : « Marchez, ou vous êtes mort. »

Rolly ne manquait pas absolument de courage envers les ennemis qu'il voyait en face; mais à l'égard des êtres inconnus qui l'avaient si brutalement saisi, il jugea inutile de le montrer et il obéit. Il avança donc, soutenu des deux côtés par les ravisseurs qui le faisaient marcher rapidement, sans qu'il sût où il allait.

Bientôt il sentit à la fraîcheur de l'air qu'on approchait du Zuiderzée. En effet, un instant après, on l'enleva de nouveau, on le déposa dans une barque, et il jugeait au mouvement du bateau qu'on s'éloignait du rivage.

Qui était l'auteur de cette mésaventure? Etait-ce Archibald ou Léopold Wilkins, Gudule ou le marquis? Toutes ces hypothèses étaient aussi probables les unes que les autres, et le pauvre Rolly ne savait à laquelle s'arrêter. Il attendit, étendu sur un paquet de cordes sur lequel on l'avait jeté, que l'on voulût bien lui expliquer cette énigme.

Cependant Cavignon était retourné à la voiture, comme nous l'avons dit, et il se promenait de long en large dans la rue déserte en sifflotant un air d'opéra. Ne voyant pas revenir son compagnon, il commença à jurer et à maugréer entre ses dents contre Rolly. Enfin, après l'avoir attendu une demi-heure inutilement, il perdit tout à fait patience et courut vers la petite porte ; elle était fermée.

— Que diable signifie tout ceci ? dit-il avec étonnement; ce coquin de chevalier m'aurait-il brûlé la politesse avec sa donzelle ? ce serait un peu fort.

Il frappa plusieurs coups à la porte, mais personne ne répondit ; alors il comprit que le coup était manqué, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de regagner son hôtel, sauf à demander raison le lendemain au chevalier de son inexplicable conduite.

— Au diable le Gascon ! pensait-il en serrant les poings avec colère, nous verrons s'il se sera joué de moi impunément ! Le drôle aura compris que si je mettais tant de zèle à enlever cette péronelle, c'était que les tonnes d'or avaient des attraits pour

moi comme pour lui, et qu'à la première occasion... Patience ! si je le retrouve, nous verrons beau jeu.

Cavignon monta dans la voiture et se fit conduire à son hôtel. Là, il renvoya ses chevaux et se coucha en proférant toujours des menaces et des imprécations contre le pauvre Rolly.

Le lendemain, dès le point du jour, il rôdait autour de la maison du vieil Archibald, cherchant à recueillir quelques renseignements sur l'aventure de la nuit précédente. Quel fut son étonnement quand, en regardant la fenêtre qui donnait sur la place, il aperçut Gudule et sa mère travaillant tranquillement à leur place accoutumée !

— Il n'est donc pas parti avec elle? dit le marquis en se grattant l'oreille. Mais alors qu'est-il devenu?

Il réfléchit un moment.

— Oui, c'est cela, pensa-t-il, ce vantard de Rolly aura senti qu'il s'était trop avancé avec moi en soutenant que la jeune fille consentirait à le suivre: voyant qu'elle s'y refusait obstinément, i aura craint de s'exposer à mes plaisanteries en se présentant à moi sans avoir réussi. Sans doute il reviendra ce soir tout déconfit, l'oreille basse, et, par ma foi, je ne lui épargnerai pas les quolibets.

Il attendit toute la journée; vers le soir, ses inquiétudes recommencèrent. Quoique son amitié pour le chevalier ne fût pas bien profonde, il ne pouvait néanmoins s'empêcher de s'intéresser au sort d'un camarade qui avait disparu d'une manière si extraordinaire. Il courut à l'hôtel où avait demeuré Rolly; on ne l'avait pas vu depuis la veille au soir, et on croyait qu'il avait quitté la Hollande. De plus en plus intrigué, il se rendit chez meinher Archibald ; Brigitte le reçut et lui affirma d'un ton indolent que le chevalier ayant reçu son congé la veille, ne devait plus revenir. Cavignon eût bien désiré interroger Gudule elle-même ; mais il sentit qu'il ne devait pas brusquer les choses, eu égard à certains projets qu'il avait conçus ; il sortit de chez la dame Brigitte, qui l'avait congédié en bâillant, et il se rendit chez le bourgmestre chargé de la police d'Amsterdam.

Le magistrat municipal était un gros maître charpentier, qui eût pu faire le pendant d'Archibald lui-même, pour le poids et la rotondité. Quand le marquis entra, le bourgmestre fêtait un énorme plat de bœuf rôti qu'il arrosait largement de bière, et il écouta sans se déranger la déclaration de Cavignon. Celui-ci prit soin néanmoins de mettre à couvert l'honneur de mademoiselle Gudule; il se contenta de spécifier la rue où avait dû avoir lieu l'événement.

Quand il eut fini, l'autorité secoua la tête d'un air mysté-

rieux, et, sans cesser de manger, elle demanda au marquis :

— Votre ami était-il jeune ?

— Trente ans environ.

— Était-il fort et de belle apparence ?

— Mais... oui.

— C'est bon.

Et le magistrat avala un grand verre de bière.

— Vous savez donc où il est ? demanda Cavignon avec empressement.

— Moi ! pas du tout, répondit le gros charpentier avec son sang-froid imperturbable. A moins toutefois qu'il ait été *pressé*. Justement hier dans la nuit les raccoleurs, m'a-t-on dit, ont enlevé quelques jeunes gens !...

Cavignon n'ignorait pas ce que c'était alors que la *presse* en Hollande ; cette opération consistait à s'emparer sans façon des premiers jeunes gens venus pour en faire des soldats ou des marins au service des Provinces-Unies. Aussi fut-ce avec une sorte de désespoir qu'il demanda au bourgmestre :

— Et s'il est tombé dans les mains des raccoleurs, quel moyen aurai-je donc d'en retirer mon pauvre camarade ?

— Aucun, répondit le vorace bourgmestre ; on l'a probablement fait partir cette nuit même pour quelque province éloignée, vous ne le verrez de longtemps.

Le marquis se retira tout attristé de cette découverte. Cependant peu à peu ses idées prirent une tournure moins sentimentale ; convaincu qu'après tout, ce qui pouvait arriver de mieux à un pauvre diable de gentilhomme ruiné comme le chevalier, était de prendre du service n'importe pour quel souverain ou pour quel pays, il finit par rire de la mine piteuse que devrait faire Rolly, les premiers jours, en portant le mousquet ou en serrant une voile au service de la république hollandaise.

— Ma foi, dit-il enfin, j'avoue que le sort de ce pauvre garçon est digne de pitié ; mais qu'y puis-je faire ? à quoi bon me chagriner pour des maux sans remèdes ? Je rimerai une élégie sur cette aventure et tout sera dit. En attendant, profitons de l'avantage qu'il m'a laissé, un peu forcément, et songeons aux tonnes d'or du marchand de harengs.

Cavignon soupa avec appétit et s'endormit en répétant toujours : — Ce pauvre Rolly !

Le lendemain il fit une grande toilette et se rendit chez les dames Archibald. Quand il sortit de chez elles, il semblait gonflé de joie et d'orgueil. C'est qu'en effet il venait de recueillir la succession du chevalier ; il avait été accepté par mademoiselle Gudule et par sa mère comme maître de langue et de *poésie* françaises.

III.

Nous avons laissé le chevalier de Rolly dans une position assez fâcheuse, c'est-à-dire bâillonné, emmaillotté dans un manteau grossier, et couché sur le pont d'un navire qui partait pour une destination inconnue. La nuit était sombre et froide ; c'était inutilement que le prisonnier s'agitait sur son lit de cordages pour chercher à voir autour de lui. De temps en temps, quelques matelots passaient en silence à ses côtés, sans plus faire attention à lui que s'il eût été un des ballots avec lesquels on l'avait confondu. Une lanterne brillait bien à la proue de la barque, mais la lumière était si faible, qu'elle ne pouvait servir au chevalier à reconnaître ses ravisseurs. Il lui fallut donc se résigner à attendre tristement la suite de cette étrange aventure.

Il était là depuis plusieurs heures ; le vent frais du matin commençait à engourdir ses membres, quand un homme en costume de matelot s'approcha de lui et lui dit, en bon français, d'un ton un peu moqueur :

— Eh bien ! mon gentilhomme, êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions de ravisseur de filles ? Que dites-vous de ce vent-là ? Il a dû un peu rafraîchir votre tête chaude !

Rolly reconnut la voix qui lui avait adressé des menaces, au moment de son bizarre enlèvement. Il fit un signe suppliant pour obtenir qu'on le débarrassât de ses liens et de son bâillon, qui le gênaient horriblement. Le matelot inconnu parut hésiter :

— Je ne sais si je dois déjà vous rendre votre langue et vos pieds, dont vous faites si bon usage ! dit-il en regardant un autre personnage qui restait immobile et silencieux à quelques pas au milieu de l'obscurité ; cependant, ajouta-t-il, si vous voulez me donner votre parole de gentilhomme que vous ne chercherez pas à nous échapper, ce qui est difficile du reste, je vais vous mettre un peu plus à l'aise.

Le chevalier exprima par signe qu'il consentait à tout ce que l'on voulait, et le marin le délia aussitôt.

La première chose que fit le chevalier, aussitôt qu'il fut délivré de ses liens, fut d'aspirer une grande bouffée d'air ; puis s'asseyant sur son séant, il jeta autour de lui un regard rapide. La barque sur laquelle il se trouvait paraissait fort grande, mais l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits de ceux qui composaient l'équipage. Du reste on voguait sur une plaine d'eau dont les yeux ne pouvaient apercevoir les limites et dont les grosses lames attestaient l'étendue. A droite et à gauche brillaient de nombreuses lumières plus ou moins rapprochées, mon-

tant et descendant comme des feux-follets au milieu du brouillard de la nuit.

— Mais où suis-je donc ? demanda le prisonnier avec autant d'étonnement que d'effroi ; où allons-nous ainsi ?

—Vous êtes sur la buyse *la Mouette*, répliqua le matelot d'un ton railleur, et vous allez à la pêche du hareng, mon gentilhomme; en ce moment nous entrons en pleine mer.

Par cinq cent mille millions de panerées de diables!...

Le marin goguenard posa sa main sur la bouche du malheureux exaspéré :

—Et votre parole ! lui dit-il. Allons, monsieur le chevalier, songez que votre bâillon est là.

— Vous me connaissez donc, vous qui me parlez ? dit Rolly, un peu radouci par la curiosité que cet homme excita tout à coup en lui. Qui êtes-vous? Que me voulez-vous ?

—Vous m'avez déjà vu quelque part, reprit le matelot ; cherchez bien dans vos souvenirs ; me reconnaissez-vous ?

— Non.

— Il est vrai que je n'ai pas dû exciter bien vivement votre attention. Cependant, vous souvenez-vous qu'il y a cinq ou six ans, un jeune capitaine de marine française, du nom de Blaville, allait faire quelquefois la débauche à Versailles avec vous autres mousquetaires ? Vous souvenez-vous que le capitaine Blaville avait pour valet un ancien mousse mauvais drôle fieffé, garnement incorrigible...

— Attendez ! s'écria le chevalier en paraissant chercher dans sa mémoire un nom qu'il était bien sûr de ne pas y trouver, vu qu'il avait totalement oublié le capitaine Blaville lui-même; vous êtes..

— Samson, Samson Billonaud, que vous aviez surnommé l'Échineur, à cause de ses nombreuses querelles, où il était toujours vainqueur ! s'écria le matelot avec une sorte d'orgueil ; oh ! je ne vous ai pas oublié, moi, monsieur le chevalier ! Plus d'une fois je vous ai reconduit tout chancelant à l'hôtel des mousquetaires, après quelque joyeuse partie chez le capitaine, et plus d'une fois aussi j'ai refusé la porte à certaine dame qui venait vous relancer...

— Ah ! ma femme, interrompit le chevalier comme entraîné malgré lui, elle est morte... Mais, ajouta-t-il, en revenant promptement à la pensée de sa position présente, cela ne m'explique pas...

— Morte ! reprit Samson du ton d'un homme qui ne se soucie pas de répondre directement à une question pressante; eh bien ! monsieur, c'est comme ce pauvre capitaine Blaville, coupé en quatre par un boulet de canon, à la bataille de...

—Et que m'importent Blaville et tout ce fatras ! s'écria le malheureux Rolly impatienté ; Samson l'échineur ou Samson le diable, me diras-tu enfin ce que l'on me veut, pourquoi on m'a enlevé traitreusement ?

— Eh bien ! voyez, dit l'imperturbable matelot, j'aurais cru que vous prendriez plus de part que cela au sort du capitaine votre ami ! C'est un bien bon maître que j'ai perdu là ! Aussi, depuis sa mort, j'ai eu mille sortes de guignons ; j'ai roulé dans tous les coins du monde sans pouvoir trouver son pareil ; enfin, de guerre lasse, je suis revenu en Hollande, ma patrie, et j'ai repris la pêche du hareng, mon premier métier. Un triste métier, monsieur ! comme vous pourrez vous en apercevoir vous-même, ajouta-t-il d'un ton malin, car vous allez faire votre apprentissage.

— Miséricorde ! s'écria le chevalier en pâlissant ; moi, pêcheur de hareng ! Cet homme devient fou.

— Pas plus fou que vous ! riposta l'ex-valet d'un ton insolent. Chevalier de Rolly, vous n'êtes plus ici à Versailles, entendez-vous ? Vous avez été *pressé* comme pêcheur de hareng, et, bon gré mal gré, vous pêcherez le hareng, comme tant d'autres qu'on a enlevés de force pour le service de la marine des Provinces-Unies ; ainsi donc, résignez-vous : vous ne reverrez la terre qu'à la fin du voyage que nous commençons cette nuit et, pendant cet intervalle, vos nobles mains devront s'habituer à parer des harengs et à les arranger proprement dans les tonneaux, tout comme vous me verrez faire à moi-même.

Jusqu'ici le chevalier avait cru seulement être victime d'une vengeance particulière, à laquelle il pourrait échapper d'un moment à l'autre ; mais dès que les paroles du matelot lui eurent appris dans quel abîme il était tombé, son courage l'abandonna tout à fait, et il se mit à se lamenter d'une manière pitoyable ; maître Samson lui-même en fut attendri.

— Allons, allons ! dit-il avec un ton de cordialité grossière, il ne faut pas tant vous désoler, monsieur le chevalier ; deux mois sont bien vite écoulés, et la pêche ne peut durer plus de deux mois ! Il est un peu pénible de commencer si tard un tel apprentissage, quand on est noble et quand on a porté le mousquet dans les antichambres de Versailles ; mais que voulez-vous ! D'ailleurs nous autres matelots, qui serons vos camarades, nous vous aiderons de notre mieux pour soulager un commençant, et puis vous verrez et apprendrez des choses curieuses dans ce petit voyage. D'abord vous verrez les îles Orcades, de belles îles, monsieur, avec des ceintures de verdure et de hautes montagnes couronnées de neige ; vous verrez retirer les filets de l'eau quand ils sont pleins de poissons argentés

et brillants; vous apprendrez les procédés hollandais pour conserver ces délicieux harengs renommés par toute l'Europe; ces procédées sont très-curieux, monsieur, et on ne les découvre pas au premier venu. Puis, quand nous retournerons à Amsterdam...

— Oh! quand je retournerai à Amsterdam, s'écria le chevalier en serrant le poing dans un transport de rage, j'irai me plaindre aux autorités, je ferai des mémoires, j'intenterai des procès. On a violé ma qualité d'étranger! Moi, noble et Français, on a eu l'air de me prendre pour un marin...

— Eh bien! répliqua le matelot tranquillement, nous dirons tout simplement que nous nous sommes trompés et que nous nous sommes aperçus de la méprise trop tard pour vous mettre à terre.

— Oh! je suis perdu, je suis déshonoré! s'écria le chevalier sans l'écouter et en jetant autour de lui des regards d'angoisse.

Samson le regarda un moment fixement, puis, se rapprochant de lui, il dit à voix basse, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

— Aussi pourquoi diable vous avisez-vous de conter fleurette aux jeunes filles ?

— Que dis-tu ?

— Rien, fit le matelot d'un air mystérieux.

— Ainsi donc, je suis aussi le jouet d'une intrigue! reprit Rolly avec indignation ; et l'on croit que je me laisserai conduire comme un agneau, sans résistance? Une barque peut encore me déposer à terre; j'appellerai, je crierai...

Samson l'échineur se mit à rire. C'est qu'en effet le pauvre chevalier avait trop présumé de ses forces. Depuis un moment il était pâle et chancelant; bientôt il tomba sur les cordages où on l'avait étendu d'abord, en proie au plus violent accès de mal de mer et il perdit connaissance.

Quand il reprit ses sens, il était grand jour; il se trouva couché sur une espèce de petit lit de camp dans la cabine qui s'élevait à l'arrière de la buyse. Aux souffrances et à l'évanouissement causés par le mal de mer, avait succédé un sommeil de plomb qui tint longtemps ses facultés engourdies. Aussi Rolly, dans le premier moment de son réveil, crut-il être la dupe d'un rêve en apercevant le lieu étrange où on l'avait transporté. Cependant ses idées lui revinrent peu à peu et il se traîna hors de la cabine pour chercher l'explication de sa mésaventure.

Il n'alla pas loin ; en face de la porte, un homme était assis sur de vieilles voiles ; devant lui on voyait des débris de viande et de poisson sec deux verres, de la bière et du pain frais. Il

semblait attendre quelqu'un avant de commencer ce substantiel repas ; Rolly reconnut Léopold Wilkins.

Le chevalier voulait se précipiter sur celui qu'il croyait l'auteur de tous ses maux ; mais il était si faible qu'il pouvait à peine marcher sans appui. Léopold Wilkins ne sembla pas remarquer cette terrible colère ; il désigna une place à côté de lui, et dit froidement en hollandais :

— Voulez-vous déjeuner, monsieur ? Je vous attends.

Le chevalier serra les dents, il écuma, et sa main alla chercher machinalement la garde de son épée. L'épée ne se trouvait pas à sa place accoutumée, et Rolly, jetant un coup d'œil sur toute sa personne, s'aperçut qu'on avait changé son costume pendant qu'il était plongé dans l'anéantissement causé par le mal de mer. Il était exactement vêtu comme les matelots qui allaient et venaient sur le pont de la barque.

Alors sa fureur ne connut plus de bornes ; il s'élança pour frapper son ennemi. Mais Léopold Wilkins avait sans doute prévu ce mouvement ; d'un geste il renversa l'infortuné Gascon sur les vieilles voiles qui lui servaient de siège à lui-même.

Soit que cette chute eût étourdi le chevalier, soit qu'elle eût donné un cours salutaire à son sang, quand il se releva, plus honteux que meurtri, il était considérablement radouci. Il accepta même la main que son antagoniste lui présentait sans la moindre rancune pour l'aider à se relever. Une fois sur son séant, il regarda avec un étonnement stupide celui qui l'avait si facilement terrassé.

Wilkins, le voyant si calme et assis à côté de lui, comme il l'y avait invité, sembla oublier de quelle manière un peu vive il l'avait placé dans cette posture. Il lui présenta un verre de genièvre, et lui dit avec son flegme ordinaire :

— Buvez ; ça vous remettra.

Ce dernier trait l'emporta sur l'indignation du chevalier. Sa fureur tomba tout à coup, et, malgré sa faiblesse et ses craintes, il partit d'un fou rire qui retentit jusqu'à l'autre bout de la buyse.

— Ah ça ! maître Wilkins, s'écria-t-il, savez-vous que vous m'avez joué un tour qui ferait honneur au plus grand roué de la cour de France, si l'on avait là-bas des matelots et des buyses à son service pour se débarrasser d'un rival ?

Le Hollandais répondit par un sourire silencieux, qui consistait à montrer, pendant quelques secondes, deux rangées de dents blanches comme des perles.

— Cette justice rendue à votre habileté, reprit le chevalier, qui ne perdait pas son but de vue, vous m'expliquerez, j'espère, ce que vous comptez faire de moi à présent. Que signifient ces

habits, cet extérieur grossier ? Je ne puis croire à ce que m'a dit cet imbécile de Samson...

— Il a dit vrai, fit le pêcheur d'un air d'insouciance. Ces habits sont ceux de votre nouvelle condition.

La colère du chevalier fut bien près de se réveiller en recevant cette froide assurance de son malheur. Cependant il se contint ; par un instinct subit de vengeance, il prit le ton goguenard à son tour, et dit à Léopold :

— Si je ne me trompe, maître Wilkins, vous avez cru frapper un coup décisif en m'enlevant d'Amsterdam, moi, dont vous aviez la bonté de craindre les entreprises à l'égard de mademoiselle Gudule. Malheureusement, mon cher, vous n'avez réussi qu'à moitié ; vous m'avez puni, il est vrai, d'avoir été votre rival ; mais j'ai laissé derrière moi une personne qui me vengera en vous soufflant la jolie demoiselle !

— Ah ! fit le pêcheur en levant sur Rolly de grands yeux bleus remplis d'étonnement.

— Oui, mon cher, reprit le chevalier ; au moment où j'allais enlever cette petite fille qui m'a joué avec tant d'adresse, j'avais pour auxiliaire un ancien ami, un mousquetaire, un endiablé, et, je le connais mal, ou aussitôt qu'il aura connu ma disparition, il ne se sera pas gêné pour prendre ma place. Aussi, comme il est plus riche, plus noble, plus jeune et plus beau que moi, il est probable...

En parlant ainsi, Rolly étudiait avec une malicieuse curiosité l'expression des traits de son rival ; mais, malgré toute son attention, il lui fut impossible de découvrir la moindre altération dans les muscles de ce mâle visage. Aussi accepta-t-il le verre dans lequel Wilkins venait de verser du genièvre, et, l'élevant comme pour porter une santé, il dit avec un soupir :

— Allons ! maître, au bon succès de notre pêche ! et puissions-nous bientôt revenir à Amsterdam meilleurs amis que nous n'en sommes sortis !

— Ya, répondit Wilkins.

Alors seulement, le chevalier s'aperçut qu'il avait frappé juste. Le jeune pêcheur était un peu pâle et ses dents serraient le verre qu'il avait porté à sa bouche.

Le soir même, un pilote qui retournait à Amsterdam fut chargé de remettre secrètement à Gudule une lettre qui contenait ces mots : « Défiez-vous de l'ami du chevalier ; je revien-« drai bientôt. »

IV.

La nuit du 25 juin, cette nuit solennelle et si impatiemment attendue par les pêcheurs, était enfin arrivée. L'immense quan-

tité de vaisseaux, grands et petits, qui composaient la flotte hollandaise s'était engagée dans cet archipel dangereux des Orcades où s'ouvrait la pêche d'ordinaire. Jamais la mer orageuse du Nord ne s'était montrée si agitée et si terrible : l'obscurité était profonde; des nuages noirs et épais couvraient l'horizon. Un vent violent, soufflant de l'ouest, soulevait de hautes vagues à la cime creuse et phosphorescente, qui allaient se briser avec fracas contre les rescils qui bordaient les côtes. Au milieu de ce chaos effrayant, les bâtiments, dirigés par des pilotes habiles et exercés, luttaient péniblement contre la tempête. A la proue de chacun d'eux, brillait une espèce de phare; il se composait d'un grillage en fer rempli de charbons allumés. Ces réchauds, élevés de quelques pieds au-dessus du pont, et destinés autant à éblouir et à attirer le poisson qu'à prévenir le choc entre les navires resserrés dans ce détroit, paraissaient et disparaissaient derrière les lames gigantesques de cette mer houleuse. La scène avait un caractère grandiose et terrible qui eût effrayé des yeux moins habitués que ceux des pêcheurs hollandais à cet aspect de l'Océan.

Cependant le plus grand calme régnait à bord de chacun des navires destinés à la pêche. Quelques hommes seulement veillaient à la manœuvre; les autres, à demi couchés sur les bancs de rameurs, sommeillaient paisiblement au bruit de la mer et des vents. A leurs pieds leurs filets en soie brune de Perse, teints à la fumée, étaient disposés avec ordre comme pour être employés d'un moment à l'autre. Sur un autre point de la buyse on voyait des tonneaux vides en bois de chêne, destinés à recevoir les produits de la pêche; plus loin s'élevaient des amas de gros sel gris d'Espagne pour la salaison. Ces préparatifs terminés, on se reposait nonchalamment en attendant l'heure du travail. On se souvient du serment solennel de tous les marins sans distinction qui montaient la flotte, et il n'était pas encore minuit.

En avant de toutes les autres, se trouvait pourtant une buyse où semblait régner une grande activité. Les rameurs étaient à leur poste, le pilote tenait le gouvernail; sur la proue, éclairée par la lueur rouge du fanal, on voyait debout un homme de haute taille, l'œil fixé sur les flots, ne sortant de sa méditation profonde que pour donner de temps en temps des ordres brets à ceux qui faisaient la manœuvre. Ces ordres avaient pour but de maintenir nord-nord-ouest la direction de la barque, que les vents et les vagues tendaient toujours à faire dévier. Le petit navire luttait contre les lames auxquelles cette position le livrait tout entier; il plongeait et se relevait au milieu des flots d'écume qui le couvraient par moments. Mais l'homme de la

proue, calme, intrépide, ne semblait pas se douter du danger qu'il courait ; son regard sondait, à travers l'obscurité de la nuit, ces abîmes d'eau salée qui menaçaient de l'engloutir.

A l'arrière, à côté du cabestan destiné à hêler les filets remplis de poisson, deux hommes regardaient avec moins d'intrépidité ce désordre des éléments. L'un était ce Samson l'échineur, que nous connaissons déjà ; assis au pied du mât, il hochait de temps en temps la tête, quand une vague déferlait sur le pont, jurant à voix basse qu'il n'avait jamais vu plus mauvais temps dans ses voyages autour du monde. Or, celui à qui il adressait ces inquiétantes observations n'était autre que notre ami le chevalier ; Rolly, dans son nouveau costume, devait commencer ses fonctions d'encaqueur cette nuit même, aussitôt que la pêche serait ouverte.

Le malheureux mousquetaire ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et perdait tout à fait courage ; à chaque coup de mer il poussait un gémissement, et, grelottant de froid, mouillé jusqu'aux os, il s'attachait à quelque amarre en maudissant tout bas son sot amour pour la fiancée d'un pêcheur et la bizarre vengeance de son rival.

Une secousse plus terrible que toutes les autres venait de faire craquer la buyse jusque dans les plus solides pièces de sa membrure; la terreur avait arraché un cri au pauvre chevalier, quand Samson, qui, comme tous les marins, restait calme au moment du danger, dit à voix basse :

— Vous verrez, cet enragé de Léopold Wilkins nous laissera sombrer plutôt que de changer cette bordée contre le vent et la lame ! Il n'a pas bougé, lui, quand cette vague d'enfer est venue tomber sur nous. Comme il est calme ! comme son pied est solide ! Oh ! la colonne de harengs n'est pas loin, soyez-en sûr. Toute la journée Wilkins a observé le vol des goëlands et des mouettes du côté de la pleine mer ; il est resté longtemps à étudier les taches de *graissin* qui flottaient sur l'eau, et certainement il a découvert des signes infaillibles de l'approche de la bande. Aussi.....

— Mais nous allons être engloutis ! s'écria le chevalier en se tordant les mains avec désespoir.

— Que voulez-vous ! dit le matelot avec un sang-froid peut-être affecté; Wilkins commande ici ; et il lui faut obéir... Mais qui donc a osé nous suivre jusqu'ici ! ajouta-t-il tout à coup en s'interrompant et en désignant une lumière qui bondissait sur les flots à peu de distance derrière eux.

Malgré ses terreurs, le noble gascon jeta un regard craintif dans la direction indiquée; alors il aperçut une barque qui lut-

tait avec courage contre les flots pour atteindre celle de Léopold Wilkins.

— Ah! je reconnais ce hardi gaillard! s'écria Samson; c'est le vieux Guillaume Duldof, un pêcheur de maître Benkland; sans doute il a pris goût à la médaille d'or que lui ont décernée, l'année dernière, le bourgmestre et les échevins d'Amsterdam pour prix de la pêche, et il compte être aussi heureux cette année... Mais patience! Wilkins n'est pas homme à abandonner cet avantage, et tenez, voyez déjà!

En effet, Léopold, s'apercevant de la concurrence, donna à voix basse quelques ordres aux matelots; aussitôt la barque se rua avec plus de fureur que jamais au milieu des tourbillons d'écume et des rochers à fleur d'eau. La buyse rivale s'arrêta comme épouvantée; les rameurs, sur leur banc, frémissaient de l'audace de cette manœuvre.

Wilkins, au milieu de ce désordre effrayant, était resté debout à l'avant de l'embarcation. Tout à coup il poussa un cri de joie, et sans prononcer un mot, désigna une longue ligne blanche et phosphorescente qui s'avançait.

— Les harengs! les harengs! s'écrièrent les matelots en voyant la mer devenir comme brillante et enflammée.

— Les harengs! répéta à son tour maître Samson en s'adressant au chevalier; je savais bien que Wilkins les avait flairés depuis ce matin! Allons, allons, monsieur, nous allons juger tout à l'heure si vous avez vraiment de la vocation pour la profession d'encaqueur; préparez-vous.

Cependant Léopold Wilkins s'était élancé à l'arrière de la barque où était attaché le filet; avec une force surhumaine il le souleva, ainsi que les flottes de liége et les petits barils vides qui constituaient l'appariel de pêche, pour le jeter à la mer. Mais tout à coup il s'arrêta, déposa son fardeau, et croisa les bras sur sa poitrine avec une sorte de désespoir. Personne, en effet, ne pouvait lancer son filet en ce moment, sans enfreindre le serment commun. L'heure n'était pas encore venue.

Wilkins, d'un regard rapide, mesura la distance qui séparait encore sa barque de la ligne blanche et régulière formée par les poissons, puis il observa les pêcheurs de la barque voisine; ils avaient aussi aperçu la colonne tant désirée, et ils s'efforçaient d'avancer à rames et à voile, pour être en mesure de jeter le filet aussitôt que le signal serait donné.

Heureusement ce signal ne se fit pas attendre; un éclair subit, parti d'un des plus grands vaisseaux, illumina la mer, et un coup de canon retentit. Il était minuit.

A peine le bruit de l'explosion était-il arrivé aux oreilles des deux patrons rivaux, que deux filets tombèrent à la fois dans la

mer. Mais Wilkins avait un incontestable avantage sur le vieux pêcheur Dudolf : il se trouvait plus près des harengs de quelques encâblures, et toutes les chances étaient pour lui.

Dès que le filet eut été lancé par Wilkins, la barque vira de bord, et, au lieu de continuer sa lutte contre la lame, elle se laissa entraîner à la dérive, ce qui rendait infiniment moins dangereux et moins fatigants les coups de mer. Aussi le chevalier commença-t-il à reprendre ses sens et à examiner les particularités de cette lutte étrange entre les deux pêcheurs, lutte à laquelle il se croyait lui-même intéressé.

Le flot blanc des harengs ne touchait pas encore la buyse, et depuis une minute à peine le filet flottait à l'arrière de la barque maintenu seulement par la corde lâche sur laquelle il était plissé. Wilkins posa la main au-dessus de ses yeux, pour ne pas être ébloui par la lumière du fanal, et regarda la manœuvre de son antagoniste. Duldof avait suivi la même tactique, et déjà il s'apprêtait à retirer son filet ; seulement son bras n'avait plus toute la force de la jeunesse ; il était obligé de recourir au cabestan destiné à hâler, ce qui devait nécessairement entraîner quelque retard.

Léopold comprit que son adresse et sa force seules pouvaient en cet instant lui donner la supériorité sur son rival. Sans doute les deux filets contenaient déjà du hareng, et la victoire appartiendrait à celui qui, le premier, aurait déposé sur le pont de la buyse le poisson triomphateur. Aussi le jeune Hollandais, sans employer le cabestan ni appeler à son aide les autres matelots, saisit-il de sa main vigoureuse la corde du filet ; il attira avec rapidité la tessure, les flottes, les barils vides, enleva dans ses bras ce lourd appareil, et déposa le tout sur le pont, au milieu des exclamations d'étonnement des matelots.

Alors Wilkins se mit à examiner avec avidité les poissons qui s'étaient émaillés pendant ce court espace de temps. Deux seulement restaient suspendus par les ouïes aux cordelettes de la tessure. L'un appartenait à une espèce de poisson qui précède d'ordinaire le grand banc des harengs ; les marins l'appellent *roi des harengs* ou *fario*, et ils le rejettent religieusement dans la mer aussitôt qu'ils l'ont pris ; mais l'autre était un véritable hareng marchand, aux yeux étincelants, aux écailles lisses et argentées, un hareng tel qu'il le fallait pour obtenir ce prix, objet de l'ambition de tous les pêcheurs. Wilkins ne put retenir un cri de joie.

— Premier hareng ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, en élevant sa conquête au-dessus de sa tête.

— Hurra ! hurra pour Léopold Wilkins ! crièrent les mate-

lots, dont les voix fortes et sonores se mêlèrent au bruit des flots sur les rescifs, au sifflement du vent des cordages.

En même temps un coup d'une vieille caronade fut tiré à bord de la buyse pour annoncer la victoire de Léopold. Ce signal se répéta de proche en proche jusqu'aux embarcations les plus éloignées, et le nom de Wilkins fut proclamé par les porte-voix des maîtres d'équipages.

Mais Wilkins, le premier mouvement passé, avait repris son flegme ordinaire, et il dit aux matelots en disposant ses filets :

— Enfants, dépêchons : il faut aller montrer de suite notre conquête à master Archibald, pour qu'il dresse procès-verbal de notre victoire. Pare à virer!

Puis il dit à Samson, qui examinait attentivement les poissons étendus à ses pieds.

— Jette le fario à la mer; cela nous portera bonheur.

Les matelots obéirent, et la barque, tournant sous la rame et le gouvernail, se dirigea vers le gros de la flotte, où l'on devait trouver le vaisseau de charge sur lequel était embarqué master Archibald. Quand on passa à côté de la buyse de Duldof, le vieux pêcheur était appuyé tristement contre son cabestan. A ses pieds on voyait son filet tout chargé de harengs, car la colonne avait donné en plein dans les mailles, mais une minute trop tard.

— Vous avez été bien heureux aujourd'hui, master Wilkins, dit-il d'un air d'envie, quand ils furent à portée de la voix: mais je ne vous en veux pas, vous avez été plus habile et plus hardi que moi. Dieu vous devait cela!

Et il poussa un profond soupir.

— C'était mon tour cette année, Duldof, répondit Wilkins avec respect; une autre fois, vous aurez votre revanche.

Et il s'éloigna tout fier d'avoir reçu les éloges de ce Nestor des pêcheurs.

Or, pendant que la barque voguait silencieusement et de toute sa vitesse pour rejoindre les gros vaisseaux, le chevalier, comme nous l'avons dit, avait repris tout à fait courage et se sentait déjà presque disposé à rire de sa frayeur. Il se rapprocha de son compagnon Samson, et lui dit avec plus de familiarité qu'à l'ordinaire.

— Eh bien donc, ami l'Échineur, master Wilkins va épouser la fille du vieil Archibald! Le drôle m'a pourtant joué un tour.

— Eh! eh! je suis bien pour quelque chose dans votre aventure. S'il vous a emporté dans ses bras, c'est moi qui ai serré le mouchoir sur votre bouche, et il était serré de main de maître matelot.

— Oui, oui, dit Rolly avec une grimace; mais je ne t'en veux pas à toi; c'est lui qui avait tramé le complot, avec cette petite friponne de Gudule, qui me le paiera un jour. Ma foi, si je pouvais leur donner sous main quelque coup de jarnac...

— C'est difficile, répliqua Samson avec une indifférence affectée, la monnaie de ce poisson, ajouta-t-il malicieusement en désignant le hareng qui était à ses pieds, c'est une des plus jolies filles et des plus riches dots des Provinces-Unies.

Rolly attacha sur lui un regard vif et pénétrant.

— Maître Samson?...

— Monsieur le chevalier.

— Aimes-tu autant la bonne chère et le tapage qu'au temps où tu habitais à Versailles?

— Mettez-moi à terre avec quelques écus dans ma poche et vous verrez. Quand j'ai de l'argent je bois, quand j'ai bu je fais tapage! C'est absolument comme au temps de ce bon capitaine qui....

Le chevalier prévit une nouvelle édition des aventures du capitaine Blaville, et interrompit son interlocuteur;

— Tu sais que lorsque vous m'avez enlevé, il me restait quelques louis. Tu me les as laissés parce que tu n'as pas pu les prendre.

— C'est que ce diable de Wilkins est si sévère...

— Avec cinq louis on peut joliment s'amuser en arrivant dans un port de la Hollande!

— Avec cela je bouleverserais tous les cabarets de la république!

— Ces cinq louis sont à toi; les veux-tu?

Et le chevalier fit sonner l'or qu'il avait dans la main.

— Eh bien! que voulez-vous?

Rolly lui glissa quelques mots à l'oreille, et, une minute après, l'or avait changé de maître.

Cependant le vieil Archibald venait d'apprendre de proche en proche qu'un de ses pêcheurs avait eu l'honneur insigne de pêcher le premier hareng. A cette heureuse nouvelle, il se hâta de descendre dans un canot et il chercha Wilkins pour l'embrasser et le féliciter. Son embarcacation se trouva bientôt bord à bord avec la buyse du jeune pêcheur.

— Eh! mon garçon, s'écria-t-il aussitôt qu'il fut à portée de se faire entendre, vous avez donc bien réussi cette année?

— Oui, master, répondit Wilkins avec modestie.

— Et vous aurez votre récompense, je vous le jure, dit le gros marchand en se hissant avec peine sur le pont. Mais montrez-moi vos harengs, ajouta-t-il avec empressement; je suis impatient de savoir s'ils seront gras cette année.

Le pêcheur ramassa un poisson sur le pont et le présenta au vieillard. Celui-ci se dirigea vers le fanal.

— Mais ce n'est pas un hareng! s'écria-t-il bientôt; c'est un fario.

— Un fario! dit Wilkins en pâlissant.

— Regardez.

Wilkins examina à son tour le poisson, et il se tourna vers Samson avec une vivacité inaccoutumée.

— Quel poisson as-tu jeté à la mer? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Mais, le fario.

— Le fario? le voilà.

— Il y en avait donc deux? dit le matelot avec impudence. L'obscurité nous aura trompés; je suis sûr d'avoir rejeté un fario à la mer, selon l'usage.

Un moment de silence régna à bord du navire. Wilkins semblait consterné et n'osait lever les yeux sur son patron. Celui-ci avait les lèvres pâles, ce qui était chez lui le plus sûr indice de colère.

— Vous avez voulu me tromper! dit-il d'une voix calme; vous avez voulu tromper toute la flotte, espérant sans doute prendre un peu plus tard le poisson qui vous avait échappé d'abord... C'est une honte, Wilkins, une honte dont vous porterez la peine!

Ces paroles sévères mirent en mouvement tout ce que Léopold avait de sang chaud dans les veines.

— Interrogez l'équipage! s'écria-t-il avec désespoir; on vous dira qu'ici tout à l'heure était un véritable hareng; mais cet imbécile de Samson l'aura jeté par mégarde...

Parmi les matelots, très-peu avaient examiné avec attention le poisson demandé; d'autres reconnaissaient qu'ils avaient bien pu être trompés par l'obscurité, et qu'ils ne pouvaient rien affirmer. Le chevalier et Samson assurèrent au contraire que c'était bien un fario qui avait été jeté à la mer, et non pas un hareng. A cette affirmation positive, le vieux marchand secoua la tête, et tournant le dos à Wilkins:

— Quel est le pêcheur qui a encore des harengs? demanda-t-il.

— Duldof, répondit-on.

— Ce sera donc Duldof qui aura le prix, dit le négociant en soupirant.

Et il emboucha son porte-voix pour annoncer partout l'erreur commise. Puis, sans adresser une parole à Wilkins consterné, il descendit dans un canot et regagna son vaisseau.

— La petite ne sera pas à lui, pensait Rolly en voyant la douleur de Wilkins; ma vengeance est commencée; pour l'a-

chever, il faut que la donzelle et la dot soient à moi .. Pourvu que l'une et l'autre n'appartiennent pas déjà à cet enragé de Cavignon!

V.

Deux mois s'étaient écoulés. Le marquis de Cavignon, qui, comme nous le savons, avait remplacé Rolly dans les fonctions de maître de français auprès de mademoiselle Gudule, se rendait un matin chez son écolière, lorsqu'il aperçut un grand mouvement dans le port et sur le quai d'Amsterdam. De nombreux vaisseaux étaient arrivés pendant la nuit; le vaste espace qui s'étendait au pied de la célèbre *Tour des Pleurs* était encombré de tonneaux dont l'odeur nauséabonde laissait assez deviner le contenu. A cet aspect inaccoutumé, le marquis s'arrêta, et examinant ce peuple de marins qui s'agitait en désordre sur la grève, il se frappa le front avec dépit.

— Allons, pensa-t-il, c'était bien la peine de se fatiguer pendant deux mois à faire le pédagogue avec cette petite sotte! Ce que j'avais prévu est arrivé : le gros pansard de père, le robuste fiancé, peut-être même ce niais de Rolly, vont me tomber sur les bras avant que j'aie pu décider la petite à fuir pour mon compte et à me mettre ainsi en possession de sa personne et de sa dot. Passe encore pour la personne, mais... Au diable la coquette! ajouta-t-il en frappant du pied et en mettant son tricorne de travers; impossible de savoir ce qui se couve dans ce cœur-là! Je crois pourtant lui avoir parlé assez clairement de mon amour; mais que faire d'une femme qui vous répond toujours *ia* et qui se garde elle-même comme une forteresse hérissée de canons? Voyons, marquis, mon ami, serais-tu joué? N'aurait-on paru accueillir tes galanteries que pour gagner du temps? Rolly aussi avait reçu d'elle des encouragements, et pourtant Dieu sait si elle n'a pas dirigé le complot dont il a été victime... Marquis, mon ami, cette jeune fille est d'intelligence avec ce colosse de Wilkins, et elle se moque de toi!

Tout en faisant à part lui ces réflexions, qui pouvaient ne pas manquer de justesse. Cavignon s'était approché de la maison de Gudule; il allait poser la main sur le marteau de cuivre poli, quand une crainte subite l'arrêta.

— Qui sait si je ne vais pas trouver nombreuse compagnie chez mon écolière? pensa-t-il; et en vérité, je pourrais rencontrer aujourd'hui dans cette maison certaines personnes assez mal disposées à mon endroit : diable! diable! ne nous fourrons pas dans une nasse!

Il resta un moment immobile, ne sachant quel parti prendre. Tout à coup, il se décida :

— Bah! se dit-il à lui-même, que puis-je craindre? Si on m'attaque, j'ai mon épée! Si l'on crie, je suis noble, riche, et puisque je me présente pour épouser... des tonnes d'or, ajouta-il au fond de sa pensée, il ne faut pas céder sans combat.

Il pénétra dans le petit parloir où se tenait la famille Archibald. Tout y était calme et silencieux comme à l'ordinaire. Gudule, assise à sa place habituelle, travaillait à sa dentelle. Quant à dame Brigitte, elle dormait plus profondément que jamais, grâce sans doute à une Bible qu'elle avait eu la prétention de lire un moment, et qui avait roulé à ses pieds. Quand le marquis entra, la bonne femme s'éveilla pourtant à demi, éternua, étendit un bras, et prononça d'une voix entrecoupée son exclamation favorite :

— *Jésu mein Got!*

— C'est moi, c'est moi, ma bonne dame Archibald, dit Cavignon en s'approchant d'un air modeste, ne vous dérangez pas! N'est-ce pas, ajouta-t-il en posant la main sur le dossier d'un grand fauteuil neuf qu'occupait la vieille femme, n'est-ce pas que rien n'est commode pour reposer comme cette *bergère* à la mode de France dont je vous ai fait cadeau ?

— *Ia*, répondit la vieille femme.

Et pour prouver combien elle appréciait le meuble en question, elle se laissa aller en arrière et reprit son somme où elle l'avait laissé.

Pendant ce temps, Gudule, sans rien dire, avait tiré d'une armoire du papier, de l'encre, quelques livres, et avait disposé deux chaises près d'une petite table ; puis elle attendit debout et en silence que le marquis vînt lui donner sa leçon.

— Il paraît que personne n'est arrivé encore, pensa celui-ci ; tâchons d'arranger nos affaires.

Puis, s'approchant de la jeune fille, il voulut lui prendre la main, qu'elle retira, et il lui dit avec une galanterie respectueuse :

— Eh bien ! mon bel ange, avez-vous appris la nouvelle idylle que m'ont inspirée vos beaux yeux? Charmante Gudule, quand donc aurez-vous pour mes vers la mémoire du cœur ?

Comme la jeune fille restait silencieuse et complétement indifférente, il prit un papier sur la table, et lut en roulant des yeux langoureux :

Le tendre Philémon aimait Amaryllis...

— Philémon, continua le marquis, c'est moi, divine Gudule ; Amaryllis, c'est vous.

Puis il reprit avec complaisance.

Le tendre Philémon aimait Amaryllis;
La bergère insensible...

— *Insensible* est le mot, ajouta-t-il en s'interrompant encore; Gudule, vous êtes sans pitié pour les maux d'un amant...

Et comme il n'achevait pas sa phrase :

— *Ia*, répondit très-gravement Gudule.

Cavignon fut désarçonné.

— Allons! soupira-t-il, il n'y a que le mot *ia* dans la langue hollandaise; il signifie tout, ou plutôt il ne signifie rien.

Cependant il parvint à s'emparer de la main de Gudule, et reprit avec vivacité, quoique à voix basse :

— Gudule, il faut absolument que vous vous expliquiez... Je vous adore, et je veux savoir si vous me payez d'un tendre retour. Votre père va bientôt arriver sans doute...

— Il est arrivé, dit Gudule en profitant de l'étonnement du marquis pour se dégager.

— Que dites-vous?

— Oui, il a debarqué ce matin avec Wilkins et le Français. Ils sont à l'Hôtel-de-Ville; tout à l'heure ils vont revenir ici; vous verrez votre ami.

— Le chevalier! s'écria Cavignon; il était avec eux?

— Oui, répliqua la jeune fille avec sa sérénité habituelle; j'avais prié Wilkins de m'en débarrasser, et Wilkins l'a emmené pêcher le hareng.

Le marquis ne put s'empêcher de rire de cette étrange vengeance avouée si naïvement; mais il revint bien vite à son but.

— Vous ne l'aimiez pas, ravissante Gudule, j'en étais sûr! Le chevalier n'est qu'un pauvre hère, sans sou ni maille, sans esprit même, au lieu que moi...

— Voici mon père et Wilkins, dit la jeune fille en regardant la fenêtre.

— Wilkins! répéta Cavignon précipitamment; eh bien, mademoiselle, je vous laisse. Je ne veux pas troubler vos épanchements affectueux avec l'auteur de vos jours; mais je reviendrai, je reviendrai, soyez-en sûre, déposer à vos pieds mon nom et ma fortune.

Et le marquis, qui ne se souciait pas de se trouver face à face avec le redoutable Wilkins, décampa lestement par la porte du jardin, tandis que le maître du logis entrait par l'autre porte.

— Oui, certainement, j'épouserai, dit-il tout en marchant; ma foi, mon parti est pris! La petite n'est pas mal disposée, la mère est pour moi, et si le père se montre de bonne composi-

tion !... Je sais un moyen de me débarrasser de Rolly : je n'ai qu'à lui annoncer certaine nouvelle! Mais c'est Wilkins!

Le marquis regagnait son hôtel, quand il fut heurté par un passant, juste à l'endroit où avait eu lieu sa rencontre avec Rolly deux mois auparavant. Il allait s'éloigner quand un éclat de rire lui fit retourner la tête. C'était encore le chevalier qui se trouvait devant lui, mais non plus le Rolly d'autrefois, en habit de cour et l'épée au côté; le chevalier était encore vêtu du costume grossier dont on l'avait affublé sur la flotte; un bonnet de marin lui descendait jusqu'aux yeux. Mais si l'extérieur était changé, le caractère ne l'était pas, car le joyeux Gascon riait à gorge déployée de la surprise de son ami.

— Ah! ah! ah! ce cher marquis! il ne me reconnaît plus! Sacrebleu, je suis donc bien défiguré?

Si Rolly savait la vérité, il ne paraissait pas disposé à prendre les choses au tragique. Aussi Cavignon, enchanté de la tournure que prenait cette aventure, feignit-il l'étonnement et s'écria avec une gaieté réelle ou forcée :

— Ah ça! d'où diable sors-tu? qu'est-tu devenu depuis la fameuse soirée? qui t'a fagotté ainsi?

Rolly hocha la tête d'un air mystérieux et désigna du doigt le cabaret où avait eu lieu leur première entrevue. Cavignon le suivit, et bientôt ils se trouvèrent attablés dans la petite salle enfumée de la taverne.

— Enfin m'expliqueras-tu...

— Ne joue donc pas l'étonnement, mon cher, dit le chevalier avec un sourire ironique; tu ne peux ignorer ma mésaventure. La petite Gudule a dû te conter l'affaire.

— Mon cher, dit le marquis avec embarras, tu comprends qu'après ta singulière disparition, je pouvais... j'avais le droit...

— Oh! je ne t'en veux pas! à ta place j'en eusse fait tout autant. Tu as voulu profiter de mon absence pour me souffler à la fois la fille et la dot. Je te le répète, je ne t'en veux pas : c'est de bonne guerre. Seulement, aujourd'hui que je reviens sain et sauf, après de rudes quarts d'heure, je te jure; aujourd'hui que j'ai des espérances positives de gagner la partie, tu agiras, je pense, en bon camarade, et tu me laisseras le champ libre, car il n'y a plus de chances pour toi.

— Oui-da, chevalier! Mais tu parles avec un aplomb! Il paraît que tu as bien avancé tes affaires dans la mer du Nord, et que l'habit de pêcheur de harengs ne t'a pas ôté ta suffisance.

— Il a fait plus, s'écria Rolly, il m'en a donné une nouvelle; cet habit, que vous méprisez tant, monsieur de Cavignon, me portera bonheur, vous verrez.

— Les vents du pôle ont mis ta cervelle à l'envers, mon

pauvre Rolly, dit Cavignon d'un air dédaigneux; et, en vérité, c'est grand dommage!

Le chevalier d'abord fronça le sourcil; mais sa colère passa vite, et il reprit avec bonhomie :

— Écoute, marquis, des plaisanteries ne prouvent rien, et je veux bien t'expliquer ce qui me donne tant d'assurance au sujet du mariage en question. Tu sauras donc que ni toi ni moi n'avions pris la bonne voie pour nous faire accepter pour épouseurs, en nous présentant avec des habits de soie, des bijoux et des dentelles chez notre infante. Ici, mon cher, dans ce pays de commerce et d'industrie, on ne vous demande pas : « Que possédez-vous? » mais : « Quels sont vos moyens de vous enrichir? En combien de temps pouvez-vous doubler une somme d'argent? » Tu comprends alors...

— Je ne comprends pas; où veux-tu en venir?

— En deux mots, voici la chose : quand je me suis trouvé à bord de la flotte hollandaise, bien contre mon gré, je t'assure, j'ai réfléchi à ma position présente. Pour des raisons particulières, je ne dois plus guère compter sur mes revenus de France; cela est triste à avouer, mais cela est. D'un autre côté, le seul moyen de plaire au vieil Archibald et de lui arracher un consentement, auquel certainement Gudule ne résistera pas, était de me créer une industrie, de trouver les moyens de faire une rapide fortune, et le hasard m'a admirablement servi. Il s'est trouvé (chose impossible à croire!) que moi, moi! un roué de la cour de Versailles; moi, chevalier de Rolly, dont les ancêtres possédaient les plus belles terres de la Garonne, moi, le plus joyeux des mousquetaires, moi, qui ai eu l'honneur de donner une fois la main à une princesse de sang royal aux chasses de Saint-Germain, il s'est trouvé, dis-je, que j'avais un talent merveilleux, une vocation inattendue, une aptitude miraculeuse....

— Laquelle donc?

— Pour encaquer les harengs.

A peine le chevalier eut-il lâché le grand mot, tout d'une haleine et en regardant son ami avec une indifférence affectée, que celui-ci poussa un bruyant éclat de rire. Rolly attendit avec une grande patience que cet accès de gaieté fût passé.

— Charmant! charmant! s'écria le marquis en se tordant sur son escabeau. Ce cher chevalier! je le vois penché sur un tonneau alignant des poissons fétides dans un bain de gros sel! Ah! ah! ah! si sa femme avait pu le voir dans cette position-là!

— Ma femme est morte, reprit Rolly d'un ton d'humeur, et elle ne songe pas à venir me troubler dans mes nouvelles occupations.... Ris tant que tu voudras; toujours est-il que dans

le peu de temps que j'ai exercé ce métier, j'ai étonné les plus anciens praticiens de la flotte. Il est impossible d'*habiller* un hareng plus promptement que moi, de lui faire occuper moins de place dans un tonneau, et de mettre une quantité de sel mieux calculée pour que le poisson soit exquis. Tu goûteras de mes produits.

Le marquis poussa un nouvel éclat de rire.

— Rira bien qui rira le dernier! reprit le chevalier au bout d'un moment, mais je ne t'ai pas encore tout dit, mon cher camarade. Le vieil Archibald s'est pris pour moi d'une belle admiration et d'une vive amitié. Une fois il m'a serré la main d'une façon si vigoureuse, que j'ai cru qu'il me l'avait écrasée; cela signifie bien des choses, marquis! En débarquant ce matin, il m'a amené chez lui, m'a donné une chambre dans sa maison; il me traite comme son fils, j'ai détrôné tout à fait Léopold Wilkins; comprends-tu maintenant?

Le marquis ne riait plus; il réfléchit un moment, puis il dit d'un air pensif:

— Eh! eh! ta conduite, si elle n'était pas dégradante pour un gentilhomme, ne serait pas trop niaise. N'importe, ajouta-t-il, je ne me donne pas pour battu.

— Prends-y garde, marquis; j'ai appris ce matin de singulières choses à ton sujet, et j'ai les moyens de me débarrasser de toi si tu me barres le chemin.

— Ma foi, mon cher! répondit le marquis du même ton, c'est exactement comme moi. Si la lutte s'engage entre nous, je te ferai décamper d'ici sans regarder derrière toi.

— C'est donc la guerre?

— Mais oui.

— La guerre donc! s'écria le chevalier en choquant son verre contre celui de Cavignon, et je bois à la santé du vainqueur!

— A la santé du vainqueur! répéta le marquis.

En ce moment deux hommes passaient devant le cabaret, se tenant bras dessus bras dessous et causant à voix basse. L'un de ces hommes était Léopold Wilkins et l'autre Samson l'échineur. L'espèce d'intimité qui semblait régner entre eux fit faire à Rolly un geste de surprise; son ami remarqua ce mouvement.

— Le vainqueur! dit-il, ce sera peut-être ce manant-là. Autant que j'ai pu en juger, la petite est pour lui.

— La petite sera pour celui que le père désignera, reprit le chevalier avec fermeté. Est-ce que cette enfant-là, avec son indifférence glaciale et sa simplicité phénoménale, pourra concevoir un désir, exprimer une volonté? D'ailleurs, sans entrer dans aucun détail, je te dirai que mons Wilkins doit se repen-

ir amèrement du tour qu'il m'a joué. Je lui ai rendu coup pour coup et avec usure, sur ma parole!

— Ce bon chevalier, il est rusé! dit Cavignon avec ironie, et cependant je ne vois pas comment il pourra parer la botte que je vais lui porter.

— Ce digne marquis! si je sais comment il se tirera du bourbier où je vais le conduire, je veux être pendu. A quand la bataille? demanda Cavignon d'un air d'indifférence.

—Mais à demain, je pense, répondit Rolly de même : demain, master Archibald donne dans son jardin un grand dîner à tous les marins et pêcheurs de ses vaisseaux; on défonce déjà les tonneaux de bière, on fait rôtir des bœufs entiers. Tu penses bien que je serai le roi de cette fête, moi le plus novice et déjà le plus habile des pêcheurs de harengs. Je compte profiter de l'enthousiasme que je dois exciter pour adresser ma demande au père. Toi, comme maître de langues de la donzelle, tu as le droit d'assister à cette fête... Tu le vois, je ne crains rien, je joue jeu sur table.

Et tu choisis les cartes, dit le marquis, mais peu importe! prends autant d'avantages que tu voudras, je suis sûr de gagner.

— A demain donc! je vais me préparer à la bataille, mon bon camarade.

— Et moi aussi, mon cher compatriote.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Le soir même, un grand laquais en livrée apporta à meinher Archibald une lettre ampoulée dans laquelle Cavignon demandait solennellement la main de Gudule.

IV.

Le lendemain matin, toute la bonne ville d'Amsterdam était en émoi pour voir passer le cortége des marins qui conduisaient leur compagnon Duldof à l'Hôtel-de-Ville, où il allait recevoir des mains du bourgmestre le prix de la pêche. Pendant cette marche triomphale sur l'immense quai du Zuiderzée, le vieux pêcheur, malgré ses beaux habits et les honneurs qu'on lui rendait, semblait triste et préoccupé. Evidemment ce nouveau triomphe pesait à l'honnête vieillard, et sa conscience le lui reprochait comme une mauvaise action. Des bruits étranges avaient couru au sujet de l'erreur prétendue de Wilkins On assurait que Wilkins était un pêcheur trop expérimenté pour avoir pu commettre, même au milieu de l'obcurité, une semblable méprise; qu'en proclamant sa victoire, il était de bonne foi, et qu'enfin une

trahison seule avait pu le frustrer de la récompense qui lui était due.

A la même heure, une centaine de matelots et de pêcheurs aux gages du riche armateur étaient réunis dans le jardin, où l'on voyait les préparatifs d'un grossier banquet. Avec des tonneaux et des planches, on avait formé de longues tables où tous les invités devaient se trouver à l'aise. Mais ceux-ci ne semblaient pas songer à la joie. Divisés par petits groupes, ils fumaient en échangeant de rares paroles à voix basse. Lorsque les cris des marins qui allaient à l'Hôtel-de-Ville se firent entendre, un seul d'entre eux se leva et sortit précipitament: c'était Samson l'échineur.

Cavignon entra dans le jardin et jeta un regard dédaigneux à ces gens, qui ne lui rendirent même pas son regard. Le marquis avait pourtant un éblouissant costume de cour bien capable d'exciter l'attention de ces pauvres diables. Son valet de chambre s'était surpassé dans sa coiffure; son habit et sa veste étaient couverts de broderies et de rubans; il exhalait une odeur de musc et d'ambre, comme la boutique d'un parfumeur. Il marchait fièrement, la tête droite, lorsqu'il aperçut Rolly qui s'approchait de lui d'un air railleur. Tout au rebours de Cavignon, le chevalier était mis avec la même simplicité que la veille; seulement son bonnet fourré avait été remplacé par un chapeau à larges bords, d'un véritable type hollandais, et nous avons le regret de le dire, en fait de parfums, Rolly avait poussé la vérité historique du costume jusqu'à n'exhaler que celui du hareng

— Eh bien! nous voici donc en équipage de combat! dit-il familièrement à son ancien camarade; tu veux éblouir, mon cher, ça ne te réussira pas.

— C'est ce que nous verrons. Mais à propos, sais-tu si l'on a reçu ma lettre et ce que l'on en pense?

— Je l'ignore absolument; mais le père est là dans le parloir; allons le trouver.

Pendant qu'ils s'avançaient vers cette salle où, deux mois auparavant, ils avaient été témoins des adieux d'Archibald et de sa famille, ils aperçurent dans un coin écarté du jardin Léopold Wilkins seul et méditatif. Chacun d'eux lui fit un signe mystérieux qu'il ne remarqua pas.

— Ah! tu es d'intelligence avec lui?

— Et il est d'intellgence avec toi?

— C'est possible; mais le pauvre diable a bien assez de ses affaires. On donne aujourd'hui à un rival le prix qu'il méritait, et le vieux négociant ne veut plus entendre parler de lui pour gendre. Aussi pourquoi diable s'est-il avisé de lutter de ruse avec moi?

Le marquis entra le premier en se donnant des airs de cour et en minaudant comme une coquette. Rolly le suivait avec une contenance froide et posée, comme un véritable Flamand d'origine. Le père Archibald, assis près de la fenêtre, d'où il pouvait voir ce qui se passait dans le jardin, remplissait la chambre d'une épaisse fumée, qui s'échappait de sa bouche comme d'un volcan en éruption. Gudule entrelaçait ses petits fuseaux à dentelle, sans paraître songer à autre chose qu'à son ouvrage. Mais, chose incroyable! dame Brigitte ne dormait pas cette fois. Elle cherchait à prendre une pose majestueuse dans sa bergère en velours d'Utrecht, et si elle n'eût bâillé toutes les cinq minutes, on eût pu lui trouver un certain caractère de dignité.

En entrant, le marquis, malgré la fumée qui le prit à la gorge et lui causa une horrible quinte de toux, salua, avec force compliments, d'abord le vieil Archibald, puis Brigitte, puis Gudule, se confondant en révérences prétentieuses, en sourires courtisanesques. Le chevalier, au contraire, alla serrer silencieusement la main de son patron, adressa aux dames une simple inclination de tête et se retira dans un coin, curieux de voir son ami entamer sa difficile négociation.

Cependant, à toutes les politesses du marquis, Brigitte ne répondait que pas une demi-révérence, car son embonpoint ne lui permit pas de se soulever entièrement de son fauteuil, et Gudule par un sourire que le gentilhomme trouva passablement niais. Quant au gros marchand, à toutes les questions de son officieux visiteur au sujet de sa santé, de son commerce, de son heureux voyage, il répondait par le *ia* sacramentel, accompagné d'une bouffée de tabac.

Au bout d'un moment de ce manége, le marquis comprit combien sa position devenait ridicule aux yeux de son malin rival. Il sentit donc la nécessité de brusquer les choses avec des gens si avares de paroles, et il reprit mielleusement:

— Meinher Archibald a sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire hier soir?

— Ia.

— Et puis-je espérer que ma recherche soit agréable à votre ange céleste de fille?

Il lança une œillade assassine à l'ange céleste, qui n'en tint compte, et attendit une réponse. Personne ne souffla mot, et il y eut un moment de silence fort pénible pour le marquis. Le regard moqueur de Rolly lui rendit l'énergie de l'amour-propre.

— J'avoue, meinher, ajouta-t-il enfin, qu'il faut de grands mérites pour oser aspirer à la main de mademoiselle Gudule, la plus belle, la plus parfaite des jeunes filles de toutes les Pro-

vinces-Unies. Cependant mon titre, mon rang, ma fortune en France, et surtout la violente passion que m'a inspirée cette divine personne, les preuves que je lui en ai données en me faisant maître de langues pour la voir de plus près, me rendent digne peut-être de ce trésor de grâce et de beauté...

— C'est de ducats qu'il veut dire, pensa Rolly.

— Voyez, continua Cavignon avec plus de chaleur, votre fille sera marquise; elle aura des terres, des châteaux, des vassaux et des vassales. Je la conduirai à la cour de France, où elle brillera au milieu des plus grandes dames. Oh! parlez, je vous en prie, donnez-moi quelques paroles d'espérance.

Et comme l'éloquence du marquis restait encore sans réponse, il s'adressa à la mère Brigitte, qui le regardait avec de grands yeux étonnés.

— Madame, je vous prie, aidez-moi; dites à l'excellent M. Archibald...

La bonne femme, ainsi interpellée, se redressa avec difficulté:

— Un bon jeune homme, master! un très-bon jeune homme! qui m'a fait cadeau de ce fauteuil où l'on repose si bien! Un garçon qui craignait tant de m'éveiller lorsque je dormais! En vérité, Archibald, vous ne pouvez trouver de meilleur gendre!

Les lèvres du meinher s'étaient pincées d'une manière significative, et une expression d'orgueil était peinte sur ses traits. Evidemment il était flatté de voir un jeune et brillant seigneur de la cour de France rechercher sa fille à lui simple marchand de harengs et bourgeois d'Amsterdam. Le marquis avait atteint une partie de son but, qui avait été d'éblouir le bonhomme. Malheureusement la défiance commune à tous les gens de négoce et la prudence que celui-ci apportait dans tous les actes de sa vie le mirent en garde contre la précipitation d'un premier mouvement. Il répondit tranquillement en ôtant sa pipe de sa bouche:

— Eh bien! jeune homme, s'il en est ainsi, si vous avez le rang, la fortune, la considération dont vous parlez, si vous aimez Gudule comme vous le dites, je ne promets rien... mais nous verrons... Ces sortes d'affaires ne peuvent se conclure à l'aveugle, et si vous ne déplaisez pas à ma fille...

— J'ose croire le contraire, dit la marquis en se levant et en se rapprochant de la jeune Hollandaise avec chaleur.

— A mon tour maintenant! dit le chevalier en français et à voix basse en passant rapidement devant Cavignon. Nous jouons en partie liée!

Le marquis sourit d'un air de triomphe et se mit à parler bas à Gudule, qui l'écouta avec une profonde indifférence et sans prononcer un mot. Pendant ce temps Rolly s'avança vers le

vieux marchand de harengs; qui avait déjà repris sa pipe et fumait rapidement pour réparer le temps perdu.

— Master, lui dit-il, je croyais que vous aviez promis votre fille à ce pauvre Wilkins?

— Oui, meinker, oui, répliqua le vieillard en mettant un intervalle entre chaque mot, et je la lui eusse donnée si Wilkins ne s'était pas laissé vaincre par Duldof, surtout s'il n'avait pas menti... Oui, je la lui eusse donnée, parce que Wilkins entend bien le commerce et la pêche; il aurait pu me remplacer plus tard...

Ici le vieillard chassa précipitamment plusieurs gorgées de tabac, comme s'il eût été en proie à une émotion intérieure. Le chevalier reprit :

— Eh bien! master, n'est-il donc que Wilkins digne de réaliser vos anciens projets? manque-t-il autour de vous de galants capables de faire le bonheur de votre fille, sans la livrer à un homme riche et noble, il est vrai, mais qui méprisera toujours l'origine de votre fortune, et la dissipera peut-être en prodigalités?

Rolly était bien sûr de frapper juste en s'exprimant ainsi. Archibald, comme les gens de négoce, apportait dans ses affaires de famille une faiblesse de caractère qui contrastait avec sa tenacité quand il s'agissait d'achats ou de ventes. Aussi regarda-t-il fixement sa femme, pour lui demander conseil

— Cela est vrai, dit-il tranquillement.

— Cela est vrai, répéta dame Brigitte.

Le rusé chevalier s'empressa de profiter de l'impression favorable qu'il venait de produire.

— Oui, master, continua-t-il, ce n'est pas un homme comme M. de Cavignon qu'il vous faut pour gendre.

— Monsieur! s'écria le marquis avec colère, je ne le souffrirai pas...

— Tu oublies nos conventions, mon cher, lui dit le chevalier en français; je t'ai laissé le champ libre; sois aussi courtois que moi.

Cavignon se mordit les lèvres avec dépit.

— Master Archibald, reprit Rolly d'un ton qui de plus en plus tournait en pathétique, moi aussi j'aime votre fille et vous me l'avez refusée. Je n'étais pourtant ni moins noble ni peut-être moins riche que mon rival; mais, pour mériter la main de mademoiselle Gudule, il fallait d'autres garanties que celles du rang et de la fortune. Aussi ai-je profité d'une circonstance que je n'ose plus appeler fatale, pour acquérir de grandes connaissances dans votre profession, et vous savez qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui vous entendez la préparation et le commerce du hareng comme moi-même! dit le vieillard avec complaisance; et vous avez bien profité de mes leçons.

Ce fut le tour de Rolly de triompher.

— J'ai donc le droit de reprendre mes prétentions à la main de votre adorable fille? s'écria-t-il en s'adressant de nouveau au vieillard, et si vous consultiez mademoiselle Gudule elle-même, son choix peut-être ne serait pas douteux entre monsieur et moi.

Cavignon et Rolly attendirent avec une égale impatience la réponse du père, mais Archibald avait pour habitude de ne se presser pour rien au monde. Il continua donc d'envoyer des bouffées à l'air et de chercher dans les yeux hébétés de sa femme un conseil qu'il n'y trouvait pas.

— Eh bien! que Gudule en décide! dit-il enfin.

Son esprit peu fertile en inventions ne lui suggéra pas d'autre moyen de se tirer d'affaire.

— Oui, que Gudule décide! répéta dame Brigitte.

Les deux jeunes gens prirent une attitude pleine de confiance vis-à-vis de Gudule.

— Parlez, mademoiselle, dit le marquis avec ses airs séducteurs, nous attendons notre sort. Lequel de nous vous paraît le plus digne...

— Ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille.

Les deux rivaux se regardèrent avec surprise ; Archibald et sa femme en firent autant.

— Cependant, mademoiselle, reprit le chevalier, j'avais quelques raisons de croire...

— J'espérais...

— Vous vous trompiez tous les deux, messieurs, en prenant pour des encouragements ce qui n'était que de l'indifférence et l'ennui de vous défendre sans cesse la galanterie. Mon cœur et ma main ne sont plus libres depuis longtemps.

Tous les assistants, même la lourde Brigitte, éprouvèrent comme un tressaillement électrique. Cette jeune fille, si longtemps muette et dont le caractère se révélait avec tant d'énergie au moment le plus inattendu, les avait frappés de stupéfaction.

— Ainsi donc, s'écria le chevalier, vous avez déjà fait un choix? Et cet heureux mortel...

— Le voici! dit Gudule en abandonnant son métier à dentelles et en désignant Léopold Wilkins qui entrait.

A ce coup de théâtre, le vieillard laissa tomber sa pipe, qui se brisa en mille pièces; la mère se renversa dans son fauteuil en prononçant un lamentable *Jesus mein Got;* et les deux Français restèrent la bouche béante.

— Mon père, et vous, ma mère, dit la jeune fille les yeux modestement baissés, mais avec une grande fermeté dans la voix, ne me cherchez pas d'autre époux que Léopold Wilkins. Nous sommes fiancés secrètement l'un à l'autre ; nous avons partagé un anneau d'or comme gage de notre union future.

— Et j'ai conservé ma moitié, dit Wilkins avec sa froideur habituelle.

— Et moi la mienne, répondit Gudule ; on ne peut plus nous séparer.

Cependant Archibald était en proie à l'une de ces colères froides et profondes des hommes bilieux. Il était d'une pâleur livide, et il dit à Wilkins d'une voix tremblante :

— Va-t'en ! va-t'en !

Wilkins ne bougea pas. Gudule se rapprocha de lui, et appuyant légèrement sa main sur le bras du robuste jeune homme, elle dit à son père :

— Si Wilkins quitte cette maison, il faudra donc que je la quitte aussi, car je suis sa fiancée.

La terreur, la colère, l'étonnement étaient au comble parmi les assistants. La mère, par un effort extraordinaire, se leva pour retenir sa fille. Quant au vieux négociant, on pouvait craindre que cette rage comprimée ne lui causât une attaque d'apoplexie.

— Va-t'en ! répéta-t-il.

— Je ne m'en irai pas, master Archibald, reprit froidement Wilkins, sans avoir fait la commission qui m'amenait près de vous. Guillaume Duldof et une députation de pêcheurs sont là dans le jardin ; ils désirent vous parler.

— Guillaume Duldof ! qu'il entre ; mais va-t'en.

— Je m'en irai quand Duldof vous aura parlé.

Du seuil de la porte il fit un signe ; le vieux Duldof, suivi de quelques autres marins, entra respectueusement ; il s'approcha d'Archibald et il lui dit avec politesse :

— Excusez, master, si je vous dérange ; mais, comme dit le proverbe : Erreur ne fait pas compte. Je viens d'apprendre que ce brave jeune homme, ajouta-t-il en montrant Wilkins, avait mérité le prix de la pêche ; j'ai voulu le lui remettre moi-même en votre présence.

Et il tendit à Wilkins une lourde médaille d'or aux armes de la ville d'Amsterdam. Gudule poussa un cri de joie et embrassa sa mère, qui ne comprenait pas la cause de ce transport. Quant au vieil armateur, cette nouvelle inattendue acheva de bouleverser ses idées ; il se laissa aller dans un fauteuil en murmurant :

— Sûrement, ils me rendront fou ! Mais, enfin, reprit-il en s'adressant à Duldof, que signifie...

— La chose est fort simple, répondit le vieillard. Wilkins n'avait pas pris un fario pour un hareng ; il était incapable d'une pareille erreur ! mais un méchant, un jaloux, a profité de l'obscurité...

— Est-ce bien vrai, ce que vous dites là ?

— Cela est vrai, dit Samson l'échineur en surgissant tout à coup au milieu de l'assemblée ; c'est moi-même qui ai jeté le hareng à la mer ; mais Wilkins sait combien je me suis repenti de ma faute, et il m'a pardonné. Quant au vrai coupable, le voici.

En même temps il se retourna vers Rolly, qui, pâle et tremblant, balbutiait à son oreille :

— Misérable, tu oublies...

— Je n'oublie rien, répondit Samson tout haut ; vous m'aviez donné cinq louis pour me taire, et en débarquant j'avais écorné un peu cette somme au cabaret ; mais quand le remords m'a pris, à la vue du désespoir de Wilkins, j'ai raconté l'aventure à ces braves gens, et on s'est cotisé pour compléter la somme ; la voici, nous sommes quittes.

Et une poignée d'or roula sur le parquet de la salle.

Archibald resta un moment pensif. Puis il prit la main de Wilkins et la serra vigoureusement.

— Garçon, dit-il, j'ai eu tort ; mais nous autres vieilles gens, vois-tu, nous sommes plus disposés à croire le mal que le bien. J'ai été injuste envers toi ; ne m'en garde pas rancune ; Gudule se chargera de réparer mon injustice.

Cette fois la glace qui entourait l'âme énergique de Wilkins se fondit ; il serra à son tour la main d'Archibald sans prononcer une parole, et une grosse larme roula dans ses yeux. Gudule continuait à dévorer de caresses la pauvre Brigitte, qui, à demi étouffée, tendait les bras comme pour appeler au secours.

— Allons, allons, tout va bien, dit Duldof ; vous avez eu raison, master, de récompenser ce brave garçon ; c'est un habile et hardi pêcheur, je vous jure, et il a dignement gagné le prix. Je l'ai vu aller contre la mer et le vent dans un endroit où je n'osais m'aventurer, moi, vieux loup de mer, et je regrettais bien que la récompense... Enfin n'en parlons plus, ajouta-t-il brusquement, et maintenant, master, si vous avez un hareng et un pot de bière à nous donner...

— Oui, oui, allez dans le jardin avec mes pêcheurs, dit Archibald avec cordialité ; buvez à ma santé et à celle de Wilkins ; et si jamais Benkland ou tout autre armateur vous refusait une place sur ses vaisseaux, venez me trouver, vous en aurez sur les miens.

— Hourra! s'écrièrent les pêcheurs en se retirant.

Duldof sortait le dernier, quand Wilkins le retint :

— Merci, Duldof, dit-il avec son flegme ordinaire ; j'en eusse fait autant pour vous.

Ces simples paroles suffirent entre ces deux hommes simples qui s'étaient compris.

Cependant le chevalier de Rolly et le marquis de Cavignon étaient consternés de ce dénouement inattendu. Une fois Rolly, assez peu rassuré sur les intentions de ces rudes marins à son égard, avait dit à voix basse à Cavignon :

— Mon cher, tout est fini pour nous ; partons!

— Parle pour toi, répondit le marquis ; moi j'ai des raisons pour rester et je reste.

Le chevalier n'osa s'enfuir ; mais voyant que, parmi tant de gens qui pouvaient être offensés de son espièglerie à l'égard de Wilkins, pas un ne semblait songer à la vengeance, il reprit son assurance. Bientôt même il se crut en droit de se montrer insolent, afin de se relever un peu de l'humiliation qu'il avait subie devant son ami. Il s'avança vers Archibald qui causait avec Gudule, et il lui dit avec fermeté :

— Meinher, je ne sais ce que vous pensez du récit de ces marauds ; mais en ce qui me regarde...

Le vieux marchand jeta sur lui un regard de silencieux mépris et lui tourna le dos.

— Holà ! mon maître, c'est ainsi que l'on me traite, s'écria-t-il en élevant la voix ; mais on oublie sans doute que j'ai des moyens de me venger. Mon enlèvement n'a pas été fait dans des formes entièrement légales, et si j'allais trouver le bourgmestre...

La large main de Wilkins lui frappa sur l'épaule.

— Meinher, dit-il, avant de passer chez le bourgmestre, il faut que vous rendiez visite à une dame arrivée de France il y a quinze jours, et qui, depuis ce temps, vous cherche avec une constance infatigable.

— Une dame? s'écria le chevalier en pâlissant ; que me veut-elle ?

— Elle s'appelle madame de Rolly, et elle a le front de soutenir qu'elle est votre femme légitime. Elle vient, dit-elle, réclamer un arriéré de deux ans d'une pension alimentaire de douze cents livres qui lui est dû par vous. Du reste, elle vous expliquera elle-même le sujet de son voyage, car elle se présentera ici ce soir.

Le chevalier fléchit comme s'il venait de recevoir un coup de massue.

— Ma femme! ma femme ici! s'écria-t-il ; mais elle me poursuivra donc jusque dans les enfers !

Puis, saisi de vertige, sans voir personne, sans répondre aux plaisanteries de Cavignon, il s'élança vers la porte et s'enfuit à toutes jambes.

Sitôt qu'il eut disparu, Cavignon, qui s'était beaucoup amusé de cette plaisante sortie, dit à Wilkins avec une sorte de fatuité insolente :

— Bien réussi, mon drôle ! tu t'es habilement servi du secret que je t'avais révélé. Maintenant laisse-nous, j'ai à causer avec meinher Archibald.

Wilkins resta immobile ; le marchand regarda de travers celui qui osait traiter ainsi son gendre présomptif.

—Meinher, reprit le courtisan d'un ton dédaigneux, je ne puis croire que vous révoquiez si vite votre promesse. Vous ne pouvez préférer à un homme de ma qualité ce pauvre diable sans naissance...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, Wilkins s'était penché à son oreille et lui avait dit :

— Je ne suis pas à bout de mes secrets, monsieur le marquis. D'ici quelques instants, un officier de police viendra avec une bonne escorte s'emparer de votre personne. Si donc vous avez encore des injures à dire, dépêchez-vous.

— Je ne comprends pas...

— N'êtes-vous pas l'auteur de certaine satire dirigée contre le régent et les ministres de France.

—Je n'ai jamais renié mes vers ! dit le marquis avec une confiance qu'il était loin d'éprouver.

— Eh bien ! le gouvernement français a demandé votre extradition au grand conseil des Provinces-Unies, et cette extradition a été ordonnée hier. Cela est si vrai que ce matin on a voulu arrêter à votre place le chevalier de Rolly, qu'on prenait pour vous, et on ne l'a relâché qne sur ma recommandation. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure...

Le marquis bondit en arrière, saisit son chapeau et s'élança vers la porte par laquelle Rolly venait de sortir.

— Vous êtes le diable en personne ! s'écria-t-il avec un effroyable juron.

Le soir, Rolly et Cavignon se rencontrèrent sur le pont d'un navire qui partait pour l'Angleterre. D'abord ils ne surent quelle contenance garder, et se menacèrent du regard. Puis l'un d'eux partit d'un éclat de rire, et son camarade l'imita.

— Sans rancune, dit le marquis.

— Nous ne nous devons rien, dit le chevalier ; ah ! mon

ami, trompés l'un par l'autre, au profit d'un manant, d'un rustre ! nous, des roués, des renards...

— Trompés par une petite coquette, une niaise !

— Trompés par des Hollandais !

— Je te disais bien que ces gens-là agissent plus qu'ils ne parlent.

ELIE BERTHET.

FIN

LE

CHASSEUR DE MARMOTTES

I

L'OVATION

Au pied du mont Cenis, du côté de la France, on trouve le village de Lans-le-Bourg. Une petite église, surmontée d'un clocher en ardoises, une centaine de misérables cabanes, l'auberge du *Lion d'or*, où s'arrêtent pour changer de chevaux les diligences et les malles-postes qui se rendent à Turin, voilà Lans-le-Bourg. C'est un de ces villages qui en eux-mêmes ne laissent aucun souvenir ; jeté sur la route pour réjouir un moment les yeux, on le regarde en passant, puis on oublie son nom. Mais ce que l'on n'oublie pas aussi facilement, c'est le magnifique paysage qui l'entoure, ce sont ces tapis de sombre verdure, émaillés de troupeaux, ces immenses montagnes que l'on voit de là se dresser de toutes parts, avec leurs crêtes échiquetées, bleuâtres, et leur front de neige s'allongeant d'un bout à l'autre de l'horizon, comme pour défendre le passage; c'est surtout le Cenis, avec sa tête blanche, hérissé de glaciers dont il semble vouloir secouer les avalanches sur le pauvre village. Lans-le-Bourg sert en effet de point de départ à cette route pénible de plus de seize lieues qui serpente aux flancs déchirés du mont, en dépasse la cime désolée, et va retomber de l'autre côté, à Suse, dans un nouveau climat, sous un nouveau ciel, en Italie. C'est à Lans-le-Bourg que le voyageur venant de France commence

à douter de la solidité de sa chaise de poste ou de la sûreté du pied de ses mulets. Là aussi se montrent des nuées d'enfants savoyards, demi-nus, aux joues rondes et rouges, qui émigrent chaque hiver dans nos villes pour y exercer leurs petites industries. En attendant, quand une voiture traverse leur village, ils se mettent à sa poursuite et jettent par la portière des fleurs sauvages afin d'obtenir quelques sous de récompense. Leurs parents, nus et misérables comme eux, assis sur le bord du chemin, profitent de cette aumône qu'ils n'ont pas demandée. Quand leur regard sinistre s'arrête sur le voyageur, on dirait plutôt de brigands qui menacent que de pauvres qui souffrent. Mais les apparences sont trompeuses, car cette race infortunée a l'instinct de la probité, et elle vit exclusivement dans sa montagne stérile du fruit des services qu'elle rend à l'étranger.

A quelque distance de ce village, sur le bord de la route, une cabane isolée, d'aspect misérable, s'élevait, il y a quelques années, dans une position aride et pittoresque au milieu des rochers. On l'eût prise, à sa petitesse, pour une de ces maisons de refuge où le voyageur, arrêté par la tourmente, trouve gratuitement du pain, du vin et un gîte en attendant la fin de la tempête. Cependant telle n'était pas la destination de cette chaumière, bâtie de pierres ramassées au hasard sur la grande route, et de morceaux de bois arrachés aux pins du voisinage. Des pieds de chamois, des éperviers cloués sur la porte, indiquaient la demeure d'un chasseur; de plus, une planchette suspendue sur la façade laissait lire, en caractères grossièrement tracés, *Gaëtan Carlotto, bon guide au mont Cenis.*

Un soir d'automne, à l'époque où la jeune génération de ces contrées vient dans nos villes remplacer les hirondelles, un groupe assez nombreux de montagnards était arrêté sur la grande route en face de la chaumière dont nous parlons. Malgré la misère du costume des hommes, des femmes et des enfants composant ce groupe, tous ces pauvres gens avaient pris leurs habits de fêtes. Les hommes avaient des souliers comme aux jours des solennités; leurs jambes, que leurs culottes de gros drap laissent nues d'ordinaire, étaient couvertes de somptueux bas de laine. Les femmes avaient orné de fleurs alpestres leurs chapeaux de paille, et les petits garçons, vêtus de neuf, peut-être pour la première fois de leur vie, tenaient à la main d'énormes bouquets de ces mêmes fleurs fraîchement cueillies au bord des précipices.

Les regards étaient tournés vers la grande route, du côté

où elle s'élève en serpentant sur la croupe du Cenis; on semblait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. Une épaisse vapeur couvrait l'atmosphère et enveloppait les cimes blanches des Alpes. Une brise âpre soufflait par intervalle, apportant les parfums de la verdure et l'arome des sapins. Quelques bestiaux avec leurs sonnettes bruyantes descendaient en beuglant vers le village; le soleil se couchait, et personne ne se montrait encore, excepté quelques rares piétons, auxquels les enfants ne manquaient pas de demander la *buona mano* en italien ou la *charité* en français, suivant la qualité présumée des voyageurs.

Tout à coup un montagnard, grimpé sur une roche voisine, poussa un cri de joie, et dit en patois savoyard à ses compagnons, assis à quelque distance :

— Le voilà !

A cette nouvelle on se leva avec empressement.

— Où donc, Janvier? demanda-t-on comme à l'envi les uns des autres.

— Là-bas, là-bas, près du rocher Rouge, reprit la sentinelle, de toute la force de ses poumons. Il est avec son voyageur... dans un quart d'heure ils seront ici.

Et Janvier, se laissant glisser sur le dos et les talons à bas de son poste d'observation, vint rejoindre la bande.

— Qui va lui parler ? demanda une voix.

— Moi, dit Janvier, homme robuste et de mine avenante. Attention, *piccoli*, continua-t-il en s'adressant aux enfants, qui élevaient triomphalement leurs bouquets au niveau de leurs têtes blondes.

Tous les Savoyards restèrent debout et immobiles au milieu du chemin, avec le recueillement de sujets qui attendent un roi, ou plutôt d'amis reconnaissants qui vont paraître devant un bienfaiteur.

A un quart de lieue environ de l'endroit où la troupe avait fait halte, deux hommes, cachés en ce moment par un énorme rocher appelé le rocher Rouge à cause des bruyères pourpres dont il était couvert, s'avançaient d'un pas tranquille vers le village.

C'était de ces deux hommes que Janvier venait de signaler l'approche. L'un, véritable enfant du pays, grand, bien fait, à tournure mâle et énergique, était un de ces types de montagnards auxquels le frottement de la civilisation ne peut enlever leur relief. De longs cheveux flottants encadraient sa figure brunie et comme tannée par l'intempérie des saisons. Il était dans la force de l'âge; il y avait dans son attitude

quelque chose de noble, résultant d'une conscience pure et d'une vie sans reproche. Un bonnet de laine, un surtout grossier, des culottes de drap et des guêtres de cuir formaient son costume; une gourde se balançait sur sa hanche; un sac de peau de bœuf, le poil en dehors, était attaché sur ses larges reins. Il portait sur son épaule une de ces longues carabines rayées qui, dans des mains habiles, logent une balle entre les deux cornes d'un chamois à deux cents pas de distance. Enfin, de la main qui lui restait libre, il tenait un piége à bascule destiné à prendre des animaux bien petits, à en juger par la légèreté de ses proportions.

Les traits de cet homme, chasseur, trappeur ou guide, car chacune de ces trois dénominations pouvait également lui convenir, n'exprimaient pas l'avidité assez habituelle à la physionomie du pauvre. Un sang fier coulait dans ses veines, et certainement la faim n'avait jamais pu le dompter assez pour le forcer à une bassesse. Son regard n'était pas non plus terni, hébété par l'ignorance et la misère : l'intelligence, l'âme, le feu rayonnaient dans cet œil fauve comme celui d'un aigle; ses paroles étaient simples et justes, ses manières franches et même polies. Cette nature, qui eût été belle encore dans sa grossièreté native, avait reçu quelques coups de lime de la civilisation.

Le voyageur qu'il accompagnait en ce moment devait être un Français, à en juger par la coupe de ses vêtements et par le ruban rouge de sa boutonnière. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage paisible; une pâleur légère, provenant sans doute de veilles et de travaux de cabinet, lui donnait l'air d'un savant. Ses yeux, abrités par des lunettes d'écaille, étaient continuellement tournés vers la terre; même à cette heure où l'obscurité commençait à envelopper les objets, il se livrait, tout en marchant, à de minutieuses investigations. Les plantes innombrables dont ses mains étaient chargées, celles qui s'échappaient d'un vaste carton attaché sur ses épaules, décelaient un de ces botanistes qui viennent chaque année étudier cette flore des Alpes si riche et si brillante. Pendant que son guide était absorbé dans des réflexions silencieuses, il scrutait avec attention les bords de la route, se penchant là pour recueillir une fleur, là pour aspirer l'odeur d'une feuille. Tantôt il rejetait avec dépit une plante déjà connue, tantôt il récoltait avec une joie d'enfant une variété nouvelle, murmurant sans cesse des mots latins ou des noms français scientifiques plus bizarres encore. Le montagnard s'arrêtait où s'arrêtait l'étranger, calme, résigné, patient.

Enfin le botaniste sembla fatigué de ses recherches; il se redressa péniblement, ôta ses lunettes, qu'il replaça dans leur étui, et s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

— Allons ! il faut renoncer pour aujourd'hui à trouver la gentiane naine, *gentiana minima;* il me manque cette seule espèce pour compléter le genre, et pendant toute la journée le diable s'est fait un jeu de me la cacher.

Cette exclamation tira le guide de sa taciturnité.

— Monsieur le docteur, dit-il tranquillement, aujourd'hui nous ne sommes pas montés assez haut pour trouver l'herbe dont vous parlez. La gentiane naine fleurit auprès des glaciers, sur la limite de la région des neiges, et vous êtes resté bien au-dessous de cette région pendant que j'essayais de prendre des marmottes.

— Tu es donc naturaliste, Gaëtan? demanda le Français avec étonnement en écarquillant ses gros yeux myopes; connais-tu donc la *gentiana minima?*

— L'habitude de conduire des savants à travers les montagnes m'a fait remarquer les lieux où se trouvent nos minéraux et nos végétaux les plus remarquables... j'ai appris ainsi à en connaître quelques-uns.

— Au fait, c'est possible, reprit le docteur en souriant et comme s'il se parlait à lui-même. Claude Anet était excellent botaniste, sans être plus lettré que toi. — Ils se remirent en marche. La conversation étant une fois engagée, le docteur ne parut pas disposé à en rester là. — Et toi, Gaëtan, reprit-il, as-tu été heureux dans ta chasse? Pendant que j'herborisais, tu as eu le temps de visiter tes piéges à marmottes et de poursuivre le chamois. Il me semble, ajouta-t-il en jetant un regard malin sur le sac vide du chasseur, que les piéges et la carabine n'ont produit aujourd'hui ni gibier mort ni gibier vivant?

— Oui, monsieur, répondit Gaëtan, la journée n'a pas été bonne. Je n'ai pu approcher à portée d'aucun chamois, et le meilleur de mes piéges a besoin de réparations. Il est bien dommage que je n'aie réussi à rien aujourd'hui, j'avais promis une marmotte au petit Paolo... Sa mère est vieille, infirme, et l'enfant se serait fait un moyen d'existence de la marmotte que je voulais lui donner; les autres partiront, et le pauvre Paolo restera encore cette année au pays. Toute une famille sera dans la désolation...

Ces paroles, prononcées d'un ton mélancolique, frappèrent le botaniste.

— En effet, reprit-il, tu jouis d'une grande considération

ici; on m'a dit que tu étais une espèce de petit souverain... Ton habileté à prendre des marmottes te permet de faire des heureux !

— J'y trouve bien mon intérêt, répondit le guide avec un sourire; quand les enfants reviennent à la montagne, ils me payent une petite rétribution, suivant leurs profits. Ceci, ajouté aux produits de ma chasse, à l'argent que je gagne à guider les voyageurs, suffit à me faire vivre honnêtement, et surtout sans mendier, car mendier c'est le comble du déshonneur.

Le docteur le regarda avec étonnement.

— As-tu quitté quelquefois ces montagnes ?

— J'ai habité longtemps Paris... J'étais parti à l'âge de dix ans, avec un frère que j'aimais plus que moi-même... c'est aujourd'hui un bourgeois, un monsieur.

— Il y a en toi quelque chose d'extraordinaire, reprit le botaniste, qui pour la première fois depuis son arrivée au Cenis se donnait la peine d'observer son guide. Tu sais lire et écrire sans doute, tu sais...

— Je sais distinguer le sifflement d'un chamois et celui d'une marmotte; je sais reconnaître la veille le vent qui soufflera le lendemain sur le Cenis; je sais diriger un coup de carabine, franchir un précipice, éviter une avalanche, et tirer au besoin mes voyageurs d'un mauvais pas; je sais encore donner un bon conseil à un ami ou à un pauvre enfant qui part pour la France ; mais je ne sais ni lire ni écrire.

— Et sans doute tu es heureux ?

— Heureux ! répéta Gaëtan avec un soupir.

En ce moment le docteur aperçut devant lui, aux dernières lueurs du crépuscule, les montagnards postés sur la route comme une rangée de spectres noirs et muets. Il se rapprocha de Gaëtan avec une sorte d'effroi.

— Qui sont ces gens-là? demanda-t-il à voix basse.

Un sourire effleura les lèvres de Carlotto.

— Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un petit souverain dans ce village? Vous allez voir ce que vaut un marmottier au Cenis.

Il s'avança tranquillement vers les montagnards. Quand il fut à quelques pas d'eux, Janvier lui dit d'une voix forte et accentuée : — Bonsoir, Gaëtan.

— Bonsoir, Gaëtan, répétèrent les autres.

Et tout le monde se tut à la fois, comme si ce mot seul eût épuisé l'éloquence de ces braves gens. Le guide s'arrêta, et laissa tomber à terre la crosse de sa carabine.

— Bonsoir, mes amis; eh bien, que faites-vous là à cette heure? La soirée est belle, et il n'y a pas de voyageurs en danger dans la montagne.

Janvier, un moment interdit, prit dans sa main calleuse la main plus calleuse encore de Gaëtan, et lui dit avec une simplicité cordiale :

— Il ne s'agit pas de voyageurs, *monsieur* Carlotto, mais de vous; voici la chose. Demain matin ces enfants quittent le pays pour se rendre à Paris. C'est vous qui leur avez donné les moyens de gagner leur pain, et peut-être de rapporter quelques écus dans six mois à leurs pauvres familles... Vous les avez instruits de ce qu'ils devaient faire pour réussir dans la grande ville. Alors les *piccoli* se sont dit : « Il faut aller dire adieu à *monsieur* Carlotto. » Les pères et les mères sont venus avec eux, et nous voilà.

Alors les assistants présentèrent leurs bouquets à Gaëtan. Celui-ci jeta un regard de triomphe sur le docteur qui, avec l'avidité d'un botaniste, s'était emparé des fleurs champêtres offertes par les enfants à leur bienfaiteur. Ce regard jaillit comme un éclair de la prunelle du robuste montagnard, et répandit sur toute sa physionomie un reflet de puissance; mais le feu s'éteignit au bout d'une seconde; le roi était redevenu humble paysan, et il dit avec émotion en serrant la main de Janvier :

— Merci, camarade; merci, *piccoli;* ce n'était pas la peine... Les pauvres doivent s'entr'aider. D'ailleurs, vous le savez, mes services ne sont pas désintéressés... J'ai une recommandation à vous faire, j'ai une commission à vous donner, à vous comme à tous ceux qui, depuis dix ans, partent pour la France...

Il s'arrêta; une grosse larme roulait de ses yeux animés un moment auparavant d'un si vif éclat. Les montagnards échangèrent quelques mots à voix basse, comme s'ils eussent craint de troubler sa douleur. Mais cet abattement dura peu; Gaëtan, honteux de lui-même, releva vivement sa carabine, la plaça sur son épaule, et dit avec une gaieté forcée :

— Allons, mes amis, suivez-moi tous; je vous conterai cela... Nous trouverons bien encore dans ma petite maison un peu de vin de Saint-Julien pour boire à la santé des enfants qui vont entreprendre ce long voyage.

— Merci, *monsieur* Gaëtan, répéta la foule avec une joie respectueuse.

Carlotto se tourna vers le botaniste, qui partageait son

attention entre cette petite scène et le bouquet des *piccoli.*

— Monsieur le docteur, lui dit-il, dédaignerez-vous d'entrer un moment dans ma cabane avant de retourner à l'auberge du *Lion d'or?* Vous entendrez ce que j'ai à dire à ces pauvres enfants, et peut-être pourrez-vous me procurer vous-même les éclaircissements sur...

— J'irai, *monsieur* Gaëtan, répondit le docteur avec une ironie bienveillante, j'irai d'autant plus volontiers que je ne serai pas fâché de me reposer un peu avant d'arriver à Lans-le-Bourg. D'ailleurs je suis impatient de voir à la lumière les plantes que ces petits drôles ont apportées... Des plantes rares et curieuses, mon brave guide! d'abord la *viola biflora,* l'*arthemisia glacialis*...

— Toutes croissent sur des pics escarpés, sur le penchant des précipices... peut-être, monsieur, ces enfants ne voudraient-ils pour aucun prix retourner chercher des fleurs pareilles. Ils ont risqué leur vie pour fêter leur ami le marmottier.

En achevant ces paroles, il se mit en marche vers sa cabane, et la troupe le suivit tumultueusement.

II

LES DEUX FRÈRES

La cabane de Gaëtan était aussi pauvre, aussi misérable à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un trou pratiqué à la toiture d'ardoises servait de cheminée; quelques poignées de paille de maïs étaient jetées sur le lit, dont une peau d'ours formait la couverture. Un vieux coffre contenait les vêtements du montagnard. Le reste du mobilier se composait d'une petite table à demeure près du foyer, et de quelques escabeaux de bois grossièrement taillés. Un buste en plâtre de Napoléon, posé sur une planchette, représentait les pensées de la terre, comme un petit Christ sans bras suspendu de l'autre côté représentait les pensées du ciel; ces deux figurines résumaient toute la religion de Gaëtan. Dans un coin, plusieurs bâtons de cormier de sept pieds de long, quelques piéges détendus, indiquaient la profession du propriétaire de cette habitation; un long couteau de chasse, à gaîne de cuir, à poignée de corne, brillait au reflet de la lampe fumeuse qu'on venait d'allumer.

Il paraissait impossible, dans un si étroit espace, de rece-

voir tant de monde; mais les invités n'étaient pas difficiles. Les femmes se placèrent sur les escabeaux, qui leur furent galamment réservés; les hommes s'assirent sur le lit ou par terre, au hasard; les enfants s'étaient logés dans les intervalles, et leurs petits visages frais saillaient çà et là au milieu de cette masse compacte, à travers laquelle, suivant une expression triviale, *une épingle n'aurait pu tomber par terre*. L'étranger voyageur, ayant pris la place d'honneur à côté de la lampe afin de classer ses richesses végétales, occupait à lui seul plus d'espace que dix autres des assistants. La troupe avait quitté sa réserve première; chacun causait avec son voisin, sans cependant cesser de prêter une respectueuse attention aux paroles de Carlotto.

Celui-ci, debout près de la cheminée, jeta un regard sur ses hôtes qui venaient enfin de trouver tous place autour de son foyer. Plus heureux que Socrate, il voyait sa petite maison pleine de vrais amis, et pas un d'entre eux n'eût refusé de donner sa vie pour le bienfaiteur commun. Gaëtan le savait sans doute, car il murmura à l'oreille du voyageur, avec une naïve complaisance :

— Dites, monsieur, ne vaut-il pas mieux être le premier parmi ces braves gens que le dernier dans nos grandes villes?

Une espèce rare de *betonica* tomba sous la main du botaniste en ce moment, et l'empêcha de répondre. D'ailleurs Gaëtan venait d'entrer dans une pièce voisine, qui avec sa chambre à coucher occupait toute la capacité de la maison. Il reparut bientôt tenant à la main un broc rempli de vin, et deux coupes de bois. L'une de ces coupes fut offerte à Janvier, qui devait boire le premier, au nom des jeunes émigrants; l'autre était destinée au docteur. Quant à Carlotto, il tira de son sac une tassse de cuir, la remplit de vin, et, l'élevant au niveau des coupes de bois qui vinrent la toucher, il dit de ce ton mélancolique qui lui était habituel quand un douloureux souvenir affectait son esprit :

— A votre santé, mes petits, à votre santé et à celle de vos pères et de vos mères! Puissiez-vous revenir à la montagne bons et honnêtes comme vous en partez, et surtout... revenir!

Le docteur, jusqu'ici, avait donné peu d'attention à cette scène, mais à ce moment l'effet en fut saisissant pour lui. La lueur vacillante de la lampe et du foyer se projetait sur cette troupe silencieuse; de brunes figures ressortaient dans l'ombre; les mères versaient des larmes et les enfants se pressaient

contre elles; les pères baissaient la tête en rêvant à cette veillée qui précéda le jour où ils quittèrent tout enfants la chaumière paternelle, et où ils écoutèrent, eux aussi, les conseils de quelque vénérable Nestor de la montagne. Le caractère patriarcal de ce tableau, cette poésie calme, émurent profondément l'honnête savant, dont la science n'avait pas desséché le cœur. Il porta la coupe à ses lèvres.

— Que toutes sortes de prospérités vous accompagnent, mes braves gens! répondit-il avec bienveillance. Ces enfants vont à Paris; c'est là que je demeure... Si jamais ils avaient besoin d'un appui, d'une protection, qu'ils s'adressent à moi... Je suis le docteur D..., médecin en chef d'une prison de Paris; ils verront si je me souviendrai de votre hospitalité.

Il tendit une carte, sur laquelle était son adresse, au conducteur des émigrants qui se trouvait dans l'assemblée ; on remercia respectueusement, mais Gaëtan reprit avec une expression d'orgueil :

— Ces enfants n'auront jamais besoin de votre secours dans les prisons de Paris, monsieur le docteur. Le Savoyard est pauvre, tout le monde le sait, mais il est probe... Jamais vos prisons n'ont enfermé un montagnard du Cenis.

— Eh! eh! répondit le docteur en souriant, il ne serait pas impossible...

— Jamais! jamais! répéta Carlotto avec une nouvelle impétuosité, car celui qui aurait commis un crime, nous le renierions pour notre frère, nous le chasserions pour toujours de nos montagnes. N'est-ce pas, mes amis?

— Oui! oui! répondirent les assistants indignés.

Le docteur ne voulait blesser en rien la noble susceptibilité de son hôte; sans insister sur ce sujet délicat, il changea de conversation.

— Carlotto, reprit-il, tu as parlé de tes malheurs, de certains renseignements...

Le guide tressaillit.

— En effet, monsieur le docteur; j'ai à demander à ces enfants le prix des services que je puis avoir rendus à eux et à leurs familles... C'est à mon tour d'implorer une grâce... Je les prie de m'écouter.

Il fit circuler de nouveau dans l'assemblée les coupes remplies de vin; puis, appuyant ses larges épaules contre la muraille avec une sorte d'abattement, il promena un regard chargé de tristesse sur l'assemblée attentive.

— Enfants, reprit-il, il y a à peu près vingt ans aujourd'hui que je partais aussi du pays pour aller chercher mon

pain en France... Mon frère Guillaume était avec moi, et nous pleurâmes bien tous les deux quand nous vîmes disparaître derrière nous le clocher de Lans-le-Bourg. Nous venions de quitter pour la première fois notre père et notre mère: une route de deux cents lieues s'étendait devant nous; nous avions pour toute fortune un gros morceau de pain noir, de bons conseils, et une marmotte que nous avions prise aux Tavernettes... La chanson des Savoyards était bien vraie pour nous!

Cette allusion de Gaëtan appela sur ses lèvres un sourire qui ne manquait pas de douceur. Un léger murmure de gaieté s'éleva dans la foule.

— Oh! comme j'aimais mon frère Guillaume! continua le chasseur en s'animant; il était un peu plus jeune que moi, et ma mère m'avait recommandé de le protéger. Et puis Guillaume était si joli, si joyeux, si courageux! Toujours propre et bien rangé, il eût été trop faible pour monter comme moi dans les cheminées; d'ailleurs, je ne voulais pas qu'il barbouillât de suie sa petite figure rose, que notre mère aimait tant à embrasser.

Je me retournai bien des fois pour voir les montagnes qui restaient là-bas derrière nous; je pleurai à chaudes larmes en songeant à nos pêches dans l'Arque et à nos jeux du soir devant la cabane; mais Guillaume disait : « Nous reviendrons, » et je répétais avec confiance comme lui : « Nous reviendrons, nous reviendrons. »

Nous marchâmes bien longtemps, mes petits, et vos pieds saigneront avant que vous arriviez au terme du voyage. Comme nous, vous trouverez que le monde est bien grand; comme nous, vous aurez bien à souffrir de la misère sur la route... Souvent il n'y avait pas de cheminées à ramoner dans les villages que nous traversions; on refusait de nous donner un morceau de pain, un gîte dans la grange. Mais alors Guillaume montrait sa marmotte, dansait avec elle, faisait toute sortes de petites mines charmantes, et les paysans les moins compatissants nous accordaient l'hospitalité.

Enfin nous arrivâmes à Paris; Guillaume ouvrit de grands yeux en voyant tant de belles maisons, tant de beaux messieurs et de belles dames qui se promenaient dans les rues. Nous allâmes chez un logeur du faubourg Saint-Marceau à qui notre père nous avait adressés; là, nous trouvâmes des gens de notre pays; on nous dit ce qu'il fallait faire pour gagner notre vie. On nous donna un peu de paille dans une grande chambre où étaient déjà beaucoup d'autres en-

fants, et le lendemain de notre arrivée on nous envoya par la ville.

Guillaume était bien heureux, dans le commencement. Tout lui plaisait, tout l'amusait; il courait du matin au soir, riant, chantant et montrant sa marmotte; quand il rentrait à la chambrée, il avait toujours une provision de bon pain blanc, et de gros sous que nous rassemblions dans un vieux chiffon pour notre famille. Moi, au contraire, je ne trouvais pas toujours des cheminées à ramoner; je rentrais souvent sans argent et à jeun. Alors mon frère partageait son souper avec moi, et nous nous endormions en parlant du pays.

Cependant, à peine étions-nous à Paris depuis six mois que les recettes devinrent moins abondantes. Bientôt je fus seul à mettre mes épargnes dans le vieux chiffon qui contenait notre trésor. Guillaume, en revanche, avait toujours des effets nouveaux, tantôt un gilet, tantôt une casquette, tantôt des souliers. Un jour je lui demandai :

— Frère, d'où te viennent ces beaux habits?

Il me répondit :

— On me les a donnés.

— Guillaume, lui dis-je, nous ne retournerons au pays que quand nous serons riches; en attendant, notre pauvre mère souffre de la faim et notre père marche nu-pieds dans la neige.

Guillaume me faisait mille promesses, mais il ne changeait pas de conduite. Un soir, il ne rentra pas à la maison. Je m'agitai toute la nuit sur ma paille. Qu'était devenu mon frère? Que répondrais-je à ma mère qui m'avait tant recommandé de veiller sur lui? Le lendemain, il ne parut pas encore. Je n'eus pas la force d'aller dans la ville; je pleurais, je me lamentais sans cesse.

Enfin, vers le soir du second jour, un domestique galonné vint chez le vieux Jean, notre logeur et notre répondant à Paris; il demanda le petit Gaëtan.

— C'est moi, lui dis-je en essuyant mes larmes.

— Suivez-moi, reprit-il, vous allez voir votre frère.

Nous sortîmes, et alors j'appris que Guillaume, renversé la veille par la voiture d'une personne très-riche, avait pensé être écrasé sous les roues.

— Mais cet événement aura été heureux pour lui, continua le domestique. Mon maître, le baron de V..., dont la voiture a causé cet accident, a fait transporter votre frère à son hôtel, et il se charge de sa fortune.

— Guillaume est-il blessé ? m'écriai-je avec effroi.

— Il a eu quelques contusions, le médecin de monsieur le baron n'a aucune inquiétude, demain il n'y paraîtra plus.

Cette assurance me rendit un peu de courage. Nous arrivâmes à une magnifique maison où il y avait beaucoup de domestiques semblables à mon conducteur. On me fit entrer dans une chambre toute dorée; mon frère était couché dans un lit somptueux, un bandeau encore taché de sang autour de la tête. Un monsieur vêtu de noir était assis dans un fauteuil à côté de lui. Je ne vis que Guillaume; je me précipitai sur son lit en pleurant, et je l'embrassai avec transport.

— Eh bien! Lafleur, dit avec aigreur le monsieur noir, qui était le baron de V... lui-même, à quoi pensez-vous donc de m'amener ainsi ce petit drôle couvert de suie? — Je me redressai avec confusion, j'avais sali les draps et les couvertures précieuses de mon frère. Guillaume lui-même semblait mécontent de ma maladresse; cependant il me dit quelques mots d'amitié. Au bout d'un moment, le monsieur noir nous interrompit brusquement. — Allons, c'est bien, petit, me dit-il; maintenant que tu as vu ton frère, va-t'en; je ferai des démarches auprès de votre répondant pour que Guillaume me reste; il me plaît, j'aurai soin de lui. Quant à toi, tu pourras venir ici quelquefois... mais aie soin de laver tes mains. — Puis il dit au domestique : — Donnez quelque chose à ce noiraud.

Le domestique me présenta un louis. Je tortillai mon bonnet entre mes doigts, et je demandai, sans prendre la pièce d'or :

— Est-ce qu'il faut que je ramone toutes les cheminées de la maison?

Le monsieur haussa les épaules.

— Ce sera pour notre mère, dit Guillaume.

Mais je rejetai la pièce loin de moi.

— Frère, notre mère n'a pas besoin du prix de ton sang!

Je sortis après l'avoir encore embrassé, et j'entendis le baron qui disait en ricanant:

— Il y a de la fierté dans ce polisson-là.

J'ai appris depuis, continua Carlotto, que ce monsieur était renommé pour sa bonté, et qu'il était un... un...

— Un philanthrope! dit le docteur en souriant.

Gaëtan fit un signe de tête affirmatif et reprit:

— Dès ce moment, mes amis, je vis rarement mon frère. Le baron, malgré sa dureté envers moi, avait tenu ses promesses à l'égard de Guillaume, qui l'amusait par ses saillies et sa gaieté. Sitôt qu'il fut rétabli, on lui apprit à lire et à

écrire. Il avait été mis sous la surveillance immédiate de l'intendant, et le baron s'informait souvent de ses progrès. Mon frère était richement vêtu, instruit aux bonnes manières. Il avait une jolie petite chambre pour lui seul. Quelquefois, les dimanches, j'endossais mon habit de fête, je me faisais beau et je me glissais dans la cour de l'hôtel. Puis je prenais mes sabots à la main, je mettais mon bonnet sous mon bras, et je montais voir Guillaume, sans que personne le sût.

Guillaume n'avait aucun travail pour occuper ses mains; on l'élevait comme le véritable fils d'un seigneur, et dix ans s'écoulèrent sans que la bienveillance du protecteur se démentît. Mon frère était devenu un beau jeune homme, gai, spirituel, savant. On n'avait pas songé à le pourvoir d'un état, mais cela ne l'inquiétait pas; il avait confiance dans la parole de son bienfaiteur. Aussi passait-il joyeusement la vie avec les bourgeois et les belles dames.

Cependant j'avais grandi aussi, moi; mais mon sort était toujours le même, j'étais resté ignorant et pauvre comme autrefois. Mon métier de ramoneur ne convenait plus à mon âge et à mes forces; je m'établis commissionnaire au coin des rues. Ce n'était pas que Guillaume ne m'eût souvent offert de l'argent, mais je ne voulais rien accepter pour moi, j'envoyais tout à notre famille. Il m'avait aussi proposé différentes places dans les maisons qu'il fréquentait, mais ces places tenaient à la domesticité; je trouvais plus d'honneur et d'indépendance à mon humble métier.

A cette époque, je reçus du pays une lettre où l'on nous annonçait la mort de notre père. Ma mère restait seule, sans secours; elle nous rappelait près d'elle pour être les soutiens de sa vieillesse. J'allai à l'hôtel de V... trouver mon frère; je lui présentai le papier, que je m'étais fait lire par un camarade. Guillaume avait passé la nuit au bal; il était encore au lit, fatigué de plaisir.

Après avoir pris connaissance de la lettre fatale, il la laissa tomber, et me dit douloureusement en se couvrant les yeux :

— Le père est donc mort, Gaëtan?

— Et notre mère nous appelle, répliquai-je en pleurant aussi.

— Tu vas retourner au mont Cenis? ajouta-t-il précipitamment.

Je compris à ce mot ce que j'avais deviné depuis longtemps; ma présence gênait Guillaume; il rougissait de moi.

— Je partirai demain, lui dis-je tristement.

— Déjà !

Nous gardâmes un moment le silence. Puis je repris :

— Que dirai-je à notre mère, Guillaume ?

— Tu lui diras que je l'aime toujours... je retournerai au pays quand je serai riche et puissant.

— Crois-tu que nous t'aimerions moins si tu y revenais pauvre et malheureux ?

Il me tendit la main et la serra avec force.

» — Frère, il faut que je reste ici. La vie de la montagne ne pourrait plus me convenir; je me suis habitué à l'aisance, au bien-être, à l'oisiveté... d'ailleurs je suis attaché au baron par les liens de la reconnaissance.

Cette dernière raison me parut bonne; j'embrassai Guillaume et je voulus partir.

— Attends, me dit-il, je veux envoyer quelque cadeau à notre mère.

Il fouilla dans une armoire, mais alors il se souvint que la veille il avait perdu tout son argent au jeu; il me regarda d'un air consterné.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je; depuis dix ans je travaille pour elle. Je lui apporte mon petit trésor; d'ailleurs j'ai des bras vigoureux.

Je partis. Depuis ce temps je n'ai jamais entendu parler de Guillaume.

Gaëtan s'arrêta comme épuisé par ces souvenirs. Tous les assistants gardaient le silence; le docteur, qui avait écouté attentivement, demanda avec intérêt :

— Quoi, tu n'as pas même su ce qu'était devenu le baron de V..., le protecteur de ton frère ?

— Le baron est mort deux ans après mon départ de Paris, reprit Carlotto; c'est là tout ce que j'ai appris. Pour moi, de retour ici, j'ai tâché d'adoucir les derniers jours de notre mère. J'ai bâti cette maison pour elle; j'ai travaillé avec courage, et, quand elle est morte, la digne femme ! elle m'a béni... Mais je n'ai pu oublier mon frère, qui m'a oublié... Malgré son orgueil, je le sais, son cœur était bon, et je l'aime toujours... Aussi, quand les enfants partent pour Paris, je les réunis autour de moi et je leur dis, comme je vous le dis à vous, mes enfants : « Si vous voulez faire une bonne œuvre, si vous voulez reconnaître les services de Gaëtan le marmottier, informez-vous de mon frère... sachez ce qu'il est, ce qu'il fait, où il demeure... Celui qui m'apportera des nouvelles de Guillaume n'aura pas obligé un ingrat : son père et sa mère ne manqueront jamais de pain tant que je vivrai. Tout ce

que je possède, mon temps, mon travail lui appartiendront jusqu'à la fin de mes jours... »

— Gaëtan, Gaëtan, nous vous en rapporterons ! s'écrièrent les petits Savoyards avec enthousiasme.

— Vous serez donc plus heureux que les autres ? répliqua le guide en soupirant.

Le docteur était pensif ; il s'approcha du chasseur et lui dit d'un ton ému :

— Il n'est pas étonnant, Carlotto, que ceux que tu as chargé de recueillir des renseignements au sujet de ton frère aient échoué. Obscurs, sans crédit, ignorant pour la plupart nos lois et nos usages, il a dû leur être difficile d'approfondir les affaires d'une grande famille parisienne. Mais moi peut-être pourrai-je te servir plus efficacement. J'ai entendu vaguement parler du baron de V... ; d'ici à peu de jours je compte écrire à Paris, et je recevrai sans doute des nouvelles certaines.

Gaëtan secoua la tête.

— Beaucoup de voyageurs à qui j'ai conté mes chagrins m'ont fait les mêmes promesses.

— Je serai plus heureux et surtout plus zelé... Tu le verras, nous retrouverons ton frère.

— Oh ! il est heureux sans doute ! s'écria Carlotto ; le baron lui a laissé certainement une grande fortune en mourant... et Guillaume, s'abandonnant à ses goûts, ne se sera pas souvenu de sa famille. Oh ! oui, j'en suis sûr, il est riche, brillant, honoré.

Quelques coups frappés discrètement à la porte de la cabane lui coupèrent la parole. Un des assistants ouvrit ; un inconnu, dont l'obscurité ne permettait pas de distinguer les traits, parut sur le seuil.

— Est-ce ici que demeure Gaëtan Carlotto, le guide au mont Cenis ? demanda-t-il d'une voix faible et traînante.

— C'est moi ; que me veut-on ?

— Donnez l'hospitalité à un voyageur fatigué, et vous aurez des nouvelles de votre frère Guillaume.

Gaëtan poussa un cri de joie et s'élança vers la porte en écartant ceux qui se trouvaient sur son passage, il prit l'inconnu dans ses bras et l'entraîna vers la partie éclairée de la cabane.

La taille du voyageur était haute et droite, mais frêle, efflanquée, sans vigueur. Ses vêtements, qui rappelaient ceux de la classe moyenne en France, étaient vieux et déchirés. Sa figure avait dû être belle ; mais quoiqu'il parût à peine âgé de trente-six ans, elle était déjà flétrie, sans caractère et

sans expression. Ses formes grêles, son apparence chétive, son regard terne contrastaient avec la physionomie brune et rude, les membres robustes, le regard de feu de Gaëtan ; et cependant ces deux hommes appartenaient évidemment à un même type qui chez l'un s'était conservé sans altération, saillant, fortement accusé, qui chez l'autre avait été lentement effacé par une action étrangère. Il y avait sans doute aussi autre chose entre eux qu'une ressemblance physique, car Gaëtan, après avoir examiné le voyageur à la lueur de la lampe, se mit à trembler comme la feuille au vent.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Qu'importe mon nom si je suis pauvre et fatigué ?

— Tu es mon frère Guillaume ! s'écria Gaëtan en se ietant dans ses bras.

— Guillaume ! répéta la foule ébahie.

— Guillaume ! pensa le docteur en examinant le nouveau venu; hein ! j'ai vu cette figure-là quelque part.

Il appuya sa main sur son front pour concentrer ses souvenirs. Les deux Carlotto s'embrassaient, pleuraient et ne pouvaient parler. Gaëtan, le premier, s'arracha des bras qui l'étreignaient, et dit à ses hôtes en leur montrant son frère :

— Le voilà, mes amis, le voilà celui dont je vous ai parlé si souvent le soir auprès du foyer ! Je prononçais son nom comme le nom d'un saint au moment de mes plus grands périls, je l'appelais comme un ange gardien devant le lit funèbre de notre mère... Il vient enfin, après s'être longtemps fait attendre, mais il ne me quittera plus.

Guillaume répondit de sa voix brisée :

— Non, je ne te quitterai plus, Gaëtan. S'il y avait une place dans ta cabane pour un homme sans asile, s'il y a du travail pour un malheureux condamné à vivre du travail de ses mains... je ne te quitterai plus.

Le chasseur jeta un regard rapide sur l'équipage misérable de Guillaume.

— Frère, dit-il, la fortune a donc changé pour toi ?

Guillaume laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Écoute, reprit Gaëtan d'un ton rude, cette cabane que j'ai bâtie moi-même pour servir d'asile à notre mère, nous la partagerons... Cette peau d'ours que j'ai enlevée moi-même à l'animal sauvage après l'avoir abattu d'un coup de ma carabine, te servira de lit. Voici le pain sur cette planche... mes économies sont dans ce coffre ; tout cela est à toi.

Les deux frères confondirent leurs larmes dans un nouvel

embrassement; puis le guide se tourna vers les montagnards, spectateurs bienveillants mais silencieux de cette scène touchante, et il leur dit en leur faisant un signe de la main pour les congédier :

— Adieu, mes amis, adieu, nous nous reverrons; et vous, *piccoli*, ajouta-t-il joyeusement en se tournant vers les enfants, la commission dont je comptais vous charger est maintenant inutile, voilà Guillaume que j'ai tant cherché; partez, mes enfants, et revenez comme lui.

— Revenez plus heureux que lui ! soupira Guillaume.

Un moment après, les Savoyards étaient sortis de la cabane; les deux frères croyaient déjà pouvoir se livrer sans témoins à leurs épanchements, quand le docteur D... se montra tout à coup à leurs yeux.

— Eh bien, mon guide, dit-il à Gaëtan d'un ton embarrassé, tu l'as donc retrouvé ce frère tant chéri? mais je ne sais en vérité si l'on doit t'en féliciter.

— Pourquoi cela, monsieur ? demanda Guillaume en relevant vivement la tête.

— Ne me reconnaissez-vous pas? dit le docteur à voix basse.

Guillaume l'envisagea et pâlit.

— Le docteur D...! s'écria-t-il involontairement.

— Vous, au moment où nous nous sommes vus, vous vous appeliez...

— Charlot, se hâta d'ajouter Guillaume : on m'avait donné ce nom chez le baron de V..., comme traduction de Carlotto.

Le botaniste fit un mouvement de tête.

— Vous le connaissiez donc? s'écria Gaëtan à son tour. Mais, au nom du ciel! où l'avez-vous vu, dans quelle circonstance, à quelle époque ?

— Mais dans le monde, à Paris, au temps de mon bonheur, répliqua Guillaume avec volubilité.

Le docteur sembla près de laisser échapper un aveu; mais un regard menaçant lui ferma la bouche.

— Gaëtan, dit-il avec précipitation, je vais rejoindre ces braves gens qui retournent à Lans-le-Bourg. Demain, tu le sais, je traverserai le mont Cenis pour me rendre à Turin, et je ne reviendrai que dans quinze jours... j'aurai alors besoin de tes services... Ainsi, demain matin, au lever du soleil, je t'attendrai au *Lion d'or*, et, tout en marchant, nous parlerons de choses... importantes.

— De choses importantes? répéta le guide.

Le botaniste jeta un nouveau coup d'œil sur Guillaume, dont le front était convulsivement plissé.

— Eh! oui, reprit-il en riant d'un rire forcé, tu me montreras où se trouvent l'*erigeron uniflorum*, la *potentilla nivea*, et surtout cette scélérate de *gentiana minima*.

Et il sortit rapidement.

Après son départ, les deux Carlotto gardèrent un silence pénible. Guillaume avait peine à se remettre de son trouble causé par la présence inattendue du docteur D... Gaëtan réfléchissait aux mystérieuses paroles échangées entre son frère et le voyageur. Cependant, plus maître de lui, il cacha sa préoccupation, s'assit à côté de Guillaume, et lui dit avec tristesse :

— Frère, tu ne m'as pas conté comment tes belles espérances ont été renversées, comment tu es tombé dans un état si misérable.

— Il est vrai, tu ne connais que le beau côté de mon histoire, écoute le reste. Cette éducation qui t'a ébloui était impuissante à me donner un rang honorable dans la société; cette fortune dont j'avais les dehors brillants n'avait rien de fixe, de durable. Le baron en mourant ne m'a légué qu'une somme très-modique... je me suis trouvé sans moyens d'existence, avec l'habitude de l'oisiveté, des besoins de luxe et des goûts de dépense... Tous les bienfaits que j'avais reçus se sont tournés contre moi; j'ai eu de longues, de cruelles épreuves à traverser.

— Il fallait revenir ici, frère.

— Tu connais mon orgueil, Gaëtan; j'aimais mieux traîner ma misère loin de vous, au milieu d'une foule indifférente, que de donner à mes compatriotes le spectacle d'un homme élevé à la ville et réduit à vivre du travail de ses mains. Après avoir dissipé ce que je devais à la générosité du baron, me trouvant sans amis, sans protecteurs, repoussé par la famille même de mon bienfaiteur, je tombai de chute en chute jusqu'aux derniers degrés de la pauvreté... Cette civilisation qui m'avait pris enfant montagnard, simple, joyeux, plein de force et de courage, m'a rejeté loin d'elle énervé, épuisé, déshonoré.

— Déshonoré! que veux-tu dire?

— Gaëtan, pendant que tu faisais de beaux rêves sur la haute position de ton frère... moi j'étais valet. Voilà où devait aboutir cette éducation bâtarde, cette opulence trompeuse! — Et il répéta en jetant un regard oblique et rapide sur le chasseur : — J'ai été valet.

— Valet! dit Gaëtan en se levant vivement, c'est un malheur; mais, frère, le crime seul déshonore.

Guillaume garda un morne silence. Le guide reprit avec un sourire de satisfaction profonde :

— Je comprends tout; c'était cela que voulait te reprocher le docteur quand il disait d'un ton méprisant qu'il t'avait connu dans d'autres temps et sous un autre nom. Frère, pardonne-moi; ce médecin des prisons m'avait donné des soupçons dont je rougis... Oh! non, un montagnard perverti n'oserait pas, ne voudrait pas revenir dans son pays natal pour faire honte à sa famille, pour se voir renier de ses compatriotes! Guillaume, pardonne-moi ma mauvaise pensée.

Guillaume tourna la tête et dit avec un accent d'inexprimable angoisse :

— Oh! Gaëtan, Gaëtan, tu as été bien heureux, toi... tu n'as eu à souffrir que la faim, le froid et la misère!

III

TERREURS

Le lendemain matin, au lever du jour, on faisait des préparatifs de départ à l'auberge du *Lion d'or*. C'était le moment favorable pour commencer la longue et fatigante ascension du mont Cenis. Le soleil, en se levant, illuminait les uns après les autres les pics de neige et les glaciers des Alpes. Une brise piquante chassait du fond des gorges les brouillards qui s'y étaient assemblés pendant la nuit; les cornets des pâtres appelaient les troupeaux aux pâturages; des coups de fusil lointains, répercutés par les échos, annonçaient que déjà les chasseurs de chamois étaient à l'affût. Enfin, les postillons et conducteurs promettaient joyeusement aux voyageurs réunis autour d'eux une traversée heureuse, car le mont Cenis n'avait pas à son sommet ce couronnement de vapeurs blanches qui présage la tourmente pour la journée.

Le docteur D..., en habit de voyage, une casquette fourrée d'astracan, frileusement enfoncée sur sa tête, regardait d'une fenêtre le spectacle animé que présentait la cour de l'hôtel. Deux ou trois chaises de poste étaient prêtes à partir; le claquement des fouets, les hennissements des chevaux, les cris des voyageurs et des guides, formaient un bruyant tumulte. Le docteur observait plus particulièrement un petit mulet au pied sûr, à l'œil éveillé, sur le dos duquel un domestique de

la maison attachait solidement quelques bagages. On eût compris facilement la cause de cet intérêt soutenu en observant que la charge du vigoureux animal se composait presque uniquement de planchettes légères contenant des plantes desséchées; le botaniste surveillait l'emballement de ses herbiers, l'avare veillait sur son trésor.

Cependant le docteur avait donné déjà des signes d'impatience, et plusieurs fois de pauvres gens en haillons, qui encombraient la cour de l'autel attendant une occasion de gagner quelques sous, lui avaient demandé poliment, en ôtant leurs bonnets :

— Avez-vous besoin de nos services, monsieur?

Mais le docteur avait répondu par des interjections brusques en signe de refus, et d'autres montagnards avaient dit avec colère :

— Taisez-vous donc, vous autres; ne reconnaissez-vous pas le voyageur de M. Gaëtan?

Tous s'étaient éloignés à ce nom vénéré comme indignes de remplacer le brave chasseur de marmottes.

Cependant *monsieur* Gaëtan, comme on appelait Carlotto, ne paraissait pas. Depuis longtemps les jeunes émigrants qui allaient en France étaient passés avec leurs pères silencieux et leurs mères éplorées; les chaises de poste se mettaient en route, le petit mulet s'agitait dans la cour, aspirant à pleins naseaux l'air parfumé des montagnes. Tout était prêt pour le départ; la note de l'hôte avait été acquittée, le bon docteur avait bu son verre de rhum et pris en main son bâton de voyage, mais le guide ne se montrait pas.

— Où diable peut-il être? disait le savant avec colère en se promenant dans sa chambre; jamais jusqu'ici il ne m'a fait éprouver de retard! C'est son frère sans doute qui le retient... ce mauvais garnement de frère qu'il ne connaît pas, mais que je lui ferai connaître, moi... Cependant, peut-être sera-ce mal d'enlever à un brave homme la plus chère illusion de sa vie...

— Bonjour, monsieur le docteur, dit une voix timide derrière lui.

D... se retourna vivement et aperçut Guillaume Carlotto couvert du manteau que Gaëtan portait d'ordinaire dans ses courses.

— Ah! c'est toi, *le Piémontais*, dit-il d'un ton familièrement méprisant; où est ton frère?

— Monsieur le docteur, je l'ai prié d'aller à Termignon chercher mon petit bagage, que j'ai laissé hier dans une au-

berge, ne pouvant payer ma dépense; ce paquet contient mes papiers, mes effets...

— Dis plutôt que tu as choisi ce prétexte pour empêcher Gaëtan de se trouver avec moi. Tu craignais sans doute que je ne lui apprisse où je t'ai connu, ce que tu étais...

— Au nom de Dieu, parlez plus bas! murmura Guillaume en tombant à ses genoux.

— Ah! tu as cru par cette ruse cacher ton ignoble secret? reprit le docteur avec colère; tu t'es trompé, vois-tu. Il est bon que l'on soit ici en garde contre toi; on saura qu'après avoir été laquais, vagabond, tu as passé quatre ans en prison, où je t'ai soigné dans plusieurs maladies... Ton simple et honnête homme de frère apprendra combien a été salie cette main qu'il a pressée. Je me croirais coupable si je ne prévenais par mes aveux quelque nouveau crime de ta part... Les voleurs, m'a-t-on dit, ne sont pas bien venus chez les Savoyards.

Guillaume resta un moment comme écrasé sous le poids de ces reproches et de ces menaces; puis, toujours agenouillé, redressant sa taille maigre et osseuse, il tendit ses mains jointes vers le docteur.

— Ne soyez pas trop sévère! dit-il d'un ton suppliant; il y a de la fatalité dans mon histoire. Mes fautes ne doivent pas être imputées à moi seul. J'étais né bon comme mon frère; si j'étais resté près de lui je serais peut-être ce qu'il est aujourd'hui; mais une éducation avortée n'a développé en moi que les mauvais instincts: on m'a donné d'impérieux besoins qui ne pouvaient être satisfaits. La lutte a été longue, monsieur, entre la misère et le crime... J'ai souffert longtemps, mais j'ai été vaincu... Aujourd'hui j'ai dit adieu à cette société égoïste et avare qui m'a perverti, j'ai voulu jeter un voile sur le passé, recommencer ma vie. Je reviens au village où je suis né pour me purifier par les saintes affections de famille, par le remords... Monsieur le docteur, permettez-moi d'accomplir ces bonnes résolutions; gardez mon secret, je vous en supplie. Songez au désespoir de mon frère, à la colère de mes compatriotes... ils m'accuseront d'avoir souillé leur antique réputation de probité. Ayez pitié de Gaëtan, de moi-même... ce sera une bonne action!

Le docteur était un de ces hommes à principes rigoureux qui ne reculent jamais devant l'accomplissement d'un devoir. Il était ému, mais il ne voulut rien laisser paraître de son émotion. Il reprit donc avec un accent de dureté:

— J'ai le droit de douter de ta sincérité: avec notre excel-

lent et philanthropique système de correction, on sort des prisons plus corrompu encore qu'on n'y est entré. Quelle garantie donneras-tu de ton repentir?

— Oh! croyez-en mes larmes à la vue de mon frère, s'écria Guillaume avec entraînement, croyez-en ma douleur en me retrouvant au milieu de ces hommes probes et laborieux dont le souvenir ne s'est jamais effacé de mon cœur! Je le sens, le spectacle de leur misère si courageusement supportée me donnera de l'ardeur au bien... Permettez-moi donc d'essayer de cette existence humble et obscure.

— Il est bien tard pour changer de vie, dit le docteur avec un air de doute, et si tu commettais quelque nouveau crime?... Non, je ne puis garder un pareil secret.

Guillaume se leva et se dressa de toute sa hauteur devant son impitoyable interlocuteur.

— Pourquoi pas? dit-il d'une voix sombre.

L'honnête docteur laissa tomber sa tabatière qu'il tenait en ce moment. L'accent de Guillaume l'avait épouvanté. La prière l'avait trouvé impassible; il hésita devant la menace.

— Allons, allons, reprit-il avec une tranquillité affectée, je ne veux pas te pousser au désespoir. Tu le sais, je pars à l'instant pour Turin; dans quinze jours je serai de retour ici : c'est tout le temps nécessaire pour recevoir une réponse de Paris. Si les renseignements que je vais demander sont en ta faveur, je te promets le silence, sinon...

— Il me faut votre silence dans tous les cas!

— Misérable! s'écria le docteur.

— Qui insulte mon frère! — dit une voix grave et irritée. Les deux interlocuteurs tressaillirent : c'était Gaëtan qui venait d'entrer; il tenait à la main un petit paquet qu'il laissa tomber en s'approchant de Guillaume. — Frère, lui dit-il d'un ton brusque en le regardant en face, est-ce l'usage dans les villes où tu as vécu de se laisser dire de semblables injures sans y répondre?

Guillaume resta muet.

— Si vous saviez... s'écria le docteur.

— Silence! reprit Gaëtan; eh bien, quand mon frère aurait été réduit par la misère à servir un maître, quand il se serait dégradé à prendre une livrée pour avoir du pain, est-ce à vous qu'il doit compte de son malheur?

Le botaniste secoua la tête comme pour faire entendre que la domesticité n'était pas une dégradation à ses yeux, mais un geste vif et énergique de Guillaume l'arrêta encore.

— Ce sont ses affaires! dit-il en se préparant à partir.

Gaëtan alla ramasser le paquet et le remit à Guillaume.

— Je suis venu en toute hâte de Termignon pour tenir ma promesse à ce voyageur... Voici tes effets; ce soir nous nous reverrons. — Puis il ajouta en se tournant vers le savant : — Je vous attends.

Le docteur prit son bâton de voyage et le suivit.

— Je vous accompagnerai, s'écria Guillaume avec empressement.

— Frère, tu étais si fatigué ce matin que tu ne pouvais, disais-tu, faire un pas hors de la cabane.

— Gaëtan, je suis impatient de revoir les lieux que nous avons parcourus ensemble dans notre enfance... j'ai oublié ma fatigue.

— La vie est longue, et tu dois la passer désormais tout entière ici; nous aurons du temps pour parcourir les montagnes.

— Gaëtan, je voulais, après une si longue absence, me trouver le plus longtemps possible auprès de toi.

— Hypocrite! murmura le docteur.

Mais Gaëtan serra vivement la main de son frère en lui disant :

— A ce soir.

En descendant l'escalier, Guillaume trouva un moment pour glisser à l'oreille du docteur :

— Un homme sans ressource et sans espérance peut tout pour se venger.

Le botaniste, intimidé, se rapprocha du guide. Bientôt ils se mirent en route, précédés par le petit mulet qui avait pris seul et gaillardement le chemin de la montagne en faisant sonner ses grelots. Guillaume les accompagna jusqu'à la cabane; là, Gaëtan le congédia de nouveau par un signe amical, et les voyageurs reprirent leur chemin.

Mais Guillaume, au lieu de rentrer, les suivit des yeux avec anxiété. Gaëtan marchait quelques pas en avant du docteur, occupé à herboriser le long de la grande route, l'un et l'autre se retournaient fréquemment; ce regard toujours fixé sur eux semblait leur causer une sorte de malaise. Guillaume grimpa péniblement sur le rocher qui la veille avait servi d'observatoire à Janvier; les voyageurs, qu'il avait perdus de vue, se montrèrent de nouveau à une rampe; ils étaient toujours à la même distance l'un de l'autre. Enfin, ils devinrent comme des points noirs dans l'éloignement, et ils disparurent tout à fait derrière un rideau de sapins.

Alors Guillaume se laissa tomber sur la bruyère sèche dont le rocher était couvert, et il murmura :

— Il a peur ; j'ai quinze jours à moi.

Le soir, quand Gaëtan, épuisé de fatigue, revint à la cabane, il trouva son frère disposant sur la table le pain, l'eau et le morceau de chamois qui devaient composer tout le repas, car on buvait seulement du vin aux grandes fêtes, ou dans les occasions solennelles commme celle de la veille. Le guide, après avoir touché la main de son frère, s'assit sur un escabeau, et se mit à souper en silence. Guillaume l'observait à la dérobée.

— Eh bien, ce voyageur? demanda-t-il enfin.

— Il est à l'hospice du mont Cenis.

— Il ne t'a rien dit?

— Rien. — Il y eut un nouveau silence. Gaëtan remarqua enfin que Guillaume ne prenait pas de nourriture.

— Tu ne manges pas? lui dit-il; n'est-ce pas que ce pain est bien dur et bien noir, cette eau bien fade, ce repas bien frugal? Comment pourras-tu supporter un semblable ordinaire, toi habitué aux mets savoureux, aux boissons fortifiantes? Et quand on songe, frère, que les criminels en France sont mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés que nous! — L'autre frémit et son regard alla chercher la pensée du chasseur jusqu'au fond de l'âme. Aucun sentiment ne se trahit sur la figure de Gaëtan; il reprit avec indifférence, en avalant une gorgée d'eau dans sa coupe de bois : — Comme tu le disais hier, Guillaume, heureux ceux qui n'ont à souffrir que de la faim, du froid et de la misère!

— Il sait tout! pensa Guillaume; comment ne m'a-t-il pas encore tué ou chassé de cette chaumière où ma mère est morte.

IV

L'AVALANCHE

Guillaume Carlotto, comme on a pu le voir, n'était pas radicalement mauvais. Ses erreurs, ses crimes même tenaient surtout au milieu social où il avait vécu jusque-là. A Paris, dans une sphère d'oisiveté, de luxe et de vices, le Savoyard perverti eût été exposé peut-être aux rechutes coupables; mais à Lans-le-Bourg, dans les gorges du Cenis, au milieu de ses souvenirs d'enfance, de ces montagnards pauvres, igno-

rants, demi-nus, à côté de ce frère si simple et si grand à la fois, une révolution pouvait s'opérer dans ses idées et dans sa conduite. Il ne fallait donc pas désespérer de lui si, au moment où sa nature, naturellement droite, livrait bataille à des habitudes mauvaises, une terrible révélation ne venait le rejeter violemment dans le mal.

C'était sans doute la possibilité d'une telle conversion qui avait décidé Gaëtan à garder le silence sur les aveux du docteur, si toutefois le docteur avait fait des aveux, car rien encore ne confirmait positivement les soupçons de Guillaume. Les manières du chasseur étaient affectueuses, quoique réservées. Jamais d'aigreur dans ses paroles, jamais d'allusion à un passé funeste. Son frère lui tenait compte de cette discrétion, et par un consentement tacite ils ne se questionnaient jamais l'un l'autre sur leurs espérances ou leurs craintes. Cependant ils voyaient approcher avec un intérêt égal le jour prescrit pour le retour du docteur. Guillaume devenait sombre, inquiet, Gaëtan mystérieux, observateur.

Les deux Carlotto passèrent ainsi les premiers temps de leur réunion. Guillaume n'avait pas encore choisi d'occupation fixe. Une carabine sur l'épaule, il suivait Gaëtan dans ses excursions, et il essayait de surprendre les chamois sur les rochers, tandis que son frère s'occupait à tendre ses trappes autour des tanières à marmottes.

— A quoi te sert cette arme? disait Gaëtan avec un sourire soupçonneux quand il le voyait revenir toujours le carnier vide.

— J'exerce mes forces, répondait Guillaume; je veux pouvoir te remplacer au besoin.

Cependant les quinze jours fixés par le voyageur s'écoulèrent. On était au commencement de novembre, et l'hiver est précoce au mont Cenis; la neige couvrait déjà la montagne tout entière; le passage devenait de jour en jour plus difficile.

— Il aura pris le chemin du Simplon, se disait le guide à lui-même; il m'avait pourtant bien promis de revenir de ce côté.

— Il ne reviendra pas! pensait Guillaume, dont le cœur battait de joie à cette idée.

Alors la barrière invisible qui existait entre les deux frères s'abaissa peu à peu. Ils commencèrent à se regarder moins et à se parler davantage; quelquefois ils se serraient la main et souriaient sans aucun motif apparent. Guillaume, dans les premiers jours de son arrivée, avait semblé fuir la société des gens

du village; il se rapprocha d'eux, et il parvint à se concilier rapidement leur affection par sa douceur et son affabilité. A mesure que le temps s'écoulait, la confiance augmentait entre les deux Carlotto; leur sommeil était plus paisible, leurs fronts étaient plus sereins.

Le vingt-cinquième jour environ après le départ du docteur, un brouillard humide se répandait sur le Cenis. Une neige abondante était tombée pendant la nuit, et un vent tiède soufflait par rafales. La surface blanche de la montagne et les teintes pâles du brouillard se confondaient si bien que, dans un horizon rapproché, il était impossible de reconnaître la ligne de démarcation entre la terre et le ciel. Quelques troupes d'oiseaux noirs et voraces, fouettant l'air de leurs ailes pesantes, poussaient des cris rauques et effrayants. Çà et là, au milieu de cette mer phosphorescente de vapeurs, des vapeurs plus épaisses se glissaient lentement et assombrissaient l'atmosphère.

Le matin, quand Gaëtan parut sur le seuil de la porte, il jeta un regard exercé autour de lui :

— Guillaume, dit-il gaiement, voilà un bon temps pour la chasse aux marmottes. L'air est doux; elles sortiront de leurs terriers. Cependant, ajouta-t-il en hochant la tête, il y aura sûrement des avalanches dans la journée... ne nous écartons pas trop de la maison.

Il prit le sac de cuir où il enfermait son gibier; Guillaume s'empara de la carabine, et; munis de provisions pour la journée, ils commencèrent à gravir la montagne.

Bientôt ils arrivèrent au versant de la *Ramasse;* c'était là qu'autrefois de hardis voyageurs, s'abandonnant au penchant du terrain, dans un fragile traîneau dirigé par un seul homme, parcouraient en quelques minutes l'espace compris entre la Grand'Croix, point culminant du Cenis, et Lans-le-Bourg, c'est-à-dire plusieurs lieues perpendiculaires. Cet endroit, près duquel passe la route, était bien connu de Gaëtan à cause des terriers dont il est rempli. Comme les deux frères s'en approchaient, un sifflement aigu, rapide, se fit entendre à quelque distance.

— Bon! la sentinelle des marmottes vient de donner l'alarme, dit Gaëtan en s'arrêtant tout à coup; je savais bien que ce temps les ferait sortir, les frileuses! sûrement je vais trouver dans mes trappes de quoi contenter ce pauvre petit Paolo, qui a tant pleuré en voyant partir les autres... Je n'aime pourtant pas ce brouillard, ajouta-t-il en cherchant à percer du regard la masse des vapeurs accumulées autour

de lui; il y a au-dessus de la Ramasse un amas de neige qui pourra nous jouer un mauvais tour... Frère, ne me quitte pas; sûrement d'ici à une heure une avalanche tombera de ce côté.

— Tu crois, Gaëtan? Mais alors il y a du danger pour les voyageurs qui se trouvent sur la route.

— Oh! par un temps pareil, personne n'aura osé traverser la montagne; des Français seuls seraient assez téméraires...

— Eh bien, dit Guillaume, je vais commencer mon apprentissage de guide en montant là-bas sur le rocher Rouge, et si je vois du danger pour les voyageurs, je courrai à leur secours. D'ailleurs je pourrai, à défaut de chamois, tirer quelque lagopède pour notre souper; je ne suis pas aussi maladroit que tu le penses.

Gaëtan se contenta de lui montrer le versant couvert de neige en répétant : — Veille de ce côté.

Ils se séparèrent; Guillaume descendit rapidement vers le grand chemin en préparant sa carabine, et Gaëtan s'engagea au milieu des rochers.

— Pauvre Guillaume! murmurait-il, il n'aime guère à s'éloigner de la route, lui! ses pieds ne sont pas encore endurcis aux aspérités du roc et de la glace! il est décidément plein de bonne volonté; et moi qui le croyais coupable... Maudit voyageur! qu'avais-je besoin de ses confidences! — Il marchait avec vitesse, comme pour échapper à une pensée pénible, et il arriva bientôt à l'endroit où il avait tendu ses trappes la veille. Deux marmottes frétillaient dans les piéges à demi couverts de mousse. — Voilà qui est bien, dit-il en regardant sa proie. — Il tira de son sac deux petites muselières pour ses captives. — De belles bêtes, ma foi! ajouta-t-il en les examinant avec admiration; elles ont déjà leurs fourrures d'hiver... Allons, Paolo sera bien heureux! Il pourra partir dans quelques jours avec les enfants de Termignon, qui se rendent aussi à Paris; et, dans six mois, il rapportera quelques écus à sa pauvre mère... car il reviendra, lui; il ne restera pas dans la grande ville, il ne sera pas riche et savant, il n'ira pas en prison! — Il s'interrompit de nouveau avec impatience : — Cette idée ne me quittera donc pas? eh bien! quand Guillaume aurait été en prison? n'a-t-on pas voulu m'y conduire, moi, quand j'étais petit ramoneur à Paris, un soir que, mourant de faim et de froid, j'étais tombé près d'une borne sans pouvoir regagner ma demeure? Peut-être en était-il de même de Guillanme; après tout, le

docteur n'a pu affirmer positivement que ce fût pour... un crime. Il paraissait avoir peur, le docteur... A son retour, il devait me donner des renseignements positifs, et il ne revient pas!... Il s'est trompé; sûrement il s'est trompé.

Il soupira et se mit à museler les deux marmottes qui résistaient de tout leur pouvoir. Il était encore occupé de ce soin, quand un bruit sourd et lointain se fit entendre comme le grondement du tonnerre. Gaëtan tressaillit, laissa tomber ses captives, et se blottit avec rapidité sous une roche voisine.

On ne pouvait encore rien distinguer à travers le brouillard, mais la montagne tremblait sous des coups répétés, comme une immense enclume sous un marteau de géant. Le bruit se rapprochait de plus en plus au-dessus de la tête du Savoyard; l'air refoulé avec violence emportait avec lui de grands lambeaux de nuages. Enfin une masse de neige roula en bondissant vers la vallée, à quelque distance du chasseur, laissant après elle une longue traînée blanche. Puis le tremblement de terre s'arrêta, le craquement des sapins et des rhododendrons arrachés par l'avalanche, le fracas des rochers emportés pêle-mêle, cessèrent tout à coup pour faire place au silence morne du désert; le fléau était passé.

Alors Gaëtan s'élança de sa retraite et se mit à examiner la marche de l'avalanche. Elle avait comblé en partie un abîme profond de l'autre côté de la route, dans la direction qu'avait prise son frère.

Un frisson parcourut les membres du marmottier. Il porta sa main à sa bouche et poussa un cri bruyant qui se prolongea d'échos en échos à plusieurs lieues à la ronde. Personne ne répondit; une bande de chamois effrayés passa à quelques pas du chasseur sans qu'il regrettât sa carabine.

— Guillaume! Guillaume! s'écria-t-il de toute la force de sa voix. Un coup de feu retentit dans le lointain. Gaëtan tomba à genoux pour remercier Dieu. Une seule arme avait pu rendre un pareil son, et cette arme était entre les mains de son frère. — Il est sauvé! murmura-t-il.

Ensuite il songea que peut-être ce coup de feu était un signal de détresse. Il se releva vivement, et s'orienta d'après la légère fumée bleue produite par l'explosion. Il courait sur les débris encore mobiles de l'avalanche avec la légèreté de la perdrix blanche qui fréquente ces montagnes. De temps en temps il poussait son cri d'appel; mais il ne recevait plus de réponse. Enfin il arriva à la roche Rouge et la gravit avec agilité.

V

L'EXPIATION

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la campagne était déserte; seulement, à quelques centaines de pieds au-dessous de Gaëtan, sur le chemin traversé en cet endroit par le courant de neige, et au bord du précipice où le fléau s'était englouti, l'honnête montagnard aperçut un petit groupe dont l'aspect l'épouvanta. Il passa sa main sur ses yeux comme s'il était en proie à quelque terrible illusion; puis il resta sans force pour avancer, sans voix pour se faire entendre.

Guillaume avait jeté à quelques pas sa carabine. A ses pieds gisait un voyageur assassiné, et il fouillait dans les poches du mort avec un horrible sang-froid. Un peu plus loin, un mulet tout sellé et bridé se tenait immobile devant le mur de glace qui traversait la route.

— Guillaume! assassin! s'écria Gaëtan toujours cloué à sa place par une force invisible. Son frère ne tourna pas la tête, quoiqu'il dût l'avoir entendu. Il continua de fouiller les poches du mort, et finit par en tirer un papier qu'il examina rapidement. Puis tout à coup saisissant le cadavre, il le précipita dans l'abîme comme pour faire croire qu'il avait été emporté par l'avalanche. — Infâme! s'écria Gaëtan en s'agitant sur son rocher.

Il venait de reconnaître dans le voyageur assassiné le docteur D...

Guillaume ne répondit pas cette fois plus que la première. Il s'approcha du mulet sans défiance, le prit par la bride, le conduisit sur le bord du précipice; puis s'emparant tout à coup d'un des pieds de derrière de l'animal, il poussa vivement sa croupe avec l'épaule, pour lui faire perdre l'équilibre. Le mulet surpris voulut résister, se débattit un moment, mais l'élan était donné, il trébucha, poussa un lugubre hennissement et roula dans la crevasse profonde où son maître avait disparu. Alors Guillaume jeta un regard calme du côté de son frère, et s'assit sur le bord du chemin comme pour l'attendre.

En ce moment le charme qui semblait attacher Gaëtan à la même place fut rompu. Il se laissa glisser sur la pente du rocher, tomba à côté de son frère, se releva tout meurtri, tout souillé de neige et de boue, s'empara de la carabine res-

tée à terre, et revint sur Guillaume en lui disant d'une voix rauque :

— Fais ta prière, tu es jugé.

Guillaume se leva de même et montra son visage pâle, ses yeux hagards, ses vêtements tachés de sang.

— Je savais bien que tu viendrais à l'appel du coup de feu, dit-il avec une tranquillité effrayante; avant d'achever ce qu'il me reste à faire, j'avais encore quelques mots à te dire.

— Et moi je n'ai rien à entendre! reprit Gaëtan en levant la crosse de sa carabine sur la tête du meurtrier.

— Il faut pourtant que tu m'écoutes, dit Guillaume avec autorité. Frère, par le souvenir de notre mère, laisse-moi parler... Ne crains pas que je veuille fuir; tu le vois bien, je suis à toi! — Le chasseur abaissa lentement sa carabine. Guillaume lui désigna une place sur une pierre et s'assit lui-même. Puis il se retourna par une sorte de mouvement convulsif, et dit en désignant le précipice : — N'est-ce pas, frère, qu'il t'avait tout conté ?

— Oui.

— Il t'avait appris que dans les villes j'avais été emprisonné, déshonoré, flétri... il avait raison, car c'était vrai. Mais tu doutais encore, toi; tu n'avais pas voulu me condamner sans preuves, et les preuves existaient... Ces preuves, cet homme venait te les apporter... Je te connais... tu n'aurais pu maîtriser ton indignation, tu m'aurais chassé, tu aurais divulgué ma honte, et le nom de Carlotto eût été entaché d'infamie pour toujours...

Aucune émotion ne se trahit sur le visage du chasseur; il voulut se lever en demandant d'une voix sombre :

— Est-ce tout ?

— Patience! comme tu l'as dit, je suis jugé, condamné, et par ma conscience avant toi... Si je n'avais voulu mourir, t'aurais-je attendu ? — Il reprit d'un ton grave et accentué : — S'il s'était agi de moi seul Gaëtan, de moi, qui, après une vie criminelle, venais cacher ma honte dans ces solitudes, de moi qui mettais mes fautes sous la sauvegarde de ta réputation pure et sans tache, je te le jure, cet homme aurait vécu. J'ai horreur du sang; quand j'ai vu ce malheureux au bout de ma carabine, j'ai senti mon cœur se glacer... Mais sais-tu ce que le docteur allait t'apprendre ? sais-tu ce qui demain aurait été la nouvelle de tout le pays? — Il ouvrit la lettre trouvée dans les poches de la victime; il s'en échappa une petite plante desséchée. Guillaume sourit avec amertume à la

vue du frivole dépôt confié par le botaniste à ce papier fatal. — Cette lettre, reprit-il, est du directeur de la prison où j'ai souffert si longtemps. Elle apprend au docteur que je me suis évadé avant l'expiration de ma peine; que depuis cette évasion, au lieu d'être corrigé par les terribles châtiments de la justice humaine, j'ai été accusé de nouveaux vols, de nouveaux crimes... — Gaëtan se recula avec horreur. — Oh! frère, pardonne-moi! s'écria Guillaume dans un sombre désespoir; si tu savais les larmes que j'ai versées, les mortelles angoisses que j'ai éprouvées dans mon cachot! La pensée de mon pays, de mon enfance, de ma famille s'était réveillée dans mon cœur; l'air de la prison m'étouffait. Pour la liberté, pour le bonheur de te revoir un seul instant, j'aurais donné mon salut éternel! Quand j'eus échappé à la captivité, je me trouvai de nouveau sans secours, sans appui, traqué comme une bête fauve, obligé de me cacher à tous les yeux. Il me fallait pourtant les moyens de venir jusqu'ici, d'afficher même un reste d'opulence, car je rougissais, moi qu'on croyait riche et considéré, de reparaître en mendiant dans mon pays natal... Je prêtai l'oreille aux coupables conseils de quelques misérables; de faux papiers, des vols dont je ne profitai pas... — La voix de Guillaume s'éteignit dans les sanglots. Le chasseur conservait toujours sa morne impassibilité sans regarder son frère. — Tu sais maintenant la vérité, reprit Guillaume; en retrouvant chez toi le docteur D..., j'ai frémi. Il fallait assurer mon secret à tout prix; j'ai supplié, menacé; rien n'a réussi auprès de lui, il croyait remplir un devoir d'honnête homme en m'arrachant le masque... Un moment je me suis cru sauvé; mon accusateur ne revenait pas; je me suis laissé aller à l'espérance d'une vie douce et tranquille; j'avais conçu de si beaux projets pour l'avenir!... Aussi, tout à l'heure, juge de mon effroi quand je l'ai vu apparaître sur la route, se dirigeant vers le village!... Je me suis approché de lui pour le supplier encore... L'imprudent! il m'a parlé des preuves qu'il apportait, de l'usage qu'il en voulait faire... Alors j'ai vu d'un coup d'œil ta douleur et ta honte, à toi, que nos pauvres compatriotes appellent le roi de la montagne; j'ai résolu, quoi qu'il en coûtât, de te conserver l'honneur. J'ai regardé le voyageur, il était sans défiance, il menaçait encore... Ma carabine était sur mon épaule, l'avalanche grondait, tout me poussait... personne ne pourra plus te faire rougir!

— As-tu fini? demanda Gaëtan.

— Oui.

Le chasseur se leva et regarda son frère avec des yeux étincelants.

— Et tu crois te sauver en feignant la générosité? Tu crois exciter ma pitié en me rendant complice de ton crime?

— Tu ne m'as donc pas compris? dit Guillaume. — Il prit la lettre, la déchira et en avala les morceaux. Puis il s'avança vers l'abîme où le corps du docteur et celui de sa monture avaient été engloutis pêle-mêle avec les débris de l'avalanche. Il en sonda avec calme les profondeurs : — Maintenant que ton secret est assuré, c'est mon tour, reprit-il; demain, quand on trouvera au fond du gouffre tous ces cadavres, on dira en me reconnaissant : « Voilà un véritable enfant du pays; il est mort aux côtés du voyageur qu'il guidait dans la montagne, » et on louera Gaëtan Carlotto dans la personne de son frère. — Une lutte violente semblait avoir lieu dans l'âme de Gaëtan; il restait debout, immobile, appuyé sur le canon de sa carabine, les yeux tournés vers la terre. — Je ne te demande pas de me serrer la main avant que je meure, ajouta Guillaume à voix basse, je ne mérite pas cette faveur... je ne te demande même pas de prier pour moi... mais, au nom de notre mère, ne me maudis pas quand j'aurai rejoint ma victime!

Gaëtan tressaillit tout à coup, son visage s'enflamma, ses yeux brillèrent; il franchit d'un bond l'espace qui le séparait de Guillaume, le prit dans ses bras et s'écria d'une voix solennelle :

— Frère, tu ne me vaincras pas en générosité; tu t'es fait assassin pour sauver mon nom et celui de notre père, eh bien, moi, je te presserai sur mon cœur, tout couvert que tu es encore du sang innocent!

Ils se tinrent longtemps embrassés. Enfin Gaëtan se dégagea de ces étreintes convulsives, se couvrit le visage avec la main, et prononça d'une voix étouffée ce seul mot :

— Va!

Guillaume s'avança de nouveau vers le gouffre, mais cette fois il tremblait. Cet embrassement avait réveillé en lui l'instinct de la vie. Il portait ses regards tantôt vers son frère, tantôt vers les pointes aiguës des rocs et des glaçons qui remplissaient la gorge ténébreuse où palpitait encore un cadavre.

— Faut-il donc que je meure? murmura-t-il. Tout à l'heure mon parti était pris; maintenant... j'ai peur. Frère, nous pourrions être si heureux!

Il attendit une réponse : la large poitrine du chasseur était soulevée par des sanglots. Mais Gaëtan, sans se retourner,

répéta ce mot fatal, qui s'échappa péniblement de ses lèvres :

— Va!

Guillaume était sur le bord du précipice.

— Frère, dit-il, adieu! tu nous couvriras de neige.

Il attendit encore un moment. Gaëtan ne le regardait pas, Gaëtan restait immobile et muet comme un bloc de granit. Un cri se fit entendre, un bruit sourd retentit dans l'abîme

Quand Gaëtan releva la tête, il était seul.

Il se jeta à genoux et regarda le ciel.

Peu de temps après, Gaëtan Carlotto périt en s'exposant à des dangers presque inévitables pour sauver des voyageurs. En mourant, il pensa sans doute que son malheur était une expiation du crime de son frère. Leur mémoire à tous les deux est en grande vénération chez les montagnards du Cenis. Lorsqu'une bande de jeunes émigrants va partir pour Paris, on cite aux pauvres enfants les deux Carlotto pour modèles; on vante également leur probité, leur dévouement, leur attachement au pays; peu s'en faut même que Guillaume, dans l'opinion de ses compatriotes, ne soit supérieur à son frère...

En Savoie comme en France, c'est ainsi que juge l'opinion publique!

FIN DU CHASSEUR DE MARMOTTES

LES

DEUX MOURANTS

I

B... est un de ces élégants villages des environs de Paris, où la partie privilégiée de la population parisienne vient chercher, pendant la belle saison, l'air vital et le soleil bienfaisant de la campagne. Assis d'une manière pittoresque au bord de la Seine, il est dominé par des coteaux dont la ligne sévère se découpe majestueusement sur un ciel pur, comme dans un tableau du Poussin. Au penchant de ces coteaux, parmi les massifs d'arbres exotiques et d'arbustes fleuris, apparaissent de blanches villas italiennes, des cottages anglais, voire des châteaux gothiques en miniature, produits hybrides d'imaginations déréglées, mais ornements variés pour l'ensemble du paysage. Le village lui-même s'allonge démesurément, afin d'accompagner les courbes capricieuses de la rivière. Par intervalles, la locomotive d'un chemin de fer passe à l'horizon, en déployant son panache de fumée, et déchire l'air de ses lugubres sifflements.

Deux habitants notables de B... suivaient en sens inverse la chaussée, ombragée d'arbres, qui côtoie la Seine et se rencontrèrent à l'endroit le moins large de la voie publique; c'étaient le curé et le médecin du village. L'abbé Roger, le curé, petit vieillard grassouillet, au teint frais, soigné dans

sa mise, avait la bonhomie et la simplicité bienveillante d'un prêtre campagnard ; néanmoins on jugeait à l'inflexibilité de sa taille, à la vivacité de son geste, que la fermeté du caractère ne devait pas lui faire défaut au besoin. Le docteur Mignot, à peu près de même âge, avait déjà l'œil cave et le dos voûté. Il tenait à la main son chapeau à larges bords, et l'on pouvait voir son front chauve, poli comme l'ivoire, où se reflétaient les fatigues et les soucis de sa rude existence. Malgré l'aménité apparente de ses traits, son sourire fin, son regard moqueur trahissaient un certain penchant pour la controverse et l'épigramme.

Mignot et l'abbé Roger s'étaient rencontrés bien des fois, soit au lit des malades, soit dans les réunions bourgeoises de la localité, et peut-être avaient-ils rompu l'un contre l'autre plus d'une lance. Mais, comme ils ne pouvaient s'empêcher de s'estimer, malgré la divergence de leurs opinions, ils ne cherchèrent pas à s'éviter. D'ailleurs, l'homme de science croyait avoir en ce moment un avantage secret sur l'homme de religion, et il lui tardait de s'en prévaloir. Il s'avança donc le premier et salua d'un air de familiarité amicale ; le curé s'arrêta, rendit le salut, mais avec une réserve évidente.

Après quelques paroles de politesse, le médecin reprit :

— Sans doute, mon cher curé, vous allez visiter le père Simonnet, ce vieux bonhomme qui habite le petit chalet au bout du village ? Je compte le voir aussi, mais je ne suis pas sûr de le retrouver vivant, car son état me semble désespéré... Vous ne devez pas avoir eu grand mal avec lui, l'abbé ; Simonnet est tout à fait *des vôtres*... Quant à moi, je me rends à cette maison blanche que vous voyez là-bas, chez le célèbre M. Laboissière, un des princes de la science, comme on dit aujourd'hui. Cette gloire nationale, je le crains, va s'éteindre aussi d'un moment à l'autre.

— Quoi ! docteur, M. Laboissière serait-il si mal ?

— Il est si mal que peut-être, comme Simonnet, ne passera-t-il pas la journée. Son asthme le suffoquera certainement à la première crise, et nous n'y pouvons rien. Ainsi donc, mon cher abbé, poursuivit Mignot avec malice, M. Laboissière ne vous a pas fait appeler encore ?

— Non, répondit simplement le curé, mais puisqu'il est en danger de mort, mon devoir est d'aller lui offrir, comme à mes autres paroissiens, les secours de la religion... Avec votre permission, docteur, je vais vous accompagner chez M. Laboissière.

— Vous ? demanda le médecin en ouvrant de grands yeux,

vous! simple curé de campagne, vous songeriez à convertir un des premiers physiologistes de notre époque, l'adversaire invincible de tous les spiritualistes du monde savant?

— Et pourquoi non, docteur? Je puis du moins l'essayer; encore une fois, c'est mon devoir. Si donc vous vouliez bien me servir d'introducteur...

Mignot le regardait toujours d'un air effaré; enfin il partit d'un éclat de rire.

— Il le ferait! s'écria-t-il, sur mon honneur! il le ferait comme il le dit; ces gens d'église ne doutent de rien... Voyons, curé, croyez-vous que le grand Laboissière se tiendrait coi et muet devant votre parole, avec la complaisance des bonnes vieilles femmes que vous prêchez le dimanche? Il sait penser et parler, celui-là; et franchement il pourrait se trouver trop fort pour vous... D'un autre côté, je vous apprendrai qu'il n'a pas besoin qu'on l'aide à bien mourir. Il voit sa position réelle et il la considère avec la fermeté d'un homme de cœur, avec le stoïcisme d'un sage. Toute votre éloquence se briserait contre son indomptable énergie.

— Je ne suis rien par moi-même; mais la vérité que je suis chargé d'annoncer peut vaincre les forts et rabaisser les superbes. Celui qui parle par ma bouche opère de plus grands miracles que de convertir, à la dernière heure, un savant matérialiste... Quant à l'énergie que vous vantez, j'ai vu mourir bien des personnes, pendant ma longue carrière, et j'ai toujours constaté que les incrédules étaient pusillanimes devant la mort.

— Oh! pour le coup, l'abbé, vous calomniez les sceptiques, et en ne citant que des noms fameux, C..., D... et A... sont morts avec le plus grand courage.

— On l'assure, en effet; mais l'incrédulité a son orgueil aussi, et l'esprit de parti dénature toutes choses. Un observateur impartial, mis en présence de ces personnages célèbres, quand ils avaient conscience de leur fin prochaine, eût certainement découvert en eux des signes de faiblesse. La mort pour ces malheureux est l'abîme du néant; or les nerfs les plus solides tressaillent dès qu'apparaît l'abîme... Pour moi, je vous le répète, je n'ai rien observé de pareil. Au contraire, la chair et le sang n'ont jamais manqué de se troubler au moment décisif, et la religion seule a pu donner aux mourants la force de franchir courageusement le terrible passage.

— Eh! ne vous ai-je pas dit cent fois, curé, la cause de votre apparente victoire? D'ordinaire, chez les mourants, l'intelligence est souffrante, brisée, comme l'organisme. Dans

l'état de prostration physique et morale où vous les prenez, ils n'ont plus de vigueur pour la lutte, ils subissent irrésistiblement toutes les influences. Et puis, l'ardeur de votre zèle, les convenances, souvent des obsessions de famille... Mais Laboissière ne se trouve pas dans les mêmes conditions. Son cas est un de ces cas rares où l'on conserve jusqu'au dernier souffle l'usage de ses facultés. Il connaît sa maladie aussi bien que moi-même; il en apprécie les incessants progrès avec un admirable sang-froid. Il continue de penser et d'agir; son esprit n'a rien perdu de sa lucidité, de son ressort; rien ne fléchit dans cette âme de bronze. C'est la fermeté d'un Romain et la résignation d'un musulman fataliste... Eh bien, curé, puisque vous le désirez, je suis prêt à vous présenter chez Laboissière; il est homme du monde, plein de sens; il vous recevra poliment, du moins je l'espère...

— Merci, docteur; je courrai, s'il le faut, les chances d'un mauvais accueil... Partons, et en quittant la maison Laboissière, nous pourrons nous rendre ensemble chez Simonnet.

— C'est entendu; mais vraiment, curé, votre assurance me confond! Songez donc que vous allez vous heurter contre une des plus puissantes intelligences de ce temps-ci! Je tiendrais à vous prouver qu'un sceptique peut bien mourir; mais je voudrais aussi vous épargner une démarche inutile et peut-être... une humiliation.

— Je sers un Dieu d'humilité, répondit l'abbé Roger avec un sourire.

— Soit; je vous ai prévenu... Mais, morbleu! l'abbé, vous méritez une leçon, et vous allez la recevoir, j'en suis sûr. Partons donc!

Ils s'avancèrent côte à côte vers la maison Laboissière. Tout en causant, le médecin conservait son air dédaigneux et narquois, le curé son air de bonhomie paisible.

II

Laboissière était, en effet, un de ces hommes éminents dont leur pays cite le nom avec orgueil. Depuis plus de quarante ans, il occupait du résultat de ses études tous les es-

prits sérieux. Naturaliste, physicien, chimiste, mathématicien, il avait contribué pour sa part à toutes les grandes découvertes scientifiques de notre époque. De Londres à Berlin, de Florence à Stockholm, ses opinions étaient accueillies avec respect ; ses jugements faisaient autorité dans la science ; d'un mot il ruinait une théorie naissante ou donnait la sanction à un principe de création nouvelle. Cependant, en dehors du cercle des faits, ses idées avaient rencontré parfois les oppositions les plus vives. Hardi et novateur, il ne reculait jamais, comme certains de ses collègues, devant les conséquences rigoureuses de ses doctrines. De là des luttes passionnées où, nous devons le dire, il n'avait pas toujours eu l'avantage. Mais, vainqueur ou vaincu, rien n'avait pu abattre cet esprit hautain qui se lançait, sans autre guide que lui-même, dans les aventures de l'inconnu. Toutefois, les honneurs, les dignités, les plus flatteuses distinctions n'avaient pas manqué à Laboissière, malgré l'audace de ses idées. Sa voix éloquente parlait à la jeunesse studieuse du haut de plusieurs chaires ; les souverains lui prodiguaient les pensions et des titres ; toutes les sociétés savantes de l'Europe voulaient le compter parmi leurs membres ; et au milieu de cette gloire, due à d'illustres travaux, il conservait cette indépendance qui convient à la royauté du génie.

La maison de campagne que Laboissière habitait au village de B..., avait quelque chose du caractère grave de son propriétaire. C'était un bâtiment élevé d'un seul étage et construit en pierres, dont la fondaton remontait au milieu du siècle dernier. Il avait servi primitivement de maison de retraite à un couvent de Paris, et, malgré la couche de badigeon qui le couvrait maintenant, il conservait un aspect froid, ascétique, claustral, qui rappelait son origine. Il était séparé de la voie publique seulement par une cour étroite ; mais des murs élevés et une grille de fer, doublée d'une cloison de bois, faisaient obstacle à la curiosité des passants. De l'autre côté de l'habitation s'étendait un jardin carré, rectiligne, presque inculte. Une allée de charmilles, sombre et touffue, en dessinait les limites et donnait surtout à la propriété cet air triste et solitaire qui contrastait avec la gaieté des habitations voisines.

Quand le médecin et le curé atteignirent la grille, ils la trouvèrent hospitalièrement ouverte. Plusieurs voitures, qui semblaient venir de Paris même, étaient arrêtées devant la maison. Mais le concierge avait reçu sans doute une consigne sévère, car personne ne pouvait être admis auprès du

maître. Après avoir demandé des nouvelles et s'être inscrits sur une liste spéciale, les visiteurs étaient obligés de repartir aussitôt.

Mignot savait qu'une pareille consigne ne le concernait pas; aussi passa-t-il devant la loge, en se contentant d'adresser au portier un signe de reconnaissance. Le portier, de son côté, le salua respectueusement; mais, à la vue du curé, un grand étonnement se peignit sur son visage et il demeura bouche béante.

Mignot et l'abbé Roger traversèrent la cour et montèrent un escalier de pierre, à rampe de fer, qui conduisait au premier étage. Le docteur ayant poussé une porte, ils entrèrent dans une espèce d'antichambre où se tenait une vieille gouvernante. Une voix qui partait d'une pièce intérieure faisait la lecture; ce bruit continu, régulier, monotone, ressemblait au murmure sourd d'une fontaine.

— On prie là dedans, dit le bon curé dont le visage s'épanouit.

— On étudie encore comme on a étudié toute la vie, répliqua le docteur.

Cependant la gouvernante s'était levée avec empressement. Quand Mignot se mit à la questionner au sujet de son maître, elle secoua la tête :

— Ah ! monsieur le docteur, répliqua-t-elle, vous oubliez qu'*il* ne peut plus aller bien... La nuit a été mauvaise; M. Charles et moi, nous ne pouvions parvenir à *le* calmer. Il parlait toujours, et il disait des choses superbes que je ne comprenais pas. Il s'en va et il le sait bien, car il sait tout. Cependant, ajouta-t-elle en regardant le prêtre avec embarras, il n'avait pas demandé, je crois...

— Pensez-vous donc qu'il me reçoive mal, ma bonne ? dit timidement l'abbé Roger.

— Vous recevoir mal ! non, monsieur, il en est incapable. Un homme si doux, si affable ! Je le sers depuis bien des années, et il ne m'a jamais adressé une parole plus haute que l'autre... Avec cela, une vie si simple, si régulière ! Il n'a causé de tort à qui que ce soit... Aussi ne doit-il avoir aucun péché sur la conscience, et peut-être, monsieur le curé, allez-vous le tourmenter inutilement.

— Nous sommes tous pécheurs, ma fille ; et quoique votre maître n'ait pas mal vécu, il peut avoir besoin, comme les autres, des secours de la religion à cette heure solennelle.

— Monsieur n'est pas un homme ordinaire, et ce qui est vrai pour les autres n'est pas vrai pour lui... Mais entrez,

messieurs, vous pouvez entrer ; vous le trouverez avec son neveu, M. Charles, qui lui sert de secrétaire... Tenez, mes bons messieurs, poursuivit la gouvernante en baissant la voix, vous accompliriez une action méritoire si vous pouviez, l'un ou l'autre, le décider à faire enfin son testament. Le notaire s'est présenté déjà deux fois inutilement, et il va revenir tout à l'heure. Je ne parle pas pour moi, quoique je sois depuis trente ans bientôt au service de monsieur et que je ne puisse plus gagner mon pain, si l'on me renvoie, mais pour ce pauvre M. Charles qu'il a élevé comme son fils. Le digne jeune homme, bien qu'il appelle M. Laboissière son oncle, est seulement son parent très-éloigné. Si notre maître vient à mourir sans testament, ses biens passeront à son frère, qui est encore plus riche que lui et avec lequel il est brouillé, tandis que son pupille vivra dans la gêne. Cependant si vous saviez comme ce brave enfant le soigne avec dévouement ! Il ne le quitte pas ; voilà quatorze nuits qu'il ne s'est couché. C'est une patience, un zèle, une tendresse dont on n'a pas d'idée... Or, que deviendra-t-il si monsieur persiste à congédier le notaire et à ne pas vouloir faire ses dernières dispositions ?

— Cette obstination annonce un esprit troublé, dit l'abbé Roger tout pensif.

— Bah ! répliqua le médecin, on fatigue les malades de sollicitations qui finissent par les irriter.

— M. Charles du moins n'a pas commis une pareille faute, reprit la gouvernante, et il m'a bien défendu d'importuner monsieur à ce sujet. Mais que voulez-vous ? c'est plus fort que moi... Monsieur n'a-t-il pas déclaré cent fois qu'il voulait donner tout son bien à son jeune parent ? Vous le voyez, il y aurait conscience à dire quelques mots en faveur du pauvre orphelin, et je vous conjure, dans l'occasion, de ne pas y manquer.

Mignot et l'abbé Roger firent la promesse demandée, et laissant la bonne femme un peu rassurée par cette condescendance, ils entrèrent à pas légers chez Laboissière.

La chambre était fort sombre ; les persiennes fermées et les doubles rideaux interceptaient le jour. Cependant, après quelques secondes, les yeux des visiteurs s'habituant à l'obscurité, parvinrent à distinguer tous les détails de cette chambre mortuaire.

Elle était vaste et nue ; le mobilier très-simple, auquel on avait ajouté quelques accessoires confortables, suffisait dans une maison de campagne habitée seulement pendant un ou deux mois de la belle saison. Les murs, tendus en papier de

couleur foncée, n'offraient d'autre ornement qu'un portrait en pied représentant Laboissière en costume officiel, avec tous ses ordres et toutes ses décorations. Ce portrait, œuvre d'un de nos artistes les plus célèbres, trônait seul dans cette grande pièce, et reproduisait assez bien la personnalité puissante mais exclusive de l'orgueilleux savant.

Des papiers, des livres, des brochures dont, pour la plupart, les bandes n'étaient pas encore enlevées, encombraient les consoles, les tables et jusqu'aux fauteuils. En face de l'alcôve, un bureau d'acajou marquait la place de Charles Stainville, le parent, le secrétaire et le disciple de Laboissière. Charles, à l'arrivée des visiteurs, avait interrompu sa lecture à haute voix et s'était levé poliment pour les recevoir. C'était un grand jeune homme mince, pâle, à la figure douce et intelligente. Ses yeux, rougis par les veilles et la fatigue, ses vêtements négligés attestaient son insouciance de lui-même dans l'accomplissement de ses devoirs. Plein d'affection pour son tuteur, pénétré de respect et d'admiration pour son illustre maître, il s'était mis tout entier à son service, cœur, tête et bras. Il ne le quittait ni le jour ni la nuit; il s'honorait de lui rendre les plus humbles offices, de prévenir ses moindres désirs. Tantôt il lui faisait la lecture des ouvrages nouveaux qu'on ne cessait d'adresser à Laboissière, tantôt il rédigeait, sous sa dictée, des notes toujours impatiemment attendues par le monde savant; il était son esclave, son martyr. Non pas que Laboissière se montrât dur et égoïste envers son jeune parent, mais il en était venu à considérer l'aveugle soumission des personnes qui l'entouraient comme chose naturelle et qui lui était due. D'ailleurs, sévère pour lui-même, infatigable dans ses études, il ne comprenait pas que d'autres pussent avoir des ménagements pour leur santé; le travail lui semblait avoir assez de charmes pour dédommager les plus pénibles efforts.

Mais l'attention de l'abbé Roger et de Mignot se dirigea tout d'abord vers Laboissière lui-même. Son lit occupait l'alcôve dont les rideaux, en partie baissés, affaiblissaient encore la lumière autour de lui. Des oreillers soutenaient la partie supérieure de son corps, et il était comme assis dans sa couche. Sur ce fond obscur se détachait une tête majestueuse, au front large, couronnée de rares cheveux blancs. Le visage était maigre et livide; les membres étaient alanguis. Les bras, dégagés des couvertures, retombaient inertes par intervalles. En revanche, les yeux n'avaient rien perdu de leur éclat, de leur puissance. Il semblait, au contraire,

qu'ils se fussent agrandis, et que l'âme, la pensée, la vie s'y fussent concentrées. Il en sortait des éclairs comme ceux que produit un miroir quand on l'agite au soleil, mais, en même temps, ils avaient une fixité, une pénétration que peu de personnes eussent pu supporter. C'était de l'intelligence pure qui rayonnait ainsi, c'était un fluide d'une nature supérieure et mystérieuse qui se dégageait de cette prunelle ardente. Il ne se trouvait pas un point de cette pièce obscure où l'on ne crût sentir, comme une flèche de feu, l'atteinte de ce regard dominateur.

Mignot, quoique blasé sur de pareilles scènes, et l'abbé Roger, malgré la confiance qu'il tirait de l'élévation et de la sainteté de son ministère, s'étaient arrêtés respectueusèment, après avoir fait quelques pas. Laboissière ne pouvait voir encore le prêtre que lui cachait un rideau.

— Laisse cette brochure, Charles, dit-il à son secrétaire avec un enjouement peut-être un peu forcé ; décidément le temps me manque pour apprécier la doctrine nouvelle de mon confrère de Berlin... Il est temps de fermer le livre... Voici le bon docteur qui va m'engager sans doute à écrire le mot *fin* au bas de mon dernier ouvrage.

Et il fit entendre un petit rire qui dégénéra en toux douloureuse.

Cependant le docteur s'était approché de l'alcôve. Prenant d'une main une montre à secondes posée sur la table, de l'autre il chercha le pouls du malade. Il y eut un moment de silence profond.

— Eh bien ! docteur, demanda enfin Laboissière, combien de pulsations ?

— Je me serai trompé sans doute, répliqua Mignot avec quelque embarras ; on y voit si mal ici que je distingue à peine l'aiguille...

— Pas d'enfantillage, docteur, vous savez que j'exige la vérité... combien de pulsations ?

— Mais... soixante, je crois.

— Soixante ! alors j'ai encore baissé. Il y a une heure que j'en trouvais soixante-deux, aucune illusion n'est plus possible ; ce qui doit arriver arrivera bientôt !

— Il ne faut pas raisonner si rigoureusement, la moindre émotion aura pu causer ce symptôme. D'ailleurs la tension continuelle de vos facultés quand vous êtes déjà si faible...

— Laissez donc, le travail me fait du bien, répliqua le malade avec une sorte d'impatience ; il m'aide à chasser des idées... fort peu riantes.

En ce moment Laboissière tressaillit, il venait enfin d'apercevoir le curé immobile derrière la draperie.

— Un prêtre! s'écria-t-il d'une voix vibrante; qui l'a mandé? que me veut-il?

Le digne ecclésiastique fut intimidé en voyant la répulsion qu'il inspirait. Mais bientôt les dispositions du mourant changèrent à son égard.

— Eh! c'est, je crois, M. le curé de B... qui vient rendre visite à son paroissien? reprit-il d'un ton poli. Je craignais encore qu'une de ces éloquentes robes du haut clergé ne se fût glissée jusqu'ici... Soyez le bienvenu, monsieur le curé! Charles, mon enfant, un siége, je te prie.

Son neveu s'empressa d'avancer un fauteuil. L'abbé Roger, un peu rassuré, s'assit modestement.

— Monsieur, balbutia-t-il, je venais, en ma qualité de voisin et sous les auspices du docteur Mignot, m'informer des nouvelles de l'homme illustre qui... que...

Le regard perçant et le sourire amer du malade l'empêchèrent d'achever.

— Ne cherchez pas de prétextes, curé, interrompit Laboissière; je devine la cause réelle de votre visite, et vous voyez que je ne vous repousse pas... Un cardinal et deux archevêques, sans compter bon nombre de théologiens du premier ordre, ont essayé inutilement ce que vous voulez tenter aujourd'hui; mais un simple prêtre de village tel que vous a beaucoup plus de chances de succès... D'ailleurs, poursuivit-il avec une certaine émotion, lors des tentatives dont je parle, j'étais robuste et bien portant; j'entrevoyais à peine la mort dans un vague lointain. A présent, je suis suspendu par un fil au-dessus d'un gouffre sans fond, à présent, je me trouve fatalement placé devant ce terrible problème du *to be or not to be* [1], et je sens que les choses ont singulièrement changé d'aspect... Oui, oui, causons, monsieur le curé; j'y consens volontiers.

L'abbé Roger jeta un regard de triomphe sur le docteur, qui se leva et fit mine de quitter la chambre avec Charles. Laboissière les retint du geste :

— Où allez-vous? demanda-t-il aigrement, croyez-vous que nous en soyons déjà là?... Restez, restez, je le veux; vous pourrez entendre tout ce que je dirai à M. le curé.

Mignot, à son tour, adressa un sourire moqueur au prêtre; puis, versant dans une cuiller quelques gouttes d'une potion

[1] Être ou n'être pas.

calmante, il les fit boire au malade. Celui-ci reprit bientôt d'un ton d'impatience :

— Je vous écoute, monsieur le curé; voyons votre solution du *to be or not to be*... Vraiment, dans ma situation actuelle, cette question a des proportions formidables! Parlez, parlez donc; je suis prêt à vous répondre.

— Quoi! demanda le prêtre avec un mélange d'étonnement et de tristesse, allez-vous discuter avec moi?

— Et, vous-même, pensez-vous que j'accepterais une opinion sans examen? Ma raison peut s'abaisser, elle ne peut pas s'anéantir. Avez-vous jamais lu mes ouvrages, monsieur?

— Jamais, répliqua naïvement l'abbé Roger.

— Je m'en doutais; si vous les aviez lus, vous comprendriez combien il faut que mes idées se soient modifiées récemment pour que je provoque moi-même cette discussion, avec un désir ardent de la voir tourner contre moi... Mais ce terrible *to be*... allons! ne perdez pas de temps; j'écoute.

— Mon oncle, dit timidement Charles, ne craignez-vous pas qu'une conversation trop animée...

— Paix! commanda le savant d'un ton péremptoire.

Il y eut un silence. Le bon ecclésiastique semblait à la fois cruellement embarrassé et découragé. L'attitude du mourant n'annonçait pas ce désarmement de l'orgueil humain, cet *assouplissement* des facultés, conditions premières de la foi; et le curé campagnard, dans son humilité chrétienne, hésitait à se mesurer avec ce redoutable champion de l'incrédulité. Cependant, après s'être un peu recueilli, il reprit d'une voix douce et onctueuse :

— Votre condescendance, monsieur, m'avait fait croire d'abord que la grâce divine avait touché votre cœur; il n'en est rien, malheureusement; Dieu ne vous a donné encore que le désir sincère de trouver la vérité, et je vais tenter de vous la faire reconnaître à des signes certains... Saint Augustin, qui fut homme du monde avant de devenir un des plus illustres Pères de l'Église, dit quelque part, dans la *Cité de Dieu*...

— Ne me parlez pas des Pères de l'Église, interrompit Laboissière avec véhémence; je ne saurais admettre leur autorité. Ils ont pris tous la révélation pour point de départ, et c'est précisément la révélation qu'il faudrait démontrer d'abord.

— Eh bien, si vous niez l'autorité des Pères de l'Église, vous ne nierez pas du moins celle des philosophes profanes.

Le plus grand de tous, Platon, le disciple chéri de Socrate, a soutenu dans ses immortels écrits...

— Ne me parlez ni de Platon, ni de Socrate, ni de ces outres gonflées de vent qu'on appelle des philosophes! repartit Laboissière d'un ton d'indignation et de mépris. Socrate et Platon surtout ont été comme des fléaux pour l'humanité; ils l'ont poussée dans cette voie d'idées folles, d'argumentations vides, de discussions oiseuses, de chimères, où elle s'embourbe depuis tant de siècles, quand elle avait tout le monde des faits scientifiques à découvrir. N'est-ce pas, en effet, Platon qui a publié cette sotte et funeste maxime: γνωθι σεαυτον (connais-toi toi-même)? N'est-ce pas là l'origine de ces hypothèses absurdes et sans fin auxquelles donne lieu le monde moral, qui est imaginaire, au détriment du monde réel? Rien que pour avoir débité le premier cette maxime, Socrate avait mérité de boire la ciguë. Avant ce fatal γνωθι σεαυτον, les intelligences d'élite semblaient être sur les traces de la science. Elles avaient bien compris que, pour expliquer l'homme, il fallait commencer par expliquer le milieu dans lequel il vivait, l'ensemble de la création avant l'espèce de la créature. Je vous le répète, elles étaient sur les traces de la science. Thalès de Milet avait découvert le *neptunisme* de Werner; Héraclite, l'éternel pleureur, avait deviné le *vulcanisme* de Leibnitz. Par malheur, le problème cosmogonique était insoluble sans des études préalables. Il y avait nécessité d'abord, pour le résoudre, de connaître parfaitement les éléments et les forces qui constituent l'univers, c'est-à-dire de créer les sciences d'analyse, la physique, la chimie, l'astronomie, la géologie, la paléontologie. Toutefois ces philosophes de l'Orient et de la Grèce étaient dans le vrai; l'odieux γνωθι σεαυτον vint tout gâter. Les esprits se détournèrent de la contemplation du monde extérieur si lumineux pour se concentrer dans l'observation exclusive d'eux-mêmes, microscopes ténébreux où nulle loi n'est fixe et certaine. Alors commencèrent ces controverses éternelles sur des sujets inutiles, ces argumentations à perte de vue sur des bagatelles, ces sophismes, ces folies de parole qui prodiguent en pure perte l'intelligence humaine; alors commencèrent ces prétendues sciences de raisonnement, qui sont à la véritable science ce que les rêves d'un malade sont à la réalité; alors les mots remplacèrent les choses, l'étude des phénomènes physiques dut céder la place aux nébuleuses visions de quelques oisifs. La Grèce d'abord, puis l'école d'Alexandrie, puis la scolastique du moyen âge, occupèrent de leurs sonores et

pédantesques bavardages l'attention qui eût pu se fixer sur des faits incontestables. Nous autres, enfants de la science moderne, nous avons enfin détourné l'humanité de ses anciens errements; mais il a fallu plus de vingt siècles pour qu'elle s'aperçût de la fausse route où l'avait lancée le γνωθι σεαυτον. Vous voyez donc, monsieur, que ni Platon ni Socrate ne sauraient être des autorités pour moi!

Laboissière avait parlé très-chaleureusement, comme s'il eût développé un de ses thèmes favoris, et il s'arrêta épuisé. Son neveu l'obligea de prendre encore une cuillerée de cordial, en lui reprochant doucement de s'échauffer ainsi.

Cependant le bon curé demeurait frappé de stupeur; ces opinions, nouvelles pour lui, le révoltaient. Il avait entrevu, comme à la lueur d'un éclair, les immenses ravages, les ruines, la dévastation que le scepticisme avait fait dans cette âme.

— Monsieur, demanda-t-il, je me serai trompé ou je vous aurai mal compris, sans doute. Il m'a semblé que vous alliez jusqu'à nier absolument... le raisonnement humain!

— Pas absolument, mais...

— Alors, bon Dieu! s'écria le prêtre épouvanté, à quoi pouvez-vous donc croire?

— En dehors des vérités mathématiques, je ne crois qu'aux faits matériels et à leurs déductions immédiates, répliqua le savant avec une sorte d'emphase. Je dis « à leurs déductions immédiates, » car j'ai trouvé presque toujours en défaut cette science boiteuse qu'on appelle la logique. Ces raisonnements qui s'engendrent l'un l'autre tournent à l'absurde dès qu'ils commencent à s'éloigner du point de départ. Je crois au sens commun, mais je ne crois pas à la logique. A une certaine distance du fait, la vérité devient multiface, et il n'est plus de mensonge qui ne puisse être soutenu par d'excellents arguments.

— Mais alors vous niez le monde moral presque tout entier?

Laboissière sourit avec dédain.

— Est-il possible, s'écria le prêtre en levant les yeux et les mains au ciel, qu'une grande intelligence ait pu atteindre cet effrayant résultat?... Et maintenant, que nous servirait de poursuivre cet entretien? continua-t-il d'un air d'abattement et de consternation; un espace, vaste comme tous les déserts de l'Arabie, nous sépare l'un de l'autre; nous ne parlons pas la même langue... que me reste-t-il à faire ici?

— Oh! ne me quittez pas... Causons encore! s'écria Laboissière dans une agitation extrême; j'ai eu tort de vous laisser voir... une fâcheuse habitude m'a emporté trop loin... Ne me quittez pas, je vous en supplie. Tenez, l'abbé, ajouta-t-il d'un ton déchirant, je vais vous ouvrir mon cœur : depuis que mon état est désespéré, je m'efforce de paraître calme et stoïque; je me réfugie dans le travail, afin d'échapper à la pensée poignante qui me poursuit; mais cette pensée a fini par triompher de moi... Peu m'importe qui l'entende : j'ai peur de la mort!... Oui, j'ai peur, parce que la mort, c'est la fin de l'être, c'est l'extinction de l'individualité. Je suis, et dans quelques instants je ne serai plus. *N'être* pas cela paraît horrible quand on *est* encore... Oh! monsieur le curé, on dit que vous autres prêtres vous êtes obligés par devoir de vous montrer compatissants et charitables; je vous adjure donc par pitié, par charité chrétienne, ne m'abandonnez pas!

Quand le fier savant avait laissé échapper, comme un cri de désespoir, cet aveu : « J'ai peur de la mort! » aveu qui semblait arraché par d'atroces tortures, le curé n'avait pas songé à regarder le docteur. Tout souvenir de la discussion antérieure s'était effacé de son esprit; il ne pouvait plus s'occuper maintenant que de cet homme souffrant, déchiré, martyr de lui-même, qui implorait son appui.

— Eh bien, soit, mon fils, reprit-il, je ne vous refuse pas les consolations qu'il est en mon pouvoir de vous donner. Mais, à votre tour désignez vous-même les points sur lesquels vous désirez être éclairé, et je m'efforcerai de vous répondre d'une manière satisfaisante.

Cette promesse apaisa le mourant; il devint rêveur.

— Monsieur le curé, dit-il enfin, connaissez-vous les ouvrages de Cuvier, de Lamark, de Bory-Saint-Vincent?

— Je ne les connais pas.

Laboissière eut comme une rechute d'impatience.

— Eh! que connaissez-vous donc? demanda-t-il.

— L'Évangile, mon fils.

— Que dit cet Évangile?

— Que celui qui croit vivra.

— Vivre! oh! je veux vivre... Mais pourquoi ne puis-je croire?

— La foi est un don que le Seigneur accorde à ceux qui sont simples de cœur.

— Pourquoi ne me l'accorde-t-il pas à moi? J'ai toujours passionnément aimé la vérité; depuis ma première jeunesse,

je passe les jours et les nuits à la chercher ; j'ai blanchi, je me suis usé à la peine... Pourquoi n'ai-je pas la foi comme les autres? Pourquoi faut-il que je meure dans le désespoir?

— Parce que vous n'avez eu confiance qu'en votre raison, parce que vous avez pris pour un astre du ciel une lueur trompeuse qui vous a égaré dans les marais et vous a conduit dans un gouffre de boue.

— Mais la raison elle-même n'est-elle pas un présent de Dieu? Et si Dieu me l'a donnée, n'est-ce pas pour que j'en fasse usage? Or, ma raison se révolte contre toutes les erreurs, si consolantes qu'elles puissent être!

— Eh bien donc, homme superbe, dit le prêtre avec énergie, appelez-la maintenant à votre secours, cette intelligence omnipotente! Oui, invoquez l'aide de cette science humaine qui accomplit tant de merveilles et promet de changer la face du monde! Qu'elle prolonge d'une seconde seulement le temps qui vous est mesuré, ou qu'elle essaye du moins de mêler un peu de douceur à l'amerture de ce terrible moment!

— Ne blasphémez pas la science! s'écria Laboissière avec une véhémence pareille. Elle est jeune encore, mais elle grandira et produira des miracles. Un jour, j'en suis sûr, elle enfermera dans une formule simple et mathématique l'humanité, les mondes et Dieu lui-même... Mais ce jour, ajouta-t-il avec un sombre accablement, moi, je ne le verrai pas!

— Non, vous ne le verrez pas, reprit l'abbé Roger, et ceux qui viendront après vous, et les milliers de générations qui viendront après eux, ne le verront pas non plus... Vous remonterez d'effets en effets, mais la cause première vous échappera toujours, et vous demeurerez tous ensevelis dans votre impuissance.

Les assistants se taisaient. Cette discussion avait fatigué le malade, et il haletait sur sa couche. Cependant sa pensée conservait sa dévorante activité; des réflexions tumultueuses continuaient à troubler son esprit. Après avoir bu encore quelques gouttes de potion, il reprit d'un ton d'accablement :

— Je comptais que ce prêtre verserait un peu de baume sur mes plaies, et il n'a fait que les envenimer. Cependant la mort est là qui me presse ; le *no to be* me serre à la gorge... Docteur Mignot, vous qui êtes aussi un homme de pensée, toi, Charles, mon élève chéri, parlez-moi donc à votre tour... Cherchez-moi de ces mots qui donnent du courage; rappelez-

moi, si vous pouvez, ces arguments que j'employais moi-même autrefois et que j'oublie maintenant, quand ils me seraient si nécessaires. Vous, du moins, parlez-moi, aidez-moi, soutenez-moi !

Cette adjuration singulière ne reçut pas d'abord de réponse. Charles et le docteur se regardaient d'un air effaré, tandis que l'abbé Roger soupirait tristement. Enfin, le médecin s'enhardissant se pencha vers le malade.

— Voyons, monsieur Laboissière, dit-il, un savant de premier ordre tel que vous peut-il donner l'exemple de semblables faiblesses? Ce qui vous semblait hier si juste et si vrai peut-il vous paraître faux et absurde aujourd'hui? Soyez donc vous-même, et, à défaut d'autres consolations, laissez-moi vous rappeler cette arithmétique vulgaire de la vie humaine : L'existence se compose d'impressions *agréables*, d'impressions *pénibles*, d'impressions *neutres* ou *indifférentes*. Les sensations agréables sont courtes et rares; les sensations douloureuses, au contraire, longues et fréquentes. Quant aux sensations indifférentes, les plus nombreuses de toutes, elles ne contiennent ni peine ni plaisir. Donc la somme du mal dépasse de beaucoup la somme du bien; donc la vie est un mal.

— La vie est un mal! répéta le mourant comme un écho; voici enfin quelque chose!... Vous avez raison, docteur, la vie pourrait bien être UN MAL!

Il resta un moment absorbé dans ses méditations.

— La vie est un mal! s'écria-t-il tout à coup transporté d'indignation d'une voix tonnante; voilà ce que vous dites, vous qui êtes plein de vigueur et de santé, vous qui ne voyez pas, comme moi, la mort debout et menaçante à votre chevet!... La vie un mal, ingrats et insensés! Mais pour quelques jours de ce que vous appelez « des sensations indifférentes, » je donnerais à cette heure mes honneurs, mes dignités, ma fortune, ma renommée, mes découvertes, tout, je donnerais tout sans regrets... Ce que vous appelez sensations indifférentes, c'est la monotonie du bonheur, c'est aller, venir, voir la lumière, échanger ses idées avec ses semblables, rêver, agir, c'est vivre enfin, et vivre c'est le bien suprême... La vie est un mal! Silence! imposteurs... Ah! si vous sentiez le déchirement intérieur qu'on éprouve quand l'anéantissement est prochain, inévitable, vous n'oseriez plus soutenir que la vie est un mal!

Le docteur n'essaya pas de répliquer pour défendre sa thèse. Comme Laboissière était retombé dans son morne abat-

tement, Charles, s'approchant à son tour, lui prit affectueusement la main.

— Mon oncle, dit-il d'un ton timide et respectueux, au lieu de chercher Dieu avec votre esprit, pourquoi ne le cherchez-vous pas avec votre cœur? Dieu, comme a dit Jean-Jacques, ne se démontre pas, il se fait sentir... Et si vraiment, mon oncle, vous ne pouvez admettre ces simples croyances qui, depuis tant de siècles, sont la consolation de l'espèce humaine, pourquoi n'accepteriez-vous pas de poétiques hypothèses, en harmonie avec les opinions que vous avez professées? La matière est éternelle; la mort n'est qu'une transformation, elle engendre la vie par une loi fatale. Dieu, ouvrier infatigable, est sans cesse à l'œuvre pour relever ce qui tombe, recréer ce qui meurt, raviver ce qui s'éteint. Pourquoi n'en sera-t-il pas ainsi de l'individualité humaine? Pourquoi ne reparaîtrait-elle pas sous une nouvelle forme quand la première a subi la désorganisation nécessaire? Pourquoi ne s'incarnerait-elle pas dans l'oiseau des champs, dans le vent qui murmure, dans la graine qui germe, dans le nuage qui passe? Pourquoi...

— Te tairas-tu, poëte, rêveur, songe-creux! interrompit Laboissière avec un rire méprisant; crois-tu qu'en ce moment je puisse me payer de ces vagues aspirations, de ces billevesées panthéistes et brahmaniques? Ce sont là des phrases à débiter quand on est jeune, quand on songe dans la campagne, sous un chêne, par un beau jour de printemps; mais quand on est vieux, quand on souffre, quand on va mourir... Tenez, poursuivit-il dans un malaise inexprimable, ces misérables et inutiles discussions m'ont brisé... j'étouffe... Ouvrez ces fenêtres, que je respire et que je voie la nature encore une fois.

Charles et le docteur s'empressèrent d'obéir. Dès que les épais rideaux eurent été écartés et que les volets eurent tourné sur leurs gonds, un flot de lumière éblouissante et d'air balsamique pénétra dans cette chambre jusqu'-là sombre et close comme un tombeau. Laboissière parut se ranimer sur sa couche; ses traits blêmes s'épanouirent, ses narines se dilatèrent. Un bien-être relatif se répandit dans toute sa personne, et il contempla silencieusement le beau spectacle qui s'offrait à lui.

La journée était magnifique: le soleil resplendissait dans un ciel d'azur. Du fond des bocages fleuris s'élevaient des chants d'oiseaux, chants de fauvettes et de rossignols. Des millions d'insectes remplissaient l'espace de leurs bourdon-

nements; des papillons voltigeaient autour des jasmins et des clématites qui encadraient les fenêtres; les hirondelles se poursuivaient en criant dans l'atmosphère limpide. En face de la maison, la Seine coulait fière et majestueuse, reflétant le ciel. Sur la rive, des peupliers aux formes sveltes, au feuillage d'un blanc brillant, se balançaient mollement, selon les caprices d'une folle brise. Des barques élégantes, chargées de jeunes femmes et d'insouciants canotiers, sillonnaient dans tous les sens les eaux tièdes de la rivière. Ces barques s'appelaient, se défiaient à la course; on entendait les rires argentins des femmes, les propos gais des rameurs. Des enfants jouaient en babillant dans les vergers voisins; des jeunes filles chantaient sous des tonnelles de verdure. Partout débordait la vie, le bonheur et la joie; partout se manifestaient l'activité humaine et l'activité de la nature; le monde semblait toujours jeune, toujours vigoureux, toujours nouveau, comme s'il ne devait jamais mourir.

Laboissière observait ces détails avec une attention muette; mais l'expression de soulagement que ses traits avaient pris d'abord s'était effacée. Bientôt deux grosses larmes roulèrent sur ses joues creuses, et il murmura faiblement :

Not to be... n'être pas... Quitter tout cela, ne plus voir tout cela!... Que cela est beau pourtant!

Il se tut encore; puis se couvrant le visage de ses deux mains, il s'écria frénétiquement :

— Fermez ces fenêtres... fermez-les toutes... que je ne voie pas ce merveilleux tableau de la vie! Voulez-vous donc me tuer avant l'heure?

Et cette fois les sanglots éclatèrent au fond de l'alcôve.

Les volets furent poussés précipitamment; les rideaux interceptèrent de nouveau l'air et le soleil.

Les assistants avaient le cœur serré; nul n'osait troubler de sa parole le silence solennel qui régnait dans la chambre.

En ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution, et la gouvernante, entrant sur la pointe du pied, vint annoncer à son maître l'arrivée du notaire.

Laboissière tardait à répondre.

— Mon notaire! dit-il enfin d'un ton dur; que me veut-il?

— Monsieur sait bien... monsieur a témoigné le désir de faire des dispositions...

— Dites-lui qu'il s'en aille... Qu'on me laisse en paix! Que m'importent à moi les biens de ce monde? Que m'importent ceux qui vivent? Laissez-moi, vous dis-je.

La gouvernante, malgré les signes impérieux de Charles, ne bougeait pas, et semblait solliciter du regard l'intervention des autres personnes présentes. Mignot la comprit le premier.

— Monsieur, dit-il avec assurance en s'adressant au mourant, vous avez toujours vécu en honnête homme; vous aurez sans doute à cœur de remplir le dernier devoir que cette qualité vous impose. Vous devez faire usage de votre richesse, à cette heure suprême, pour récompenser ceux qui vous ont fidèlement servi, surtout pour assurer l'avenir de votre enfant d'adoption. Ce jeune homme a été pour vous comme un fils tendre et respectueux; nous sommes témoins de son dévouement. Je vous conjure donc de tenter quelques efforts...

— Monsieur Mignot, de grâce, interrompit Charles navré en joignant les mains, ne le tourmentez pas.

— Le docteur a raison, dit l'abbé Roger à son tour; il s'agit en effet, monsieur Laboissière, d'un devoir de conscience et de probité. Quelques minutes de conférence avec votre notaire suffiront... Accomplissez cette bonne action; elle vous donnera de la force et du courage, s'il peut exister de la force et du courage en dehors de Dieu!

Mais Laboissière fronçait le sourcil avec impatience.

— Laissez-moi, répéta-t-il; ces sollicitations m'irritent et me lassent. Pourquoi me rappeler de misérables intérêts humains dont je ne me soucie plus? Ils ne valent pas un souffle d'air vital. Ce jeune homme, qu'a-t-il besoin de fortune?... Voyez, ajouta-t-il avec une sorte de colère, en désignant Charles, voyez comme il est beau, comme il est jeune et fort! Toutes les fêtes, toutes les splendeurs de l'existence ne l'attendent-elles pas? Moi, je donnerais les plus riches trésors de la terre pour quelques jours, pour quelques heures seulement de sa jeunesse et de sa vigueur!

Puis il parut saisi d'un accès de rage :

— Sortez, laissez-moi! s'écria-t-il d'une voix sourde et oppressée; votre présence m'importune; je ne veux voir personne; je veux mourir seul... Chacun de vous m'est odieux! celui-ci parce qu'il est jeune, celui-là parce qu'il est sain et actif, et cet autre, le plus heureux de tous, parce qu'il peut croire... Tenez, votre insolent bonheur est une insulte pour moi! Tout vit et je meurs... Je hais le monde et l'humanité!... Honte et malédiction sur...

On n'entendit plus que des mots incohérents et sans suite. L'air s'échappait avec effort et par saccades de la bouche du

mourant; des spasmes convulsifs soulevaient sa poitrine. Le docteur ne pouvait se méprendre à ces symptômes :

— La crise ! dit-il d'une voix brève.

— Mon oncle, mon pauvre oncle ! s'écria Charles éperdu.

Le curé s'agenouilla furtivement derrière le rideau et se mit à réciter tout bas la prière des agonisants.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques instants après, l'abbé Roger et Mignot sortaient de la maison Laboissière.

— Est-ce donc là ce que vous appelez un homme grand devant la mort? demanda le prêtre, qui avait été douloureusement affecté de la scène précédente.

— Les nerfs ont fléchi, je l'avoue, répliqua le médecin beaucoup plus calme, et cependant, l'abbé, vous ne l'avez pas ébranlé ! Il ne vous a pas cédé un pouce de terrain !

— Et vous considérez cela comme un triomphe, docteur? Songez-vous à quel prix ce soi-disant avantage était acheté?... Eh bien, allons voir maintenant ce pauvre Simonnet. Ce n'est qu'un humble et obscur bourgeois; mais peut-être trouverons-nous chez lui d'heureuses distractions à la pénible impression que nous a laissée votre illustre Laboissière.

III

Simonnet, qu'on appelait à B... le *père* Simonnet, était un de ces petits marchands qui, après de longues années de travail, sont parvenus à s'assurer une modeste aisance pour leurs vieux jours. Son origine était très-infime et il avait été seul artisan de sa fortune. Né dans une province du midi de la France, dès l'âge de seize ans il avait parcouru le pays, un ballot sur le dos, pour vendre de la toile et d'autres étoffes. Peu à peu son commerce s'était étendu dans les provinces voisines; et un beau jour, le jeune colporteur, toujours chargé de son ballot, s'était dirigé pédestrement vers Paris en se servant de sa demi-aune comme d'un bâton de voyage. A Paris, grâce à son activité, à sa bonne conduite, ses affai-

res n'avaient pas tardé à prospérer. Il avait d'abord ouvert une petite boutique dans le quartier des halles; puis, il était venu s'établir dans un luxueux magasin de la rue Saint-Honoré. Là, pendant plus de trente ans, il s'était livré à des spéculations sages, vivant d'ordre et d'économie. Il avait bien éprouvé quelques revers, comme on peut croire, et notamment la perfidie d'un de ses associés l'avait mis une fois à deux doigts de sa ruine. Néanmoins cette période écoulée, Simonnet, déjà vieux, s'était trouvé possesseur de huit à dix mille livres de rente bien liquides. Sa famille n'était pas nombreuse; elle se composait de sa femme, un peu moins âgée que lui, et d'une fille qu'il avait mariée avantageusement. Cette fortune paraissait donc largement suffisante, et Simonnet éprouvait le besoin de se reposer après tant de fatigues. Aussi se défit-il à de bonnes conditions de son établissement commercial, et réalisant le rêve de la plupart des petits marchands de Paris, il résolut d'habiter la campagne pendant une partie de l'année. Son choix se fixa sur le village de B..., où sa bonhomie, sa probité, son affabilité le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient.

Simonnet n'était pas ce qu'on appelle un dévot, mais, originaire d'un pays profondément religieux, il avait toujours conservé les sentiments de piété de sa première éducation. Les influences parisiennes se font à peine sentir sur ces hommes de province constamment occupés, qui, dans le tumulte des affaires, conservent la simplicité de cœur, les mœurs traditionnelles, les idées locales du paisible coin de terre où ils sont nés. Sa femme, Catherine, n'avait pas peu contribué à le préserver de ce doute universel, fléau de notre époque. Fort pieuse elle-même, elle avait soutenu par ses exemples la foi naïve d'un mari qui l'adorait. Ils étaient du même village et ils s'aimaient depuis leur enfance. Quand Simonnet commença son pénible métier de marchand ambulant, Catherine, honnête et bonne jeune fille, mais très-pauvre, vivait du travail de ses mains. Ils s'étaient promis de s'épouser sitôt que le colporteur aurait pu se créer une position convenable; mais on devait craindre qu'une fois installé à Paris, le provincial, perverti par le succès, ne revînt jamais au pays natal. Simonnet avait un faible pour l'argent, et il lui eût été facile sans doute de trouver un meilleur parti que Catherine, qui ne possédait rien. Cependant la jeune fille, au fond de son village, attendit patiemment l'exécution d'un engagement dont elle connaissait la sainteté. Elle eut raison, car à peine Simonnet crut-il pouvoir suffire aux besoins d'une

famille, qu'il vint réclamer sa fiancée; il l'épousa donc et la conduisit à Paris, où ils partagèrent les mêmes fatigues, menèrent la même existence ignorée et laborieuse.

Du reste, ces sentiments religieux n'avaient pas été inutiles à Simonnet pour l'aider à supporter les malheurs des derniers temps de sa vie. Moins de deux ans après que les deux vieux époux s'étaient retirés du commerce, Simonnet avait perdu sa chère Catherine; puis, son gendre était mort, à la suite de mauvaises affaires, laissant sa fille veuve, sans fortune, avec un enfant. Ce double coup l'avait cruellement atteint; la perte de sa fidèle compagne pouvait même être considérée comme la cause première de la maladie dont il se mourait en ce moment. Cependant l'infortune ne l'avait pas abattu; sa douleur était paisible, sans éclat extérieur. Il avait recueilli chez lui sa fille, madame Berton, et sa petite-fille, Clémentine, maintenant âgée de dix-huit ans environ. Entre ces deux femmes qui le comblaient de soins et d'égards, il avait vécu ses derniers jours, dans ce calme parfait que donne, en dépit des chagrins passés, la conscience des devoirs accomplis.

Simonnet, comme nous l'avons dit, occupait une petite habitation en forme de chalet suisse, à l'extrémité du village. Ce chalet, dont le bonhomme avait tracé lui-même le dessin, n'était pas, nous devons l'avouer, du meilleur goût. Frêle construction de bois, avec un balcon extérieur, elle rappelait de fort loin les élégantes habitations des montagnes helvétiennes; mais elle était saine, commode intérieurement; l'air y était pur, la vue magnifique, et le père Simonnet eût pu dire comme l'auteur latin, s'il eût su le latin : *Parva sed apta mihi.*

Le chalet s'élevait entre une cour où croissaient des troënes et des acacias aux touffes luxuriantes, et un jardin d'un demi-arpent dont la culture et l'entretien étaient l'occupation favorite de Simonnet quand sa maladie ne l'avait pas encore réduit à l'oisiveté absolue. Malgré son exiguïté, ce jardin contenait un bassin avec son jet d'eau, une grotte en rocailles, une volière, un kiosque, une serre, toutes merveilles conçues par l'imagination du vieillard et exécutées par lui-même. Là jadis on l'apercevait, par-dessus les haies de clôture, travaillant du matin au soir, une bêche ou même une truelle à la main. Artiste à sa manière, il s'était plu à multiplier dans cet étroit espace les ornements bizarres qu'il supposait devoir produire l'effet le plus pittoresque. L'ensemble était d'une naïveté qui touchait à la puérilité, et les riches propriétaires

du voisinage appelaient ce modeste domaine *la folie* du père Simonnet.

Malgré tout cela, quand le curé et le médecin atteignirent le chalet, ils lui trouvèrent un air tranquille et riant qui contrastait avec l'aspect lugubre de la maison Laboissière. Bien que la mort fût venue aussi s'abattre sur cet humble toit, rien ne semblait attrister encore cette petite demeure cachée dans le feuillage. Le jet d'eau murmurait faiblement au bout du jardin; les oiseaux ramageaient dans la volière; le pigeon blanc favori roucoulait tout bas, posé sur la galerie de bois ouvragé. Bien plus, les sons d'un piano s'élevaient de la maison. Ils étaient plaintifs; leur rhythme lent et solennel rappelait celui d'un chant d'église. Néanmoins, cette musique en pareil moment avait quelque chose d'inconvenant qui ne manqua pas de choquer les visiteurs.

Le curé fronça le sourcil; il monta un escalier de bois qui conduisait au premier étage du chalet et pénétra, suivi du docteur, dans un petit salon d'attente où l'on jouait du piano. La musicienne était une charmante jeune fille, vêtue d'une robe blanche et portant ses beaux cheveux châtains lissés en bandeaux sur le front, c'était mademoiselle Clémentine Berton, la petite-fille de Simonnet. Interrompant brusquement la note commencée, elle se leva pour recevoir les arrivants. Alors on put voir que les traits gracieux de Clémentine étaient fort altérés et que ses yeux étaient pleins de larmes.

Malgré ces signes de chagrin, l'abbé Roger demanda sévèrement :

— Comment, mademoiselle, ponvez-vous, dans des circonstances aussi fâcheuses...

— Ah! monsieur le curé, répliqua Clémentine en sanglotant tout bas et en désignant la porte d'une pièce voisine, grand-père le veut, et je n'ose pas le refuser... Je jouais la *Prière de Moïse*, un morceau que grand-père affectionne, et puis il assure que la musique apaise ses souffrances.

— A la bonne heure, c'est différent... Comment va-t-il ce soir, mon enfant?

— Toujours mal, monsieur le curé; il s'affaiblit de plus en plus. Ma mère est auprès de lui; mais moi je ne puis le regarder sans pleurer... Alors il me gronde, et il me renvoie à mon piano.

— Mademoiselle, demanda Mignot avec embarras, êtes-vous donc seule ici avec votre mère pour veiller votre cher malade? Il pourrait arriver, d'un moment à l'autre, tel événement... Enfin il serait bon que vous eussiez ici une per-

sonne de confiance, un homme si c'était possible, capable de vous assister en cas de besoin.

— Madame Durand, la garde-malade, doit venir un peu avant la nuit, et Gustave va nous arriver de Paris dès qu'il aura pu quitter son ministère...

— Gustave! répéta le bon curé; je croyais, mon enfant, que vous n'aviez pas de frère?

Clémentine rougit.

— M. Gustave n'est pas mon frère, balbutia-t-elle.

— Mais alors comment se fait-il...

Clémentine devint plus rouge encore.

— C'est... c'est le fils d'un ami de mon grand-père, un jeune homme qui nous porte à tous beaucoup d'affection.

Mignot et l'abbé Roger sourirent; ils avaient enfin compris.

Une voix cassée appela de la pièce voisine.

— Venez, messieurs, venez, dit la jeune demoiselle avec précipitation, il vous a entendus... Il ne faut pas qu'il s'impatiente.

Elle entra légèrement, et les visiteurs entrèrent sur ses pas.

On se trouvait maintenant dans un salon d'été frais, propret, garni de meubles de canne, où tout respirait l'ordre et l'aisance. Une porte-fenêtre, ouverte sur la campagne, laissait pénétrer librement l'air extérieur, qui agitait par intervalles les rideaux de mousseline blanche. Devant cette porte-fenêtre, le vieillard mourant, vêtu de molleton et les pieds enveloppés de flanelle, était couché sur un lit de repos. Sa fille, madame Berton, dont la figure belle encore annonçait une quarantaine d'années, veillait sur lui avec une touchante sollicitude et cherchait à deviner ses désirs pour les prévenir aussitôt.

Au premier aspect, le bonhomme Simonnet ne semblait pas devoir justifier l'éloge qu'on avait fait de son énergie morale. Il était de taille moyenne, un peu replet encore, bien que la souffrance eût de beaucoup abaissé les rondeurs de son embonpoint. C'était une de ces natures lymphatiques, somnolentes, à fibre molle, qui ne peuvent trouver en elles-mêmes des ressources suffisantes pour réagir contre le chagrin ou contre la douleur physique. Ces nerfs détendus, cette organisation flasque et pâteuse, décelaient un caractère irrésolu, sans vigueur. Cependant la conduite passée de Simonnet et son attitude présente contredisaient hautement ce diagnostic, et la faiblesse du tempérament s'appuyait sans doute sur une puissance venue du dehors.

Simonnet était atteint d'une de ces maladies du cœur qui

résistent aux efforts de la science médicale et se terminent inévitablement par une catastrophe. Or, aucun des signes d'une mort prochaine n'avait manqué au vieillard et aucun espoir de guérison n'était plus possible, il le savait. Rien ne peindrait pourtant la tranquillité, la résignation, la sérénité de son visage. Il n'avait pas d'horreur, lui, pour ce brillant spectacle que lui offrait le monde extérieur; il le contemplait au contraire avec une satisfaction évidente, mais en même temps avec ce détachement du voyageur pour les pays qu'il traverse avant d'arriver au terme de ses fatigues. Il avait sous les yeux son petit jardin, cet humble coin de terre où il avait tout créé après Dieu; il voyait encore ce boulingrin dont il avait semé le gazon si fin et si velouté, ce bassin de marbre où il nourrissait des poissons rouges qui accouraient à sa voix, ce mince filet d'eau qui jaillissait en poussière de diamants, cette grotte ombragée de plantes vertes, ce cabinet rustique, cette serre, objets chers et familiers, qui avaient été son orgueil et sa joie et qu'il allait quitter. Bien plus, il apercevait, par-dessus les haies qui bordaient son domaine, la campagne vaste et mobile, le fleuve superbe, les plantations, les collines et enfin le ciel, cette sublime carrière que parcourent incessamment les astres et les mondes. Mais cet homme si lâche par sa nature même ne manifestait ni doutes, ni regrets; son œil débile ne versait pas une larme. Parfois seulement une espèce de langueur apparaissait sur sa figure, quand son regard rencontrait celui de sa fille ou de sa petite-fille ; mais aussitôt il se tournait vers un guéridon de marbre placé près de lui et un doux sourire venait effleurer ses lèvres flétries.

Sur ce guéridon se trouvait un crucifix d'ivoire qui, nous devons l'avouer, n'était pas un chef-d'œuvre de sculpture, mais dont la vue remplissait le mourant de foi et de confiance.

Quand les visiteurs entrèrent, Simonnet les salua d'un geste amical.

— Oh ! oh ! dit-il avec gaieté, le prêtre et le médecin tout ensemble ! Voilà qui serait inquiétant si je ne connaissais pas ma position véritable... Heureusement mon paquet est déjà fait, et je suis prêt à partir quand il le faudra; n'est-il pas vrai, mon bon curé ?

Les deux dames s'empressèrent d'offrir des siéges. Pendant que l'abbé Roger et Simonnet échangeaient des paroles amicales, Mignot vint prendre la main du malade et se mit à le considérer attentivement. Malgré l'importance que devait

avoir cet examen pour Simonnet, celui-ci ne semblait pas s'en apercevoir, et continuait sa causerie. En revanche, les dames attendaient avec une anxiété mal déguisée le résultat de ces observations.

Le médecin demeura impassible; sa contenance ne trahit aucune découverte fâcheuse, mais il n'adressa non plus aux pauvres femmes aucun signe encourageant, aucune parole d'espoir. Elles comprirent ce silence; les yeux de la mère se mouillèrent de larmes, et Clémentine ne put retenir un sanglot.

Le vieillard tressaillit, et bien que sa petite-fille, par un effort de volonté, eût aussitôt réprimé son émotion, il lui dit en la menaçant du doigt :

— Comment, Clémentine, je t'y prends encore ? Si tu n'es pas plus raisonnable, je vais te renvoyer à ton piano, et tu seras condamnée à jouer la *Prière de Moïse* jusqu'à... ma foi ! jusqu'à nouvel ordre. Est-ce gentil de tourmenter ainsi ton pauvre grand-père?... Écoute, si tu es bien sage, je te dirai, dès que Gustave sera de retour, quelque chose qui ne te déplaira pas... Tu verras! mais, en attendant... Quoi donc! et toi aussi, madame Berton ?... à ton âge ?

La mère et la fille essuyèrent leurs yeux et vinrent prendre place aux côtés de Simonnet.

— En vérité, mes chères petites, poursuivit-il d'un ton moitié grondeur, moitié caressant, je ne vous comprends pas! que signifient ces pleurs et ces soupirs? Est-ce sur moi, est-ce sur vous que vous vous désolez ainsi? Vous, je ne veux pas vous offenser, mes enfants, vous m'aimez, j'en ai la certitude et vous ne m'oublierez pas de sitôt... Pas un mot; je sais ce que vous voulez dire... Mais vous avez d'autres affections, d'autres devoirs; bientôt mon souvenir ne sera plus dans vos âmes qu'un sentiment tendre, mélancolique, sans amertume. Est-ce sur moi? Alors pourquoi me plaindriez-vous? Le chrétien ne meurt pas; il change seulement une vie douloureuse et passagère pour une vie de gloire et de béatitude éternelles. Je vous quitte, il est vrai; mais nous nous retrouverons plus tard, quand vous aurez accompli votre destinée sur la terre. Moi, je vais revoir Catherine, ma bonne et fidele compagne, qui m'attend là-haut depuis dix ans, et nous ne nous séparerons plus... Oh! n'est-ce pas, monsieur le curé, poursuivit-il avec une naïveté d'enfant, que je vais revoir ma bien-aimée Catherine!

— L'Eglise, en effet, répliqua l'abbé Roger, permet cette consolante espérance; les justes retrouveront dans l'autre vie les personnes qu'ils ont aimées dans celle-ci.

— Oh! je compte bien me réunir à Catherine, car si le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, nous accordait à tous deux le bonheur des élus, comment pourrions-nous être heureux l'un sans l'autre? Catherine m'attend là-haut, je n'en doute pas... Elle était si vaillante, si courageuse et en même temps si pieuse, si résignée! Elle et moi nous avons traversé de bien mauvais jours! Notre enfance a été misérable. Moi, j'étais un orphelin, élevé par la charité d'un habitant de notre village; elle, privée de sa mère dès sa naissance, devait souffrir les caprices d'un père ivrogne et brutal. Comme moi, elle a connu la pauvreté, la faim et le froid; mais nous nous aimions saintement, et quand le courage venait à me manquer, elle me soutenait, me consolait... Tenez, laissez-moi vous conter un trait de notre enfance, qui me revient à cette heure, je ne sais pourquoi... Ecoutez bien, mes filles, il s'agit de votre mère!

Simonnet ne paraissait plus songer aux visiteurs; il posa le doigt sur son front, comme pour aider le travail de sa mémoire. Madame Berton et Clémentine s'étaient penchées vers lui, si bien que la tête brune et sérieuse de la mère, la tête fraîche et blonde de la jeune fille se trouvaient presque sur l'oreiller qui le soutenait :

Le docteur dit à voix basse au curé.

— Mauvais symptôme... Quand les souvenirs d'enfance se réveillent chez un mourant, c'est signe que sa fin approche.

Simonnet venait de se soulever imperceptiblement, et une légère couleur reparaissait sur ses joues.

— Oui, oui... c'est cela! dit-il l'œil fixe et la bouche souriante, comme si de délicieuses visions passaient devant lui; j'avais dix ans, et votre mère en avait huit à peine; j'étais un garçon alerte, aux longs cheveux flottants, aux pieds nus; Catherine était une petite ménagère active, toujours coquette dans ses pauvres vêtements; on l'appelait la *petite vierge*. Un jour d'hiver! Catherine lavait un gros paquet de linge dans la rivière qui passe au bas du village. Il avait fallu casser la glace pour atteindre l'eau courante, et les mains de la jeune lavandière étaient engourdies par le froid. En sortant de l'école, j'accourus pour aider ma chère Catherine. Elle refusa d'abord; j'insistai, et je finis par la décider à me céder son battoir pendant qu'elle réchaufferait un moment ses mains sous son tablier. Me voilà à l'œuvre; mais j'étais gauche et inexpérimenté, comme vous pouvez croire. Tout à coup la cravate brodée du père de Catherine, la cravate des grands

jours de fête, s'échappa de mes doigts inhabiles, et le courant emporta le léger tissu sous la glace. Je poussai un cri d'effroi et je demeurai consterné, ne sachant que faire... mais Catherine, la courageuse fille, n'hésita pas une minute; elle sauta dans l'eau, disparut tout entière et revint bientôt la précieuse cravate à la main... Pauvre, pauvre Catherine! quand nous remontâmes au village, ses vêtements s'étaient couverts de glaçons, et cependant elle souriait tout le long du chemin pour me consoler, et elle ne voulut jamais m'avouer, plus tard, que son père l'avait battue parce qu'elle s'était mouillée.

En racontant cette anecdote, Simonnet pleurait; sa fille et sa petite-fille l'embrassèrent et lui reprochèrent de s'attendrir ainsi.

— Laissez, laissez, mes enfants, dit-il, ce sont des larmes qui ne font pas de mal.

Il resta quelques instants encore plongé dans sa rêverie.

— Mes filles, reprit-il enfin, vous n'aurez bientôt plus personne pour vous entretenir de votre sainte mère; cependant, prenez-la toujours pour modèle et pour exemple; qu'elle soit toujours présente à vos actions, à vos pensées... Toi, mignonne, poursuivit-il en posant sa main sur l'épaule de Clémentine, tu es la plus jeune, et selon toute apparence, tu nous survivras longuement; eh bien, n'oublie pas une recommandation dernière. Tu vois là-bas, près du bassin, cette jolie touffe de fleurs bleues dont l'odeur est si suave? C'est une plante de notre pays; j'en rapportai la graine il y a vingt ans, et depuis ce temps, je l'ai toujours cultivée avec amour. Elle a un nom latin dont je ne me souviens plus; mais comme ta grand'mère aimait beaucoup cette fleur, qui lui rappelait notre beau climat du Midi, je lui ai donné le nom de *fleur de Catherine*. Quand je ne serai plus là, cultive avec soin cette plante, qui te parlera de ta grand'mère et de moi. Qu'il y en ait toujours une touffe dans ce jardin où j'ai passé des heures si tranquilles, une autre dans le petit parterre qui est derrière l'église... Tu comprends ce que je veux dire?

— Grand-père, grand-père, balbutia Clémentine en cachant son visage dans le sein du vieillard, je ferai ce que vous souhaitez.

— Il suffit, merci, mon enfant... Eh bien, ta récompense est prête... Tu vas voir! tu vas voir!

Il sourit d'un air de malice et baisa le front de Clémentine.

Alors seulement il sembla remarquer la présence du curé et du médecin, témoins muets de cette scène de famille.

— Pardon, mes amis, reprit-il : au moment d'un départ, les soins et les préoccupations ne manquent pas, vous savez?... Mais je suis maintenant tout à vous... Allons, mon cher curé, ne me direz-vous pas quelques-unes de ces bonnes paroles qui sont si agréables à l'oreille et au cœur?

— Je ne saurais rien vous dire, mon fils, que votre simple piété ne vous ait inspiré déjà. Vous êtes en paix avec le ciel, avec le monde, avec vous-même... Cherchez bien, pourtant, n'est-il aucun doute, aucune obscurité, aucune appréhension secrète qui trouble encore votre conscience?

Le mourant se recueillit.

— Je ne trouve rien, dit-il après une pause; je suis plein de confiance dans la bonté de Dieu... Et, si ce n'étaient ces pauvres petites que vous voyez là, jamais, dans le cours de ma vie, je n'aurais été aussi calme, aussi heureux que je le suis en ce moment!

L'abbé Roger échangea encore un regard avec Mignot, qui devint pensif. Le prêtre reprit bientôt :

— Êtes-vous sûr, mon fils, de ne plus ressentir ni haine, ni colère contre ceux qui vous ont offensé? Vous avez souffert de cruelles injustices; les avez-vous sincèrement pardonnées à leurs auteurs?

— Je vous comprends, mon père, répliqua Simonnet dont les traits s'altérèrent d'une manière sensible, et dont la voix devint un peu tremblante; il s'agit de Brissot, cet indigne associé qui, après avoir cherché vainement à se faire aimer de Catherine, s'enfuit à l'étranger, en emportant le plus net de notre avoir... Ce fut pour moi un coup affreux! Sans le secours d'amis généreux, j'aurais été mis en faillite; nous eussions été ruinés, déshonorés... Ah! monsieur le curé, pourquoi rappeler à présent un tel souvenir! Vous savez bien que j'ai pardonné.

— Cependant, mon fils, vous parlez de votre ancien associé avec une sorte d'aigreur; on pourrait croire qu'il reste encore en vous un peu de levain du vieil homme...

— Le croyez-vous? répliqua Simonnet; alors, c'est à mon insu; je ne veux plus de mal à Brissot.

— Vous n'ignorez pas, mon fils, que ce malheureux a été cruellement puni de ses fautes. Il est rentré en France depuis quelque temps, et il se trouve maintenant à Paris, vieux, pauvre, malade, sans ressources...

— Mon père, c'est peut-être un châtiment de Dieu.

— Il est vrai, et pourtant Dieu nous commande d'aimer nos ennemis.

Le vieillard éprouva quelque agitation; sa volonté semblait lutter contre un sentiment secret. Mais cette lutte ne fut pas longue; bientôt les traits du bonhomme exprimèrent leur mansuétude accoutumée.

— J'admire votre pénétration, mon père, dit-il; une pensée mauvaise avait en effet germé dans mon âme, et je vous remercie de me l'avoir signalée; je vais l'expier autant qu'il est en moi. Je n'ai pas de testament à faire; le peu de bien qui me reste revient à mes chères filles, mais elles accompliront scrupuleusement mes vœux, je n'en doute pas. Je les prie donc de ne pas oublier non plus celui-ci : elles trouveront, dans ma grande cassette de palissandre, une bourse de cuir (mon ancienne bourse de colporteur) contenant une somme en or que j'avais économisée sou à sou et que je réservais pour les dépenses imprévues. Je désire que cette somme soit remise à Brissot; en même temps je charge ma fille de lui dire que je lui pardonne ses torts envers Catherine et envers moi. Si cette somme était insuffisante pour mettre Brissot à l'abri du besoin jusqu'à sa mort, mes enfants voudront bien l'assister de tout leur pouvoir... Encore une fois, je les en prie.

— Mon père, répliqua madame Berton avec répugnance, cette générosité est-elle bien justifiée? La conduite infâme de Brissot...

— Ne me parle plus de cela... Il est malheureux, il a besoin de pitié; je ne lui refuserai pas la mienne; ne lui refusez pas la vôtre, si vous m'aimez!

Les deux femmes promirent en pleurant.

— Bien, bien, mon fils! s'écria l'abbé Roger avec enthousiasme; j'ai deviné la grandeur de votre sacrifice, j'ai compris ce qu'il vous a fallu de courage pour atteindre ce degré d'abnégation... Vous avez remporté une grande victoire sur vous-même!

Simonnet, épuisé par ces émotions, restait immobile, les yeux à demi fermés.

— Je ne sais ce qui se passe en moi, murmura-t-il: j'ai des bourdonnements dans la tête; le cœur me bat... Est-ce que déjà?... J'ai pourtant encore quelque chose à faire ici... Où est Gustave? Pourquoi Gustave ne vient-il pas?

— Grand-père, répliqua Clémentine, Gustave ne peut tarder, car voici l'heure du convoi du chemin de fer. Mais ne puis-je savoir...

— Petite curieuse!... et ma surprise !... Qu'il se hâte, pourtant, car il arriverait trop tard.

— Attendez, grand-père, dit Clémentine en courant vers la porte; je crois entendre... oui, oui, c'est lui... enfin!

On traversait en effet la première pièce d'un pas rapide; au même instant, un jeune homme d'une figure agréable, vêtu avec une élégante simplicité, entra tout haletant. Il adressa un sourire à Clémentine, salua les assistants, puis, jetant son chapeau sur un meuble, il s'approcha de Simonnet, qu'il enveloppa d'un regard inquiet.

— Bonjour, mon vieil ami, dit-il avec une affection presque filiale; je suis un peu en retard, mais nous avions tant d'ouvrage au ministère... Comment cela va-t-il ce soir?

— Comme il plaît à Dieu, mon garçon, et par conséquent toujours bien... Mais arrive donc! je t'attendais avec impatience, car j'ai à te parler.

— A moi, monsieur Simonnet?

— A toi et à une autre personne... Mais je sens que nous ne devons pas perdre le temps en paroles inutiles... Viens t'asseoir ici, Gustave; toi, Clémentine, prends place de l'autre côté... Maintenant, donnez-moi vos mains, et écoutez-moi.

Le curé et le médecin voulurent se retirer par discrétion.

— Demeurez, mes bons amis, dit Simonnet avec enjouement; des témoins respectables sont nécessaires pour l'engagement que vont contracter ces jeunes gens; vous voudrez bien en servir.

Il parut contempler avec complaisance ces deux charmantes figures dont le teint rose, la jeunesse et la fraîcheur contrastaient avec sa pâleur, sa vieillesse et ses traits ridés.

— Chers enfants, reprit-il de sa voix caressante, vous êtes vraiment nés l'un pour l'autre, et ce fut une heureuse pensée que ton père et moi, Gustave, nous eûmes autrefois de songer à vous marier ensemble... Vous vous connaissez depuis vos premières années, vous vous estimez, vous vous aimez... Vous serez donc heureux, quand vous serez unis par les saints nœuds du mariage, quoique ce bonheur, moi, je ne doive pas le voir!

— Et pourquoi non, monsieur Simonnet? dit le jeune homme; laissez-nous espérer...

— Ne m'interromps pas, Gustave, répliqua le malade avec un fin sourire; tu serais peut-être bien attrapé si je n'avais pas le temps d'achever... Donc, mes enfants, les vœux de mon vieil ami le défunt, les miens, les vôtres, sont près de se réaliser. Tu entres dans ta vingt-cinquième année, Gustave,

et c'est l'âge que ton père et moi nous avons fixé pour ton établissement. Tu es un honnête garçon, rangé, travailleur, posé; tu as un poste modeste, mais qui, grâce à ta bonne conduite, peut s'améliorer. Toi, de ton côté, ma chère Clémentine, tu es sage, bien élevée, tu as su mettre à profit les conseils de ta digne mère : à ton tour tu seras une ménagère soigneuse, une bonne épouse, une mère chrétienne. Le moment est donc venu de vous unir devant les hommes et devant Dieu. Aussi, en dépit de mon mal, ai-je pris mes mesures en conséquence. Les actes nécessaires ont été dressés, les publications légales ont eu lieu à Paris, et dans un court délai, demain, si vous voulez, le mariage peut s'accomplir.

Les deux fiancés couvraient de baisers les mains déjà froides du vieillard.

— Grand-père, dit Clémentine en sanglotant, pouvez-vous croire que nous songions à présent...

— Et pourquoi non, mignonne? reprit le bonhomme gaiement; les vieux sont faits pour s'en aller quand leur heure est venue, et les jeunes doivent rester afin de remplir la tâche qui leur est imposée. Comme je vous le disais donc, tout est prêt pour le mariage, et certes, si la chose dépendait de vous seuls, vous seriez très-empressés de le conclure... Ne réponds pas, Gustave... Il ne faut pas rougir, Clémentine... Il n'y a là rien que de légitime et de naturel. Malheureusement voilà qu'au moment où les obstacles sont levés, le pauvre vieux grand-père vous joue le mauvais tour de vous quitter brusquement; les habits de deuil vont prendre la place des habits de noce, et soit chagrin réel, soit convenances, il faut ajourner à six mois, un an peut-être, cette union tant souhaitée.

— Grand-père, je vous affirme...

— Monsieur Simonnet, je vous jure...

— Paix donc! vous ai-je adressé quelque reproche? Vous avez du cœur, je le sais, et vous remplirez ce devoir sans murmurer... mais j'ai résolu qu'il en serait différemment. Pourquoi attendriez-vous dans le deuil et dans la retraite que les délais d'usage fussent passés? Suis-je donc tant à plaindre? Je vais me réunir à Dieu et trouver là-haut ma chère Catherine; peut-être assisterai-je invisible à votre félicité... Accueillez donc mon vœu, mes enfants, et promettez-moi de vous y conformer. J'entends que ma... l'événement auquel je suis préparé depuis longtemps ne dérange en rien l'accomplissement de nos projets. J'entends que, quoi qu'il arrive, ce mariage ait lieu dans quinze jours, à partir d'au-

jourd'hui, non plus à Paris, mais ici à B..., dans l'église du village, et j'engage le curé et le docteur à vous rappeler au besoin cette expresse volonté de votre aïeul.

Tous les assistants étaient surpris de cette exigence inattendue.

— Mon père, dit madame Berton douloureusement, pouvez-vous croire que ces enfants et moi, quand nous aurons le cœur déchiré...

— Et c'est précisément parce que vous aurez le cœur déchiré, ma fille, que je songe dès à présent aux moyens de modérer votre affliction. La Providence a doué la jeunesse d'une bienfaisante mobilité dans les impressions. Malgré la tendresse de ces enfants pour moi, malgré leurs vifs regrets, la joie d'un amour partagé envahira leurs âmes... Et toi, qui es bonne mère, ma fille, tu ne pourras t'empêcher de sourire en voyant ces jeunes époux s'abandonner à leur affection mutuelle. Ainsi vous serez consolés les uns par les autres, et vous sentirez moins le vide que ma perte aura laissé.

Il y avait quelque chose de simplement grand dans ce vieillard qui, sur son lit de mort, préparait ainsi des consolations et méditait des fêtes pour faire diversion au deuil de sa famille. Comme les deux dames et Gustave n'étaient pas en état de répondre, l'abbé Roger dit avec autorité :

— Promettez, il le faut; un pareil vœu doit être sacré pour vous.

Madame Berton balbutia une promesse, tandis que Clémentine et Gustave continuaient à couvrir de baisers la main du mourant.

— Merci, mes enfants, dit celui-ci avec effort; il était temps!... une révolution étrange vient de s'opérer en moi. Mais, grâce à Dieu, ma tâche est terminée... Gustave, rendez-la heureuse... Mes filles, soyez bénies!

Pendant ces dernières paroles, sa voix s'était altérée, et ses traits avaient subi une décomposition presque instantanée. Le docteur se leva précipitamment; à peine eût-il regardé Simonnet et compulsé son pouls, qu'il fit un geste silencieux et solennel. Les deux dames, Gustave et le curé tombèrent à genoux; on n'entendit plus que des prières et des sanglots.

Nous avons dit que cette scène funèbre se passait dans une pièce ouverte d'où l'on dominait le jardin du chalet et la campagne environnante. En ce moment le soleil se couchait, projetant des rayons d'or sur les collines boisées, sur les massifs d'arbres, sur les eaux tranquilles de la rivière. Les acacias et les ébéniers frémissaient tout bas et commençaient à exha-

ler leurs délicieux parfums. La nature ne s'endormait pas encore, mais elle se reposait déjà dans une sorte de recueillement majestueux. Ces bruits divers qui, peu d'heures auparavant, se détachaient d'une manière nette et distincte, se confondaient maintenant dans un murmure vague, plein de grandeur. Les insectes ne bourdonnaient plus, mais ils remuaient encore sous les brins d'herbe; les oiseaux ne chantaient plus, mais ils gazouillaient timidement l'hymne du soir dans la feuillée. Au loin on entendait les chants des bateliers, les tintements de la cloche du village qui sonnait l'*Angelus*, la voix des promeneurs qui se répandaient par petites troupes dans la campagne; mais ces sons de l'homme, ainsi que ceux de la nature, ne formaient plus qu'un bruissement doux, harmonieux, qui allait toujours en s'affaiblissant, semblable aux bouffées d'une brise expirante.

Le groupe dont Simonnet était le centre offrait lui-même un tableau plein de poésie religieuse. Le vieillard ne faisait plus aucun mouvement; il avait les mains jointes sur sa poitrine dans une attitude de profond repos. Un rayon du soleil couchant filtrant à travers les arbres de l'enclos, venait s'épanouir sur cette figure vénérable, et lui formait comme une auréole d'un éclat surnaturel. Les assistants demeuraient pieusement prosternés. Le prêtre, avec sa soutane noire et son air imposant; Clémentine, si chaste et si pure dans sa robe virginale; le jeune homme, si vif et si gai d'ordinaire, écrasé maintenant sous le poids du chagrin; la mère, dont l'affliction contenue ne semblait que plus cruelle, tous unissaient leurs cœurs dans un commun sentiment, leurs voix dans une commune prière. Le docteur restait debout et silencieux, comme si cette fête de la mort du juste l'eût laissé indifférent; mais il n'était pas le moins ému peut-être. Son sourire sceptique avait disparu; il était rêveur, la tête penchée.

Une fois, Simonnet sembla vouloir parler, mais il lui fut impossible de prononcer des mots intelligibles. Madame Berton comprit pourtant, à l'expression du regard, la volonté du mourant. Elle prit sur la table le crucifix d'ivoire, et le remit à son père, qui la remercia d'un signe, et qui, saisissant le crucifix, le pressa contre sa bouche.

Quelques minutes s'écoulèrent encore; les prières étaient finies, cependant la famille et le prêtre ne se relevaient pas, attendant que l'âme quittât la terre. Le docteur voyant que les doigts du vieillard pouvaient à peine soutenir l'image du Christ, voulut la lui ôter; cette main, déjà morte en ap-

parence, se crispa subitement avec une vigueur inattendue.

— Laissez, docteur, dit madame Berton d'une voix entrecoupée; ce crucifix a reçu le dernier baiser de ma pauvre mère, et mon père ne doit plus s'en séparer.

Le mourant entendit sans doute cette assurance, car un sourire d'ineffable béatitude s'épanouit sur ses lèvres et ne les quitta plus.

Tout à coup la voix et la force lui revinrent. Ainsi parfois quand une lampe va s'éteindre, elle jette un éclat plus vif et plus brillant.

— Adieu, mes enfants, mes amis, murmura-t-il; que Dieu me reçoive dans son sein!

On retenait son haleine et on écoutait, mais il ne parla plus. La vie s'éteignit sans secousse; on n'eût pu déterminer à quelle minute précise l'âme avait abandonné son enveloppe terrestre; c'était une mort mélancolique et paisible comme le soir d'un beau jour.

Un moment encore la brise fraîche qui s'élevait de la rivière fit croire, en se jouant dans les cheveux du vieillard, que Simonnet conservait quelque mouvement, ses traits semblaient animés sous le trait lumineux qui venait du ciel; ses yeux restaient ouverts, sa bouche souriait toujours. Mais bientôt l'illusion se dissipa. Le soleil se coucha, la brise s'éteignit, et l'immobilité éternelle se manifesta par ses signes indubitables.

Alors la famille désolée se releva et chacun vint à son tour déposer un baiser de paix sur ce front inanimé, tandis que l'abbé Roger disait d'un ton solennel :

— Puisse Dieu, quand notre heure sera venue, nous donner une pareille mort!

. . . . . .

. . . . . .

En sortant du chalet, le docteur et le curé n'éprouvaient pas ce sentiment douloureux qu'ils avaient ressenti en quittant la demeure de Laboissière. Ils étaient tristes, mais de cette tristesse sans amertume qui domine de haut les misères humaines.

— Eh bien, docteur, demanda l'abbé Roger quand ils furent à quelque distance de la maison, que pensez-vous du pauvre père Simonnet?

— Je t'avoue, mon cher curé, ce que je viens de voir m'a pénétré d'admiration. Un homme d'esprit et de condition

vulgaires, sans élévation dans l'intelligence, et dont je connais de longue date le tempérament flasque et mou, s'est haussé par le sentiment religieux à une sublimité d'abnégation, à une énergie souveraine dont je croyais l'humanité incapable; tandis que l'autre, ce savant illustre, ce grand esprit, s'est montré faible et lâche comme un enfant.

— Vous reconnaissez donc enfin, docteur, que la foi seule fait supporter avec courage cette redoutable transition de la vie à la mort?

— Oui, curé; mais la foi philosophique, la foi de quelque nature qu'elle soit, aussi bien que la foi chrétienne.

— Cependant vous convenez que dans les deux cas dont il s'agit...

— Oui, dans ces deux cas particuliers, vous avez raison... mais vous aurez beau dire, mon pauvre abbé, le monde ne se fera pas trappiste!

— Ah! répliqua le bon curé avec un soupir, je ne demande pas tant!

TABLE

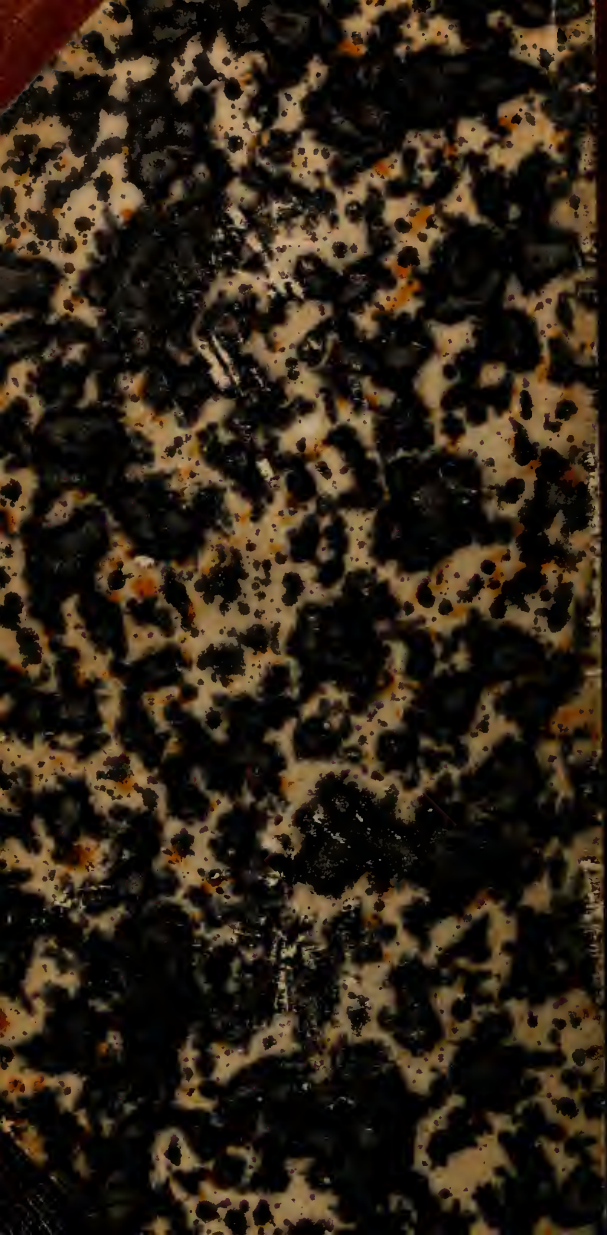
La Roche tremblante. 1

Le Premier Hareng. 163

Le Chasseur de marmottes. 213

Les Deux Mourants. 247

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottaw
Date Due

CE
39003 014689490